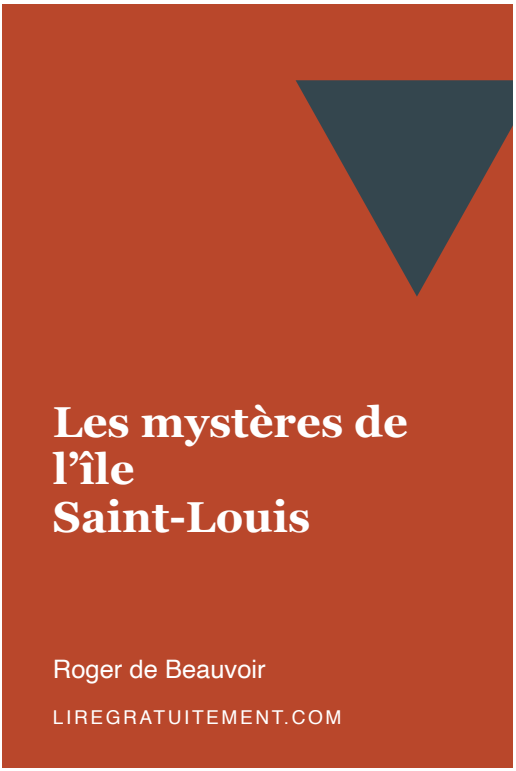


Les mystères de l'île Saint-Louis

Roger de Beauvoir

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tome 1 · 00

Au commencement de l'année 1844, me trouvant dans l'une de ces dispositions bizarres où le déplacement devient une loi de notre nature, je me résolus à entreprendre, au sein de Paris même, un voyage à vol d'oiseau, n'ayant pour tout compagnon de route que Germain Brice, lequel dédia la préface de son livre à Son Altesse Sérénissime le duc régnant de Brunswick et de Lunebourg, et s'occupa de décrire le Paris de Louis XIV et de Louis XV en véritable antiquaire.

Germain Brice était un maître de langue française, qui servait aussi, par contre-coup, de cicerone aux étrangers voyageant à Paris. Il gagna, assure-t-on, à ce métier productif, une existence assez ronde. Il me semblait le voir, orné de la perruque sacramentelle que porta le grand roi lui-même, trotter d'un pas alerte devant la chaise à porteurs de quelque Allemand naïf, et prisant bientôt familièrement dans sa tabatière en lui parlant de M. de Vaugelas. La première apparition de son livre eut lieu en 1684, à Paris même ; l'année suivante on le contrefaisait à la Haye. Germain Brice devait enseigner à l'étranger mille belles traditions dont, hélas ! il ne reste plus vestige ; il lui apprenait le fin du fin, comme dit Cathos des Précieuses. Dans la même journée, il était bien homme à lui montrer à la fois la place Royale et Ninon de l'Enclos, l'hôtel de Rambouillet et la Comédie, l'hôtel de Soubise et le Cours de la Reine, le pont Neuf et les illustres logés sous la grande galerie du Louvre aux frais du roi. Dans ce beau palais, où Germain Brice avait ses entrées, l'étranger causait avec Coustou, le sculpteur, et Boule, l'ébéniste ; il voyait à la fois Nicolas de Launay, orfèvre du roi, Coypel, le peintre, et Paraub, l'arquebusier Mansart, Louis le Vau, Lebrun, et tout ce que ce siècle miraculeux possédait d'artistes honorés de la confiance du maître. S'il passait de là aux perspectives vénitiennes du Palais-Royal, ou aux magnificences de l'Opéra. Il devait, ce

nous semble, de larges remerciements à Germain Brice, à ses jambes, à son livret ! Cependant le Paris d'alors était loin d'offrir les ressources d'aujourd'hui, et comme Mascarille, on y imprimait souvent ses souliers en boue. Les quais n'étalaient pas cette symétrie admirable qui plaît tant aux bouquinistes, et malgré la colonnade du Louvre, plus d'une royauté splendide du beau siècle de Louis XIV rentrait chez elle le nez dans son manteau, en se rappelant la satire de Boileau sur les embarras de la capitale.

En ce temps de progrès où les omnibus existent, les cicerone, en revanche, n'existent plus. L'unique cicerone de nos jours, le plus simple, sinon le plus sûr, est le cocher de cabriolet.

Le cocher de cabriolet est un feuilleton à deux roues fort commode par son format. Lui seul vous dira où étaient situés l'hôtel de Créquy, celui de Longueville et celui de Montauzier, autrefois l'hôtel de Rambouillet. Il vous conduira rue Culture-Sainte-Catherine, à cette délicieuse façade l'hôtel Carnavalet, où M. Verdot, l'instituteur, se contente de faire gagner des prix d'honneur à ses élèves, bien après madame de Sévigné, qui y a gagné le prix du style. Dites-lui d'aller au quai de la Tournelle, à l'hôtel Nesmond, et il ira ; seulement, demandez-lui comment ce même hôtel porte encore l'inscription de propriété nationale, il ne pourra vous l'apprendre. Germain Brice eût mis pour vous son habit le plus incarnadin, et il vous eût dit : Voici, Excellence, une maison bâtie par Lulli, cette autre appartient à Germain Boffrand, architecte renommé ; voici l'hôtel Louvois, l'hôtel de Menais, l'hôtel de Grammont ou l'hôtel de Pontchartrain ! Moi, je suis admis chez M. de Gèvres ou chez Samuel Bernard, je sais par cœur chaque vers et chaque fontaine de Santeuil ; je vous dirai au juste où repose Nicolas Flamel, et où l'on garde le cœur de Louis XIII ; vienne un coup de pluie, et nous nous réfugierons dans la curieuse bibliothèque de l'hôtel de Lamoignon. L'hôtel de Luynes ou le cabinet de l'abbé de Broglio vous vont-ils ? ou voulez-vous voir la porte rustique qui est dans la rue Pavée… Parlez, Excellence, je suis un de ces hommes rares que l'on eût

jadis divinisés ; je connais tout dans Paris, tout, depuis M. de Louvois jusqu'à l'allumeur de chandelles qui illumine chaque soir Molière. La bibliothèque de Paris et celle de Wolfenbuttel, que je sais par cœur, ne sont rien auprès de moi !

Ainsi eût parlé Germain Brice, et vous l'eussiez écouté comme son livre. C'est quelque chose de si admirable qu'un cicerone qui croit en lui ! Ceux d'Italie ont trop peur de lâcher quelque bévue. Et puis, quelle condition humiliante que celle de ces antiquaires en plein vent ! Ils cirent à la fois, le matin, vos bottes, comme facchini, et le soir, vous conduisent à Saint-Pierre de Rome. Germain Brice était professeur de langue française ; il courait le cachet, mais il plaisait. Il avait vu le jeu de Marion Delorme, et il avait assisté à un duel sous un réverbère de la place Royale : les deux ennemis se battaient pour un adverbe. Il ne faisait pas bon narguer la grammaire en ce temps-là.

Interpellé par moi au sujet de l'hôtel Pimodan, dont je me rappelais fort bien avoir remarqué la tablette de marbre, quai d'Anjou, mon cocher de cabriolet resta court.

— Vous voulez dire, sans doute, l'hôtel Lambert, mon bourgeois ? reprit-il avec assurance.

Je n'étais pas en train d'entamer une discussion scientifique. Arrivé au numéro 17 du quai d'Anjou, je fis signe à mon automédon d'arrêter.

— Vous voulez dire l'hôtel des teinturiers ? poursuivit-il, je passe souvent par là, et je vois couler devant cette maison des ruisseaux de toutes couleurs.

Les abords du vaste hôtel, portant sur sa plaque de marbre ce nom : Hôtel Pimodan, étaient loin en effet d'être fort beaux ; une fumée épaisse, nauséabonde, s'échappait des caves aux larges portes ouvertes sur le quai d'Anjou comme autant de vomitoires. Bravant ces exhalaisons délétères, je pénétrai dans l'hôtel, non sans peine toutefois, car le portier avait la consigne. Ce portier avait dû vivre du temps de M. de la

Reynie. Représentez-vous le cocher-fantôme de Scarron au pays des ombres, sa toux seule put me convaincre qu'il existait.

Il ne tarda pas à m'introduire dans une cour de belle apparence, où triomphait l'herbe poussant dans les jointures du pavé. Cette cour est froide et triste. Deux lions massifs, placés aux coins de la grande porte, soutiennent une des extrémités de la façade du côté de la cour ; toutefois cette sculpture est d'un bon style. De larges écuries forment le rez-de-chaussée du fond, dont le premier étage n'a rien que d'ordinaire et ne renferme pas une seule peinture. En tournant à droite, vous entrez dans la cage vitrée d'un escalier où l'on a pratiqué une volière. L'hôtel était désert, et nul oiseau ne chantait sous ces grillages. Le concierge faisait sonner en montant son trousseau de clefs, ce fut le seul bruit qui éveilla ces marches de pierre. J'arrivai à une porte en velours d'Utrecht jadis vert, mais qui me sembla alors d'un ton indéfinissable. Mon guide mit la clef dans la serrure, et je me trouvai bientôt dans une vaste pièce qui mérite l'attention.

Cette salle d'attente, qui a pu servir dans le temps de salle des gardes, est éclairée au levant par deux immenses fenêtres ; l'ornement en était jadis doré, il a été reblanchi.

Le plafond représente le Triomphe de la Vérité ; on s'accorde à l'attribuer à Lafosse. La frise en est riche, mais le décor un peu lourd. Des amours, des génies et des enfants composent ses attributs ; trois panneaux énormes flanquent le fond, passé au badigeon le plus pur. Les remaniements sont visibles en cette pièce, depuis le poêle en faïence jusqu'aux dalles de liais formant le parquet.

Nous passâmes de là dans la salle à manger de l'hôtel, où se voient de beaux Robert, et surtout deux panneaux consacrés, l'un à don Quichotte, l'autre à son écuyer pantagruélique. Rien de plus charmant et de plus ingénieux que ces deux toiles évidemment postérieures au style italien des arabesques et des amours qui décorent la base de cette pièce, où la vasque de marbre d'une belle fontaine plaquée d'un

masque de satyre attire l'œil du visiteur. Le salon qui fait suite est un prodige de travail et de splendeur ; des fruits de Batiste, un panneau du milieu que l'on peut sans crainte donner à Lesueur, et surtout le plafond empreint de la touche chaleureuse de ce maître, lui donnent aujourd'hui un prix inestimable aux yeux de l'artiste. Deux portes en glaces répondent aux fenêtres du balcon, d'où la vue s'étend du côté gauche sur les Célestins et l'Arsenal, et du côté droit jusqu'aux larges confins du Louvre.

La chambre à coucher, d'un style riche et pâteux, possède un fort beau plafond et un raccourci de Lesueur, le Sommeil. Elle a des camaïeux et des grisailles d'une bonne école. La dernière pièce de ce riche appartement consiste enfin dans un boudoir d'une délicatesse exquise, où les glaces de Bohême témoignent assez d'une date antérieure à celle de la manufacture due au génie de Fouquet, le surintendant. Des peintures mythologiques, des chiffres et des enroulements d'un grand effet donnent à ce boudoir un cachet si particulier, que la main tâtonne involontairement ces divins panneaux, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le ressort mystérieux de quelque porte secrète. Or, cette porte même ne manque pas, et l'on veut que Lauzun, poursuivi par le couteau galant de la jalouse Mademoiselle, ait plus d'une fois profité de cette issue.

Ébloui devant de pareilles magnificences comme devant un riche écrin de Froment Meurice, l'habile ciseleur, j'eusse toutefois cherché vainement à m'asseoir, l'appartement n'avait pas même une chaise. Aveuglés un moment par les radieuses effluves de ces plafonds, mes yeux devaient pourtant retomber sur des profanations encore récentes. C'est ainsi que je vis avec effroi les portes jadis dorées recouvertes d'un odieux empâtage, et que je pus lire sur un volet une formule du Codex. Une formule de droguiste tracée à la craie dans pareil lieu ! Qu'avait donc à faire la gent pharmaceutique avec les peintures de Lesueur ? Je ne remarquai pas sans frissonner l'angle de la rue des Lions-Saint-Paul, que l'on pouvait voir de ce balcon ; c'est là que de-

meurait la Brinvilliers ! Il serait piquant, pensai-je, qu'il eût logé ici, vis-à-vis d'elle, un chimiste comme Sainte-Croix ! Ou bien serait-ce Lauzun qui soufflait de l'or en ce palais, et faisait de l'alchimie ! Quoi qu'il en pût être de toutes mes suppositions, je demeurais convaincu du passage d'un être singulier dans cet hôtel, quand le concierge voulut bien m'apprendre qu'un locataire s'y était amusé à faire des préparations chimiques. Cet acte de vandalisme pouvait étrangement compromettre ces magnifiques peintures ; elles en ont été quittes pour quelques taches. L'odeur âcre de la teinture n'a pas peu contribué à leurs souillures, mais les propriétaires de Paris sont ainsi faits, ils veulent avant tout faire des baux et s'assurer leurs pleins revenus. La difficulté d'une location pareille les effraye, de là une incurie profonde, résolue, pour tout ce qui la concerne. Je vous ai parlé du concierge qui m'escortait, c'était l'unique serviteur de cette maison, il ne l'avait pas quittée depuis son enfance, il demeurait seul chargé de ce lourd fardeau. Je ne sais pourquoi, malgré ses ténèbres et sa poussière, ce vieux palais vénitien, au bord de la Seine, me séduisit ; mais en le quittant, je me promis de le revoir, et bientôt j'y vins rêver tous les jours.

Je ne fis pas même difficulté d'avouer en stances ce beau caprice :

Philis, ô pardonnez, ce n'est plus vous que j'aime !
Vraiment ce n'est plus vous, excusez ce blasphème,
Vous cependant si belle et que j'aimai longtemps ;
Non ! c'est un morne hôtel, débris de l'ancien temps,
Qu'on aima comme vous, jadis, sous le vieux règne !
Il est bien loin de vous, mais la Seine le baigne.
Lauzun, le fier Lauzun y joua des monts d'or,
Son portrait rayonnant au mur flamboie encor.
On dirait, à le voir, du jeune et beau Fiesque !
Ce vieil hôtel dans l'île est une immense fresque
Dont rosaces, festons, astragales d'amour,
Comme en un grand ballet accomplissent le tour.

J'y vais depuis huit jours rêver… C'est tout un monde
D'oubli, de solitude et de splendeur profonde,

Une tombe dorée au bout du vieux Paris,
Mais enfin de la tombe on est parfois épris.
Dans celle-ci, d'ailleurs, je vois en robe à queue,
Des dames de la cour qui font bien une lieue
En chaise, en falbalas, afin de voir le bal
Que Lauzun va donner en ce salon royal.
Je vous y vois vous-même avec l'abbé Coulanges,
Je respire l'œillet qui sort de vos fontanges,
Un grave président, le président Lambert,
Y parle à vos côtés de Fouquet, de Colbert,
Tandis qu'avec amour une docte marquise,
La Sévigné, caresse auprès du feu Marphise.
Du jet de vingt cristaux le plafond est ardent,
Voici tous les héros de l'hôtel Pimodan :
Gruyn, Hervart, Ogier, Grandmaison et vingt autres
Illustres financiers qui valaient bien les nôtres,
Que Rigaud, Largillière ont peints sur ces panneaux.
Voyez ! la cour d'honneur ruisselle de flambeaux,
Et la Seine déjà reflète en gerbes folles
Le lustre de l'hôtel aux mille girandoles !
Puis la fête s'éteint aux premiers feux du jour,
Comme tout doit s'éteindre, hélas ! même l'amour !

Ainsi m'étais-je passionné pour cette ancienne demeure.

En apprenant que Lauzun et le marquis de Richelieu avaient tous les deux passé par là, que le constructeur de cet hôtel avait été le héros d'une sombre et tragique histoire, que tout ce qu'il y avait eu de beau, de noble et de brillant dans le grand siècle avait dû fouler les parquets de l'hôtel Pimodan, que Bossuet et le père Feuillet de l'Oratoire y avaient enfin converti madame de Lauzun la mère, je m'applaudis du

choix de cette retraite devenue pour moi une étude. Ici venaient mourir les derniers bruits de la capitale, car en ce lieu les artères de Paris cessent de battre, la vie s'en est retirée. J'avais lu la veille le Rancé de M. de Chateaubriand, et, bien que cet hôtel désert ne fût pas la Trappe, j'y entrais avec le trouble d'une grande résolution. La bienveillance de quelques artistes m'encouragea vis-à-vis de mes censeurs ; les premiers regardaient mon entrée dans cet hôtel comme un bienfait, les seconds comme une profanation. Je reçus un matin la carte de visite suivante, elle était signée du nom de Méry :

Ce grand hôtel aristocrate
Par Lauzun vous était promis,
Et vous pouvez, mieux que Socrate,
Le peupler de tous vos amis.

La presse parisienne, cette fée de tous les baptêmes, voulut assister à celui de l'hôtel Pimodan, elle fit le voyage de l'île Saint-Louis et fouilla l'hôtel de fond en comble. Elle en parla à la hâte et commit nombre d'erreurs. Heureusement le propriétaire actuel est un homme d'érudition, il se pique beaucoup de gravures rares, de vieux livres. Il eut la bonté de me communiquer quelques notes à l'aide desquelles je parvins à reconstruire la physionomie de son hôtel, puis à la fondre en deux drames séparés.

C'est le premier de ces drames que j'offre aujourd'hui à la curiosité du lecteur. Il s'appuie sur une donnée du temps de Louis XIII. Son héros fut le véritable et unique fondateur de l'hôtel Pimodan.

Après lui, arrivent en première ligne, comme propriétaires, Lauzun et le marquis de Richelieu.

De 1709 à 1774, époque de la mort de Louis XV, on ne rencontre aucun nom éclatant dans les propriétaires de l'hôtel de l'île.

Ce que nous pouvons affirmer d'après des documents authentiques, c'est qu'il fut acheté vers 1780 par M. Rarecourt de la Vallée, marquis

de Pimodan, et officier supérieur de cavalerie.

Il porta dès lors le nom de Pimodan qui figure encore sur sa plaque de marbre. Ce nom est celui d'une famille chère à tous les hommes d'honneur à plus d'un titre.

Par suite de partage entre les enfants du marquis de Pimodan, l'hôtel devint la propriété de M. le comte de la Violaye son gendre, fils du marquis de la Violaye, dernier président des états de Bretagne.

Une tradition suspecte donnerait à croire que M. de la Violaye, durant la terreur, aurait été caché dans l'un des égouts de l'hôtel pour échapper aux bourreaux : M. de la Violaye passa cet horrible temps dans les prisons de Nantes, telle est l'exacte vérité. Il fut même embarqué sur les fameux bateaux à soupapes, mais il eut le bonheur de s'évader.

La révolution française respecta, chose étrange ! les murs et les fresques de l'hôtel Pimodan ; les septembriseurs l'oublièrent. Aujourd'hui, les plafonds de Lesueur et de Lafosse y brillent encore de tout leur éclat. Un auditeur au conseil d'Etat, M. J. Pichon, s'en est rendu l'acquéreur, et il le conserve avec un soin qui mérite tout éloge. Ressusciter un pareil cadavre après Lauzun serait impossible ; M. J. Pichon s'est contenté de l'embaumer de son mieux.

Àquelques pas de l'hôtel Lambert, où la bienfaisance invente des fêtes, où Lebrun rayonne, éclate, éblouit, l'hôtel Pimodan ressemble à l'un des chartreux de Lesueur ; sa nuit est profonde, ses dalles mornes, sa cour remplie d'herbes. Peut-être, à défaut de nous, hôte rapide qui n'avons fait qu'y passer, trouvera-t-il un jour quelque Anglais épris de Buckingham et de Lauzun, pour lui rendre son ancienne vie. Le Pactole des poëtes et des artistes ne suffit pas à ce riche et vieux palais ; Dieu le garde seulement d'un nouveau droguiste pour locataire ! La fumée qui sort de ses alambics grossiers avait failli déjà lui nuire ; ses dorures en ont souffert. Nous exprimons le vœu que cette noble de-

meure ne sorte pas des mains dans lesquelles on la retrouve, ou qu'elle ne passe à d'autres que pour revêtir son antique robe de splendeur ! L'hôtel Lambert abrite une royauté déchue, une famille décapitée d'une partie de ses revenus par l'empire russe : l'hôtel Pimodan devrait se voir un jour converti en un musée où s'abriterait le génie de Lesueur. Les toiles de ce maître peupleraient la nudité de ses grands murs. En 1832, nous signalâmes des premiers, dans la préface d'un roman, l'hôtel de Cluny à l'attention des artistes ; le gouvernement vient d'en faire l'acquisition. La fortune des particuliers est impuissante à relever des monuments de pareille nature ; leur parcimonie devient une faute. Signalons seulement ce fait : Paris ne possède plus à cette heure que trois hôtels dont la conservation étonne, l'hôtel de Soubise, l'hôtel Lambert et l'hôtel Pimodan.

Tome 1 · 01

En 1638, époque à laquelle se passe la première partie de ce récit, la pointe de l'île Saint-Louis vers laquelle nous conduisons le lecteur, était loin d'offrir un aspect semblable à celui qu'elle présente en cet an de grâce 1845 ; il nous paraît donc indispensable de lui restituer en peu de lignes sa physionomie ancienne.

L'île Saint-Louis se composait d'abord autrefois de deux îles : de l'île Notre-Dame et de l'île aux Vaches. Ces deux îles réunies n'en formèrent bientôt plus qu'une.

La partie est de l'île était échue à Luc Le Poulletier, secrétaire de la chambre du roi ; dans cette partie se trouve encore une rue qui porte son nom.

L'île Notre-Dame, appelée aujourd'hui l'île Saint-Louis, ne reçut ce premier nom que parce qu'elle relevait de l'église métropolitaine, et qu'elle lui appartenait en propre. Elle se trouvait partagée d'abord en

deux par un petit bras de la rivière ; ce bras la traversait dans l'endroit même où est maintenant l'église de Saint-Louis.

Dans la plus petite de ces îles (l'île aux Vaches), on menait paître les bestiaux ; dans la plus grande (l'île Notre-Dame), le chapitre régnait en maître si absolu que, malgré plusieurs arrêts du conseil obtenus par les entrepreneurs des constructions de l'île, commencées en 1614, ses oppositions seules empêchèrent la construction du pont Marie, jusqu'à ce que le roi intervint et promit de donner dans un mois, au chapitre, cinquante mille livres.

Le chapitre de Notre-Dame traversa les entrepreneurs jusqu'en 1642.

Ces entrepreneurs étaient Christophe Marie, entrepreneur général des ponts de France, Le Regrattier, trésorier des Cent-Suisses, et Poulletier, commissaire des guerres.

En 1614, Christophe Marie s'était déjà obligé à joindre, en dix ans, les deux îles, à les environner de quais revêtus de pierres de taille, et à bâtir des maisons, à y faire des rues et un pont vis-à-vis celle des Nonaindières.

Après avoir fait bâtir une partie de l'île, Marie et ses associés se rebutèrent. Leur traité fut cédé par eux, puis repris, puis recédé ; l'entreprise ne fut achevée qu'en 1647, par Herbert et autres habitants de l'île.

Toutefois, dès 1635, le pont Marie était terminé.

Il faut bien le dire, pour un Parisien peu fait aux merveilles monumentales de l'Espagne ou de l'Italie, ce pont, l'un des trois par lesquels on entre dans l'île, réalisait un magnifique travail.

Sur ses cinq belles arches de pierre, complétées par quatre piles et deux culées, s'élevait une double ligne de maisons uniformes et profondes de quatre toises. Le pont lui-même en avait cinquante de lon-

gueur. L'île Notre-Dame, développant son immense carré couvert de toits encore rares et bordé de quais, alors en voie de construction, ne pouvait lui opposer que le pont Rouge, encore celui-ci était-il de bois, comme le pont de la Tournelle. Ce dernier même venait de se voir emporter par les glaces et le débordement de la Seine, en 1637, l'année d'avant. Le regard du passant plongeait à travers les fenêtres neuves des maisons, d'un côté, sur cet horizon de fabriques et d'édifices qui s'arrête à peine au Louvre ; de l'autre, sur l'étendue alors inculte de terrains coupés par la Seine, qui donne au paysage les seules limites de Charenton. Le marteau des travailleurs retentissait déjà à la pointe de l'île aux Vaches ; tout ce que la cour comptait de seigneurs ou de gens riches marchandait, soit par spéculation, soit par luxe, ce sol vierge encore, sur lequel l'édilité mettait la main, et qu'elle vendait au plus offrant. Les événements de la guerre étaient de nature à satisfaire les esprits ; l'œuvre lente et progressive de Richelieu, l'abaissement de la maison d'Autriche allait se voir dû aux succès de nos propres armes. Louis XIII avait alors six armées sur pied, dans les Pays-Bas, dans le Luxembourg et la Champagne, en Languedoc, en Italie et en Piémont. Le duc de Rohan, ce fameux chef des huguenots qui s'était soumis au roi après le siège de la Rochelle, venait de mourir à Rhinfeld, après s'être signalé par plusieurs victoires contre les impériaux dans la Valteline. Le maréchal de Créquy, l'un des plus grands généraux de Louis XIII, avait perdu la vie d'un coup de canon au siège de Brême. Ces retentissements guerriers imprimaient alors à Paris une allure martiale et grandiose, la population tournait au soldat. La France rêvait les conquêtes, et, à l'aide de mouvements extérieurs, le cardinal venait de se rendre plus nécessaire que jamais.

Alors aussi, tout ce qu'il y avait de gens de cape et d'épée dans les pays voisins refluait vers nos murailles. Les aventuriers d'Espagne, d'Angleterre et d'Italie venaient essayer de notre soleil, et traîner à la cour ou par les rues ces manteaux, souvent troués, que Callot immortalisa de son burin. Ceux-ci quittaient la solde de Piccolomini, ceux-là

le pain de Buckingham, d'autres l'or du cardinal de Savoie. Il n'était pas de cour en Europe dont le cardinal ne connût les intérêts et dont les négociateurs les plus obscurs ne lui servissent. Les espions de Richelieu exerçaient partout une inquisition victorieuse. Occupé à la fois du dedans et du dehors, Richelieu venait enfin de fonder l'Académie. Il avait fait un traité entre la France et la Hollande par lequel ces deux puissances devaient s'unir mais les Espagnols, instruits de ce traité et ayant surpris Trèves, avaient enlevé l'électeur. Ce coup hardi avait occasionné entre la France et l'Espagne une longue et cruelle guerre.

Par une soirée brumeuse de janvier 1638, un personnage à la cape longue, éraillée, sorte de couverture semée de taches, qui laissait à peine apercevoir le bout de sa longue rapière, longeait la draperie neuve des maisons du pont Marie. Indifférent aux bruits divers de la foule, il marchait d'un pas ferme vers cette partie de l'île Saint-Louis où se trouve situé aujourd'hui l'hôtel Pimodan, mais dont le terrain était alors semé d'herbes comme ceux qui l'avoisinaient. À son air préoccupé, il était facile de voir que les embellissements nouveaux de cette portion du vieux Paris le touchaient peu, car il n'avait pas même jeté un regard d'encouragement aux travailleurs employés à ce quai par Christophe Marie, et qui fredonnaient, en taillant la pierre, un refrain en vogue alors au cabaret de la Femme sans tête.

Plusieurs de ces ouvriers, voyant la journée finie, emportaient déjà leur besace pleine d'outils, quand l'apparition du nouveau venu vint les mettre en veine de malice et de gaieté.

En effet, outre que l'espace vers lequel notre personnage s'avançait pouvait à bon droit passer pour un lieu peu fréquenté, il était semé d'une foule de matériaux à travers lesquels il eût pu difficilement se faire jour.

Tantôt sa longue cape se prenait aux moellons ou à la scie, tantôt il trébuchait sur des bois amoncelés ; ses éperons s'accrochaient comme à plaisir au milieu d'herbes et de varechs rejetés en cet endroit par la

Seine ; sa rapière interminable battait ses flancs et menaçait de le faire tomber. À son feutre gris pendait un panache agonisant ; ses bottes étaient ouvertes aux quatre points cardinaux ; son pourpoint avait pour boutons de méchantes cordes. Tout ce qu'on pouvait voir raisonnablement de sa figure, c'étaient deux moustaches dont les crocs menaçaient le ciel, une royale démesurée et quelques touffes de cheveux. Il était long, osseux, et ressemblait alors à un héron qui sautille. Enfin, piège horrible ! et dont sa méditation profonde l'avait sans doute empêché de s'apercevoir : il portait en guise de galon au bas de son manteau un énorme bouchon de paille, que de malins clercs de Sorbonne, ou des vendeurs de lèchefrite du pont Neuf lui avaient attaché injurieusement, lorsqu'il y pensait le moins.

Un concert d'acclamations bouffonnes accueillit l'inconnu à son passage. Ce fut à qui, parmi les ouvriers de maitre Christophe Marie, lui lancerait un lardon.

— Où allez-vous donc, monsieur le masque ? prenez garde de salir vos broderies !

— Ce courageux pèlerin va prendre sans doute un bain d'hiver.

— Vous n'y êtes pas : il vient acheter un terrain pour s'y construire un palais !

— C'est un riche bourgeois qui veut fonder ici un jeu de paume !

— Il rebondira sur la raquette comme un volant ! Il est si maigre !

— Examine ses jambes, ne dirait-on pas de deux arches du pont Marie !

— Et ce bouchon de paille ! Ah çà ! il est donc à vendre !

L'inconnu se drapa silencieusement dans son manteau, et rejetant son corps en arrière avec fierté, il se mit à toiser dédaigneusement ces épais railleurs. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aussi

brun qu'un Cafre au premier coup d'œil, mais dont la physionomie rusée, le regard étincelant et la désinvolture élégante trahissaient bien vite le pays : il était Italien. Une chevelure noire, abondante, s'échappait en boucles entremêlées sous son feutre ; il avait le rire aigu, éclatant ; il n'eut pas de peine à remettre à leur place les mauvais plaisants qui l'obsédaient.

— Arrière leur cria-t-il ; je croyais avoir affaire ici à des hommes et non à des pierres ! Le terrain que je foule m'appartient autant qu'à vous !

Il se fit un silence forcé dans la foule ; elle s'écarta pour mieux lui faire passage.

— La maison de maître Gérard ? demanda-t-il.

Ces hommes se regardèrent ; maître Gérard était le passeux de l'île aux Vaches, mais ils n'avaient guère souvenance qu'à cette heure avancée et dans pareille saison, un gentilhomme pût avoir fantaisie de lui faire détacher sa barque pour côtoyer les îlots de la Seine. Peu de seigneurs frappaient en hiver à sa cabane isolée.

— Eh bien ! ne m'avez-vous pas entendu ? poursuivit l'Italien, je vous prie de me dire où reste maître Gérard ?

— Mais… à cette hutte sur la Seine, répondit l'un d'eux en indiquant du doigt à l'Italien une sorte de cabane revêtue de mauvais ciment, et au pied de laquelle une barque était amarrée.

Cette habitation chétive faisait face à l'Arsenal.

Il se racontait sur ce lieu de sombres et tragiques histoires. Une fatalité étrange, mystérieuse, voulait que vers cette pointe de l'île nombre d'imprudents ou de malheureux eussent trouvé la mort, les uns en se noyant, d'autres en s'étant battus en duel malgré les édits, car pour les duels ce terrain écarté était commode.

L'Italien prit à peine le temps de remercier son homme, et il se dirigea d'un air résolu vers la cahute.

Dix heures sonnaient alors à l'église des Célestins ; le froid était vif, notre personnage doubla le pas.

La demeure du passeux de l'île aux Vaches laissait à peine échapper un jet de lumière… L'abord en était silencieux comme l'abord d'une tombe.

— Maître Gérard ! cria l'inconnu d'une voix ferme.

En appelant ainsi, il se trouvait à deux pas de la cahute ; l'unique porte de ce gîte noirâtre s'ouvrit.

— Que me veut-on ? demanda d'une voix fêlée un petit vieillard qui tenait en main une lanterne.

— Tu vas le savoir, mais d'abord prends.

Maître Gérard recula d'un pas, en sentant le poids de quelques écus tomber dans sa main.

— Entrez, mon gentilhomme, entrez, dit-il au nouveau venu.

L'Italien descendit dans la cahute du passeux en s'y laissant couler le long de la corde qui formait sa rampe.

Il ne tarda pas à se voir dans une pièce lambrissée de méchantes planches, ayant à son plafond quelques misérables filets de pêche pour tout ornement. Sur une table boiteuse, le souper de maître Gérard était servi ; dans un coin de la cahute, on entrevoyait une sorte de créature humaine roulée près du feu. C'était un chien.

Àl'approche de l'étranger, le chien se dressa sur ses jarrets vigoureux, et flaira la cape de l'Italien. Peu satisfait de son examen, il revint ensuite à sa place devant le foyer d'un air de mépris taciturne.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit le vieillard en courbant sa maigre échine ; permettez-moi seulement de m'étonner…

— De ce que je vienne chez vous si tard par un semblable froid, mon brave homme ? Dame, je n'avais pas le choix de l'heure et de la saison, reprit l'inconnu.

— Que voulez-vous de moi ? demanda maître Gérard avec une crainte secrète. En même temps il regardait le chien, unique gardien de sa solitude, et la bourse qu'il venait de recevoir.

— Une chose bien simple, répondit l'Italien ; je veux votre barque.

— Y songez-vous, monseigneur ? La promenade en Seine est peu praticable par le temps présent, et à moins qu'il ne vous prenne envie d'aller par eau à l'Arsenal…

— Je n'ai rien à faire à l'Arsenal, objecta l'Italien ; c'est une promenade que je veux faire, rien de plus.

Maître Gérard se prit à considérer l'inconnu avec une attention défiante.

Peu de peintres eussent pu trouver un plus curieux sujet d'études ; le visage de cet homme défiait l'analyse et la réflexion. Quelques rides légères sillonnaient son front habituellement pâle et méditatif, mais ces rides indiquaient aussi bien les fatigues de l'esprit que celles du corps. Le ton de l'inconnu était bref et saccadé ; mais il provenait peut-être autant de l'habitude du commandement que d'une résolution soudaine. La flamme qui brillait dans ce regard laissait l'examen indécis, elle représentait aussi bien le courage que la folie. Cette défroque usée de gentilhomme pouvait enfin cacher un aventurier comme un seigneur.

Ce qui affermissait le doute chez Gérard, c'était une ironie insistante dans le sourire de l'étranger ; lui-même avait l'air de s'être pris le premier pour but d'une amère plaisanterie ; il se raillait devant le pas-

seux par une pantomime hautaine et cruelle, inspectant tour à tour avec mépris, et le manteau troué qu'il portait, et ses bottines prenant l'eau.

— C'est peut-être un fou qui a parié de me faire sortir ! pensa le vieillard. En ce cas, le temps est mal choisi ; mon souper m'attend et ma journée a été rude.

En se parlant ainsi à lui-même, l'honnête passeux jetait un regard sur sa cabane. L'araignée suspendait sa toile grise à ses planches, le vent y faisait une basse lamentable et continue. Les flots de la Seine, grossis par les pluies d'hiver, en battaient les ais avec un sombre roulis. Auprès de la table était le lit, au-dessus du lit un amas de cordes, de harpons, de nasses, de poissons fumés et desséchés. Dans un coin de cette pièce, il y avait un berceau à l'osier disjoint, sur lequel Gérard avait étendu sa cape grise, humide encore de givre. L'inconnu examinait à peine ces détails, et semblait plongé dans la plus profonde méditation. La flamme de l'âtre renvoyait de temps à autre des reflets énergiques à sa figure, et cette figure révélait alors un mélange indéfinissable de haine, de pitié ou de dédain. Il poursuivait un monologue approfondi avec lui-même, se parlant tantôt avec une vivacité hautaine, tantôt retombant comme épuisé sur son escabeau dans le plus morne des silences. Le passeux restait muet devant cet hôte inattendu, il n'osait l'appeler et le tirer de sa rêverie.

Tout d'un coup l'Italien fit un bond.

– Je suis prêt, dit-il, et vous ?

Maître Gérard s'inclina machinalement.

L'inconnu s'était levé, il avait ôté son manteau ; en y trouvant le bouchon de paille, il fit un léger mouvement d'épaule.

— Je ne m'étais pas encore vendu ici, cependant ! murmura-t-il avec une singulière expression.

Il jeta le bouchon de paille au feu, et commanda au passeux d'amener sa barque.

Cette fois, maître Gérard se sentit pris malgré lui d'une frayeur invincible. Il représenta de nouveau à l'étranger, en balbutiant, qu'il était tard, que la Seine était froide et peu propice à la promenade. Les sentinelles de l'Arsenal s'effrayeraient, on allait peut-être les interroger tous deux. En un mot, Gérard accumula tout ce qu'il put trouver de raisons ; mais l'inconnu insista.

Le passeux eut si peur qu'il offrit de rendre la bourse.

— Gardez-la, dit l'autre, nous n'irons pas loin, rassurez-vous.

— Mais où voulez-vous donc que je vous conduise ? reprit Gérard.

— Que vous importe ?

– Monseigneur, reprit Gérard, malgré vos habits, vous me faites l'effet d'un brave gentilhomme. Peut-être en ce moment les fumées du vin vous traquent la cervelle. Si c'est un pari que vous avez fait de l'autre côté de la Seine, soyez tranquille, je dirai que vous l'avez gagné, je vous jure.

– Voilà huit jours que mes lèvres n'ont touché une coupe, dit l'étranger ; voilà huit jours que j'aurais dû faire ce que je fais aujourd'hui.

— Monseigneur, vous ne voulez pas, n'est-il pas vrai, vous moquer ici d'un pauvre homme ? Je n'ai pas de famille, mon cher seigneur, quoique dans le temps on eût pu voir ici une pauvre petite créature jouer avec ses mains d'ange dans ce berceau qui est vide, hélas ! Mais je suis connu dans l'île Notre-Dame pour un digne homme, j'honore Dieu, le roi et M. le cardinal.

Àce dernier nom, l'inconnu fronça le sourcil, mais reprenant bientôt un ton d'autorité, il dit à maitre Gérard :

— Me prendriez-vous d'aventure pour un voleur ?

— Certainement non, reprit le passeux, mais une fois en Seine, qui me dit…

— Honnête Gérard, reprit l'inconnu, voici mon épée, je la laisserai dans ta cahute ; ce poignard, je le dépose sur ta table ; ces mains, tu vas les lier toi-même. À présent, hésites-tu ?

— Non, non, mon gentilhomme, répondit Gérard ; mais alors, que vais-je faire ?

— Tu ne le devines pas ? dit l'étranger.

— Non, mon gentilhomme.

— Tu vas m'introduire dans cette barque ; au plus profond de la Seine… Eh bien ! qu'as-tu donc ? je n'ai pas encore parlé…

— Rien… oh ! rien… murmura le passeux demi-mort de peur, achevez…

— Eh bien, maître Gérard, au plus profond de la Seine, tu me pousseras hors de ta barque et tu me noieras !

Ædiles recreant submersum flumine pontem.
Non est officii, Sed pietatis opus.

Tome 1 · 02

L'étranger avait prononcé ces paroles avec un tel accent de décision, que le passeux recula.

L'Italien, après avoir croisé ses bras sur sa poitrine, regardait silencieusement maître Gérard.

— Tu ne comprends donc pas que je veuille me noyer ? dit-il au passeux.

— Dame ! mon gentilhomme, c'est une idée comme une autre, répondit Gérard en affectant un grand flegme. Seulement, je trouve que vous quittez la vie de bonne heure…

— La vie ! tu en parles comme d'un bien assuré, reprit l'inconnu ; serais-tu donc heureux, par hasard ? Çà, continua-t-il en frappant la table du pommeau de son épée, qu'on me montre un heureux, et j'y croirai, à la vie !…

— Hélas ! monseigneur, dit Gérard avec un soupir, je n'ai guère le droit de vous prêcher ici en faveur de la vie, moi qui vous parle, et cependant, voyez-vous, non, je ne me noierais pas.

— Cela veut dire que tu n'en aurais pas le courage.

— Je suis aussi courageux qu'un autre dans l'occasion ; mais c'est un péché.

— Un péché, dis-tu ?

— Oui, c'est un péché que de disposer ainsi de soi-même ; comme si derrière nous, nous ne laissions rien !… Allons donc ! mais cela n'est pas possible… Tenez, monseigneur, on oublie toujours en partant quelqu'un que l'on aime ou qui vous aime. On a une mère, une sœur, une femme ou un ami.

— Je n'ai rien de tout cela, brave homme ; la famille est le plus gênant des attirails quand on veut se jeter en Seine. Je n'ai pas même un chien pour ami ; mais en revanche, j'ai là, sur le cœur, des choses qui m'empêcheraient de remonter sur l'eau si jamais je devais y revenir.

Gérard considéra l'Italien avec une sorte de frayeur superstitieuse. Il avait souvent ouï parler d'une armée occulte de bravi que le cardinal entretenait à sa solde ; c'étaient des Padouans, des Vénitiens, des

gueux de Mantoue et de Naples. Il attacha sur l'inconnu un regard insistant. Mais les prunelles bordées de cils gris du vieillard furent bientôt forcées de s'incliner devant la flamme électrique qui jaillissait des yeux de l'Italien ; il resta confus et tremblant devant cet homme. Était-ce un véritable dépit d'amoureux, un désespoir de joueur, ou le remords qui poussait l'étranger à une résolution pareille ? L'inconnu s'était accusé trop franchement devant lui pour que Gérard ne dût pas le croire sous l'obsession de quelque délit ; il n'hésita donc pas à lui demander si d'aventure il s'était battu en duel, contrairement aux édits du cardinal.

— Le cas serait grave, ajouta l'honnête passeux, mais ce n'est pas une raison pour se tuer, quand on a tué son ennemi dans les règles.

— Je ne me suis pas encore battu ici, reprit l'étranger ; je suis dans cette ville depuis six jours.

— Mais enfin mon noble seigneur, dit Gérard en joignant les mains, par quelle circonstance cruelle…

— Encore un coup, l'ami, vos questions sont inutiles ; je me noie parce que tel est mon bon plaisir ; je me noie parce que je ne veux ni ne dois plus vivre.

Cette fois, le front de l'Italien s'était assombri, sa parole était devenue si brève et en même temps si ferme, que le passeux ne répliqua plus. Il fit semblant de chercher dans sa cahute une nasse dont il avait soin, disait-il, de se pourvoir dans son bateau chaque fois qu'il devait sortir. Puis, sans que l'étranger pût le voir, il s'assura en même temps de la présence d'une petite cassette en bois de sandal qu'il cachait chaque soir sous son oreiller. La rivière clapotait autour des planches de la cabane, et le veilleur de l'Arsenal venait de crier onze heures.

Maître Gérard, en continuant ainsi divers préparatifs, espérait gagner du temps ; mais il avait affaire à forte partie. Depuis quelques secondes pourtant, l'inconnu semblait plongé dans une sorte de rêverie

mélancolique ; il s'était approché du berceau laissé dans un coin de cette demeure, et il regardait ses branches d'osier presque rompues.

— Un enfant que vous avez perdu sans doute, et que vous aimiez ? demanda-t-il au passeux avec intérêt. Comment est-il mort ?

— Cette histoire serait trop longue à vous conter, mon gentilhomme, répondit le bonhomme avec malice ; n'oubliez pas que vous devez vous noyer avant minuit…

— À minuit, soit mais en une heure, tu peux me dire ton histoire. Voyons, fais-moi, l'ami, quelque beau récit ; demain, je le conterai aux poissons.

Et l'inconnu sourit d'un sourire amer et triste.

— Après tout, mon gentilhomme, répondit Gérard, puisque vous l'exigez, je m'en vais vous satisfaire. Ce berceau que vous voyez fut fait par moi, il y a quinze ans, pour une pauvre petite créature qu'on espérait bien noyer en Seine.

— Vivat ! tu sauvas l'enfant ? J'en eusse fait autant à ta place, mon brave Gérard ! C'était peut-être quelque petit monstre qu'on voulait prudemment empêcher de grandir, de peur qu'il ne déshonorât son noble père ? demanda l'Italien avec ironie… On a vu cela ; continue.

— Du tout, mon gentilhomme, vous êtes pleinement dans l'erreur. Le pauvre enfant recueilli par moi, grâce à mon filet de pêche, était une ravissante petite fille…

— Que tu as vue grandir, croître sous tes yeux, jusqu'au jour où ses parents…

— Ses parents… continua le passeux en hochant la tête, elle n'en avait point ; personne ne la réclama. Ceci dura deux ans ; elle grandissait et devenait belle à faire ma joie… Un soir, des bateleurs revenant de l'Arsenal, où M. de Sully donnait une fête, entrèrent subitement

chez moi… Ils exigèrent que je les conduisisse vers Conflans. Pendant que je disposais ma barque, je crus entendre des gémissements sourds, étouffés. L'un d'eux me tenait toujours par ma cape, je voulais sortir, je voulais reconnaître l'endroit d'où partaient ces cris… Tout d'un coup, un de ces misérables me pousse dans l'eau, les autres me frappent à coups d'aviron ; j'avais beau crier, ils chantaient en chœur un noël assourdissant. Leur barque s'éloigna, laissant bientôt derrière elle un sillage où s'était mêlé mon sang… Quand on me transporta chez moi sur mon lit, ma cabane était déserte. Le berceau de la pauvre enfant était renversé, mon chien était couché près du berceau et faisait entendre des hurlements douloureux. En un mot, on m'avait enlevé ma fille, mon seul bien, hélas ! le trésor de ma pauvreté ! Ces lâches l'emmenaient, ils l'emportaient dans ma propre barque !

— Et tu ne pus découvrir…

— Les noms et la retraite de ces misérables ? Non, monsieur. Je pensai seulement qu'arrachée une fois à la mort par un miracle, la pauvre enfant avait dû cette fois la trouver entre leurs mains… C'étaient des gens payés, ou des histrions qui voulaient trafiquer d'elle sur leurs tréteaux…

— Et jamais depuis…

— Depuis, il y a de cela un mois seulement, il s'est passé ici même quelque chose d'extraordinaire… Mais, reprit maître Gérard, vous me faites jaser, et j'avais promis de me taire…

— Et que s'est-il donc passé ?

— Une dame, son loup sur le visage, escortée d'un seul valet, est venue un soir m'appeler… là, comme vous l'avez fait tout à l'heure… Elle aussi, elle m'a donné de l'or, et m'a demandé si je n'avais pas recueilli, il y avait quinze ans, une petite fille qu'avait dû me conduire un homme masqué. Je lui racontai ce qui en était. « Le misérable ! » s'est-elle écriée en apprenant le crime tenté sur l'enfant. Elle avait fait reti-

rer le valet qui l'accompagnait du moment qu'elle mit le pied dans ma cahute. Tirant alors une cassette de dessous sa mante : « Je tremble, dit-elle, que mes démarches ne soient surveillées, c'est donc à vous que je confie ce dépôt. Un jour, s'il plaît à Dieu, si cet enfant existe, si vous le retrouvez… ces papiers lui serviront. En attendant, gardez-vous, avant toutes choses, de montrer cette cassette à qui que ce soit. Elle est plus en sûreté dans vos mains que dans les miennes. Adieu ! J'espérais, en frappant à votre porte, moi qui touche d'hier le sol de France, retrouver celle qu'un lâche m'avait juré sur Dieu de vous avoir confiée ; mais Dieu est juste, il venge les mères, un jour il me vengera ! »

Ces paroles à peine dites, elle disparut, me laissant anéanti de frayeur, car en ce temps-ci, ajouta le passeux, un pareil dépôt n'est pas commode à garder. Plus d'une fois les corbeaux du cardinal sont venus s'abattre ici, et sans mes précautions…

L'italien avait écouté avec un singulier intérêt le récit de maître Gérard ; un trouble inexprimable se faisait jour dans ses traits, il semblait en proie à un combat violent avec lui-même.

— Sans ces lettres d'Italie que je tiens là… murmura-t-il ; mais quelle apparence que la duchesse… Elle est à Ferrare, oh ! oui. N'importe. Il pourrait se faire… Ne savez-vous rien de plus, maître Gérard ?

— Rien, mon gentilhomme, et c'est déjà vous en avoir trop dit… mais comme vous allez être discret pour longtemps…

— Gérard, reprit l'étranger en se levant subitement, il faut que tu me montres cette cassette…

— Cette cassette ? répondit Gérard, impossible…

— Encore une fois, je veux la voir.

— Et moi, je ne dois la rendre qu'à celui qui se présentera de la part de la comtesse Alvinzi… C'est le nom que m'a laissé cette dame.

— Alvinzi !… ce n'est pas elle, balbutia l'inconnu en retombant sur sa chaise avec accablement.

Il demeurait terrassé ; de longues gouttes de sueur humectaient ses joues… Il passa une main rapide sur son front et demanda au passeux s'il était prêt.

En ce moment même, la porte de la cahute se vit ébranlée violemment, et un nouveau personnage, poussant des éclats de rire immodérés, la chevelure et le baudrier en désordre, entra dans l'unique chambre de maître Gérard.

Cette figure grotesque, enluminée des tons les plus chauds, contrastait dès l'abord d'une façon si frappante avec celle de l'Italien, que tous deux se regardèrent. Ce visiteur nocturne était certainement aussi inattendu que l'autre chez maître Gérard…

Il était couvert de boue de la tête aux pieds, et semblait, à vrai dire, sortir plutôt d'une ornière que de la chaussée… Une oscillation perpétuelle imprimée à tout son corps donnait à penser qu'il revenait alors de quelque joyeux repas où il avait splendidement fêté Bacchus ; son panache était indignement maltraité, ses bottes remplies d'eau et sa collerette méconnaissable.

— Allons, dépêche, l'ami ; je me nomme Saint-Amand, et l'on m'attend là-bas pour un sonnet ! Diable de sonnet, il m'a fait rouler au fond d'un trou ! À quoi pensent les ouvriers de maître Marie de n'avoir pas encore établi de garde-fous en cet endroit pour les gens qui reviennent comme moi de dîner à Charenton !

— Voulez-vous pas d'abord, monsieur, que je sèche votre manteau ? répondit Gérard ; il n'est pas convenable qu'un gentilhomme comme vous…

— N'est-ce pas, mon ami, que j'ai bien l'air cavalier ? Écoute donc, tu parles à l'un des chevaliers de la Coupe, à l'ami du duc de Retz, au

grand Saint-Amand, couronné ce soir pour son ode aux Goinfres, par Gillot et Faret, les vrais favoris de la déesse Hébé ! J'avais dit à mon valet Mardochée de me précéder au cabaret de la Pomme de pin. Le drôle a laissé éteindre sa torche et m'a embourbé. Que la peste l'étouffe ! Il me mène à l'eau quand j'allais au vin ! Me voilà bien loti, dans ta maudite cahute !

En jetant ces mots d'un air burlesque, Saint-Amand examinait la cabane de maître Gérard. Tout d'un coup il demeura muet vis-à-vis de l'inconnu, dont la physionomie, il faut le dire, était bien faite pour modérer ses transports bachiques. Dès que le passeux lui eut expliqué le dessein de ce gentilhomme :

— Qu'ai-je entendu ? reprit-il, monsieur veut se noyer ? Fi donc ! je partage peu cette opinion aquatique. Alexandre se baigna dans le Cydnus et il périt ; Sapho trouva la mort au sein des ondes, Léandre ne put se sauver de leur courroux : voilà de jolis exemples à imiter ! Mais par les démons de la joie ! une table ronde vaut bien la Seine ; on y trouve des linceuls de toutes couleurs ! Vin d'Arbois, vin de l'Ermitage, vin de Langon, voilà l'eau du Styx dans laquelle un vrai gentilhomme doit se noyer ! De grâce, mon cher monsieur, n'annoblissez pas la Seine ! La Seine est une vile roturière ; pour moi, je la méprise et ne reconnais que la Taverne. La taverne ! c'est là mon champ clos, j'y défie les mauvais garçons et les capitaines ! La taverne, monsieur, c'est mon âme, c'est ma vie ! À moi, Faret, Grandchamp, Bilot, Pontmenard, Saint-Brice, Chassaingrimont et vingt autres ! venez tous ici pour dire à ce gentilhomme quel goût fade possède l'objet de ses vœux ! La Seine ! mais ce lit est bon pour un Gascon ou un recors ! Eh quoi ! monsieur, dont la moustache est frisée en croc, dont l'air est martial et n'a rien d'un comte allemand, voudrait converser avec des nymphes grelottantes qui ne jouent pas même au lansquenet ! Mais songez donc, monsieur, que c'est là un gîte abominable ! Sans compter ce qu'on y jette, réfléchissez un peu qu'on n'y rencontre que des dieux armés de fourches qu'ils nomment tridents, et qui ne leur servent pas même à

ouvrir les huîtres vertes. Ma parole d'honneur, j'ai connu une Amadryade qui s'ennuyait tant en ce pays, qu'elle en est morte. Allez, cher désolé, on voit bien que vous ne connaissez en rien le Cours ni les Tuileries. Je vous recommanderai au comédien Bellerose. En voilà un brave ! il m'a promis à souper l'un de ces soirs. Par les yeux de Marmousette, la docte chatte de maître Philippe Gruyn, je veux vous présenter à nos amis. Précisément, ils seront tous ce soir à notre cabaret du pont Marie.

Arrière, Dol, Peur, Mort, Soif, Faim,
Honte, Rancœur, Dam, Deuil, Chagrin,
Paresse, Désespoir, Envie,
La kyrielle en est finie.
Mon cher, à la Pomme de Pin !

Cette tirade achevée, le gros et joyeux Saint-Amand s'éventa, avec la plume de son feutre. Un auditeur de plus lui plaisait assez, et l'idée de rencontrer peut-être un protecteur inconnu dans l'étranger le comblait de joie. L'orgie et le cabaret étaient les seules classes de ce poète éraillé, plus connu par un quatrain au Palais de Justice que par ses œuvres. L'Italien le considéra d'un air dédaigneux.

— Vous ne répondez pas, mon cher compagnon ? Je vois bien que le vin ne vous tente pas. C'est dommage, celui de maître Philippe est excellent. Un gaillard qui a la promesse de fournir la cave de M. de la Meilleraye ! Je vois bien qu'il faut que je vous parle de la jolie Mariette… Apprenez donc que pour cet objet glorieux… ce brasier, ce soleil, on met chaque soir le glaive au poing. Moi-même, je vous le confie, j'en suis féru ; le dard m'est entré là… ajouta Saint Amand en touchant son cœur, et il n'est pas de jour où je ne lui fasse des vers à miracle… Le cabaretier m'adore et je la vois à toute heure… Écoutez plutôt :

J'ai vu ses beaux cheveux blonds, charmes des regards,
Sous l'ivoire du peigne alentour d'elle épars,

Représenter au vrai le Pactole en sa source !

Mais ce qu'il y a de cruel, monsieur, c'est que c'est à la fois un miroir de beauté et de vertu. Je l'aime, oui, je l'aime, malgré le gris de mes cheveux ; elle a le sceptre de mon cœur, mais elle s'en moque. En un mot, vous la verrez, et vous direz ensuite comme moi que c'est là une fille inexplicable. Je connais Céphise, Amaranthe, Sylvie et Macette ; elles ne sont pas dignes de lui embrasser les pieds, et cependant c'est une simple cabaretière ! Le cavalier Marin brûlerait pour elle ses sonnets, son maître ses futailles, Paris son pont Neuf, et vous, par ma foi ! vous vous noieriez.

L'Italien se prit à sourire. La bonne humeur de Saint-Amand l'avait gagné ; c'était aussi la première fois qu'il entendait parler du cabaret de la Pomme de pin. La résolution extrême qu'il avait prise cédait peu à peu, non qu'il y renonçât, mais il voulait peut-être jouer cette fois son dernier coup de dé contre le hasard. Le passeux attachait alors sur Saint-Amand un regard épais, ébloui. Le babil bouffon du poëte le plongeait, à son insu, dans le même étonnement naïf que lui eussent causé Tabarin ou Gauthier Garguille.

— Bacchus a rarement trahi Saint-Amand, reprit l'étrange poëte : allons, mon gentilhomme, prenez-moi pour votre guide. Je suis un homme de plume, vous un César ; la cape et l'épée vont bien ensemble ! Encore un coup, ne vous noyez qu'après avoir vu Mariette. En attendant, voguons jusque-là à l'aide de ce brave passeux. Çà, mon laquais Mardochée est déjà loin…

Et comme l'étranger semblait encore hésiter :

— Ce n'est pas, reprit le poëte, un fils de la Gascogne que j'inviterais, croyez-le. Mais à votre teint, j'ai vu tout de suite que j'avais affaire à un enfant d'Espagne ou d'Italie. Or, ces deux pays sont les deux seuls créanciers que je reconnaisse. Nous autres poètes, nous leur empruntons beaucoup.

L'inconnu s'inclina et salua Saint-Amand d'un air railleur.

— Eh bien ! vous êtes décidé ?

— À découvrir par tous les moyens ce que je cherche, reprit l'Italien en attachant un regard fixe sur maître Gérard. Peut-être m'instruirai-je à la taverne de la Pomme de pin.

— Maître Caron, poursuivit Saint-Amand en s'adressant au passeux, songe à bien mener ta barque. Tu nous descendras, ce gentilhomme et moi, au pont Marie… Le cabaret de maître Philippe fait l'angle du quai des Ormes.

— Suffit, dit Gérard, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais la Pomme de pin. Seulement mon maître, ajouta à voix basse le passeux à l'Italien, ayez en ce lieu la bouche close ; observez-vous-y, c'est essentiel.

La barque fendit la Seine, et atteignit vite les arches noires du pont Marie…

Le poëte et l'inconnu sautèrent à terre ; à droite, devant eux, brillait un grand fallot retenu au mur par un bras de bois peint en rouge.

C'était l'enseigne du cabaret de la Pomme de pin.

Comme ils abordaient ce seuil renommé, l'Italien et son compagnon entrevirent dans l'ombre un cavalier de moyenne taille, muché jusqu'aux yeux dans sa cape ; il s'arrêta devant une petite porte basse, tira une clef de la poche de son pourpoint, et se glissa prestement dans l'allée de maître Philippe Gruyn.

— Bravo ! murmura Saint-Amand, voilà quelque bachelier qui fait son siège ! Avec Mariette, le cabaret ne doit point chômer. Entrons.

Tome 1 · 03

Àpeine entré dans le cabaret, Saint-Amand jeta un coup d'œil rapide autour de lui, espérant sans doute trouver à ces tables ses acolytes ordinaires. À l'exception de Gillot et de Faret, tous s'y trouvaient à leur poste.

Envoyant à peine un léger salut aux figures enluminées de Granchamp, de Pontmenard, de Chassaingrimont, de Saint-Brice et de Bilot, désignés tous en ce beau gîte sous le nom des Chevaliers de la Coupe, le poëte s'arrêta tout droit devant un gros homme que maître Philippe Gruyn, le cabaretier, venait de servir sur son comptoir même ; c'était le capitaine la Ripaille.

Chassé des gendarmes rouges pour quelques légers méfaits, ce brave capitaine humait alors, d'un air platonique, un large verre de vin de Hongrie.

— C'est un brave à trois poils, dit au poëte maître Philippe Gruyn ; il peut nous être utile dans l'occasion. Mon cabaret, vous le savez, a plus d'une fois éveillé l'attention de la police. Ce que c'est, monsieur Saint-Amand, que d'avoir affaire à des gens nobles ! ils ont sur les bras bien plus d'affaires que les gueux ! À propos de gueux, vous me feriez bien plaisir de me dire où est mon fils ! L'avez-vous vu, monsieur Saint-Amand ? Que fait-il ? où passe-t-il maintenant ses jours et même ses nuits ? Ce garçon-là, voyez-vous, me fera mourir !

— Maître Philippe, répondit Saint-Amand, désireux de couper court à cette jérémiade paternelle, je vous présente un de mes bons amis… dont je vous dirai le nom plus tard. C'est un homme d'épée, et ce sera bientôt, j'en suis sûr, un des plus solides Chevaliers de la Coupe ! Il arrive d'Italie…

— D'Italie ? vraiment ! Alors je vais servir à monseigneur du lacryma, du montefiascone, du rosolio… dit maître Philippe en

s'empressant.

— Comment donc ! mais vous allez lui servir le broc d'honneur ! vous entendez ? celui que l'on ne donne qu'aux grands jours ! Dépêchez, maître Philippe.

En entendant ces paroles, le capitaine la Ripaille s'approcha soudain de l'étranger dont la venue lui semblait d'heureux augure.

— Monsieur n'a pas sans doute encore vu Paris ? Je me charge de l'y guider. Monsieur me trouvera chaque jour à midi devant la Samaritaine. S'il a besoin d'un second, je suis son homme. Ah ! c'est que le pavé est ici des plus glissants ! À la dague, au pistolet, à cheval comme à pied, c'est mon état.

— Si monsieur veut connaître les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ou bien encore la troupe de Gauthier Garguille, Turlupin et Gros Guillaume, je me fais fort de l'y mener dès demain, dit Bellerose l'acteur, d'un ton engageant.

Bellerose était un assez bel homme, qui venait chaque soir au cabaret de la Pomme de pin, où l'on ne se souvenait pas, de mémoire d'homme, qu'il eût payé.

L'Italien ne répondit à ces compliments intéressés que par un salut assez dédaigneux. La fumée des pipes formait une atmosphère épaisse autour de lui : il s'assit paisiblement à une table, sans trop prendre garde aux hôtes de maître Philippe.

Deux masques remuaient alors les dés à deux pas de l'Italien. À sa vue, l'un d'eux fit un mouvement et arrêta son cornet.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le plus grand des joueurs à l'autre.

— Je vous le dirai… Observons, lui répondit son interlocuteur en se remettant au jeu.

— Le broc d'honneur ! s'écria Saint-Amand d'une voix rauque. Si vous voulez que je vous dise mon sonnet, il faut m'humecter.

Car le vin c'est mon feu, mon sang et mon soleil !

Saint-Amand trébucha ; il fût tombé sur le sol sans l'aide de Chassaingrimont. Il y avait, dans ce cabaret de la Pomme de pin, chanté tant de fois par lui, deux camps bien distincts d'abord les véritables clients de maître Gruyn, c'est-à-dire ceux qui payaient. De ce nombre étaient Granchamp, Chassaingrimont, Pontmenard, Saint-Brice et Bilot ; l'autre se recrutait du capitaine la Ripaille, de Bellerose le comédien, et d'autres pauvres hères. Placé sur le pont Marie, le cabaret de maître Philippe Gruyn ne ressemblait, du reste, en rien aux établissements ignobles d'aujourd'hui les gens les plus distingués par la naissance et par le talent le fréquentaient. On y dînait tour à tour et on y soupait. Des poëtes du temps, tels que Saint-Amand et Regnier, ses desservants, comparaient ce lieu à la fontaine de Jouvence. On ne dit pas que le vin de cette taverne rajeunît ; mais il est à présumer qu'il était bon, le cabaretier Philippe Gruyn ayant fourni plus tard la maison du maréchal la Meilleraye, ce bizarre neveu du cardinal de Richelieu, devenu depuis surintendant des finances.

— Mais on veut donc ma mort ! hurla de nouveau SaintAmand ; on ne veut donc pas que je puisse dire mon sonnet ! Le broc d'honneur !

— Attendez Mariette, dit Bellerose avec grâce et en s'ajustant devant un miroir piqué de mouches, n'est-ce pas Hébé qui présente la coupe aux dieux ?

Bellerose, en parlant ainsi, se dirigea vers la compagnie de maître Philippe Gruyn, et le pria, au nom de l'assemblée, de faire descendre Mariette…

Lors donc que le digne cabaretier eut agité trois fois la petite clochette suspendue, par un léger battant de cuivre, à la droite de son

comptoir, signal ordinaire par lequel il annonçait l'entrée de Mariette, il se fit un grand silence.

Saint-Amand peigna de son mieux sa moustache rousse, et leva les yeux au plafond pour y chercher une rime ; le capitaine la Ripaille reboucla son ceinturon sur ses reins, le masque et son compagnon interrompirent leur jeu, Bellerose siffla un air, et l'italien, placé près du poëte, regarda négligemment.

Mariette parut, embrassant à peine de ses deux mains un de ces pots de Flandre, au ventre énorme, sur le grès desquels les curieux d'aujourd'hui recherchent encore, plus que ceux des seizième et dix-septième siècles, le ciseau de l'ouvrier qui souvent était un maître. Sur le couvercle de ce vase d'étain était sculptée en ronde bosse l'effigie du roi Louis XIII ; c'était là le broc d'honneur, le broc par lequel tout étranger payait sa bienvenue au cabaret de la Pomme de pin.

Comme il était bien rempli, Mariette avait grand-peine à le soulever, elle pouvait même le laisser choir ; aussi vit-on aussitôt se détacher derrière elle, dans l'espace lumineux qui entourait le comptoir de maître Philippe, une sorte de figure assez semblable à celle d'un nain, celle du valet de Saint-Amand, qu'il appelait Mardochée. Craignant un faux pas de la belle enfant, il prit le vase trop lourd pour ses jolis doigts.

Mardochée avait, dans sa jeunesse, été sonneur, puis donneur d'eau bénite à Saint-Eustache, puis enfin valet de Saint-Amand. Il portait souvent les habits de ce dernier, ce qui a été de tout temps l'usage des valets qui ont quelques familiarités avec leurs maîtres. Décemment il le pouvait, car Saint-Amand ne le payait pas, à moins que ce ne fût de grands coups, monnaie dont Mardochée se plaignait fort. Toutefois, plus il mettait de rabats et de pourpoints à son maître, qui fermait complaisamment les yeux sur ces diverses éclipses de sa garde-robe, et moins il était battu, Saint-Amand craignait de détériorer ses effets sur ce pauvre hère. Au demeurant, Mardochée était bossu, louche et ban-

cal, ce qui constituait chez lui une triple rancune contre les hommes beaux et bien faits.

Noué, trapu, ramassé, il enleva le grès de Flandre d'un seul bras, le posa devant son maître Saint-Amand et l'inconnu, puis il se tint à l'écart respectueusement.

La seconde d'après, Mariette se trouvait vis-à-vis de l'Italien, à qui, sur l'invitation ou plutôt sur l'ordre de maître Philippe Gruyn, elle tendit sa main blanche.

L'inconnu comprit ce geste, fouilla lentement dans son pourpoint, pendant que Saint-Amand faisait mine de ne rien voir et agaçait la chatte du cabaret, nommée Marmousette.

Les habitués de la Pomme de pin se regardaient entre eux ; la Ripaille laissait percer sa joie dans ses petits yeux verts, brillants d'envie et de malice ; Bellerose se dandinait, et Mardochée ouvrait déjà, pour mieux rire, sa bouche démantelée de toutes ses dents.

Le masque et son compagnon ne prêtaient pas une moindre attention à cette scène.

L'Italien ne possédait plus un teston ; il avait donné sa bourse au passeux, la sueur mouilla son front. Il regarda Saint-Amand, il toussa ; Saint-Amand corrigeait les vers de son sonnet.

Cependant Mariette, la charmante Hébé du cabaret, se tenait toujours devant lui ; elle attendait, et semblait ne pas comprendre l'embarras de l'étranger. Avertie bientôt par son silence et sa pantomime piteuse, la jolie fille laissa tomber son regard sur lui, et dans ce regard brilla le feu d'une indicible pitié. Cet homme était malheureux ; il venait d'un autre pays ; il paraissait fier, courageux, de bonne mine ; qui sait ? il pouvait devenir un jour le protecteur et l'ami de Mariette. Ces réflexions furent chez elle l'affaire d'un instant. Mariette avait cru voir une larme furtive rouler dans la paupière de l'étranger ; c'était peut-

être une larme de rage ou de honte… Elle se baissa rapidement au milieu des chuchotements de l'assemblée, et ramassant tout d'un coup une bourse sur le parquet :

— Une autre fois, monsieur, ne me forcez pas à ramasser votre argent à terre, dit-elle avec un petit air de mutinerie. Voyons, comptez-moi ce que vous me devez ; c'est une pistole ; j'attends !

L'étranger avait seul compris le regard d'intelligence que lui jeta Mariette. Ce regard pénétra son âme de gratitude, mais il se contint ; il ouvrit la bourse que Mariette avait laissé tomber, et en tira une pistole.

Saint-Amand et le capitaine la Ripaille n'observèrent pas sans étonnement la rondeur de cette bourse.

— Par ma foi ! voilà un fils de Naples ou de Mantoue qui ne ressemble guère à ses chers compatriotes murmura Bellerose à l'oreille du capitaine.

Aucun des spectateurs, et maître Philippe lui-même, n'eût pu soupçonner le manège de Mariette ; la jeune fille était pauvre, qui donc eût pensé qu'elle avait de l'or ?

L'Italien regarda Mariette avec un mélange de défiance et d'attendrissement. La bourse était belle, et il y avait dessus des armes gravées. L'Italien y prit garde, et il la serra dans son pourpoint.

Le broc d'honneur fit le tour des tables ; chacun, et surtout Saint-Amand et la Ripaille, se récria sur la générosité du nouveau venu.

Maître Philippe lui fit donner par un de ses garçons un fauteuil de cuir, au lieu d'un simple escabeau. Saint-Amand intima l'ordre à Mardochée de se tenir derrière lui, la serviette en main.

Pour notre étranger ; il ne quittait pas des yeux chaque mouvement de Mariette. Il put se convaincre alors à loisir que les louanges d'un

poëte aussi exagéré que Saint-Amand étaient loin d'approcher encore de la vérité.

Sous une enveloppe fine et délicate, Mariette lui parut cacher un fond de résolution presque virile ; elle avait le regard vif et décidé. Ses yeux, d'un noir de jais, les boucles lustrées de ses cheveux, le ton légèrement ombré de sa peau, l'éclat de ses dents, la légèreté de son pas et de sa démarche, étaient en harmonie chez elle avec certaines allures masculines. À sa voix, on eût dit une jolie fille à ses mouvements, on eût cru voir un page gêné sous l'habit de femme. Son front était calme, son regard doux et limpide. Quand elle s'était penchée pour ramasser la bourse, l'étranger avait presque réchauffé son cœur à cette tiède et douce haleine. Il but à peine, quand tous les autres buvaient. Elle s'était placée vis-à-vis de lui, avec un air de triomphe ingénu dont l'Italien avait seul la clef.

Elle alla soulever ensuite de ses doigts effilés le rideau placé à la porte d'entrée, et elle regarda avec inquiétude dans la rue. La pluie tintait alors avec violence contre les vitres, et les pratiques de maître Philippe Gruyn ne paraissaient guère disposées à quitter son cabaret par un temps pareil.

— Evohe ! Bacche ! s'écria Saint-Amand, qui passait au latin dès qu'il se voyait un peu gris. La Ripaille, versez à boire à monsieur ! Mardochée est indigne de servir un si galant homme ! À propos, Mardochée, allume donc la pipe du capitaine ! Il nous contera l'un de ses duels en Italie ou en Catalogne… Accende ! puer, accende !

— Monsieur, dit Bellerose en s'approchant de l'Italien, vous êtes un galant homme.

— Monsieur, dit la Ripaille, j'aime à voir comment vous vous conduisez dans l'occasion.

— Honneur à l'Italie ! honneur aux Italiens ! cria à tue-tête Saint-Amand. Maintenant, je vais vous dire mon sonnet…

— Si c'est un sonnet en italien… je vous le permets, monsieur, dit le capitaine la Ripaille, qui goûtait peu les sonnets. J'ai quelques teinturés de l'italien, ayant été employé au service du duc de Fornaro.

L'Italien tressaillit. Le nom que le capitaine venait de prononcer avait amené sur son front un pli léger. Il reprit en versant une rasade au capitaine :

— On m'a parlé, monsieur, de ce duc de Fornaro. N'est-ce point un seigneur qui résidait à Florence ?… N'a-t-il point épousé…

— La jeune et belle Thérésina Pitte, il y a bien quinze ans de cela. Le duc s'en montra de bonne heure jaloux, si jaloux que les moindres familiers de la duchesse lui déplaisaient. La duchesse m'a toujours paru cependant une femme fort exemplaire. Si vous la connaissez, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est assurément la plus belle personne qu'on puisse voir. J'étais alors l'écuyer du duc ; il m'avait ramené de France avec lui ; mon épée était à son service. Le duc me donnait par mois trente ducats. Je devais, pour cette solde, observer ce qui se ferait chez sa femme, métier peu commode avec la foule de seigneurs et de poursuivants qui l'obsédaient. Encore une fois, j'eusse été Satan que je n'aurais pu prendre en défaut madame la duchesse… Elle allait aux églises une grande partie du jour, s'occupait d'œuvres pieuses ; bref, son noble époux semblait furieux contre son propre bonheur, lorsqu'un jour…

— Un jour… achevez, reprit l'Italien, le regard ému, flamboyant.

— Il paraît que mon histoire vous intéresse, dit le capitaine.

— Ne vous ai-je pas dit que je connaissais le duc ?

— Donc, un jour, continua le capitaine, c'était à Florence… il y avait foule sur le pont du Saint-Esprit… On devait extraire de la prison plusieurs criminels, et, comme il est d'usage, nombre de citadins se pressaient sur ce pont par lequel ils devaient passer. C'étaient des cris, un

tumulte à rendre sourd. Le duc, marié depuis trois semaines, refusait d'abord de conduire sa femme à un pareil spectacle ; mais elle insista, ce que j'attribuai, pour ma part, à un caprice. Je pris mon épée et je les suivis. En vérités, rien qu'à voir ce vieillard caduc appuyé au bras de cette ravissante jeune femme, on se demandait dans la foule par quel étrange malheur elle lui était échue en partage, et l'on accusait sa famille de tyrannie. Les noces avaient été splendides, étourdissantes. Il semblait que le duc ne voulût point laisser à sa femme le temps de se reconnaître… Pour elle, il m'en souviendra toujours, je ne la vis jamais plus triste et plus accablée que le soir de cette cérémonie. Quand on parlait de morts ou de condamnés, elle pâlissait, et cependant, lorsque les cris du peuple nous annoncèrent l'arrivée de ces criminels, son regard abattu brilla tout d'un coup d'une flamme extraordinaire. Elle ne parlait plus, ne remuait plus les bras, mais elle semblait attendre avec une anxiété cruelle le trajet de ces malheureux qu'on allait mener chez leurs juges. Le chariot qui les voiturait passa bientôt devant nous, et je regardai comme les autres. Mais à l'instant même un cri d'angoisse partit de derrière moi, et ce cri sortait de la poitrine de la duchesse… Elle retomba inanimée entre mes bras, se cachant le visage de ses deux mains. Anita, sa camériste, m'affirma le soir qu'au moment où elle avait aperçu le chariot, elle y avait rencontré le regard d'un homme de belle taille, qui, de son côté, en la voyant, voulut rompre ses menottes et s'élancer vers la duchesse… Mais c'était là sans doute une imagination de cette Anita, belle fille d'Italie, dont je vois encore le petit voile de gaze noire et transparente rabattu sur le visage, et qui descendait jusqu'au menton. Ce fut elle pourtant qui me fit quitter le service du noble duc, lequel me payait beaucoup trop dans un poste où je n'avais rien à faire. Comme je vous l'ai dit, en effet, la duchesse de Fornaro était vertueuse ; aussi trouva-t-elle fort mal que je refusasse d'épouser cette Anita, à laquelle j'avais, en effet, promis de munir. À cela, il n'y avait qu'un petit inconvénient : j'étais marié en France… Force me fut donc de quitter le duc, que je ne servis que deux mois. Ils allèrent à Ferrare, et de là je ne sais où…

En écoutant parler le capitaine, la physionomie de l'Italien était devenue si pâle, que la Ripaille fut le premier à lui dire :

— Mais vous ne buvez pas, serait-ce que mon récit…

— Il m'a plu singulièrement, dit l'inconnu. Oui, le duc avait en vous un brave serviteur. Je bois à notre rencontre, capitaine, et vous remercie, monsieur, continua-t-il en se tournant vers Saint-Amand, de m'avoir fait entrevoir ici la charmante Mariette.

En disant ainsi, l'Italien montrait du doigt la belle enfant. L'inquiétude la plus vive semblait dominer alors tous les mouvements de la jeune fille ; elle collait son visage contre les vitres du cabaret, frappant du pied avec une vive impatience.

— Honneur à l'Italie ! honneur aux Italiens ! répéta Saint-Amand.

La brusque arrivée d'un nouveau personnage mit fin à ces libations intéressées ; la porte du cabaret craqua sur ses gonds, et un jeune homme, sur les pas duquel on semblait marcher, se précipita dans la salle.

Son feutre, son manteau et ses habits ruisselaient de pluie, car l'orage continuait.

Il respirait à peine, et il se laissa tomber sur un escabeau.

Àpeine fut-il entré que Mariette, aussi prompte que l'éclair, tira le verrou de la porte sur lui.

— De par le roi et le cardinal criait-on en dehors. Il se fit un grand silence.

— Ouvrez, ouvrez, répétèrent les mêmes voix.

— Peste ! la triple ronde ! dit Bellerose en regardant à travers la vitrine en mailles de plomb ; voilà qui est grave ! Que nous veut-elle ?

La figure de maître Philippe Gruyn, le cabaretier, se rembrunit ; il courut au jeune homme et lui jeta à l'oreille quelques paroles brèves.

— Ouvrez ! reprit une voix bien connue de maître Philippe, ouvrez, ou nous enfonçons la porte !

Tome 1 · 04

Àcette injonction redoutable, Mariette ouvrit, et l'on vit entrer plusieurs gardes du cardinal, mêlés à ceux du guet et de la reine. Depuis quelques vols récents, ces trois patrouilles avaient alors la surveillance nocturne de la capitale, et composaient un corps de milice assez redoutable, appelé la Triple Ronde.

— Rassurez-vous, maître Philippe, dit le capitaine, nous ne venons pas vous faire du mal.

— De quoi s'agit-il, messieurs ? demanda le cabaretier.

— D'un cavalier qui a sauvé une dame près de l'Arsenal, il y a une demi-heure, répondit le capitaine. Ce cavalier a mis lestement l'épée au poing, et a déconfit plusieurs gens apostés pour enlever ou voler cette personne. Vérification faite, nous avons reconnu qu'elle avait sur elle un magnifique collier de pierreries. Elle était en coche de cuir roussi, les mantelets du coche soigneusement abaissés elle nous a dit se nommer la comtesse Alvinzi. Le cavalier susdit a reçu une bourse d'elle. Il est ici, on l'y a vu entrer ; c'est lui qu'il nous faut. Encore une fois, il ne lui sera fait aucun mal ; on veut, au contraire, le remercier.

Mariette échangea avec l'Italien un coup d'œil de doute. En ce moment même, l'un des masques s'était levé ; il parlait à voix basse au capitaine de ronde.

— Encore une fois, elle nous a dit se nommer la comtesse Alvinzi… répondit au masque le capitaine de ronde sur le même ton.

— Alvinzi… murmura l'Italien à part lui ; c'est bien le nom que le passeux m'a dit ce soir… Oh ! oui… cette femme…

— Pour ce jeune homme, ajouta le capitaine en désignant du doigt à Philippe Gruyn celui qui venait d'entrer, je n'ai pas besoin de vous apprendre qui il est. Nous l'avons trouvé tout proche d'ici, arrêté sous les fenêtres de ladite dame ; il attendait peut-être la rentrée de son carrosse ; or, la nuit un galant ressemble à un voleur ; nous l'avons donc poursuivi. Il suffira qu'il se réclame de vous… de son père… Reconnaissez-vous, sous ces habits de gentilhomme, Charles Gruyn, votre fils ? demanda le capitaine en riant.

— Je ne le reconnais que trop… capitaine… soupira le cabaretier. Un enfant qui n'est bon qu'à me donner du chagrin ! un coureur, un larron de nuit !… N'as-tu pas de honte ajouta maître Philippe en montrant le poing à son fils.

— Mon père… dit le jeune homme en contenant mal son dépit.

— Qu'allais-tu faire à cette heure indue ? réponds.

— Jeune homme, il est de fait que vous êtes dans votre tort reprit la Ripaille, qui, devant au tavernier nombre de brocs payés aux gendarmes rouges en ce lieu de plaisance, jugeait prudent de se ranger du côté de maître Philippe.

— Monsieur le capitaine, répondit Charles Gruyn, je ne vous ai point, je pense, adressé la parole.

Cette phrase fut dite d'un ton si net, si profondément empreint de fierté, que le capitaine resta interdit. Il n'osa poursuivre, tant l'air et la figure de Charles Gruyn commandaient alors la déférence aux plus mal intentionnés.

C'était un garçon d'une belle venue, comme on dit communément ; il avait les dents blanches et le sourire fin, la taille bien prise, le front élevé, les yeux vifs ; seulement on remarquait chez lui un grand fonds de mélancolie… il était âgé de vingt et un ans.

Contre l'habitude des gens de sa classe, le fils du cabaretier portait en effet, ce soir-là, un charmant justaucorps fleur-de-seigle ; il avait les rubans, les aiguillettes et la fraise. Ses manches à lames d'argent, tailladées à l'espagnole, laissaient deviner aisément des membres robustes, et les pratiques de maître Gruyn ne se rappelaient pas sans un certain plaisir les joutes soutenues par lui, l'année précédente, sur la Seine, au bas du pont Notre-Dame, devant les maîtres échevins de la ville. Dans tout le quartier de l'île, il était, cité à la fois pour son bon cœur et pour sa force. La sévérité de maître Philippe lui reprochait bien cependant quelques peccadilles. Il fréquentait trop les comédiens de la troupe Turlupin, jouait à la paume avec les pages du cardinal, et ne traversait guère le pont Neuf sans s'arrêter devant les tréteaux de Scaramouche.

Il n'était pas sûr que de temps à autre Bellerose ne lui eût point fait jouer la comédie. Au lieu de servir les chalands de la Pomme de pin, il s'amusait le plus souvent à pincer du luth, ce qui déplaisait fort à maître Philippe, son père, mais ce qui, en revanche, charmait infiniment Mariette. Un jour, il avait supplié Boisrobert de lui apprendre à faire un sonnet ; l'abbé avait eu la patience de lui en corriger chaque rime. Il ne manquait jamais, le dimanche, d'aller entendre l'orgue des Célestins, ce qui ne l'empêchait pas, le reste de la semaine, de lire des romans de chevalerie. Le pauvre jeune homme se sentait enfin profondément humilié de vivre au sein des futailles. Son humeur chatouilleuse lui avait déjà attiré quelques disputes ; il avait même rudoyé certain Gascon qui prenait le menton à Mariette. Mais à ces premières effervescences d'écolier succédait, depuis un mois environ, un étrange accablement. Mariette trouva son livre ouvert à la même page ; des pensées nouvelles, inquiètes, le dominaient. Il eût voulu marcher l'égal

de ces seigneurs, dont il n'était, après tout, que le valet, lui, le fils d'un homme déjà connu cependant pour sa fortune. Ce comptoir enfumé, ces nappes rougies, ce choc importun des verres, ces chansons de lansquenets ivres, ces sonnets de poëtes faméliques, lui faisaient mal. Plus d'une fois il avait manifesté à maître Philippe Gruyn, son père, la ferme volonté de s'enrôler, et de se conquérir au moins une place plus noble à l'aide de son épée ; mais la tendresse du cabaretier, dont il était le plus jeune fils et le fils le plus aimé, l'avait détourné de cette résolution. Au lieu de frayer avec les étudiants, il les avait pris en haine ; à défaut d'un monde réel, il s'était créé un monde fictif, un monde de roman et d'oripeaux. Les comédiens le grugeaient, et le plus coquet d'eux tous, Bellerose, s'était chargé de l'initier aux belles manières.

De tout temps Paris a renfermé dans son sein de pareilles natures, consumées de pareils désirs et rongées de pareilles plaies. Vers le même temps, Molière maudissait aussi le velours, les clous et les banquettes de maître Poquelin ; mais Molière, au sortir du collége de Clermont, trouvait déjà par son chemin de nobles amitiés : les Conti, les Bernier, les Hénaut et les Chapelle avaient partagé avec lui les leçons de Gassendi. L'isolement de notre jeune homme était complet. Hors son luth et Mariette, qui pouvait-il aimer raisonnablement dans la grande ville ? Le père d'une étuvière du quai de Gesvres avait proposé récemment à maître Philippe d'unir sa fille à Charles Gruyn, et celui-ci avait refusé hautement un mariage opposé, disait-il, à ses idées. Une fois lancé dans ce rêve qu'on appelle le théâtre, Charles se croyait un héros. Un jour, Bellerose lui avait fait toucher la main de Rotrou. À dater de ce jour, le fils du cabaretier de la Pomme de pin perdit son temps et son argent à des travestissements ruineux. Qu'allait-il donc faire sous les fenêtres de cette belle dame ? se demandait alors la rêveuse Mariette. Elle s'était approchée de lui d'un pas furtif, et ne tirait de Charles que de vagues monosyllabes.

Cependant le capitaine de ronde, après avoir échelonné ses hommes dans le cabaret, semblait attendre que le cavalier possesseur

de la bourse de la dame prît la parole. Son ton d'autorité rappela Mariette à elle-même ; la jeune fille jeta quelques mots à l'oreille de l'Italien ; ils pouvaient se résumer par cette prière :

— Ne me trahissez pas, je vous dirai tout.

L'inconnu attacha son regard clair sur Mariette ; il se rappela, tant l'homme est enclin malgré lui à soupçonner, le mystérieux cavalier que Saint-Amand et lui avaient vu entrer par une issue secrète du cabaret avant qu'ils y eussent posé le pied.

— Pauvre enfant ! se dit-il, c'est peut-être un soupirant qu'elle protège ? Que ne se montre-t-il, après tout ? il n'y a pas si grand mal à recevoir une bourse d'une dame pour avoir pris sa défense ! Si toutes celles que j'ai reçues, hélas ! dans ma vie…

Et l'Italien roula le tissu de la bourse entre ses doigts. Un sourire amer se fit jour sur son visage.

— Allons, murmura-t-il, le sort en est jeté d'un côté je sauve Mariette, et de l'autre je saurai ce qu'est cette comtesse Alvinzi !…

Et posant la bourse sur la table devant le capitaine de ronde, il s'écria d'un ton résolu :

— Eh bien oui, monsieur, c'est à moi que la comtesse Alvinzi a jeté cet or ! Disant ainsi, il vida la bourse sur la table…

Saint-Amand le regarda faire avec stupeur. Au milieu des nuages confus de l'ivresse, il crut assister à quelque scène jouée par un comédien inconnu.

Au moment où le capitaine de ronde considérait le double canton d'armes gravé sur la bourse, le masque qui s'était approché de lui l'examina aussi avec attention par-dessus son épaule. Il tira alors un petit bâton d'ébène et d'ivoire. Le capitaine de ronde devint pâle et s'inclina. L'autre masque avait rejoint son compagnon.

— Cette bourse est à nous, dirent les deux masques au capitaine de ronde, et cet homme doit nous suivre !

— Moi, moi ! messeigneurs, balbutia l'étranger.

— Vous-même, répéta sourdement à son oreille le masque à qui l'autre semblait obéir.

— Mais vous qui me parlez, savez-vous donc qui je suis ?

— Je le sais, et vais vous le dire.

— Mon nom ?

— Monseigneur, reprit le masque en s'inclinant, vous êtes le cavalier Pompeo !

Àce nom, l'étranger réprima un léger trouble ; il se remit bientôt, et, posant fièrement son poing sur la hanche :

— Et qui êtes-vous donc, messieurs, vous qui savez tous les deux mon nom ?

— Monseigneur, répondit le premier masque, il est inutile que nous vous disions nos qualités. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous devez nous obéir.

Pompeo interrogea du regard ceux qui se trouvaient autour de lui. Le capitaine de ronde tenait son épée basse en signe de respect, la Ripaille feignait de dormir, maître Philippe Gruyn avait ôté humblement son bonnet de serge, Saint-Amand demeurait terrifié.

Pour Mariette, il se passait dans son être un de ces combats qui brisent. Elle se reprochait amèrement d'avoir secouru ce gentilhomme ; mille voix s'élevaient en elle pour plaider sa cause. Le laisserait-elle à la merci de ces sbires occultes ? Ne pouvait-elle donc avouer la vérité ? Son cœur saignait à la seule pensée qu'elle venait peut-être, par un mouvement généreux, de causer la perte d'un in-

nocent. Tout cédait alors à l'inquisition tortueuse de Richelieu, tout n'était qu'ombre et que piège. Si insouciante qu'elle fût, la jeune fille le savait. La noble abnégation de l'Italien devenait pour elle un remords. Un instant, elle voulut parler, elle voulut tout dire, au risque de trahir son propre secret ; mais en cet instant même, elle rencontra le regard ému de Charles Gruyn sa force l'abandonna…

Mariette aimait le fils de maître Philippe, et cet amour était depuis quelque temps combattu par trop d'oubli pour que la jeune fille n'eût pas mis en œuvre tous les moyens propres à désarmer son indifférence. Elle n'admettait pas que Charles pût la fuir, encore moins la tromper.

Or, telle était la nature du secret de Mariette, que tout un échafaudage de soins, de patience, de ruse féminine aurait croulé par son seul aveu. Mariette se tut donc, tout en se promettant de savoir ce que serait devenu cet homme auquel son honneur lui faisait à l'avenir un devoir de s'intéresser. L'Italien se tenait debout et prêt à suivre ses guides. Le silence était devenu profond dans la salle, la pluie avait cessé, les rangs des buveurs s'étaient éclaircis. Tout d'un coup, et comme Pompeo se préparait à franchir le seuil en jetant un regard voilé de tristesse sur la belle jeune fille, Saint-Amand courut se mettre en travers de la porte, et, rassemblant tout ce qui lui restait de poumons :

— À l'aide ! s'écria-t-il, mes illustres chevaliers de la pinte et de la coupe, à moi, les deux plus forts, Chassaingrimont, Pontmenard !

Mais les amis de Saint-Amand étaient partis, il en demeurait à peine deux, qui ronflaient comme des chantres dans un coin.

La Ripaille et Bellerose avaient eu déjà noise avec la justice, ils ne se souciaient guère de livrer bataille pour un étranger. D'ailleurs, les Italiens n'étaient pas, il faut le dire, en bonne odeur près du Parisien, qui se souvenait de Concini.

Saint-Amand s'était au hasard armé d'une lardoire ; il ne vit à ses côtés qu'une épée nu… celle de Charles.

— Charles ! s'écria-t-il, c'est bien ! Allons, ferme, et daubons sur cette canaille !

Ne consultant alors que son courage, Charles Gruyn espérait arracher Pompeo aux mains des deux sbires. Le capitaine de ronde s'était éloigné ; mais à un coup de sifflet donné par l'un des masques, le cabaret se vit bien vite cerné.

— Charles Gruyn, dit le masque, vous mériteriez qu'on vous fît honneur de la Bastille !

— On peut m'y conduire, reprit Charles résolûment.

— Si vous y tenez…

— Par pitié ! messieurs, excusez-le, c'est un fou ! s'écria le cabaretier. Ne voyez-vous pas bien qu'il a pris, avec leur habit, les façons de ces gentilshommes ? Messieurs, disposez de moi : je suis de cœur à vous et à monsieur le cardinal ! Je jure sur mon vin que mon fils ne connaît pas cet étranger ! Messieurs, encore un coup, laissez-moi le soin de chapitrer vertement ce révolté ! Malheureux ! ajouta le cabaretier en se tournant vers son fils, mais tu as donc résolu de me faire mourir ? Que tu as belle figure avec cette rapière de mardi gras et ces chausses que tu as louées aux piliers des Halles ! Messieurs, je vous promets que dès demain il reprendra le tablier et vous servira !

Et vous, monsieur Saint-Amand, ajouta maître Philippe, vous qui n'êtes riche qu'en rimes… osez-vous bien l'exciter ici ?…

— Maître Philippe, répliqua Saint-Amand l'oreille en feu ; maître Philippe, taisez-vous ! Mordieu ! votre fils est mon protégé, et je suis, moi, le protégé de monseigneur le duc de Retz ! Saint Pierre a coupé l'oreille à Malchus dans un moment un peu vif, que diable ! La jeunesse est la jeunesse !

— Messieurs les archers, ajouta le poëte, je réponds de ce jeune homme !

Puis, se retournant vers l'Italien qu'on emmenait, Saint-Amand lui dit à l'oreille :

— Ma foi, mon cher, ce n'est pas ma faute ; vous aviez raison, vous eussiez mieux fait de vous noyer !

Tome 1 · 05

Pompeo n'avait opposé aucune résistance, il suivit ses deux guides en homme résigné.

Une heure du matin sonnait alors à l'église de Saint-Gervais. Le froid était vif ; l'un des deux masques marchait devant l'Italien, l'autre le suivait avec un falot projetant d'inégales lueurs sur le pavé.

Arrivés devant l'Hôtel de Ville, les deux masques s'arrêtèrent. Ils hésitaient à suivre la longue ligne des quais ou à couper en biais par les rues qui aboutissaient au quartier Saint-Honoré.

— Où me conduisez-vous ? leur demanda Pompeo.

— Au Palais-Cardinal, où nous attend Son Éminence.

— Quoi ! Son Éminence veut bien se mêler de pareilles bagatelles ! objecta Pompeo avec un rire contraint.

— Son Éminence s'est réservé le droit de souveraine justice en ce beau royaume ; c'est à elle seule que vous répondrez, dit à Pompeo le premier masque, en lui montrant, à la clarté du falot, la bourse qu'il examinait.

— Par ma foi ! reprit Pompeo, je ne croyais pas qu'on pût faire tant de bruit pour une bourse !

— Connaissez-vous le blason ? savez-vous quelles sont ces armes ?

— Non, de par le diable ! j'attache fort peu de prix aux distinctions. Peu m'importent les broderies d'un sac d'écus, c'est le fond qui m'intéresse. Permettez-moi seulement de vous dire, messieurs, que vous récompensez mal en ma personne le mérite et le courage. De quoi s'agit-il, en effet ? D'une dame que j'ai sauvée, et qui m'a donné ce que tout à l'heure on m'a repris.

— L'argent d'un accusé, mon honorable seigneur, appartient toujours à la justice.

— Oui, comme la sacoche du passant revient au voleur, dit Pompeo avec ironie.

— Seigneur Pompeo, reprit le masque, connaissiez-vous cette dame ?

— Pour la première fois, ce soir, je viens d'entendre prononcer son nom.

Les deux masques et Pompeo avaient pris le chemin par les rues, comme le plus court ; ils passaient alors devant l'église des Prêtres de l'Oratoire, dans la rue Saint-Honoré. Tous deux se rapprochèrent instinctivement, laissant Pompeo marcher devant eux.

— Vous seriez-vous trompé ? dit au plus grand celui qui portait le fallot.

— Nullement, nous sommes ici sur la piste d'une découverte importante. Seulement nous avons affaire à un homme fin, rusé ; il niera jusqu'à la mort que cette bourse appartient à la duchesse de Fornaro.

— Vous croyez que ce sont là les armes de la duchesse ?

— Assurément ; ce sont celles du duc de Fornaro, son mari, unies aux siennes. Je les reconnais.

— En ce cas, vous seriez porté à croire que cet Italien est un des familiers de la duchesse ?

— Peu importe ; ce qu'il nous importe d'éclaircir, c'est que la duchesse se cache à Paris sous le nom de la comtesse Alvinzi…

Tout en parlant ainsi à voix basse, les deux guides de l'Italien surveillaient chacun de ses mouvements ; ils reprirent leur place, l'un en avant, l'autre en arrière de lui, après avoir échangé encore entre eux quelques phrases.

En toute autre occasion, Pompeo, à qui le ciel avait départi une force peu commune, eût pu aisément se débarrasser de ces deux hommes ; un coup d'estocade ou de stylet l'eût rendu libre. Mais il se sentait alors poussé par une curiosité irrésistible, à l'éclaircissement de cette mystérieuse aventure ; il se voyait le héros d'un drame imprévu, où peut-être il allait jouer le rôle d'un autre. La pensée de Mariette le retint. La jeune fille courait-elle un péril, ou celui qui l'aimait se trouvait-il menacé ? La comtesse Alvinzi allait-elle se voir confrontée à Pompeo ! Quel serait le dénoûment d'une pareille scène ? Interdit, confondu, Pompeo se perdait dans un dédale de conjectures. Cet homme masqué lui avait dit son nom. Où l'avait-il vu ? était-ce un ennemi ou un simple sbire du cardinal ? En se rappelant qu'il allait bientôt répondre à un ministre aussi redouté que Richelieu, l'Italien sentit faiblir son courage. Il se raffermit en songeant que Mariette avait le cœur trop bon pour être ingrate ; il se dit qu'elle viendrait à son secours. Depuis quelques instants, ses deux guides doublaient le pas : les abords de l'hôtel de Richelieu, nommé depuis le Palais-Cardinal, qui se déroulaient dans l'ombre, prenaient pour lui l'aspect d'une prison austère et sombre.

Achevé en 1636, ce grand et bel édifice renfermait alors un prince de l'Église, chétif et malade, recourant à tout pour se guérir, même aux secrets dangereux des charlatans. Trois ans plus tard, un testament de Richelieu cédait le Palais-Royal à Louis XIII ; le ministre avait renoncé à toutes ces magnificences. Pompeo remarqua une seule fenêtre éclairée d'un reflet vif et rougeâtre ; c'était la pièce où Son Éminence travaillait. Corrigeait-il alors les vers de Mirame ou de quelque autre tragédie dont il s'obstinait à se déclarer le père ? Entouré de ses chats pour auditeurs, seul au milieu des ténèbres et du silence, Richelieu songeait-il au poëte Desmarets ou à la maison d'Autriche ? Pompeo l'aventurier, Pompeo l'Italien pouvait-il se flatter d'attirer l'attention d'un pareil homme ?

Cependant le masque venait de déposer son falot sous le porche du vestibule des gardes.

Cette pièce n'avait pour tout ornement qu'un râtelier assez imposant de lances et de piques ; on y voyait des pertuisanes dorées, des hallebardes suisses et des arquebuses allemandes. Pour les gardes du cardinal, les uns jouaient aux dés, d'autres aux cartes, mais tous silencieusement, comme si le moindre bruit eût dû les trahir et les exposer au courroux de Son Éminence. Le cabinet du ministre était cependant assez éloigné de cette salle, les deux masques en prirent le chemin en faisant signe à Pompeo de les suivre.

Quand ils furent dans la galerie, le masque qui avait porté le falot salua l'autre respectueusement, puis se retira.

— Attendez-moi ici, dit à Pompeo celui qui demeurait seul avec lui.

Il poussa alors le bouton d'une porte au bout de la galerie, il la referma ensuite sur lui, et Pompeo l'entendit gratter à la tapisserie jusqu'à trois fois.

Un frottement léger, pareil à la fermeture d'une portière de damas, l'avertit que le masque venait d'entrer.

Pompeo ne se trompait pas, l'homme en question se trouvait alors devant le cardinal de Richelieu.

Le ministre était renversé plutôt qu'assis, dans un vaste fauteuil de damas violet, dont la couleur sombre faisait encore mieux ressortir son teint jaunâtre et plombé. En vérité, rien qu'à le voir ainsi, pâle et défait, les deux mains croisées sur le dos de l'un de ses chats favoris, le corps roulé dans une longue fourrure d'hermine, entouré de fioles et de papiers, on se sentait pris d'une indicible compassion. Quelques mèches rares de cheveux gris s'échappaient de sa calotte ; sa bouche était crispée par un mouvement fébrile, ses yeux éteints et bordés d'un cercle noir. En un mot, le cardinal avait plutôt l'air d'un moribond engourdi par la souffrance, que d'un ministre dont la voix ferme commande, dont le bras et la tête peuvent agir.

La chambre de travail où il se trouvait n'était guère de nature à dissiper la teinte mélancolique de ses idées. La tenture en était violette, et n'avait pour ornement que le portrait de Louis XIII et un cabinet d'Allemagne, dont chaque tiroir se trouvait alors ouvert. Un Christ, d'Annibal Carache, occupait le panneau du milieu ; pour tous sièges, il y avait des pliants.

La table était couverte de dépêches et de livres. Près de l'encrier en bronze doré, soutenu par quatre syrènes, dormait un des chats de Son Eminence ; un autre reposait sur ses genoux, un troisième aux pieds des chenets à fleurs de lys.

Quand l'homme eut passé le seuil, il porta la main à son masque comme pour l'ôter. Le cardinal laissa échapper un geste de répugnance.

— Restez ainsi, lui dit-il ; ne nous connaissons-nous pas, docteur ?

Le personnage en question remercia le cardinal d'une voix mal assurée. Il n'avait pas remarqué sans un secret déplaisir le ton aigre de Son Eminence ; il pressentait une tempête. Richelieu semblait

absorbé ; on eût dit que la présence de cet homme le trouvait morne, insensible. Ce visiteur nocturne portait une rhingrave de velours noir, des hauts-de-chausses et des bas de même couleur. Un rabat fané remplaçait chez lui la colerette à guipures. Il était de taille moyenne et d'une telle maigreur, qu'il eût semblé vraiment qu'on eût pu voir le jour à travers ses mains osseuses.

Il obéit au désir du ministre et garda son masque.

Ensuite il s'inclina à deux fois devant le cardinal, et s'assit sur un pliant qu'il roula près du fauteuil de Richelieu.

Ainsi établi, il releva de sa main gauche jusqu'au poignet la manche de sa rhingrave, et de la droite il s'apprêta à tâter le pouls de Son Eminence.

Par un mouvement subit, le cardinal repoussa son fauteuil comme s'il eût craint le contact d'une couleuvre.

— Arrière ! il s'agit bien de cela vraiment, docteur, s'écria-t-il comme un homme qui sort d'un rêve. Lisez, lisez cette lettre ; elle prouve à quel point vous négligez mes commissions. Un avis pareil, un avis que je m'attendais à ne devoir qu'à votre zèle ! D'où venez-vous ? Parlez, que savez-vous ? pourquoi m'avoir fait attendre ?. Cela est bon pour le roi, monsieur ; prenez-y garde, je finirai par croire que vous aussi vous êtes du côté de mes ennemis.

Un accès de toux violent interrompit le cardinal, dont les joues s'empourpraient du feu de la colère, dont la respiration devenait plus brève, dont le regard brillait d'une expression singulière de rage, de mépris et de vengeance. Il souleva un lion doré sous lequel plusieurs papiers reposaient, puis après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'un de ces écrits, il le présenta au docteur.

Le médecin, après l'avoir parcouru quelques secondes, réprima un léger trouble de satisfaction, et se composant un sourire hypocrite :

— Je puis maintenant, répondit-il, remercier Son Eminence.

— Pourquoi ? demanda le ministre.

— Son Eminence ignore de qui lui vient cet avis ?

— Entièrement.

— Dès lors, Son Eminence me force à rompre avec tout projet de modestie ; cet avis lui vient de moi.

— De vous ? reprit Richelieu.

Le cardinal demeurait surpris ; il examina le docteur d'un air incrédule et en pinçant sa royale grise à son menton :

— Ce n'est pas là votre écriture, monsieur, objecta le ministre au docteur.

— C'est celle de mon secrétaire Didier.

— Et tous ces détails sont vrais ?

— Parfaitement vrais, je le jure.

— Ainsi, la duchesse de Fornaro est à Paris ?

— À Paris, depuis six semaines.

— Et sous le nom de la comtesse Alvinzi ?

— Oui, monseigneur. Elle habite un hôtel obscur dans la rue des Lions-Saint-Paul. Quel intérêt a pu ramener à Paris une femme qui doit y alarmer votre politique et qui connaissait Léonora Galigaï ? de quels conciliabules secrets sa maison est-elle le théâtre ? C'est ce qu'il faudrait approfondir. Mais cette lettre vous instruit assez du danger réel qu'il y aurait à donner asile dans Paris à la femme du duc de Fornaro. Dans la guerre récente de la Valteline, et pendant que le duc tenait pour les impériaux, avez-vous oublié les menées coupables de la

duchesse ? Cœutz et Savelli sont ses amis, elle entre dans les intérêts de l'Espagne, elle a partout des émissaires, des agents. Le marquis de Leganez lui écrit, elle pleure encore la défaite de Jean de Vert. Un faible ennemi qu'une femme, direz-vous, une Italienne venant abriter ici ses intrigues sous la protection de la reine mère ! Apprenez donc, monseigneur, que l'un de ses émissaires, rencontré ce soir même par moi, ne me parait pas être venu pour rien à Paris.

— De quel homme voulez-vous parler, docteur ? demanda le cardinal d'un ton radouci, mais dans lequel ne perçait que trop son trouble.

— D'un certain Pompeo dont Votre Éminence doit se souvenir. C'est lui qui attaqua à main armée, il y a quinze ans, les dépêches que vous faisiez passer alors au marquis de Cœuvres. Vous veniez d'entrer au conseil, la reine mère vous avait créé ministre. Le duc de Savoie et la république de Venise voyant avec quelque inquiétude les Espagnols maîtres de la Valteline, avaient fait une ligue avec la France pour le recouvrement de ce pays. Le marquis de Cœuvres avait le commandement de ces troupes. Vos conseils lui épargnaient les obstacles suscités par l'Espagne, vos dépêches ou plutôt vos instructions lui traçaient la marche à suivre. Un homme hardi, un homme appuyé, payé même par la maison d'Autriche, s'en empara près de Parme.

— Oui, cela est vrai, reprit Richelieu ; mais cet homme fut puni, j'obtins du tribunal de Florence qu'il serait enfermé à tout jamais, par forme d'exemple, dans l'un des cachots du palais Strozzi. Tu vois que je fus humain, car à ma place, d'autres l'eussent fait décapiter sur le pont du Saint-Esprit. Tu dis donc qu'il s'est sauvé ?

— Je dis, Éminence, qu'au seul tintement de cette sonnette, vous le verrez apparaître en ce cabinet.

Le cardinal fit un bond.

— Es-tu donc magicien ?

— Peut-être.... Cet homme a été rencontré par moi et Jaquet, l'un de vos sbires, au cabaret de la Pomme de pin ; une bourse aux armes de la duchesse a été saisie entre ses mains, nul doute qu'il ne puisse nous donner des renseignements sur la vie mystérieuse que mène à Paris la duchesse de Fornaro.

— Voyons cette bourse.

— La voici, Éminence, répondit le médecin en présentant la bourse au cardinal.

— C'est bien cela, murmura le ministre en examinant le carton d'armes gravé sur ce frêle tissu ; d'un côté les armes de Térésina Pitti, de l'autre celles d'Andréa Fornaro, maison altière, ennemie, foyer de trames rebelles et de discordes sans fin ! À celui qui me reprocherait de vouloir combattre l'hydre d'Autriche, le vainqueur de la Rochelle pourrait répondre par cet écusson audacieux du duc et cet exergue Potius mori ! Et cependant Andréa Fornaro mourait l'année même où nous forcions le Pas de Suze, il mourait le jour où je déjouais mes ennemis ! Deux ans auparavant, Chalais avait eu la tête tranchée ; le comte de Soissons, conspirateur plus heureux que Chalais, se sauvait à Rome. Oui, mais le duc de la Vallette, mais Montgaillard, et, bien avant eux, ce Concini, qui était aussi un Italien. Il faut que je voie cet homme à l'instant, dit Richelieu d'un ton bref.

— Permettez, Éminence, savez-vous d'abord ce que vous voulez faire de la duchesse ?

— Ce que j'en veux faire ? répondit le cardinal dont les doigts crispés s'allongèrent en ce moment comme ceux du tigre longtemps endormi, écoute et tremble !

Le docteur recula son fauteuil par un mouvement instinctif, le cardinal était si pâle, qu'il en eut peur.

— Docteur, reprit-il, tu m'as prévenu trop tard ; quelqu'un t'avait devancé.

— Et qui donc, monseigneur ?

— La duchesse elle-même, regarde !

Le docteur vit alors le cardinal entr'ouvrir sa simarre avec précaution ; il en tira un papier, le déploya et le lut lui-même d'une voix tremblante. Il était ainsi conçu :

« Monseigneur, celle qui vous écrit n'est déjà plus en votre pouvoir. La duchesse de Fornaro s'est placée d'hier sous la protection de la reine, qui l'aime et vous hait. Elle continuera à déjouer tous les efforts de votre police. Quand vous recevrez ce billet, vous prodiguerez vainement les menaces et les recherches. Un devoir impérieux m'a seul fait quitter l'Italie ; je ne venais pas, croyez-le, vous voir ou vous chercher dans Paris ; je ne venais pas non plus y recommencer les intrigues de Léonora Galigaï, qui fut cependant le premier mobile de votre fortune. Mon pays et ma famille m'entretiennent assez de vous pour qu'il ne soit pas nécessaire en songeant à vous de les quitter.

« Vos persécutions et votre haine y ont suivi le feu duc mon époux, mais elles ont trouvé le moyen d'y faire saigner plus cruellement mon cœur. Vous avez tué, en Italie même, par une mort lente et sourde, un homme qui n'a eu d'autre tort envers vous que celui d'être opposé à votre cause ; il y a quinze ans. Cet homme, je l'ai aimé. Un tel amour eût été un crime tant que le duc a vécu, il avait précédé mon union avec lui, il ne la troubla jamais. L'année de mon mariage fut celle de la mort de cet homme ; il était mon fiancé : son nom de famille vaut le mien. Monseigneur, je suis Italienne, et je suis femme. Il me faut du sang pour venger la mort de votre victime, vous ignorez par quel lien je lui tenais. La compagnie de gardes que vous lui avez demandée pour la sûreté de votre personne ne vous sauvera pas. Mon plan est arrêté, il n'échouera pas comme celui de Montrésor et Saint-Ibal. À dater de ce

jour, je ne suis plus la comtesse Alvinzi, je reprends mon nom et ma haine. Adieu !

« La duchesse de Fornaro. »

L'étonnement du docteur en écoutant cette lettre dont l'imprudence égalait au moins l'audace, arrêta d'abord toute parole sur ses lèvres, il se contenta de regarder le cardinal d'un air glacé. Richelieu avait replié la lettre, il essuyait avec son mouchoir la sueur qui baignait son front. Une pareille lettre lui paraissait le fruit de la démence ; mais elle lui venait d'une Italienne, d'une femme qui osait lui opposer la reine, d'une femme dont il avait fait périr l'amant ! Quel était cet homme, et de quelle victime voulait lui parler la duchesse ? La vengeance du ministre avait atteint bien des têtes ; plus d'un ennemi avait succombé sous ses coups par delà le territoire de France, étonné de se voir l'objet de cette pensée terrible, incessante, qui faisait la force du ministre. Peu à peu cependant le ressentiment fougueux du cardinal contre l'auteur d'une menace aussi osée se calmait, peut-être rougissait-il d'avoir une femme à combattre. Depuis quelques secondes, il paraissait indécis ; l'animosité de la reine mère le préoccupait-elle plus que celle de la duchesse, avait-il résolu d'être clément ou sévère ? Le docteur suivait chacun de ses mouvements avec une profonde anxiété.

— Ainsi, murmura-t-il, cet homme a dit vrai, il n'a pas revu la duchesse… Je pourrai donc l'employer !

En s'arrêtant alors à cette pensée, la physionomie du médecin trahissait une joie secrète, infernale… Son acharnement à charger la duchesse, son attention scrupuleuse aux moindres détails de cette lettre, tout, jusqu'à sa pantomime silencieuse, cachait le combat violent qui se livrait en lui. Connaissait-il donc la duchesse de Fornaro ? où l'avait-il rencontrée ? Il attendait les ordres du cardinal avec une visible impatience.

— Docteur, demanda le cardinal, il y a cette nuit réunion chez la reine ?

— Certainement, Éminence.

— Il est à penser que la duchesse ira.

— Cela est probable ; la reine est son amie, la duchesse de Fornaro, quand vous n'étiez que M. de Luçon, était déjà protégée par Marie de Médicis. Vous savez cela aussi bien que moi, sa mère connaissait tous les secrets de la Galigaï, qui savait les, vôtres…

— Docteur, demanda le cardinal après une pause, on dit que vous avez inventé certain narcotique ?…

— Vous voulez dire un narcotique certain, monseigneur, répondit le médecin en jouant sur le mot. Il l'est assez pour enchaîner à l'instant même les sens du plus rebell… Voyez !

Et le docteur tira de sa rhingrave une petite fiole, il en versa une goutte sur la langue du chat qui jouait alors entre ses jambes.

— Que faites-vous ? demanda le cardinal irrité ; aviez-vous besoin… Enfin, ce qui est fait est fait.

Un assoupissement invincible s'empara de l'animal, qui roula sur le tapis.

— Voilà qui est merveilleux, dit le cardinal à son médecin maintenant, faites-moi venir ce Pompeo.

— Cet homme agira, monseigneur, mais il ne nous donnera aucun renseignement sur la duchesse. je vous en préviens.

— Mais il agira ? reprit Richelieu, tu me l'assures.

Le cardinal dit alors au docteur quelques paroles à voix basse.

— J'obéirai, monseigneur, répondit le médecin… Seulement, ce que vous me dites de ce coffre est singulier.

— Je sais ce que je sais, poursuivit le cardinal. La duchesse ne voyage jamais sans ce coffre.

— Il sera fait ainsi que vous le voulez, monseigneur.

Richelieu sourit de ce sourire qui plissa sans doute le coin de sa lèvre lorsque, quatre ans plus tard, il signait l'arrêt de mort du jeune Cinq-Mars.

Le docteur ouvrit la porte, il appela Pompeo.

Celui-ci dormait sur un banc de l'antichambre.

Sous ces lambris éclatants, ainsi enveloppé dans sa large cape éraillée, il ressemblait à Lazare à la porte du mauvais riche.

Il entra chez le cardinal avec fermeté. Soumis une fois déjà à sa justice, il s'attendait peut-être à en éprouver la rigueur une seconde fois.

— Seigneur Pompeo, dit le cardinal, vous avez bien fait de vous échapper des prisons d'Italie.

— On fait ce qu'on peut, monseigneur je m'ennuyais, j'ai voulu revoir la France.

— À merveille, seigneur Pompeo, mais comme la France vous plaît, tâchez de ne pas retourner en Italie. Vous nous devez cela, à nous autres Parisiens. Nous sommes hospitaliers !

— Et que dois-je faire, demanda Pompeo, pour gagner ainsi mon pardon, ma liberté ?

– Suivre cet homme, Pompeo, le suivre et lui obéir. Votre vie dépend de votre soumission entière à ses ordres ! À bientôt, je vous verrai !

Pompeo sortit, précédé de l'homme masqué.

Tome 1 · 06

Àl'heure même où cette conversation avait lieu au palais Cardinal, l'immense fallot suspendu à la porte du cabaret de la Pomme de pin agitait encore sa lueur vacillante sur le pavé du quai des Ormes.

Mardochée avait pris bravement la fuite. Après l'alerte du guet, Saint-Amand et le capitaine la Ripaille étaient sortis de ce lieu bachique en se prêtant une mutuelle assistance ; Bellerose avait regagné son gîte, situé près du pont Neuf ; les autres clients de maître Philippe Gruyn s'étaient dispersés.

Cependant la lampe fumeuse balançait encore sa noire étoile au plafond ; les volets n'étaient point encore fermés.

Mariette se tenait debout devant Charles Gruyn, et de grosses larmes roulaient alors dans ses yeux.

De temps à autre, elle jetait un regard furtif sur le jeune homme.

Charles demeurait assis, les coudes appuyés sur l'une des tables ; il semblait en proie à d'amères réflexions. Tout ce qui venait de se passer dans le cabaret de maître Philippe lui semblait encore un rêve. Cet inconnu, dont il avait pris la défense, avait reçu une bourse de la comtesse ; il venait de la sauver, et cette action généreuse l'avait perdu. Où l'avait-on conduit ? chez la duchesse peut-être ! Était-ce un de ces galants aventuriers d'Italie, la patrie des femmes et du soleil, qui ne marchent jamais sans la guitare et l'épée ; un soupirant de cette dame, que Charles jusque-là avait à peine entrevue ? Le fils du cabaretier de la Pomme de pin enviait presque sa disgrâce, car le malheur est souvent, auprès des femmes, la meilleure des recommandations, et

Charles Gruyn eût donné tout au monde pour se voir conduit sous pareille escorte chez la duchesse.

Ainsi placé devant Mariette, Charles osait à peine interroger les battements de son cœur. À l'aspect de cette jeune et jolie fille, il se sentait ému et troublé, si troublé, qu'il osait à peine lever sur Mariette son regard déconcerté… Il se disait peut-être que si Mariette l'aimait, cet amour dont il ressentait déjà l'atteinte pour une autre était un crime. Il éprouvait alors un chagrin réel et profond. Depuis deux ans environ que Mariette avait été recueillie par maître Philippe, il ne s'était guère, en effet, passé de jour où Charles n'échangeât avec elle de douces et naïves confidences. Dans ce cabaret sombre, enfumé, ouvert à tous, la présence de cette belle et sereine enfant était, il faut bien le dire, un de ces contre-sens grossiers dont La délicatesse la plus émoussée s'étonne. Mariette semblait plus faite, à coup sûr, pour habiter les murailles dorées d'un palais que pour s'étioler, comme une noble fleur, dans ces ténèbres. Elle avait en elle un fond de grâce et de courage inexprimable ; elle ne se plaignait pas de sa condition, elle en souffrait. En la retrouvant, cette nuit-là, pensive et triste, Charles ne pouvait s'empêcher de songer au jour où maître Philippe l'avait-introduite dans sa maison ; il la revoyait avec ses pendants d'oreille en verroterie et son petit tablier de bohémiennE… Un jour que son père traversait le marché Neuf, le son d'une voix lui avait fait retourner la tête ; c'était une jeune fille qui chantait un Noël au milieu d'une foule avide de l'entendre… Le cabaretier remarqua dans cette voix une altération qui l'émut. Il s'approcha de la pauvre enfant ; ses mains et son cou portaient encore les traces de cruelles meurtrissures… Deux hommes au teint basané se tenaient derrière la chanteuse ; l'un de ces Égyptiens nomades était armé d'un fouet. Philippe comprit tout : il avait ouï parler de ces tristes créatures devenues, par un coup du sort, une marchandise humaine qu'exploite la paresse ou l'industrie. Il revenait de toucher quelque argent chez le duc de Créquy, la plus riche de ses pratiques ; il en proposa la moitié au maître de Mariette. Depuis ce jour,

elle fut traitée chez lui comme sa fille, et Charles put dès lors la nommer aussi sa sœur.

Cette charitable action de maître Philippe assurait un sort à Mariette ; toutefois, elle ne porta point ses fruits. Renfermée comme une fauvette dans sa cage, Mariette se prit bientôt à regretter sa vie d'autrefois, cette vie errante et libre ; elle ne se souvint plus du fouet, de la neige et de la faim ; elle se rappela seulement le tapis usé sur lequel on la faisait chanter en plein air, du coup d'œil agaçant que lui jetaient parfois les raffinés ; des bouquets et de l'argent que les belles dames laissaient tomber en levant, pour la voir, les mantelets de leur litière. Les principes rigides de maître Philippe, l'amour que le digne cabaretier mettait à se dire le premier de sa corporation et de sa fabrique ; tout, jusqu'à l'échange de son esclavage et à l'infériorité de sa nouvelle condition lui déplut. Aussi passait-elle bien souvent de longues heures assise à la fenêtre de sa petite chambre, d'où elle regardait tristement le fil de l'eau, comme une de ces filles mélancoliques de Venise. Cette fenêtre, ou plutôt cette lucarne de Mariette, donnait sur la Seine, et maître Philippe s'était vu bien des fois contraint de l'en arracher. « Avant tout, disait-il, une pratique de la Pomme de pin ne doit pas attendre. » Cet axiome du cabaretier désolait la belle Mariette. Le son des musiques, les lumières des barques errantes sur l'eau, tout la captivait et l'enchantait dans ce coin sévère et bizarre du vieux Paris. En se comparant aux autres filles qu'elle voyait, elle s'étonnait même de leur ressembler si peu ; leurs plaisirs, leurs goûts n'étaient pas les siens ; la folle enfant se croyait parfois venue d'une autre patrie ; elle avait surtout, pour les rayons aimés du soleil, une sorte de culte et d'idolâtrie superstitieuse. Plus d'un cavalier, revenant de l'Arsenal, l'avait vue se pencher avec ivresse, à l'heure de midi, à cette chétive fenêtre où les capucines et les clématites l'encadraient l'été comme une fine et charmante tête du peintre Miéris. Mais à côté d'elle, on eût pu souvent aussi rencontrer une autre figure, celle de Charles, de Charles l'écoutant dans un silence attendri. Les notes angéliques échappées de

cette voix exerçaient sur le jeune homme un pouvoir entraînant et singulier. Par un mutuel instinct, tous deux, se défendaient et s'excusaient, lorsque maître Philippe se laissait aller à la gronderie ; on eût dit alors du pacte de deux écoliers mutins. Le front du bonhomme se déridait insensiblement ; il prenait leurs mains et il les unissait avec un soupir, sans que Mariette ou Charles songeassent à les retirer.

Maître Philippe Gruyn, au rebours des gens de son état, qui s'enorgueillissaient de traiter souvent les gens de cour, était un modeste et simple vieillard, régulier en tout, et surtout exact aux offices de sa paroisse, ayant la clientèle de son curé en homme adroit, et n'épargnant rien de ce qui devait augmenter son patrimoine. Sur trois fils qu'il avait, deux se trouvaient alors enrôlés sous les drapeaux ; mais le plus jeune, son amour, son espoir le plus vif et le plus cher, c'était Charles. Ne devait-il pas chaque nuit dormir à côté de son père, sous le même toit ? Devait-il courir les brelans, la comédie, les ruelles ? Était-il fait enfin pour une Xe de seigneur ou pour une heureuse obscurité ? Voilà sans doute à quoi songeait, alors maître Philippe. Il ne voyait pas sans une amertume inquiète, ce panache blanc et rouge planté sur le feutre de Charles, et ce justaucorps taillé pour le buste d'un jeune muguet. Résolu à rompre le silence, il s'avança vers son fils et lui demanda s'il comptait passer ainsi la nuit à réfléchir ?

Une heure du matin venait de sonner.

Maître Philippe, armé d'un flambeau de cuivre, semblait inviter Charles à remonter dans sa chambre ; Mariette fermait les volets avec lenteur ; la lampe allait s'éteindre, et Marmousette, sa chatte, ronflait déjà du plus royal des sommeils…

Charles se leva ; il fit un pas vers la porte.

— Laissez-moi sortir, dit-il à son père d'une voix brève.

En ce moment, Mariette le regarda. Il y avait sans doute une prière tacite dans ce regard. Mariette suppliait, car le jeune homme se rassit

et posa son chapeau sur le comptoir. Charles, reprit son père en lui prenant la main avec tristesse, tu ne m'aimes pas !

— Vous ne nous aimez plus, ajouta la désolée Mariette.

Elle fondit en larmes après ces paroles, car il y avait longtemps qu'elle contenait son chagrin ; ces pleurs plus que ses paroles émurent le jeune homme.

— Pardonnez-moi, mon père, répondit-il, et vous aussi, Mariette, pardonnez-moi, je vous aime ! Mais depuis quelques jours je ne me reconnais plus ; depuis quelques jours, tout en vous aimant, je me hais !

— Vous vous haïssez, et pourquoi ? demanda Mariette.

— Aurais-tu donc à rougir devant ton père ? ajouta maître Philippe.

-Mon père, répondit le jeune homme avec orgueil, je n'ai rien à me reprocher devant vous ou devant Dieu. Seulement la vie m'est insupportable, je dois vous fuir !

— Me fuir ? as-tu dit, oh ! je ne le vois que trop, ce sont les méchants exemples qui te perdent. Qui t'a donné ce conseil, dis-le. Parle ici, voyons, est-ce l'argent qui te manque ?

— Grâce à vous, mon père, ce n'est pas l'argent qui m'occupe. Hier encore, vous m'en avez muni la poche assez largement, cet argent je l'ai encore… Non ce n'est pas cela, reprit Charles avec un soupir.

— Alors, tu es amoureux ! J'y suis… cette dame sous les fenêtres de laquelle on t'a trouvé près d'ici… Quelque comédienne, mon pauvre garçon ! Ce sera Bellerose qui t'en aura procuré la connaissance… Misérable pratique qui me paie en monnaie de singe ? Je vais lui dresser son état de compte, et dès demain…

— Mon père, objecta Charles, laissez-là Bellerose qui n'est pour rien dans ceci… Ne voyez-vous pas que vos suppositions augmentent le chagrin de Mariette ? ajouta le jeune homme en baissant la voix.

— Eh bien, oui ! reprit maître Philippe en s'exaltant, tu es un ingrat, tu fais le désespoir de Mariette !

— Mon père…

— Ne t'excuse point, tu mentirais. Va, tu n'es pas digne de l'amour de cette enfant ! Quand je me prenais à vous regarder tous deux, si frais, si gentils, je me suis dit bien des fois : voilà pourtant deux tourtereaux que j'élève là ! Mariette n'a pas de fortune, c'est vrai, elle est orpheline, c'est vrai encore, mais moi j'ai du bien, et si elle t'aime !… Enfin, ce n'est pas l'argent, comme on dit, qui fait le bonheur. Mais tu es ambitieux, tu lis des romans où des hallebardiers épousent des princesses ! Tu vas courir le guet, et tu te morfonds sous les balcons ! Charles, mon ami, tu n'es qu'un fou !

— Un fou ! cela est vrai, murmura le jeune homme avec tristesse. Vous avez raison, mon père, je ne dois aspirer à rien dans ce monde, j'y dois vivre obscur, humilié, méconnu. Est-ce donc ma faute pourtant si je me sens né pour de grandes choses ? Parce que je suis votre fils, suis-je condamné pour toujours aux rebuts et aux dédains ? Qui donc a mis le premier en moi ces germes d'ambition, de révolte contre le monde ? Qui m'a le premier donné des maîtres ? Je suis las, sachez-le, d'une vie stérile et désœuvrée ; moi aussi je veux être noble, je saurai me faire un nom !

— Un nom ! mais il me semble que le tien est assez beau ! Cela sonne, pardieu ! aussi bien qu'autre chose : Charles Gruyn ! Trouve donc ailleurs un cabaret comme celui-ci ! Quand je serai très-vieux, c'est à toi que je prétends le donner. Tu feras repeindre mon enseigne, c'est tout ce que je t'engage alors à faire. M. Saint-Amand m'a promis deux vers, tu les mettras sur ma porte. Ce sont là des choses qui valent bien les armes, mon pauvre enfant. Vois plutôt ! maître Leclerc qui n'était que batelier, a voulu acheter une charge à la cour, et on lui corne aux oreilles le proverbe du bon vieux roi, le père du nôtre : la caque sent toujours le hareng ! Le capitaine la Ripaille dit qu'il des-

cend des la Ripaille du temps des croisades ; laisse donc ! il descend du coche, et n'a pas de quoi me payer une friture ! Que viens-tu me dire avec ta noblesse ? Tu peux aller partout le front levé. Est-ce cette belle dame qui ne te trouve pas assez noble ? Voyons, regarde-toi, et demande à Mariette, que tu affliges, si tu n'es pas bien tourné ? À douze ans, on te regardait passer sur le quai des Ormes, et les voisins se disaient : Ce sera un fier garçon ! Et tu désespères de toi, tu veux me quitter ! Va, tes grandes dames sont des dépouilleuses ?... elles te grugeront et te mettront après sur le pavé. Ne me donnes pas le chagrin de te rencontrer un jour avec une cape trouée et des chausses sur les talons. Mais c'est assez de monde, je te laisse avec Mariette... C'est ta confidente, et je ne veux pas marcher sur ses brisées. Elle aussi, quand elle se révolte, c'est un démon ! allons, Charles, allons, Mariette, embrassez tous deux celui qui vous aime et vous confond dans son cœur. Vous êtes mes enfants, mes seuls enfants... les autres sont au roi et au cardinal... mais vous !...

Les yeux de maître Philippe s'étaient mouillés insensiblement de douces larmes ; il regardait Charles et Mariette dans un recueillement plein de tendresse. Craignant sans doute que sa présence ne contraignît leurs aveux, il se retira bientôt en fermant sur lui la porte de l'escalier. Mariette et Charles demeuraient muets, immobiles. Les bruits du dehors avaient cessé, on n'entendait plus dans cette salle si bruyante une heure avant, que le tintement monotone de la vieille horloge. Mariette se rapprocha du jeune homme avec une sorte d'inquiétude. Absorbé dans ses réflexions, Charles Gruyn ne la voyait pas, il comptait alors machinalement les pièces d'or que son père lui avait données la veille.

— Riche ! murmurait-il, c'est vrai ! je le suis je le serai ! Ces seigneurs ont raison de rechercher la richesse ! N'est-ce donc pas elle qui nous ouvre les portes dorées de l'avenir de la vie ! La vie est un enjeu, et rien de plus, jouons donc sans nous occuper de la galanterie, jouons

et frayons avec tout ce qui joue et brille en France, qui sait ? cette passion absorbera peut-être celle qui me brûle, jouons, oh ! jouons !

Et Charles Gruyn avait tiré déjà un cornet de sa poche avec des dés, il invoquait le hasard, bien qu'il fût seul, il le provoquait, il le raillait.

Mariette vint résolument se placer en face de lui…

Jamais peut-être plus séduisant visage de jeune fille n'avait tenté le pinceau d'un peintre, elle était belle de ses larmes, de son amour et de sa douleur. Un étrange sourire éclairait alors son naïf et frais visage, on eût dit de l'une de ces apparitions mystiques dont l'auréole éblouit.

— Jouez, c'est cela, dit-elle au jeune homme. Votre cœur, votre existence, votre avenir, mais, Charles, je suis aussi de moitié dans votre jeu ! Pensez-vous donc que je renonce à vous d'un seul coup ? Non, je saurai lutter, je saurai souffrir, je suis jeune. Vous aimez, eh bien, libre à vous, moi j'aime aussi, seulement je n'aime pas comme vous. Ce que vous aimez, Charles, je vais vous le dire, vous aimez l'éclat, la fortune, l'ambition. Vous voulez régner, vous voulez donner un joug. Moi, je veux, au contraire, écarter de vous tout péril, je n'aspire point à de frivoles honneurs, je veux ne vous aimer que pour vous. Vous rappelez-vous nos heures et nos jours passés ensemble, vous ne demandiez pas alors les biens périssables et mensongers. Votre bourse était souvent un meuble inutile, vous la jettiez gaiement au premier pauvre qui passait, au bohême chantant un air, à la jeune fille marchant pieds nus. Heureuse vie ! heureux temps ! Vous n'étiez point alors épris de ce qui rayonne et qui aveugle, d'une plume de coquette, d'un carrosse, d'un éventail ! Non, mais vous étiez bon, généreux et simple comme doit l'être un grand cœur. Assis à ma petite fenêtre, vous écoutiez les chants qui vous distrayaient et vous plaisaient, vous ne portiez pas envie aux dentelles et aux rubans des seigneurs. Nous sommes du peuple, ami, vivons et mourons chez le peuple. Moi aussi, croyez-le, j'ai rêvé comme vous, et peut-être même je rêve encore un horizon plus fier et plus large. Ces murs me font mal comme ceux d'une prison,

leur voûte me pèse, je voudrais me faire des ailes ! Mais si je fuyais, Charles, si j'oubliais, hélas ! l'hospitalité généreuse de votre père, ah ! que dirait-on de moi ? Et cependant, voyez, tel est l'aveuglement insensé de mon amour, que partout où vous irez, je veux aller et je dois courir. Je vous aime comme une amie, comme une sœur, comme une amie qui vous plaint. Jeune et plus jeune que vous, je devine à quels orages vous allez vous voir exposé, je réclame à l'avance une part dans vos chagrins. Tout me dit que bientôt nous devons nous séparer, tout m'avertit que vous en aimez une autre. Mais, du moins, ô Charles, par tous les nœuds si doux de notre amitié, jurez-moi que vous songerez toujours à la pauvre Mariette ! Orpheline, je ne puis prétendre à vous, tout me fait un devoir d'imposer silence aux voix de mon cœur, et cependant je vous aime ! À votre tour, Charles, aimez-moi un peu, car, si vous savez ce qu'est l'amour, vous ignorez encore ce qu'est le désespoir, la plus vraie, la plus profonde des misères ! Vous avez parlé de fuir, ah ! rétractez ici ces douloureuses et amères paroles ! Ayez pitié de moi et de vôtre père, votre départ nous tuerait.

En prononçant ces paroles, Mariette avait peine à contenir ses sanglots.

— Eh bien, je resterai, dit le jeune homme attendri, je resterai puisque tu le veux, Mariette ! Ton amour me guérira de ma folie, folie cruelle en effet que ce mal pris au hasard, cette pensée qui consume et qui déchire ! Comment ai-je connu cette grande dame ? je ne sais, mais elle a jeté sur moi un regard si triste, que tout d'abord elle m'a ému… Tu connais le boulevard de l'Arsenal, c'est là, Mariette, que je la vis pour la première fois, il y a six jours. Elle était alors à cheval et fendait l'air avec une rapidité qui pouvait ressembler à de l'imprudence. Un vieil écuyer l'accompagnait, de temps à autre cherchait à la modérer dans cette course fougueuse… Excité bientôt par le bruit de la forge et des marteaux d'un atelier, son cheval l'emporta ; ce fut alors…

— Que vous vous précipitâtes à la bride du cheval ; je sais cela, je l'ai vu.

— Comment, Mariette ; comment, toi ! dit le jeune homme étonné.

— Le lendemain, vous entendiez la messe, par hasard, à Saint-Gervais, et cette dame s'y trouvait. En sortant, vous lui présentâtes de l'eau bénite. Le surlendemain, toujours par hasard, vous étiez au Cours-Royal, elle y passait en litière avec sa camériste, une vieille Moresse. Par malheur, aussi, ce n'est pas vous qui l'avez sauvée, quand des voleurs l'attaquaient ce soir ; c'est un cavalier qui vous à ravi cet honneur-là…

— Je saurai le nom de cet inconnu, reprit Charles avec chaleur, je le provoquerai, je le tuerai ! Mais, dis, Mariette, comment se fait-il que tu sois instruite si pleinement de ce que je fais, tu me racontes là toute ma vie d'une semaine, ajouta le jeune homme avec une visible inquiétude.

— C'est mon secret, répondit Mariette. Une sœur doit-elle ignorer ce que fait son frère ? Tout votre tort, Charles, est de ne me l'avoir point dit. J'eusse pu de la sorte apaiser l'irritation de votre père je vous eusse défendu à ses propres yeux.

— Toujours en tutelle ! toujours espionné ! murmura Charles.

— Toujours aimé et excusé, reprit Mariette.

— Mariette, s'écria le jeune homme, Mariette, tu es un ange ! Oui, tu as compris mes folies et tu m'absous ; oui, Mariette, tu m'aimes !

— Assez pour en mourir, balbutia Mariette, dont les joues avaient alors la pâleur du marbre, et dont le sein était oppressé.

— Mariette, demanda Charles, penses-tu que je puisse un jour devenir autre chose que le fils de maître Philippe ?

— Le fils de maître Philippe, reprit Mariette, vaut bien tous les gentilshommes qui viennent ici !

— Assez, Mariette, assez, répondit le fier jeune homme. Dès demain, je veux que tu me croie l'égal de ces nobles seigneurs ; dès demain je veux justifier ton opinion. Et d'abord, Mariette, ajouta Charles Gruyn, j'ai vu un diamant l'autre jour au pont au Change ; je l'achèterai, tu le porteras, je le veux. Demain, Mariette, tu auras des gants de senteur et des parfums ; car, sache-le, je te trouve aussi belle que beaucoup de leurs grandes dames.

Mariette rougit et se troubla.

— Qu'est-ce qu'une grande dame ? après tout ! continua Charles en s'exaltant. Un automate plaqué de blanc et de ronge, qui salue, se dresse, et répond à peine aux questions. C'est un composé de points de Hollande, de beau langage d'ambre et de mensonge. Elles vous toisent du haut de leur coche, ou vous font renvoyer par leur laquais ! Le capitaine la Ripaille se vante souvent d'avoir été distingué par elles, mais on regarde Turlupin et Gautier Garguille sur le pont Neuf. Tandis que toi, Mariette, toi, toujours simple, avenante et bonne… Va, Mariette, au lieu d'oublier, moi je veux me souvenir ; je veux, avant tout, ne plus te faire pleurer ! Arrière l'ambition, la soif des honneurs et de l'or, Une chanson de toi, et je suis heureux, un baiser de toi, et je t'aime.

En parlant ainsi, le jeune homme était convaincu ; la vue de cette belle et chagrine enfant rallumait en son âme un feu assoupi. Mariette pencha vers lui les longues boucles de sa chevelure ; le front de Charles en fut effleuré, sa main pressa cette main émue et tremblante. En ce moment-là, Charles ne pensait plus qu'à l'orpheline ; il interrogeait son regard chaste et limpide. Pour elle, toute sa force menaçait de la quitter ; elle s'appuya sur le rebord de la table. Charles lui parut beau de cette beauté qui fait la grâce et la vie, tant la passion vraie double l'éloquence des yeux, du sourire et de la voix. Mariette le crut ; Charles se croyait lui-même. Quand elle se dégagea de sa douce et

tendre étreinte, le serment qu'elle formulait au fond de son cœur errait déjà sur ses lèvres, elle sortit joyeuse et rassurée.

— Pourquoi veiller ici ? avait-elle demandé à Charles.

— Parce que demain, je dois m'enquérir de bonne heure de ce pauvre diable que les sbires du cardinal ont ramassé. Je dormirai aussi bien dans le grand fauteuil de maître Philippe que dans mon lit.

Mais les amoureux ne dorment pas, et Charles Gruyn comptait vainement sur le sommeil… La tourmente d'idées à laquelle il était alors en proie devait contrarier son repos ; il ouvrit la fenêtre du cabaret pour rafraîchir son front allourdi…

— Oui, se disait-il, en considérant l'enseigne de ce lieu avec un soupir, mon père et Mariette ont raison, je dois renoncer à ce rêve, à cette folie ! Que suis-je, après tout ? Le fils de maître Gruyn le cabaretier ! Quelle femme m'aimera, si ce n'est la pauvre Mariette ?

Comme il se promenait encore à pas agités dans la vaste salle, un homme enjamba tout d'un coup la fenêtre du cabaret et se dressa rapidement devant lui…

Tome 1 · 07

Àl'aspect de ce visiteur hardi, Charles Gruyn ouvrit d'abord de grands yeux, ensuite il posa la main sur son épée… Un éclat de rire le désarma.

— Bellerose ! murmura-t-il.

— Eh bien ! oui, moi, Bellerose ; as-tu donc peur de moi ? demanda le comédien. J'avoue que ma façon de m'introduire ici a dû t'étonner… Nous veillons donc, mon cher ? nous composions peut-être un sonnet

à notre belle inconnue ? Moi, je venais te chercher ; j'allais tâcher de t'éveiller le plus discrètement possible, à l'aide d'un caillou lancé contre ta fenêtre… Il fait noir en diable mais on connaît son Paris.

— Que me voulais-tu ?

— Ventrebleu ! laisse-moi d'abord reprendre haleine. Arrose ici mon discours d'un coup de vin d'Arbois, ou je suis mort.

— Voici un flacon et un verre, dit Charles en les posant devant Bellerose ; mais parle.

— D'abord, observe mon habit.

— Ton habit est fort beau, et tu l'as sans doute emprunté à ton théâtre. Tes chausses sont merveilleuses, tes rubans superbes ; après ?

— Après ? Eh bien, il faut à l'instant que tu me suives. Je veux te mener ce soir en belle compagnie.

— Oui, la compagnie des comédiens ! objecta Charles avec ironie.

— La dédaignerais-tu ?

— Non ; mais tu conviendras que ce n'est pas là ma place. Quelques scènes bouffonnes que Turlupin va jouer, sans doute, pour nous faire rire après un joyeux souper ; une farce de Gautier Garguille, ou la pasquinade du Soleil levant, représentée par Gros-Guillaume… Mon cher Bellerose, je suis las de ces choses-là.

— C'est cela, reprit Bellerose, nous t'ennuyons à présent. Tu n'étais pas si fier, il y a un mois, quand je te conduisais aux Pois pilés en compagnie de quelques clercs de la Bazoche ! Mais depuis qu'on te surprend à soupirer sous la fenêtre de quelque dulcinée mystérieuse, je ne te reconnais plus, je te renie ! Je fais fi des amours que le guet vient interrompre !

— Bellerose, dit Charles d'un ton sérieux, crois-moi, je n'ai, ce soir, cœur à rien. Ma conduite fait gémir mon père, elle désole Mariette. Demain, oui, demain, je partirai, et tu n'entendras plus parler de moi ! ajouta Charles avec un soupir.

— Laisse donc ! avec ta figure, l'on est toujours sûr de réussir tu as la mine d'un prince ! Tiens, c'est ce que me disait tout à l'heure encore le capitaine la Ripaille, qui s'y connaît : « Voilà un gaillard qui ira loin ! » affirmait-il devant la belle Maguelonne, le premier sujet de notre troupe. Tu ne connais pas Maguelonne ? je le parie.

— Et que me fait Maguelonne ?

— C'est possible ; mais elle m'a rudoyé à cause de toi. Elle t'a vu l'autre soir, quand je représentais le prince Orondate. Quel magnifique costume ! J'avais des bottines à dentelle de Frise et un pourpoint sang de bœuf. Tout le monde me trouva éblouissant ; oui, mais Maguelonne n'eut, tout le temps de la comédie, des yeux que pour toi… Ma parole d'honneur, tu me fais du tort, c'est moi qui devrais partir ; demain, je déserterai la troupe !

— La bonne folie !

— Écoute donc, nieras-tu que je sois un homme de grand air, et me trouverais-tu, d'aventure, quelque défaut ? Je suis un miroir d'élégance de la tête aux pieds, ajouta Bellerose avec emphase ; l'astre de la comédie, c'est moi. Quand je ne joue pas, tu le sais, il n'y a pas de quoi payer les chandelles… Mais je suis modeste, je me retire devant tes innombrables perfections. « Quel est donc ce jeune seigneur si bien fait ? a demandé Maguelonne dès qu'elle t'a vu. Il paraît bien riche, ajouta Circé, notre chanteuse. Comme on devine en lui le gentilhomme, a continué la tendre Olympe. » Et moi, pendant ce temps, je déclamais les vers d'Orondate ; les regrattiers et les laquais ont seuls déchaîné le brouhaha ! Je devrais t'en vouloir, mais je ne m'en sens pas le cœur. Seulement, rassure-toi, je ne te mène point à quelque comédie du

jour ; nous jouerons, ce soir, mais c'est au lansquenet que je veux te voir jouer. Tu es annoncé, partons !

Bellerose arrangea les tuyaux de sa collerette, caressa la plume de son feutre, et jeta sur ses habits un coup d'œil de complaisance.

C'était un fort bel homme et un grand fat. Il dansait la sarabande admirablement, tirait l'épée et faisait des vers. Au dire des auteurs du temps, Arlequin sous le masque, et Marais dans un pas de Bergame ne le valaient pas, Bois-Robert le régalait souvent de darioles sous la statue du bon roi de bronze qui est au pont Neuf ; dans tout son quartier, on le nommait le prince Hector. Une bourse problématiquement enflée, un couteau et une montre étaient suspendus à la chaîne de son ceinturon, ce qui était alors le nec plus ultra de la mode. Il tira froidement de sa poche le manuel de Robert Beinière à l'usage du lansquenet, et le présenta triomphalement à Charles Gruyn.

Ce bouquin de Bellerose était plus usé que le bréviaire d'un chantre ; le comédien le savait par cœur, et il ne se fit faute de s'extasier sur ses mérites. Par ce livre, on devait infailliblement gagner. Le chevalier Clidamant, grand joueur, l'avait annoté, le baron de Saint-Brice avait fait fortune grâce à ses préceptes. Bellerose le plaçait bien au-dessus de Pline et d'Aristote.

— Voilà, s'écria-t-il, le livre par excellence le seul que les jeunes gens de famille doivent étudier ! Par la morgoy ! les hommes de cour y puisent mieux qu'ailleurs des leçons de gentillesse. Il guérit de tout : de la fièvre, du mal de dents, de l'hydropisie et même de l'amour ! Vive à jamais le jeu, il vaut mieux que la bouteille ! Laisse-toi donc combler de ses faveurs, mon jeune ami ; viens, suis-moi bien vite chez Eudes Roquentin, notre ami, qui demeure au pont de la Tournelle. Roquentin nous prête son gîte, sa table et son vin. Tu conviendras toi-même que nous serons là plus en sûreté pour notre jeu que chez ton père. À propos, tu n'as pas de nouvelles de l'homme à la bourse ? Je ne sais pourquoi ce drôle, avec sa rapière, ne me présage rien de bon.

— Bellerose, mon ami, vous êtes fort mal dans les papiers de maître Philippe, dit Charles d'un ton sévère et contraint. Il m'a dit que demain il vous demanderait de le payer.

— Ah ! il a dit cela, le vieux renard ? reprit Bellerose d'un ton léger. Il croit, n'est-il pas vrai, que je te dérange ? Qui diable a mis cet homme-là dans ta famille ? Il ferait beau voir que tu vécusses ici entre des pintes et des verres ! L'ingrat ! quand je songe qu'il me doit tout !

— Oui ; mais tu lui dois. Allons, rassure-toi ; je payerai.

— Tu payeras, as-tu dit ! Et l'on parle de Castor et Pollux ! Charles, laisse-moi t'embrasser ! Mais ne va pas croire, au moins, que j'accepte ; non, je veux jouer, je veux payer dès demain ce père barbare. Te donne-t-il seulement de quoi jouer à la fossette ? Réponds.

— Tu vois cette bourse ? elle est assez bien garnie, reprit Charles.

— Tu ramasseras le triple de cet or sur les tables de Roquentin.

— Mais Mariette, mais mon père ?

— Ils reposent tous deux, qu'as-tu à craindre ?

— Ainsi, tu veux que je joue ?

— Je le veux, parce que dès demain tu pourras offrir avec cet argent une collation ou un cadeau à ta belle… S'il faut te donner un bon coup d'épaule, je suis là.

— Quoi ! tu m'aiderais ?…

— À tout oser, c'est mon fort. Il faudra d'abord que la dame assiste à nos comédies.

— Là, je pourrai lui parler.

— Tu lui donneras un sonnet, un sonnet que je commande dès ce soir à Saint-Amand. Oh ! il le fera.

— Mais si elle connaissait mon nom, mon état…

— Allons donc ! tu choisiras un nom de théâtre.

— Tu as réponse à tout, et véritablement je t'admire.

— Dépêchons, nos joueurs sont rassemblés.

— Un instant… Si du moins j'écrivais à Mariette… Je ne sais… ajouta Charles, mais un pressentiment secret me dit que peut-être je ne vais plus la revoir.

— Tu es un enfant ; demain elle trouvera sur son escalier ce même Charles qu'elle aime. Tu auras soin de pousser cette fenêtre sans la fermer ; aux lueurs de l'aube, tu rentres, quand ton père et Mariette dorment encore…

— Va donc, je te suis ; mais tu es un tentateur !

— Je suis ton ami, et rien de plus, dit Bellerose qui enjamba la fenêtre.

— La nuit doublait alors l'épaisseur froide de ses ombres, le vent soufflait, la lanterne de la Pomme de pin était prête à rendre son dernier souffle. Sur la façade noire du cabaret brillait un seul jet de clarté, c'était la lumière de la lucarne ouvrant sur la chambre de Mariette.

— Pauvre enfant, elle veille ! pensa le jeune homme. Ah ! pourquoi faut-il que mon cœur ne soit plus à moi !

Ils franchirent bientôt le pont Marie, dont quelques rares lumières éclairaient les toits amoncelés, puis tous deux gagnèrent la maison d'Eudes Roquentin sur le pont de la Tournelle.

Les fenêtres du logis étaient ardemment illuminées ; plusieurs chaises et brouettes stationnaient à la porte sous le vestibule des laquais jouaient aux dés.

— Chut ! murmura Bellerose ; voici le capitaine la Ripaille !

La Ripaille descendait alors, en effet, de sa chaise, aussi enrubanné que le marquis de Mascarille… À son feutre neuf, à ses gants parfumés, on eût pu le prendre pour un seigneur.

Bellerose l'avisa, courut à lui ; ils échangèrent tous deux quelques paroles à voix basse.

— Je vous présente, messieurs, la fine fleur de la cour et de la ville, dit le comédien en entrant dans le tripot. Voici un joueur comme on n'en a jamais vu en un mot, c'est mon élève !

Cette phrase de Bellerose fut étouffée sous le bruit flatteur des applaudissements ; chacun se prit à considérer Charles Gruyn.

— C'est un Amilcar, reprit le capitaine la Ripaille ; celui qui voudrait s'escrimer d'estoc avec lui aurait auparavant affaire à moi !

La pièce où Charles se trouvait alors introduit présentait, il faut bien le dire, quelque désordre… Les lumières n'y répandaient qu'une lueur terne et blafarde ; le regard du jeune homme y chercha vainement des visages de connaissance. Les joueurs rassemblés chez Eudes Roquentin, l'ami du comédien Bellerose, conservaient tous sur leur morne physionomie ce type indélébile que Caravage fixa avec tant de bonheur dans son tableau de l'Enfant prodigue. Des coupe-jarrets, des capitaines de raccroc, des seigneurs mantouans qui se disaient exilés de leurs terres, des pages, des Allemands et des comédiennes, ornaient le jeu. Six chandelles, fichées sur de longs bâtons en croix, formaient le lustre, et Charles Gruyn, en s'asseyant, ne remarqua pas sans surprise que tous ces gens de mine peu rassurante s'empressaient de lui donner la bienvenue.

Accoudée à la chaise de Charles, Olympe minaudait avec son collier de perles ; elle laissait tomber sur le jeune homme un regard subtil, pénétrant.

— Malheureux au jeu, heureux en amour ! Vous ne jouerez pas, mon gentilhomme ! dit-elle à Charles d'une voix maligne ; c'est le proverbe, et vous n'allez pas lui donner un démenti !

Olympe était belle de cette beauté de convention dont toute femme asservie au théâtre se montre fière. Elle avait de longs cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau, et la peau d'un lustre éblouissant. Sa robe étoilée laissait à découvert ses bras nus, Bois-Robert avait comparé dans un sonnet ses joues à la pêche et sa bouche au muscat. Dans ce temps-là, les poëtes étaient des peintres ; un portrait d'eux suffisait. Olympe eut un jour grand mal à l'un de ses yeux, et Saint-Amant lui avait adressé les stances du Bel Œil malade. On citait ses mourants, au nombre desquels on rangeait le beau marquis de Prinçay. Quand Charles tira sa bourse, Olympe ressentit un frémissement égal à celui de la couleuvre au soleil ; elle comprit tout sans l'aide de Bellerose.

Bellerose, appuyé alors au bras du Capitaine, faisait le tour des tables de jeu ; il s'arrêta à la principale, celle de son ami Eudes Roquentin.

Roquentin était un de ces braves garçons qui se croient élevés au troisième ciel dès qu'ils ont touché la main d'un comédien ou d'un poëte. Il ne jouait pas, mais il aimait à voir jouer, les coups et les exclamations des joueurs le récréaient. Les syrènes de l'hôtel de Bourgogne nageaient dans ses eaux sans que le beau jeune homme en soupçonnât le limon. Il tenait table ouverte et se laissait gruger par ses amis, sous le spécieux prétexte d'être grand et libéral. Bellerose s'en vint lui frapper familièrement sur l'épaule.

— Tu ne joues pas ? lui demanda~t-il.

— Je n'oserai jamais tenir la banque contre monsieur, objecta timidement Roquentin.

— Ce sera donc moi qui la tiendrai, reprit le capitaine la Ripaille. Un brave tel que moi ne recule jamais, et cependant voilà un rude

ennemi !

Les cartes placées, le jeu se forma, Charles gagna une première fois, une seconde, une troisième.

— Je commence à croire que vous n'êtes plus si amoureux de la dame en question, lui dit Olympe.

— Quelle dame ? demanda Charles.

— Vous voulez ruser, je crois, celle dont vous avez arrêté le cheval l'autre jour si à propos.

Charles se mordit les lèvres. Il se sentait blessé qu'une comédienne pût soupçonner l'état de son cœur ; l'insistance d'Olympe l'embarrassa.

— Je pourrais bien, seigneur cavalier, vous en dire long sur elle.

— Parlez, murmura Charles, le jeu m'ennuie, bien que j'y sois heureux ; mais comment donc cette dame…

— Assez, reprit Olympe, vous ne seriez plus au jeu… Laissez-moi tenir les cartes… vous êtes mon trésorier, voilà tout.

Olympe s'assit à la place de Charles, qui se résigna.

— Je saurai peut-être ce que j'ignore par cette femme, pensa-t-il.

Olympe tailla, et Charles perdit.

— La dame de vos pensées, dit Olympe avec un flegme de sorcière, est une belle et noble dame.

— Belle et noble, c'est vrai,

— Mais ce que vous ignorez, c'est qu'elle aime…

— Qui donc ? demanda Charles avec impétuosité ; le nom de mon rival, son nom !

Et le regard de Charles laissait échapper de vives et fougueuses étincelles, ses yeux respiraient à la fois l'amour, la haine, la vengeance.

— Votre bourse ? dit Olympe, le jeu continue et vous n'êtes point au jeu, mon gentilhomme.

Charles donna sa bourse, mais il ne vit point l'empressement affamé d'Olympe ; il la conjurait, il la pressait ; un bachelier consultant, une bohémienne eussent été moins vifs, moins haletants. Le jeu redoublait, Olympe et Bellerose tenaient les paris.

— La dame, reprit Olympe, aime donc, mon cher, un jeune et beau capitaine…

— Mensonge que cela, objecta Charles. Le nom de ce capitaine, encore une fois ?

— Mon cher la Ripaille, poursuivit Olympe avec un calme désespérant, respectez les secrets de vos amis… Vous le voyez, on me presse… C'est à moi de jouer… je demande grâce…

— Nous avons perdu ! balbutia Olympe tout d'un coup, pendant que Charles adjurait le capitaine de parler ; mon gentilhomme, voici votre bourse.

Et riant aux éclats, Olympe jeta à Charles sa bourse vide, prit le bras du capitaine et passa dans la galerie voisine.

— Monsieur veut-il me faire l'honneur de m'emprunter, dit au jeune homme Eudes Roquentin : la nuit est longue et la chance peut tourner.

Tome 1 · 08

Deux hommes cependant venaient de quitter alors le seuil du Palais-Cardinal ; tous deux côtoyaient les ailes noirâtres du Louvre.

Par cette nuit sombre, où l'on pouvait trébucher à chaque pas, tous deux marchaient d'un pas sûr et sans échanger une parole.

Pompeo suivait son guide masqué ; le masque surveillait chaque mouvement de Pompeo.

L'Italien rompit le premier le silence.

— À me voir aussi subitement honoré de la confiance du cardinal, dit-il avec ironie à son compagnon, je pourrais croire, monseigneur, qu'il s'agit de quelque affaire délicate.

— Délicate, c'est le mot.

— Cela veut dire difficile.

— Où serait l'honneur sans le péril, seigneur Pompeo ? Son Éminence sait choisir son monde, croyez-le bien.

Pompeo s'inclina ; le masque doublait le pas.

— Monseigneur ou Excellence, reprit Pompeo, marcherons-nous longtemps de la sorte ? J'aime à savoir où je vais.

— Son Éminence veut bien oublier d'où vous venez, vous, seigneur Pompeo ! Vous avez ouï ses paroles.

— Je sais que je vous dois une complète obéissance.

— J'aime à vous voir dans ces sentiments, seigneur Pompeo. Après tout, le cardinal est généreux.

— Je ne crains rien tant que sa clémence.

— Seigneur Pompeo, ajouta le masque en indiquant du doigt à l'Italien deux clochetons dont la flèche perçait la brume, ceci est le Châtelet.

— Une prison, je le sais.

— Rassurez-vous, nous ne cheminons que sur la rive, opposée.

— C'est bien ; mais me permettrez-vous une simple réflexion ?

— Comment donc ! j'écoute. Vous me conteriez même une histoire que je n'aurais pas le droit de m'en fâcher ; car la route que nous devons poursuivre est assez longue.

— Excellence, dit Pompeo, permettez-moi de m'étonner ici de ma soudaine fortune. Depuis quelques jours à peine j'habite Paris ; j'y traîne un manteau de diverses couleurs, tant le drap en est recousu, une rapière démise, un corps de squelette, et un roquet de bouracan en guise d'habit ; pour mes chausses, elles montrent les dents aux passants ; en un mot, mon costume a l'air de la relique d'un ballet dansé. Cependant, c'est moi que Son Éminence veut bien charger d'une secrète commission. Excellence, quelle est cette commission importante ? Si c'est de servir d'épouvantail devant la Grève, me voici. Les corbeaux fuiront rien qu'à mon approche, les garnements et les tirelaines claqueront des dents. Est-ce pour cet objet que j'accompagne Votre Seigneurie ?

— Pompeo, reprit le guide de l'Italien après une pause, rassemble ici tout ce que tu as de courage. Aurais-tu peur ? dis-le ; tu me surprendrais, voilà tout.

— Excellence, répondit Pompeo, je ne connais pas la peur. Mais s'il s'agissait de quelques-unes de ces actions ténébreuses dont la police d'un ministre ne se fait faute…

— Eh bien ?

— Eh bien, monseigneur, vous auriez en vain compté sur mon aide. Son Éminence peut faire de moi ce qu'elle voudra.

— Préférerais-tu la colère du cardinal ?

— Je sais qu'elle est terrible, répondit Pompeo ; assez d'exemples récents me l'ont prouvé ; mais Son Éminence ne saurait me contraindre…

— À lui obéir à elle ou à moi ? Comment donc ! reprit avec ironie l'homme masqué, le cardinal t'a donné le choix. Les prisons de Paris valent bien celles de Florence ; on t'y logera aux frais du roi, pour peu que tu nourrisses des scrupules. La Grève est la seule place où se donnent les spectacles publics de réjouissances ; mais on y pend. La Seine est limpide et belle ; mais elle est discrète. Es-tu décidé ? oui ou non.

Le guide de Pompeo prononça ces paroles d'une voix si sombre, que l'Italien tressaillit. À la sortie du Palais-Cardinal, on l'avait désarmé par ordre de Richelieu. En toute autre occasion, il se fût décidé à frapper ce compagnon si peu sûr ; mais sa puissance occulte, ténébreuse, l'épouvantait. Le contact de ce personnage lui semblait aussi visqueux que celui d'un reptile. Pompeo ignorait son nom ; tout ce qu'il savait, c'est que cet homme l'ayant choisi pour instrument, et qu'il le tenait à sa merci. L'œil du cardinal était ouvert désormais sur ses moindres actions.

Le quai de Gesvres déroulait alors devant eux sa façade sombre, et à l'autre extrémité du pont au Change, au coin du quai des Morfondus, l'horloge du palais poursuivait son carillon mélancolique. Mille formes capricieuses se dessinaient aux angles des rues, aux pignons obscurs des maisons, au flanc des logettes et des tourelles flanquant chaque toit du quai. Pompeo marchait, en proie à l'agitation la plus vive, tantôt doublant le pas, tantôt le ralentissant. Ce qu'il allait faire était le secret de cet homme, et ce secret, son guide inconnu et mystérieux se

gardait bien de le lui confier. Peut-être comptait-il l'entraîner dans quelque piège, peut-être était-ce un crime odieux qu'on allait exiger de lui. Pompeo n'avait plus d'arme cependant.

— Eh bien ! reprit l'homme, j'attends ta réponse !

— Monseigneur, dit Pompeo, s'arrachant alors à sa rêverie silencieuse, je suis prêt. Seulement je mets une condition à cette passive obéissance.

— Laquelle ? voyons, parle.

— Monseigneur, poursuivit l'Italien, il s'agit, je le vois, de quelqu'un que vous haïssez ; je me trompe… de quelqu'un qui hait Son Éminence.

— Peut-être…

— Eh bien, monseigneur, service pour service… Moi aussi, je hais quelqu'un.

— Qui peux-tu haïr, Pompeo ? demanda le masque.

— Monseigneur, je vais vous le dire. L'homme que je hais je le hais depuis quinze ans.

— Quinze ans ! as-tu dit. Voilà en effet de la haine. Quelle vengeance ou quel amour survit, Pompeo, à quinze années ?

— Monseigneur, reprit Pompeo, on voit que vous n'avez jamais haï ou aimé.

Le masque garda le silence.

— Lorsque vous saurez ce que m'a fait cet homme, poursuivit Pompeo, vous comprendrez peut-être que je désire me venger. Il y a quinze ans, cet homme habitait l'Italie comme moi. Cependant, ce n'était pas un Italien : il était né sur le territoire français. Je n'étais pas alors le

triste Pompeo que vous paraissez connaître. Au lieu de ces vêtements misérables, je prenais plaisir à ne porter que des étoffes de luxe, je me signalais partout par ma dépense : Florence entière s'enorgueillissait de moi. Ma vie était celle d'un fils de famille somptueux et désœuvré ; les jeux, les folles amours la composaient. À vingt ans, j'étais l'unique rejeton d'une famille noble, opulente ; mes chevaux, mes armes, mes laquais étaient cités. Un vent de malheur souffla tout d'un coup sur moi : l'infidélité d'un intendant causa ma ruine. À la première nouvelle de ce désastre, je me hâtai d'accourir à la maison de cet intendant, éloignée de quelques lieues de la ville. Les abords de cette maison étaient sinistres : les hurlements des chiens répondirent seuls au coup de marteau que je frappai. Cet homme… je l'avais à peine entrevu ; il me suffisait qu'il fût mon fermier et que je reçusse de lui des sacs d'or. La source de ce Pactole une fois tarie, je me présentai donc chez ce mandataire inconnu. En approchant du lieu où il s'était renfermé, je fus saisi d'une terreur subite, instinctive : il me sembla que j'allais assister à quelque spectacle étrange… Une odeur acre de fumée s'échappait de la pièce où était alors l'intendant. Comme il ne répondait pas à mes cris, je poussai la porte et j'entrai. Au milieu de la chambre, je vis plusieurs récipients et alambics ; à côté d'un fourneau, un homme était étendu.

Quel spectacle, juste ciel ! L'un de ces vases d'alchimie dont il se servait venait d'éclater, des brûlures récentes, hideuses à voir, défiguraient son visage… L'instant d'avant il demandait la fortune à des creusets menteurs, une seconde après c'était un monstre ! Son seul aspect me fit reculer d'angoisse, de pitié, d'épouvante ! Comme il vivait dans ce lieu sans aucun valet, je courus de nouveau à la ville ; une heure après, je rentrai dans mon palais qu'on parlait déjà de vendre… Ce fut seulement alors que je jugeai à propos de m'enquérir de la conduite de ce misérable. À peine arrivé en Italie, on l'y avait vu étudier d'abord la médecine avec zèle ; il s'était introduit, grâce à son esprit et à ses manières, chez mon oncle, le marquis de Pizani. Mon

oncle, en mourant, le chargea de mes affaires ; ma fortune, je vous l'ai dit, était considérable, je ne manquais pas d'amis ni d'envieux. Ces derniers se liguèrent bientôt avec mon nouveau tuteur, et mirent tout en œuvre pour achever ma ruine. À trente ans, cet homme était déjà un composé effrayant de tous les vices. Mille accusations ténébreuses l'enveloppaient ; on allait jusqu'à lui imputer d'avoir trafiqué de la vie de ses clients : le poison, étude dans laquelle il était versé, était devenu dans ses mains une arme sûre. Comme il était reçu dans les meilleures maisons de la ville, il en connut insensiblement les secrets ; ce fut ainsi qu'il parvint à découvrir celui que j'enfouissais alors au plus avant de mon cœur. Au milieu de mes désordres et de ma vie insensée, j'avais remarqué une noble et belle enfant, digne en tout, par sa grâce, du pinceau de Raphaël, si pure et si modeste qu'elle eût fait envie aux anges. Je ne vous dirai pas son nom, j'ai fait une croix sur ce nom inscrit peut-être, à l'heure où je vous parle, sur la pierre d'un cénotaphe, en Italie. Elle avait alors seize ans, les adulations et les séductions de toute sorte l'entouraient. Rien qu'en l'approchant, on se sentait meilleur et purifié ; en l'écoutant pour la première fois je rougis d'en être indigne. C'était à Fiesole, près de Florence ; elle était alors absorbée dans l'une de ces cérémonies saintes, si touchantes en notre pays : elle lavait les pieds des pauvres le jeudi saint… En vérité, rien qu'à la voir ainsi oublieuse de sa souveraine beauté devant le spectacle de cette laideur, accomplir ce devoir religieux avec une grâce exempte de répugnance, je me sentis attendri… Tout ce qu'il y avait de mendiants et d'infirmes se trouvait là sous mes yeux, elle parcourait leurs rangs avec des paroles d'encouragement et de bonté. En la contemplant, il me fut impossible de ne pas songer à cette jeune et belle reine de Hongrie, sainte Élisabeth, qui, elle aussi, soignait les pauvres malades ! La cérémonie achevée, je m'approchai d'elle et de sa mère, elle baissa les yeux et se déroba à mes compliments. À dater de ce jour, je ne rêvai plus que de cette image angélique. L'idée d'unir mon sort à une si noble personne était peut-être folle, il est vrai, elle pourrait même passer pour de l'ambition : celle que je nommais déjà ma fiancée au fond

de mon cœur était l'héritière d'un nom et d'une fortune dont l'éclat dépassait le mien. Au moment où j'allais former la demande de sa main, j'appris mon malheur et ma ruine… Le soir de ce coup terrible il ne me restait plus qu'à fuir ; d'avides créanciers se partageaient mes dépouilles, lorsque je reçus un mot ainsi conçu :

« Ne désespérez pas, seigneur Pompeo, si vous êtes pauvre ; moi, grâce à Dieu, je suis riche. Je crois aller au-devant de vos désirs en vous engageant à demander ma main à mon oncle. Vous êtes de bonne maison, je vous sais loyal, mais je vous sais aussi malheureux ! Je n'ai que ce moyen de vous sauver ; peut-être, assurera-t-il mon bonheur en même temps que le vôtre. Mon oncle demeure à la villa Gritti, avec ma mère, moi je suis en retraite pour tout le mois au couvent de San-Ambrosio… C'est là que j'attendrai votre réponse.

« Teresina. »

En recevant cette lettre, la joie pensa m'étouffer. Moi qui croyais indigne d'un tel trésor, j'allais m'en voir possesseur ; moi, que la ruine et le désespoir écrasaient, j'échappais au désespoir et à la ruine ! À la nuit tombante ; je me trouvais devant la villa Gritti. Ma demande y fut reçue avec hauteur, le dédain et la froideur m'acablèrent. On savait le renversement de ma fortune, qu'importait après cela ma noblesse ? J'avais assez de ma honte, je ne voulus point qu'un autre la partageât ; je ne montrai donc pas la lettre que j'avais reçue, lettre qui autorisait ma démarche. Je revins désolé au couvent de San-Ambrosio ; là, j'appris à ma jeune et douce bienfaitrice le résultat de ma mission.

— Votre oncle, ajoutai-je, a donné déjà sa parole au chef d'une famille aussi élevée que la vôtre, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à fuir. Demain, m'a-t-il dit, on doit vous emmener de ce couvent ; demain, vous devez être la femme d'un autre ! Ah ! quoi qu'il arrive, le cœur de Pompeo ne battra jamais que pour vous ; ah ! oui, vous serez ma sœur, et permettez-moi que je vous donne ce nom !

Elle avait tressailli à celui de l'homme que sa famille lui imposait. C'était un vieillard altier et dur, qui, tout en se mêlant d'intrigues politiques, se faisait gloire d'une vie de mollesse et de désordres. Contempteur hardi des choses saintes, il ne comprenait pas qu'on pût s'agenouiller dans un cloître, avec des soupirs ou des remords, les flambeaux de l'orgie éclairaient encore son front chauve, sa moquerie n'épargnait guère que lui-même. Il aimait à s'entourer de gens corrompus et avilis.

S'unir à un pareil homme effrayait celle que j'aimais ; cédant à mes prières, à mes larmes, elle prit le parti que lui offrait la nécessité, celui de la fuite. Nous errâmes six mois, changeant de ville comme des proscrits, nous cachant de tous, pleurant ensemble, sans songer que les pleurs, ce nœud électrique des âmes, fondent les sympathies indestructibles. Le peu de ressources échappées à ma ruine se vit bientôt consumé, il fallait que je m'en procurasse de nouvelles… Une bande de condottieri venait alors de se former à quelques lieues de la frontière de France ; ces hommes me proposèrent secrètement d'être leur chef. La liberté de l'Italie se trouvait menacée : la guerre s'allumait dans la Valteline. On connaissait ma résolution, les promesses ne tardèrent pas à m'éblouir. Celle qui m'accompagnait et dont je ne pouvais consentir à me séparer, reçut la confidence de mes projets ; elle s'y opposa avec toute l'énergie de la passion, de la crainte. Elle me représenta les dangers, les trahisons qui allaient m'atteindre. Je lui répondis par le tableau affligeant de sa misère. Devait-elle ainsi souffrir sans se plaindre ? ne pouvais-je donc la secourir ? Elle ne consentit qu'avec peine à me voir entamer des négociations occultes ; je sortais souvent, quelquefois j'étais absent plusieurs jours. En rentrant au logis, je la trouvai une fois tout en larmes. Une terreur soudaine glaçait son esprit ; elle était pâle, elle tremblait.

— Qu'avez-vous ? lui demandai-je en serrant ses mains froides entre les miennes.

Elle me raconta qu'à diverses reprises un homme, dont elle ignorait le nom, avait tenté de s'introduire chez moi, tantôt par la menace, d'autres fois par la douceur ; qu'il avait, en mon absence, interrogé mes gens, et que ce pouvait être un espion. Elle ajouta qu'il portait un masque, qu'il était de taille moyenne, et qu'il ne sortait guère qu'à la nuit. Il ne me vint pas à l'idée un seul instant que cet homme pût être amoureux ; je me savais en butte à la délation, je résolus de prendre mes mesures. J'armai mes domestiques, je fis le guet, je ne vis rien. Un billet trouvé par moi dans le jardin m'alarma ; il y était question de menaces contre l'unique amour de ma vie ; ma compagne était vouée aux plus grands périls, si elle ne se confiait immédiatement à la conduite de l'homme qui viendrait la chercher vers l'heure de minuit. Une chaise de poste devait la recevoir et la ramener à Florence dans sa famille. Ce billet ainsi placé sur l'un des bancs du jardin, attendait la malheureuse à sa place accoutumée… Tout, ce jour-là, devait éloigner la supposition de mon retour ; j'arrivais heureux, le cœur palpitant d'une récente victoire ; j'avais intercepté des dépêches qui allaient peut-être décider de la fortune d'un empire ; ces dépêches étaient signées de Richelieu !… La nuit venue, je me cachai et j'attendis… À l'heure indiquée, j'entendis d'abord le roulement d'une voiture sous les fenêtres, puis j'entrevis dans l'ombre un homme en manteau qui se dirigeait vers l'escalier. Je retins mon souffle et j'armai ma carabine.

Bien des fois elle a fait feu sur des traîtres, me dis-je en posant le doigt sur sa détente. Oh ! malheur à celui-ci !

En ce moment un voile épais couvrit mes yeux, ma langue se colla à mon palais, mes genoux tremblèrent sous moi…

Une femme passait appuyée au bras d'un homme dont le masque couvrait le visage, elle descendait précipitamment les dernières marches de l'escalier. Je la reconnus, j'attendis que son guide eut fait deux pas devant elle pour le viser, mais le mouvement fébrile et convulsif qui m'agitait trompa mon attente, le coup partit, l'homme ne

fut point blessé ! Au milieu de l'épaisseur des ténèbres j'entendis des pas, je me précipitai sur les traces du ravisseur. Au moment où j'allais franchir le vestibule, la clarté de plusieurs torches m'éblouit, en même temps je me trouvai garrotté par vingt bras robustes. Un bâillon intercepta mes cris, je me vis entraîné et j'entendis une voix qui m'était connue donner l'ordre de me jeter dans les cachots de la ville. À peine cet ordre fut-il donné, que le roulement de la voiture ébranla le pavé, un cri s'échappa de la poitrine de celle que l'homme masqué enlevait…

Pompeo s'arrêta en ce moment, comme si le souvenir de cette scène eût brisé ses forces. Son compagnon le regardait à travers les trous de son masque, d'un air singulier, sans lui demander de poursuivre son récit.

Pompeo continua :

— Je me laissai conduire dans les cachots de la ville. Nul espoir ne me restait ; mon accablement fut tel, que je suivis mes guides sans résistance. À l'aspect de ma prison, tout mon courage faiblit.

Mourir ainsi ! m'écriai-je, mourir sans avoir pu seulement lui dire adieu ! On me l'arrache, on l'entraîne ; une heure a suffi pour briser ces liens que je croyais éternels ! Sa famille l'attend, elle la réclame ; mais à quelles tortures va-t-elle se voir réservée ! Ses patrents sont nobles, ils sont hautains et puissants. Un cloître va fermer à tout jamais ses grilles sur elle ; un cloître aussi triste que la voûte de cette tombe ! Car c'est une tombe que le lieu où ces hommes m'ont renfermé. Un air glacé souffle à travers ces barreaux ; ces murs étouffent la voix. Mais cet homme qui présidait à son départ, quel est-il ? Cette voix qui vibre encore à mon oreille, où l'ai-je donc entendue ? Un instinct secret m'avertit que je dois le haïr, cet homme ; en quel lieu nous sommes-nous donc rencontrés ? Ah ! Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie en ce moment pour la sauver, ma vie pour connaître son ravisseur ! Quelque espion vendu à la France ! Ils vont me reprocher d'avoir voulu défendre ma liberté, mon pays ! Hélas ! à cette heure fa-

tale, je ne défendais que celle qui m'avait remis le soin de son sort ! Je protégeais en elle une femme qui m'avait donné sa vie ! Ils ignorent, ces juges, qu'il ne s'agit pas ici seulement de son existence, mais encore de celle d'un être qu'elle porte dans son sein. Gage sacré, gage cher ! Elle était ma femme devant Dieu, ne pouvant l'être encore devant les hommes. Je l'aimais d'un amour sincère ; le ciel eût béni notre union ! Grâce à moi, déjà la misère fuyait son toit. Devant son amour, que m'importait le courroux de sa famille ? Et maintenant je ne suis plus pour elle que le condottiere Pompeo !

Telle était l'amertume de mes pensées depuis qu'on m'avait séparé d'elle. L'endroit que nous habitions était Parme, et le podestat de cette ville me haïssait. Il me fit tout d'abord jeter au fond d'un cachot isolé de ceux des autres prisonniers, le jour en était banni et remplacé par la lueur mourante d'une lampe. Ce caveau était célèbre : plusieurs nobles captifs l'avaient illustré ; leurs noms, inscrits sur ces murs avec des versets pieux, me redonnèrent du courage. — Vivons, me dis-je, au lieu de mourir lâchement ; ne nous laissons pas abattre par l'infortune ; n'aurai-je donc pas un jour deux êtres chers à défendre ? N'ai-je pas le droit de compter sur mes amis ? Qui sait ? mes chaînes tomberont peut-être, grâce à eux !

Cet espoir, si insensé qu'il fût, me rendit mon énergie. Je fis demander des livres, du papier, tout ce qu'on accorde aux prisonniers ordinaires ; je comptais instruire de mon sort des cœurs fidèles ; on me refusa tout, jusqu'à la chétive ration donnée aux voleurs. La mienne était si restreinte, qu'un dépérissement sensible alanguit bientôt mes forces. Aucun bruit, aucune nouvelle ne me parvenait du dehors, je n'entendais plus que les pas de mon gardien, le grincement de ses clefs dans la serrure, et le bourdonnement des moustiques autour de la lampe de mon cachot. Je devins peu à peu une sorte d'automate qu'on faisait lever ou se rasseoir, mes pieds et mes mains étaient gonflés par mes fers, mes yeux distinguaient à peine les objets, et l'humidité de ma prison glaçait mes membres.

Trois mois se passèrent ainsi, trois mois pendant lesquels je subis divers interrogatoires. Arrêté pour un crime d'État, promis d'avance à la vengeance du cardinal de Richelieu, qui avait en ce pays de nombreuses intelligences, et ne pouvait me pardonner d'avoir attaqué à main armée les dépêches du marquis de Cœuvres, j'ignorais le nom de mon dénonciateur, celui de mes juges devait être également un secret. Les inquisiteurs n'entraient dans mon cachot que masqués ; sur les siéges du tribunal, ils gardaient encore le masque. Malgré l'abandon ou l'indifférence de mes amis, je m'étais juré de ne jamais les dénoncer ; on ne put obtenir de moi des détails sur mes complices. Dès lors, on résolut de vaincre mon silence par la torture, on m'avait déjà menacé d'un supplice affreux, on tint parole. La douleur ne put toutefois dompter ma constance. Sur le chevalet où l'on m'avait étendu, je pensais encore à l'ange qui m'était ravi, son image illuminait mon cachot. Quand mes vêtements tombaient en lambeaux sur moi, quand le frisson de la fièvre entre-choquait les fers de ma chaîne, je voyais encore flotter devant mes yeux cette céleste vision ! Cependant, mon corps n'était, plus qu'un vrai cadavre ; le désespoir avait suivi la torture, il allait achever son œuvre. Ce fut sur ces entrefaites que mes compagnons de captivité formèrent un plan d'évasion.

Leur projet, pour être peu sûr, ne me parut pas impossible ; ils parvinrent à m'en instruire à l'aide d'un billet qu'ils glissèrent dans mon cachot. Pour mon compte, je ne voyais guère en quoi un misérable aussi abattu que je l'étais pouvait leur servir, mais ils me prévenaient de leur venir seulement en aide, en pratiquant moi-même une assez large ouverture à la salle voisine de celle où j'étais enfermé ; ils m'assuraient de leur discrétion et de leur constance, et se réservaient la meilleure partie de ce travail dangereux. Cette révélation m'inspira une joie soudaine, je me jetai à genoux en remerciant le ciel et en le priant de seconder leurs efforts. Je me redressai, et pour aspirer les tièdes brises qui devaient me ranimer, je me suspendis aux barreaux de mon soupirail. C'était par une magnifique soirée d'octobre, on eût

dit que le printemps régnait encore. Les fontaines chantaient au loin leur amoureuse cantilène, le ciel était bleu, les herbes frissonnaient, les oiseaux se posaient sur les dernières fleurs des buissons. On venait d'abattre dans la cour des prisonniers ce pan de mur qui donnait à ma prison un froid si triste, je voyais enfin traîner sur les dalles un lambeau d'azur céleste. Avec quels efforts je parvins ainsi à me hisser chaque jour jusqu'à cette place où je buvais l'air, la vie ! Jaloux de travailler comme les autres, je poussai si fort l'entreprise, que le trou en question fut bientôt fait. J'y passai d'abord la main, puis le bras, ensuite le corps. J'avais soin de recouvrir chaque jour cette œuvre souterraine de ma nuit, je replaçais la pierre et me tenais devant elle lorsque le gardien entrait. On m'avait débarrassé de mes fers depuis la torture, seulement les sentinelles du dehors étaient doublées.

Il y avait un mois que je poursuivais ma tâche, quand je crus apercevoir, la nuit, un jet de lumière dans la salle contiguë à ma prison. Ce mince rayon passait à travers les interstices de la pierre ; il m'étonna d'autant plus que jusqu'alors je savais cette pièce inhabitée. La lampe qui brûlait dans mon cachot ne pouvait éveiller l'attention de mes voisins ; elle était trop haute et sa clarté se mourait. J'eus l'idée toutefois de l'éteindre pour qu'elle ne me trahît pas ; et retenant mon souffle, je collai mon regard aux fissures de la muraille.

Je ne tardai pas à distinguer une vaste salle dont une table de marbre occupait l'espace en entier. Sur cette immense table, éclairée alors par le reflet d'une lanterne, plusieurs cadavres étaient déposes ; les uns mutilés, d'autres intacts, mais tous portant encore le stigmate violet que laisse aux prisonniers la pression constante des chaînes. Des aiguières, des fioles et des linges ensanglantés jonchaient le parquet. Au milieu de la table était un paquet oblong recouvert d'un voile… Devant ce paquet se tenait un homme dont je ne pus voir le visage, car il me tournait le dos ; à côté de lui était un masque qu'il venait sans doute d'ôter.

Cet homme prit sa lanterne, il y alluma un flambeau de cire, puis deux, puis trois, puis quatre, de façon qu'en peu de minutes, l'illumination du lieu devint complète.

Je vis alors un spectacle sinistre, effrayant, et dont l'image seule épouvante encore ma pensée. Cet homme, qui était vêtu entièrement de noir, ouvrit une boîte légère à côté de lui, il en tira plusieurs instruments ; puis, écartant le voile qui recouvrait le paquet, il en examina le contenu avec un grand soin…

C'était le corps d'un homme fraîchement exécuté. La tête du condamné se trouvant détachée du tronc, il la replaça, saisit son scalpel et commença à fouiller les chairs…

Je retins un cri, la sueur mouillait mes tempes. Ce cadavre ainsi livré au fer de l'anatomiste, je ne le reconnaissais que trop bien ; c'était celui de Matteo, l'un de mes fidèles condottieri, le plus fier, le plus beau, le plus jeune ! La hache du bourreau avait brutalement coupé cette tête ; ces yeux où brillait la flamme, la main d'un exécuteur les avait fermés ! Les cheveux de Matteo, sa barbe et ses lèvres gardaient de longues perles de sang ; sur sa poitrine brune dormait le saint scapulaire. La main impie de cet homme l'écarta, mais elle tremblait…

Il se rassura, et il poursuivit son étude opiniâtre sur le cadavre ; il enfonça plus avant le scalpel dans ces membres taillés sur le modèle d'une statue grecque. Il allait, il dépeçait, comme il eût fait d'un sujet de boucherie, jetant de temps à autre les yeux sur un livre ouvert, s'arrêtant pour le consulter, puis continuant après avoir repris haleine…

Je le regardai d'abord, en proie à un étonnement stupide ; puis, tout d'un coup, je ne le vis plus, le sang bourdonnait à mes oreilles, le froid de la mort gagnait mes pieds. Vous dire les tourments que j'éprouvais alors m'est impossible un instant je crus que Matteo allait crier…

Enfin, je m'évanouis…

Oui, je m'évanouis, moi, ce même homme qui avait plus d'une fois marché dans le sang sous le feu des escopettes ; je m'évanouis comme une femme, moi, Pompeo, un condottiere, presque un bandit !

Mais, c'est que je ne vous ai pas dit assez l'acharnement de cet homme… Cela tenait à la fois du sacrilége et de la démence !… Matteo était un révolté, j'en conviens ; mais, n'était-ce pas assez pour lui du glaive de la loi ? Enfin, que ce fût alors illusion ou réalité, il me sembla que cet homme avait prononcé mon nom à deux fois au milieu d'interjections confuses.

Devais-je donc avoir le même sort que Matteo ?

Cette idée m'épouvanta, je me demandai aussi quel était ce mystérieux anatomiste…

Je n'avais pu voir ses traits, mais le son de sa voix, bien qu'assourdi, m'avait fait pâlir… Quand je repris mes sens, je voulus de nouveau regarder ; mais il avait disparu. La nuit était complète dans cette salle dont toutes les fenêtres étaient fermées. Je pensai qu'on en avait retiré le cadavre de Matteo…

La mort de ce généreux compagnon avait produit sur moi une impression telle de découragement, que je me jurai à moi-même de le rejoindre. Résolu à périr, je bouchai le trou de mon cachot, et, me jetant la face contre terre, je pleurai amèrement. Un jour avant, j'espérais encore embrasser celle que j'eusse tant aimé à rejoindre, mais depuis que j'avais considéré le cadavre de Matteo, il me semblait que mon tour allait venir. Je m'attendais toujours à voir entrer chez moi le bourreau, je sentais sa main se poser sur mon épaule. En proie au vertige que donne la fièvre, anéanti, foudroyé, j'apercevais comme dans un songe accablant deux êtres fantastiques dont l'air glacé me raillait : l'un était cet odieux ravisseur sur qui j'avais tiré dans l'obscurité de la nuit ; l'autre, ce médecin que j'avais surpris dans ce ténébreux laboratoire… Ce qu'il y avait d'étrange pour moi, c'est que ces deux hommes por-

taient le masque tous les deux, et qu'ils déjouaient ainsi mes recherches. Ne faisaient-ils donc qu'une seule et même personne ? Vainement avais-je interrogé le gardien de ma prison ; il avait paru ne pas connaître le docteur.

J'étais en cet état de marasme et de désespoir, lorsque tout d'un coup j'entendis tirer un soir les verrous de mon cachot. Le geôlier m'annonça une visite, c'était celle du podestat. Il m'apprit que la décision souveraine de mon sort était remise aux tribunaux de Florence, qu'on allait m'y transférer au plus vite avec d'autres accusés, mais que cependant, si j'avais quelque réclamation à faire, je devais m'adresser au médecin de la prison. Redoutant pour mon état les suites d'un tel voyage, je fis appeler le docteur, qui arrivait de France, disait-on. Ma stupeur fut grande en voyant entrer dans mon cachot un homme masqué… Il me paraissait de la taille du personnage qui avait mis à nu chaque muscle de Matteo ; j'avoue que je tremblai devant ce familier de la mort. Lui, cependant, il m'examinait avec un calme apparent. Il compta d'abord les faibles pulsations de mon pouls, il posa sa main sur mon front brûlant ; cette main me fit horreur. Je m'attendais à le voir au moins touché de ma misère et de ma faiblesse, mais il déclara que cette translation me rendrait des forces. Il fit plus, il surveilla les préparatifs de mon départ avec une minutieuse attention. Comme tous mes juges me parlaient alors sous le masque, je vous l'ai dit, il ne me parut pas surprenant que celui-ci le portât, seulement le son de sa voix me replongeait dans le doute. Enfin, je le quittai et je revis cette Florence où chaque pierre me gardait un souvenir. Je revis les lieux où j'avais aimé si ardemment une femme dont je n'avais plus alors de nouvelles, je revis la place où jadis était mon palais : on l'avait vendu, le sol n'avait plus que des décombres ! Avant d'être traduit devant mes juges, il me fallait passer par une petite place où s'élevait la maison de celle que j'aimais ; cette maison avait un balcon. Que devins-je, grand Dieu ! en reconnaissant sur ce balcon même le plus cruel et le plus imprévu des spectacles !

Au sein de cette place où je faisais jadis caracoler mon cheval d'Espagne pour attirer ses regards, je vis un assez grand concours de peuple. Le balcon était vide ; mais à ses barreaux pendaient encore des chiffres entrelacés. Le myrte et les rubans entouraient ces écussons ; je reconnus le nom de ma bien-aimée uni au nom du chef des gonfaloniers de la ville, à ce même homme qu'on avait voulu forcer la jeune fille à prendre pour époux. En même temps, et comme la charrette qui me portait avec tous mes compagnons tournait le pont du Saint-Esprit, je distinguai une femme sur le bras de laquelle un pâle vieillard s'appuyait : c'était elle, elle mariée depuis trois semaines ! En me reconnaissant, elle se cacha le visage de ses deux mains et poussa un cri ; son écuyer la soutint, elle s'était évanouie… À sa vue, je cherchai à me dégager de mes liens, à me précipiter vers elle, à la relever ; mais le chariot m'emporta d'un bond rapide, mes menottes n'étaient que trop sûres. Arrivé devant mes juges, je ne pus trouver une seule parole, j'entendis à peine leur sentence : on m'avait condamné à mort ! Quand je me retrouvai dans la prison, un nuage épais étendait son cercle autour de moi… Le geôlier, autant que je pus comprendre, tant la perception des objets m'était devenue difficile, venait de nous ranger comme un bétail immonde dans la cour. Le soleil tombait d'aplomb sur mon crâne nu, la douleur éteignait en moi tout sentiment… je tombai. Ce fut seulement alors que je crus entendre ces paroles jetées par un homme au geôlier Jeronimo, à voix basse :

— Jeronimo, celui-ci est mort, son cadavre m'appartient.

— Une vague terreur s'empara de moi à cette phrase morne et brève. La vie me quitta, je me sentis lié par un sommeil léthargique… Combien de temps dura ce sommeil ? je ne sais ; mais quand je rouvris les yeux, un homme, ou plutôt un spectre, était devant moi, tenant son scalpel en main. Déjà même la pointe aiguë de son instrument avait pénétré ma chair… Je me relevai comme un taureau piqué par la lance du picador.

C'était bien le même masque, le masqué, homme ou démon, qui avait porté la main sur le corps de Matteo !…

Retrouvant ma force dans ma blessure, j'arrachai le velours qui cachait ses traits, et alors je vis… un monstre !…

Tome 1 · 09

Son visage n'appartenait en rien aux traits ordinaires de la création ; c'était si je puis m'exprimer ainsi, un second masque qu'il portait sous le premier, et que ma main soulevait.

Des cheveux roussâtres, semés par places, couvraient un crâne affreusement mutilé, brûlé, calciné par une sorte de liqueur vitriolique… À son nez recourbé en serre d'oiseau, on reconnaissait le juif ; mais les yeux étaient d'un brun de sang et se mouvaient sous des arcs dépouillés entièrement de leurs sourcils. Un menton hideux et fuyant accusait chez lui les passions basses et lâches ; l'aspect de la bouche confirmait ces tristes instincts, auxquels se joignaient tous les indices de la rapacité et de la ruse. En voyant cet homme, il était difficile de ne pas songer aux épouvantables châtiments de Dieu sur les fils maudits de Gomorrhe ; le feu l'avait rendu un objet d'horreur.

En me voyant me dresser sur mon séant, il avait prudemment rentré son scalpel ; il me contemplait avec un regard insistant et froid, le regard du basilic.

Nous nous trouvions tous deux dans une salle pareille à celle que j'avais vue ; c'était aussi sur une table de marbre qu'il m'avait fait déposer… c'est là qu'il s'apprêtait à ouvrir mon cœur palpitant… Je me souvins alors qu'il avait donné l'ordre au geôlier de le laisser seul, et qu'il avait été obéi.

— Infâme ! m'écriai-je, tu comptes trop vite sur tes morts ! À genoux, misérable, ou je te tue !

En parlant ainsi, je m'étais saisi de ses deux mains, elles étaient agitées d'un tremblement convulsif… Il eut cependant la force de balbutier un mensonge.

— Seigneur Pompeo, dit-il, je rends grâce à Dieu, qui vous rappelle à la vie !

Le sang coulait de mon bras avec abondance, il chercha à l'étancher.

— Arrière, meurtrier, repris-je en le clouant de l'autre bras à la muraille.

Je pris un des linges épars sur la table et bandai moi-même ma plaie. Un instant il eut l'idée de fuir, et comme le geôlier lui avait laissé la clef de la porte, s'apprêta à la tourner dans la serrure. Par un mouvement aussi rapide que l'éclair, je me saisis de la clef, et je renfermai avec moi double tour.

— Maintenant, lui dis-je, causons, docteur.

Il me regarda, avec effroi, et s'appuya au rebord de la table de marbre… En ce moment, une réminiscence soudaine traversa ma pensée comme une flèche ; la vue de cet homme ainsi couturé d'horribles cicatrices me rappela l'auteur de ma ruine, ce Joshua qui avait été mon intendant.

— Joshua ! m'écriai-je comme si je fusse sorti d'un songe.

— Eh bien, oui, c'est moi, Joshua, votre serviteur ! Ce n'est pas ma faute, seigneur Pompeo, si des misérables vous ont ruiné. J'adjure ici le ciel…

— Que ce n'est pas toi qui es l'auteur de ma misère, que ce n'est pas toi qui m'as enlevé mon plus cher espoir, cette femme devenue à cette

heure l'épouse d'un autre ! Sache donc, misérable, que je l'ai reconnue sur le pont du Saint-Esprit. Où la conduisais-tu, il y a plus de trois mois, quand tu l'enlevas de ma maison de Parme ? À ce grand seigneur qu'elle vient de suivre, n'est-ce pas ? On l'aura forcée de réparer une faute par le malheur de sa vie. Et son enfant, dis, qu'en as-tu fait ? Est-ce donc à toi qu'il a dû d'ouvrir les yeux au jour ? Comment n'a-t-elle pas reculé en voyant en toi le modèle de la laideur ? Comment a-t-elle permis à un monstre de l'approcher ? Oh ! sans doute tu gardais alors ce masque, éternel linceul de ton visage. Si elle t'eût vu comme je te vois, eût-elle accepté tes secours ? Encore une fois, réponds ; c'est le désespoir qui t'interroge ! Si tu me rends mon enfant, moi à qui l'on ne peut plus rendre sa mère, je te rendrai la clef de cette prison, sinon, docteur de l'enfer, c'est en ce lieu que tu vas trouver la tombe ! Espion ou assassin, il faut que tu parles !

Il s'était jeté haletant à mes genoux, il pouvait à peine parler… J'étais sanglant, demi-nu, mon aspect dut le frapper d'une terreur sauvage. Il ne songea pas même à s'armer de son scalpel, mais, d'une voix étranglée par la frayeur, il me fit le récit de son voyage. À l'entendre, il ne m'avait pas dénoncé ; il s'était vu forcé d'obéir seulement aux ordres de parents qui réclamaient contre un rapt. On lui avait fait jurer qu'il ne me parlerait pas, lui-même était surveillé dans cette mission pleine d'embûches. Il ignorait l'état de celle qu'il devait ramener à sa famille. Elle s'en ouvrit à lui en lui avouant son amour pour moi, en plaignant mon sort, en se confiant à sa tutelle. Il ajoutait que, touché de ses larmes, il avait pris sur lui de gagner alors la frontière de France, Paris lui ayant semblé la ville la plus propice où celle que j'aimais pût se dérober au courroux des siens et cacher sa faute. Sa science l'avait sauvée ; son enfant, il l'avait déposé sous un toit qu'il m'indiqua. Tout d'un coup et au moment où il devait compter sur la reconnaissance de celle qu'il avait sauvée, son évasion subite avait eu lieu. Le reste, je le savais, puisqu'elle était à un autre.

Si je me surpris alors à croire à la vérité de ces aveux, c'est que la joie m'étouffait. Mon enfant existe, je pourrai le voir, m'écriai-je. Qu'importe après cela la trahison de sa mère, son abandon, son oubli ? Ma fille est sauvée, elle vit, elle est en France, et c'est vous !...

Je m'arrêtai malgré moi, vaincu par la défiance qu'il m'inspirait. Il me paraissait cruel de devoir à cet homme le moindre sentiment de gratitude. Cependant son récit venait de me tirer pour ainsi dire de la tombe, j'entrevoyais un rayon d'espoir, mon âme renaissait avec mes forces. Depuis qu'il avait parlé, la voûte du cachot me semblait légère, j'aspirais à en sortir, j'en étais le maître, je tenais la clef de Joshua.

— Docteur, lui dis-je alors, il ne vous sera rien fait ; je vous crois, je veux vous croire. Oui, vous avez sauvé mon enfant, j'aurai un jour une fille qui sera la divine sœur des anges ! Sa mère est morte pour moi, mais ma fille m'aimera ! Je serai pour elle un esclave soumis et empressé, comme je l'étais pour celle qui m'a trompé, qui m'a fui. Elle coulera des jours filés d'une soie plus fine que la robe des madones, plus doux que le vent du soir sur l'Arno. Si vous ne m'avez pas trompé sur le lieu de sa retraite, Pompeo vous appartient, disposez de lui, il vous doit tout. Si je reviens un jour à Florence avec cette enfant, c'est à votre porte que j'irai frapper, elle vous connaîtra, je lui apprendrai à vous chérir. Je suis d'une race où l'on se souvient, j'oublie cependant que je vous dois mes malheurs en fait de fortune. Oui, je l'oublie, ajoutai-je, je l'oublie pour ne me souvenir que d'une chose, c'est que je vous dois ma fille !

En parlant ainsi, je ne voyais même plus sa laideur ; j'étais ému. La cloche de la prison vint à sonner ; la ronde des gardes commençait.

— Joshua, repris-je, il faut que vous acheviez votre œuvre. J'ai la clef de Jeronimo, le geôlier ; dépouillez votre manteau et couvrez-m'en ; de cette façon, je pourrai sortir.

Et comme il hésitait :

— Vous direz, ajoutai-je, que je vous ai menacé, que vous avez eu peur de ma violence ; on vous croira. En un mot, vous direz ce que vous voudrez ; mais je vous préviens que je tire sur vous les verrous de ce cachot.

Avant qu'il eût pu me répondre, j'avais endossé sa cape et rabattu son feutre sur mes yeux ; je pris même son masque et je me le collai sur le visage sans répugnance. J'en eusse fait autant d'un pestiféré, tant j'étais ivre de joie.

Je rendis moi-même sa clef au geôlier. Les portes franchies sans obstacle, je courus à une osteria, dans laquelle couchaient des voituriens. J'arrêtai mon passage avec l'un d'eux ; je partis. Le son du campanile fut bientôt le seul bruit que j'entendis ; je me retournai, j'étais déjà loin de Florence.

Mille idées confuses assiégeaient mon esprit pendant ce voyage ; à chaque étape je tremblais ; j'avais mon masque, on me prit bien vite pour un sbire. Arrivé en France, je n'eus rien de plus pressé que de me rendre à l'adresse que m'avait donnée Joshua. On me renvoya comme un fou de cette maison.

Ma figure ne me servait guère, je dois l'avouer ; mon aspect était pauvre, mon air inspirait la méfiance. La révolte des huguenots commençait. En voyant le roi de France engagé dans une guerre étrangère, ils avaient cru le temps favorable pour se montrer. Le duc de Rohan et M. de Soubise, son frère, étaient regardés comme les principaux chefs. J'entrai à leur solde et je fis la guerre en Languedoc. Au siége de la Rochelle, je m'étais traîné à demi mort sous une batterie espérant mourir ; un Italien me vit et me releva. Il me reprocha de servir des protestants, moi qui étais catholique. Dans les extrémités où je me trouvais, pouvais-je, hélas ! choisir ? Je rougis, cependant, de me voir ainsi le valet de maîtres qui n'étaient pas nés pour être les miens, je pensai à mon pays. Lorsque j'y revenais, la fièvre me prit en route. Les deux reines, qui étaient restées à Lyon, profitaient de la maladie du roi

pour perdre le cardinal ; déjà même Anne d'Autriche s'était assurée de plusieurs personnes pour l'arrêter en cas que le roi mourût. Alarmé de la part qu'on me proposait dans ces intrigues, je pris le parti de m'enfuir, je gagnai la Suisse et me mis au service des prisons. La paix d'Italie était faite, je rentrai dans ma ville ; mais tout s'y trouvait changé. Un désir ardent, celui de la vengeance, dominait alors mes pensées, je cherchai partout le Joshua qui m'avait si lâchement abusé. Celle qui m'avait jadis aimé avait fui avec son époux ; je demeurai seul, errant comme une ombre autour de sa demeure déserte. C'était pour moi une sorte de plaisir morne et douloureux que cette promenade habituelle ; par instants, il me semblait la revoir, mais toujours à côté d'elle passait le masque noir de Joshua. Malgré mes recherches, je ne pus retrouver cet homme qui m'avait abreuvé de tant de douleurs ; on le croyait mort ainsi que moi. Qu'avait-il fait du seul bien qui me restât ? Dans quel piége terrible avait-il entraîné ma pauvre enfant ? Je ne pouvais croire encore à l'affreuse méchanceté de Joshua, quand la lettre d'un ami laissé en France me força de l'y rejoindre. Cet ami se mourait, et il ne voulait pas mourir sans me parler.

Je courus chez lui ; j'appris de sa bouche le nouveau nom qu'avait pris Joshua, mais il ne put me donner d'autres détails. Joshua s'était, suivant lui, fixé en France, il y vivait d'une vie sourde et mystérieuse, Il était puissant, une protection haute l'appuyait. Je demandai partout la demeure de mon ennemi, mais je ne pus rien savoir. Le bonheur a fait que je vous ai rencontré ; je suis à vous, monseigneur, mais, comme je vous l'ai dit, il faut que ce misérable soit à moi ! Ce n'est pas assez de sa vie et de son sang pour me payer de quinze années d'opprobre, de misère, de désespoir ; il faut qu'il avoue son crime à vos pieds, il faut qu'il meure de la mort qu'il a donnée à ma fille !... Monseigneur, je ne sais pas ce que vous allez me dire de faire, mais voilà ce que cet infâme m'a fait ! Vous me le livrerez, vous devez savoir où il se cache. Là-bas, monseigneur, il se nommait Joshua, ici il se nomme Samuel !

Le masque tressaillit ; la voix de Pompeo ressemblait à un glas funèbre. Tous deux venaient alors de s'arrêter machinalement, Pompeo, comme un homme qui s'est allégé du poids oppressant des souvenirs ; son guide, prêt à fléchir sous le saisissement de sa terreur… L'Italien se retourna un instant comme pour juger de l'espace qu'ils venaient de parcourir, ils se trouvaient au coin de la rue des Lions-Saint-Paul.

— Monseigneur, reprit Pompeo, signez-vous ici le pacte que je vous propose ? Me promettez-vous de me livrer Samuel ?

— Je te signerai là-haut tout ce que tu voudras, murmura le masque d'une voix troublée.

En même temps, il montrait à Pompeo une fenêtre éclairée au premier étage d'une maison formant l'angle de la rue des Lions-Saint-Paul.

— Vous me le jurez ? demanda une seconde fois Pompeo.

— Sur Dieu et sa croix, je te le jure.

— C'est bien, je suis à vos ordres.

— Frappe donc à cette autre porte que voici : c'est un marchand de blé, tu l'éveilleras. Voici de quoi le payer, prends ma bourse.

— Que demanderai-je ?

— Deux sacs de toile.

Tome 1 · 11

Pompeo frappa à la porte du marchand de blé, pendant que le docteur examinait avec une scrupuleuse attention la maison où brillait un faible jet de lumière…

C'était une maison obscure et noirâtre, formant, nous l'avons dit, l'angle de la rue des Lions-Saint-Paul qui avoisine le quai de l'Arsenal, et dont elle ne se trouvait séparée que par l'hôtel à porte cintrée qu'occupa plus tard Marie d'Aubray, connue depuis sous le nom de la marquise de Brinvilliers…

Jamais peut-être un édifice plus sombre et plus triste n'avait frappé la vue du promeneur, le porche en était sinistre, les charpentes affaissées… La seule partie qui fût alors éclairée était une tourelle placée à l'extrémité de la rue ; cette tourelle avait un balcon élevé de dix pieds au dessus du sol…

La nuit drapait la rue d'ombres profondes, gigantesques…

Dans ce quartier désert, tout se taisait : la pluie avait cessé, on n'entendait plus que les raffales du vent sur les eaux mornes de la Seine…

Le masque laissa Pompeo faire son marché ; puis, quand il fut venu avec ses deux sacs, il lui dit :

— Voilà qui est bien ; tu vas m'attendre sous ce balcon. Quand il en sera temps, je t'appellerai, tu monteras.

Le masque souleva alors le marteau de la porte ; l'instant d'après, une vieille Moresse, son flambeau en main, montra sa tête cuivrée à une lucarne…

— Ta maîtresse m'attend, lui dit le masque, je la précède ; ouvre-moi !

La Moresse hésita d'abord ; puis, vaincue par le ton impérieux de celui qui frappait, elle descendit. Après lui avoir ouvert, elle referma la porte.

Le masque se trouva bientôt introduit par elle dans une pièce octogone. Un lit à pente de damas en fermait le fond ; sur la gauche était un prie-Dieu, à droite, une toilette…

La toilette était bordée d'une frange de guipures ; sur ses tablettes s'épanouissaient les aromes et les pâtes inventées par le Preux, parfumeur de la reine mère. C'étaient des onguents et des sachets, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous ; mais que l'on se reporte au siècle où l'on accusait Marie Stuart de prendre au Louvre même des bains de lait et de vin, et l'on comprendra la valeur de ces trésors de beauté ! Une mante, un loup, un manchon à glands de perle, une mandoline, oubliés sur une table, complétaient le décor de cette pièce. Les rideaux du lit étaient relevés, et laissaient voir au fond une niche couverte d'un voile noir.

La Moresse établit le visiteur dans un fauteuil près du feu qui pétillait ; elle eut soin seulement de lui montrer l'heure à la pendule.

— Ma maîtresse, demanda-t-elle à l'étranger, reviendra donc bien avant dans la nuit de chez la reine mère ?

— Tranquillise-toi, elle ne peut tarder.

— J'ai terminé cette nuit les préparatifs de notre départ, continua la Moresse. Demain nous devons rejoindre madame la reine, qui veut loger ma maîtresse au Louvre… Elle vous l'a dit sans doute ?… Un gentilhomme de la reine doit l'escorter.

— Et c'est moi qui suis ce gentilhomme… Repose-toi de tout sur mon zèle, et laisse-moi seul.

La Moresse s'inclina ; elle avait vu briller au doigt du masque une bague d'un grand prix. Le départ de sa maîtresse était mystérieux ; il n'était donc pas étonnant qu'un gentilhomme masqué vînt la chercher.

Ce masque, le médecin du cardinal l'ôta dès que la Moresse se fut éloignée ; il se leva et courut se regarder à une glace de Venise placée à côté du lit.

— Est-ce bien moi, se dit-il, moi que l'enfer ne désavouerait pas pour un de ses fils ; qui mire ma laideur dans ce cristal où l'une des

plus fières beautés de l'Italie se contemple ? Est-ce bien moi qui me trouve ici, à cette heure, dans la chambre de là duchesse de Fornaro ?

Oui, c'est moi, c'est bien moi, poursuivit-il en continuant l'examen de chaque objet. À quel autre homme qu'à moi le cardinal eût-il confié cette sombre et terrible mission ? Si je connais sa haine, ne sait-il donc pas la mienne ? Ne sait-il pas qu'éconduit, repoussé par la duchesse, j'ai dévoré l'affront le plus sanglant, un affront que n'ont pu laver encore quinze années ! Voilà donc le lieu où se cache Teresina Pitti, la veuve de Fornaro ? Encore quelques instants, et je vais la revoir, cette altière duchesse qui a su blesser à la fois mon orgueil et mon amour ! Je suis son maître, son juge ! Puissances de l'enfer, m'abandonnerez-vous quand elle viendra ? Irais-je m'attendrir ? Vais-je pleurer comme un lâche ! Les paroles de cet homme résonnent encore à mon oreille comme une audacieuse dérision. N'est-ce donc pas lui qu'elle m'a préféré ? N'est-ce donc pas lui que peut-être elle aime encore ? Et que suis-je à jamais pour lui ? Un monstre, un reptile qu'il écrasera. Il est loin de se douter à quel homme il a demande tout à l'heure le droit de tuer Samuel ! Il obéira, oh ! oui, il m'obéira !

En achevant ces mots, le docteur laissa errer sur sa lèvre un sourire que lui eût envié Satan lui-même. Il se trouvait alors devant le lit de la duchesse ; dans le fond de ce lit était la niche recouverte du voile noir.

Après avoir considéré lentement chaque détail de cette pièce, il entra dans la ruelle, et d'une main hardie il souleva le voile tiré sur la niche…

Le docteur distingua alors un coffre de forme oblongue, en bois de cèdre, soigneusement fermé par quatre serrures de fer, et dont l'examen le jeta dans le plus profond étonnement.

Plusieurs têtes de mort et des os placés en croix étaient les seuls ornements de ce coffre ; au-dessus de la serrure principale, on lisait cette inscription espagnole en grosses lettres Cuidad.

Cédant à un mouvement de curiosité, le docteur avançait déjà la main vers ce coffre, quand il se ressouvint de l'avis de Richelieu… Une sueur glacée mouilla son front ; il replaça le voile noir sur la niche…

En ce moment, un bruit de roues se fit entendre près de la rue des Lions-Saint-Paul ; ce bruit venait du quai…

Le docteur remit son masque, cacha la lampe et entr'ouvrit doucement la fenêtre…

Il vit alors une litière qui allait tourner le coin de la rue ; dans cette litière était une femme, le visage couvert d'un loup de velours ; aux côtés de la voiture, deux valets à la livrée de la reine, dont le vent venait d'éteindre les torches…

Il referma la fenêtre, après s'être assuré que Pompeo, placé sous la troisième porte de la rue, dans un rencoignement obscur, attendait ses ordres…

Replaçant alors la lampe, et s'approchant d'un guéridon à pieds tors auprès du lit, le docteur prit le gobelet qui s'y trouvait et y répandit une poudre blanche qu'il mêla avec l'eau contenue sur cette table dans un flacon.

Cela fait, il tira sur lui l'une des portières en brocatelle de la chambre ; puis, retenant son souffle, il attendit…

Une femme entrait dans l'appartement, son loup à la main, le visage pâle, les traits bouleversés…

— Suzanna, dit-elle à la Moresse en s'asseyant, laisse-moi, je veux être seule…

Et comme la Moresse semblait vouloir lui parler :

— Laisse-moi, reprit-elle d'un ton qui, cette fois, devenait l'équivalent d'un ordre.

Suzanna sortit si émue du désordre de sa maîtresse, qu'elle ne put trouver aucune parole. La duchesse se regarda au miroir dont le docteur s'était approché un quart d'heure avant, et elle eut peur d'elle-même… Ses lèvres tremblaient, son sein était oppressé…

— C'est lui !… c'est bien lui !… murmura-t-elle accablée. Mais… Oh ! non… c'est impossible !… Pourtant, je l'ai vu, je l'ai reconnu : oui, là… tout à l'heure…

Elle ouvrit la fenêtre et chercha des yeux dans la rue sombre.

— Rien, rien, maintenant ! poursuivit-elle. Je me suis trompée, c'était une vision.

Dans son trouble, elle se jeta à genoux devant son prie-Dieu. Sa respiration était brève, ses yeux égarés, sa prière entrecoupée de soupirs. Quand elle se releva, ses forces la trahirent ; elle se traîna éperdue jusqu'à son lit.

Dans sa soif brûlante, elle saisit le gobelet et elle but…

— Bien, murmura-t-elle, comme si elle eût encore parlé à sa Moresse ; bien, Suzanna, ce breuvage va me calmer.

Elle s'était jetée tout habillée sur le lit ; ses yeux s'y fermèrent bientôt, un pesant sommeil lia ses membres.

Le docteur écarta alors le rideau, puis sortant avec précaution de sa cachette, il poussa le verrou de l'appartement…

— Maintenant, à l'œuvre, murmura-t-il en regardant la duchesse.

Elle ressemblait à une de ces femmes de marbre couchées mollement sur la pierre d'un cénotaphe… Le docteur s'arrêta quelques instants pour contempler cette magnifique figure, beauté royale, souveraine, que le ciseau du Berruguete ou de l'Ano semblait avoir devinée. De longs cheveux noirs, nattés de perles, s'épanouissaient en touffes bouclées autour de ce front et de ces joues, splendides encore de l'éclat

du bal ; les épaules de la duchesse le disputaient à la blancheur de l'oreiller. Ses bras et ses mains étaient chargés de bijoux du plus grand prix ; sa robe brochée d'or, ses dentelles et son reliquaire de pierreries éblouissaient… Un parfum d'ambre et de violette s'échappait encore de ses gants négligemment jetés sur les courtines, près de son éventail de laque…

Rien qu'à voir cette femme, tout autre que le docteur eût alors été ému.

Les lignes de son visage revenaient de droit à cette aristocratie italienne, orgueilleuse du sang des Médicis, type hautain, sévère et presque perdu en France depuis la fin de la reine Catherine. La blancheur de cette peau égalait celle du camée ; ses cils abaissés, aussi noirs que l'aile d'un corbeau, cachaient alors le feu de son œil humide et nacré. Elle avait à peine trente et un ans, l'âge de la puissance et de l'empire chez la femme. Pendant que le vent d'hiver hurlait au dehors d'horribles cris, son silence au milieu de cette chambre silencieuse et verrouillée glaçait l'âme… Assoupie, vaincue par cet infernal breuvage, elle ne représentait plus qu'un cadavre…

Le docteur la regardait avec une ivresse froide et recueillie, comme l'aligator après avoir fasciné l'oiseau, comme le tigre éveillé auprès du pâtre endormi…

— Enfin, murmura-t-il en marchant d'un pas ferme vers la fenêtre du balcon.

Au bruit de l'espagnolette, Pompeo parut dans l'ombre.

— Bien, dit le masque à voix basse, fidèle au signal… je te reconnais… attends-moi !

Il rentra dans la chambre, saisit le voile noir qui couvrait la niche, et le noua sur la figure de la duchesse. Il tira ensuite sur elle les rideaux du lit.

— Maintenant cet homme peut entrer, dit-il en revenant au balcon.

Pompeo avait trouvé la porte de la maison fermée, il n'osait frapper ; le docteur arracha les damas de la fenêtre, et il les jeta à Pompeo.

L'Italien fut bien vite sur le balcon à l'aide de cette échelle improvisée…

— Pompeo, lui dit le docteur, nous n'avons pas un instant à perdre, le cardinal est pressé.

— Excellence, je suis à vos ordres, répondit Pompeo en déposant les deux sacs au milieu de l'appartement.

— Pompeo, reprit le masque, tu n'as pas, je pense, oublié nos conventions ?

— Non, monseigneur ; les vôtres pas plus que les miennes.

Le docteur réprima un sourire d'amer dépit.

— Tu sais que la vengeance de Richelieu est souvent de la justice… continua-t-il cauteleusement.

— Je sais que le cardinal a sans doute le droit de faire ce que vous allez me dire de faire ici, répondit Pompeo, devenu pâle.

— Regarde donc, dit le masque, et tiens-toi prêt !

Le docteur ouvrit alors les rideaux du lit, et montra à l'Italien la femme endormie.

En voyant ce visage recouvert d'un voile noir, Pompeo réprima un tressaillement léger.

— Quelque crime d'État, murmura-t-il… une femme qui n'est plus déjà qu'un cadavre.

— Un cadavre, reprit le docteur, tu l'as dit. Lui entends-tu prononcer une plainte sous cette gaze ? Réponds, parle-t-elle ?

L'Italien se signa.

— Donc, continua le docteur, tu vas prendre ce corps et l'enfermer dans ce sac, Derrière elle, tu vois également ce coffre ?

— Oui, monseigneur, je le vois.

— Ce coffre et cette femme doivent disparaître à tout jamais… Dépêchons.

Pompeo demeurait anéanti, un combat intérieur brisait ses forces.

— Ils disparaîtront comme Samuel, reprit-il ; vous me l'avez juré !…

Et l'Italien montrait du doigt un crucifix à son guide. Devant cette image sacrée, le docteur recula d'abord ; puis il reprit :

— Oui, je jure encore que tu verras Samuel !

Oui, continua-t-il à part lui, tu le verras !

— Et je pourrai me venger sur lui ?

— Tu te vengeras.

— Comme le cardinal se venge ici sur cette femme ?

— Soit, tu pourras un jour me rappeler ces paroles, dit le masque d'une voix sourde. Que veux-tu de plus ?

— Il suffit, dit Pompeo. Ce n'est pas cette femme, c'est Samuel qu'il me semble ensevelir à tout jamais !

Et, guidé par la lumière que portait alors le docteur, Pompeo saisit la femme placée sur le lit en laissant échapper un rugissement de joie.

Son corps admirable, ses bras et son cou, il les plia comme fait le chasseur d'un chamois étendu par la balle sur un glacier, un frémissement horrible et féroce agitait ses membres ; il y avait du sang et de la rage dans ses yeux.

— Qu'il en soit fait ainsi de Samuel, dit-il en nouant les cordes du sac.

Le docteur le regardait faire comme s'il se fût agi d'un corps privé déjà de la vie. Nul soupir, nulle plainte ne s'étaient échappés de cette bouche fermée du sceau d'un implacable sommeil, enchaînée par une torpeur léthargique…

— Maintenant, dit-il, prends ce coffre.

Pompeo souleva son front alourdi ; il ne comprenait guère ce qu'il voyait, car il ne voyait, lui, que Samuel…

Arrivé près du coffre, il le souleva d'une main sûre. Que renfermait cet étui de cèdre ? il l'ignorait ; mais sur l'ordre du docteur, il le fit glisser également dans l'autre sac.

Le docteur regarda de nouveau à la fenêtre.

— Nous sommes maîtres du terrain, poursuivit-il, la lumière a disparu. La Moresse dort, partons !

Il souffla la lampe et tira les rideaux du lit.

Après avoir descendu tous deux l'escalier, ils se trouvèrent dans la rue. Le docteur s'était chargé du coffre, et Pompeo de la femme. Tous deux gagnèrent alors le pont Marie…

— Pompeo, dit le docteur après avoir appuyé les deux sacs contre le parapet, Pompeo, souviens-toi de ta promesse !

En ce moment même, un pas léger qui venait du pont de la Tournelle fit tressaillir les deux hommes…

La nuit était profonde, et l'on ne distinguait aucune lumière dans l'île Saint-Louis.

— Alerte ! Pompeo, dit le docteur, pousse ces deux sacs en Seine !…

Pompeo allait obéir, mais, vaincu par la pesanteur de l'un des sacs, il le laissa appuyé contre l'autre sur le parapet du pont…

Peut-être aussi l'idée d'un pareil attentat glaçait les forces de l'Italien…

— Attention, reprit le docteur, je t'observe.

En disant ces mots, le docteur tira de sa robe un poignard.

Il s'abrita ensuite sous le porche le plus voisin de la rue des Nonaindières…

Pompeo hésitait encore, quand il se rappela l'ordre absolu du cardinal… Il souleva le sac où était enfermé le coffret, et s'apprêta à le jeter dans la Seine.

Mais en ce moment, il entrevit à côté de lui une forme humaine… C'était un jeune homme qui se penchait lui-même sur le parapet.

Tome 1 · 12

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? demanda Pompeo.

L'inconnu ne répondit pas. Il s'était penché, nous l'avons dit, et considérait d'un regard morne les eaux noirâtres du fleuve…

Ses vêtements en désordre, son air désespéré, effrayèrent Pompeo. C'était un jeune homme très-élégamment vêtu.

— Maudit soit le jeu ! s'écria-t-il en frappant du poing sur le parapet.

— Monsieur a joué ? demanda Pompeo, cherchant à l'envisager sous l'ombre de son feutre.

— J'ai perdu, répondit-il. Et comme je dois, je confie ma dette à la Seine !

En même temps, il avait enjambé le parapet… Dans ce mouvement, son feutre tomba sur le quai.

— Charles Gruyn ! s'écria Pompeo en reconnaissant le fils du cabaretier…

— L'Italien de cette nuit, reprit Charles. Vous étiez à ce jeu ? demanda le jeune homme d'une voix sourde.. En ce cas, vous devez savoir mon déshonneur. J'ai perdu, monsieur, et j'ai perdu sur parole… Ces gens m'ont volé, sans doute ! Le vin qu'ils m'ont fait boire alourdit encore mon cerveau.

— Mon cher ami, reprit l'Italien, vous avez voulu tout à l'heure me rendre un service en croisant l'épée contre les gens du cardinal qui m'emmenaient, acceptez, de grâce, l'offre de mon argent ; je voudrais être mille fois plus riche…

Et Pompeo partagea en même temps avec le jeune homme l'argent qu'il avait reçu du docteur.

— Maintenant, dit-il, vous m'aiderez bien à jeter ceci en Seine ?

— Volontiers, dit Charles, sans trop comprendre ce dont il allait s'agir.

Pompeo s'empara du sac où était le coffre, et d'un bras nerveux il le lança dans la rivière… Un tourbillon d'écume suivit cette chute qui troubla seule le silence des ondes… Charles Gruyn semblait absorbé ; il

avait reçu machinalement les pièces d'or de l'Italien, il murmurait quelques paroles à voix basse.

— À vous celui-ci, dit Pompeo à Charles, en lui indiquant le second sac.

— Qu'avez-vous donc là ? se prit à demander le jeune homme.

— Une marchandise suspecte. C'était un misérable qui vendait à faux poids, et je dois jeter en Seine ce qu'il vendait, c'est l'ordre de la justice.

Charles Gruyn posa la main sur le sac, mais au même instant il la retira comme si le contact de cette toile l'eût brûlé…

— Mais il y a un corps dans ce sac ! s'écria-t-il.

Avant qu'il eût pu se retourner, Pompeo avait lui-même poussé le bras du jeune homme ; il s'enfuit et rejoignit le docteur…

— Au revoir et à bientôt ! cria-t-il à Charles.

Le jeune homme passa la main sur son front comme s'il eût été le jouet d'un rêve, il avait cru entendre un gémissement étouffé quand le sac tomba dans l'eau.

— Que saint Charles Borromée, mon patron, me soit en aide ! murmura-t-il en regardant le cercle blanchâtre produit par la chute du sac dans le fleuve… Je crois que les fumées du vin sont tout à fait dissipées ; serait-ce donc un crime que cet étranger m'a fait commettre, et ne puis-je…

Il regarda alors avec terreur autour de lui, mais tout se taisait… L'endroit était isolé, les constructions du pont Marie n'étaient pas encore achevées, ses maisons ne devaient se voir habitées que dans un mois. Le porche sous lequel l'Italien l'avait rencontré formait le milieu du pont et décrivait un arc sur ses assises ; il était embarrassé de moellons, de chaux et de briques laissés par les ouvriers. Chancelant, épou-

vanté, Charles s'assit sur une pierre et se prit machinalement à tourner les yeux vers la demeure de son père.

Une seule lumière brillait alors au cabaret de la Pomme de pin, cette lumière venait de la chambre de Mariette…

Charles la contempla quelques secondes avec une avide attention, puis tout d'un coup il vit s'éteindre son faible rayon.

— Si j'étais superstitieux, se dit-il, je croirais ce feu un avertissement du ciel. Toute flamme est-elle donc éteinte en moi, ô mon Dieu ! même celle du courage ! Oh ! oui, je dois savoir si je suis ici le complice d'un assassin ! Illusion ou réalité, ce gémissement vibre encore à mon oreille… Oui, je le jure ici par Mariette et par ce toit que j'ai fui, je veux sonder à fond ce mystère qui me pèse… Mais rien, rien, mon Dieu, pas même une barque sur l'eau !… Le vent et la pluie fouettent mes cheveux, la terre tremble sous moi.

Mais, reprit-il bientôt… je ne me trompe pas ; oui, voici un point lumineux, là… tout devant moi… C'est à la cabane de maître Gérard, le passeux, que brille cette lumière… Ah ! courons, courons, peut-être pourrai-je encore le prévenir… Ô mon Dieu, faites que j'arrive à temps !

Le jeune homme avait déjà tourné l'angle du pont Marie, puis, laissant à sa gauche l'Arsenal et les Célestins, il se trouva bientôt avoir franchi dans sa course l'espace étroit qui forme à cette heure le quai d'Anjou.

La cabane du passeux se trouvant placée, nous l'avons dit, à la pointe de l'île, elle était souvent, l'été, le point de mire des baigneurs ou des jeunes nautoniers qui, à l'exemple de Charles, s'exerçaient aux joutes.

Plus Charles approchait, plus le cœur menaçait de lui manquer… C'était une course folle, une course d'athlète, mais Charles en avait

souvent entrepris de pareilles ; une main invisible le poussait, d'ailleurs, il fendait le vent comme une arbalète lancée…

Tout d'un coup il s'arrêta devant la cabane de maître Gérard.

La porte donnant sur la rivière en était alors entr'ouverte et laissait échapper une lueur abondante… Devant cette porte jetait une barque, maître Gérard ayant obtenu de messieurs les échevins le droit de pêche, et l'édilité lui concédant en ce lieu droit d'observation et de police.

Le jeune homme le vit agiter alors sa lumière sur l'eau, c'était une grosse torche de résine…

— À l'aide, mon cher Gérard ! cria-t-il au passeux, retirez vos filets, mais ayez garde qu'ils ne rompent !

Maître Gérard se retourna en entendant cette voix ; il vit Charles Gruyn qu'il connaissait, il le vit pâle, haletant.

— Bonté divine ! lui demanda-t-il, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, maître Gérard, que sans mon bras, vous courez grand risque. Ceci n'est pas une pêche ordinaire. Mais dites, vous avez donc senti vous-même une commotion ?…

— Une commotion telle, reprit le passeux, qu'il m'a semblé qu'un bois de flottage heurtait ma cabane… Monsieur Charles, qu'est-ce donc ?

— Rien, mon brave Gérard, si ce n'est que j'ai vu tout à l'heure un homme jeter du pont Marie deux sacs pesants dans la Seine…

- Attention, alors, détachez ma barque, et voyons !

Charles obéit, et il sentit bientôt, au poids du filet, qu'ils étaient sûrs tous deux d'une découverte. Maître Gérard faisait de vains efforts pour amener le double fardeau jusqu'à lui…

— Mes forces me trahissent ! cria-t-il à Charles.

Charles aida le passeux et retira les filets demi-rompus. Les deux sacs apparurent à l'œil hébété de maître Gérard. Le jeune homme et lui les transportèrent à la cabane.

— Un instant, dit Gérard, voilà une aubaine à laquelle j'ai droit, partageons.

Charles haussa les épaules. Il était si faible, qu'il étancha d'abord la sueur qui ruisselait de son front, puis saisissant un couteau sur la table du passeux :

— Regarde donc et choisis, lui cria-t-il.

Les deux sacs ouverts, Charles réprima un tressaillement singulier en voyant que l'un contenait un coffre, l'autre une femme dont la tête était couverte d'un voile…

Le choix du jeune homme fut bientôt fait.

— À toi ce coffre et ce qu'il contient, cria-t-il au passeux, à moi cette femme !

Il venait de soulever la gaze qui cachait les traits de l'Italienne… Une vision céleste l'eût alors moins ébloui… Une alarme soudaine lui succéda, le sang du jeune homme se retira dans sa poitrine ; il eut peur un instant de ne trouver qu'une morte. Aucun mouvement ne trahissait le sommeil de la duchesse, l'étonnement, l'épouvante, se peignaient sur le front de Charles Gruyn. Il hésita quelque temps a saisir cette main froide et à la réchauffer au feu de sa jeune et chaude haleine ; en proie lui-même à un trouble qu'il n'avait jamais ressenti, il contemplait cette merveilleuse créature dans un silencieux accablement. L'eau ruisselait alors de ses cheveux et de sa robe, une teinte violette marbrait ses bras et ses joues. Charles l'approcha du feu, il y jeta de nouveaux sarments, puis, saisissant un flacon que lui prêta le passeux, il se décida à l'approcher des lèvres de la victime.

Maître Gérard l'aidait dans tous ces soins d'un air distrait, jetant de temps à autre un regard cupide sur le coffre… Il parvint cependant avec Charles à placer la dame sur son lit ; peu à peu les joues de la duchesse se coloraient, son sein commençait à battre… En rouvrant les yeux, elle trouva près d'elle le jeune homme agenouillé…

Presque au même instant, et de l'autre côte de la cabane, une détonation soudaine, inexplicable pour Charles Gruyn, frappa son oreille et fit voler des éclats de bois noircis et fumants jusque sur lui. Il vit le passeux étendu auprès du coffre qu'il, avait voulu ouvrir, il le vit sanglant, immobile… Il était mort.

Tome 1 · 13

Àce bruit terrible, aussi prompt que l'éclair, aussi mortel que la foudre, la duchesse s'était levée droite sur son séant. Charles lui montra le coffre et le passeux…

Un sang sortait du front de maître Gérard ; les parois du coffre jonchaient le sol…

En voyant ces débris, la duchesse eut l'air de se souvenir ; elle passa la main rapidement sur son front…

Un homme mort, ici s'écria Charles Gruyn ; ah ! madame, je suis perdu !

Et comme elle le regardait avec ses grands yeux ouverts, il se recula, et poussa un cri étouffé…

Il avait reconnu celle qu'il nommait comme tant d'autres la comtesse Alvinzi, celle qu'il aimait…

Pour elle, en ce moment, la présence d'un être surnaturel l'eût moins surprise que la vue de Charles… Elle ne pouvait comprendre où elle était, encore moins comment il se faisait que ce jeune homme fût là à ses pieds… Elle examinait les meubles misérables de cette chambre, le cadavre de maître Gérard, les planches éparses de ce coffre, avec une stupide attention… son regard vitré, alourdi, se voilait d'ombre par instants, comme celui des passagers d'un navire pendant la tempête ; le sens des objets l'abandonnait. Elle ne se rappelait pas avoir jamais rencontré la figure de Charles ; pour le cordial du passeux, il la brûlait ; toutefois, cette souffrance convulsive ramenait chez elle le mécanisme des forces… Insensiblement, la vie et la chaleur lui revinrent ; mais cette fumée et ce sang répandu sur les nattes de la cahute lui firent peur. Elle écarta sa chevelure humide, et voulut secouer sa somnolence… Un feu vif et clair pétillait dans l'âtre, ses membres engourdis se ranimèrent peu à peu.

Épuisé, anéanti, Charles se demandait en vain par quelle vengeance affreuse cette femme noble et belle, cette femme qu'il n'avait fait qu'entrevoir, se trouvait ainsi en sa puissance. Le souffle de sa bouche, il l'écoutait à genoux ; tour à tour il remerciait le ciel et il tremblait, donnant à peine un coup d'œil à ce cadavre du passeux. Qu'allait-il devenir entre ce mort et cette grande dame qu'on voulait aussi faire mourir ? Dans quel réseau fatal d'événements se verrait-il enlacé ? sortirait-il vainqueur ou vaincu de cette lutte ? Des frissons de crainte, d'amour et d'espoir couraient dans les veines de Charles. Son plan était tracé ; à tout prix il sauverait cette femme, il la sauverait, dût-il se perdre ! Mais comment la sauver ? où la transporter, où lui assurer un gîte ? Celui du passeux devenait accusateur.

Cependant l'heure s'écoulait ; un jour d'ardoise filtrait à travers l'unique fenêtre de la cabane…

Le feu se mourait, l'aube couvrait la Seine de lueurs pâles ; la duchesse eut peur de cette clarté ; elle interrogea le visage du jeune

homme…

Charles soutenait alors sa tête brûlante entre ses mains, mille pensées nouvelles et absorbantes l'assiégeaient ; il songeait à son père, à Mariette, et enfin à cette étrangère, dont il ne connaissait en rien la vie. Quel était son crime ? qu'avait-elle donc fait, encore une fois, pour attirer sur elle un tel châtiment ? Les moments étaient précieux, il fallait agir : Charles se leva.

Il se leva, et sous le costume élégant qu'il portait, il montra aux regards de la duchesse une taille que plus d'un raffiné eût enviée, un air mâle et résolu. Il était beau de cette beauté singulière que donnent les grandes occasions ; la sincérité de son âme se faisait jour dans ses yeux ; la duchesse l'examina sans frayeur, et elle lui dit :

— Vous êtes gentilhomme, monsieur ?

Cette demande fit rougir Charles. Il reprit cependant assurance, et songeant à l'habit qui pouvait causer cette méprise :

Madame, répondit-il, j'aurai pour vous servir le cœur et l'habit d'un gentilhomme…

— Bien, dit-elle, j'ai besoin d'un homme comme vous pour me reconduire où je vais… Le désordre de mes idées ne me permet pas de comprendre comment je suis ici, vous me le direz… Mais hâtons-nous. Il faut, continua-t-elle, que vous me meniez chez la reine mère.

— Y pensez-vous, madame ! répondit Charles, sérieusement effrayé du péril de cette démarche ; ne voyez-vous donc pas qu'il ne nous reste d'autre parti que la fuite ?

— La fuite ? et pourquoi ? lui demanda la duchesse.

— Madame, reprit Charles, vous êtes menacée, poursuivie.

— Moi, murmura-t-elle, en cherchant à rassembler ses souvenirs. Que m'a-t-on donc fait ? où suis-je ?

— Fuyons, madame, fuyons ; ne voyez-vous pas ce cadavre et ces débris ? Vous êtes ici, madame, dans la cabane de maître Gérard, le passeux de l'île ; ce malheureux a voulu ouvrir ce coffre, et le ciel l'en a puni… Voyez, ce coffre n'est-il point à vous ? Je n'y vois, moi, continua Charles en se penchant sur son étui fracassé, que des monceaux de papiers qui brûlent encore…

— Un coffre ! des papiers ! murmura-t-elle, comme si elle se fût dégagée de la torpeur d'un rêve ; voyons !

Et, s'élançant du lit de maître Gérard, elle prit un flambeau et se traîna elle-même jusqu'au coffre.

— Oui… c'est bien cela… dit-elle à part, en regardant les éclats du bois de cèdre à demi brûlés qui jonchaient le sol. Ce sont là les actes que je devais remettre à la reine mère, les actes qui devaient perdre Richelieu ; il avait été convenu, entre elle et moi, qu'un condamné à mort ouvrirait seul cette cassette qui vomit le fer et le feu. La correspondance du cardinal avec Concini est la proie des flammes ! Que vais-je devenir, ô malheureuse que je suis !

En parlant ainsi, la duchesse, de ses mains tremblantes, convulsives, cherchait encore à disputer au feu les papiers qu'il consumait.

— Rien, plus rien ! continua-t-elle accablée. Mais vous ne saviez donc pas, monsieur, ce que contenait ce coffre ? vous n'êtes donc point le guide que j'attendais, vous n'êtes donc point envoyé par la reine mère ? Seriez-vous un espion ? répondez ! dit-elle en se redressant avec énergie devant Charles.

— Madame, répondit le jeune homme avec une fierté triste, je ne suis point un espion, rassurez-vous. Je passais, il n'y a qu'un instant, sur le pont, un homme a jeté de là deux sacs dans la Seine… Le premier de ces sacs contenait ce coffre ; le second… oh ! mais cela est affreux ! poursuivit-il, non, vous ne le croirez pas.

— Achevez.

— Eh bien… madame, le second renfermait une femme d'une admirable beauté, noble et divine créature dont la cupidité ou la haine voulait trancher l'existence… cette femme… c'était vous !

— Moi ! balbutia la duchesse en se reculant d'un bond rapide, comme si elle eût vu sur elle un poignard levé. Elle regarda ses habits mouillés, ses cheveux ruisselants et elle pâlit.

— Vous-même… Comprenez-vous maintenant qu'il faille vous dérober à la vengeance de vos ennemis ? Comprenez-vous que ce cadavre nous accuse ? Par pitié, madame, puisque le ciel m'a fait déjouer un crime, aidez-moi à compléter son œuvre en acceptant un asile, en vous confiant à moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il m'a été donné, sachez-le, de voir les traits célestes de celle que j'ai sauvée… Excusez, madame, l'aveu d'un secret qui serait mort dans mon sein ; mais en ce moment même, où je ne devrais songer qu'à fuir, une voix impérieuse me dit de rester. Madame, je suis à vous, disposez de moi et de ma vie… je vous aime !

La parole de Charles s'éteignit en ce moment sous ses sanglots ; son cœur était brisé, mais son œil rayonnait d'amour, il conjurait la duchesse, et la suppliait de croire en lui. L'indicible beauté de cette femme plongeait son âme dans une telle ivresse qu'il eût bravé pour elle mille morts. Pour la duchesse, elle ne le regardait seulement pas.

— Oui, se disait-elle en reconnaissant l'humble cabane du passeux… oui, je me souviens d'être venue dans ce gîte misérable… J'avais même remis à cet homme certain dépôt…Qu'en aura-t-il fait ? Il m'a dénoncée peut-être… enfermée dans ce sac, moi la duchesse de Fornaro ! Mais par l'ordre de qui ? Dois-je croire au démon ?…

Et ce sac humide dont l'eau filtrait, ce cadavre de maître Gérard, menaçaient de la rendre folle…

— Fuyons ! reprit Charles, j'entends des pas. Si ce n'est qu'un simple curieux, j'en aurai bientôt fini avec lui. Madame, votre bras, veuillez prendre mon manteau.

Les pas se rapprochaient en ce moment de la cahute… Le jeune homme ouvrit la lucarne… mais il ne vit rien, tant la brume du matin était épaisse… Il mit la duchesse derrière lui, et il tira son épée…

Pendant qu'il se préparait ainsi à faire bonne contenance, la duchesse cherchait de ses mains désespérées à faire céder la porte de la seule armoire que le passeux possédât…

— C'est là, ce me semble, qu'il a placé ce que je lui confiai, se disait-elle.

Au bruit que la porte légère de l'armoire fit en cédant, Charles se retourna :

— Que faites-vous ? lui demanda-t-il.

— Vide !… murmura—t—elle avec un sourire insensé… vide !… Oh ! mon Dieu, plus d'espoir ! Ce misérable était dépositaire de mon secret, il l'aura vendu ! Le ciel me venge !

Elle poussa du pied le corps du passeux, dans une rage frénétique… En cet instant même, la porte de la cahute s'ouvrit ; un personnage, vêtu d'un long domino de satin noir, et portant un masque bleu sous un feutre gris à plume blanche, apparut aux regards de Charles et de la duchesse…

— Qui es-tu ? réponds, demanda Charles en lui barrant le chemin avec son épée.

— Perdue ! s'écria la duchesse avec angoisse.

— Sauvée, reprit le masque, d'une voix qu'il cherchait à rendre sourde… Mais ce n'est pas à vous, ajouta-t-il, c'est à ce cavalier que j'ai affaire.

– À moi ? demanda Charles. Vous n'avez pas même d'épée ; est-ce un duel qu'il vous faut ?

— Non pas un duel, mais un pacte. Le jour venu, la justice sera ici ; je me charge de te soustraire à sa vengeance.

— Vous, mon gentilhomme, balbutia Charles ; vous me connaissez donc ? Vous avez su…

— Ceci me regarde. Je ne veux de toi qu'une chose.

— Parlez, oh ! parlez. Vous devez comprendre comme moi que je ne puis abandonner cette femme !… La Providence m'a permis de la sauver. Donnez-moi les moyens de fuir, et je vous jure que ma reconnaissance…

Le masque haussa les épaules.

— Vous me croyez ingrat ? Par quel serment affreux puis-je donc ici vous convaincre ? Devant quel témoin choisi par vous…

Le masque bleu avait laissé tomber son regard sur le cadavre de Gérard ; il réprima un léger tressaillement…

— Je me contente de ce corps, dit-il à Charles. Prends cette plume, et signse-moi ce que je vais te dicter… À cette condition seule…

Charles saisit une plume laissée sur la table de comptes du passeux, il allait l'enfoncer dans l'écritoire de maître Gérard, mais le masque bleu reprit ;

— Non pas avec de l'encre, avec ceci…

Charles réprima un mouvement d'horreur, le masque venait de tremper lui-même la plume dans le sang du passeux. Il la lui donna en disant :

— Je veux que tu t'engages à être désormais à moi… Tu m'appartiendras corps et âme… Dans un an, jour pour jour… ici… tu entends, heure pour heure, tu me reverras si tu en as le courage !

Charles signa ; il rendit le pacte à l'inconnu. Le regard de la duchesse l'avait soutenu, il tremblait.

— Maintenant, reprit le mystérieux protecteur, dans quelques instants tout sera prêt ! Quel que soit le chemin que vous preniez, je suis sûr que vous ne m'oublierez pas.

Tome 1 · 14

Neuf mois après ceci, par une de ces ravissantes journées de septembre, que la douce Italie peut comparer encore à celles de son printemps, trois personnes étaient assises sur l'une des pelouses vertes du Pratolino, près de Florence…

L'aspect de ces magnifiques jardins embaumés alors de l'âpre senteur de mille plantes aromatiques, la pente facile de ses ruisseaux, l'air tiède et suave passant sur les géraniums et les genêts d'or, la façade grandiose de la villa, son dessin hardi, pittoresque, tout cela eût pu émouvoir un étranger récemment venu en Toscane ; mais nos personnages étaient tous trois d'Italie, et ce n'était pas la première fois qu'ils se trouvaient réunis en ce lieu de plaisance où la noblesse florentine promène encore aujourd'hui son faste, son oisiveté ou son ennui.

Ainsi jeté sur les gazons des jardins, ce groupe rappelait ceux de Boccace ou de l'Arioste ; la grâce de ses attitudes, son élégance et surtout le choix de ses costumes, semblaient appeler le pinceau d'un peintre.

Devant une nappe étendue sur l'herbe, au milieu de deux jeunes gens merveilleusement faits et galamment équipés, une femme de

vingt à vingt-trois ans écoutait, le verre en main, pendant que son nègre balançait au-dessus d'elle une ombrelle à franges d'or. Ce qu'elle écoutait, c'était la lecture d'une lettre que l'un d'eux venait de tirer nonchalamment de son justaucorps de satin blanc. Or, s'il fallait en juger à ses distractions fréquentes, à son impatience mutine, et surtout aux gimbelettes qu'elle passait à son nègre, cette épître devait intéresser médiocrement la signora Giuditta, cantatrice attachée à la maison de l'archiduc.

L'Olympe des théâtres n'avait peut-être encore rien fourni de plus parfait que la signora ; elle arrivait de Rome, précédée d'une réputation immense, elle y avait détrôné bien vite la Bagata et la Petrucci, les deux reines du chant. Sa beauté passée en proverbe l'avait rendue tellement fière, qu'il lui paraissait injuste qu'on pût s'occuper devant elle d'autre chose que de ses cheveux ou de sa peau ; elle n'était pas femme à admettre les distractions. Aussi ne put-elle longtemps tenir à la lecture de l'épître que faisait alors à son ami Rodolfo le jeune comte Pepe de Sirvuela. Du bout de son éventail elle toucha le papier, de façon à déconcerter le lecteur.

— Votre cousin Léo Salviati est ennuyeux, dit-elle au comte Pepe. Ne voilà-t-il pas un gracieux thème que celui de la cour de France ? Il vante ses bals, ses fêtes ; il s'extasie comme un paysan de Fiesole devant ses femmes ! Les Françaises sont fausses et ne conviennent pas de leurs emprunts. À qui doivent-elles leur beauté, si tant est qu'elles soient belles ? à leurs parfumeurs, qui sont tous Italiens. Les deux reines s'y connaissent ! Demandez-leur de quels ménagements coquets elles usent dans leur pays. Tandis que nous autres, seigneur Pepe, nous bravons la chaleur et la poussière, elles passent trois heures par jour chez leur étuviste, qu'elles font noble pour peu que ses opiats soient parfaits. Les femmes de France, fi donc ! Votre cousin Leo Salviati, mon cher Pepe, a toujours aimé la peinture, et voilà pourquoi il les trouve si belles, les femmes de France qui se peignent tant !

En parlant ainsi, la signora caressa son lévrier, un superbe chien qu'elle tenait de l'archiduc.

Le comte Pepe de Sirvuela, piqué au jeu, voulut excuser son cousin.

— Ma chère Giuditta, vous êtes injuste, reprit-il ; je n'en veux pour preuve que ce passage qui vous concerne. Mon cousin Leo n'est-il point parti, il y a un an, de Rome, pour vous fuir ? ne craignait-il pas de succomber sous vos coups trop sûrs ? Eh bien, ce même Leo m'écrit ce qui suit ; j'ignorais ce détail… car je viens seulement de décacheter sa lettre :

« Tu dois te souvenir de la belle Giuditta. C'est pour elle que j'eus au théâtre cette explication si vive avec un neveu du cardinal de Savoie… Une belle, une admirable personne, n'est-ce pas, mon cher Pepe ? Je te la recommande, si elle vient à Florence… »

— Votre cousin Leo a du bon, reprit Giuditta.

— Je bois à sa santé, reprit Rodolfo.

— Continuez donc, demanda la cantatrice.

Mais le comte Pepe se troubla tout à coup, il balbutia, il s'excusa. Le reste de la lettre était, disait-il, trop intime pour être lu. Son cousin Leo l'y entretenait d'affaires graves. Il allait replier l'épître en question, quand Giuditta lui saisit le bras :

— Si vous ne continuez, dit-elle, je ne vous regarderai pas ce soir au concert, prenez-y garde !

— La punition est certes cruelle, reprit Pepe, mais je ne saurais consentir à vous déplaire pour satisfaire un caprice.

— Caprice, soit, dit Giuditta en jouant avec les glands dorés de son mouchoir, mais quand j'entends dire à l'archiduc : Je veux, je vois qu'on lui obéit.

— N'accusez donc que vous, madame l'archiduchesse, répondit Pepe ironiquement. Voici le passage, je n'en omet pas une parole. Vous pouvez lire par-dessus mon épaule.

Giuditta s'approcha, et Pepe lut :

« Donc, Giuditta est adorable, bien qu'elle soit au fond impérieuse et vindicative. On faisait cercle autour d'elle quand elle passait au Corso, à Rome, et le gouverneur ramassa un jour l'un de ses gants. »

— C'est vrai, dit Giuditta, mais poursuivez.

« Eh bien, mon cher Pepe, cette Giuditta si belle n'est rien en comparaison de la merveilleuse beauté que je vis à Paris, il y a neuf mois, au bal de la reine… L'élan de la foudre est moins prompt que la flamme de son regard ; la pureté de ses traits en ferait une déesse. L'éclat de la jeunesse s'éternise en elle, bien qu'elle ait trente ans ; elle devait, tu le penses, exercer sur moi une fascination irrésistible. Chaque femme, à ce bal, était jalouse de sa gloire ; on ne l'y connaissait pas, la reine seule lui parla. En voilà assez pour que les dames françaises ne lui pardonnent de sa vie, car elle est Italienne. En un mot, Pepe, je la crois Florentine. J'ai appris d'un gentilhomme du palais que c'était la duchesse de Fornaro. »

— La duchesse ! répétèrent à la fois Pepe, Rodolfo et la cantatrice.

— La duchesse de Fornaro ! murmura Giuditta ; oui, certes, elle est belle. elle arrive de France… elle est ici… Je ne l'ai vue qu'une fois, mais je veux la voir ; oui, Pepe, je la verrai…

L'aigreur de la jalousie perçait dans le ton dont ces paroles furent prononcées ; Giuditta, sûre jusqu'alors de son empire et de sa beauté, rencontrait une rivale… Cette femme était Italienne comme elle ; comme elle, elle avait troublé le cœur de Leo ; c'en était assez pour souffler la haine et la vengeance dans l'âme de Giuditta.

— Rodolfo, dit-elle en s'adressant à l'ami de Pepe, et en tournant vers lui ses grands yeux bleus languissants, laissons le comte de Sirvuela rêver ici en toute liberté aux perfections sublimes que lui détaille son cousin. Vous m'allez donner le bras et me conduirez à la ménagerie de la villa. Je n'ai point encore visité ce côté du parc, et il y a là pourtant un valet de l'archiduc que je veux voir… J'ai à lui parler, marchons !

— Il est impossible que nous nous quittions de la sorte, ma toute belle, objecta le comte Pepe, n'êtes-vous donc pas attendue vous-même au refresco du marquis de San-Lucar ? Votre bouquet d'hier était misérable ; excusez-moi, celui de ce soir sera magnifique. Ma voiture viendra nous prendre au Pratolino dans un quart d'heure. Qu'avez-vous besoin de ce valet de l'archiduc ? Les miens sont à vos ordres, disposez d'eux. Il y a parmi ces drôles un certain Beppo qui sait sa Florence sur le bout du doigt. Il vous dira tout, il a le génie inventif. Pour quelques scudi, il suit à la piste les gens qu'on lui ordonne d'espionner. Si c'est de moi que vous êtes inquiète, chère Giuditta, il vous rendra bon compte de mes allées et venues… Mais vous ne m'aimez pas assez, je pense, pour être jalouse. Vos préférences sont connues, et depuis que certain cavalier venu de France passe chaque matin sur son cheval devant les fenêtres de votre palais… Enfin, c'est votre rêve, votre idéal… vous l'aimez sans savoir seulement s'il vous aime…

La cantatrice rougit, le comte venait en effet de toucher juste. Rodolfo, moins instruit que le comte des fantaisies de Giuditta, se hasarda à demander à Pepe quel était cet étranger.

— J'ignore son nom, mon cher, mais il y a quelqu'un à Florence qui pourrait peut-être nous l'apprendre…

— Et qui donc ? reprit Giuditta.

— Qui, ma toute belle ? par ma foi, vous jouez de malheur, c'est…

— Parlez…

— Eh bien, c'est cette duchesse de Fornaro.

La surprise et le dépit se firent jour dans les traits de Giuditta ; mais comme elle était comédienne avant tout, se remit, et affectant un air calme, elle se borna à demander au comte Pepe quel était le mari de la duchesse.

— Elle est veuve et libre, reprit le comte ; le gouvernement de Florence l'a remise en possession de tous ses biens ; elle est alliée aux plus nobles de cette ville. Sa maison, décorée des plus belles fresques et des plus beaux marbres, est située sur la place du Palazzo-Vecchio, mais elle en a trois autres sur celle de Sainte-Croix. Ce jeune cavalier qui l'accompagne partout est sans doute son écuyer ; dans tous les cas, il est impossible de manier un genet d'Espagne avec plus d'adresse. Je conçois qu'il ait pu vous plaire, ma chère Giuditta ; mais est-il noble ? est-il gentilhomme ? c'est là le point capital.

— Le fait est, insinua Rodolfo, qu'il nous arrive ici chaque jour de ces prétendus seigneurs dont à Paris on n'eût pas voulu pour des pages ; la cour de Madrid et celle de France n'en sont pas chiches. Il me prend envie d'en laisser un sur le pré l'un de ces jours, afin d'apprendre aux autres à ne point se mêler impunément à des gens de notre espèce.

— Vous êtes belliqueux, seigneur Rodolfo, dit Giuditta avec un ton d'ironie. Mais on ne vous dit pas heureux au noble jeu de l'escrime, et malgré votre courage…

Rodolfo se mordit les lèvres, il souffrait encore d'une blessure reçue du cavalier de la Maisonfleur, un marquis français avec lequel il s'était pris de dispute au sujet de la dernière campagne d'Italie.

— Vous me porterez peut-être bonheur, dit-il à Giuditta ; il vaut mieux se battre pour deux beaux yeux que pour un plan de stratégie.

La conversation se vit alors interrompue, assez heureusement pour Rodolfo, par l'arrivée de l'un des valets du comte Pepe, accourant en toute hâte… Le visage de cet homme était aussi blanc qu'un linge ; tout son corps tremblait. Il n'eut que le temps de prononcer les paroles suivantes :

— Sauvez-vous, ou sinon vous êtes morts !

— Es-tu fou, Beppo ! demanda le comte Pepe, en prenant des mains de son laquais effaré un délicieux bouquet que, dans son trouble, Beppo oubliait de présenter à la cantatrice…

Giuditta le reçut avec insolence, il était pourtant composé des fleurs les plus rares ; mais soit que de pareils présents la touchassent peu, soit plutôt que la pâleur du laquais de Pepe l'alarmât, elle remercia à peine le comte…

— Eh bien, qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? demanda celui-ci à Beppo.

— Excellence, fuyez ; l'un des tigres envoyés récemment à l'archiduc vient de rompre sa chaîne, il s'est perdu dans cette partie du parc…

En même temps, Beppo indiquait du doigt à son maître un canton immense d'arbres déroulant son turban vert sur les jardins.

Nos trois personnages regagnèrent en hâte la villa, sur le balcon de laquelle se tenaient déjà plusieurs visiteurs non moins effrayés que Giuditta, à demi morte.

— Si j'étais sur mes domaines, dit Rodolfo, mon espingole allemande ferait bientôt justice du fugitif. Mais je ne me trompe pas… une litière vient d'entrer par l'autre grille, celle qu'on allait fermer… Les personnes qu'elle renferme ne soupçonnent pas le danger… cours à leur rencontre, Beppo, dépêche, et fais-leur comprendre…

Cette commission n'était pas sans doute du goût de Beppo, car il se replia précipitamment au milieu de la foule encombrant le balcon de la

villa.

L'avenue par laquelle la litière débouchait était si longue, que l'équipage y paraissait un point noir. On distinguait à peine un cavalier se tenant à la portière de gauche.

Cependant des pages, armés de couteaux de chasse et d'épieux, parcouraient l'autre extrémité du parc ; on entendait des cris, on voyait briller des piques.

La litière avançait, le trot des chevaux devenait plus vif. Giuditta, la première, aperçut le jeune homme qui caracolait près de la voiture. À voir les passes savantes qu'il faisait décrire à son coursier barbe, dont le poitrail était alors blanc d'écume, Il devenait évident que la nouvelle d'un péril prochain, imminent, ne pouvait préoccuper le cavalier. Sa plume blanche fendait l'air, son écharpe flottait au vent, sa housse brodée d'or étincelait sur la bande sombre des arbres.

Il était heureux et fier de montrer sans doute son adresse aux personnes qui se trouvaient dans la litière ; peut-être était-ce un sourire ou des applaudissements qui l'excitaient…

Tout d'un coup, Giuditta crut entendre un cri aigu, un cri de terreur, assourdi sans doute par le bruit des roues et le piaffement du cheval.

Dans le même instant, un hurlement furieux retentit jusqu'aux profondeurs de la forêt : un tigre haletant, brisé de fatigue et traînant à son cou un reste de chaîne, venait de se dresser devant le cheval barbe, sur les flancs duquel il imprimait déjà la, trace de ses ongles d'acier… Mais avant qu'il eût pu même lâcher prise, le son d'une arquebuse avait suivi son rugissement, et l'animal, frappé à l'oreille par une balle sûre, roulait en se débattant dans un ravin qui bordait la route.

Giuditta, morne, égarée, avait suivi des yeux cet épouvantable spectacle ; elle avait tremblé, elle avait frémi, elle venait de reconnaître

Charles Gruyn !…

Ce jeune homme, dont elle ignorait le nom, grandissait pour elle de toute la hauteur du sang-froid et du courage ; quand elle le vit descendre de cheval et remettre lui-même son coursier meurtri et fumant aux mains des pages de l'archiduc, elle fut près de s'évanouir…

C'est qu'aussi dans la litière que précédait l'intrépide cavalier, Giuditta venait de reconnaître sa rivale, sa rivale la duchesse de Fornaro !

Mille voix flatteuses s'élevaient déjà autour de Charles ; Rodolfo et Pepe ne purent s'empêcher eux-mêmes de mêler leurs applaudissements à ceux de la foule…

Le comte Pepe descendit, et tendit la main au jeune homme. Rodolfo le salua, les piqueurs, les pages firent cercle autour de lui… Les échos du parc retentirent bientôt des sons d'une fanfare éblouissante…

Pendant ce temps, des femmes s'empressaient près de la duchesse évanouie au fond de sa litière, on lui faisait respirer des sels, on bassinait ses tempes, elle ouvrit enfin les yeux…

La duchesse était seule, Charles lui tenait les mains, un air de fierté douce et modeste l'embellissait. Le comte Pepe enviait la grâce de ce cavalier, Rodolfo était jaloux de son courage…

Pour Giuditta, appuyée à ce balcon, elle y mordait de ses dents serrées par la rage le bouquet du comte…

Les mantelets de la voiture étaient relevés, Giuditta pouvait voir…

Elle vit cette femme et ce jeune homme, et le plomb fondu coulant dans ses veines l'eût moins fait souffrir. Si Charles était beau de tous les agréments de la force et de la jeunesse, la duchesse lui parut belle de cette beauté noble, impérieuse, qu'une courtisane, à force d'art, n'obtient pas. Giuditta se sentit blessée au cœur.

Cependant le ciel venait de se couvrir peu à peu de nuages lourds, le vent changeait, l'horizon semblait s'attendre à un orage… Quelques visiteurs regagnaient leur équipage, l'horloge de la villa florentine sonnait cinq heures… Le comte Pepe parlait de partir, il n'étudiait pas, d'ailleurs, sans une vive inquiétude, chaque mouvement de la cantatrice…

Toute l'attention de Giuditta était concentrée sur la duchesse ; elle éprouvait à sa vue d'horribles tortures, l'aiguillon de la jalousie était entré aussi avant dans son cœur que les ongles du tigre dans les chairs du coursier que montait Charles…

Bientôt il ne resta qu'elle avec Rodolfo et Pepe à ce balcon…

Un roulement de la foudre semblait l'avertir de se retirer ; l'éclair éblouissait, elle descendit.

Elle se trouva vis-à-vis de la litière ; en ce moment, Charles portait à ses lèvres les mains glacées de la duchesse ; il les réchauffait sous ses larmes, sous ses baisers…

La voiture qui devait les ramener tous deux à Florence allait s'ébranler ; le cocher tenait les rênes…

Par un mouvement machinal, Charles tourna la tête en ce moment et il vit Giuditta.

La flamme qui sortait des yeux de la cantatrice, son front devenu mat et aussi blanc que la cire, la fermeté étrange de sa pose, le frémissement de sa lèvre émue, tout, jusqu'à l'immense nappe de ses cheveux épars au vent, concourait à arrêter sur elle le regard distrait du jeune homme.

Un instant, il crut voir l'une de ces sibylles magiques dessinées si largement par le Dominiquin ou Carrache ; ses mains tremblantes retenaient alors à peine le bouquet du comte ; elle allait peut-être le lais-

ser tomber, quand le cocher de la duchesse toucha l'attelage du bout de son fouet.

Éperdue, brisée, ne songeant plus même à la pluie qui mouillait déjà ses épaules, Giuditta se dressa alors sur ses pieds avec un effort désespéré ; puis d'un mouvement nerveux, elle jeta au jeune homme que la voiture emportait le bouquet du comte.

Pepe fit un mouvement, mais la litière était déjà partie à tours de roue…

Tome 1 · 15

La demeure de la duchesse s'élevait en face du vieux palais de la seigneurie, palais austère, gigantesque, hérissé de créneaux, et surmonté du beffroi hardi qui sonna tant de fois pour Florence l'heure des factions ou des victoires.

Décoré au dehors des vieilles armoiries de sa famille, semé de fresques sur son ample façade, solide, verrouillé à l'égal d'une forteresse, ce palais de la duchesse de Fornaro semblait caractériser la guerre civile ; il rappelait la fin du treizième siècle et les Gibelins.

L'abandon auquel il s'était vu en proie durant de longues années ajoutait à son aspect sévère et triste.

Depuis quelques mois cependant la duchesse l'habitait ; c'était de temps à autre un bruit inaccoutumé de chevaux et de laquais, mais les fenêtres en étaient éclairées rarement, et l'on ne se souvenait pas que la duchesse y eût jamais tenu cercle.

Ce matin-là, — c'était le lendemain de la scène au Pratolino, — les rideaux du salon de la duchesse venaient d'être tirés plus tard que de coutume, les femmes arrosaient les orangers de la cour, ou bien se te-

naient, l'aiguille en main, auprès des fontaines, quand une vieille Moresse déposa un billet dans la bouche de marbre figurant un lion sculpté en dehors, près de la grande porte.

Cela fait, l'Éthiopienne gagna du pied et se réfugia sous le portique de la loggia de Lanzi, auprès de la statue de Judith, l'œuvre de Donatello.

Évidemment cette messagère noire attendait, et se résignait à prendre l'heure en patience, car elle s'accroupit sur ses talons à cette place même, ne perdant pas des yeux le palais de la duchesse, et mâchant avec les trois dents qui lui restaient une grenade achetée au Marché-Neuf.

Onze heures venaient de sonner, la duchesse s'assit près d'un petit cabinet d'Allemagne, aux portes incrustées de nacre et d'écaille. Il y avait dans ce bureau tout ce qu'il fallait pour écrire. Teresina entr'ouvrit l'un de ses tiroirs.

— Bonne reine ! murmura-t-elle ; elle seule peut savoir ce que je souffre ; elle est ma seule confidente Mais n'a-t-elle donc pas elle-même assez de chagrins ? Richelieu ne vit-il pas, ne continue-t-il pas à l'abreuver d'amertume ? Usé, languissant, ne règne-t-il pas encore, roi cruel, absolu, sous un fantôme de roi ? Ah ! malheur sur lui ! car je lui dois ma misère ; malheur sur lui ! car il m'a privée du seul espoir que contînt mon cœur ! Il n'y a pas huit jours, je visitais le Bargello, cette vieille et morne prison où furent enfermés Boscoli et Machiavel. C'est là sans doute aussi que ce que j'aimais est mort, mort sans un pardon, sans une tombe !... mort en me maudissant... qui sait ?

La duchesse se cacha le visage de ses deux mains. Des larmes abondantes s'échappaient de ses beaux cils et roulaient sur ses joues comme autant de perles défilées... Elle voulut écrire, mais elle ne le put, vingt fois sa main tremblante prit la plume, sa douleur l'interrompait. De temps à autre elle jetait les yeux sur un large crucifix, magni-

fique ouvrage de sculpture florentine, placé au-dessus de son prie-Dieu, puis elle les reportait sur un petit cadre représentant une villa modeste, enfouie sous des masses de chèvrefeuilles et de lauriers-roses.

— Mon pauvre jardin de Parme ! murmurait-elle avec une voix entremêlée de soupirs, à qui es-tu maintenant ? À cette heure, peut-être, l'herbe et les ronces croissent seules à la place de tes mûriers ; ton humble maison n'est plus que décombres, tout est effacé de ton sol, tout, jusqu'à la place où ils m'ont arrêtée, enlevée inhumainement. Quand je te quittais, verdoyant enclos, ce n'était que pour aller à la Steccata, la seule église où je pusse, sans être vue, causer de ma douleur et de mes craintes avec les anges ! Asile du remords et de la prière, que de fois tes marbres ont reçu mes larmes, que de fois ai-je invoqué Dieu dans ton sein pour celui que j'ai perdu ! Mais il devait mourir à la seule vue de ma lâcheté, cet ardent et noble courage. À défaut de la prison et de la torture, mon abandon devait le tuer. Et pourtant, Seigneur, vous savez si je fus alors coupable. Tout concourait à me faire croire à sa perte, on plaça ma main dans celle du duc de Fornaro ; ma main, — non mon cœur ! Et vous-même, alors, ô mon Dieu, vous vîntes à mon aide, vous me délivrâtes bientôt d'un joug cruel et pesant. Par vous, je suis libre, je n'appartiens plus qu'à moi…

Mais ce jeune homme, ce Charles ? dois-je donc être ingrate envers ce libérateur imprévu ?… Ah ! trop de malheurs ont plané sur moi, mon étoile n'est pas la sienne. Qu'il soit heureux, il est jeune, il est courageux… moi, je dois veiller à son bonheur, je dois écarter de lui les alarmes et les angoisses… Mais il tarde bien à venir ce matin. Et cependant, ajouta la duchesse en soulevant une portière de l'appartement, j'entends des pas dans sa chambre, il ouvre la fenêtre qui donne sur la place du Vieux-Palais… il est là. Je ne dois point oublier que je lui dois ce bouquet… aussi, l'ai-je placé dans mon plus beau vase de jaspe… Quelle intrépidité n'a-t-il pas montrée hier !… Le voici, il entre… D'où vient donc qu'à son approche mon cœur est calme ?… Au-

trefois je tremblais lorsque Pompeo devait venir… Ah ! je le disais bien, c'est que tout est mort en moi.

En proie à ces réflexions poignantes, la duchesse s'était assise. La fenêtre du salon demeurait ouverte. Charles l'y trouva penchée. Quand il entra, elle regardait alors sur la place du Palais-Vieux, où se tenait toujours la Moresse. Au bruit des pas de Charles, la duchesse se retourna.

Il était pâle, il tenait en main un papier. Un cercle bleuâtre, étendu sous ses yeux, accusait chez lui le manque de sommeil et la fatigue.

Après avoir salué la duchesse, il prit un siége et lui présenta le billet qu'il avait froissé entre ses doigts. Elle le lut, sourit, et le rendit tranquillement au jeune homme.

La sérénité de la duchesse produisit sur Charles un effet contraire à celui qu'elle attendait ; il se leva brusquement.

— Ainsi, madame, lui dit-il, vous ne voyez rien qui m'empêche d'accepter ce rendez-vous ?

— Rien, répondit la duchesse.

— Et vous trouvez convenable à moi d'y répondre sur-le-champ ?

— Convenable ; vous êtes libre.

— Cette Giuditta vous parait digne de mon hommage ?

— On la dit belle ; pour moi, je ne l'ai point vue.

— Savez-vous bien, madame, poursuivit Charles sur le même ton de dépit, que je vous croyais moins indifférente à ce qui me touche, et que vous me feriez haïr à la mort cette femme qui m'écrit ?

— Pourquoi la haïr ? demanda tranquillement la duchesse. Ne vous a-t-elle pas déjà rencontré à Florence ? n'a-t-elle pas entendu vanter

votre grâce, votre mérite ? Vous êtes noble, généreux. Hier encore, continua la duchesse d'un ton de voix véritablement pénétré, vous avez fait, Charles, une action que vous envieront les plus braves. Pourquoi ne pas vouloir que cette femme, instruite de votre brillant exploit, cherche à vous voir, à vous apprécier de plus près ? Après tout, ce n'est pas chez elle que vous allez ; c'est à la fête prochaine de l'archiduc, une fête splendide, à ce qu'on s'accorde à dire déjà ; des musiciens d'Italie, des comédiens venus de France, un éclat, un luxe… Je vous en conjure, mon ami, ce sera moi qui disposerai tous vos rubans ce soir-là. Parlez, que voulez-vous ? mes diamants sont les vôtres. Quand Giuditta vous verra si beau et si paré, elle n'aura d'yeux que pour vous. Mais vous semblez ne pas m'écouter ; vous regardez le bouquet placé dans ce vase ; c'est votre bouquet, mon ami. Mais, continua-t-elle, c'est le vôtre ; ne me vient-il pas de vous ?

— Ce bouquet, reprit Charles avec une exaltation d'impatience, ce bouquet, madame, c'est un mensonge ! Quand votre voiture vous emportait, cette femme, cette Giuditta me l'a jeté… Elle était là, je l'ai vue…

— Elle a eu raison, répondit la duchesse. D'abord, ces fleurs sont très-belles… Et puis ce n'est pas moi qui eus alors arrêté son bras…

— Pas plus que vous n'arrêtez le mien, madame, s'écria Charles avec impétuosité en jetant par la fenêtre le bouquet de la cantatrice… Voilà ma réponse à ta maîtresse, ajouta-t-il en se penchant vers la Moresse qui ramassait sur le pavé les fleurs éparses et déliées de leur fil…

La lèvre de Charles frémissait encore, son cœur se brisait, il referma la fenêtre avec violence.

— Enfant ! dit la duchesse en cherchant cette fois à le calmer, mais en lui dissimulant l'émotion profonde qu'elle ressentait, enfant ! qu'avez-vous fait pour vous attirer ainsi à tout jamais peut-être la co-

lère de cette Giuditta ! Moi qui vous aime, je désirerais tant vous voir heureux !

— Vous m'aimez ! répondit Charles avec un amer sourire, vous m'aimez, et vous souffrez qu'une autre… Oh ! non, non, mille fois, poursuivit-il avec des sanglots, vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais !

La duchesse pâlit ; elle était touchée de la douleur du jeune homme. Quelque temps il s'était tu, il avait renfermé sous la triple clef de son cœur le secret de sa blessure. Arrivé dans Florence, il y avait d'abord recherché l'ombre des cloîtres, le silence de la solitude ; puis tout d'un coup, et comme pour s'étourdir, il s'était jeté dans une vie active et bruyante. La chasse, les chevaux, les courses lointaines fatiguaient son corps sans parvenir à éteindre en lui les voix ardentes de son âme. Comme ce moine espagnol, il se fût condamné à tirer de l'eau vingt fois par jour du puits d'un cloître, sous un soleil âpre et dur, qu'il eût trouvé encore, en rentrant, sur la porte de sa cellule, un nom gravé, le nom de celle qu'il aimait ; Charles avait en lui un amour profond et triste. Attaché à la duchesse par un lien sombre et providentiel, il l'envisageait par moments comme une victime ; d'autres fois, il se révoltait contre l'indifférence de cette femme.

— Je croyais, reprit-il, qu'en vous sacrifiant une invitation aussi légère, je ne vous eusse point déplu ; la colère de cette Giuditta m'importe peu. Ce qu'il m'importe de connaître, madame, c'est si ma présence n'entrave point vos desseins, et si je gêne en rien votre liberté. « Aimez cette femme, » m'avez-vous dit. Ah ! duchesse, un pareil mot devait-il sortir de votre bouche ? Vous m'avez fait une vie facile, brillante, somptueuse ; mais, hélas ! la vôtre est triste ; vous souffrez, vous pleurez… ces larmes retombent sur moi. Parlez, suis-je ici un obstacle à votre bonheur ? auriez-vous reçu l'aveu de quelqu'un et n'oseriez-vous m'avouer que l'on vous aime ? Oh ! quel que soit cet homme, son cœur ne peut battre d'un amour plus vif et plus dévoué que le

mien ; quels que soient ses titres, continua Charles avec orgueil, peut-il dire qu'il vous a sauvée, non-seulement comme moi, mais qu'il a quitté pour vous son pays et sa famille ? Mais ne pouvez-vous donc aimer, Teresina, vous qui me proposez ici l'amour d'une autre ; vous est-il interdit d'avoir un peu de pitié, vous qui me voyez à vos genoux !

L'expression des traits de Charles avait cette fois frappé la duchesse… Sans vouloir sonder le jeune homme sur ses sentiments secrets, elle était convaincue que nulle autre femme ne tenait de place dans sa pensée ; elle le regarda dans un douloureux enchantement.

— Sans doute, vous m'aimez, reprit-elle d'une voix douce, vous m'aimez, moi qui ne puis, qui ne dois aimer personne ! Mais c'est parce que je connais le péril, que je dois vous en avertir, enfant, c'est parce que votre repos et votre bonheur me sont chers, que je dois vous dire : Fuyez-moi !

Avez-vous donc oublié dans quel abîme une vengeance secrète m'avait plongée, à quelles délations, à quels piéges je serai toujours en butte ? Croyez-moi, Charles, vous qui êtes trop jeune pour avoir des ennemis, de grâce, laissez-moi les miens ! Que deviendriez-vous, si leur perfidie nous découvrait ? Vous m'avez sauvée, c'en est assez pour vous perdre. Plus d'une fois, je le sais, vous m'avez demandé le secret de ma vie, vous vouliez savoir pourquoi tant de haine et de malheur s'attachait à moi, pauvre femme ; quel démon fatal s'attachait incessamment à mes pas ; contentez-vous de savoir que rien, pas même l'exil, ne désarme, hélas ! la haine. Vous réclamez une moitié dans mes chagrins, mon ami ; laissez-moi devenir la confidente heureuse de votre avenir et de vos joies. Notre existence doit avoir deux parts égales ; à vous l'espoir et les rêves dorés, à moi la tristesse et le deuil des souvenirs ! Vous associer à ma destinée ! mais autant vaudrait pour vous partager le pain dur et la misère du proscrit ; je suis votre sœur, mais je dois sauver mon frère.

— Vous avez raison, madame, vous avez raison, je dois vous fuir, répondit Charles avec amertume. À quoi bon mourir devant vous d'une mort affreuse et lente ? à quoi bon nourrir des illusions sans but ? Que suis-je en effet pour vous ? Un malheureux jeune homme jeté par le hasard sur le chemin de votre fortune, je suis écrasé sous le poids de vos bienfaits. Vous m'avez pris par la main et m'avez traité dans ce palais en reine généreuse, vous m'avez reçu comme un frère, cela est vrai. Maintenant, votre œuvre est accomplie ; je pars, madame, car vous n'avez plus besoin de moi. Je n'aurai pu même obtenir votre confiance, le chagrin aigrit les âmes, et je n'ai plus, je le vois, accès dans la vôtre. Oui, je dois partir ; aussi bien, je me sens ici mal à l'aise avec cette noblesse hautaine et moqueuse qui nous entoure. Tôt ou tard, je le devine, elle me demandera compte de ce qu'elle nomme mon bonheur, bonheur étrange, digne en tout d'être envié, poursuivit Charles avec un sourire d'ironie, puisque celle que j'aime a juré de me punir d'avoir osé lever les yeux jusqu'à elle.

Le regard ému de la duchesse accusa Charles ; il ne la vit pas sans une singulière anxiété ouvrir vivement son secrétaire et en tirer un paquet scellé…

— Partir ! avez-vous dit, Charles. Oh ! vous ne partirez pas. Et pourquoi vous exiler ? pourquoi fuir ? Vous redoutez, dites-vous, le dédain de ces gentilshommes ; n'êtes-vous donc pas noble par le sang, aussi bien que par le cœur ? Il est temps, d'ailleurs, qu'à cet égard vos craintes disparaissent. Je devais songer à celui qui m'a sauvée… je l'ai fait.

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Que, malgré votre naissance et vos manières, vous n'auriez pas peut-être été jugé assez noble par ces mêmes hommes pour donner le bras à la duchesse de Fornaro ; rassurez-vous, Charles vous pouvez lui donner le bras.

— Quoi ! madame…

— Ces papiers me viennent de Rome. J'y avais écrit au cardinal Chiggi, mon parent ; il vous fait comte. De ce jour, vous avez le titre et la terre de San-Pietro.

— Est-ce un rêve ? murmura Charles en s'agenouillant devant la duchesse.

— Lisez vous-même cet acte, et accusez-moi encore d'être oublieuse, voyons !

Charles parcourut le papier ; l'ivresse de l'orgueil combattait déjà celle de l'amour… Lui qui n'avait pas de nom la veille, il avait un titre, un nom.

— Madame, reprit-il, vous m'avez sauvé, je vous dois une vie nouvelle.

— Dites donc au moins que vous ne partirez plus, monsieur ? demanda la duchesse, heureuse du bonheur de Charles.

— Ah ! madame…

— On a bien du mal à vous faire faire ce qu'on veut.

— Qui donc m'aurait regretté ?

— Moi, d'abord, puis cette Giuditta. À propos, monsieur le comte, voilà des plumes, de l'encre, tout ce qu'il faut pour écrire… Mettez-vous ici, écrivez…

— Quoi ! vous voudriez…

— Il vous faut prévenir Giuditta que vous irez à la fête de l'archiduc… Elle y sera, elle vous y verra ; je veux qu'elle vous y voie. Giuditta, dit-on, tient cercle dans cette ville ; pour votre début, il ne faut pas

vous brouiller avec les puissances, reprit la duchesse avec enjouement. Songez d'ailleurs que le seul renvoi de son bouquet…

— J'obéis, duchesse, non pour Giuditta, mais pour vous,

— Et moi, Charles, je vous promets d'obéir aussi à l'invitation de l'archiduc. J'irai à cette fête, on m'y verra avec vous. Dans six jours, je présenterai à l'archiduc lui-même le comte de San-Pietro.

Tome 1 · 16

La fête de l'archiduc avait lieu dans le Palazzo-Vecchio lui-même, ce palais de fer et de créneaux, métamorphosé alors en salle de bal, comme un vieux ligueur du temps de Henri III transformé en brillant muguet.

Sur la porte même, deux bras de bois, armés de torches colossales, éclairaient l'écusson d'or aux tourteaux de gueules, armes des Médicis entaillées dans la muraille.

Le jeune homme traversa d'abord la salle de l'audience sans s'arrêter aux brillants ouvrages en marqueterie de Benoit de Maiano ; il passa rapidement devant les peintures de François Salviati ; puis il prit haleine devant une série de portraits dont presque tous représentaient les Médicis dans la grande galerie.

— Des marchands de blé devenus ducs et rois de leur ville, pensa-t-il ; des maîtres abhorrés ou bénis tour à tour, trop heureux d'avoir rencontré un Michel-Ange ! En voyant ce palais et ces toiles dédaigneuses, je songe au banc de pierre que l'on m'a montré l'autre jour dans une rue de Florence, et sur lequel Dante venait s'asseoir ; c'est là que, vis-à-vis des factions, il rêvait l'Enfer ! Et moi, comment me trouvé-je tout à coup en cette fête brillante ? Suis-je seulement un ami de Pétrarque oui un admirateur de Machiavel ? Quelle pensée généreuse fait battra

mon sein dans ce volcan nommé l'Italie ? Quelle idée me pousse au sein de ces gentilshommes désœuvrés et corrompus ? Cette noblesse hait la nôtre ; elle est taillée d'un seul bloc ; elle se complaît dans les sonnets et l'encens ! Noblesse solide, austère et grande comme ses palais ; patriciens mornes et superbes. Mais que diraient-ils, ces fiers Toscans, de me voir entrer ici, moi, murmura le jeune homme, le comte de San-Pietro ! moi, le fils du cabaretier Gruyn !

Un coup d'œil de satisfaction jeté sur ses habits rendit à Charles l'assurance que l'aspect imposant du Vieux-Palais allait peut-être lui faire perdre. Sous la profusion de ses rubans et de ses dentelles, on n'eût guère alors soupçonné le fils du maître de la Pomme de pin.

Le Tintoret lui-même, ce peintre sévère et hautain de la vieille Florence, eût été frappé de l'air d'aisance du jeune homme ; il ressemblait alors à l'un de ces charmants cavaliers à l'air de tête noble et doux qu'il a représentés tant de fois accoudés contre le marbre d'une colonne.

Ce fut dans cette attitude rêveuse qu'un groupe de gentilshommes le surprit. Au milieu de ce groupe, comme une reine au sein de sa cour, Giuditta agitait son éventail…

La cantatrice écoutait à peine le bourdonnement de ses flatteurs, bourdonnement pareil à celui d'une ruche d'abeilles ; elle entrait dans ce bal où, peu d'instants avant elle, la duchesse venait d'entrer appuyée au bras de Charles Gruyn.

Engagée alors dans une conversation sérieuse avec l'archiduc, Teresina écoutait ses paroles ; elle aussi elle avait recueilli sa part de félicitations et de sourires…

Comme une belle fleur longtemps captive s'épanouit aux tièdes lueurs d'un soleil de mai, la duchesse, isolée depuis un grand nombre d'années de ces fêtes, y reprenait déjà l'empire absolu de la beauté et de la puissance. Elle y rayonnait encore moins par ses pierreries que par sa grâce, réalisant tour à tour une noble déesse sortie de son bois

de lauriers et de cyprès, ou l'une de ces femmes sculptées par le ciseau grandiose de Michel-Ange. En la contemplant, il devenait impossible de n'être pas saisi à la fois de respect et d'admiration comme devant l'un de ces visages où l'expression de la dignité s'allie à un charme irrésistible. La lumière et la vie semblaient s'étendre autour d'elle, son sourire seul protégeait, et les magiques effluves de ce sourire enchanté plongeaient le cœur des plus fiers dans un silencieux ravissement.

Giuditta l'avait vue, et Giuditta était alors doublement jalouse.

Non-seulement elle reprochait à la duchesse d'avoir enchaîné ce merveilleux inconnu à son char de reine, mais son entretien avec l'archiduc l'inquiétait.

L'archiduc avait laissé percer de tout temps dans ses discours une prédilection marquée pour la belle duchesse de Fornaro, et Giuditta appartenait à la maison de l'archiduc : elle était sa cantatrice. Giuditta avait aussi sur le cœur le renvoi de son bouquet. Appuyée nonchalamment au bras du comte Pepe de Sirvuela, elle s'arrêta droit devant Charles, et le toisa avec cette impertinence de courtisane que beaucoup de gens ont de tout temps nommé de l'aisance.

Charles soutint ce regard d'un air calme et froid, tout en se reprochant d'avoir suivi le conseil de la duchesse, et visiblement confus d'avoir écrit à une femme qui semblait le dédaigner.

Pour la première fois, peut-être, il comprit le danger qu'il y aurait eu pour lui d'irriter cette sirène, entourée alors de tout ce que Florence possédait de plus brillant, soulevée comme une plume légère par le caprice, mais se fiant à l'enthousiasme ; il se repentit d'avoir osé blesser sa vanité. Giuditta, dès lors, l'inquiéta comme un péril ; elle refroidit la hardiesse de son entrée. En cherchant la duchesse, son point d'appui ordinaire, il lui fut facile de voir que Teresina, tout en écoutant l'archiduc, l'entretenait de son protégé ; son regard bienveillant lui rendit presque le courage.

— Après tout, se dit-il, ne suis-je pas son libérateur ?

— Monseigneur, dit en ce moment la duchesse en prenant Charles par la main et en s'adressant à l'archiduc, monseigneur, permettez que je vous présente le comte de San-Pietro.

Charles s'inclina ; l'ivresse et l'orgueil gonflaient son cœur ; il releva le front, et considéra le cercle qui l'entourait.

Sa grâce, sa figure, son air de franchise ne pouvaient manquer de lui faire des partisans ; étranger à ces hommes, il ne leur en parut pas moins digne de la faveur et de la fortune. Mais le monde vous aime et vous écrase, mais l'envie s'attache à ceux qui charment ; le comte de San-Pietro put entendre, en se retournant, cette phrase prononcée aussi vite qu'elle se perdit dans la foule :

— Qu'est donc ce jeune homme à la duchesse de Fornaro ?

— Hélas ! murmura Charles en regardant celle qu'il avait faite l'objet de la plus sérieuse tendresse, hélas ! il n'est que trop vrai, je ne lui suis rien, rien qu'un embarras, un ennui ! Ah ! je ne le sens que trop, la ruine de mon amour est consommée car la duchesse a payé sa dette, elle m'a donné un titre, elle m'a fait noble, moi qui n'étais hier encore qu'un roturier ! Me faudra-t-il donc, mon Dieu, retomber bientôt dans l'engourdissement des souvenirs, imposer silence aux voix de mon âme ? Une vie nouvelle commence pour moi, la duchesse m'ouvre les portes d'un monde étincelant ; mais cette vie est un combat, je dois vaincre ! Oui, continua-t-il, je serais indigne de ses bienfaits si je ne triomphais pas. Assez d'abaissements et de malheurs ont pesé sur moi, je veux conquérir enfin une place lui m'est bien due. En me voyant ainsi, Bellerôse le comédien rirait peut-être, mais ici nul ne me connaît, ici je ne doit compte à qui que ce soit. La paix vient d'être signée ; n'importe, tenons nous ici sur la défensive. Cette épée que m'a donné la duchesse porte une belle devise, la devise d'un enfant de la noble famille de Charles-Quint : No me saques sin razon, no me em-

baines sin honor ! Après tout, elle est aussi affilée que celles de ces gentilshommes.

En se parlant ainsi, Charles sentait son cœur embrasé d'un feu nouveau. Fort de son courage, il alla se perdre résolûment dans un groupe de jeunes seigneurs qui le regardèrent tous avec non moins d'étonnement qu'un alcyon tombé d'aventure dans un nid d'aigles. Une longue habitude avait appris aux italiens d'alors, comme à ceux d'aujourd'hui, à se méfier des nouveaux Venus ; mais le comte Pépe se trouvait au milieu de ces cavaliers si fiers, il mit fin bien vite à toutes les incertitudes :

— Salut au vainqueur du Pratolino ! dit-il à Charles. C'est bien à vous, seigneur cavalier, de faire trêve à vos triomphes. Il n'y a ici ni tigres ni loups, mais de bons Toscans ravis de recevoir un gentilhomme tel que vous. La duchesse de Fornaro m'a fait part de votre réussite en cour de Rome, monsieur ; je vous félicite et vous remercie en même temps de vous être fait Italien en Italie.

Le comte Pepe de Sirvuela avait en effet donné dans le piége. Le titre nouveau du jeune homme lui avait semblé une chose toute simple, beaucoup de seigneurs français voyageant alors sous le nom de fiefs achetés à Rome.

— Puisque le cardinal de Richelieu nous donne la paix, me sera-t-ii permis, continua le comte Pepe, de vous offrir une guerre pacifique ? Le lansquenet est devenu ici, grâce à la France, un jeu à la mode ; voulez-vous, en attendant le concert qui nous entamions une partie ?

Charles n'avait pas joué depuis la nuit fatale où il avait quitté Bellerose ; il avait pris les dés et la table de jeu en horreur ; il pensa alors que s'asseoir à ce tapis où le comte Pepe lui montrait un siège ce serait tenter le ciel, et que le sort lavait jusque-là assez servi.

— Heureux. vous l'êtes sans doute, dit Pepe au comte de San-Pietro, et ce m'est une grande imprudence que de lutter contre votre banque…

— Je suis le partenaire du noble comte de San-Pietro… dit Rodolfo qui survint ; j'ai chez moi une Vierge admirable de Raphaël, voulez-vous que j'en fasse ici l'enjeu ?

— Moi, dit un banquier florentin, j'ai une Vénus que l'on croit de Praxitèle. Jouer de l'or me répugne. De l'or ! on ne voit que cela maintenant sur toutes les tables de jeu !

— Moi, je joue ma cave, dit un marquis en tirant de sa poche une clef d'or ouvragée avec finesse les vins de Chypre y coudoient ceux d'Espagne et de Hongrie. Le nonce m'a envoyé ces jours-ci une coupe d'or ; elle vaut cent mille ducats…

— Ma bourse renferme une assez belle quantité de sequins de Venise, reprit un dernier interlocuteur ; il peut se faire que le noble comte ait oublié chez lui de prendre de l'or, le mien est à son service…

Au milieu de cette fournaise d'enjeux, Charles Gruyn éprouvait déjà le tourbillon du vertige ; ébloui, haletant, l'œil et la lèvre en feu, il froissait entre ses doigts ses gants formés de perles, il regardait et il écoutait d'un air incertain.

Tout d'un coup il se fit un grand silence. Giuditta chantait, pendant que le maître de chapelle l'accompagnait sur la basse de viole.

Et vraiment c'était merveille que d'entendre chanter ainsi cette admirable créature… Tout ce que l'âme humaine peut contenir d'harmonies, tout ce qu'un maître peut rêver, le chant de Giuditta le réalisait ; cependant cette femme n'était qu'un marbre, un instrument, rien de plus. L'engouement romanesque, les applaudissements exaltés que déchaînait cette voix laissaient dans l'âme un vide réel ; c'était une course victorieuse que la cantatrice de l'archiduc venait de fournir. Les difficultés dont triomphait sa méthode pouvaient étonner, mais elles laissaient le cœur froid en charmant l'oreille, elles satisfaisaient les difficiles et les curieux. Devant cette femme aussi belle alors qu'une statue, Charles ne put s'empêcher de songer aux airs naïfs que lui disait

Mariette ; il se reporta sur les ailes du souvenir à cette petite fenêtre ouverte sur la Seine, et sur la pierre de laquelle il s'était assis tant de fois… Tout n'était que parfum et enivrement autour de lui, les séductions l'entouraient ; encore un instant, et il allait céder aux paroles mielleuses de ces seigneurs qui semblaient tous avides de son amitié. Giuditta elle-même venait de fendre la foule, elle s'était assise près de la table de jeu qui servait à Charles de point d'appui ; elle attendait un éloge, et son attente provoquait le jeune homme… Chancelant encore sous le poids d'émotions si nouvelles pour lui, Charles se leva comme un convive à demi ivre ; il entr'ouvrit la fenêtre qui donnait sur la place du Palais-Vieux. Elle était alors déserte ; un seul homme enveloppé de son manteau, le feutre à demi rabattu sur le visage, paraissait observer attentivement du dehors les mouvements de la fête… Quel est donc ce curieux ? pensa Charles. Il l'examinait encore quand une voix de femme murmura de suaves paroles à son oreille… C'était Giuditta qui le pressait de se rasseoir à la table de jeu… Un noble Florentin avait, à l'entendre, gagné l'avant-veille des sommes fabuleuses, le tout parce qu'il tenait la banque à côté d'elle ; la veille on allait peut-être saisir son palais, maintenant il pouvait braver l'infortune, il avait réalisé un rêve brillant, il était riche ! Jeune et riche, ce sont là deux grands bonheurs, ajouta Giuditta. Il est vrai, reprit l'insidieuse conseillère, que la duchesse de Fornaro est loin d'être pauvre ; mais au premier jour un mari peut se présenter, un homme insinuant peut conquérir cette fortune… Charles se sentit blessé des réflexions de Giuditta ; sa condition, après tout, était sujette au hasard comme la sienne. Échapper aux bienfaits onéreux de la duchesse lui semblait depuis longtemps l'effort d'un noble cœur ; non-seulement il rêvait l'indépendance, mais il eût voulu voir Teresina misérable et délaissée, pour lui créer un palais comme l'un de ces magiciens fantastiques dont l'éblouissante baguette sillonne les comtes de fées. Avec les habits nouveaux qu'il portait, Charles avait senti se glisser dans son cœur d'orgueilleuses et folles pensées. Dominer la foule comme les seigneurs qui l'entouraient, parler haut, briller à Paris ou à Florence, de-

venait le rêve de sa jeune ambition ; les mots échangés entre Giuditta et lui l'affermissaient dans cette subite résolution de tenter fortune. Chacun de ces nobles s'était empressé de le choisir pour banquier ; l'or et l'argent couvraient déjà les tapis… Le flot des joueurs l'enlaçait et le pressait.

Par un élan spontané, Charles Gruyn chercha des yeux la duchesse…

Il ne la vit point, soit que le tumulte du bal la lui cachât, soit que le voile qui commençait déjà à s'épaissir sur ses yeux confondît pour lui ces silhouettes légères de la fête.

Cependant les joueurs formaient cercle autour du jeune homme, les uns légers, d'autres graves les uns pareils à ces beaux cavaliers à rubans dont les peintres hollandais n'ont jamais manqué d'entourer l'Enfant prodigue ; les autres, spectres vivants, que Buonarroti eût placé dans son enfer…

Les deux camps étaient formés, seulement celui de Charles avait vu bien vite s'élever autour de lui une muraille d'or et d'enjeux… Il eût fallu vraiment se nommer Pitti ou Médicis, être juif ou grand-duc, pour tenir contre cette banque formidable, improvisée tout d'un coup autour du jeune comte de San-Pietro.

La vue de cet or ainsi éparpillé donnait le vertige ; un instant Charles eut peur que l'archiduc ne vînt à passer et ne le vît, ainsi que la duchesse, tenant les rênes du jeu d'une main tremblante, inhabile… Le marquis de Rovedere venait d'offrir au jeune homme d'être son trésorier tout le temps du jeu ; le comte de Fersen, riche Hongrois, dirigeait le camp opposé à celui de Charles…

— Le jeu n'est point fait, objecta le marquis de Rovedere ; qui donc ici fait le jeu ?

Un silence profond avait succédé à cet appel du marquis, il fut bientôt suivi d'un brouhaha dans la foule des joueurs.

— Fait-on notre jeu ? demanda de nouveau le partenaire de Charles avec lenteur. Allons, parlez, messieurs ; qui d'entre vous se présente ?

— Moi ! s'écria tout d'un coup un personnage qui mit une bourse sur le tapis et prit la place du comte de Fersen…

Tome 1 · 17

Ce nouveau venu était un joueur de fort grande mine ; il s'annonçait à la fois par un ton décidé, un visage hautain et des manières brillantes ; le comte de Fersen le connaissait, et ne fit aucune difficulté de lui céder sa place.

— Leo Salviati ! s'écrièrent-ils tous ; Leo à Florence ! Léo de retour, quand nous le croyions en France ou en Hongrie !… Vivat ! cher Leo, tu nous manquais !

Le comte Leo Salviati remercia bien vite ses amis de leur bon souvenir, tout en ayant peine à se défaire de leurs accolades. Il revenait de Rome, à ce qu'il leur apprit en peu de mots, il y avait passé tout un grand mois chez le cardinal Bibiena, son oncle.

– L'excellent oncle ! ajouta Leo, il s'est occupé de mes affaires avec autant de zèle qu'un intendant. Pourquoi me croyez-vous de retour à Florence, mes délicieux amis ? Pour convoquer le ban et l'arrière-ban de mes créanciers, allez-vous dire, pour devenir aussi sage que le comte Pepe, mon honorable cousin que voici. Ah bien oui ! je suis, je serai, Dieu aidant, encore plus sage que lui, je viens pour me marier, et j'épouse d'ici à huit jours… Mais jouons d'abord, je vous présenterai ensuite ma femme…

Peste ! continua Leo en examinant les enjeux, vous jouez ferme ! N'importe, il ne sera pas dit que le comte Leo ait jamais refusé un duel ou une partie. Contre qui ai-je l'honneur de tenir ? ajouta le comte en jetant sur Charles un regard où perçait déjà l'ironie.

– Contre le jeune comte de San-pietro, reprit le marquis de Rovedere, en ne remarquant pas sans un mélange d'étonnement et d'inquiétude le coup d'œil dédaigneux que Leo Salviati venait de laisser tomber sur Charles…

Le comte Leo passait en effet pour le plus imprudent des joueurs, et à la fois pour le plus dangereux des raffinés. L'année précédente, il avait tué le comte Fosco, parce que son lévrier avait osé approcher le sien ; une autre fois, il avait cherché querelle à un Français, à l'occasion d'une fresque de Bernard Gaddi, et l'avait laissé pour mort au pied de la statue de Pétrarque. Jeune, galant, hardi, mais déjà blasé par le plaisir et le faste, il avait l'insolence que donne l'adresse, son visage seul inspirait la crainte au plus résolu.

Peut-être aussi faut-il croire qu'en apercevant Charles pour la première fois, et surtout en l'entendant nommer, le comte retrouvait ce nom écrit dans ses souvenirs, car il se tourna en ce moment même vers Giuditta avant de commencer la partie :

– Vous avez reçu ma lettre ? lui demanda à voix basse la cantatrice. Le jeune homme qui est devant vous, c'est lui.

En même temps elle passa du côté de Charles, et se penchant à son oreille :

— Savez-vous, lui dit-elle, qui le comte vient épouser ? La duchesse Teresina de Fornaro.

Àces paroles, les mains de Charles, posées déjà sur les cartes, furent agitées d'un frissonnement convulsif ; le marquis de Rovedere, l'attribuant à la peur que Leo Salviati lui causait peut-être, lui dit :

– Remettez-vous, monsieur, le comte Salviati ne vous tuera pas.

Le marquis de Rovedere haïssait les Salviati. Depuis quelques secondes, il surveillait avec inquiétude tous ses mouvements ; c'était alors Leo qui taillait, et, de temps à autre, de larges éclairs semblaient sortir de sa prunelle fauve. La contenance mal assurée de Charles lui avait d'abord paru à ce jeu un indice certain de sa frayeur. Mais peu à peu sa contenance changea. Leo sentit à son tour la flamme acérée de ce regard ; il comprit qu'il rencontrait un adversaire. Cette témérité enflamma le sang du comte Leo Salviati. Ce n'était pas à un simple rival de lansquenet, c'était à un amoureux que Leo Salviati s'attaquait.

Alors commença entre les deux joueurs un combat sinistre, effrayant. Le silence que la galerie observait donnait à cette scène un caractère profond de terreur ; nulle parole, nul geste ne trahissait les acteurs de ce duel. Se fiant à la chance, le comte Leo engageait d'énormes sommes ; il perdit, et perdit jusqu'à six fois. Le camp de Charles triomphait, mais nul autre n'osait manifester sa joie devant un si rude spadassin que le comte Leo, à qui la fortune faisait défaut pour la première fois. Un instant Charles Gruyn pensa lui-même à se lever et à quitter la partie, tant la vue de cet or amoncelé devant lui ébranlait son cœur et son cerveau, tant l'intrépidité inouïe de ce joueur l'épouvantait. Un coup d'œil du marquis de Rovedere le soutint, de nouveaux enjeux déroulaient autour de lui leur sillage d'or ; chaque poitrine était gonflée, chaque œil avide, chaque main fébrile. La partie continua.

La sueur mouillait le front de Leo, ses meilleurs amis perdaient courage ; lui, cependant, demeurait impassible, et il se contenta de dire à Charles :

– Quitte ou double !

Il laissa tomber ces paroles plutôt qu'il ne les prononça devant le cercle ; son œil était vitré et se colorait par moments de teintes

sanglantes.

Charles Gruyn accepta.

Deux pyramides d'or, qui devaient bientôt s'épancher comme deux fleuves, marquaient la limite des deux armées. Giuditta s'était rangée du côté de la fortune, elle-même semblait encourager le jeune homme, confondue comme elle se trouvait alors dans le groupe des joueurs. Giuditta craignait Leo, mais elle se souvenait alors encore plus de ses trahisons et de ses insultes. C'était bien elle qui lui avait écrit à Rome pour le prévenir des assiduités du jeune homme près de la duchesse, la perfidie étant son recours habituel, et le comte Leo ayant eu l'imprudence de manifester dans cette lettre au comte Pepe son amour pour la duchesse de Fernaro.

Un cri violent, ou plutôt une tempête de voix se perdant en un seul cri, vint lui apprendre que la banque avait sauté.

La perte du comte Leo Salviati était telle, que toute la fortune du cardinal Bibiena, son oncle, l'eût à peine comblée, et cependant il était cité comme un des princes les plus opulents de Rome.

Tous ceux qui partageaient la chance de Leo Salviati l'entourèrent, et ce fut bientôt autour de lui un concert de plaintes et de récriminations haineuses.

– Se laisser ainsi dépouiller par un homme que nous ne connaissons même pas !

– Le comte de San-Pietro quelque noble de contrebande ! On sait maintenant comment les juifs se font inscrire eux-mêmes sur le livre d'or.

– Heureusement que ton mariage est prochain, il remettra de l'ordre en tes affaires.

Àtoutes ces phrases banales, Léo ne répondait que par un morne silence.

– Mon cousin, lui dit Pepe, fais-nous connaîtra au moins, celle que tu épouses ; voyons, est-ce avec moi que tu veux faire le mystérieux ? Est-elle ici ?

Cette question nettement posée rendit au comte son assurance sardonique ; il indiqua du doigt à, son cousin un groupe de dames, au milieu desquelles Teresina Fornaro était assise, et tirait de son sein une lettre cachetée :

– Cette missive, reprit-il, est du cardinal Bibiena, il me l'a remise ouverte, et je sais ce qu'elle contient. Regarde d'ici, Pepe, l'effet que ces lignes vont produire sur la duchesse.

Leo s'était avancé en même temps vers Teresina. Il la salua avec toute l'aisance d'un cavalier célèbre à Florence pour le nombre infini de ses bonnes fortunes, et se tenant debout devant elle, bien que la duchesse lui eût fait signe de s'asseoir.

– J'attendrai madame, que vous ayez lu la dépêche du cardinal.

La duchesse parcourut la lettre rapidement, et en même temps un nuage obscurcit sa vue. Cette épître du cardinal Bibiena la prévenait de certains murmures que la nomination, de son secrétaire au titre de comte de San-Pietro venait de causer chez le gouverneur et dans la chancellerie romaine. Ce Français appuyé par elle n'était peut-être qu'un espion. Le cardinal Chiggi se repentait lui-même d'avoir été trop facile, et il conjurait sa nièce de lui donner de nouveaux détails sur l'homme qu'elle protégeait.

Évidemment, cette lettre n'avait été écrite qu'à la sollicitation du comte Leo par le cardinal Bibiena. Aussi était-ce l'arme que se réservait sa vengeance.

– Qu'ordonnez-vous maintenant, madame ? demanda le comte Leo. Dans six jours, il faut que je reparte pour Rome, et j'ai promis de rapporter moi-même votre réponse… Disposez de moi, parlez. Il y a à cette lettre un paragraphe dont ma modestie doit se défendre, celui où mon oncle le cardinal Bibiena me dépeint à vous sous des couleurs trop flatteuses… Si cependant votre cœur est libre… si le choix d'un époux…

– Arrêtez, monsieur, reprit avec fierté la duchesse ; mon époux ne sera jamais un meurtrier ; avez-vous donc oublié le meurtre du comte Fosco ?

– Si le comte Fosco vous tenait au cœur, répliqua Leo Salviati avec aigreur, je l'eusse ménagé, madame la duchesse ; mais dans tout Florence on ne parle que de votre insensibilité. Nous savons maintenant le secret de cette vertu farouche ; vos serviteurs deviendraient-ils donc nos maîtres, et ce parvenu auquel vous jetez un titre…

– Assez, assez, monsieur, interrompit derrière Leo une voix brève et stridente. Comte Salviati, vous êtes un lâche !…

Ces paroles, articulées d'un ton ferme, avaient fait retourner Salviati comme un lion ; il posa la main sur la garde de son épée… Il se tenait debout, pendant que la duchesse, évanouie, était entourée d'un cercle de dames…

– Est-ce un gentilhomme ou un laquais qui défend ici la duchesse ? demanda-t-il.

– C'est un misérable qui vient d'insulter une femme, répondit Charles.

— Contentez-vous, jeune homme, de m'avoir gagné ce soir, murmura Salviati. Ne me forcez pas à lire tout haut la lettre du cardinal Bibiena… En parlant ainsi, le comte cherchait à reprendre la lettre des mains de la duchesse.

Mais avant qu'il eût pu s'en ressaisir, Teresina, par un geste aussi rapide que l'éclair, l'avait brûlée à l'une des bougies d'un candélabre.

– Comte de San-Pietro, reprit Leo avec un rire étouffé, seriez-vous d'aventure aussi fort aux armes qu'au jeu ?

– Loyal à tous deux, et devant tous deux me confiant à mon étoile, monsieur le comte.

– Votre étoile pourra pâlir, ajouta Léo. Mais descendons tous deux, on nous observe.

Il était temps en effet que Charles et le comte se dérobassent par un prompt départ aux espions de l'archiduc mêlés à la foule. Les duels étaient alors sévèrement défendus et poursuivis.

– Ainsi, marquis de Rovedere, vous consentez à être le témoin de monsieur ? demanda Leo Salviati en indiquant Charles au marquis.

Le marquis de Rovedere répondit par un signe d'assentiment.

– Témoin et second ? dirent Pepe et Rodolfo, les amis du comte.

– Oui, dit le marquis de Rovedere. Je trouverai bien quelqu'un qui m'assistera.

– À merveille, dit Leo. Et le lieu du rendez-vous ?

– À la porte San-Gallo demain, à six heures. – À six heures, répéta Leo Salviati.

Et se séparant du marquis et de Charles sous le large vestibule, Leo rejoignit son cousin Pepe et Rodolfo.

En ce moment, le roulement d'une voiture sur les dalles en mosaïque de la cour fit tressaillir Charles… Deux pages du palais y transportaient la duchesse défaillante. Quittant la main du marquis de Rovedere, Charles se précipita dans le carrosse auprès d'elle.

Tome 1 · 18

La pâleur de Teresina était mortelle ; lorsque sa duègne ralluma les bougies de l'appartement, le visage de la duchesse effraya Charles.

L'audace de Leo Salviati l'avait glacée ; elle connaissait depuis longtemps la méchanceté de cet homme ; sa présence à cette fête ne pouvait lui présager qu'un malheur. L'éclat de l'insulte avait attiré bien vite les regards sur elle ; on l'avait vue trembler et pâlir ; puis, quand ses forces avaient défailli, elle avait pu recueillir sur son passage des rires insultants et dédaigneux. En apercevant Charles à ses genoux, Charles éploré, tremblant, elle crut sortir d'un rêve.

– Vous ici ! demanda-t-elle ; il ne vous a donc pas tué ! il a eu peur !

Et comme il gardait le silence :

– Oh ! je le vois, dit-elle, vous vous battez ce matin. Le comte Leo Salviati n'est point homme à pâlir devant l'épée d'un enfant ; et qui êtes-vous, Charles, sinon un novice courageux, plus accoutumé aux jeux de la force qu'à ceux de l'adresse, plus jaloux de combattre un tigre qui brise sa chaîne que de lutter avec ce duelliste acharné ?

La duchesse, en prononçant ces paroles, regardait Charles avec une douloureuse compassion.

— Si jeune ! murmura-t-elle, si jeune et déjà mourir ! Car votre courage ne peut vous sauver ; cet homme est sûr de lui, il sait où s'arrêtera la pointe de son glaive. Folle que je suis d'avoir été moi-même au-devant de vos idées d'ambition ! folle que je suis d'avoir remis le pied dans ce monde dont la douleur m'avait séparée jusqu'alors comme une barrière ! Du moins s'il vivait encore, lui dont le courage et le bras étaient si sûrs, il vous eût protégé, couvert de son corps ; il eût tué le comte, ajouta la duchesse dans l'égarement de ses pensées et de sa stupeur.

– De qui donc voulez-vous parler, madame ? demanda Charles ; de votre mari, peut-être ?

– De mon mari… poursuivit-elle en sa voyant ramenée par Charles à elle-même ; d'un homme que vous n'avez pu connaître, mais qui, lui du moins, fut loyal et bon… Ce Salviati n'est qu'un lâche ! Oser me soupçonner, moi, la duchesse de Fornaro, d'être votre maîtresse ! Ah ! c'est une injure qui veut du sang ! Mais si le vôtre allait être versé, cher enfant ; si, pour me venger, vous deviez succomber dans cette rencontre ! Ah ! je le sens là aux battements de ce cœur, le remords, le remords seul deviendrait le compagnon, le tyran de mon existence ! Après tout, n'ai-je pas encore des parents à Ferrare, et faut-il que ce soit vous…

— Ce sera moi, madame, interrompit Charles avec fermeté, moi, que le comte Leo Salviati a bien voulu accepter, moi qui le tuerai ; oui, madame, je le tuerai.

Le visage de Charles, empreint d'une noble fierté, n'exprimait que trop sa résolution ; la duchesse, en le contemplant alors, en suivant les lignes énergiques de ce beau front, semblait retrouver d'autres souvenirs ; son âme se brisait à l'idée d'un malheur dont elle allait encore être la cause. N'était-ce point assez que le seul homme qu'elle avait aimé eût péri dans les cachots de Florence, et devait-elle donc retrouver, après quinze années de fuite et d'exil, une autre tombe entr'ouverte sur le sol natal ? Ce jeune homme l'avait sauvée, et c'était pour elle qu'il allait risquer ses jours, pour elle qui ne pouvait récompenser son amour que par la plus chaste et la plus dévouée des sympathies ! Teresina laissa tomber son regard voilé de pleurs sur Charles Gruyn.

— Un espion ! un espion ! n'ont-ils pas craint de m'écrire ! Ah ! le ciel a mis sur ce calme et doux visage la sincérité qui rassure. Non, il ne doit point affronter l'épée du comte, je saurai déjouer le plan impie qu'il a formé. Oui, dussé-je écrire à l'archiduc, dussé-je m'exiler de nouveau avec celui qui m'a ramenée ! Mais comment penser jamais à

la France, moi que la haine de Richelieu y poursuit, moi que la reine ne saurait, hélas ! elle-même sauver ! Je suis condamnée à vivre toujours dans l'Italie, ma prison, prison cruelle, odieuse, où tout ne m'entretient que des douleurs, des calamités passées. Enchaînée par mes souvenirs, où trouverais-je jamais le repos ? quel être chéri me devra jamais le sien ? Je ne le sens que trop, Dieu a marqué fatalement mon existence ; il m'a punie bien sévèrement d'une première faute. Cet amour a miné ma vie et mes forces, je ne suis plus même rafraîchie, consolée par la prière. Oh ! malheureuse, malheureuse femme que je suis ! Ce jeune homme va mourir, et je ne puis éloigner de lui le danger qui va l'atteindre ; à défaut de l'épée du comte Leo, il trouverait le poignard de l'un de ses sbires !

Oui, poursuivait-elle en attachant sur Charles un regard désespéré, il n'y a plus pour lui d'autre ressource que la fuite. Cette nuit, cette nuit même, il faut qu'il parte, il partira sans moi, mais mon souvenir, mes bienfaits, mes pensées le suivront partout. Charles, continua-t-elle en prenant la main du jeune homme, écoutez-moi, c'est une sœur, c'est une amie qui vous parle. J'ai le moyen d'assurer votre départ, mais il est urgent que vous partiez. Ce matin, au petit jour, il faut que vous ayez quitté Florence, il le faut, votre sûreté et la mienne l'exigent. Que m'importe la haine du comte Leo Salviati ! ce que je dois garantir avant tout, c'est votre vie, vous avez sauvé la mienne. Mon écuyer, homme sûr, vous conduira dans une heure sur la route de Bologne ; dans une heure vous serez prêt, laissez-moi tout disposer. À cette condition seulement je consens à vous revoir, je vous irai même rejoindre dans le premier lieu que vous m'indiquerez, mais partez, fuyez, rendez-moi le calme, la vie ! Ne vous ai-je pas dit que votre destinée tendrait toujours à se désunir de la mienne ? ne vous ai-je pas dit que le ciel m'avait maudite ? Ne craignez pas que j'oublie jamais le cœur généreux qui m'a comprise ; je suis, je veux toujours me montrer digne de vous. Mais vous avez sans doute encore sur la terre des parents ou des amis qui vous chérissent, revolez vers eux, parlez-leur de moi,

dites-leur que je vous aime. Le marquis de Rovedere me remettra demain, cette nuit même, tout l'or que vous avez pu gagner à ce jeu ; s'il ne vous suffit pas, puisez, oh ! puisez dans tous mes coffres… Retournez en France, heureux et brillant, faites-vous la vie dorée. Moi, durant ce temps, je m'occuperai de vous, j'aurai toujours les yeux sur celui qui va peut-être m'oublier. Mais vous ne m'oublierez pas, oh ! non, je le vois à vos larmes, à votre pâleur, à vos regrets. Seulement, vous vous direz : J'ai fait à la duchesse de Fornaro le plus éclatant des sacrifices, celui de mon honneur que j'ai immolé au soin de ses jours, de son repos. Moi, de mon côté, je dirai la vérité, que je vous ai fait violence, que je vous ai dénoncé ainsi que le comte à l'archiduc. Vous m'avez entendue, vous m'obéissez, n'est-il pas vrai ?

La duchesse avait apporté dans cette pressante sollicitation toute l'éloquence d'une femme résolue de vaincre la plus rebelle des résistances. Elle entourait Charles de ses caresses, elle le pressait, elle le suppliait. Le jeune homme parut céder. Pendant que Teresina donnait ses ordres, Charles passa dans la pièce qu'il occupait, et dont la fenêtre se trouvait alors ouverte. Le calme enchanteur de la nuit, le murmure des brises et des fontaines rafraîchissaient peu à peu son front brûlant ; il repassait en lui-même les événements de cette soirée, et elle lui faisait l'effet d'un rêve. Deux coups légers venaient de retentir à la porte du palais de la duchesse, Charles reconnut deux laquais, porteurs d'immenses coffres. Se penchant au balcon de l'appartement, il leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Nous venions, lui dirent-ils, de la part du marquis de Rovedere, notre maître, vous remettre cet or et une lettre. Veuillez en prendre connaissance.

Par un instinct machinal, Charles descendit, et à la lueur d'un falot, il put lire les lignes suivantes :

« Le comte Leo Salviati est un beau joueur, monsieur, vous le voyez, mais c'est aussi un redoutable adversaire. Faites mettre cet or en lieu

sûr, et suivez les porteurs jusqu'à la salle d'armes de Belphégor que je viens de réveiller. Je vous y attends.

Le marquis de Rovedere. »

Àce billet était joint l'avis suivant :

« Le comte Pepe et le seigneur Rodolfo se trouvant les seconds du comte, il est de toute importance que vous vous mettiez vite en quête d'un ami qui tienne pour vous. »

En recevant cette nouvelle, les yeux du jeune homme cherchèrent machinalement alentour de lui… Une seule ombre errait sur la place, c'était la même que Charles avait aperçue des fenêtres du Palais-Vieux quand il allait se mettre au jeu.

– Le personnage de cette nuit, le fantôme que j'ai vu, murmura Charles ; bien, il sera mon second.

Le cavalier en question était porteur d'un manteau et d'une rapière qui parurent assez convenables à Charles. Il s'approcha de lui, en faisant signe aux porteurs des coffres de l'attendre.

– Bellerose ! s'écria-t-il.

Et en effet, c'était Bellerose, Bellerose qu'un bonheur inattendu offrait aux regards stupéfaits de Charles Gruyn. En le voyant, Charles ne put réprimer un élan de joie et de surprise.

– Bellerose ! murmura-t-il, mon cher Bellerose ! c'était donc toi, toi que je voyais, il n'y a pas une heure, arpenter dans ta cape les dalles de cette place ! Mais par quel miracle te trouves-tu dans Florence, et que viens-tu faire en Italie ?

– J'y viens, dit Bellerose, promener mon infortune ; Charles, tu vois ici un misérable exilé.

– Un exilé ! pour quel crime ?

– Je te conterai cela à mon aise, reprit Bellerose. Mais quels sont ces drôles qui t'attendent avec des coffres ; d'où descends-tu ? où vas-tu ? Ma chambre, ou plutôt ma mansarde est à deux pas, je suis logé chez le Florentin Belphégor…

– Belphégor ! un maître d'armes ? demanda Charles, songeant au billet de Rovedere.

– Précisément. C'est un gîte maudit pour les gens qui veulent dormir ; il s'y fait la nuit même un vacarme de ferrailles et d'estocades, tant il y a que je n'y saurais reposer, et voilà pourquoi je me promenais à cette heure indue devant le palais des ducs de Florence. Tout ce que je puis t'offrir chez moi, c'est une malle pour t'asseoir et une bouteille de marasquin. Mais tu gâterais tes beaux habits, ajouta le comédien, te voilà nippé comme un héros.

– Mon cher Bellerose, répondit Charles, permets à ces porteurs de me suivre jusque chez toi. Je n'ai pas de temps à perdre, ce matin même je me bats, et tu viens à point, car tu seras mon second.

– Ton second, ! et contre qui ? Je n'ai parbleu pas envie de mourir sur le territoire toscan, moi qui n'ai l'habitude de me laisser transpercer en scène que pour ressusciter plus gaillard qu'auparavant. Un duel ! fi donc ! sommes-nous ici au Pré-aux-Clercs ou à la porte Saint-Bernard, ? Charles, mon ami, je te trouve l'air d'un matamore ; serais-tu devenu par hasard Italien ?

– Quand tu sauras le sujet de ma dispute, tu m'approuveras, répondit Charles ; mais allons chez Belphégor.

– Chez Belphégor, soit, reprit Bellerose. Cet hôte vertueux me rappelle le brave capitaine la Ripaille. À propos, reprit Bellerose en ôtant son feutre d'un air tragique, il est bien près de la Parque, ce digne, capitaine. Que veux-tu, il a croisé le fer pour défendre un vers de Mirame. Cela valait bien une pension, il n'en fut rien ; le cardinal Richelieu n'est qu'un ingrat.

En devisant ainsi, ils étaient arrivés tous deux devant le porche du maître d'armes Belphégor. Le marquis de Rovedere s'y trouvait déjà, et à la lueur d'une lampe fumeuse, il s'essayait tant bien que mal au plus farouche des assauts. Belphégor s'inclina en voyant Charles dans la compagnie de Bellerose, qu'il prenait pour un seigneur, grâce à son panache et à sa mine.

– Attention, dit le comédien à son ami, on m'appelle ici le baron de Lunéville.

– Et moi, le comte San-Pietro ; tiens ta langue.

Marquis de Rovedere ajouta Charles, je viens me mettre en armes sous la conduite de maître Belphégor ; mais je vous préviens que je n'ai jamais tenu une épée. Voici mon second, poursuivit-il en indiquant Bellerose au marquis, essayez-le.

Bellerose n'avait nulle envie de dégaîner ; mais l'affaire lui paraissant sérieuse, il mit bas son pourpoint et se livra à quelques passades.

– Voilà ce qui s'appelle s'escrimer à la française, dit victorieusement Belphégor ; mais ici, voilà comme nous nous en tirons. Marquis de Rovedere, montrez un peu à ces gentilshommes comment je professe.

Le marquis attaqua maître Belphégor de pied ferme… C'était un tireur excellent et renommé ; rien qu'en le voyant, Bellerose s'applaudit de ce que Charles l'eût pris plutôt pour second que pour rival.

– Nous avons donc affaire à forte partie ? demanda-t-il au marquis de Rovedere.

– Autant vaudrait combattre un géant, dit le marquis. Mais on m'a conté de monsieur, ajouta-t-il en montrant Charles, un trait de valeur si audacieux… Le comte Salviati, continua-t-il en riant, n'est point un tigre…

Cette allusion rendit à Charles son courage. Armé de l'épée que Belphégor lui donna, il en porta de si rudes coups au maître d'armes, que celui-ci lâcha pied.

– Comme vous y allez, mon gentilhomme ! si le courage supplée à l'adresse, le comte Leo est vaincu.

Les combattants étaient fatigués, le jour commençait à poindre. Le marquis se jeta sur une natte de la salle d'armes, Bellerose entraîna Charles jusqu'à sa chambre. Arrivé en ce lieu, le comédien n'eut rien de plus pressé que de lui conter son odyssée de malheurs tout en débouchant le flacon de marasquin. Sifflé au Palais-Cardinal dans une pièce de Bois-Robert, l'un des faiseurs de Richelieu, il avait tiré l'épée contre le parterre et cette rébellion l'avait obligé de fuir. Un maigre secours, obtenu à grand'peine du cardinal, qui trouvait plus juste de pensionner Chapelain, l'avait mis à même de gagner la frontière de Milan ; en cette ville, il s'était vu forcé d'abandonner jusqu'à ses nippes. Bellerose employa tout son pathos pour déterminer Charles à abandonner la partie ; Charles était riche, il devait se mettre à l'abri avec son trésor.

— Je ne puis comprendre, disait Bellerose, que l'on se batte pour une princesse ailleurs que dans les pièces de théâtre. Outre qu'on est bien sûr d'en revenir, on se bat en vers de M. Rotrou, ce qui est toujours une belle compensation.

D'ailleurs, ajouta l'ami de Charles, tu es parti comme une bombe du milieu de nous ; maître Philippe Gruyn, ton respectable père, se désole, et son cabaret en souffre. Pour Mariette, j'aurais honte de t'en parler, ton ingratitude va la conduire au tombeau. Enfin, te voilà riche, et te faire tuer est une fantaisie tout comme une autre. Tu l'auras voulu, et je reviendrai en France, le crêpe au bras, désolé d'avoir servi de second à un imprudent, à un fou ! Parce que tu m'as vu m'enfariner la figure, parce que je ne suis pour toi qu'un misérable histrion, tu ne me crois pas capable de te donner seulement un bon conseil ? Mon

conseil, le voici : je m'en vais trouver les magistrats et leur dirai le lieu de ton rendez-vous ; j'ajouterai, en prenant la chose sur moi, que tu m'as chargé d'expliquer ta conduite à ce comte Salviati ; qu'il n'est pas séant qu'il te tue après t'avoir remis son argent. C'est une façon de reçu que je n'admets pas. Toi, pendant ce temps, tu gagneras la France, tu reverras ton père et Mariette. Je ne vois pas trop ce que tu peux dire à cela, à moins que tu ne veuilles en finir avec la vie. Mais la vie te sourit, mais, encore un coup, te voilà riche, et si le comte te tuait…

— S'il me tue, reprit Charles en s'asseyant à la table du comédien, sur laquelle il traça rapidement quelques lignes, voici un écrit qui dépose de mes dernières volontés ; promets-moi, Bellerose, de l'exécuter de point en point, car c'est un legs sacré. Jure-moi que tu n'en rompras les cachets qu'à Paris même… et cela, sans parler en rien de ma mort, car je ne signe pas cet acte de mon nom.

– Je te le jure, dit solennellement Bellerose.

– Maintenant, continua Charles en remettant à son ami le papier qu'il cacheta, Bellerose, tu vois cet or ? Cet or, prix du jeu, cet or me pèse ; je veux qu'il serve au moins à consacrer par un souvenir éternel l'événement le plus important de ma vie. Tu as mes instructions, tu les liras. Si je dois survivre, si je fuis, mes intentions restent les mêmes. Après l'issue de ce combat, tu devras partir avec cet or ; une fois à Paris, tu en connaîtras l'emploi. J'ai ta parole et j'y compte. J'ignore ce qui adviendra de ma rencontre avec le comte Leo Salviati, mais j'aime ici une personne qui en attend l'issue avec angoisse ; si je meurs, tu lui feras part de ce que l'écrit contient.

En découvrant ainsi sa plus secrète blessure à Bellerose, Charles était ému, il pleura. Tromper la confiance de la duchesse, trahir sa parole et courir à ce rendez-vous fatal, lui paraissait presque un crime. Bellerose n'osait le mettre plus avant sur la pente des confidences, car l'heure pressait. La voix du marquis de Rovedere se fit jour bientôt à

travers la mince cloison qui séparait la mansarde du comédien de la salle d'armes. Le jour était venu, l'aube blanchissait le beffroi de la grande place.

La voiture du marquis de Rovedere était prête ; elle entraîna bientôt Charles et Bellerose jusqu'à la porte de San-Gallo, le lieu du rendez-vous.

Tome 1 · 19

Huit mois après ces divers événements, le cabaret de la Pomme de pin venait de voir ouvrir ses fenêtres comme de coutume ; l'antique enseigne se balançait au vent, et maître Philippe Gruyn, armé de sa longue pipe hollandaise, humait l'air du matin devant son comptoir.

Maître Philippe Gruyn était cependant bien changé.

Était-ce la vieillesse ou le chagrin qui creusait autour de ses yeux ce cercle bleuâtre, indice de la douleur et de la fatigue ? Avait-il éprouvé quelque revers, ou bien son corps robuste se ressentait-il des atteintes communes à son âge ? Nul, excepté maître Philippe Gruyn, n'eût pu le dire.

Sa chatte Marmousette avait l'air de s'ennuyer comme une ancienne pratique ; les garçons du cabaret nettoyaient à peine les brocs et les tables, et les barreaux vénérables de la Pomme de pin étaient voilés çà et là de larges toiles d'araignée.

— Maison déserte ! maison sans âme ! dit maître Philippe en frappant du pied ; depuis qu'il est parti, rien ne nous succède à bien ! Et cependant, les ouvriers de ce seigneur inconnu…

— De qui donc voulez-vous parler, mon père ? demanda au vieillard la gente et douce Mariette.

— D'un cavalier italien qui fait bâtir, ma fille, le beau palais que voilà. Palais fantasque, ajouta maître Philippe, idée de fou qu'on ne mènera jamais à bien. Sur l'emplacement de ces marécages, la scie élève chaque jour son cri strident ; les marbres les plus rares sont, tu le vois, apportés à grands frais de Milan ou de Venise. Et c'est un comédien, je devrais dire un ignorant, qui se trouve chargé de ce travail. Ne l'as-tu donc pas vu trancher, vis-à-vis de ses ouvriers, du grand seigneur ? commander et régner depuis six mois ? C'est ma ferme croyance que ce coquin se sera faufilé dans les bonnes grâces d'un noble. Et quand je pense, Mariette, que c'est lui qui a, le premier, égaré mon fils, qui lui a soufflé toutes ses folies, tous ses vices !

— Arrêtez, mon père ; Bellerose est honnête homme. Poëte et fou, c'est possible, ne lâchant jamais pied devant les vagabonds, les vauriens ; un peu ferrailleur à l'exemple de son ami la Ripaille, mais incapable d'avoir entraîné Charles dans quelque action méchante et honteuse. Avez-vous donc oublié cette grande dame qu'aimait votre fils ? pensez-vous que Charles ait pris Bellerose pour confident ? Hélas ! voici plus d'un an, mon père, qu'il a quitté cette ville, plus d'un an que nous n'avons reçu de ses nouvelles… Aussi, depuis son départ, que de pleurs versés, que de fausses joies, quand un inconnu faisait retentir ses éperons sur le seuil de notre porte ! Dieu nous garde d'un malheur, ô mon père ; mais un pareil oubli est bien cruel ; un tel abandon ne s'excuse que par le bonheur !

Mariette essuya ses yeux du coin de son tablier. Le vieillard la regardait avec douleur, car ce n'était pas la première fois qu'elle lui parlait de son fils.

Véritablement Mariette elle-même n'était plus reconnaissable.

Ceux qui l'avaient vue alerte et joyeuse, ceux qui avaient pu admirer autrefois le mol incarnat de ses joues roses, la splendeur de sa peau et la fraîcheur de son teint, n'eussent pas remarqué sans peine la rapide décomposition de sa beauté.

Àcette fleur brillante et suave de sa jeunesse, avait succédé chez elle un morne dépérissement ; une amertume secrète se faisait jour dans ses traits, tout son corps avait souffert.

Maître Philippe ne pouvait la contempler sans un vif attendrissement. Depuis le départ de son fils, Mariette ne l'avait pas quitté ; elle l'entretenait de lui pendant de longues heures. Bien souvent elle avait eu l'idée de s'enfuir, de se réfugier dans un couvent ; mais la douleur profonde du vieillard s'opposait à ses projets. Mariette n'était-elle donc pas sa fille ? ne l'avait-il pas recueillie toute petite ? Les larmes du vieux Philippe, Mariette les séchait sous ses caresses et sous ses baisers.

– Je n'ai plus qu'une fille, avait dit souvent maître Philippe à ses voisins ; et les voisins, émus, trompés par la tendresse ingénieuse de Mariette, l'avaient cru, eux aussi. La fille de ce père désolé, ils la vénéraient et ils l'aimaient, tant Mariette, en se dissimulant à elle-même son servage volontaire, redoublait de soins et d'amour envers le père de Charles.

Dix heures du matin venaient de sonner alors à l'église de Saint-Gervais, et une bande d'ouvriers, accoutumés sans doute à prendre leurs repas chez Philippe Gruyn, envahissait déjà les tables de la salle basse.

Maître Philippe déposa sur le front de la jeune fille un baiser plein de tendresse ; puis, selon son habitude, il lui demanda de lui lire un chapitre de la Bible, afin, disait-il, que Dieu bénît sa journée.

Mariette passa dans la pièce contiguë à la grande salle ; elle y vit un homme la tête appuyée entre ses mains.

— Notre seul ami, murmura-t-elle, j'étais sûre de le trouver !

Le personnage en question salua Mariette avec tristesse.

— Vous prendrez votre part de notre lecture, dit-elle d'un ton ému ; mon père veut que je lui lise un fragment de cette vieille Bible tous les matins.

Puis, sans attendre sa réponse, Mariette tira la Bible d'un vieux bahut sculpté, seul décor de cette pièce, et elle ouvrit le livre à la parabole suivante, celle de l'Enfant prodigue :

« Enfin, étant revenu à soi, il dit en lui-même : Il faut que je me lève et que j'aille trouver mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

» Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.

» Il se leva donc et s'en fut trouver son père. »

En écoutant cette simple et touchante parabole, les yeux du vieillard s'étaient obscurcis de longues larmes, et l'étranger semblait partager son attendrissement. Nul, en vérité, n'eût reconnu Pompeo sous cette défroque misérable et triste. À dater de cette nuit fatale où l'Italien, dans le but unique de saisir une vengeance, s'était fait complice d'un crime, il s'était vu malgré lui reporté vers le cabaret de maître Philippe. Mariette, il faut le dire, entrait pour beaucoup dans cette préférence de Pompeo pour la demeure du cabaretier.

Une religion vague, un instinct secret enchaînait Pompeo à la mélancolie de Mariette ; l'heure de récréation de la jolie fille était devenue son heure. Auprès du cabaret, dans un espace rétréci, était un petit jardin ; on y jouait à la paume aux jours d'été, mais le reste du temps c'était une sorte de parterre inculte où filaient tristement de monotones rayons de soleil sur des berceaux où le pinson ne chantait plus. C'était un endroit si triste, qu'un buveur s'y serait maudit lui-même devant un flacon de chypre ou de hongrie, et cependant Pompeo y allait souvent chercher le calme loin des rumeurs de la ville ; son cœur révolté, plein de haine, s'y apaisait.

Mariette l'avait surpris bien des fois en ce lieu écarté, versant tour à tour des larmes amères, ou se livrant aux sombres pensées d'une âme jalouse ; car, pour Pompeo, être jaloux c'était encore vivre, l'amertume des soupirs cachait chez lui la vengeance.

Pompeo n'avait pu réussir à retrouver l'homme qui l'avait accompagné à sa sortie du Palais-Cardinal, il l'avait demandé vainement à tous les échos, à tous les abords de cette splendide caverne de Richelieu.

Une année entière s'était consumée de la sorte pour l'Italien en sombres recherches, investigations ardentes, insensées, pleines de tourments, car son guide masqué lui avait promis de le faire rencontrer face à face avec l'ennemi qu'il poursuivait, avec celui que tout lui donnait le droit de haïr.

Il en était résulté pour Pompeo une sorte de folie.

Le souffle de la haine passait encore avec tant de force sur ses pensées, qu'il lui arrivait de ne pouvoir s'étourdir en rien dans les joies folles ; le jeu même et l'ambition, ce démon plus dur que le jeu, n'avaient plus de prise sur lui. Il avait songé d'abord à se représenter aux regards de Richelieu et à lui demander le prix du crime, car c'était bien un crime que l'Italien avait commis, c'était une victime qu'il avait jetée en Seine.

Mais quelle était cette femme ? de quel délit odieux se trouvait-elle donc coupable ? Devenu l'instrument d'une vengeance, Pompeo comprenait qu'il avait été joué.

Et cependant, il avait aussi à se venger ; la vengeance lui eût remis du baume au cœur. D'ailleurs, n'avait-il pas agi vis-à-vis d'une promesse inviolable ? n'avait-il pas obéi à un démon ?

Le remords étendait déjà sa main sur lui ; il en était presque à regretter de ne s'être point livré au cardinal.

– Ah ! s'écriait-il avec un accent de rage et de douleur, le serment de ce misérable ne recouvrait qu'un mensonge ! Je n'en veux pour preuve que sa fuite habile et son silence obstiné après l'attentat. Samuel existe, il complote contre moi sans doute avec cet homme. À moi la misère, la honte, les nuits où la sueur baigne mon front, les nuits où ce fantôme inconnu se dresse devant moi ; à lui le repos, l'oubli peut-être !… Moi, je me souviens, je ne saurais oublier ! Souvenirs affreux et déchirants, voix de la tombe qui me brisent ! Un mendiant est plus en repos que moi !

Et Pompeo baissait la tête en silence ; il murmurait en pâlissant des paroles sombres, sauvages… Lorsque Mariette s'approchait de lui en ces moments-là, elle le trouvait presque insensible, emporté qu'il était au delà des limites humaines, et gardant sur ses traits la pâleur du désespoir.

Par un hasard singulier, Mariette était la seule femme contre laquelle le poids de sa douleur vînt se briser ; son souffle, tiède, pénétrant, avait le pouvoir de consoler ses angoisses. Au fond de tout chagrin, il y a toujours un reste de foi ; Pompeo croyait au sourire de Mariette… Les rayons émanés d'elle rétablissaient le calme au sein de son âme ; ils l'attiraient forcément. Mariette n'était-elle pas d'ailleurs une pauvre orpheline dont le cœur allait au-devant de lui avec son regard ; quelque chose de doux et de triste ne s'attachait-il pas à son existence brisée ? Le cabaret de maître Philippe devint bien vite le refuge de Pompeo. Il n'y buvait pas, mais il y songeait.

Lorsque Mariette et lui se rencontraient, tous deux se devinaient, car tous deux avaient souffert.

Mariette, abandonnée par Charles Gruyn, vivait avec des pensées si tristes dans le cœur, que l'Italien en avait pitié. Sans pouvoir s'expliquer ce que le fiancé de la jolie cabaretière était devenu, il ne se rappelait que trop dans quelle circonstance il l'avait vu pour la dernière fois. Charles l'avait aidé dans une sombre et fatale mission. Pompeo en

avait fait son complice à son insu. Cet incident ténébreux augmentait l'intérêt de l'Italien pour la jeune fille. Le fils de maître Philippe se serait-il tué, ou l'aurait-on fait périr ? Le bruit de sa mort avait suivi celui de sa fuite. Pompeo éprouvait une terreur indicible à retrouver dans ses rêves ces deux figures : l'une effarée, inquiète, celle de Charles, pressé par lui, Pompeo, de l'aider à pousser dans l'eau ce sac terrible ; l'autre, celle de la femme inconnue qu'il avait enfermée dans cette toile comme un immonde bétail. Il lui survenait alors de si lugubres pensées qu'il entrait dans un cimetière pour y passer tout le jour, au lieu de s'en aller boire et noyer son chagrin dans la bouteille comme il eût fait autrefois. Ces jours-là il fuyait le cabaret de maître Philippe, il errait par les carrefours, recherchant de préférence les rues désertes et silencieuses. Son costume était devenu le plus parfait miroir de la ruine et de la misère, il cachait son visage sous les ombres d'un capuchon, serrait sa robe usée avec un vieux ceinturon de cuir, et ressemblait moins à un capitan qu'à un moine. Il ne parlait plus guère qu'à Mariette. Vous eussiez tremblé rien qu'à voir ce regard mort, ces lèvres violettes et cette pâleur de chartreux.

La lecture de la Bible une fois faite, maître Philippe avait serré la main de Pompeo et s'était rendu à son comptoir, envahi déjà, nous l'avons dit, par une foule d'ouvriers employés au nouvel hôtel élevé dans l'île.

— On ne se plaindra pas de notre paresse, disait l'un : en six mois nous avons assez travaillé pour ce seigneur. Il est vrai que la paye est bonne… Maintenant que voici la pierre façonnée, les murs élevés, il ne manque plus que le peintre. Les ornements de cet édifice rivaliseront avec ceux du Palais-Cardinal. Quel peut donc être ce mystérieux propriétaire ?

— Quelque partisan gorgé de la sueur du peuple, comme ce M. Ribaudon que protégeait tant Monsieur.

— Un ami du cardinal, l'une de ses créatures !

— Imbécile ! puisque c'est un étranger, un Italien !

— C'est vrai, M. Bellerose nous a même dit son nom. Attends donc, je demanderai à l'un des laquais du duc d'Ornano s'il connaît ce nouvel hôte.

— Après tout, qu'importe ! Il aura là une belle demeure ; la pierre et le marbre n'y ont point été épargnés.

— Sans compter la vue qui, ma foi, s'étend jusqu'au Louvre. Le balcon est placé presque en face de votre porte, maître Philippe. Oh ! vous deviendrez vite le cabaretier de ce seigneur-là, c'est sûr.

Maître Philippe Gruyn, le regard collé contre l'une des vitres, examinait alors en effet la façade que présentait le nouvel hôtel. Les planches et les charpentes ne le masquaient plus, et sur l'une des cheminées on avait planté déjà le bouquet d'honneur.

— Toute mon ambition, mon rêve, pensait le cabaretier, eût été de faire bâtir une maisonnette entourée de vignes en cet endroit ; j'eusse alors cédé mon fonds et je me serais établi en ce lieu avec Charles et Mariette.

Le bonhomme essuya une larme furtive, il se détourna ; le broc matinal faisait le tour des tables, les ouvriers donnaient à leur gaieté franche un libre essor. Tout d'un coup, au milieu de ces figures barbouillées de plâtre et de lie, le visage de Pompeo se fit jour ; une exaltation bizarre semblait l'agiter. Il se dressa devant cette troupe joyeuse comme un spectre.

— Un palais ! demanda-t-il en frappant la table du poing. Qui fait donc bâtir un palais, avez-vous dit ? Moi qui vous parle, moi aussi j'ai eu un palais, un palais resplendissant d'or et de peinture. Mais aussi je ne laissais pas à un cupide architecte le soin de le décorer, j'étais là… Oui, je me trouvais levé dès l'aube, je trempais mes lèvres dans le verre de mes maçons, j'étais maçon avec eux ! Mon palais !… Oh ! c'était là

un palais ! Je l'avais peuplé de nymphes et de fresques allégoriques ; sur un signal de moi, les amours étaient venus se suspendre à son plafond lumineux. Mon palais à moi, mon palais de Florence, mon beau palais ! c'était un hamac doré auprès de l'Arno, de bruns esclaves m'y servaient, de blondes déesses y buvaient le vin de Chypre. L'ébène, l'ivoire, la laque et les jaspes y récréaient le regard, les roses l'embaumaient, les lévriers, les faisans encombraient ses cours et ses jardins. J'avais alors un blason, et ce blason luisait partout, sur le granit, sur l'émail et sur la toile. C'était là un gîte de prince ou de roi, son éclat éblouissait. La main du génie en avait fait un monde unique, une galerie que m'eût enviée l'empereur. Maintenant, à celui qui chercherait seulement mon nom, un valet nouveau ne répondrait qu'avec un rire moqueur ; il montrerait mon chiffre et mon blason effacés, il dirait à ce visiteur inattendu qu'il y a longtemps que je suis mort. Temps heureux, temps envolé, que celui où, le pied sur l'échelle, j'allais dès le matin examiner de près le travail de la ciselure ou du pinceau, poursuivant toujours l'idéal au lieu de la vie, et soulevant avec trouble la draperie de mes peintres comme si j'eusse écarté le voile qui recouvrait ma plus chère idole ! Maintenant ce poëme a passé en d'autres mains, on me donnerait à peine l'aumône sur le seuil de mon palais !

Ômes naïfs ouvriers, je crois vous avoir entendu tout à l'heure envier le sort de cet homme heureux qui se fait construire cette opulente demeure, où voltige jusqu'ici la seule poussière des atomes ! Fouillez plus avant dans ce terrain, vous y trouverez le ver du sépulcre, ce ver à qui le corps du maître splendide est promis. Dérision, vanité que tout cela ! Que la tente soit de pierre ou de toile, de marbre ou de planche, nous devons la replier ou la laisser. Vous venez de bâtir un palais à l'orgueil, le souci en est le frère. Vous l'allez voir bientôt, ce possesseur romanesque, promener en ce lieu sa vie libre, insouciante ; mais sa fantaisie, sa chimère une fois conquise, que deviendra ce roi ennuyé de sa création ? Son rêve réussi, il trouvera au fond de son cœur le plus morne et le plus ardent des rêves. S'il est jeune et beau, il aimera la

jeunesse et la beauté ; s'il est glacé par l'âge, il verra ses élans stériles aboutir aux souvenirs, cette pente de la tombe... Vous, ses serviteurs, ses esclaves, je vous envie ! Les brocs de maître Philippe valent bien les coupes d'or, car le fiel en est banni ! Donnez-moi votre truelle ou votre marteau, recevez-moi au milieu de vous, partagez avec moi les durs labeurs, employez-moi à façonner des volutes ou des colonnes. C'est un seigneur italien qui arrive, avez-vous dit, c'est lui qui est votre maître ; eh bien, il verra un Italien !

Un Italien, ajouta Pompeo avec un rire effrayant ; ah ! il l'eût peut-être salué bas, il y a seize ans ; mais à cette heure-ci il n'y a plus de lui qu'un manteau râpé de valet !

Pompeo avait prononcé ces paroles avec une amère volubilité, ses cheveux s'étaient hérissés sur son front, et ses dents claquaient la fièvre. Les hommes qui l'écoutaient le prirent pour un fou, et cependant il n'y en eut pas un qui se sentit prêt à le plaindre, tant il avait encore de fierté et de grandeur dans tous ses gestes, tant la souffrance marquait cet homme étrange de son sceau. Il venait d'ailleurs de les relever dans leur esprit, ces gens du port ; il leur avait parlé en grand seigneur moins qu'en artiste. À cette époque d'enfantement et de travail merveilleux dans l'art, l'ouvrier était loin de se renfermer dans un cercle étroit d'idées ; souvent le maçon et le sculpteur ne faisaient qu'un ; les mains les plus rudes dénouaient l'écheveau de la science. Quand Pompeo se présenta à ces manœuvres qui se souvenaient d'avoir travaillé la veille à l'Hôtel de ville avec des maîtres fameux, il y eut parmi eux un élan de joie sympathique ; cet ordonnateur bizarre et vaniteux, voulant se poser d'abord en architecte, et descendant ensuite vers eux jusqu'à la prière, les entraîna.

Mariette, survenue à la fin de cette scène, avait suivi chaque mouvement de Pompeo avec une singulière compassion. Accoutumée à panser les blessures de ce noble cœur, à s'entendre avec son père pour aider cette misère orgueilleuse encore sous ses haillons, Mariette avait

frémi en voyant l'impétuosité de cette douleur ; elle implorait pour cet homme quelque miracle du ciel… Le seul confident qu'elle eût trouvé dans sa tristesse, c'était Pompeo ; la belle et triste enfant éprouvait, à l'aimer et à le plaindre, une jouissance instinctive. C'était lui qui arrosait, durant l'été, le petit jardin attenant au cabaret ; lui encore qui l'avait défendue jusque-là contre l'insolence des raffinés allant du Louvre aux Célestins ou à l'Arsenal, et ne manquant jamais de s'arrêter avec leurs montures au cabaret fameux de la Pomme de pin. Heureuse d'un tel appui, Mariette ne craignait plus de sortir ; la rapière de Pompeo semblait à maître Philippe une garantie assez sûre.

Pendant que Pompeo venait ainsi de s'aboucher avec les ouvriers du quai des Ormes, il n'avait pas vu Bellerose entrer doucement, et s'entretenir à voix basse avec Mariette… C'était la première fois que Pompeo se montrait à Bellerose sous son véritable jour ; le comédien, qui l'écoutait à l'écart, fut lui-même enthousiasmé. Charles Gruyn lui avait donné ses instructions ; un Italien comme Pompeo pouvait lui servir.

S'approchant de lui avec un geste héroïque digne en tout d'un comédien de l'hôtel de Bourgogne, il le salua profondément.

— De ce jour, dit Bellerose aux ouvriers, vous devez obéissance à ce seigneur. Il est l'architecte du noble comte de San-Pietro !

Tome 1 · 20

Ému et ravi, Pompeo avait suivi Bellerose.

— Architecte ! se disait-il, moi architecte ! moi qui n'ai pas même su construire jusqu'à ce jour le triste échafaudage de ma vie ! Ce Bellerose serait-il fou, d'aventure, ou bien ce seigneur étranger me connaîtrait-il ? Quant à moi, rien dans mes souvenirs ne me rappelle le nom de cet

homme, rien, non, rien… D'ailleurs, qui m'aimerait à cette heure en Italie, qui me protégerait au point de me confier une pareille mission ? Bellerose se sera moqué de moi, il a peut-être à m'apprendre un secret qu'il ne pouvait me confier dans cette taverne. Advienne que pourra, je n'aurai pas du moins reculé ; je verrai ce comte de San-Pietro, il sera content de moi.

Bellerose avait devancé Pompeo de quelques pas, tous deux se trouvèrent bientôt au milieu du quai d'Alençon, longue étendue de terrain qui n'était point encore couverte d'édifices, et qui régnait depuis la pointe de l'île jusqu'au pont Marie.

Acheté d'abord par M. de Ribaudon, trésorier de France, l'emplacement de l'hôtel, appelé dans le dernier siècle l'hôtel de Pimodan, formait un vis-à-vis parfait à la rue Saint-Paul, dans laquelle le lieutenant criminel, père de Marie de Brinvilliers, demeura. Les dégagements en étaient vastes, bien qu'il n'eût pas de jardin ; sa vue s'étendait entre l'Arsenal et les Célestins ; il n'avait pas encore derrière lui l'église Saint-Louis et son clocher en obélisque percé à jour, car l'église ne fut commencée qu'en 1664.

C'était sur ce quai, dressé au cordeau, que devaient s'élever plus tard la magnifique maison du président Lambert de Thorigny et celle du président de Bretonvilliers.

Dévolue aux magistrats, aux partisans et aux gens d'affaires, cette ligne de l'ancien Paris conserve encore à ce jour une physionomie sévère et calme ; ces palais, ces hôtels ont quelque chose de ceux de Gênes ou de Venise ; les bruits de la ville et les flots de la Seine y viennent mourir.

Du balcon ouvragé comme une dentelle ou une guipure, le regard embrasse à gauche des campaniles sveltes comme la tour Saint-Jacques, des cheminées comme celles de l'Hôtel de ville, ou des pavillons en pierre de taille comme ceux du Louvre. Quand les blan-

cheurs de l'aube envahissent ce panorama limpide, quand le couchant l'empourpre ou que le crêpe de la nuit, troué de mille lumières, s'étend sur lui, le regard du peintre s'y attache amoureusement : sous les molles vapeurs d'une lune d'été, il égale les plus admirables pastels. Ces arches légères superposées sur la Seine, ces quais semés de points lumineux, ces eaux noirâtres et profondes qui se brisent aux piliers du pont Marie, ces nuages aux flocons roux, cet échiquier de tours et de clochers assombris, donnent au tableau un relief étrange, un relief digne de Mazzo, le peintre enfumé de l'Escurial.

En cette partie de la ville, le retentissement des églises rappelle, par sa sonorité et sa fréquence, les carillons de la Flandre ; les agrès, les cordes, les bateaux de pêche indiquent le travail ; l'odeur de la Seine elle-même a souvent celle des canaux épars autour du palais ducal. Si la mode n'y tient plus aujourd'hui ses comptoirs exclusifs, si les canotiers ont succédé aux riches seigneurs, si les seuls visages des marchands de bois flotté remplacent les physionomies de cour qui brillaient jadis en ce lieu même dans les somptueux salons d'Ogier, du marquis de Richelieu et de Lauzun, c'est qu'insensiblement Paris se déplace, et que l'île Saint-Louis n'est plus aujourd'hui que la queue du monstre aux cent bras. L'Olympe des dryades et des amphitrites est remplacé aujourd'hui par la confrérie des blanchisseuses ; la Seine, en cet endroit, foisonne d'une infinité de bateaux, et les Lycurgues de l'Hôtel de ville ne permettent pas que le gaz s'étende plus loin que le pont Marie.

Àquelques pas de l'hôtel de Pimodan, s'élève cependant encore aujourd'hui l'hôtel Lambert, sous les plafonds duquel rayonne l'aigle de Pologne.

Or, cette portion du quai n'est pas plus éclairée le soir que celle de l'hôtel de Pimodan.

Après avoir franchi le seuil de l'hôtel sur la porte duquel ne brillait point alors la plaque de marbre, qu'on peut y voir à présent, Pompeo

se trouva introduit par Bellerose dans une cour spacieuse, flanquée de bornes scellées dans le mur, et décrivant plusieurs arcades parallèles. L'escalier s'ouvrant à main droite était large et digne d'un président à mortier ; son dessin était noble et rappelait la sage ordonnance de tout ce qui fut fait sous François Miron, le prévôt des marchands et le continuateur zélé de l'Hôtel de ville, dont la façade était demeurée imparfaite pendant soixante-douze ans. Les appartements, encore à nu, que l'italien parcourut ensuite, étaient vastes, aérés ; leurs vues s'ouvraient sur la Seine. Les plafonds, disposés en dôme, attendaient un peintre ; les élèves de messer Nicolo le florentin, que François I fit venir exprès d'Italie, y eussent à peine suffi. Plusieurs pièces de parade devaient se voir en effet soumises à l'art du décorateur ; les meubles de velours brodés d'or, d'argent et de perles, allaient encombrer un jour cette riche demeure ; il ne fallait plus qu'un ordre de Pompeo pour que le cèdre et l'ébène, les parquets en marqueterie, les trophées d'armes, les miroirs de Venise et les tapisseries, couvrissent cet espace de pierre.

Étranger au soleil parisien par sa façade, exposé au nord par le seul choix du terrain, l'hôtel de l'île, comme ceux du quai Bourbon et du quai Voltaire, gardait une humidité de tombe… La Seine aux ondes miroitantes baignait son pied, et dans ses fougueux débordements elle pouvait un jour inonder ses caves profondes.

Une porte d'eau, pareille à celle de Venise, s'ouvrait sur le fleuve ; la barque pavoisée du maître de l'hôtel pouvait de là descendre mollement jusqu'au Louvre.

Devant ces larges aspects, Pompeo demanda à son compagnon quel avait été l'architecte de cette belle demeure.

— Paris, lui répondit sentencieusement Bellerose, ne vous doit pas tout, à vous autres Italiens. Sans parler de

Dominique Cortone, employé à l'Hôtel de ville par Henri II, du Bernin et de vingt autres attirés ici par les Valois ou madame Catherine, combien de nos ouvriers ne se sont pas inspirés aux sources d'Athènes et de Rome ? Au rang de leurs élèves militant déjà des noms glorieux, c'est à l'un de ces hommes que je me suis adressé. Il a fini sa tâche, en êtes-vous satisfait ? C'est à vous maintenant, à vous, l'un des fils de cette terre luxurieuse et folle, à répandre à flots votre fantaisie sur ces murailles ; je vous ai entendu vanter tout à l'heure un palais que vous possédiez, celui-ci vous est ouvert ! Peintre ou magicien, prenez votre pinceau ou votre baguette, mais créez ! Étalez en ce lieu les allégories splendides, les merveilles du ciseau, de la palette, des arts ! Qu'étais-je hier, moi qui vous parle ? Un comédien bariolé, dont tous se moquaient comme de vous. Arrière maintenant la honte, la misère ! je suis majordome d'un noble, je représente ici, ainsi que vous, le comte de San-Pietro !

Quel est ce seigneur ? répliqua l'Italien. Est-il jeune ou vieux, libre de son cœur ou marié ? Est-ce quelque chagrin, quelque deuil récent qu'il vient enfermer ici dans cette tombe dorée, ou bien ne songe-t-il qu'au plaisir, aux jours embaumés, aux folles nuits ? Marche-t-il d'un pas grave comme l'un des portraits de famille qui décorent sans doute la galerie de son palais sur l'Arno, ou jette-t-il au vent son or et sa vie ? Il faut que je sache tout cela de vous, Bellerose ; il faut que rien n'offusque ici le regard du maître quand il viendra. Un palais, c'est un ami ; rien dans son aspect ne doit blesser notre cœur ou nos souvenirs ; ce vaste poëme doit être notre Eldorado.

Assez d'ennuis l'assombrissent, assez de fantômes s'y promèneront un jour, traînant après eux la chaîne des illusions trompées. Quand vous devez donner la comédie à un prince, à un monarque, dites-moi, n'avez-vous pas soin, mon cher Bellerose, que rien ne puisse le mécontenter ? S'il est amoureux, l'ennuierez-vous d'un sermon de philosophie ? S'il est belliqueux, lui montrerez-vous Hercule endormi aux pieds d'Omphale ? En mettant le pied dans ces murs, je veux que le

comte y retrouve sa vie écrite, vie de gloire, d'amour, de tristesse ou de combats. Chaque page de ce livre doit lui rappeler un souvenir ; autrement, Bellerose, l'œuvre commencée demeurerait imparfaite. Mettez-moi donc vite au courant des goûts et de l'existence du comte ; aidez-moi, je vous écoute. Renfermé à l'avenir dans ces murs comme un moine dans son cloître, je ne veux plus appartenir qu'à mes idées. Si le comte est satisfait, la plus mauvaise chambre de cet hôtel somptueux me suffira ; appuyé la nuit à sa lucarne solitaire, je me dirai : Là-bas est le bal, le bal étoilé de mille lumières, le bal ardent, magnifique, le bal où j'arrivais autrefois l'espoir dans le cœur et sur les lèvres, le bal où la seule pression d'une main aimée me faisait rougir et pâlir ! Aujourd'hui j'écoute le bruit de ses mille pieds et de son archet, comme un solitaire brisé qui ne demande plus que le repos. Riez et dansez, ô mes indolents cavaliers, riez et voyez pétiller dans les cristaux le vin de Chypre ! Et vous, les reines de la fête, imprégnez le parquet du seul parfum de vos pas ! Les ans qui sont courts vous regardent comme moi ; je ne vous convoite plus, ce sont eux ! La Seine frissonne ; elle reflète les longues girandoles de ce palais… cette Seine qui roule aussi bien des corps ! Mirez-vous pourtant dans ces eaux pures et sereines. Qu'y verrai-je, moi ? Un front ridé, une tache de sang peut-être !… Allez, fiers danseurs, nobles dames, charmants héros, cavaliers de l'Arioste et de Boccace, j'ai été jeune comme vous !

Une larme roula de la paupière de l'Italien. Bellerose le contempla quelques secondes dans un silence attendri. Sans connaître la vie de Pompeo, Bellerose avait deviné qu'il y avait autre chose sous ces haillons que la pauvreté ; la parole de cet homme remuait le comédien ; ce n'était pas là de ces mendiants ordinaires et dont la cape et l'épée couvrent l'astuce. Ce qui l'embarrassait le plus, c'était sa réponse ; il lui paraissait imprudent de l'entretenir de son nouveau maître.

— Vous m'avez demandé ce qu'était le comte de San-Pietro, reprit-il après une pause ; il ne m'appartient pas de pénétrer ses secrets ; tout

ce que je puis vous dire, c'est qu'il est jeune, amoureux, plein de courage. Je ne pense pas, en effet, que vous l'ayez jamais vu ; mais il vous plaira, vous le trouverez digne de sa fortune. Il aime une dame dont j'ignore moi-même les traits, mais je sais qu'elle est aussi belle que noble. Dans une rencontre funeste, il eut le malheur de tuer, il y a huit mois, un homme de haute naissance qui l'avait insultée au milieu d'une fête à Florence. Cette femme porte aujourd'hui son nom, elle doit l'accompagner. Bientôt, je l'espère, ils seront tous deux ici ; ce palais les recevra.

— Assez ! assez ! interrompit Pompeo avec cette exaltation singulière que le malheur faisait naître en lui, assez, Bellerose ! Le comte est jeune, il est amoureux, dites-vous. Comme lui aussi, j'aimai d'un amour à qui les anges souriaient, d'un amour qui faisait ma joie et mon orgueil. Soleil radieux, à tout jamais éclipsé, tes rayons vont renaître, tu resplendiras ici ! Tout ce que ma mémoire garde du passé, ses fleurs, ses parfums, ses leçons même, tout cela est à vous, ô mon superbe inconnu ! De ce jour aussi, moi, je suis peintre. Oui, je vois s'ouvrir devant moi le monde des souvenirs. Monde aérien, flottant, jonché de branches verts et de doux ramiers, comme le nuage qui porte la jeune aurore. Olympe admirable, splendide, à la voûte duquel j'ai vu fondre un jour, comme Icare, mes ailes de cire. Ce monde embaumé renaît déjà, ses vapeurs m'enlacent, elles m'enivrent, me transportent. Qu'une armée de peintres m'obéisse, et, pareil à Titan, j'escalade encore ce piel, des hauteurs duquel je suis retombé sur mon sol aride et froid. Symboles transparents de la mythologie grecque, chiffres amoureux, devises joyeuses, suspendez-vous à ces dômes, semez ces voûtes, ces lambris de vos fils d'or ! Chimères souriantes, sirènes menteuses, mais belles, déroulez ici les replis de vos beaux corps ! Que Jupiter, Diane ou Vénus sortent de leur nue d'azur. Oh ! que n'ai-je tenu le pinceau quand j'étais jeune, que n'ai-je appris à peindre la rosée, les pluies de fleurs. Sur le nu de ces murailles, je ferai palpiter ces mille images qui assiègent ici mon cerveau confus, je serai

le dieu de ce chaos. Mais où trouver des peintres assez prompts à réaliser ces éclairs de la pensée ? à qui demander de transporter sur la pierre ces tableaux tracés par la joie ou le chagrin au fond de mon cœur ?

Pompeo s'était arrêté, il semblait vaincu par un réel désespoir, il redoutait l'impuissance de ses efforts.

— Écoutez dit-il enfin à Bellerose, je connais un lieu où se rassemblent quelques-uns de mes compatriotes, il est au bout de cette partie de la ville ; c'est un jeu de paume misérable. Là, plus d'une fois, le cœur déchiré par la honte, je me suis assis sur un mauvais banc, regardant à peine les coups de ceux qui jouaient, mais entendant près de moi un murmure de voix confuses. Cela pouvait ressembler aux damnés dans quelque cercle du Dante. Les uns accusaient le sort de leur malheur, d'autres prétendaient que l'oisiveté est le meilleur et le plus doux des biens. « Qui nous emploierait ? disaient-ils entre eux, nous, les enfants gâtés de la mollesse, nous, que l'Italie a élevés jusqu'à ce jour, et qui ne trouvons dans la France qu'une marâtre ? Quand nous nous présentons à quelque riche, la défiance ombrageuse qu'il nous témoigne nous accable ; nous retournons au jeu, à la paresse, à l'orgie. — C'est un Italien, a dit cet homme, et il faut que nous tendions la main à son aumône dédaigneuse, il faut que nous endurions son mépris. Et pourtant, n'y a-t-il donc pas parmi nous de nobles cœurs, des poètes, des peintres, des artistes oubliés ? Mais aucun rayon ne pénètre dans notre enfer, nous sommes proscrits, misérables ! » Ainsi parlaient ces hommes, Bellerose, et ces hommes étaient mes frères. Souvent, à la lueur fumeuse d'une méchante lampe, je les voyais pourtant charbonner sous mes yeux des dessins pleins de génie… Leur humeur fantasque se traduisait par mille ébauches incomplètes, niais où la sève abondait ; leur talent se trahissait à leur insu. « Que ne suis-je grand seigneur, me disais-je alors en les regardant ; je les arracherais à l'opprobre de cette vie ! Au lieu de traîner sur le pavé de cette ville leurs corps usés, appauvris même avant l'âge ; au lieu de se livrer à un mé-

tier de bandit ou de sbire obscur, d'aiguiser la pointe de leur couteau pour l'homme qui passe, ou de méditer un vol nocturne sur un pont, ils manieraient l'art sous toutes ses formes ; la fortune les rendrait bons, elle épurerait l'or de leurs âmes, enfoui sous une couche de vices. » Eh bien, Bellerose, ne m'as-tu pas fait aujourd'hui un grand seigneur, ne me laisses-tu pas le choix de mes ouvriers ? À ma voix ils accourront, ils réussiront, j'en suis certain. Un salaire honnête en fera vite d'autres hommes ; et quelle gloire, ami, si, non contents de leur faire ici produire des chefs-d'œuvre, nous les disciplinons comme autant d'élèves. Le bonheur élève, il guérit, il classe les hommes. Dès demain, crois-le, cette légion de démons va m'obéir ; l'art glorieux, divin, produit aussi ses miracles ! Quant à moi, continua Pompeo avec orgueil, je te l'ai dit, je scelle à jamais ensuite ces murs sur moi. Roi de ce royaume ténébreux encore, je m'y plairai, je le peuplerai d'ombres chères, éloquentes Merci, Bellerose, merci, car sans toi il ne me restait plus rien au monde que l'amour de cette pauvre enfant, qui veut bien quelquefois pleurer de mes pleurs et sourire de mon sourire. Si Mariette veut venir ici, la porte de cette demeure où tu la conduiras doit s'ouvrir à elle comme à une jeune et chaste sœur ! Dieu qui lit dans mon cœur sait que je l'aime ; mais il sait aussi que le malheur a suivi toujours ceux que j'ai aimés !

L'Italien venait de retomber dans sa tristesse. Bellerose, en le quittant, lui promit de revenir le lendemain. Le comédien fut fidèle en effet à cette promesse ; les ouvriers de Pompeo, enrôlés déjà, travaillaient sous sa conduite, et parmi ces hommes il se trouvait des ornemanistes pleins de feu et de goût, dont la patience et l'habileté rappelaient ceux de Benvenuto Cellini.

Un soir que Pompeo se trouvait seul, et que les pas de ses travailleurs n'ébranlaient plus les vastes parquets de l'hôtel, l'Italien se dirigea vers une galerie rehaussée de stuc et d'or ; en ce lieu étaient déjà plusieurs toiles qui attendaient des portraits. Pompeo tira de son sein un médaillon qu'il considéra longtemps aux lueurs mates de la

lune. S'approchant ensuite avec précaution d'un tableau voilé et encadré dans la boiserie de cette pièce, il en souleva délicatement la draperie.

Un bruit léger le fit retourner, il se trouvait devant Mariette.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix troublée.

Tome 1 · 21

Àl'approche de la jeune fille, Pompeo avait remis le médaillon dans son pourpoint et tiré le rideau sur le portrait ; mais ce mouvement, si rapide qu'il fût, ne put échapper à Mariette.

Dans la galerie où se trouvait alors l'Italien, une palette, fraîche encore, témoignait assez du travail récent de quelque artiste à cette toile inconnue, voilée si vite au regard curieux de Mariette.

Pompeo lui avait semblé plongé, devant ce cadre, dans une rêverie extatique. Une mélancolie indéfinissable noyait encore son regard quand il lui dit :

— Ah ! c'est vous, enfant ; vous m'avez surpris, car je parlais à quelqu'un.

— À quelqu'un ? demanda Mariette ; mais vous causez donc avec un être invisible ?

— Visible pour moi seul, dit Pompeo. Si vous me promettez de ne pas me demander son nom, je vous le ferai voir, Mariette.

— Qui ? la dame de ce portrait ? car c'est une femme, j'en suis sûre ; sans cela, auriez-vous recouvert si vite la toile que voici de son rideau, votre front serait-il si pâle, votre parole si tremblante ? Moi qui me croyais dépositaire de tous vos secrets, vous m'en cachez un ; c'est

mal ! Je gage que ce sera quelque comédienne de l'hôtel de Bourgogne, que messire Bellerose veut vous faire immortaliser. Laissez-moi l'admirer à mon aise, je vous en prie.

Mariette avait jeté ces paroles à Pompeo d'un air ironique, elle avait peine alors à se défendre elle-même d'un sentiment inquiet de jalousie. L'âge de Pompeo établissait entre la jeune fille et lui une véritable disproportion, et cependant Mariette l'aimait au point de souffrir, à la seule idée d'une femme rivale qui lui eût ravi le cœur de cet homme, qu'elle préférait aux plus riches et aux plus beaux d'entre les seigneurs. Elle se jeta, émue et palpitante, dans ses bras.

— Je serais, dit-elle, si malheureuse de vous perdre, moi qui ai déjà perdu Charles !

Pompeo la releva, tout en l'attirant doucement hors de la galerie où se trouvait le portrait voilé. Il la fit asseoir sur un riche sofa incrusté de nacre, et lui demanda ce qui l'amenait. Mariette tremblait, elle mit quelque temps à se rassurer, puis elle reprit :

— Je ne viens point ici, mon cher Pompeo, admirer de stériles magnificences. Un danger réel me fait accourir vers vous ; voici de quoi il s'agit. Depuis qu'on vous sait absent de notre maison, vous qui m'y protégiez par votre seule présence, des gens suspects rôdent jour et huit à ses alentours. Cette insistance étrange effraye mon père ; il existe surtout certain cavalier masqué dont il n'a pu sonder jusqu'ici les intentions. Ce mystérieux visiteur humecte rarement ses lèvres du vin que je lui verse ; seulement, dois-je vous le dire, son seul regard m'effraye à travers les trous de son masque ; il en veut peut-être à mon honneur, à ma vie. Toutefois, son silence ne me laissé rien entrevoir de ses projets ; j'ai remarqué seulement qu'il examinait avec une attention scrupuleuse la porte de la chambre où je dors chez maître Philippe. Le capitaine là Ripaille, retenu chez lui par une blessure dangereuse, n'a point apparu depuis longtemps au cabaret ; mais j'ai su de son valet Mardochée que ce damné masque s'étonnait des préparatifs

somptueux de cet hôtel, dont vous dirigez l'exécution. Il a ajouté que cet inconnu lui paraissait être de le police, et qu'il craignait bien, pour sa part, qu'au premier jour elle ne vînt faire une descente à la Pomme de pin. Ceci m'a rassurée quelque peu en voyant qu'il n'était pas question de moi, et que ce prétendu séducteur ne cachait qu'un espion… Mais j'avais chez moi certain dépôt… Et tenez, reprit Mariette, en tirant un coffret de dessous sa mante, je vous l'apporte. Il sera plus en sûreté dans cet hôtel que dans la maison de mon protecteur, de mon père.

En même temps, Mariette remit à Pompeo un coffret de bois de sandal.

— D'où tenez-vous ce coffret ? demanda l'Italien dès qu'il en eut vu seulement l'écusson en forme de cœur.

— C'est mon secret, répondit la triste enfant ; j'ai trouvé ce dépôt dans des circonstances que je ne puis me résoudre à vous faire connaître. Comme ce coffret avait sa clef, je fus bien tentée de savoir ce qu'il contenait ; jugez de mon malheur ! ce sont des lettres en italien ! J'ai cependant lieu de supposer qu'elles ont quelque importance… Qui concernent-elles ? vous le savez peut-être ; en attendant, j'ai cru qu'il était prudent à moi de les garder. Je vous dirai plus tard dans quel lieu je les trouvai.

Pompeo n'écoutait plus. Agité d'un tremblement convulsif, il venait d'ouvrir le coffret et de le vider ; Mariette avait dit vrai, il ne contenait que des lettres à moitié jaunies par le temps, mais chacune de ces lettres faisait refluer le sang de l'Italien jusqu'au cœur ; la joie et la douleur se le disputaient. À la fin, il poussa un cri aigu, un cri de tigre blessé ; puis, laissant échapper le coffret de ses mains froides, il retomba inanimé sur le parquet.

Mariette eut peur, elle était seule ; elle courut jusqu'à la vasque de marbre ornée de tritons qui recevait l'onde cristalline d'un réservoir,

près de la grande galerie.

Elle puisa de l'eau dans ses mains tremblantes et la versa sur le front brûlant de l'Italien.

— Qui me rappelle à la vie ? demanda Pompeo d'une voix sourde.

— Moi, moi, votre amie ; moi, Mariette, répondit la jeune fille en écartant les cheveux de Pompeo.

Son souffle léger s'épanouit bientôt en fluide électrique sur les tempes de cet homme, qui la regarda avec une singulière expression. Une pensée amère, absorbante, déchirait le cœur de Pompeo ; il se releva d'un bond en ramassant le coffret. Après y avoir renfermé les lettres, il en prit la clef, et la serrant dans sa poitrine, il dit à la jeune fille :

— Ces papiers, Mariette, renferment un secret qui me regarde moi seul ; vous les avez remis sans le savoir à leur adresse… Un mot seulement : vous m'avez promis de me dire où vous les aviez trouvés ?

— Dans la cabane de maître Gérard le passeux, répondit Mariette.

— C'est bien cela, reprit Pompeo d'une voix brève. Gérard m'avait dit qu'une femme lui avait confié ce dépôt…

— Mariette, continua-t-il en déposant un chaste baiser sur le front de la jeune fille, je t'ai promis de te faire voir une femme dont tu ne peux connaître ni l'histoire ni le nom. Cette femme, je l'ai connue belle et jeune comme toi ; cette femme, je l'ai aimée… Maintenant, Mariette, si tu veux que je te présente à la fois le plus parfait miroir de la beauté et de la douleur humaines, regarde cette figure dont je soulève le voile. Cette femme était mère ; cette femme, un misérable l'a privée de son enfant ! Cet homme infâme, il faut que je le trouve, que je le provoque, qu'il meure ! Car, si tu le veux savoir, Mariette, c'est ma fille qu'il a tuée, ma fille, le seul bien qui m'eût rattaché à la vie ; ma fille que j'aimais, et dont tu ne peux toi-même à présent me tenir lieu ! Je le jure

ici devant ce portrait, Mariette, je tuerai cet homme ! Il me rendra compte du sang versé, en quelque lieu qu'il se trouve. Mariette, Mariette ! peux-tu bien comprendre l'étendue de ma douleur ? Je sais le nom de cet homme, les lettres que tu m'as remises me l'ont appris. Et cependant, je suis là, immobile et foudroyé. Je regarde, ainsi que toi, ce portrait avec des pleurs dans les yeux ! Ah ! ce ne sont pas des pleurs, c'est du sang, c'est ma vengeance qu'il me faut ! Mariette, adieu ! lorsque je te reverrai, tu pourras te dire : Pompeo a puni celui que Dieu n'avait pas encore puni, il a écouté les voix de son cœur ! Insensé que je suis, je croyais à la mort naturelle de ma fille ; je ne soupçonnais ni la perfidie ni le crime. Mais il en est temps, mais cette nuit même les abords du Palais-Cardinal me sont frayés. Laisse-moi sortir, laisse-moi voler à la vengeance. Tu pâlis, enfant, tu considères cette beauté froide et sans voix ! Celle que j'aimais est morte aussi !... Va, laisse retomber sur cette image ce rideau comme un linceul... Encore une fois adieu, suis-moi du regard et ne trahis pas mon secret. Qu'as-tu donc ? tu trembles, tu te détournes et tu pleures ? Ton cœur déborde-t-i comme le mien, Mariette ? toi, pauvre orpheline, songerais-tu donc aussi à ta mère ?

Le cœur de Mariette était brisé, en effet, et de longues larmes brûlaient ses joues... La femme que retraçait ce portrait avait à peine vingt années ; elle était si belle, que sa beauté frappa la jeune fille d'admiration et de douleur. Elle comprit bien vite que Pompeo l'eût aimée ; mais en apprenant l'odieux forfait qui l'avait privé de sa fille, le ressouvenir amer de ses jeunes années, sur lesquelles un abandon fatal avait pesé, lui revint. Ce portrait qu'elle avait alors devant les yeux semblait l'attirer par un regard magnétique ; Mariette en vint à le considérer comme celui d'une sœur. La personne en question était peinte en Diane partant pour la chasse ; sa grâce et sa noblesse éblouissaient. Lorsque Mariette laissa retomber le rideau sur le cadre, il lui sembla entendre un soupir étouffé, comme celui d'une âme qui se plaindrait.

— Oh ! s'écria-t-elle, j'ai peur ; partons de ce palais inhabité, partons vite !

Dans sa frayeur, elle chercha Pompeo, mais Pompeo avait déjà fui… Mariette regagna la maison de Philippe Gruyn d'un pas chancelant… Elle trouva le vieillard inquiet de son absence, elle le rassura par de bonnes et douces paroles… Saint-Amand et la Ripaille entraient en ce moment au cabaret, tous deux s'entretenaient du bal que Son Éminence le cardinal de Richelieu croyait devait donner ce soir même à l'occasion des Catalans qui venaient de se soumissionner au roi, après s'être révoltés contre Philippe V.

Le capitaine la Ripaille, relevant alors de maladie, ne ressemblait pas mal à feu le vicomte de Jodelet ; sa pâleur devenait plus saillante en raison du vieux pourpoint de satin noir éraillé dont il s'était revêtu ; ce satin, véritable repaire de mites, le digne Amilcar l'avait acheté, le matin, au pilier des halles. Le capitaine, éloigné longtemps du cabaret de maître Philippe par le plus malencontreux coup d'épée, avait alors la luette en feu.

— Çà, mon garçon, disait-il au sommelier, puisque j'ai eu le bonheur d'échapper à l'Achéron et aux médecins, humecte-moi. Saint-Amand, vous voyez cet habit ; il est, je l'espère, assez galant ! Allez, mon cher poëte ; ah ! vous en verrez bien d'autres ! Comme vous l'avez dit vous-même dans votre ode à monseigneur le duc d'Enghien :

Battre le fer tant qu'il est chaud,
Est un des points de ma science,
Et mon courage noble et haut,
Brûle toujours d'impatience !

Eh bien, oui ! je brûle d'impatience, mon cher Saint-Amand. Tel que vous me voyez ici, je suis peut-être au plus près de la faveur. Vous ne pouvez avoir oublié que je me suis battu pour un vers de Mirame. Le gendarme de la reine qui m'a blessé avait un rude poignet. Tant il y

a que j'ai gardé le lit un bon temps, et que j'eusse pu faire vingt tragédies de la force de celle du cardinal pendant cette longue maladie… Toutefois, comme je ne m'étais battu, vous le pensez bien, que pour plaire à ce grand homme, je me disais à part moi : Voilà un bélître ! Savoir qu'un brave de ma trempe s'est battu pour soutenir un de ses vers, et ne pas lui envoyer de quoi rafraîchir son admiration, c'est d'un plat gueux ! Mais, ventre-saint-gris ! vous allez voir que le cardinal a bonne mémoire…

— Pour ses vers, dit Saint-Amand, cela est possible.

— Pour ses amis… Écoutez… Cette nuit, et comme je m'en revenais, la mine piteuse, à mon garni du Bras d'argent, j'ai trouvé devant ma porte une sorte de grand escogriffe vêtu de noir, masqué, renfrogné, capuchonné, eh un mot, toute la mine d'un vrai sbire. Rien qu'en le voyant, j'avais mis la main à la garde de mon épée.

— Vous Êtes, m'a-t-il dit, le brave capitaine Gaston de la Ripaille ?

— Pour vous servir, monsieur, ainsi que le roi, répondis-je.

— Il ne s'agit pas du roi, mais du cardinal, répliqua-t-il. Demain, il y a fête au palais de Son Éminence ; j'en sortirai à minuit. Ne manquez pas de vous trouver alors à la petite porte basse qui donne sur la rue des Bons-Enfants ; j'ai à vous y entretenir d'une chose qui peut faire votre fortune.

— Cela dit, il me quitta et se perdit bientôt dans l'ombre des ruelles qui entourent ma demeure. Je ne pense pas que le quidam ait voulu se jouer de moi. Mort et sang ! si je le savais !…

— Remettez-vous, capitaine, dit Saint-Amand avec ironie, le cardinal veut sans doute réparer ses torts… Allez à ce rendez-vous de la petite porte, vous serez là plus en sûreté que dans le bal même.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'à ce bal on pourrait bien dire des vers du Richelieu. Je vous vois lancé. Ce que c'est que d'applaudir à propos !

— Oui, parlez-en à votre aise ; que l'on m'y reprenne ! J'ai gardé le lit six mois.

— Je parie que le cardinal vous fera l'intendant de son théâtre. Si cela est, mon cher capitaine, conseillez-lui donc de le brûler.

Comme l'heure avançait, Saint-Amand engagea le capitaine à se hâter ; car les violons de Tiberio devaient, disait-il, commencer déjà la sarabande.

Brossant alors une dernière fois son feutre, et relevant les deux crocs de sa moustache capricante, la Ripaille sortit en serrant la main du poëte de M. le duc de Retz, lequel demanda à Mardochée, son valet, de l'encre et une plume, puis se mit à composer incessamment la satire du Poëte crotté. Saint-Amand y dépeignait l'équipage de maint auteur de son temps, traînant par les rues un roquet de bouracan rouge en guise d'habit, une plume de coq et des grègues trop longues d'une aune par un côté. La Ripaille, avec sa broche et son costume, n'était guère mieux mis, mais il ne tarda pas à voir s'ouvrir devant lui le Palais-Cardinal, où brillait, sur la porte principale, l'écusson de Richelieu surmonté du chapeau rouge.

Tome 1 · 22

Cependant Pompeo n'écoutant que sa douleur et sa vengeance, venait déjà d'atteindre le seuil du palais de Richelieu.

Élevé sur l'emplacement des hôtels de Rambouillet et de Mercœur, le Palais-Cardinal devait à son architecte, le Mercier, le dédale de ses issues ; ce dédale était de nature à dérouter les plus habiles.

Outre les escaliers des boudoirs, de la salle de bal, de la salle de spectacle, de celle des gardes et de la chapelle qui ouvraient sur plusieurs rues, une infinité d'autres sorties se croisaient jusqu'à l'hôtel de Sillery, situé vis-à-vis le palais, et qui n'en était séparé que par la rue Richelieu. Le ministre s'occupait alors de faire démolir cet hôtel pour en former une place digne de l'édifice qu'il venait de se construire.

Pompeo se heurta d'abord à tous ces échafaudages, il se tira du mieux qu'il lui fut possible des litières et des valets ; arrivé enfin sous les arcades entre les bandeaux desquelles figuraient des galères sculptées, il s'arrêta.

Tout le, monde se pressait alors devant la façade de la première cour, cet endroit était plus libre.

Cependant l'Italien ne l'avait atteint qu'à grand'peine ; sa marche rapide, haletante, se trouvant gênée ici par un carrosse, plus loin par un îlot de gens empanachés qui, précédés tous de pages munis de torches, se rendaient chez le cardinal, force lui avait été d'écarter de temps à autre, avec sa rapière, des manants ou des oisifs ; aussi lorsqu'il se trouva sous les arcades, il s'éventa complaisamment avec la longue plume de son feutre.

En ce moment, et comme il prenait ses aises sous la colonnade, un laquais s'en vint lui demander ce qu'il faisait là, et s'il n'était pas, d'aventure, l'un des gens de M. de Luynes.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, cette demande ne pouvait manquer de déplaire à Pompeo ; il toisa le laquais à le faire rentrer cent pieds sous terre.

— Insolent faquin s'écria-t-il, je suis ici parce qu'il me plaît d'y être. Arrière !

Puis, cette première fureur calmée, l'Italien comprenant qu'on allait peut-être lui faire un mauvais parti, céda aux remontrances de cet

homme, et regagna la rue des Bons-Enfants.

Il n'y était pas depuis un quart d'heure à s'y promener de long en large, roulant mille plans de vengeance dans son esprit, quand un personnage enveloppé comme lui dans son manteau jusqu'aux yeux, et traînant sur le pavé une rapière formidable par sa longueur, se mit à arpenter le terrain, tout en ayant l'œil de temps à autre sur une petite porte basse attenant au palais, devant laquelle l'Italien marchait à grands pas sans y donner la moindre attention.

— C'est lui, plus de doute, murmura le personnage à la rapière. Diable il est à l'avance, il m'avait dit : À minuit !

Et s'approchant de Pompeo avec une obséquieuse précaution, le nouveau venu s'excusa de s'être laissé prévenir par lui au rendez-vous.

— De quel rendez-vous voulez-vous parler, monsieur ? demanda l'Italien d'une voix brève.

— Mais… monseigneur… reprit l'homme à la rapière, de celui que vous m'avez donné hier soir. Vous ne pouvez, je pense, l'avoir oublié ; ne me reconnaissez-vous pas ? je suis le capitaine la Ripaille…

— Au ! diable dit Pompeo, vous vous méprenez, mon cher.

— Pardon, monseigneur, je ne me méprends pas… nous voici bien tous deux devant la porte basse.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? Je vous préviens que je n'aime pas que l'on marche sur mes talons.

La Ripaille commença à croire qu'il était la dupe de quelque mauvaise plaisanterie.

— Monsieur, reprit-il, comme la personne qui m'a parlé hier soir portait un masque, j'aurais peine à affirmer que ce soit vous. Cependant vous trouverez bien que je continue à attendre ici, car j'ai affaire.

Disant ainsi, le capitaine se mit à siffler lestement un air de chasse.

— Ce drôle me déplaît, pensa Pompeo. Serait-ce d'aventure un espion du cardinal ? Je vais lui faire quitter la place, mordieu ! ou alors nous allons voir !

Si le capitaine était furieux de se voir joué, Pompeo, de son côté, trouvait ses allures matamores hors de saison ; ils se regardèrent dans les demi-ténèbres comme deux chats courroucés.

— Ainsi, reprit Pompeo, vous prétendez demeurer ici obstinément ?

— Ici comme ailleurs, dit le capitaine ; la rue est, je pense, à tout le monde.

Et il se remit à se promener sur les chausses de Pompeo.

— Monsieur, dit l'Italien en faisant voltiger quelques étincelles du pavé avec la lame de son épée à coquille, voulez-vous voir, une fois dans vôtre vie, une lame de Burgos ?

— Monsieur, reprit la Ripaille, cette colichemarde que je vous présente, vient du fourbisseur de l'arche Marion. Elle n'en est peut-être pas plus mauvaise pour cela.

— On nomme la mienne la victorieuse, dit Pompeo.

— Et la mienne la gigantesque, objecta le capitaine.

— Êtes-vous de qualité ? demanda Pompeo en toisant la Ripaille avec dédain.

— Oui, certes, et je le prouverai, répondit l'autre. Si cela vous agrée, monsieur, et que vous désiriez tuer le temps.

— Comme il vous plaira, dit l'Italien, qui se mit en garde.

Les deux champions venaient de croiser à peine le fer, que Pompeo désarma le capitaine d'un revers élégant et ferme à la fois. La Ripaille,

furieux, ramassa la gigantesque et attaqua vigoureusement son adversaire.

Accoutumé depuis longtemps à ces passades, Pompeo se défendait en décochant de temps à autre d'ironiques compliments au capitaine.

— Bien, très-bien ! disait-il ; la main plus à droite, les ongles en dessous. Tudieu, quel bras ! vous voulez donc me tuer ?

La Ripaille, exaspéré, allait peut-être se ruer à tout hasard sur Pompeo, quand tout d'un coup des casaques rouges des gardes du cardinal apparurent au bout de la rue des Bons-Enfants.

— Alerte ! cria Pompeo, sauve qui peut !

— Par ma foi ! voilà qui est un peu fort, s'écria le commandant de l'escouade en se saisissant de l'un des combattants qui venait de rouler sur le pavé ; se battre ici malgré les édits, ici même… sous les fenêtres du cardinal ! Faites votre devoir, messieurs les archers, et vous, pas un mot, sinon, vous aggravez votre faute, ajouta le commandant au coupable.

Ces paroles à peine dites, l'escouade environna le délinquant et l'entraîna. Pendant ce temps, son rival avait eu le temps de se blottir derrière un pilier dans l'ombre épaisse que formait le cintre de la petite porte basse.

Les ténèbres profondes qui entouraient cet endroit ne permirent pas au commandant des archers de croire que quelqu'un y fût caché ; satisfait de sa prise, il se contenta de s'éloigner en disant :

— Il faudra bien que celui-ci nous apprenne le nom de son complice.

Sur ces entrefaites, et comme les archers venaient de gagner le bout de la rue, minuit sonna à l'église de l'Oratoire. La petite porte s'ouvrit lentement.

Un homme masqué en sortit, il posa la main sur le champion assez heureux pour avoir échappé aux griffes du guet.

— Bien, murmura-t-il, capitaine la Ripaille ; vous m'attendiez.

Minuit sonne, poursuivit-il. Vous devez bien penser que je ne vous ennuierai pas de longs discours. Je sors du bal, où j'ai vu Son Éminence. Il a été convenu entre elle et moi qu'on vous chargerait d'une commission pressée. À l'extrémité de l'île Saint-Louis s'élève maintenant un hôtel que se fait bâtir un comte italien du nom de San-Pietro. Vous le savez ?

Celui auquel s'adressait l'homme masqué baissa la tête en signe d'affirmation.

— Vous connaissez cet hôtel ? L'architecte qui en dirige le travail est un certain Pompeo… Il faudra savoir au juste quand il y entre ou quand il en sort. Demain, à pareille heure, il faut qu'il n'y rentre plus… Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Monseigneur sera obéi.

— Le coup fait, vous passerez en Lorraine deux mois seulement. Là j'aurai soin de vous, de votre avancement ; je vous le promets.

L'homme masqué s'attendait à une réponse, et paraissait prêt à quitter ensuite la place, quand tout d'un coup il poussa un cri étouffé. Ses mains se voyaient serrées par celles de son interlocuteur comme dans un étau de fer.

— Y songez-vous, capitaine ? quel accès vous prend ? lui demanda-t-il ; quittez-moi !

— Je ne te quitte plus, reprit une voix qui fit tressaillir l'homme masqué au fond des entrailles. Vaincu par la surprise et la douleur, il n'osait crier. Au lieu de la Ripaille, il avait devant lui Pompeo.

— Oui-da ! reprit celui-ci, en n'ayant garde de lâcher le bras qu'il serrait ; vous envoyez trop vite les gens dans l'autre monde, monseigneur !

— Que voulez-vous de moi ? que demandez-vous ? demanda le masque d'une voix éteinte, et cédant à la pression vigoureuse de Pompeo.

— Rien, absolument rien que de facile, monseigneur, que vous me suiviez, voilà tout. Nous irons, si tel est votre bon plaisir, par les quais, jusqu'à la rue des Lions-Saint-Paul. La promenade est peut-être un peu longue, mais nous l'avons déjà faite ensemble… il doit vous en souvenir ?

— Oui, certainement… mais lâchez-moi… ou je vais appeler, dit l'homme en se débattant.

— Monseigneur, dit Pompeo je dois vous prévënir qu'au premier cri de Votre Excellence, un tout petit poignard catalan, que m'a donné, en Espagne, une hôtelière du nom de Pepa, suffirait pour vous faire taire. Nous allons, si tel est toujours votre bon plaisir, causer raison. Vous vous rappelez fort bien ce que vous me fîtes faire, il y a plus d'un an, dans la rue des Lions-Saint-Paul, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Moi, de mon côté, je ne l'ai point oublié. Je vois toujours cette chambre dont je décrirais le moindre détail, et cette femme voilée que vous me dîtes de jeter en Seine… Mais vous n'avez pas oublié non plus, monseigneur, à quelles conditions je me fis, ce soir-là, votre valet, je veux dire votre bourreau… Un homme existait alors à Paris ; il y est, il s'y cache encore, je le sais, cet homme ; vous promîtes de me le livrer, vous me le promîtes devant Dieu… Vous savez mieux que tout autre ce qui vous a empêché de tenir votre parole. Maintenant, monseigneur, peu m'importent vos motifs ; je viens vous dire qu'il me le faut, que vous me le devez, que je le veux sur l'heure, ou bien je vous tue…

La voix de Pompeo, gonflée par la rage et la colère, acquérait en ce moment une sonorité lugubre ; sa figure, contractée par les passions violentes qui l'agitaient, était devenue si terrible, son geste si fier, que le masque se sentit prêt à défaillir. Toujours entraîné par la main de fer de Pompeo, il suivait machinalement la ligne du quai qui longe le Louvre, il songeait à donner le change à l'Italien par quelque ruse.

— Monseigneur, reprit Pompeo, j'attends.

Il tira son poignard catalan de son étui, et le fit briller aux molles clartés de la lune.

— Grâce, s'écria l'homme ; Pompeo, grâce, dans quelques jours je te livrerai Samuel !

— Non dans quelques jours, sur l'heure même.

— Je te demande quinze jours.

— Pas un seul ; il me le faut.

— Écoute, Pompeo, si je te rends le plus heureux des hommes, toi jusqu'ici le plus malheureux peut-être, m'accorderas-tu le délai que je te demande ?

— C'est selon. D'abord je veux savoir à qui je parle ; je vous ai appelé monseigneur, mais qui êtes-vous ?

— Ton ami, rien que ton ami, Pompeo, reprit le masque, un homme que tu accuses et qui veut te combler de joie. Écoute…

— J'écoute, dit Pompeo.

— Tu ignores peut-être que tu avais une fille…

— J'en avais une, oui, cela est vrai… murmura Pompeo d'une voix sourde. Mais ce misérable…

En même temps, les sanglots l'interrompirent.

— Pompeo, reprit le masque, ne pleure plus… elle vit.

— Elle vit, elle, ma fille ! elle vit, dis-tu ? Ah ! tu ne me trompes pas, qui que tu sois, toi dont je veux bien respecter ici le masque ! Ma fille existe ! tu sais où elle est, je la verrai !

— Dès ce soir, si tu veux.

— Ah ! ne te fais pas un jeu de ma douleur, toi qui me parles, ou crains ma vengeance !

— Je ne redoute rien de toi, je ne mens pas.

— Va donc, guide-moi vers mon enfant ! Je prends à témoin ces étoiles, ce fleuve, ces murailles, que si tu me la montres, il ne te sera rien fait. Ce poignard, je l'attacherai, à ton pourpoint quand tu sortiras ; cette rapière sera la tienne. Tu me rends ma fille ! oh je te bénis, je t'aime ! Mais songe à te hâter ; indique-moi vers quel lieu… Je hais bien cet homme, ajouta Pompeo, je hais ce Samuel à payer de tout mon sang un quart d'heure de ma vengeance… eh bien, je la différerai si tu me fais voir ma fille… Mais qui donc es-tu, toi qui connais et remues tant de secrets ? Qui donc es-tu, toi qui fais succéder ainsi les voix les plus opposées au fond de mon cœur ?

— Tu me demandes qui je suis ? répliqua le masque avec un rire strident, tu veux le savoir, Pompeo ?

— Dis-le-moi ! oh ! ne fût-ce que par pitié.

— Pompeo, dit l'homme en s'arrêtant, je suis une énigme vivante. Ange ou démon, peu t'importe. Tu vas voir ta fille, frappe ici.

— Ici ! s'écria Pompeo étonné, ici ! mais c'est la demeure de maître Philippe, c'est le cabaret de la Pomme de pin ! il n'y a ici qu'une enfant, c'est Mariette !

Tous deux étaient arrivés, en effet, vis-à-vis de l'enseigne, qui criait sur sa longue flèche, agitée par le vent des fraîches brises de la Seine.

Aucune lumière ne troublait alors l'obscurité de cette vieille façade ornée de grillages de fer.

— Mariette ! Mariette ! soupirait l'Italien dont les pleurs mouillaient les yeux.

En ce moment Pompeo avait oublié sa vengeance, il ne se possédait plus de joie, il était fou.

— Mais comment pénétrer à cette heure chez maître Philippe, objecta-t-il à son compagnon. Je vais le réveiller, je vais crier.

— Garde-t'en bien, répondit le masque, je m'en charge. Il ne faut pas que maître Philippe nous voie. Escaladons le mur du petit jardin ; une fois là, je me chargerai du reste.

Tome 1 · 23

Le mur du jardin était fort bas, Pompeo et le masque l'eurent bien vite escaladé.

En traversant ce petit enclos où souvent il avait caché sa tristesse à tous les regards, l'Italien essuya une larme furtive. Il se souvenait sans doute que là, dans ce maigre terrain planté de bouleaux, dans ces allées, sous cette tonnelle, Mariette avait écouté plus d'une fois les voix douloureuses de son cœur.

— Mariette ! murmura-t-il, Mariette ! oh ! comment ne t'avais-je pas devinée à tes bonnes et consolantes paroles ! quelle autre que ma fille eût pu me calmer et me guérir ?

Une crainte soudaine s'empara toutefois de Pompeo, en examinant de nouveau son guide… Était-ce donc un piège qu'il allait lui tendre, était-ce un moyen d'arrêter son bras et d'enchaîner sa vengeance ?

En proie à ce doute poignant, l'Italien suivit l'homme jusqu'à la petite porte d'un escalier qui communiquait à la chambre de maître Philippe, arrivé en ce lieu, il lui recommanda de tenir son souffle et d'amortir le bruit de ses pas.

Pompeo connaissait cet escalier aussi bien que lui, mais il lui parut étrange que l'homme le connût ; cet escalier conduisait à la pièce habitée par Mariette…

— Tu savais donc où demeure celle que nous cherchons ? demanda-t-il avec une anxiété secrète à son guide.

— Rassure-toi, on n'est pas dans les bonnes grâces de Son Éminence pour rien.

Pompeo trembla en entendant ces paroles, son courage manqua de l'abandonner.

Le cardinal aurait-il donc semé aussi les dangers et l'espionnage autour d'elle ? pensa Pompeo ; j'entre bien souvent dans cette chambre, un autre que moi en saurait-il les secrets ? Secrets charmants, embaumés, asile chaste et doux dans lequel je ne pénètre moi-même qu'en me découvrant comme au seuil d'un temple, nid de colombe que je croyais jusqu'ici à l'abri de tout vautour. N'importe, quel que soit le sort qui m'attend ici, oui, je dois entrer résolûment. Mariette, rassure-toi ; je n'étais hier que ton ami, maintenant un lien indissoluble nous unit.

Une vive lumière s'échappait alors de la porte entr'ouverte de Mariette ; à travers la cloison qui séparait la chambre, de l'escalier, on entendait le souffle égal et pur de son sommeil ; le silence du dehors était profond.

Àpeine entré, le guide de Pompeo se tint sur le seuil, en lui indiquant du doigt la jeune fille endormie… Pompeo s'agenouilla rapidement devant le lit, des larmes abondantes mouillaient ses joues. L'ins-

tinct paternel écartait en lui le soupçon ; il examina Mariette dans une extase recueillie.

La belle enfant dormait, un de ses bras blancs passés sous son cou ; elle avait dénoué ses cheveux retombant en boucles épaisses sur ses épaules, de façon à s'en faire une sorte d'oreiller sur lequel sa figure se détachait aussi pâle qu'un marbre. L'ombre de ses cils, renvoyée sur son visage par une lampe suspendue près du chevet, était d'un contour et d'une ligne séraphiques. La lumière inondait tour à tour son front légèrement bombé, et sa poitrine délicate et le jais luisant de ses cheveux ; un sourire ineffable de langueur errait sur ses lèvres. Sa tête penchait alors comme celle d'un lis chargé de pluie, son haleine douce avait l'arome des fleurs. Un petit sachet était retenu par un fil léger à son cou, l'Italien frissonna en le voyant.

— T'avais-je menti ? demanda le masque.

— Non, répondit Pompeo, car ce cachet fut ouvragé par ma sœur elle-même au couvent des dames de la Celestia à Venise. Ce sachet, je l'avais donné à une personne…

Que tu aimes encore, que tu aimeras toujours, interrompit sourdement le masque. Insensé, qui ignore que l'amour d'une femme est aussi fantasque qu'il est rapide, et qu'au delà de la tombe il n'y a plus d'espérance !

— Pourquoi parler de tombe ? Laisse-moi, je suis heureux, si heureux, vois-tu, que devant ce lit qui ressemble pour moi à un berceau, j'oublie presque ma vengeance ! Ma fille ! je vois ma fille !… Toi qui me l'as rendue, dis-moi du moins comment elle se trouve ici. Serait-ce donc toi qui l'aurait couverte de ton amour, toi qui l'aurais sauvée de la mort et de l'opprobre ! Quel que soit ton nom, je te le répète, oh ! si tu as fait cela, sois béni ! Mon Dieu ! pourquoi faut-il que je sois pauvre ? Mais si tu exiges de l'or, dis-le, je travaillerai, j'engagerai ma vie pour m'acquitter de ma dette. Réponds-moi donc, es-tu mon bien-

faiteur, toi qui te caches, ou ne serais-tu, après tout, qu'un hasard heureux dans mon existence ?

— Rien de tout cela, Pompeo ; sache seulement que durant toute ma vie, il m'a été impossible de surprendre un pâle rayon de bonheur ; pour te donner celui-ci, tu peux songer à ce qu'il m'en coûte. Oui, chaque minute de ta félicité présente est un feu qui me tord et qui me brûle, et, vois-tu, si je restais plus longtemps, la contemplation de ton bonheur me rendrait peut-être coupable.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'en ce moment même j'ai peur de moi… Tu pleures, n'est-ce pas, mais tu pleures d'attendrissement ; moi, je pleure de rage ; je t'ai ouvert le ciel, moi, je retombe dans l'enfer !

En disant ainsi, le masque avait franchi les degrés de l'escalier. Épuisé, anéanti, Pompeo ne pouvait comprendre le sens de ces lugubres paroles. Son regard errait tour à tour sur le lit de la jeune fille et sur la place que le masque mystérieux avait quittée. Mariette, endormie, semblait alors en proie à un rêve qui l'absorbait, son front se plissait par instants comme l'onde du lac sous la tempête ; d'autres fois il reprenait une sérénité joyeuse. Sa poitrine battit bientôt avec force, elle étendit les mains, puis elle les laissa retomber en murmurant une suite de mots confus.

— Charles s'écria-t-elle enfin avec un effort singulier, Charles devant moi… lui, Charles !…

Et elle semblait étreindre, appeler vers elle quelque fantôme invisible. Peu à peu la voix se sécha dans son gosier, peu à peu le sommeil ressaisit ses droits sur elle. Pompeo écoutait encore avec avidité le bruit de son souffle ; il se penchait sur son front, quand il lui sembla qu'on l'appelait lui-même dans la rue.

L'Italien crut d'abord s'être trompé. La voix prononça de nouveau son nom, il entr'ouvrit la fenêtre.

— Pompeo, dit la voix, j'ai oublié de te donner un conseil. Tu as aimé Teresina Pitti dont le duc de Fornaro a fait sa femme, défie-toi maintenant de la comtesse de San-Pietro !

L'Italien avait reconnu cette voix assourdie sous le masque ; il allait courir à la recherche du ténébreux personnage, quand il s'aperçut qu'il s'était déjà enfoncé dans l'une des ruelles transversales à la rue des Nonaindières. En ce moment, le jour bleuâtre frappait les vitres de la chambre de Mariette, la lampe suspendue au-dessus du lit venait de s'éteindre.

— Il est temps de partir, murmura Pompeo, il est temps de s'arracher de ce lieu où dort mon bien le plus cher. Adieu, Mariette, que les anges du ciel veillent sur toi, qu'ils me conservent ma fille ! Moi, je dois songer à tromper la perfidie, et la haine qui me poursuivent ! Oh ! la vie m'est précieuse, maintenant que j'ai un enfant ; la quitter ici, n'est-ce pas déjà mourir ?

Des larmes abondantes s'échappaient des yeux de Pompeo, il regardait Mariette dans un silence plein d'angoisses et de frayeur, il ne voyait pas sans une mortelle tristesse l'aube grandir et s'accroitre sur les murs de la petite chambre. Un morceau de glace, un pot de fleurs, misérable vase ébréché, une mandoline et deux planches de chêne chargées de livres formaient les seuls ornements du gîte de Mariette, il y avait au lit une image de la Vierge du Rosaire.

Cette vierge se trouvait aussi brodée sur le sachet que la jeune fille portait au cou.

Pompeo, au moment de partir, prit des ciseaux qu'il trouva sur la table de Mariette, et il trancha le fil qui retenait le sachet.

Quand Mariette s'éveilla, Pompeo était bien loin…

Mariette semblait encore se débattre sous l'impression d'un rêve étrange ; elle tremblait, elle était pâle ; elle courut d'abord se regarder à sa petite glace… Le désordre de son visage la surprit ; mais ce qui l'étonna davantage, ce fut de trouver sa fenêtre ouverte… sa fenêtre que Pompeo avait oublié de refermer.

En même temps, par un mouvement machinal, elle porta la main à son cou, sa stupeur augmenta en n'y trouvant plus son sachet.

— Veillé-je encore ? se dit-elle, serait-ce donc lui ? mon songe ne serait-il pas un songe ? Non, c'est bien lui poursuivit-elle, je l'ai vu, je l'ai appelé ; ce sachet, que je porte depuis ma naissance, il l'a détaché de mon cou, j'en suis bien sûre. N'était-il pas là, il n'y a qu'un instant, timide et confus, près de mon lit ? ne s'accusait-il pas de sa fuite soudaine, de mon désespoir et de mes larmes ? Je le vois encore se jeter à mes genoux avec des sanglots, il me priait de lui pardonner, il me disait que j'étais sa vie ! Charles devant moi, Charles à mes pieds, lui, Charles ! il était sincère, éloquent comme autrefois ! Quand je lui ai parlé de celle qu'il aimait et pour laquelle il m'avait quittée, il a secoué la tête avec un soupir, il me l'a montrée livide et muette ; elle était morte ! C'est par cette fenêtre qu'il est entré, c'est par là qu'il est parti.

Parti ! s'écria-t-elle en se penchant sur le quai, parti ! lui que je voulais retenir. Mon Dieu ! la tête me brûle ; il m'a abandonnée, je suis folle !

Et Mariette, se tordant les bras de désespoir, semblait suivre encore des yeux celui que son rêve lui avait montré ; elle revoyait Charles, jeune, triste et beau, elle lui parlait comme s'il eût pu l'entendre.

Égarée, vaincue par cette hallucination de son rêve, elle descendit quelques marches, tout le monde reposait dans la maison.

Rien n'indiquait ou ne trahissait le passage d'un malfaiteur, chaque meuble était à sa place, la porte du cabaret était verrouillée avec soin comme de coutume.

— C'est lui, c'est bien lui, se répéta la jolie fille. Quel autre que Charles eût pu s'introduire ainsi dans cette maison ? Il aura craint sans doute le courroux de maître Philippe ; il ne sait donc pas que les bras paternels ne restent jamais fermés ! Qu'il était charmant et simple à la fois, mais aussi quels remords mes paroles firent naître en lui, quelle douleur l'a saisi quand il m'a demandé le sujet de ma tristesse ! Cette femme est morte, je l'ai vue morte, il est donc libre ! Il a coupé mon sachet, il l'aura coupé avec ses ciseaux, mais il me le rendra ; maintenant, c'est moi qu'il aime !

Et Mariette resta convaincue que Charles était de retour qu'il avait tenté de la revoir, mais qu'il n'avait osé affronter le regard de maître Philippe, son père, L'exaltation que lui avait causée ce rêve se soutint ; la jeune fille descendit dans le jardin d'un pied furtif. Chaque arbre lui parlait de Charles. Sur la fleur des buissons bordant l'enclos, le rouge-gorge modulait son air matinal ; les bourgeons s'ouvraient au souffle tiède du printemps, l'air et le bonheur étaient partout. D'un bosquet, voisin partit une volée criarde d'oiseaux, et Mariette envia leurs ailes.

— Captive ici, se dit-elle en remontant avec tristesse dans sa petite chambre, captive lorsque Charles arrive ! En quel lieu pourrai-je désormais le rencontrer ? À qui m'adresser pour le revoir ? En même temps, la jeune fille souleva près de son alcôve un léger rideau ; un équipement complet de cavalier était suspendu à la muraille.

La voix de maître Philippe la força d'abandonner sur-le-champ l'examen que Mariette faisait de ce costume. Cette voix rappelait la pauvre enfant à la réalité.

Quand elle se trouva vis-à-vis de maître Philippe, elle demeura frappée de son air d'abattement. Le visage du cabaretier avait la pâleur d'un linge.

— Qu'avez-vous donc, mon père ? lui demanda-t-elle avec crainte.

— Rien, répondit-il ; un rêve bizarre, voilà tout. J'ai cru voir devant ma maison des ouvriers nocturnes qui dressaient un échafaudage…

— Celui-ci, sans doute, reprit Mariette en montrant à maître Philippe un poteau auquel manquait encore la lanterne.

— Celui-ci même, répondit maître Philippe, en regardant sur le quai des Ormes le poteau placé devant sa maison. C'est singulier…

— Et qu'y a-t-il donc là qui doive vous alarmer si fort, mon bon père ?

— Rien, reprit maître Philippe d'un ton morne, si ce n'est qu'au lieu de réverbère il y avait autre chose…

— Quoi donc ?

— Un homme pendu… et cet homme, je le connais.

Maître Philippe se signa tristement, et se remit comme d'habitude à son comptoir.

Tome 1 · 24

Cependant l'hôtel de l'île (tel était le nom qu'on lui donnait) s'élevait comme un palais enchanté sur l'emplacement choisi par Bellerose ; sa façade nouvelle étonnait le naïf bourgeois, bien qu'elle n'étalât ni bossages ni moulures ; ses hautes croisées s'ouvrant sur la Seine laissaient apercevoir un monde étincelant de dorures, de coupoles et de corniches ; le cristal des lustres éblouissait, un air de grandeur et de majesté régnait partout.

Le soir était venu, et ses larges ombres drapaient la Seine…

Dans une pièce reculée dont les panneaux représentaient des oiseaux des îles, des fruits, des satyres, près d'une cheminée revêtue du plus beau marbre de Sicile, un homme était assis devant une table chargée de papiers ; un secrétaire copiait des lettres sous sa dictée, pendant qu'un coureur en jaquette de soie orange et rouge attendait les missives dont le maître allait le charger.

Ce maître était Bellerose…

Le menton appuyé dans sa main, d'un air profond et méditatif, le comédien dictait alors des invitations à Saint-Amand, type rêveur et paresseux des poëtes d'alors, qui faisaient un peu de tout, et recherchaient le patronage des grands seigneurs pour abriter leur indolence habituelle. À chaque tournure de phrase de Bellerose, Saint-Amand hochait la tête comme s'il eût blâmé cette rédaction, qui en effet était passablement ampoulée… Deux énormes candélabres, garnis chacun de quatre bougies, brûlaient sur la table recouverte d'un tapis vert ; un flacon de vin de Malvoisie servait à entretenir la longanimité du poëte.

Devenu secrétaire en attendant mieux, Saint-Amand suait dans son harnais. Soixante lettres ou billets venaient de se voir expédiés par lui depuis le matin, et chacun avec une formule variée suivant le rang de l'invité.

Ce travail terminé, Bellerose se leva et donna sa correspondance au coureur, en lui recommandant de faire diligence dès le lendemain au petit jour.

Le comédien et le poëte passèrent alors ensemble dans une vaste et somptueuse pièce, dont un dais de satin occupait le milieu. Au-dessous de ce dais, un lit exhaussé sur une estrade étalait son fronton empanaché.

Ce sanctuaire, tendu de magnifiques tapisseries de perles frangées d'or, était digne d'une princesse ; deux figures en cariatides soulevaient ses rideaux épais : c'étaient le berger Paris et Vénus. Un prie-

Dieu et une toilette étaient renfermés dans la balustrade, sur laquelle six miroirs de Venise aux bras chargés de lumières jetaient alors des lueurs vives et splendides.

Saint-Amand se récria rien qu'en voyant le plafond de cette chambre, qui représentait la Nuit avec son cortége d'étoiles. Des amours sculptés soutenaient la boiserie de la glace principale, des médaillons peints en grisaille retraçaient partout des scènes de la fable. Le canton d'armes placé au-dessus du lit était vide…

— Eh bien ! demanda Bellerose en jouissant de l'étonnement du poëte, cette pièce vous paraît-elle digne d'être chantée ? C'est la chambre à coucher de la comtesse. De ce balcon, elle peut voir s'éteindre les feux du Louvre ; les bruits de la ville expirent ici, voyez. À peine un sillage de nacelle sur l'eau, à peine un bruit de pas, un silence à faire envie au désert. L'Arsenal, troué de quelques maigres lumières, déroule à votre droite sa masse noirâtre ; les ormes du quai frémissent sous la brise. Ah ! c'est une belle nuit. Moi, qui ai vu l'Italie, je puis vous parler sciemment de ce tableau, de ce panorama coupé par le ruban moiré du fleuve. La lune y baigne en paix son disque argenté. N'admirez-vous pas comme moi ces maisons, ces ponts lumineux et leurs grandes ombres ? Le comte de San-Pietro ne pouvait choisir un meilleur temps pour arriver ; aussi, vers une heure de la nuit, j'attends en ce lieu Son Excellence…

Bellerose, en parlant ainsi, avait ouvert l'une des fenêtres du balcon. Saint-Amand se contenta de lui faire observer deux nuages noirs, dont le corps allongé comme celui de deux phoques semblait vouloir obscurcir la splendeur de l'astre nocturne. Un vent léger s'élevait, et promenait sur le quai sa raffale de poussière.

— Je crains que le temps si vanté par vous ne se gâte, dit le poète ; ce serait vraiment dommage que le comte fût reçu ici par le tonnerre ; J'ai ouï dire à la vieille marquise de la Fare, que le soir où elle avait mis le pied dans son château de Bourgogne pour la première fois, la

grêle avait brisé les vitres de ses fenêtres ; elle redemanda ses chevaux et partit le lendemain.

— Le comte de San-Pietro sera moins superstitieux que la marquise, mon cher, dit Bellerose en cachant mal un vague sentiment d'inquiétude.

Il revint à la table, où Saint-Amand se versa une rasade copieuse de malvoisie.

— À ses souhaits, dit Saint-Amand en vidant son verre ; moi, je vais rejoindre ma chambre près de la place Dauphine. N'oubliez pas, du moins, de lui parler de moi, Bellerose, je veux lui apprendre à rimer, cela est de mise ; aujourd'hui on ne parle plus qu'en vers.

Le comédien pressa la main du poëte ; en le reconduisant, il trouva un exprès chargé d'une lettre pour lui.

Àpeine Bellerose en avait-il brisé le cachet, qu'il laissa échapper un geste d'étonnement ; le billet en question était de Pompeo et contenait ces simples paroles :

« Mon cher Bellerose, ma liberté se trouve menacée en ce moment-ci, n'espérez donc pas me revoir avant un temps. Une vengeance mystérieuse me poursuit, ma tête est à prix, j'ai dû me cacher dans Paris même. Si je souffre de me voir ainsi sujet aux persécutions les plus vives, en revanche une voix si pure et si profonde me console, que j'ai voulu l'enfouir loin de tous les yeux comme un trésor. Ma vie est changée, maintenant, je ne vis plus pour moi seul. Un jour, bientôt peut-être, je vous reverrai et je vous en dirai plus. En attendant, recevez dignement votre noble maître, et pensez quelquefois à son architecte Pompeo. Adieu. »

En parcourant ce billet, la première idée de Bellerose fut que l'Italien avait conquis les faveurs de quelque dame en puissance d'époux, et qu'il avait intérêt à lui cacher son bonheur. Le comédien, par un re-

tour naturel sur lui, se regarda à la glace, en se demandant si Bellerose ne méritait pas une bonne fortune plus que Pompeo.

Bellerose, en s'admirant ainsi d'un air fat, pensait à la comtesse de San-Pietro.

Il ne l'avait pas vue, mais on en parlait tant à Florence, que la curiosité de cette merveille de beauté le préoccupait. Quelle pouvait être cette femme pour laquelle Charles Gruyn avait fait construire un si admirable hôtel ? De quelle nature était donc l'empire qu'elle exerçait sur l'ambitieux jeune homme ? Bellerose, étendu mollement dans un fauteuil, rêvait encore à ces choses, quand un vent fougueux menaça d'éteindre les bougies posées sur sa table de travail ; il se hâta de refermer la fenêtre de cette pièce.

En quelques minutes le ciel, d'abord si limpide, s'était couvert ; des éclairs éblouissants le sillonnaient. Une pluie soudaine, que fouettait encore l'ouragan contre les vitres, inondait le pavé ; l'écho de la foudre roulait au loin.

— Saint-Amand serait-il devin ? se demanda Bellerose ; en ce cas, au lieu d'en faire un secrétaire de mes commandements, j'aurais dû lui mettre en main la lunette magique de Nostradamus. Quelle trombe, bon Dieu ! et par quels chemins la voiture de la comtesse va-t-elle passer !

Bellerose achevait à peine ce monologue, lorsque le roulement d'un carrosse se fit entendre. Presque au même instant, un éclair livide sillonna le parapet du quai d'Anjou ; un cri de frayeur s'échappa du fond de la voiture. La foudre venait de tomber, en décrivant un serpent de feu, sur l'un des chevaux, qui tomba asphyxié.

Ne consultant que son intrépidité, un jeune homme avait ouvert la portière de la voiture, emportant dans ses bras une femme plus morte que vive ; Bellerose, troublé, l'aida bientôt ; un vaste salon les reçut.

La comtesse de San-Pietro était si pâle, que l'on eût dit alors d'un marbre lavé par la pluie. Le seul trajet de la cour au salon en faisait un véritable objet de pitié : sa robe, ses cheveux, son voile, ruisselaient sur le parquet ; elle était sans voix, frappée d'une étrange et muette stupeur, comme une femme de qui la foudre eût touché le corps. Charles lui prenait les mains, il cherchait à la réchauffer ; mais les yeux de Teresina ne s'étaient pas même ouverts.

Insensiblement, cette frayeur horrible se calma ; la raison revint à la comtesse ; elle promena autour d'elle un regard lourd.

Bellerose, à peine remis lui-même, l'admirait encore dans une sorte d'extase, quand Charles Gruyn lui fit signe de le laisser seul. S'approchant alors de Teresina, le jeune homme se mit à genoux devant elle, attendant qu'elle parlât, ému et palpitant comme s'il eût franchi la distance d'un précipice.

La comtesse de San-Pietro écarta ses cheveux d'une main appesantie, et fixant les splendeurs du lieu où elle se trouvait, comme à travers un voile :

— Où suis-je ? demanda-t-elle en touchant ses vêtements humides de pluie ; qui donc est là devant moi ?... Oui, continua-t-elle, il m'en souvient... je me suis déjà réveillée une fois, glacée par l'eau qui ruisselait ainsi sur mon corps ; un homme était aussi à mes pieds... Il y a un an de cela... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! continua-t-elle en se voilant le front de ses deux mains, c'était horrible !...

— Teresina, reprit Charles en la voyant ainsi égarée, calmez-vous, je vous en conjure.

— Mais où suis-je donc ? demanda-t-elle de nouveau en se soulevant sur le sofa.

— Chez vous, Teresina, cet hôtel vous appartient. N'aurait-il pas le don de vous plaire ? le trouvez-vous indigne de vous recevoir ? Parlez,

à votre voix seule ce palais s'éclairera ; parlez, et dans trois jours tout ce que Paris possède d'hommes splendides, de femmes nobles et belles, se pressera alentour de vous, mendiant l'aumône de votre regard. La pourpre de Castille, l'orgueil d'Italie, la fierté railleuse de nos gentilshommes de France, vous les humilierez, chacun se courbera devant votre parole de reine. Rencontre imprévue que celle-ci, direz-vous, étonnement merveilleux ! Marbres portés par les fées et les génies ! Qu'importe, madame la duchesse ! n'êtes-vous donc pas aussi belle, voyez, que ce portrait délicieux et sévère à la fois du Giorgione, aussi éclatante aussi pure que cette statue amenée des jardins du cardinal Bibiena ? Vous porterez ici avec majesté le sceptre de la grâce. Oubliez, Teresina, ce que votre vie eut d'aventureux ou de terrible ; commandez !

Et comme elle se taisait, absorbée par la contemplation de ce qu'elle voyait alors, Charles reprit en lui montrant les tableaux, de cette pièce :

— Ne connaîtriez-vous donc pas, madame, l'histoire de Danaé, qu'aima Jupiter ? Ah ! vous êtes plus belle que Danaé, Vénus ou Diane, plus belle qu'Aréthuse et que Daphné ! Essayer de vous plaire est, je l'avoue, une téméraire entreprise, mais cette entreprise, j'ai dû la tenter ; cette demeure sera désormais la vôtre. Comme un pèlerin miraculeusement sauvé consacre à tout jamais, par un monument ou un autel, la mémoire du péril dont l'intervention céleste l'a sauvé, j'ai voulu, moi, au sein de cette ville même, bâtir un temple à mes souvenirs, et le plus profond, le plus chéri, le plus indestructible de ces souvenirs n'était-il pas celui de votre délivrance, Teresina ? Ah ! quand je me suis trouvé à mon insu acteur dans ce drame sinistre où il s'agissait de votre perte, où tout se liguait contre vous, même la nuit, quand sur la grève du passeux je m'agenouillai, il y a un an, n'espérant plus rien que du ciel, pouvez-vous penser que je n'aie pas adressé aux anges un vœu recueilli d'eux seuls ? Au milieu de vos cris d'alarme, devant cette mort qui vous disputait à mon amour, j'ai prié, prié longtemps… Mais

enfin le ciel s'est rendu à mes désirs, il permet que je revoie ce pays où vous avez bien voulu vous abriter sous mon nom pour déconcerter cette fois vos ennemis. Rassurez-vous, madame, le crédit de Richelieu est usé, Mazarin commence, et avec lui un nouveau règne. Ouvrez votre âme à l'espoir, voyez l'avenir d'un air calme et raffermi. Après ce duel malheureux où mon ennemi est tombé, la, fuite me fut conseillée par vous ; si, après avoir erré quelque temps, j'ai choisi la France pour le lieu de votre retraite et de la mienne, c'est que votre place est en France. Autour de vous déjà je vois la ville et la cour s'empresser d'un air soumis ; êtes-vous d'aventure assez faible croire aux présages ? L'ouragan s'est dissipé, je reconnais d'ici le fleuve aux rives vertes qui baigne ma ville. Approchez-vous de ce balcon, la nuit est redevenue sereine, le ciel vous sourit, et moi je suis à vos pieds.

La comtesse de San-Pietro venait d'appuyer sa malin au fer du balcon ; elle la retira instinctivement, comme si elle eût senti le contact visqueux d'une couleuvre.

— Qu'avez-vous ? demanda Charles.

— Rien, répondit-elle, mais tout me trouble, tout m'alarme. Ces flots de la Seine eux-mêmes ont une teinte de sang ! Je vois s'y refléter tour à tour l'ombre rouge du cardinal et celle de cet homme qui m'a pris le meilleur de ma vie, celle de Samuel, mon persécuteur, murmura la comtesse sans que Charles pût l'entendre.

Charles Gruyn était en effet sous le charme de cette éblouissante demeure, il s'admirait et se félicitait avec complaisance. Pendant que Teresina fermait la fenêtre, il s'était approché d'une sonnette, il la tira, et Bellerose parut.

— Avez-vous rempli fidèlement mes intentions ? demanda Charles au comédien.

— Monsieur le comte, répondit Bellerose, sera satisfait ; la fête a lieu dans trois jours.

— Une fête, un bal ? demanda la duchesse avec angoisse. En même temps elle soupirait, elle interrogeait d'un regard tremblant, absorbé, le visage de Charles.

— Bellerose, reprit celui-ci, conduisez vous-même madame à sa chambre à coucher, elle a besoin de repos.

Àpeine arrivée dans cette pièce radieuse, Teresina se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil. Elle ne donna pas même un coup d'œil aux riches dorures ; ses genoux, sa voix tremblaient…

— Je veillerai près d'elle cette nuit, dit Charles à son confident d'un air alarmé ; la fatigue de la route, l'orage peut-être… Tu n'as rien à me remettre ?

— Pardon, monseigneur, fit Bellerose en s'inclinant d'un air narquois, à peine arrivé on court après vous. Voici un billet qu'un jeune page, Je feutre mystérieusement rabattu sur son visage, m'a apporté. Prenez-y garde ! les Italiennes une fois jalouses sont plus à craindre que la tempête de cette nuit, plus cruelles et plus implacables dans leur vengeance qu'un ministre !

— Trêve de paroles, et donne-moi ce billet.

Le comédien obéit, et remit à Charles le papier enfoui soigneusement sous son pourpoint.

— À demain, dit-il, et que votre étoile vous protège ! Sous ces plafonds d'or, les rêves doivent être de lis et de roses. Votre intendant sera à vos ordres.

Àpeine Bellerose venait-il de sortir que Charles ouvrit le billet.

« À huit heure du soir, y était-il dit, trouvez-vous, monsieur le comte, à la place de l'ancienne cabane du passeux ; je vous y attends. Rappelez-vous votre pacte. »

Pour toute signature, le billet portait :

— Voilà qui est étrange, pensa Charles.

Il se promena à grands pas quelques secondes, repassant en lui-même des souvenirs accablants sans doute, car la sueur commençait à mouiller ses tempes.

— J'irai, s'écria-t-il en se redressant enfin, j'irai !

Tome 1 · 25

Le lendemain, Charles était exact au rendez-vous.

En abordant ce lieu où s'était passé le drame le plus important de sa vie, le jeune homme ne put réprimer un mouvement de crainte et d'inquiétude.

Entre les ajoncs du fleuve où s'élevait autrefois la cabane de maître Gérard était une petite barque à demi défoncée par l'eau ; dans cette barque on avait planté une mauvaise croix de bois noir…

Ce lieu était devenu bien vite un lieu maudit et désert.

L'autorité, en relevant le cadavre du passeux, l'avait trouvé d'abord si défiguré qu'elle avait eu peine à le reconnaître… Le feu avait consumé jusqu'aux indices de ce terrible attentat ; les papiers de la duchesse contenus dans le coffre étaient devenus la proie des flammes, quand maître Gérard avait cherché à l'entr'ouvrir au moment de l'explosion.

L'opinion publique n'avait donc pu s'expliquer ce meurtre inouï ; mais l'édilité avait profité de cette fin sinistre pour confisquer tous les droits du passeux à son profit. Elle avait aboli sa charge et n'avait pas même répugné à démolir sa cabane.

Ce fait accompli, les suppositions les plus absurdes n'avaient pas manqué de circuler, la légende même du passeux de l'île aux Vaches était devenue à Paris aussi vulgaire que celle du moine bourru.

Parvenu en cet endroit, Charles éprouvait donc une sorte de frayeur superstitieuse.

Les saules de la rive penchaient vers lui leur chevelure, humide encore de l'ouragan de la veille ; chaque angle de la maison, chaque pierre revêtait à ses yeux une forme bizarre, fantastique. Il était huit heures du soir, et le ciel roulait de si gros nuages que Charles avait cru prudent de sortir drapé de son manteau. Une rapière italienne, ciselée avec autant d'art que celles de Benvenuto, ceignait son flanc ; des éperons damasquinés sonnaient à ses bottines brodées de dentelles ; son chapeau, à larges bords, était orné d'un nœud d'émeraudes. Malgré le mauvais temps, Charles avait apporté à sa toilette une recherche véritable ; il calculait peut-être que sa bonne mine en imposerait. Quel était donc ce mystérieux cavalier ? que lui voulait-il, et comment avait-il su son arrivée ? Depuis cette nuit où il avait sauvé la duchesse, bien des fois l'image de ce singulier libérateur avait occupé les rêves de Charles ; il se rappelait fort bien le masque bleu qu'il portait et le pacte qu'il lui avait fait signer. La résiliation complète de sa volonté entre les mains de cet inconnu faisait passer en lui des frissons de crainte ; quel intérêt pouvait-il avoir à disposer ainsi de sa liberté, de sa vie ?

Courageux par nature, Charles, cette fois, n'avait pas cru devoir reculer, il attendait son aventureux visiteur avec fermeté. Depuis ce duel fatal où il avait tué Leo Salviati, Charles n'avait pas cru à la possibilité d'une rencontre ; le soupçon d'un guet-apens se présenta alors à son esprit.

— Quelque misérable qui veut transiger peut-être avec ma bourse, pensa-t-il. Il est certain que sans lui je pouvais être pris en ce lieu avec la duchesse ; peut-être m'a-t-il dénoncé… peut-être ne viendra-t-il pas seul à son rendez-vous ! Mais avec ce fer, que puis-je craindre ? Des

ennemis, oh ! je dois m'en être fait ; pardonne-t-on jamais à ceux qui s'élèvent ? Découvert déjà par cet homme, espionné, reconnu ! continua-t-il avec dépit. Ah ! s'il ne me promet pas à son tour de ne jamais trahir mon secret, malheur à lui !

Il parlait encore quand une silhouette fine et légère se détacha sur le terrain semé d'ombre où il marchait, et Charles vit bientôt venir à lui un cavalier de moyenne taille…

Il était si coquettement habillé, si leste, si galant dans sa tournure, que Charles éprouva d'abord, en l'examinant, une jalousie involontaire.

La première fois, il ne l'avait vu qu'en domino, et le visage couvert de son masque ; mais il arrivait à ce second rendez-vous avec une recherche égale au moins à celle de Charles. Des touffes d'aiguillettes voltigeaient à son épaule, son pourpoint était de la meilleure faiseuse, son manteau d'excellente coupe. Ce qui surprit Charles, ce fut son corps frêle et délicat, sa taille comparable à celle d'une guêpe. Était-ce quelque page ou un écolier que le hasard avait rendu témoin de la fin cruelle de maître Gérard, et qui, dans sa galanterie romanesque, avait offert à la duchesse les moyens d'assurer sa fuite ? La jeunesse du cavalier se trahissait par la seule étude de son ensemble, le morceau de velours qu'il portait devait cacher une figure de vingt ans au plus. Charles l'examina dans une surprise silencieuse.

— Je me suis rendu à vos ordres, dit-il, vous le voyez ; maintenant, qu'exigez-vous ?

— Il doit vous en souvenir, répondit le cavalier.

Le son de cette voix fit tressaillir Charles. Il considéra de nouveau l'inconnu, et il parut chasser un soupçon vague.

— Ces cinq lignes ne vous disent-elles rien ? ajouta, le cavalier.

— Oui, je me rappelle, répondit Charles… Il est inutile de me faire souvenir… Cette nuit terrible est encore présente à ma pensée… je n'ai point oublié votre secours, et si de l'or… En voici, poursuivit-il, en dégageant une bourse de son pourpoint et en la présentant à son interlocuteur.

— Vous vous trompez, objecta le jeune homme en repoussant l'offre que Charles lui faisait, ce n'est pas de l'or que je veux… Reconnaissez-vous seulement cette écriture ?

En même temps il présentait à Charles le papier qu'il avait signé entre ses mains ; en le reconnaissant, une pâleur subite avait couvert le visage du comte de San-Pietro.

— Cette écriture est bien la mienne, monsieur, reprit-il, en jouant le calme. Mais, continua-t-il sur un ton rassuré, il a fallu le danger que courait alors la femme que j'accompagnais pour me déterminer à ne point marchander votre assistance… Il a fallu cet orage, ce lieu écarté, ce cadavre sanglant et à demi consumé qui gisait dans cette cabane, pour que j'acceptasse vos conditions.

— Et maintenant que le péril est passé, maintenant que vous revenez en France sous un autre nom, vous refusez, n'est-ce pas ? répondit le cavalier avec ironie. Ce que c'est que de voyager, ah ! l'on oublie vite en Italie !

— Mais qui êtes-vous donc, demanda Charles piqué au jeu, vous qui connaissez tous mes secrets, et qui, cependant, semblez si jeune ? Qui êtes-vous, vous qui prétendez lier ma vie ?

— Quelqu'un, sachez-le, à qui vous aviez promis la vôtre… quelqu'un, ajouta l'inconnu d'un ton de voix altéré, qui n'eût pas hésité à se sacrifier pour vous, et qui cependant s'est sacrifié pour sa rivale…

— Sa rivale ! Mon Dieu, mais c'est donc ici à une femme…

— Me reconnaissez-vous, Charles ? dit le jeune homme en ne déguisant plus sa voix sous le masque, et en le faisant voler loin de lui.

— Mariette ! c'est Mariette !

— Oui, c'est Mariette ; Mariette, que vous aimiez avant de rencontrer cette femme maudite, la source de mes chagrins et de mes malheurs ! Je n'avais que trop pressenti l'empire que sa beauté funeste exercerait bientôt sur vous, je prévoyais déjà qu'elle ferait de vous un ambitieux, je devinais aussi son orgueil ; mais la distance qui vous séparait tous deux comme une barrière infranchissable me rassurait. Sans cela, Charles, vous eussé-je laissé partir ? Aurais-je donc moi-même sauvé cette femme ! Oh ! je fus bien folle, cela est vrai, mais vous me suppliâtes, il vous en souvient, avec des larmes !... Vous me la dépeignîtes entourée de mille pièges, elle qui semait déjà la ruse et les ténèbres autour de votre esprit, elle dont je vois toujours les yeux secs et fixes me regarder à travers les trous de mon masque. Je ne me trompais pas. Oh ! dites, elle vous aura entraîné à sa suite, elle aura fait de vous son intendant ou son écuyer. C'est ainsi, m'a-t-on dit, que les grandes dames vous récompensent d'un service. Un peu d'or, un titre, c'est par là qu'elles gagnent les cœurs les plus loyaux, les plus fiers ! Et c'est là tout ce qu'elle pouvait faire ; c'est ce qu'elle a fait, je le vois. Cette noble dame ne pouvait éponger le fils de maître Philippe ; une mésalliance l'eût perdue, n'est-il pas vrai ? Après vous avoir promené un an à sa suite, comme un esclave, elle daigne enfin vous rendre à moi, à moi dont elle sait peut-être le désespoir et les larmes ! Voilà qui est noble et magnanime, continua Mariette sur le même ton de raillerie, s'informer de moi, pauvre orpheline, me prendre en pitié ! Ah ! si je savais le lieu qu'elle habite, j'irais la remercier !

Charles écoutait Mariette avec une stupeur égale au moins à sa tristesse. Le secret de sa vie, son secret le plus terrible et le plus cher, remis aux mains de cette imprudente enfant, l'épouvantait. Il était loin d'ignorer la décision de la jeune fille ; ces habits de cavalier eussent

suffi pour lui prouver ce qu'elle tenterait au besoin. Ce pacte signé de son nom l'inquiétait ; il voulait parler, et la parole mourait sur ses lèvres immobiles. La beauté d'une femme s'accroît souvent de l'impression du cadre qui l'entoure. Le lieu où se trouvait Charles était silencieux et terrible, nous l'avons dit ; quelques pentes d'herbes et de marécages s'y trouvaient alors éclairées par les rayons d'une lune blafarde… la Seine étincelait au loin comme une glace limpide ; mais sur la rivière aucune barque, aucun chant, aucun flambeau. Charles ne voyait alors devant lui que deux choses : la croix noire élevée au passeux de l'île aux Vaches, et cette jeune fille qui venait réclamer de lui une parole sacrée.

— Je suis à vous, lui dit-il, à vous, comme autrefois ; parlez.

— Oh j'étais bien sûre de votre cœur, reprit la naïve Mariette ; vous pouviez devenir ambitieux, jamais ingrat ! Oui, je savais bien que vous alliez revenir, vous êtes revenu. Jusque-là j'aurais pu douter de vous ; mais je vous ai vu, vous m'avez parlé, vous avez été bon, généreux comme autrefois. Non, ce n'était point un rêve que votre présence mystérieuse dans la maison de votre père, l'autre nuit ; ce n'était point un rêve que cette voix tendre et repentante, ces pleurs fraternels que vous versiez, ce serment que vous me faisiez de ne plus quitter à l'avenir notre toit modeste ! Il est temps d'y revenir, d'abandonner, Charles, cette vie qui peut vous être fatale. Pensez-vous donc abuser cette noblesse envieuse ? pensez-vous briller impunément aux yeux de ceux qui vous ont connu ? Et quand cela serait, ne retrouvez-vous pas ici deux cœurs brisés, le mien d'abord, et celui de votre père, pauvre vieillard qui vous pleure ? Vous le reverrez, vous l'embrasserez, et moi, votre amie, moi, votre sœur, vous me rendrez la place que j'avais dans votre cœur, n'est-il pas vrai ? Cette femme, — si elle est ici, avec vous, — vous la quitterez, vous aurez ce courage, oh ! vous l'aurez. Ce n'est que pour elle que vous nous avez quittés, pour elle que vous courez cette mer d'aventures et de périls ! Encore une fois, quittez-la, je vous le demande, je l'exige même au nom de votre bonheur ! Voilà quel

était l'objet de ce pacte, voilà les conditions terribles que je vous imposais, ajouta Mariette en souriant. Suis-je donc, dites-moi, un créancier si exigeant, si farouche ?

— Vous êtes un ange, répondit Charles, résolu plus que jamais à ne point déchirer trop vite le cœur de Mariette devant l'aveu ingénu et passionné d'un tel amour ; vous serez toujours ma sœur, mon amie ! Oui, je suis un ambitieux, un fou… Mais je vous aime, Mariette !… Absente ou présente, je, vous retrouve ; allez, je n'ai rien oublié de nos joies d'enfance ; je vois toujours notre petit enclos aux branches vertes, et votre fenêtre aux grappes pendantes. Je vois et je touche le petit sachet qu'on vous avait mis au cou, j'entends votre mandoline envoyer le soir, à la Seine, de folles bouffées de musique… Nous étions heureux, nous nous aimions ! ajouta Charles avec un soupir, et cependant le ciel ne nous avait point faits l'un pour l'autre !

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il y a deux hommes en moi : l'un enfant rêveur, simple et candide comme vous, que la passion ride à peine comme l'eau du lac, et qui cependant frémit de trouble à la seule pression de votre main, qui se surprendrait de longues heures à vous entendre gazouiller comme l'oiseau ; l'autre un composé de marbre et de fer sur lequel découle l'ambition en lave fougueuse, et qui, une fois échauffé par elle, devient inaccessible à tout autre contact qu'à celui de ses pensées dominatrices. Voudriez-vous de cet homme-là, Mariette ? comprendriez-vous ses ardeurs dévorantes, ses insomnies, son martyre ? Ne serait-il pas plutôt le fantôme ennemi de votre sommeil, l'ennemi juré de votre vie ? Et c'est à un pareil être que vous proposeriez de reprendre une existence stérile ! Mariette, je vous aime ; mais je ne puis, sachez-le, jouer mon rôle d'autrefois. Revenir dans la maison de mon père, essuyer de nouveau les dédains de ces seigneurs ! Y pensez-vous ? Et que diriez-vous de moi ?

— Je dirais, Charles, qu'il est doux au voyageur de se reposer après une journée de feu et de fatigue ; je dirais que c'est une grande tristesse que votre bonheur si vous l'achetez au prix de votre repos ! Mais j'ai foi dans vous, dans vos souvenirs, vous m'aimez, vous êtes libre. Qui pourrait, répondez, vous détourner maintenant de la voie du devoir ? qui pourrait vous faire une loi de m'oublier ?

— Rien, répondit Charles ; aussi je ne t'oublie pas ! Tu seras toujours, enfant, ma meilleure, ma plus constante pensée !

— Cependant, Charles, cette femme…

— Cette femme, reprit Charles embarrassé, cette femme m'a protégé, cela est vrai ; maintenant nous sommes quittes, ajouta-t-il avec un effort.

— Bien vrai ? dit Mariette en pressant la main de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

Charles allait répondre et tromper de nouveau la tendresse de Mariette, quand une nacelle, un fanal au front, glissa sur le fleuve au milieu des ténèbres… La chaleur était intense, le ciel était devenu de plomb ; une main souleva les draperies de l'embarcation légère, et se plaça ensuite sur les cordes d'un luth… La voix du chanteur laissa tomber les stances suivantes :

Que fais-tu, beau gentilhomme,
Qui viens de Parme ou de Rome ?
Reviens, ta femme t'attend.
Ne crains-tu pas qu'on te suive ?
À minuit sur cette rive
L'ombre du passeux descend.
Elle descend sous les saules,
Le sang couvre ses épaules,
L'ombre a des gémissements.
Beau cavalier, que t'importe ?

Toi que l'ivresse transporte,
Toi qui promets et qui mens !

La nacelle avait ralenti sa marche comme si le chanteur eût craint de n'être point entendu. Elle fut bientôt hors de portée, et, virant de bord, elle glissa de nouveau comme une flèche sur la Seine. Charles demeurait fixé à la place qu'il occupait, les bras pendants, le cerveau plein de vertige. Mariette, effrayée de sa pâleur, lui en demanda la cause.

— Je ne sais pourquoi cette chanson m'a troublé, murmura-t-il. Mariette, quittons-nous ; plus tard je te reverrai !

— Qu'avez-vous donc ? demanda la jeune fille.

— Rien, Mariette ; tu ne connais pas la voix qui chantait cette chanson ?

— Quelque seigneur ou un marinier, dit Mariette. La nuit est sombre, cependant, et on ne chante guère en ce lieu-ci.

— Mariette, reprit Charles, je dois partir ; laisse-moi regagner l'hôtel de l'île, on m'attend.

— Je ne vous quitte plus, répondit Mariette ; non, je dois vous suivre, m'attacher à vos pas ! Cet hôtel, vous ne pouvez l'habiter. À quel titre ? Oh ! revenez, ami, revenez à moi ; je tremble, je ne sais pourquoi, de vous laisser seul. Les paroles de ce chanteur inconnu m'ont toute glacée. N'avez-vous pas hâte, d'ailleurs, de revoir votre bon père ? Vos larmes, vos remords, les foulerez-vous à vos pieds ? Répondez-moi ! Jugez de sa surprise ; il ignore votre retour, il a fallu qu'un mystérieux avis me prévînt que vous arriviez ici sous un autre nom. Je ne lui dirai rien de cette entrevue, je vous le promets.

— Et de qui donc était cet avis ? demanda Charles troublé, en s'acheminant dans la direction de l'hôtel avec Mariette, qui cherchait en vain à le retenir.

— D'un ami, sans doute. Hélas ! je n'en ai qu'un ; oh ! vous le verrez bientôt.

— Mariette, reprit tout à coup Charles Gruyn, laissez-moi ; n'apercevez-vous pas ce page en livrée qui vient à nous ?

— Il est facile de voir, à son pas et aux oscillations de torche, qu'il marche vite.

— Oui, il a sans doute à me parler. Je le reconnais, c'est Cesara !

Cesara, le page de la comtesse, s'approchait en effet de Charles ; son visage portait l'empreinte de l'inquiétude, son cœur battait si vite qu'il ne put d'abord parler.

— Accourez vite, monsieur le comte, dit-il enfin, la comtesse de San-Pietro vous attend !

— La comtesse de San-Pietro ! murmura Mariette d'une voix faible. Marié, il est marié !

Et elle appuya sa main défaillante sur le parapet du quai, pendant que Charles suivait Cesara à travers la cour de l'hôtel, en toute hâte.

Tome 1 · 26

Mariette demeura ainsi quelque temps absorbée dans sa stupeur.

Un coup si terrible et si imprévu brisait ses forces ; tout ce qu'elle put faire fut de se traîner d'abord jusqu'au bout du quai ; arrivée en ce lieu elle pensa défaillir…

Àcet instant même, une inspiration soudaine vint traverser son esprit ; cette idée lui rendit une partie de son courage. Retourner chez maître Philippe, déchirer le cœur de vieillard qui l'avait recueillie elle-

même, pauvre orpheline, lui paraissait trop cruel ; elle se résolut à ouvrir son âme au seul homme qui pût comprendre sa douleur. Cet homme était son unique ami ; elle s'achemina vers la demeure de Pompeo.

— À lui seul, pensa-t-elle alors, je dirai tout ; d'abord parce qu'il est moins sévère que maître Philippe ; puis, n'a-t-il pas souvent promis de me protéger, moi, faible enfant ? n'a-t-il pas compati bien des fois à mes chagrins ? Souvent, il me l'a dit, il a ployé sous la main de fer des événements ; il m'apprendra, lui, comment on souffre ! Ah ! je le sens, j'ai laissé sur le seuil de cet hôtel ma vie et mes espérances ; mes yeux roulent des pleurs ; je ne lui ai pas même caché combien je l'aimais !... Il l'aura épousée dans ce pays dont Pompeo m'a entretenue tant de fois, où le bal et les palais ne sont que folie, où les volcans eux-mêmes sont une image du cœur ! À demain ! m'avait-il dit dans ce rêve menteur, et demain est venu, et ce jour m'apprend que je ne lui suis plus rien !

En marchant et en parlant ainsi, Mariette ne s'apercevait pas même de l'heure avancée ; tantôt elle s'arrêtait et présentait aux brises de la Seine son front brûlant, puis elle reprenait sa course rapide comme sa pensée. Encombré d'obstacles, le chemin n'était guère facile, car on bâtissait alors une partie de ce quai appelé le quai des Ormes. Quelques journaliers, la veste sur le bras, rentraient chez eux en chantant. Le vent avait fraîchi, et il agitait les têtes touffues des arbres, les baissant et les relevant tour à tour comme un djin capricieux ; mais les murmures de la ville s'éteignaient peu à peu, l'obscurité étendait partout son voile. Mariette, avec son chapeau de muguet rabattu sur son visage, se trouva bientôt dans l'une de ces ruelles si communes à la grande ville, et principalement au Palais-Cardinal, qui alors en comptait beaucoup ; elle avait pour nom la ruelle du Chapeau-Rouge.

C'était, à vrai dire, une rue de méchant renom. Mariette leva la tête, et à travers les vitres verdâtres d'une chambre située au quatrième

étage d'une maison de gothique aspect, elle aperçut un jet de lumière.

— Il est chez lui, se dit-elle, et sa main tinta la clochette du logeur chez lequel Pompeo avait pris gîte.

L'italien n'avait élu domicile en ce quartier que pour être à même d'espionner, à son tour, l'homme du palais-Cardinal, qu'il avait tant d'intérêt à retrouver, l'homme qui lui avait promis Samuel.

— Au bruit de la clochette, Pompeo ouvrit sa lucarne. Mariette l'appela ; il ne la reconnut qu'à sa voix.

— Que veut dire ceci ? pensa-t-il ; Mariette, c'est Mariette.

Il descendit, sa lanterne en main, et la posa d'abord sur l'une des marches de l'escalier pour examiner la jeune fille. Elle était si belle, malgré sa pâleur, que Pompeo ne put réprimer un cri de plaisir et de surprise. L'Italien lui-même s'arrachait sans doute à d'accablantes pensées, car il essuya du revers de sa manche ses yeux humides de larmes.

— Vous ici ? dit-il en souriant, vous sous ces habits. Mariette ? Par la Vierge ! vous ressemblez à quelque beau page de la reine Anne ! Quel honneur en résultera pour moi aux yeux de maître Orio, qui me loge par charité ?

Maître Orio était Milanais, en effet, et à ce titre il avait ouvert son gîte à son humble compatriote. La chambre où Pompeo fit entrer la jeune fille était loin de briller par l'arrangement ou le luxe : une table de chêne et un lit la décoraient. À la muraille nue pendait la guitare de Pompeo à côté de sa rapière.

Mariette promena sur cette cellule un regard d'attendrissement. Le costume de Pompeo était misérable, lorsque son manteau ne le drapait point surtout ; sa fraise seule était recousue en vingt endroits. Il s'en aperçut le premier, et il lui dit :

— Pardonnez-moi, Mariette, ce n'est pas ici le palais du comte de San-Pietro, ce nabab inconnu qui nous arrive de la Chine ou de Florence. L'avez-vous vu seulement, ce noble comte ? Est-il digne des murs où je me suis épuisé à lui complaire ?

— Oui, je viens de le voir, répondit-elle, d'une voix tremblante, je viens de le voir, il m'a parlé. Ce billet par lequel on m'annonçait sa venue n'était donc pas de vous, mon ami ?

Et Mariette tendit à l'Italien une lettre soigneusement pliée qu'elle tira de sa poitrine.

— Malheur ! malheur sur moi ! ou plutôt sur lui ! s'écria Pompeo, en considérant cette écriture avec des yeux qui brillaient du feu de la rage.

— De qui voulez-vous parler ?

— De l'homme qui vous a fait parvenir cet avis, reprit Pompeo avec un rayonnement de joie ; cet homme est mon ennemi, cet homme, voilà seize ans que je le cherche ! Ah ! il est ici, et il vous prévient que le comte arrive ! Et ce comte étrange, ajouta Pompeo avec un rire sardonique, ce comte de San-Pietro est le fils de maître Philippe le cabaretier ! Par la Madone ! ceci devient curieux !

Pompeo s'arrêta en voyant les yeux de celle qui l'écoutait s'obscurcir de grosses larmes…

— Qu'avez-vous donc, enfant ? lui demanda-t-il d'un son de voix pénétré ; qu'est-ce donc ? que vous a-t-on fait ? Le misérable qui vous a écrit, l'avez-vous vu ? vous aurait-il sali de son aspect, vous la seule fleur qui ne doit être visitée que par les anges ? Ah ! je jure par cette épée…

Arrêtez, dit Mariette, ce n'est pas de cet homme, votre ennemi, de cet homme qui m'est inconnu que je viens ici vous parler.

— Et de qui donc ?

— Du comte de San-Pietro… je veux dire de Charles Gruyn, répondit Mariette avec un soupir.

— De Charles Gruyn, avez-vous dit ? Eh bien, qu'a-t-il fait pour que je vous voie ainsi en larmes ? Vous l'aimiez, je le sais, ma pauvre Mariette, et cela était tout simple. Vous aviez été élevée avec lui, il vous avait dit qu'il vous aimait. Maintenant qu'il s'est fait de son plein droit comte et seigneur, il ne vous aime plus, n'est-ce pas ? c'est le train du monde. Voilà ce que vous veniez me dire sans doute, ô ma gentille et douce Mariette ! Rassurez-vous, il était indigne de tant de bonheur.

— Oui, mais moi je l'aime toujours, reprit la naïve enfant, je l'aime et il m'a brisé le cœur !

— Que vous a-t-il dit ? Contez-moi cela, poursuivit Pompeo en se rapprochant de Mariette avec intérêt.

— Il ne m'a rien dit, reprit-elle, mais je sais tout. D'abord, il est vraiment le comte de San-Pietro, et c'est bien pour lui que vous avez dirigé les travaux de cet hôtel vis-à-vis de notre maison… Un page en belle livrée l'a appelé de ce nom, et devant moi.

— Un page sifflé par lui comme un perroquet, la belle raison !

— Puis il est revenu en ce lieu avec cette femme… cette femme qu'il aimait, cette grande dame dont je vous ai parlé tant de fois.

— Et elle en aura fait son intendant, comme il a fait le sien de Bellerose.

— Oh non ! c'est impossible, répondit Mariette ; cette femme est la sienne… C'est la comtesse de San-Pietro !

— Encore une fois, Mariette, comédie que tout cela ! Le monde est un grand bal, je vous l'ai dit. Comment supposer qu'une femme de naissance…

— Ah ! c'est que vous ne savez pas tout, non plus, cher Pompeo. Il l'aimait déjà avant son départ, cette femme, et moi qui vous parle, moi, je pouvais les perdre, je ne l'ai point fait. Tout autre que Charles m'eût voué dès lors sa vie, dit Mariette en pleurant.

— Sauvée, dites-vous, sauvée par vous d'un péril ! Expliquez-vous, reprit Pompeo avec insistance. Quel était ce danger ? Parlez…

L'œil de Pompeo était devenu scrutateur.

— C'est mon secret, reprit Mariette avec effort ; non, je ne puis rien vous dire.

— Un secret pour moi, un secret pour votre ami, dit Pompeo en prenant les mains de la jeune fille. Allez, Mariette, je vois bien que vous ne m'aimez pas.

— Vous vous trompez, Pompeo ; mais ce secret, je ne dois le confier à personne, il importe à la sûreté de Charles. Contentez-vous de savoir, ajouta Mariette, que ce n'est pas la première fois que j'ai sauvé cette femme… Un soir que je portais ces mêmes habits, il y a de cela un an, je rencontrai la litière d'une grande dame assaillie par quelques gens de mauvaise mine, près du cabaret de la Pomme de pin. L'effroi les saisit en me voyant fondre sur eux à l'improviste l'épée à la main ; ils prirent la fuite. Les rideaux de la litière s'ouvrirent alors, une main me jeta une bourse ; cette bourse, c'était celle que je vous prêtai chez maître Philippe ; cette femme, c'était celle que Charles aimait !

— Cela est étrange, dit Pompeo. Et cette dame, vous ne saviez pas son nom ?

— Je l'ai toujours ignoré.

— Eh bien, moi, reprit Pompeo en se levant, je le saurai. J'approfondirai ce mystère, je verrai Charles ; aussi bien, nous avons tous deux un compte à régler. Un seul mot de moi changera la face des

choses. Que voulez-vous que j'exige de lui, Mariette ? je l'exigerai, il le fera.

— Vous auriez ce pouvoir ? vous obtiendriez de Charles ce que mes larmes et mes supplications si tendres n'ont pu obtenir ? Mais il y a donc entre vous quelque lien secret et puissant ? Eh bien ! s'il est encore libre, celui que je crois enchaîné à tout jamais, si l'amour le plus pur, le plus dévoué, peut le déterminer à quitter ce fol amour, Pompeo, dit Mariette en joignant les mains, ramenez-le. Montrez-lui du doigt l'abîme qu'il s'est creusé, dessillez ses yeux, faites-en tomber le bandeau ! Si vous ne faites pas cela pour Charles, faites du moins cela pour la pauvre Mariette. Qu'à votre voix, Pompeo, il rentre sous cet abri où son père n'aura pour lui que de doux reproches, où il ne pourra manquer de l'accueillir dans sa facile bonté ! Ne lui parlez pas d'ingratitude ou d'oubli, parlez-lui de son bonheur, soutenez-le de votre expérience et de vos conseils. S'il pleure en vous écoutant, montrez-lui mon silence et ma tendresse comme son refuge, réveillez en lui tous les sentiments endormis du cœur. Retirée dans votre chambre, je vous attendrai, vous me conduirez de là jusque chez maître Philippe. Pompeo, je vous confie en ce jour ce que j'ai de plus cher, le soin d'une douce félicité. J'ai livré à Charles comme à vous la clef de mon âme ; mais telle est ma défiance en l'avenir, que sans vous je désespérerais de lui !

— Et il n'en sera rien, chère enfant, reprit Pompeo ; oh ! rassurez-vous, je verrai Charles, il faudra bien qu'il m'écoute.

— Vous me le promettez ?

— Oui, je saurai de lui si un mariage prochain menace sa liberté ; mais ce mariage, je vous le répète, ne peut être encore consommé. Je suis sûr à l'avance de vous rapporter de bonnes nouvelles. Puisque vous aimez ce jeune homme, il ne saurait être tout à fait indigne de votre plus chère affection. Mariette, poursuivit Pompeo d'une voix coupée de larmes ; Mariette, c'est pour vous, non pour lui, que j'agis ainsi. Votre désir seul est un ordre suprême pour moi ; je vous aime

comme si vous étiez ma fille !... Quand ma triste vie, qui est marquée comme les autres, devra finir, je vous en supplie, Mariette, oh ! ne m'abandonnez pas ! Que ma dernière plainte, ma dernière prière, soient écoutées de Dieu et de vous, et je ne maudirai plus cette existence qui me pèse. Jusqu'ici elle n'avait été pour moi qu'un mauvais rêve ; faites-en un réveil doux et serein ; demeurez près de moi comme le prêtre près du condamné à mort. Pouvez-vous m'en vouloir si, en vous parlant, mes larmes coulent, si des pensées douloureuses et sombres plissent mon front ? Hélas ! vous saurez un jour à quel point j'ai dû souffrir pour ne pas éclaircir vos propres doutes ; quelle contrainte affreuse il m'a fallu m'imposer pour n'être que votre ami... Vous détournez les yeux ; je vous afflige, je le vois. Ah ! je me maudirais de vous causer un chagrin, s'il m'était seulement permis de vous donner une joie ; si ce secret qui m'étouffe, je pouvais le verser dans votre poitrine, si tout bonheur présent ne m'était pas interdit. Mais ce secret devra descendre dans la tombe avec le triste Pompeo. Il est de ces voix de l'âme qu'on doit refouler, comme une digue refoule la mer ; il est de ces breuvages qui font éclater le vase qui les tient ; c'est là, je le sais, une crise affreuse, une crise à devenir fou ; mais le bonheur de l'être qu'on aime, mais sa vie, mais son repos, ne sont-ce pas là des compensations à tant de douleur ? Quand mes larmes coulent, vos baisers viennent ; et dans ce moment, tenez, oh ! tenez, je suis heureux !

L'altération profonde du visage de Pompeo semblait démentir alors ce bonheur dont il parlait : son désordre, ses pleurs, tout jetait Mariette dans une cruelle perplexité. Quel était donc le secret de non affection, et pourquoi ce secret devait-il mourir avec lui ? Mariette ne lui répondit que par des caresses affectueuses ; elle posa sur son épaule son front d'ivoire. En ce moment-là, elle avait presque oublié Charles. Elle ne songeait qu'à cet ami rencontré par elle sur sa route, noble cœur si durement éprouvé.

— Pourquoi m'aime-t-il ainsi, se demandait-elle, moi que cependant il connaît à peine ? tandis que Charles...

Ce retour involontaire sur son amour plongea la jeune fille dans une rêverie inexprimable. Quelques secondes lui suffirent pour repasser en elle-même toute sa vie depuis le départ de Charles. Elle accusa son rêve comme elle l'avait déjà fait, ce rêve l'avait bercée d'illusions, de mensonges. En cherchant à son cou, par un mouvement naturel, le sachet qu'elle y portait, et en ne l'y trouvant plus, elle se mit à sangloter.

Tout d'un coup, en élevant les yeux à la cheminée de Pompeo, elle vit le sachet suspendu encore à son fil noir.

— C'était lui ! s'écria-t-elle, c'était lui !... Je vais savoir...

— Et elle se dressa sur son séant. Mais l'Italien avait déjà gagné la porte de la rue, après avoir effleuré le front de la rêveuse enfant d'un triste et furtif baiser.

Tome 1 · 27

Onze heures du soir sonnaient à l'église des Célestins, quand Pompeo se présenta à l'hôtel de l'île ; Cesara, le page, lui demanda en langue italienne ce qu'il voulait.

— Parler sur-le-champ même à votre maître, répondit Pompeo, il y va pour lui d'une conversation brève mais importante.

— La comtesse de San-Pietro est avec lui, objecta le page, permettez, Excellence, que je prenne d'abord les ordres de mon maître. Vous êtes d'Italie, cela est vrai, mais vous venez un peu tard.

— Trêve de réflexions, reprit Pompeo. Aurais-tu donc la langue aussi longue que ma rapière ? Allons, dépêche, je n'aime pas à attendre.

Cesara approcha son falot du cavalier, et ne parut pas fort rassuré par sa mise. Pompeo avait jeté à la hâte son manteau sur ses épaules, une collerette délabrée serrait son cou, ses bottines tachées de boue le faisaient ressembler à courrier. Cesara pensa fort judicieusement que c'en pouvait être un, et il n'hésita pas à l'introduire sous le vestibule.

— Qui annoncerai-je à mon noble maître ? lui demanda-t-il.

— L'architecte de son hôtel, répondit Pompeo. J'ai un compte pressé à régler avec le comte, car dès demain je m'éloigne…

Cesara s'en fut, et revint bientôt d'un air insolent déclarer à Pompeo qu'il eût à écrire à son maître, mais que pour le réveiller, cela était impossible. En disant ainsi, il montra à Pompeo le chemin d'un escalier secret qui abrégeait, disait-il, pour lui le trajet de la cour. L'Italien connaissait mieux que tout autre cette issue encore neuve.

— Il ne sera pas dit, murmura-t-il, que j'étrennerai cette porte de sortie. Mariette m'attend, je lui ai promis d'agir. Que Dieu et les saints m'exaucent, mais il n'y a que ce moyen.

Déchirant alors une feuille de son carnet, sur laquelle il écrivit trois mots à la hâte :

— Portez ceci dit-il, au comte de San-Pietro, j'attendrai.

Il s'assit tranquillement sur un banc, Cesara n'ayant osé lui résister, tant son aspect glaçait le sang au cœur du page. Pompeo, en effet, venait d'ôter son feutre : les larges touffes grises de ses cheveux encadraient sa figure comme la crinière d'un lion ; sa redoutable épée venait de rendre un coup sec, et l'acier de ses éperons luisait dans l'ombre.

Un d'heure s'était à peine écoulé quand Cesara reparut.

— Le comte mon maître, dit-il, consent à vous recevoir dans sa galerie, c'est la salle des portraits, veuillez m'y suivre.

Pompeo suivit Cesara.

Cette pièce oblongue était celle où Mariette avait, nos lecteurs le savent, surpris Pompeo les yeux attachés sur un portrait de femme, celui de Teresina Pitti.

Pompeo n'en souleva la gaze qu'en tremblant ; l'image bien-aimée était à sa place. Un rayon de lune glissa sur les lèvres de Teresina ; il éclaira le portrait d'une teinte mélancolique. Cesara venait d'allumer deux candélabres et il s'était retiré. Quand Charles parut, l'Italien regardait tristement couler la Seine à travers les larges fenêtres ; il se débattait contre un chaos de pensées. Le bruit des pas du comte le fit retourner. Il le salua en ayant soin de se placer près de l'une des bougies. Charles Gruyn réprima un cri et s'appuya contre le chambranle de la cheminée.

— Me reconnaissez-vous, monsieur le comte ? lui demanda Pompeo.

— Non, dit Charles troublé, haletant. Qui êtes-vous donc ?

— Excellence, reprit Pompeo, mon billet vous a dit ma qualité. J'ai signé ce billet : l'Homme du pont Marie… Voyez.

Et comme Charles Gruyn se renfermait dans un froid silence :

— Après tout, il n'est pas étonnant que vous ne me reconnaissiez pas, lui dit Pompeo. Et cependant, qu'y a-t-il en moi de si changé, monsieur le comte ? Depuis un an et plus je traîne dans Paris le même nom et le même habit. Vous avez été plus heureux que moi, vous qui avez changé d'habit et de nom.

— Prétendriez-vous m'insulter répondit Charles.

— Pas le moins du monde ; je voulais dire seulement que tout vous à profité. Quand les chausses sont vieilles, il en faut de neuves ; quand

la futaille est mauvaise, il lui faut un autre cercle. Ce proverbe-là, vous devez le savoir mieux que tout autre, vous.

— Insolent il ne tient qu'à moi de te faire jeter à la porte par mes valets. Est-ce là tout ce que tu avais à me dire ? reprit Charles avec un mouvement de colère et de dédain.

— Monseigneur, ou monsieur le comte, dit Pompeo en commençant par s'installer dans un bon fauteuil, causons.

— Encore !

— Oui, causons, vous dis-je, c'est pour causer avec vous que je suis venu.

Disant ainsi, Pompeo s'éventa d'un air de prince avec la plume de son feutre. Une terreur secrète liait la langue et les bras de Charles ; par un mouvement machinal, lui-même prît un siège et il s'assit.

— Monsieur le comte, ajouta l'Italien, le choix de l'heure est pénètre indu, mais je n'en suis pas le maître. Une simple question. Êtes-vous bien d'abord le comte de San-Pietro ?

— Une pareille demande !...

— Est nécessaire, monseigneur, quand vous saurez vous-même le sujet qui m'amène. J'ai connu, il y a vingt ans, un comte de San-Pietro qui fut pendu... ce ne peut être vous... j'en suis certain. Je vous accorde donc que vous êtes le comte de San-Pietro.

— Monsieur !...

— Attendez... j'avais besoin de savoir cela et de bien m'édifier à l'avance ; la proposition que j'ai à vous faire étant des plus sérieuses...

— Parlez.

— Monseigneur, êtes-vous marié ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup, puisque j'ai un hymen en vue pour vous.

— Vous raillez, interrompit Charles avec hauteur, le moment est mal pris pour me parler de sots contes.

— Du tout, monseigneur, car je vous proteste que c'est un mariage très-convenable… Oui… une jeune fille de bonne maison, vous pouvez m'en croire, et son blason est moins frais que le vôtre, il est vrai…

— Est-ce une gageure, monsieur ? reprit Charles en se levant, en ce cas je vous préviens…

— Que vous ne la supporteriez pas ? Fort bien, cela est d'un brave. J'aime à vous voir dans ces dispositions valeureuses, malgré les édits… Aujourd'hui il y a une foule de gens qui n'osent dégainer dans la crainte du cardinal… Je vous tiens pour homme d'honneur, sans cela je ne fusse pas venu vous offrir un parti que beaucoup de seigneurs vous envieraient…

— Enfin, monsieur…

— Enfin, monseigneur, cette jeune fille vous aime… Amour malheureux, insensé que celui-là, reprît Pompeo sur un ton plus sérieux, puisqu'il n'est point partagé, et cependant, monseigneur, vous l'avez aimée aussi avant de partir de cette ville, vous habitiez alors le même toit qu'elle ; hier encore vous la vîtes à la cabane du passeux…

— Mariette ! murmura Charles.

— Oui, monseigneur, Mariette ! Il paraît que dans une circonstance récente où vous ne courriez pas seul un grand péril, cette enfant vous a sauvé ; pour prix de ce sacrifice dont vous êtes loin de contester l'étendue, elle attendait de vous autre chose qu'un froid oubli. Mais vous venez d'entrer dans la voie de l'ambition, vous revenez ici en espérant ef-

facer jusqu'aux moindres traces de votre origine. C'est là votre calcul, n'est-ce pas, et à l'aide de cette grande dame…

— Arrêtez, monsieur ; je ne reconnais à personne le droit de me demander compte du présent ni du passé. Si c'est Mariette qui vous députe vers moi, en ce cas, voici ma réponse : Je ne puis être à elle, car je ne m'appartiens pas. Mon esclavage volontaire est mon secret ; nul ne saurait en sonder le motif sans m'offenser. J'aimais Mariette, je l'aime encore, il est vrai ; mais la fille adoptive de maître Philippe…

— La fille adoptive de votre père ! Oui, je comprend, reprit Pompeo avec une amère ironie… Oh ! vous ne pouvez l'épouser et combler ainsi le vœu de son cœur. Mais si elle n'était point orpheline, répondez-moi ; si l'humble fille que vous repoussez…

— Épargnez-vous, monsieur, une peine inutile, se hâta d'objecter Charles ; vous allez sans doute me dérouler un de ces romans à la mode du jour, vous allez me dire…

— Rassurez-vous. Je vous dirai seulement, monsieur : Vous n'avez jamais aimé ! Ce cœur que vous portez sous vos dentelles d'emprunt n'est qu'un morne et triste cœur. Il m'est trop prouvé maintenant que c'est un tombeau ; tombeau lourd et froid, où vous avez enfoui vos plus belles années d'amour, où vous donnez asile à l'ambition, à l'envie ! Mais vous ne connaissez donc pas le bonheur d'un amour pur ? vous avez donc oublié cette union de deux cœurs qui n'ont pour témoins que la solitude et le silence ? Quel délire criminel serait jamais comparable à cette extase chaste et sainte ! quel commerce vaudrait la senteur d'un premier aveu ! Oui, sans doute, en Italie, dans un de ces palais enchantés où l'œil ne rencontre que des merveilles, vous avez dû voir de ces femmes aux voix de sirènes, dont la parole seule est une musique, dont le visage enflamme les peintres, créatures heureuses que tout pousse vers le plaisir. Leurs épaules le disputent au marbre des colonnades, leur front se baigne à Venise dans les brises du golfe de l'Adriatique, le soleil d'Italie épanche ses rayons sur leur

poitrine, les songes embaumés descendent sur les citronniers de leurs jardins. Elles ont dû vous plaire, au milieu de la vapeur de l'encens ou des cascatelles, comme autant de fées descendues pour vous séduire ; leurs villas illuminées vous ont reçu, vous les avez aimées, puis oubliées, n'est-ce pas ? Comparez un instant cette frénésie d'un jour, ces nuits folles, brûlantes, à vos souvenirs paisibles et souriants d'autrefois : votre ciel était d'azur, il est troublé à cette heure. Le souci vous ronge ; il étend les rides sur votre front. Ces femmes si belles, si divines, ne vous paraissent plus que des courtisanes fanées, dryades complaisantes qui enlacent le voyageur, hôtesses d'un jour qui vous ont hébergé comme tant d'autres ! Vous avez honte de vous et d'elles, j'en suis certain. Moi qui vous en parle ici, j'ai bu à leur coupe, j'ai dormi sous leurs bois de chênes et d'yeuses ; elles m'ont, croyez-le, bercé comme vous de douces paroles ! Rêves creux que tous ces rêves ! J'en suis revenu au seul amour de ma vie, à mon premier, à mon seul amour ! C'était, monseigneur, une fille aussi pure, aussi adorable que Mariette ! elle avait alors son âge. Aussi je l'ai aimée, aimée au point d'en devenir fou ! Pendant que vous parcouriez cette Italie où je suis né, pendant que vous étiez en ce lieu l'esclave d'une grande dame qui ne peut vous aimer comme la pauvre Mariette, éveillé dès l'aube, songeant à l'idole de ma jeunesse, j'en perpétuais ici même le souvenir… Oui, continua Pompeo, le culte de ma vie, mon culte le plus cher est là… Levez seulement ce voile, et vous le verrez ; je ne connais pas encore la comtesse de San-Pietro, mais elle ne saurait à coup sûr être plus belle.

Irrité d'abord contre Pompeo, Charles s'était surpris à l'écouter, tant ses paroles avaient un caractère solennel d'ardeur et de passion ; il souleva d'une main tremblante le rideau qui cachait la toile. Un cri étouffé s'échappa de sa poitrine, il avait reconnu Teresina.

Sa pâleur, son trouble échappèrent à Pompeo, qui, tout entier à ses souvenirs, étreignait encore une fois du regard ce divin portrait comme une lueur qui va s'éteindre. De son côté, Charles ne pouvait

comprendre comment un pareil homme avait pu jamais aspirer à la duchesse ; il le contemplait avec une rage mêlée de stupeur. Un instant il voulut s'élancer sur lui, mais cette imprudence eût pu le perdre à jamais ainsi que Teresina. Refoulant en son cœur la voix de sa haine, il se contenta de ramener vivement la gaze sur le portrait, comme s'il eût été jaloux des regards donnés par un autre que lui à cette peinture.

Pompeo reprit :

— J'ai donc été, monseigneur, l'architecte de ce palais, oui, je l'ai peuplé des souvenirs de ma jeunesse. Cette femme que vous voyez peinte ici en Diane, c'est celle que j'ai aimée ; cette autre en Daphné, c'est elle encore… Mais je m'égare, je le sens, pardonnez-moi ; ce n'est pas de moi, c'est de Mariette qu'il s'agit. Encore une fois, accédez-vous à sa prière ? répondez, voulez-vous accorder votre repentir à ses larmes ? Je vous en conjure par ce portrait, ne faites pas son malheur. Mariette vous aime, songez-y, et la pauvre enfant m'attend.

— Je vous ai dit, monsieur, ce que je devais vous dire ; c'en est assez, ce me semble, reprit Charles pressé d'en finir. Laissez-moi.

— Ainsi, monseigneur, tous les souvenirs sont impuissants près de vous, même les miens !… Je croyais pourtant…

— Et que pourriez-vous contre moi, interrompit Charles, que feriez-vous ?

— Rien, oh ! rien, monseigneur, dit Pompeo en élevant alors la voix, si ce n'est de dire à tous qu'il y a un an près d'ici… au pont Marie…

— Silence ! malheureux ! on peut nous entendre ; silence ! Une dernière fois que voulez-vous ?

— Que vous promettiez à Mariette de ne plus la désoler ; que vous abandonniez, cette nuit même, cet hôtel ; en un mot, que vous reveniez près de votre père… Sans cela, je dirai tout.

— Quoi ! vous oseriez ?…

— Je dirai que vous avez participé au crime commis il y a un an, que vous m'y avez aidé, en un mot, que vous avez été mon complice…

— Mais c'est une infamie, un lâche mensonge, interrompit Charles ; vous connaissez le coupable, ce coupable n'était pas moi. Oh ! l'on ne vous croira pas !

— L'on me croira, quoique vous disiez ; je parlerai devant tous aussi haut que je parle ici.

— Silence ! encore une fois.

— Mais personne ne nous écoute, monseigneur ; qu'avez-vous donc ? Oui, continua Pompeo, en baissant le ton comme par pitié pour Charles, je sais que ce que je vais faire là est d'un lâche, aussi je ne le ferai que si vous êtes vil et lâche envers cette jeune fille… Consentez à me suivre et à lui rendre le repos, à rentrer sous ce toit que vous n'eussiez pas dû quitter, désormais je suis à vous !

— Jamais ! reprit Charles résolu à triompher de Pompeo par une intrépide obstination, jamais !

— Vous aimez donc mieux que je vous déshonore, vous voulez ?…

Un cri perçant retentit alors derrière la boiserie de la pièce où cette scène avait lieu ; la duchesse était là, glacée, palpitante : elle écoutait. À la pâleur mortelle qui couvrit les traits de Charles, l'Italien comprit d'où partait ce cri dont il se sentit remué lui-même au fond des entrailles.

— Teresina ! s'écria Charles, Teresina !

Et il se précipita vers la chambre voisine ; il voulut la fermer sur lui, Pompeo l'en empêcha.

Àpeine entré dans cette pièce qui formait le boudoir de la comtesse, l'Italien n'y trouva qu'une forme blanche étendue sur le carreau. Teresina venait de s'évanouir. Il la contemplait encore d'un œil égaré pendant que Charles se penchait vers elle, quand une main se posa sur l'épaule de Pompeo.

En se retournant, il vit un homme dont un masque noir couvrait les traits.

— Reconnais-tu cette femme ? dit-il à Pompeo en la lui montrant du doigt, c'est Teresina Pitti, la duchesse de Fornaro, que tu as aimée !

— Teresina s'écria Pompeo en joignant les mains et en tressaillant au son de la voix du masque.

— Toi et ce jeune homme vous êtes complices tous deux d'un crime sur sa personne… Je t'en dirai plus, après-demain, au bal du comte de San-Pietro, où il a oublié de m'inviter…

— Et qui êtes-vous donc, monsieur ? demanda Charles en se précipitant sur son passage, pendant que Pompeo s'agenouillait pâle et brisé devant la duchesse.

— L'homme qui chantait ce soir à l'île aux Vaches. Adieu !

Il lança à Charles un regard flamboyant, courut à l'issue par laquelle Cesara avait voulu faire sortir Pompeo, et s'abîma dans les ténèbres comme un fantôme… Pompeo, s'élançant après lui, ne put réussir à le joindre.

Tome 1 · 28

Deux jours après, les vastes salons de l'île, ardemment illuminés, projetaient jusqu'en la Seine les gerbes de leurs candélabres éblouissants ;

une armée de valets campait de bonne heure sous le vestibule ; des jonchées de fleurs s'étalaient partout ; une foule de bourgeois et d'oisifs encombraient le quai.

La décoration de la cour elle seule, décoration due au génie de Bellerose, représentait une vue de la fontaine des Tritons à Aranjuez ; trois énormes jets d'eau partaient d'un bassin de porphyre et formaient un dôme de rosée au-dessus de leur grande vasque ornée de figures. Dans les coins de la grande cour brûlaient quatre torchières colossales figurant des nègres enchaînés ; l'escalier, orné de cailloutages et de stalactites, ressemblait à une voûte de pierres fines sur laquelle se brisait la réverbération de mille lumières.

Àl'intérieur des appartements, tout n'était que luxe et somptuosité de prince ; dans la première salle, des armures damasquinées, venues à grands frais de la Suisse et de l'Allemagne, des trophées rares, des chevaux caparaçonnés avec leurs cavaliers armés en guerre, des modèles de galères pavoisées comme à Malte ou à Venise, des bronzes, des statues, un musée réel enfin ; dans la seconde salle, un magnifique buffet garni de vermeil, flanqué de six robinets d'argent qui versaient le vin à profusion ; des fruits des îles, des pièces de viande froides. Un orchestre placé dans la tribune qui ornait le milieu de cette pièce, faisait entendre déjà des symphonies, pendant que les comédiens du Théâtre-Italien, devant représenter la farce du Capitan Crocodillo, s'agitaient en face, sous la toile de leur théâtre improvisé.

Il était huit heures du soir, et nul des invités n'avait pu encore pénétrer dans les salons de l'hôtel, à l'exception des symphonistes et des acteurs, quand une voix criarde sortie des cuisines fit retourner vivement Bellerose, qui donnait alors des ordres. Presque en même temps un personnage fort étoffé de taille, et qui ne paraissait marcher qu'avec peine dans son domino de satin noir, arriva vers le comédien les bras tendus.

Comme il tenait son masque à la main, Bellerose n'eut pas de peine à le reconnaître.

— Mon cher Bellerose ! s'écria le nouveau venu du plus loin qu'il l'aperçut, sauvez-moi, mon ami, de la persécution de vos gâte-sauce. Dès que ces drôles m'ont vu me glisser avec l'agilité qui m'est ordinaire à travers ce flot de peuple qui obstrue l'entrée, ils se sont mis à crier « Voilà le capitaine Crocodillo ! » Non contents de me poursuivre de leurs lardoires, ils m'ont accablé de quolibets, tant il y a que j'en ai déconfi deux d'un coup de platassade pour l'exemple des autres. Par la mordieu ! si je ne savais pas ce que rapporte le jeu d'escrime !... Mais je le sais trop bien, mon cher Bellerose, puisque d'aujourd'hui seulement je sors de prison... Je vous conterai cela. Oui, un truand avec qui j'ai ferraillé l'autre jour devant le palais de Son Éminence... Ah çà ! quelle est donc cette farce du capitan Crocodillo la connaissez-vous ? Je ne vais jamais qu'aux comédies de l'hôtel de Bourgogne, c'est meilleur air.

— Oui, je la connais) répondit Bellerose, je l'ai vu jouer. Le malheureux Crocodillo est un matamore à la recherche d'un homme, un certain Boccagrande, qui lui a donné des coups. Il arrive de bonne heure dans une maison où il espère le trouver ; mais, comme en cette maison il y a grand monde, il se poste à la porte et se met à espionner tous ceux qui entrent. Il va sans dire qu'au lieu de mettre la sur son homme, Crocodillo fait une foule de bévues. C'est d'abord un de ses créanciers qui, se voyant pris impertinemment à la gorge, lui fait un mauvais parti ; puis c'est Gitanillo, le frère de celle qu'il aime ; enfin, il serait trop long de vous expliquer...

— J'en sais assez, reprit la Ripaille en retroussant le croc de sa moustache, je pourrais jouer ce rôle au naturel. Oui, si je me rends ici, mon cher Bellerose, c'est moins pour faire honneur à votre galante invitation, et moins pour voir ce comte de San-Pietro, qu'on dit un si généreux seigneur, que pour happer le gueux qui s'est permis de me mo-

lester. Trois jours et quatre nuits au petit Châtelet, rien que cela, pour avoir dégaîné contre ce Goliath que Dieu confonde. Je dis Goliath parce qu'il avait le poignet d'un dur…

— Laissez cela et venez. De ce côté-ci, tenez, j'ai fait préparer certaine collation… Vous vous apaiserez, j'en suis sûr, rien qu'en la voyant.

— M'apaiser ! m'apaiser ! ah ! par la victorieuse que je porte… dit la Ripaille en montrant son épée au comédien.

— Monsieur la Ripaille, reprit Bellerose d'un air digne, je ne vous ai invité ici qu'à la condition que vous n'y feriez point de tapage. Il y a mieux, et je dois vous le dire, le comte de San-Pietro a ce soir besoin de vous.

— Bah ! et comment cela ? demanda le capitaine d'un air curieux. Je suis à lui, quoiqu'il arrive, depuis les cheveux jusqu'à l'orteil. Il veut donc bien se charger de ma fortune ?

— Il vous charge d'une commission délicate, dit Bellerose.

— Bon ! comme cet inconnu de l'autre jour, qui a été si exact à son rendez-vous ! répondit la Ripaille ironiquement.

— Je ne sais pas quel est cet inconnu, mais le comte est exact à ses engagements, croyez-le. Il vous charge donc de surveiller sa femme pendant toute cette soirée.

— Surveiller sa femme ! Y pensez-vous ? Un emploi pareil… Il est donc jaloux ?

— Peut-être.

— En ce cas, comptez sur moi.

— Voici le comte de San-Pietro et la comtesse. Regardez-la bien afin de la reconnaître… Et maintenant, suivez-moi !

Bellerose entraîna alors le capitaine dans une rotonde fermée, où il avait fait préparer pour les acteurs du Théâtre-Italien une collation des plus choisies. Une fois placé devant les flacons, la Ripaille en écouta mieux ce que l'intendant du comte lui enjoignait d'observer. L'espoir de retrouver à ce bal son agresseur de l'autre soir l'obligeant à jouer pour son compte le rôle d'inquisiteur, il faisait ainsi d'une pierre deux coups. Après s'être préparé à l'aide de quelques rasades, le capitaine voulut d'abord rentrer dans le salon, rempli déjà d'une brillante cohue de masques ; mais son regard chercha vainement la comtesse… Il se remit donc à causer avec Bellerose.

Pendant ce temps, Charles et Teresina avaient peine à fendre la presse qui les entourait ; ce n'était partout, depuis le vestibule jusqu'aux pièces les plus reculées, qu'une suite de compliments sur leur passage.

Teresina s'était pliée à l'exigence de cette fête, elle était pâle, et cette pâleur relevait merveilleusement sa beauté. Encore bouleversée des émotions qu'elle avait subies, elle avait l'air de demander grâce à quelque mauvais génie ; elle ne parcourait ces vastes galeries qu'en tremblant. L'apparition de Pompeo, deux jours auparavant, l'avait foudroyée, en même temps que celle de cet homme dont avait cru reconnaître la voix sous le masque. Qu'était devenu Pompeo ? Teresina l'ignorait L'inviter à cette fête, c'eût braver le courroux et la défiance de Charles. Résolue à suivre sa destinée jusqu'au bout, Teresina apparut donc avec des larmes à peine séchées ; mille craintes l'assiégeaient et l'environnaient d'un voile de deuil. Mais, si l'on remarqua sa tristesse, on fut aussi touché de cette grâce souveraine, de ce son de voix enchanteur et pénétrant. Les plus charmants cavaliers s'empressèrent bien vite autour de cette fée incomparable : Saint-Amand lui improvisa un quatrain, Boisrobert lui présenta un de ses poëmes, Colletet se fit galant pour obtenir d'elle un sourire. La duchesse portait pour costume une robe blanche à compartiments de velours bleu brodés de perles ; ses cheveux de jais, étoilés de diamants, retombaient de

chaque côté en longues touffes. Si Praxitèle en eût fait sa Vénus, Raphaël l'eût prise pour une de ses vierges les plus belles, et cependant son cœur battait avec violence ; résignée à se taire, elle avançait dans le bal comme un blanc fantôme.

— Vous l'avez voulu, disait-elle à Charles à voix basse, j'ai dû obéir ; mais vous êtes bien cruel ! Ne pas m'expliquer ce que j'ai pu entendre à peine hier, vous renfermer dans un froid silence, quand je me débats moi-même sous le poids de cette fatale énigme ! De quelle vengeance horrible étiez-vous donc le complice, comment ces deux hommes ?…

— Teresina, interrompit Charles, tous deux, vous l'avez vu, se sont échappés avant que j'aie pu les atteindre… Éperdu, anéanti, je n'avais alors de forces que pour vous… En vous relevant presque mourante je me suis fait le serment de vous venger ! L'un de ces hommes, vous l'avez vous-même entendu, s'est invité à ma fête ; qu'il ose m'y aborder, il ira rejoindre le comte Leo Salviati !

— Mais l'autre, mais celui qui vous a reproché ce crime ?

— Quoi ! c'est vous qui me parlez de lui, madame ; ne savez-vous pas ce que ses révélations ont éveillé hier en moi de jalousie ? Il vous a aimée, dit-il, et pour prix de votre amour, il a consenti à servir une lâche vengeance… Ah ! pour s'être abaissé ainsi jusqu'à l'infamie…

— Arrêtez, monsieur, pas un mot de plus, je l'ai trop aimé pour souffrir qu'on le méprise devant moi.

Le jeune homme réprima un mouvement de rage, mais son attention ainsi que celle de Teresina fut bientôt distraite par une scène imprévue. Suivant l'usage, un ancien serviteur devait lui présenter les clefs de l'hôtel sur un coussin de velours, et le vieux Nuncio, valet de chambre de la duchesse, était l'homme désigné par Bellerose pour accomplir cette formalité. Tout d'un coup, à la place de Nuncio, Charles vit apparaître au bout de la galerie où il se trouvait alors, un vieillard à

cheveux blancs dont le seul aspect porta le trouble dans tous ses sens… Ce vieillard, c'était son père !

Vêtu alors de sa plus riche souquenille, le vieux cabaretier s'approchait à pas lents du lieu où se tenait Charles… Il n'avait pas eu de peine à obtenir de Nuncio sa place en pareille circonstance, moyennant une cession de quelques futailles, et, jaloux d'obtenir les faveurs du comte de San-Pietro, il comptait lui offrir les clefs.

Cet incident, fort commun du reste, n'avait ému nullement cette brillante assemblée ; ce n'était là qu'un acte de vasselage ordinaire, en sorte que Charles se résolut à payer d'audace. Maître Philippe balbutiait encore un compliment de circonstance, lorsqu'en levant les yeux, il s'arrêta au milieu de sa phrase inachevée. Un nuage passait alors sur ses yeux, ses genoux fléchissaient, il laissa tomber les clefs à terre.

— Une pareille ressemblance ! se dit-il, non, c'est impossible… Oh ! je vais bien m'assurer…

Et le vieillard, ouvrant ses bras à Charles atterré, semblait vouloir déjà l'étreindre sur son cœur, quand un regard glacé du comte de San-Pietro le retint. Charles était, vêtu d'un magnifique pourpoint de soie noire à crevées blanches, pareil à celui de César Borgia, il avait placé dédaigneusement sa main sur sa hanche gauche et peignait de l'autre ses cheveux longs et soyeux…

— C'est bien, répliqua-t-il d'une voix qu'il cherchait en vain à déguiser, j'aurai soin de vous, maître Philippe.

En même temps, il fit quelques pas vers un groupe joyeux de seigneurs qui se préparaient à prendre place sur les bancs de velours pour voir jouer la farce du capitan Crocodillo.

Mais le vieillard, s'attachant alors au manteau de Charles avec un geste suppliant, l'empêcha de passer outre.

— Illusion ou réalité, dit-il, vous me rappelez, monseigneur, un fils qui faisait ma joie. Depuis son départ, je vis dans la souffrance et les larmes. Ce fils, reprit maître Philippe en baissant la voix, était l'âme de mon toit et l'orgueil de ma maison. Je ne puis lui en vouloir de m'avoir quitté, puisque je le retrouve ici au milieu du luxe et de la richesse. Il est heureux, oh ! oui, aussi me rendra-t-il le bonheur à moi qui me tords dans le désespoir et l'angoisse ! Charles, si c'est à toi que je parle, ne répudie pas tes souvenirs ; si tu es mon fils, ne rougis pas de ton père !

Maître Philippe s'était jeté aux genoux du comte en prononçant ces paroles. Sa contenance était désolée, les pleurs jaillissaient déjà de ses yeux, sa voix et ses mains tremblaient. Il avait reconnu Charles.

— Que veut dire ceci ? demanda au jeune homme la duchesse émue et surprise. Quel est ce vieillard ? parlez.

Mais Charles Gruyn, au lieu de répondre directement à Teresina, reprit :

— Relevez-vous, vieillard, vous vous trompez, laissez-moi.

— Tu ne me reconnais pas, poursuivit maître Philippe, dis plutôt que tu me renies ! Rappelle-toi, Charles, tes propres caresses d'enfant, lorsque tu jouais, tout petit encore, sur les genoux de ta mère, ma pauvre Ursule, Ursule que j'ai perdue il n'y a pas encore deux ans ! Elle était si bonne, et elle t'aimait tant, ta mère ! Si tu veux me répudier, songe au moins à elle, et n'abjure point son souvenir ! À mon âge peut-on mentir, quand un pied dans la tombe on parle à son fils ; suis-je un imposteur, moi qui te parle de ta première jeunesse passée à Nancy, près d'Ursule ?

Le nom de sa mère avait produit sur Charles une impression réelle, le cercle des gentilshommes spectateurs de cette scène le rappela bientôt à d'autres idées. Leur stupeur égalait au moins celle de la duchesse, un murmure de voix confuses s'élevait de tous les points de la galerie.

— Je ne vous connais pas, reprit Charles résolument en s'adressant au vieillard ; non, je ne vous connais pas !

— Eh bien, alors, s'écria maître Philippe en se relevant, avec une vigueur que lui donnait son indignation longtemps contrainte, moi je te connais. Comte de San-Pietro, écoute et tremble !

Il se fit un silence tel que l'on n'entendait plus que le bruit des simarres de soie et des dominos glissant sur le parquet avec un frôlement sourd. La duchesse, appuyée contre une colonne de marbre blanc, suivait d'un œil vitré chaque mouvement de maître Philippe.

— C'est donc à dire, continua le vieillard, que je suis un vil fourbe ; que c'est une comédie de bateleur jouée par moi devant tous ceux qui t'entourent ! Eh bien, nobles seigneurs, riez de moi à votre aise, et vous, comte de San-Pietro, faites-moi jeter à la porte par vos valets ! Mais vous ne riez point, messieurs ; la pâleur couvre vos joues. C'est que bientôt votre heure est arrivée, ainsi qu'à ce malheureux qui me repousse ; c'est que les feux dont le Seigneur incendia autrefois deux villes coupables s'allument déjà pour vous ! M'avoir volé l'amour de mon fils ; en avoir fait un roué, un libertin comme vous ; me le rendre ingrat, cruel, éhonté, après plus de douze mois ! car ce n'est plus Charles, ce n'est plus mon sang, c'est un sépulcre blanchi que je retrouve. Ah ! c'est aujourd'hui que je repousse la vie comme un supplice, c'est d'aujourd'hui que je dois me couvrir la tête de cendres… Mon fils bien-aimé n'est-il pas mort ? Il est mort en me repoussant, en me reniant à la face de tous ! Mais tu ne sais donc pas, malheureux enfant, à quelles extrémités funestes peut pousser le désespoir ? Tu ignores que tu viens ici de briser ma vie ? Va, tu n'es qu'un fils barbare et lâche ! poursuivit maître Philippe. Aussi, vois-tu, retiens ici la prédiction que je te fais : Dans cet hôtel où tu mets les pieds, le sang coulera ; dans ces murs dorés l'herbe cachera des tombes ; sous ces lambris fastueux, des ombres terribles et menaçantes traîneront un jour leur pâle linceul ; ce sera le lieu des vengeances sombres, un nid de

vautours et de couleuvres ! Toi-même, oui, toi-même, tu crieras épouvanté. Tes amis t'abandonneront, ton père, tu ne le reverras plus ! Et maintenant, tu peux, vois-tu, faire signe à tes bouffons de t'égayer ; tu peux commander à l'archet d'ouvrir le bal ! Moi, je t'abandonne, je te renie à mon tour. Tu seras heureux bientôt de me revenir le front triste et courbé, la besace sur l'épaule, la mort dans le cœur comme l'Enfant prodigue de l'Écriture. Mais non, tu ne me reviendras pas, tu m'as chassé ! Aussi je m'en vais appelant sur toi les malédictions du ciel, je m'en vais secouant à ton seuil mes humbles habits ; mes pieds brûlent sur tes parquets. Adieu, tu te souviendras de moi !

Un instant après le vieillard s'était éloigné, et nul, pas même Charles, n'avait osé s'opposer à son départ. La foule effarée se pressait autour de lui ; chacun demeurait sous l'empire de l'étonnement et de la terreur.

Attirés par le bruit hors de la pièce où ils se trouvaient, Bellerose et le capitaine n'avaient pas été des derniers à s'approcher. En reconnaissant dans le comte de San-Pietro le fils du cabaretier de la Pomme de pin, la Ripaille ne put d'abord contenir un mouvement de réelle indignation. Les paroles de maître Philippe avaient fait passer en lui une sorte de transport furieux contre le jeune homme.

— Si je coupais les oreilles à ce faquin-là ! dit-il à voix basse au comédien.

— Jolie manière de te mettre dans ses bonnes grâces, objecta Bellerose judicieusement. Renferme-toi plutôt dans les limites de ton rôle et songe à observer la comtesse… ta fortune est à ce prix. Après avoir passé quelques heures au Châtelet, prends garde d'y élire domicile, mon cher la Ripaille. Tout ce que tu vois ici est fait, cela est vrai, pour te surprendre, le meilleur est de n'en rien dire.

En ce moment même, sur un signe de Bellerose, les acteurs de la comédie italienne commençaient la pièce du Capitan Crocodillo. La

Ripaille s'assit en maugréant, résolu toutefois à suivre de point en point, durant le bal, les instructions de son ami.

Tome 1 · 29

Le tumulte violent qui avait suivi cette scène, dont cependant Charles s'était rendu maître, se vit à peine apaisé par les lazzis des acteurs du théâtre-Italien, lesquels ne purent jouer qu'au milieu de murmures confus la farce du Capitan Crocodillo.

Cependant, et comme il n'arrive que trop souvent dans une agglomération de personnes où nul ne connaît son voisin, l'étrange intervention de maître Philippe produisit moins d'effet que son fils lui-même ne l'avait craint, et les masques brillants, peu soucieux de quitter le bal, se contentèrent d'une foule de suppositions plus curieuses les unes que les autres ; ceux-ci défendirent Charles, d'autres l'attaquèrent.

— En ce temps-ci, vraiment, on ne sait plus sur quoi compter, dit le jeune comte du Lude, il y a de ces pères qui vraiment ne savent pas vivre. Que diable vient faire celui-ci au milieu de ce bal, où il ne pourrait même danser proprement la passacaille ?

— Sans compter qu'il n'y a pas vraiment de cavalier plus avenant et mieux tourné, insinua Montméron, parasite de Gascogne, grand écornifleur de plats, qui lorgnait déjà la table du comte de San-Pietro d'un œil d'envie.

— Après cela, messieurs, c'est le cardinal de Richelieu qui nous vaut toutes ces choses. Pas le plus mince bourgeois qui ne se mette en tête maintenant de faire entrer son fils dans Les partis, et ne le pousse à devenir quelque chose, Maître Philippe Gruyn n'a-t-il pas la fourniture

de la maison du maréchal de la Meilleraye, et faut-il s'étonner que son fils…

— Soit un garçon riche et noble ? C'est ce que vous vouliez dire, monsieur, dit en ricanant ce même Colletet, que Boileau peignit plus tard mendiant son pain de cuisine en cuisine. Mon Dieu ! je n'en veux, moi, qu'aux gens qui ferment leur main à l'aumône, qui repoussent le vrai génie.

— Et le vrai génie, c'est toi, n'est-ce pas, mon cher Colletet ? dit Saint-Amand avec un salut ironique.

— Monsieur de Saint-Amand !

— Apprends donc, mon cher Colletet, reprit Saint-Amand qui espérait bien se faire un appui de Charles, que le comte de San-Pietro n'a rien à démêler avec le bonhomme du cabaret de la Pomme de pin. C'est un seigneur parmesan dont je puis te montrer les armes, il porte d'azur à…

— Ne venez-vous pas, messieurs, interrompit Bellerose fort à propos, visiter la salle de bal ? Rien de plus superbe et de plus galant à la fois. Voici un plafond de Romanelli, des fleurs de Hollande, peintes par Rochel Ruysch. Le Palais-Cardinal a-t-il rien de plus beau que ce meuble orné de lapis-lazuli, ces vases d'albâtre, ces tentures ? Le comte de San-Pietro compte ici réunir une fois par semaine ce que la ville et la cour possèdent de plus élégant. La comtesse fera les honneurs de cet hôtel avec cette grâce que les plus belles lui envient. Mais voici l'archet de maître Pasquale, le grand ordonnateur des fêtes de Son Éminence elle-même, admirez et jouissez, moi je cours où m'appellent les devoirs de mon emploi. Ah ! pour avoir quitté le théâtre où je brillais, il ne fallait pas moins que l'offre magnifique du noble étranger, qui s'est déclaré mon protecteur. Il appartenait à ce seul magicien de changer ma destinée.

Bellerose quitta ce groupe où il savait que ces paroles porteraient coup ; il frappa alors sur l'épaule du capitaine la Ripaille :

— Tu vois la duchesse, lui dit-il, songe à ce que tu m'as promis.

Teresina se trouvait encore sous le coup de la scène précédente, elle avait le regard terne et immobile d'une femme qui vient d'éprouver une secousse imprévue, cherchant à reprendre son souffle ; épuisée, tremblante, elle était demeurée à la même place, près de Charles, se demandant si tout cela n'était point un rêve. À la vue de ce vieillard, elle avait senti courir dans ses veines un froid aigu ; ses reproches amers, son désespoir, ses imprécations l'avaient tuée. Se trouvait-elle donc la dupe de Charles, elle qui lui-avait fait le sacrifice de son existence, ou bien cet homme, qui venait de quitter le bal, avait-il menti ? Arrachée à son ciel, à sa famille, suivant en aveugle les destinées de celui qu'elle avait cru jusque-là son libérateur, elle ne pensait pas sans frémir à ce qu'elle avait appris : Charles lui-même avait été avec Pompeo complice de sa perte ! Enlacé dans ce réseau fatal, insoluble, elle se débattait vainement. Que faisait-il à cette heure celui que seize ans d'absence n'avaient pu effacer de sa mémoire, ce Pompeo dont l'appui et les conseils lui manquaient ? Teresina regardait ces masques joyeux avec une profonde mélancolie.

En la voyant ainsi, le capitaine la Ripaille n'eût pu lui-même reconnaître cette belle jeune femme qu'il avait trouvée à Florence, ainsi que nous l'avons dit, l'épouse du duc de Fornaro. Avec un empressement qui n'en faisait pas moins honneur à sa galanterie, il s'approcha d'elle cependant ; mais Teresina se dirigeait vers un boudoir octogone où elle pria Charles de la laisser, désirant, disait-elle, se remettre de l'émotion qu'elle éprouvait. Le comte de San-Pietro avait reconnu le capitaine, il savait que Bellerose lui avait parlé ; il consentit donc à s'éloigner pour un instant de Teresina, en échangeant avec la Ripaille un geste d'intelligence.

— Voilà ma faction qui commence, pensa le nouveau surveillant de la comtesse, Dieu me protège dans ce poste périlleux. Dire que je suis ici l'humble valet de ce comte de la Futaille, un drôle qui refusait souvent de me verser à boire au cabaret de monsieur son père, pour ne pas salir ses belles manchettes,. N'importe, soyons attentif.

Le boudoir où se trouvait alors Teresina, presque isolée de la foule, consistait dans une pièce embaumée d'arbustes rares. Étendue sur un sofa, la comtesse pouvait de cet endroit contempler le bal à loisir, et là aussi on pouvait la voir. Son regard, chargé de langueur, ne s'était cependant arrêté encore sur aucun objet, il errait sur cette foule avec une rare indifférence. Tout d'un coup le frôlement d'un domino la fit retourner, c'était un masque qui venait de se glisser près d'elle par une porte de côté.

Au moment où la Ripaille, en vedette fidèle, allait se rapprocher de ce masque insidieux, un autre personnage également masqué suivit la trace du premier en coudoyant le capitaine avec un geste prononcé d'impatience.

— Faites donc attention, monsieur, dit la Ripaille avec un sourd grognement, j'ai mon masque à la main, et vous pouvez voir à mes moustaches et à ma royale…

— Que vous jouez là un sot rôle, mon cher ami, vous tenir planté comme un chien de pierre devant la comtesse… Vous eussiez mieux fait de pendre votre épée au croc…

Cette voix produisit sur la Ripaille l'effet d'un coup de tonnerre.

— C'est lui, c'est mon homme, plus de doute, je le reconnais à son insolence, se dit-il en courant sur ses talons. Mais le masque, aussi leste qu'un arlequin de Bergame, était déjà perdu dans la foule, se réservant sans doute un instant plus propice pour son entretien avec la comtesse.

— Par le sang, par la mort, par les rats de Montfaucon ! grommelait le capitaine, je t'éventrerai, méchant railleur, oui, je te ferai rendre gorge ! Au diable les instructions de Bellerose, au diable ma promesse, au diable ma fortune ! C'est toi qu'il me faut, et je t'aurai.

Et le malheureux capitaine, après s'être élancé à la poursuite du masque dans lequel il avait reconnu son adversaire de la rue des Bons-Enfants, accrochait çà et là les dentelles des cavaliers et des belles dames sur son passage. Jamais chasseur acharné à la poursuite d'un lièvre ou d'un chamois, recors à la piste d'un débiteur, mari jaloux poursuivant un céladon nocturne, n'avait marché d'un tel pas.

Par un mouvement subit, la comtesse de San-Pietro s'était levée en voyant l'inconnu s'approcher d'elle.

— Teresina, dit le masque à voix basse et en l'attirant vers lui par le seul magnétisme de son regard.

— Qui m'appelle ? demanda la comtesse en se laissant retomber avec effroi sur le sofa.

— Il fut un temps, continua le masque avec un soupir, où vous eussiez reconnu cette voix qui vous parlait d'amour sous un autre ciel, lorsque vous portiez le nom que je viens de prononcer. Mais tout est changé, madame ; ce n'est plus Teresina, c'est la comtesse de San-Pietro qui m'écoute. Peut-elle avoir gardé le souvenir d'un malheureux qui l'aimait, et qui l'aime encore, après seize années d'angoisses ?

— Pompeo ! murmura la comtesse, Pompeo ! ce serait vous ?

— Et quel autre que moi, reprit le masque avec feu, pourrait, dans cette fête, s'adresser à votre cœur pour en faire vibrer les cordes les plus secrètes ? Ah ! ne m'enviez pas ce triste pouvoir, je l'ai acheté par assez de larmes ! Oui, c'est moi qui, le premier, ai rêvé près de vous un bonheur à jamais évanoui, moi qui vous retrouve ici la femme d'un autre.

— Pompeo, c'est donc vous ! s'écria la comtesse vaincue par le charme passionné de cette voix.

— Oui, c'est moi, moi que le temps et l'absence n'ont pu changer. Oui, je vous aime encore, comme en ces jours trop vite écoulés, où vous me parliez penchée sur les quais fleuris de l'Arno ; je vous vois encore dans cette villa de Parme, d'où l'on vint vous arracher de mon amour pour vous reconduire à Florence. Tous ces souvenirs heureux et tristes, tendres et funestes, sont là, ajouta le masque, en mettant la main sur son cœur ; mais les vôtres, Teresina, je tremble ici de les interroger, j'ai peur…

— Et pourquoi ce trouble, demanda-t-elle, pourquoi cette crainte, si vous-même n'êtes pas coupable ? N'est-ce pas plutôt à moi de pâlir et de trembler ? Cette conversation que j'ai surprise entre vous et le comte de San-Pietro… Mon Dieu ! serait-il donc vrai que vous eussiez consenti ?… Oh ! rassurez-moi ; dites-moi, Pompeo, que vous n'avez jamais prêté les mains à cette odieuse vengeance ! Après ce que j'ai entendu l'autre soir, vous devez me faire horreur ; cependant je trouve en moi un fond de tendresse et d'amour qui vous absout. Non, vous n'avez pu vouloir me punir, moi, faible femme, de l'oubli dont vous m'accusiez ; vous n'ayez pu, de sang-froid, vous arrêter à ce crime ; on vous y a forcé en vous menaçant, n'est-ce pas ? Non, ce n'est pas l'homme qui m'a aimée, l'homme qui m'aime encore, à ce qu'il dit, dont la haine aveugle eût fait de moi une victime ; ce n'est pas l'ennemi, le rival de Samuel…

— Et si j'étais coupable, madame ; si, obéissant aux ordres du cardinal, sous le poids de ses menaces, devant ses cachots et la torture, je m'étais rendu complice de ce crime infâme ; si pour de l'or, enfin…

— Oh ! cela serait horrible ! Oh ! rien qu'à vous écouter, je tremble, dit Teresina se tordant les mains.

— Je l'avais deviné, madame ; oui, je ne le vois que trop à l'effroi qui vous accable, si j'étais coupable, vous ne me le pardonneriez jamais !

— Pompeo, reprit-elle hors d'elle-même, il est donc vrai ?

Le masque baissa la tête.

— Eh bien, alors, s'écria-t-elle dans l'égarement du désespoir, Pompeo, voyez à quel point je vous aime. Si coupable que vous soyez, Pompeo, je vous pardonne.

— À moi, demanda le masque avec un rugissement étouffé, et comme si la clémence imprévue de cette femme l'eût frappé au cœur.

— À vous, Pompeo, car moi aussi je suis coupable.

— Vous ?

— Oui, moi, qui ai consenti à lier ma vie à celle d'un homme que je n'aime pas, que je ne saurais aimer ; moi qui ai répudié mes souvenirs, qui sans en avoir le droit, ai consenti à échanger mon nom contre celui d'un homme que le monde me forcera peut-être à mépriser. Ma vie est affreuse, Pompeo, elle est impossible, je vais en déchirer le voile pour vous ; je ne suis point la femme du comte de San-Pietro !

— Je le savais, reprit le masque froidement.

— Mais ce que vous ne saviez pas, c'est que ce lien, je veux le rompre à tout prix. Pompeo, écoutez-moi. Cette nuit, il faut que je parte, cette nuit même il faut que je quitte cette vie de fard et de mystère. Pompeo, venez avec moi, fuyons cette ville, cette fête qui m'enveloppe comme un linceul. Sauvez-moi de lui, Pompeo, sauvez-moi des pièges que je prévois et qui m'entourent ! Sauvez-moi de moi-même enfin. Je vous suivrai partout, j'irai où il vous plaira d'aller, de me conduire, de me perdre !

— Vous m'aimez donc bien, Teresina ? dit le masque en tressaillant.

— Oui, je t'aime, reprit-elle, je t'aime comme autrefois ! Pompeo, je ne suis plus rien, continua-t-elle avec transport, ni Teresina Pitti, ni duchesse de Fornaro, je suis ton esclave !

— Et moi, je suis ton maître ! dit le masque en se levant et en étreignant de son bras de fer la main déjà glacée de la duchesse. Tiens, regarde-moi, si tu en as le courage !

— Samuel !

— Oui, Samuel ! poursuivit le masque en rabaissant alors sur son visage le satin noir qu'il avait soulevé. Tremble, maintenant, je vais me venger.

Tome 1 · 30

Au cri de détresse arraché par les paroles de Samuel, à Teresina, la foule des danseurs se pressa autour d'elle, pleine de trouble et d'épouvante.

— Qu'avez-vous ? demanda Charles à la duchesse.

— Rien… répondit-elle ; la chaleur, sans doute… Votre bras, monsieur le comte, ajouta-t-elle à voix basse ; j'ai peur ici !

Et Teresina parut vouloir rejoindre les groupes animés du bal.

— Que s'est-il donc passé ? continua Charles, observant Teresina ; vous êtes bien pâle !

— Ne m'interrogez pas, car je ne puis rien vous dire, continua-t-elle brisée par la peur. Je ne sais pourquoi, mais il va se passer ici d'affreuses choses.

— Teresina, vous n'étiez pas seule dans ce boudoir ; un homme causait avec vous. Je saurai quel est cet homme.

— La collation de M. le comte est servie, dit Bellerose qui survint ; qu'a donc madame la comtesse ?

En même temps, Charles et lui cherchèrent des yeux le capitaine la Ripaille.

— Bellerose, lui dit Charles, il faut que tu m'amènes ce capitaine, il doit tout savoir, il était là…

En ce moment même, le capitaine la Ripaille apparut et vint saluer le comte d'un air triomphant.

— Madame, dit le comte à Teresina en la quittant, permettez que je dise deux mots à cet homme.

Et il ajouta en prenant à part le capitaine :

— Eh bien, qu'avez-vous vu, qu'avez-vous à me dire ?

— Eh bien, monseigneur, je l'ai vu, je l'ai suivi maintenant, je le reconnaîtrais entre mille. Oui, grâce à la forme de sa rapière et à certaine touffe de rubans…

— Enfin, quel est cet homme, monsieur ? répondez, demanda Charles.

— Pardieu ! monseigneur, c'est l'homme de l'autre nuit, mon raffiné du Palais-Cardinal, celui qui m'a fait loger, aux frais de Sa Majesté, au Châtelet.

— Et cet homme a parlé à la comtesse ?

— Pour cela, monseigneur, je vous réponds de lui, je ne l'ai pas quitté d'un instant.

— Alors vous étiez dans ce boudoir avec lui ?

— Du tout, monseigneur, nous n'avons pas quitté le grand salon. Croiriez-vous qu'il n'a pas dansé seulement une sarabande, encore moins levé son masque ? Mais tenez, le voici… Que regarde-t-il donc, avec son air scrutateur ? Un domino dont le capuchon est rabattu, et qui vient de se diriger sur le balcon… Je voudrais savoir ce qu'ils peuvent observer de là. Monseigneur, pardonnez-moi, mais je me remets à mon poste.

— Allons, s'écria Charles avec rage, il est écrit que je ne pourrais rien savoir ! Madame la comtesse, poursuivit-il, la collation est servie, venez.

Et Charles, aussi pâle cette fois que Teresina, lui offrit la main pour passer dans la salle où le banquet se trouvait servi.

— Arrêtez, noble comte, s'écria le masque placé sur le seuil du balcon, arrêtez aussi, vous tous qui l'entourez ! Il manque un convive à cette fête, et ce convive, le voila !

Reculant alors sur l'immense balcon, Samuel indiquait du doigt à la multitude l'angle du pont Marie, où se trouvait le cabaret de la Pomme de pin. Devant ce lieu, éclairé déjà par l'aube, une forme noire pendait à la corde du réverbère. Un cri de stupeur s'échappa de la poitrine des assistants : c'était maître Philippe, dont le corps se balançait à ce poteau…

Et toutes ces figures penchées aux fenêtres, tous ces acteurs de la fête, les uns revêtus du masque, d'autres le front découvert, purent saluer cette aurore sanglante, contre laquelle luttaient vainement les lumières mourantes du bal. Tous reculèrent en voyant le spectacle que Samuel, ce fantôme inconnu d'eux, leur montrait.

La ligne du quai des Ormes, placée vis-à-vis de l'hôtel, formait une sorte de blanche draperie, sur laquelle se détachait le cadavre du malheureux cabaretier. Au pied de ce poteau, Une jeune fille, les cheveux épars, se trouvait alors agenouillée, pendant que les deux serviteurs de

maître Philippe, montés sur le parapet du quai, s'empressaient de couper la corde serrant le cou du vieillard.

Rien qu'à voir cette scène, éclairée alors par un ciel fauve, un ciel de calvaire taché de nuages sombres, ces deux hommes, ressemblant de loin à des exécuteurs, et cette jeune fille éplorée au pied du gibet comme Madeleine, on pensait assister à l'une de ces scènes de la Passion, tant de fois tracées par le pinceau. Teresina s'était cramponnée aux rosaces de fer du balcon ; elle aussi, regardait.

Tout son corps tremblait et se repliait sous elle, ses dents claquaient, ses épaules nues portaient le poids d'un manteau de glace. En ce moment elle se retourna vers Charles.

Il était demeuré debout auprès d'elle, sans mouvement et sans voix… si livide alors que la comtesse en eut peur.

— Est-ce donc un gibet que le cardinal nous donne en spectacle ? demanda une voix assez courageuse pour rompre la première ce silence d'épouvante. Qui que vous soyez, parlez, vous qui venez ici jeter sur cette fête un crêpe de deuil ; parlez, ou sinon…

Et Pompeo, car c'était lui, s'avança vers le masque du balcon, en mettant la main fièrement à son épée.

La duchesse tressaillit, mais cette voix mâle la rassura.

Samuel l'avait aussi reconnue, cette voix, mais elle ne fit qu'accroître sa rage.

— Oui, je parlerai, dit-il en ayant soin d'assurer son masque sous les plis du capuchon qui le retenait, je parlerai puisqu'on m'y convie ! Je dirai d'abord à ce homme, au noble comte de San-Pietro, regarde, voilà ton père ! Ose ici me démentir !

Charles garda le silence, il s'était voilé le visage de ses deux mains.

— Oui, ton père, reprit le masque, ton père que tu as renié, chassé de cette maison, ton père qui t'aimait et que tu as poussé au désespoir ! Le cardinal n'a point à faire ici, mes nobles seigneurs, car maître Philippe a attaché lui-même ce lacet autour de son cou. Il n'a pas voulu voir le déshonneur de son fils et celui de cette femme, qui n'est pas, qui ne peut pas être la sienne, poursuivit Samuel en indiquant du doigt la duchesse. Cette jeune fille en larmes que vous voyez se rouler et se tordre au pied de ce poteau, où pend un cadavre, c'est une pauvre enfant que le comte de San-Pietro a lâchement abusée, c'est Mariette, qui, se croyant elle-même la fille du cabaretier Philippe, ne l'a point, du moins, abandonné comme son fils ! Et cet homme qui vient ici me parler avec arrogance, cet homme qui me commande de parler, cet homme est son père, c'est l'ancien amant de Teresina Pitti, duchesse de Fornaro, la reine de ce bal ! Et maintenant, mes nobles seigneurs, maintenant que ma tâche est remplie, maintenant que j'ai mis un nom sur ces visages, je ne crains plus de vous dire ici le mien, je suis Samuel !

— Samuel répéta Pompeo d'une voix altérée par la colère Samuel, c'était donc toi…

— Oui, moi qui te hais, moi qui t'ai joué, moi qui te brave ! Moi qui ai voulu, reprit Samuel à voix basse, acquérir ici même la preuve que la duchesse t'aimait, et qui, parce qu'elle t'aime, ai juré que l'un des deux mourrait en tombant pour cette femme !

— Ce sera donc toi, misérable, murmura Pompeo en tirant son glaive par un mouvement plus rapide que la pensée… En même temps il avait jeté son masque et montrait à tous son visage plein de fierté.

Mais la foule des spectateurs le retint, force lui fut de céder.

— Es-tu donc si oublieux, reprit froidement Samuel, qu'il ne te souvienne plus de ma puissance ? N'as-tu donc point obéi en esclave à cette voix ? Pompeo, tu peux voir d'ici la rue des Lions-Saint-Paul !

— Infâme !

— Oh ! je sais ce que tu vas dire, que ce n'est que par mes ordres… Je ne m'en défends pas, mes nobles seigneurs, continua Samuel ; j'appartiens au cardinal et je m'en fais gloire ! Mais Pompeo a aussi obéi à Son Éminence ; cet homme si loyal, cet amant si dévoué a bien voulu consentir, pour peu d'or…

— Tu mens, traître, tu mens ! interrompit Pompeo, se tordant avec rage entre les bras de ceux qui le retenaient ; tu dois savoir pour quel pacte…

— C'est du moins un pacte que j'ai tenu ; je t'avais promis de te livrer Samuel ; Pompeo, je te le livre !

L'ample capuchon de Samuel retomba, et les cordons de son masque, violemment arrachés par lui, laissèrent voir à tous sa hideuse figure. En l'apercevant, tous pensèrent qu'il y avait de quoi inventer la laideur, si elle n'eût point existé.

— Oui, je suis maudit, je représente Satan, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Pompeo d'une voix sourde. Le médecin de Son Éminence ! ah ! ah ! ah ! continua Samuel avec un rire strident et glacé. Oui, je suis un être défiguré par le feu en attendant celui de l'enfer ! Il y a longtemps que tu n'avais vu mon visage, noble Ménélas, qui a jeté dans ce fleuve-ci ton Hélène ! Ah ! ah ! ah ! prosterne-toi maintenant devant elle ; baise avec amour ces mains que pressait entre les siennes le fils d'un cabaretier ! Je te laisse un moment, ne faut-il pas que je te conduise ta fille !

— Ma fille ! reprit la duchesse avec un élan que le cœur seul d'une mère peut trouver. Ma fille, qu'en as-tu fait toi ? N'est-ce donc pas toi, misérable fourbe, qui m'as fait le premier croire à sa mort ? n'est-ce pas ton odieux ressentiment qui m'en a privée ? Mais le ciel est juste, le ciel veillait sur elle et sur moi, la Seine à trompé deux fois ton attente et ta vengeance !… M'insulter chez moi, dans ma maison, devant

tous, continua-t-elle avec fierté ; mais tu es un misérable que je devrais faire pendre à ce gibet, si j'étais en Italie.

— Vous êtes à Paris, madame, et à Paris on ne touche pas impunément à l'homme qui porte ceci !

Samuel, en même temps, tira du dessous de sa simarre un anneau de forme étrange, portant un canton d'armes gravées.

— Le scel du cardinal ! murmura l'un des assistants, des sbires ici ! sauvons-nous !

En un instant les rangs de la foule s'étaient éclaircis ; Pompeo, que la duchesse à moitié évanouie cherchait en vain à calmer, en profita pour ramasser son épée… Déchiré par tant de secousses, outragé à la fois dans son cœur d'amant et de père, l'Italien eut la force de se contenir, et se penchant à l'oreille de Samuel :

— À demain, lui dit-il, à demain, s'il te reste encore dans les veines un peu de sang… L'un de nous doit mourir, c'est toi qui l'as dit. Où te verrai-je ?

— Ici-même.

— Et à quelle heure ?

— À midi.

— Mais dans quelle partie de ce vaste hôtel ?

— Là, reprit Samuel en montrant à Pompeo un endroit connu de lui seul, et qui parut étrange à l'Italien.

Revenu de sa première stupeur, Charles avait quitté le balcon avant que Samuel ne pût le voir se confondre aux flots de la multitude ; il avait couru à l'extrémité du pont Marie.

Rien ne pourrait donner idée de cette course frénétique… Charles avait reconnu le corps de maître Philippe ; il avait la fièvre, le délire ; il tomba sans force devant le poteau au pied duquel Mariette pleurait.

Le peuple entourait le cadavre du cabaretier dans un silence muet et stupide. L'idée d'une exécution secrète fut alors la seule qui se présenta aux esprits. Personne ne put croire que le digne vieillard eût attenté à ses jours, lui que l'on citait dans tout le quartier de l'île comme un exemple d'ordre et d'économie. Maître Philippe était connu pour avoir la fourniture de plusieurs grandes maisons, et le cabaret de la Pomme de pin n'était pas, nous l'avons dit, un cabaret ordinaire.

Aussi, dès la première nouvelle de l'événement, chaque honnête bourgeois avait-il cru devoir quitter sa boutique, et se rendre sur les lieux mêmes.

Le poteau en question, destiné à l'éclairage prochain du pont auquel nos magistrats ont enfin donné aujourd'hui le gaz, ne consistait alors que dans un méchant pieu fiché en terre, attendant quelque fallot de papier peint, car l'édilité parisienne d'alors ne se piquait guère de luxe dans son système de lanterne, et l'origine des réverbères est postérieure au temps où se passe ce récit.

Un bout de corde neuve y pendait encore la veille ; maintenant il soutenait un cadavre…

La figure du cabaretier était terrible ; elle avait acquis ce caractère menaçant que la strangulation ne manque jamais d'imprimer à ses victimes après cette formidable secousse qui éteint le râle dans la poitrine

du supplicié. Les yeux ressortaient de leur orbite, des yeux sanglants, tout ouverts ; l'éclat de la face était hideux et violacé, un rire étrange et presque sauvage plissait le coin de la bouche. Quelques mèches de cheveux gris couronnant le front s'étaient dressées droites, les jambes du vieillard, froides et raides, n'étaient guère qu'à un pied du parapet de pierres de taille.

Il portait la même casaque et les mêmes chausses qu'on lui avait vues à ce bal ; quelques rubans noués sur son épaule gauche, flottaient en sifflant sur son costume de gala, le costume qu'il ne mettait qu'aux grands jours, et quand le prévôt des marchands s'en venait goûter le vin chez lui.

Avant que Charles n'advint, la foule avait contenu les efforts des deux valets de maître Philippe, qui prétendaient, à l'aide d'une échelle, arracher leur maître à ce gibet ignominieux, car, par un préjugé qui existe encore aujourd'hui, il n'était pas permis, avant l'arrivée des magistrats, de déplacer le corps de la voie publique.

Dans un nuage de poussière élevé du côté de l'Hôtel de Ville, se détachaient déjà les habits bleus des gardes de la prévôté, accourant au galop. Le peuple irrité se préparait à les recevoir à coups de pierres.

— Nouveau mode d'éclairage inventé par Son Éminence, disait un espion de Richelieu, enchanté d'ameuter la foule afin d'y faire ses orges.

— Comme s'il n'avait pas assez en ce moment-ci des mazarinistes.

— Sans compter les protestants et les financiers.

— Nous voilà revenus au temps du Concini, c'est sûr.

— C'est une horreur, une indignité. Ce sera quelque vengeance comme celle exercée, il y a un an, sur le passeux de l'île aux Vaches.

— Un si brave bourgeois.

— Un homme qui vendait de si bon vin.

— Et Sans le baptiser, quoiqu'il fut près de la Seine.

— Voilà sans doute les archers qui viennent enlever le corps ou le garder.

— Frondons sur eux sans pitié, faisons pleuvoir sur eux une grêle de pierres.

— Ce fut dans ce moment que Charles vint tomber comme une masse inerte aux pieds du corps. À la vue de ce jeune aux brillants habits, la foule s'écarta avec respect. Le fils de maître Philippe s'évanouit au milieu de ces clameurs. Dans ce cavalier au teint bruni, aux cheveux lisses et soignés, cousu de dorure, de dentelles et d'aiguillettes, il n'eût guère été possible à la multitude de reconnaître le fils du cabaretier de la Pomme de pin. Une seule bouche laissa échapper son nom.

— Mariette, dit Charles en rouvrant les yeux, Mariette, pardonne-moi !

Les gardes de la prévôté, assaillis par quelques pierres, formèrent une haie et continrent la foule à l'aide de quelques bourrades. Un double renfort leur arrivait à la fois du Châtelet et de l'Arsenal.

Presque en même temps, et dans un carrosse de cuir roussi mené par des valets en livrée rouge, on vit apparaître la figure du lieutenant criminel. Il mit pied à terre et souleva Mariette, dont les grands yeux noirs, humides de larmes, regardaient Charles. Après quelques mots échangés avec elle, il la fit entrer, ainsi que le jeune homme, dans la salle basse du cabaret.

Contre l'ordinaire, les volets de cette pièce étaient encore clos ; une lampe de nuit, à demi mourante brûlait sur le comptoir.

Tout se trouvait à sa place dans le cabaret. Les tables des buveurs étaient encore empreintes de taches de lie ; la chatte Marmousette

dormait sur le coussin de la haute chaise affectée à maître Philippe.

— Grâce, grâce, monsieur ! s'écria Charles, en élevant vers le lieutenant criminel des mains suppliantes.

— Que voulez-vous dire ? demanda le magistrat, auriez-vous, monsieur, quelque révélation à me faire ?

Il se retourna en même temps ému de pitié et de terreur vers Mariette. Le lieutenant criminel poussa un volet afin de voir la figure du nouveau coupable.

— Oui, grâce, reprit Charles, car ce vieillard est mon père ! Ce vieillard, je l'ai tué !

Mariette devint d'une épouvantable pâleur ; ses sens menacèrent de l'abandonner, elle s'appuya contre le comptoir.

Tous trois étaient seuls dans cette vaste salle, d'où l'on entendait le piétinement des chevaux et de la foule sur le pavé. Quelques masques enrubannés, vêtus de fringants manteaux, collaient leur visage de carton noir aux vitres du cabaret ; c'étaient les acteurs de la fête donnée par Charles.

Vaincu par l'émotion et la souffrance, Charles eut encore la force de détailler au lieutenant criminel ce qui s'était passé, il s'accusa lui-même avec des sanglots et des larmes.

— Je suis un misérable s'écria-t-il, j'ai chassé mon père, et le ciel m'en a puni ! Ne me demandez pas si je mérite la mort, continua-t-il dans l'égarement de sa douleur, je ne dois sortir d'ici qu'avec la chemise grise des condamnés et sur le tombereau du Châtelet !

Les explications données par Mariette au lieutenant criminel n'étaient guère de nature à calmer l'exaltation du malheureux. Mariette raconta qu'à peine rentré chez lui, le vieillard s'y était renfermé après l'avoir embrassée au front comme de coutume. Vers les cinq

heures du matin, elle avait entendu un léger bruit, puis quelques cris inarticulés. Ouvrant alors sa fenêtre, elle avait pu voir se balancer au poteau du quai le corps de maître Philippe.

Àces détails cruels, le jeune homme vit rouvrir toutes ses blessures. Il se frappa de nouveau la poitrine avec un rugissement étouffé ; puis, se roulant en larmes aux genoux du lieutenant criminel, il lui demanda comme une grâce de le faire jeter en prison sur l'heure, implorant la mort, qui devait être, disait-il, la fin de ses maux.

Ces paroles désespérées portaient le trouble et l'effroi dans le cœur de Mariette, mais un geste bienveillant de son juge la rassura.

— Votre crime est grand, dit-il au jeune homme, mais votre, remords en dit assez ; il ne s'agit plus maintenant que de réparer votre faute autant qu'il peut être en vous. Fils d'un brave marchand, et né comme lui dans les rangs du peuple, vous avez voulu vous élever et devenir un seigneur ; l'ambition seule vous a perdu. Descendez dans votre cœur, et voyez un peu ce qu'elle a su faire de vous : un ingrat, un parricide ! Vous avez méconnu ce père dont vous étiez le fils unique et chéri, vous l'avez banni, chassé de votre maison ! Eh bien, Charles, c'est dans la sienne et à l'instant même qu'il vous faut conquérir l'oubli de vos fautes. Qui, devant ce peuple rassemblé, devant ces mêmes hommes dont plusieurs viennent de quitter votre fête, je vous dirai ce que vous avez à faire. À ce prix, à ce prix seul, vous pouvez être absous de votre crime devant Dieu, vous pouvez…

— Et de quoi s'agit-il ? interrompit Charles avec feu ; parlez, oh ! parlez, je suis prêt à tout, je m'y soumets. Faut-il m'accuser devant ce peuple, faut-il lui apprendre… Oh ! j'obéirai, monsieur, j'obéirai ! Mais laissez-moi d'abord obtenir mon pardon de cette pauvre enfant dont j'ai déchiré aussi le cœur, laissez-moi…

Charles parlait encore, lorsque la porte s'ouvrit, des exempts venaient prendre les ordres du magistrat. Mariette entraîna Charles dans

une pièce voisine ; elle eût voulu au prix de son sang calmer la douleur et l'effervescence du jeune homme. Avec cet instinct qui ne manque jamais aux nobles cœurs, la jeune fille devinait ce que le lieutenant criminel allait demander à Charles ; seulement, elle n'osait encore le lui conseiller.

Tous deux demeuraient immobiles, baignés de larmes. Tout d'un coup, Mariette, qui s'était approchée de la vitrine, poussa un cri : on venait de détacher le corps de maître Philippe, et quelques porteurs allaient le déposer dans la grande salle.

Les murmures du peuple, au lieu de s'éteindre, paraissaient alors s'accroître.

On pouvait entendre, à travers les fenêtres, des cris de menace et de vengeance.

— Mort à l'assassin ! mort au fils de maître Philippe !

Ces cris forcenés paraissaient surtout sortir d'un groupe dont un masque noir occupait le centre. Son capuchon était rabattu, sa parole brève, sifflante. Ceux qui l'avaient vu dans le bal s'en écartaient ; ce masque, c'était Samuel.

Cependant les cris devenaient plus fréquents et plus intenses.

— Ne les entendez-vous pas, murmura Charles, c'est moi, qu'ils demandent, moi qu'ils poursuivent… À quel autre qu'à moi pourraient s'adresser ces cris, Mariette : Mort au parricide ! à l'assassin !

La foule obstruait alors en effet les abords du cabaret.

— Mariette, dit Charles par un mouvement d'irrésistible frayeur, Mariette, sauve-moi !

Charles n'était alors qu'à deux pas du corps, dont une porte vitrée, couverte d'un méchant rideau, les séparait.

Il souleva ce voile d'une main glacée par la peur, et il put voir son père étendu sur une table… Le lieutenant criminel dictait son rapport à ses greffiers.

En ce moment, la lampe placée sur le comptoir s'éteignit, et Charles, en proie au vertige, crut voir s'agiter les lèvres du mort…

— Fuyons ! dit-il à la jeune fille en l'entraînant.

Après avoir gravi tous deux l'escalier, ils entrèrent dans la première chambre qui s'offrit.

C'était celle du vieillard, chaque meuble y luisait de son éclat accoutumé. Le lit de serge rouge n'était pas même défait. Il n'y avait qu'une seule armoire d'ouverte.

Charles courut à l'armoire, il y vit, ô surprise ! l'habit de camelot et les chausses de laine qu'il portait, il y avait à peine deux ans, avant de songer à ses rêves d'ambition et d'orgueil. En les reconnaissant, le jeune homme essuya une larme furtive.

— Ah ! dit Mariette, si vous n'aviez pas quitté ces humbles habits !…

— Et pourquoi ne les reprendrais-je pas ! s'écria Charles tout à coup, ne sont-ils pas aujourd'hui ma seule livrée de salut ? Irai-je me présenter à ce peuple furieux sous ce costume, la cause de tous mes malheurs ? Oui, je voudrais trouver en ce moment un vêtement qui fût encore plus misérable, je voudrais…

— Bien, Charles, s'écria la jeune fille ; voilà ce que je n'eusse osé jamais vous demander, ô mon frère ! voilà ce que le lieutenant criminel se réservait de vous prescrire. Ne craignez pas que je m'oppose à ce généreux élan ; qui vous en blâmerait, si ce n'est la voix de ces mêmes hommes dont l'envie maligne vous poursuit ? Ce que vous faites là, vous vous le devez à vous-même, à votre père !… Voyez, ajouta Mariette, comme il les gardait avec soin, ces habits devant lesquels je l'ai bien des fois surpris le regard baigné de larmes ! Votre main, mon

ami ; oh ! vous êtes maintenant tel que je vous vis pour la première fois, lorsque les blanches marguerites de notre jardin effeuillaient leur tige fleurie dans la poussière du sentier ! Vous étiez bon, candide, votre cœur débordait de votre regard, de vos lèvres. Moi, qui vous connaissais, j'étais bien fière de vous ! Vous ne vous êtes pas en allé, n'est-ce pas ? vous n'avez point fui, vous ne m'avez point oubliée ? Que vous êtes beau sous ce drap de bure, que votre air est noble et doux ! En vous voyant passer, ils se diront : Il était peut-être gentilhomme ; mais vous leur répondrez que vous l'êtes, non comme eux, par une broderie collée au manteau, par une rapière souvent inutile, par la morgue et le dédain, mais par votre amour pour tout ce qui est grand et beau, par votre remords, par vos larmes. Oui, Charles, croyez-moi, en ce moment celui que votre ingratitude a tué vous regarde et vous pardonne !

Ces paroles douces et calmes retentirent au cœur de Charles ; il sentait palpiter autour de lui les ailes d'un ange invisible ; son front consterné se relevait ; il était baigné de brises salutaires, le bandeau de l'ambitieux était tombé.

— Mariette ! s'écria-t-il dans un pur et doux transport, et comment ne pas oublier le monde pour toi, comment ne pas aimer la fille généreuse qui me sauve de mon propre désespoir ? Tous mes souvenirs, je les retrouve dans ton âme, je les vois écrits dans tes yeux et sur ton front. Cet habit, vois-tu, je voudrais qu'il se changeât pour moi en cilice, et qu'il me perçât de ses pointes de fer ! Comment ai-je pu un seul instant causer tes pleurs ! Tu dois me haïr, et tu me dis que tu m'aimes ! Ces dépouilles de la vanité, elles sont là, tu les vois, mais rassure-toi, avec elles j'ai abjuré mon fol amour ; je suis, je dois être à toi ; Mariette, sache-le, cette femme n'est pas la mienne.

— Il serait vrai ! balbutia-t-elle, doutant encore ; quoi ! Charles, vous seriez libre ?

— Oui, libre, Mariette, libre comme un esclave arraché à sa prison ; oh ! si Dieu me condamne, absous-moi, du moins, absous-moi, et je croirai que mon père même m'a absous !

Charles avait revêtu ses habits, il semblait respirer un air nouveau, il était fou de joie et de bonheur ; Mariette lui souriait, plus belle qu'il ne l'avait jamais vue.

En ce moment, il avait oublié les clameurs de cette foule, un noble incarnat montait à ses joues, il ne tremblait plus, il ne voyait que Mariette.

La présence du lieutenant criminel le rappela soudainement à d'autres pensées, le magistrat venait le prévenir que le corps allait être enterré à l'instant même, et qu'il était urgent qu'on le vît suivre le convoi. Il applaudit à la transformation de Charles ; il allait l'exiger de sa prudence.

— Maintenant, lui dit-il, rassemblez toutes vos forces. Il s'agit ici d'avoir du courage ; montrez à ces hommes celui que le repentir vous a donné. Ils s'attendent à voir sortir de ce lieu un pâle gentilhomme, ils veulent se venger sur le comte de San-Pietro, qu'ils trouvent un enfant du peuple !

Puis, s'adressant aux archers de sa troupe :

— Que le tambour sonne, dit-il, et vous, chapeaux bas !

Charles descendit, après avoir donné à la jeune fille un baiser d'adieu ; baiser plein de larmes, car cette nouvelle séparation pouvait être éternelle.

En passant sous le porche, il entendit des cris furieux, qui ne tardèrent pas à s'apaiser, ainsi que le lieutenant criminel l'avait prévu.

Àl'aspect du jeune homme suivant, dans ses habits d'apprenti, le corps de maître Philippe, des larmes de respect et d'attendrissement

gagnèrent la foule ; sa douleur muette changea la disposition des esprits. Tous les hôtes fameux du cabaret de la Pomme de pin, Faret, Chassaingrimont, Saint-Amand et plusieurs autres, ne purent s'empêcher eux-mêmes d'être touchés ; tant l'abnégation écrite sur le front de Charles témoignait encore plus que ce changement d'habit, du sacrifice généreux qu'il s'imposait. Confondu dans cette multitude recueillie, un seul homme alors observait Charles avec des pensées bien différentes ; cet homme, c'était Samuel.

Un désappointement amer s'emparait de lui, en voyant le fils de maître Philippe échapper ainsi à la vengeance du peuple.

— Il me reste la mienne ! dit-il en s'acheminant vers le quai où s'élevait le splendide hôtel.

Tome 1 · 32

Une heure après l'enterrement du cabaretier, deux personnes, une femme et un homme, causaient encore dans ce même boudoir où Samuel s'était introduit pendant le bal… L'homme était debout, arrêtant avec complaisance son regard encore troublé sur la belle créature, à demi couchée sur un sofa, qui semblait alors poser devant lui comme devant un peintre. Il admirait tour à tour l'éclatante profusion de sa chevelure, ses longs cils noirs inclinés, ses épaules de reine et ses bras nus. De temps à autre un soupir profond s'échappait de sa poitrine.

La figure de la femme était si pâle qu'on l'eût crue de cire, à ses yeux palpitaient de longues larmes, elle semblait brisée de douleur et de fatigue… Sa main gauche froissait une lettre, sa droite caressait un petit chien-lion qui ne la quittait que pour flairer le dessous de la porte avec effroi…

Pompeo et la duchesse s'étaient parlé bien longtemps, et cependant l'heure avait fui pour eux d'une aile rapide, le timbre du massif hôtel de ville de Dominico Bocardo sonnait onze coups secs et sonores… L'Italien tressaillit.

— Dans une heure, pensa-t-il, j'en aurai fini avec ce misérable. Ce sera le jugement de Dieu, et ce jugement, je l'ai attendu trop longtemps pour qu'il ne me donne pas gain de cause.

Puis, s'approchant de la duchesse dans un mélancolique recueillement et en laissant tomber sur Teresina l'étincelle électrique de son regard :

— Nous nous sommes rappelés tous deux, lui dit-il, les bons et les mauvais jours ; convenez, madame que nos joies furent bien courtes ! Seize ans nous séparent de ces moments fortunés où, votre main dans la mienne, nous cachant aux yeux de tous, nous vivions de notre cœur ; pourvu que votre tête reposât sur mon épaule, que votre sourire rencontrât le mien, que nous marchions deux à deux sous l'aile des anges, nous confiant nos pensées, nos joies, nos douleurs, nous étions heureux ! Un vent de malheur a depuis soufflé sur nous ; il vous a abattue, vous, le lis superbe, il m'a desséché, moi, l'arbre encore vigoureux. Un homme souillé de crimes a voulu vous perdre, un autre vous a trompée. Si ma haine est au premier, ma pitié s'éveille malgré moi pour le second, du moins ce jeune homme vous aimait ! Cette lettre qu'il vous adresse après avoir repris les humbles vêtements de son état est celle d'un noble cœur ; je poursuis la lâcheté, je pardonne au repentir. Maintenant, Teresina, si misérable que puisse être mon sort, je vous appartiens. Vous désirez fuir, eh bien, fuyons ! Oh ! soyez bénie pour avoir conçu l'idée de m'arracher avec vous à cette contrée de sang, soyez bénie, vous qui me rendrez l'Italie et votre amour ! À quelles tempêtes sommes-nous réservés encore, je ne sais, mais prenez courage, maintenant nous sommes trois ! Oui, cette jeune et naïve

enfant que je compte vous présenter, cette Mariette que vous ne connaissez point…

— Ma fille !… s'écria Teresina avec transport, ma fille ! Ah ! comment se fait-il qu'elle ne soit point encore ici ?… dans mes bras et sur mon cœur ! Partez vite, Pompeo, courez, qu'on me l'amène, je ne mourrai pas si j'embrasse bientôt ma fille…

— Retenue près du corps de son père adoptif, de l'honnête vieillard qui l'a élevée, elle a consolé, soutenu ce matin le courage de Charles… Rassurez-vous, oh ! je vais donner des ordres pour qu'elle vienne ; vous l'aimerez, n'est-ce pas, Teresina ?

— Si je l'aimerai !… pourquoi cette demande, Pompeo ? Elle que je croyais perdue, je la retrouve ; oh ! jugez de mon ivresse ! C'est d'aujourd'hui, Pompeo, que je sens le bonheur d'être du moins à l'abri de la misère. Ma fille !… mon enfant !… Mais elle vous chérira autant que moi, plus que moi peut-être, car elle vous connaît, elle sait quels trésors renferme votre noble résignation. Mais je tremble, j'ai peur, volez, ramenez-la-moi !… Les paroles de Samuel retentissent encore comme un glas funèbre à mon oreille… Si cet homme perfide attentait une seconde fois à ses jours… si, voulant nous frapper tous deux dans notre fille…

— Rassurez-vous, d'ici à demain il peut se passer des choses…

— Qu'avez-vous dit, Pompeo ? quel éclair rayonne en votre regard ? Vous haïssez cet homme… oh ! vous voulez le tuer ! Mais cela ne sera pas, continua-t-elle en joignant les mains ; il ne sera pas dit que vous vous serez mesuré contre cet homme. L'épée de celui que j'aime d'un amour constant et dévoué ne peut se croiser contre le fer d'un assassin !

Pompeo garda le silence.

— Oh ! dites que vous le laisserez en proie aux remords, n'est-ce pas ? dites que c'est de Dieu que vous attendrez votre vengeance.

— Soit ! dit Pompeo, j'attendrai la vengeance de ce Dieu auquel je crois. Mais l'heure s'écoule, il faut que je vous amène Mariette. Elle ignore ce que je lui suis, poursuivit-il avec un soupir ; apprenez-lui ce que j'ai souffert pour elle. Adieu, madame la duchesse, adieu.

Et Pompeo, faisant sur lui-même un inexprimable effort, cherchait à cacher sous la froideur l'amertume de cet adieu, le dernier peut-être qu'il adressait à Teresina. En la quittant, il retrouva son image encadrée au mur dans la galerie des portraits ; devant cette image il donna enfin un libre cours à ses larmes. Il est de ces instants où les cœurs les plus fortement trempés se brisent ; il est de ces pleurs qui débordent mornes et solitaires. En voyant ce qu'il allait quitter, Pompeo se sentit faiblir, lui qui avait vécu jusqu'à ce jour de l'ardeur du combat et de la lutte contre son âpre destinée.

— Et Mariette, reprit-il, Mariette, ne la verrai-je pas avant ce duel ?… n'irai-je pas l'embrasser ?…

Chassant bientôt ces pensées comme un rêve pusillanime, il appela Cesara.

Le page de la comtesse de San-Pietro apparut. Il paraissait pâle, troublé.

— Cesara, lui dit Pompeo, sans remarquer son désordre, j'ai besoin de toi. Es-tu discret ?

— Comme un confesseur, Excellence.

— Cesara, continua Pompeo, j'ai aujourd'hui même un rendez-vous important.

— Un rendez-vous d'amour, Excellence ? parlez. Je ne mets à ma discrétion que le prix auquel vous voudrez bien la taxer vous-même,

répondit le valet avec un salut obséquieux et faux.

— J'entends tu veux de l'or ; prends cette bourse. C'est juste. Sache seulement que ce n'est point ici d'un rendez-vous galant qu'il s'agit ; il y va de la vie ou de la mort.

— Un duel ! bravo ! Je vais mettre ma cape et suivre Son Excellence, dit Cesara.

— Tu n'iras pas loin, c'est ici même.

— Ici ! juste ciel ! reprit Cesara en voyant le lieu que lui indiquait Pompeo. Ignorez-vous, Excellence, que ces souterrains…

— Silence, dit Pompeo, aide-moi seulement à passer encore ici cette demi-heure. À midi, je descendrai seul dans cette partie de l'hôtel. Toi, en attendant, verse-moi un verre de vin de Chypre ou de vin de France, peu m'importe.

— Nous avons ici, monseigneur, du vin de Chypre excellent, dit Cesara en se dirigeant vers l'office. Il ne tarda pas à revenir avec un flacon et une coupe.

— Pourvu que le lâche n'oublie pas le rendez-vous ! pensa Pompeo. N'importe, à la grâce de Dieu !

Il vida le verre que Cesara lui présentait.

Tous deux, se parlant à voix basse, arrivèrent peu d'instants après devant la grille d'un escalier sombre et tortueux qui menait aux souterrains dont il a été parlé. Cette grille protégeait une porte basse.

L'orifice des souterrains, ouvert en entonnoir, donnait d'un côté sur la cour de l'hôtel, de l'autre sur le quai ; pilotis redoutables, pareils à ceux des maisons de Venise, ils pouvaient se voir d'un moment à l'autre inondés par la Seine dont les débordements étaient alors fréquents.

Leur sol humide et froid n'y recevait le jour qu'à travers d'énormes barreaux treillissés, cinq pilastres soutenaient leurs voûtes comme autant d'arches. Une armée de bohèmes y eût campé à l'aise sous la conduite du grand Coesre, et en eût fait une autre cour des Miracles.

La solidité de ces constructions souterraines était nécessaire, et en raison du fleuve, l'architecte qui avait précédé Pompeo dans la direction des travaux de l'hôtel y avait apporté un soin réel… Elles étaient hardies, gigantesques…

Samuel les connaissait…

Dans cet espace sombre, étouffé, planait la nuit ; le vent s'y engouffrait avec des murmures sinistres… Ces caveaux n'avaient qu'une issue, celle de la cour.

— Bien, dit Pompeo arrivé à la grille ; bien, Cesara, laisse-moi. Souviens-toi seulement de ceci, reprit-il ; aux trois coups que je frapperai contre cette porte, tu feras ce que je t'ai dit de faire.

— Il suffit, Excellence, répondit Cesara j'obéirai.

Pénétrant alors dans les profondeurs du souterrain, Pompeo eut d'abord quelque peine à s'orienter. Le jour tombait d'aplomb sur un espace resserré, et décrivait en ce lieu une traînée lumineuse. Ce fut là que l'Italien se plaça en attendant Samuel.

Pompeo avait laissé la porte à demi ouverte.

En parcourant pour la première fois ce domaine ténébreux, l'Italien ne put réprimer un léger trouble. Les murs suintaient l'eau de toutes parts, des formes bizarres se dessinaient au loin sur leurs parois sinueuses et noires. Ces lieux semblèrent à Pompeo pleins de spectres, rappelèrent les sombres cachots où il avait été enfermé lui-même en Italie, et où il avait échappé au scalpel de son odieux rival. Ce souvenir acquit même, malgré ses efforts, un tel degré de consistance dans son esprit, qu'il passa la main sur son front comme pour s'en dégager ;

mais il lui devint impossible de s'en affranchir, il ferma les yeux comme s'il eût été encore étendu sur la table de marbre de l'anatomiste.

Tout coup, il entendit se refermer lourdement derrière lui la porte du souterrain.

Presque au même instant, deux yeux brillèrent dans l'ombre.

— Défends-toi ! cria Pompeo, en se plaçant l'épée nue dans l'espace que la lumière frappait.

Samuel l'y rejoignit, et tous deux croisèrent les éclairs luisants de leur glaive.

Pompeo avait pour lui cette force herculéenne, si redoutable dans un pareil jeu ; quand il touchait le sol, c'était comme Anthée, il acquérait une invincible vigueur. Samuel ne connaissait de l'escrime que la prudence et la ruse.

— Ramasse ton épée, noble docteur, cria-t-il en raillant à Samuel, qu'il désarma tout d'abord ; n'est-ce pas ici le moment de prendre ton scalpel ? Par ma foi, tu ne saignes que tes malades !

Samuel, confus, ramassa son arme et se mit en garde avec un sang-froid apparent.

— Railles-tu, reprit Pompeo, et de quelle académie sors-tu, Samuel ? N'es-tu donc bon qu'à jeter les gens en Seine ?

— Pompeo, ton œil se trouble, dit Samuel, ta main n'est plus assurée.

— Elle l'est encore assez pour punir un traître, répondit Pompeo ; pare donc ce coup avec ta science, docteur !

Et plongeant le fer dans la poitrine de Samuel, il l'en retira sanglant. En ce moment, lui-même chancela, et il s'appuya contre une

colonne.

— Je meurs !... ah !... j'étouffe... murmura le docteur d'une voix rauque ; je meurs... Pompeo, mais tu vas mourir aussi...

— Moi ? demanda Pompeo en proie à un vertige inconnu, moi, que tu n'as pas même effleuré du bout de ton glaive !

— Toi, que le poison dévore, reprit Samuel en tombant. Ne le sens-tu pas ?... oh ! oui, je le vois... il te dévore... il te ronge... Oh ! je m'y connais, tu vas mourir...

— Va, lâche, laisse-moi ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! cela est vrai... oui... ce mal étrange... ma vue s'obscurcit... ma voix s'éteint...

— Oui, tu vas mourir, continua Samuel, mourir ici avec moi, sans toutes les joies dont tu voulais t'emparer... sans ta fille, sans ta femme, que tu aimais... Oh ! je te le dis, tu vas mourir !

— Pitié, Samuel, pitié !

— De la pitié ! va, je n'ai que de la haine ! répondit le docteur en se traînant sur ses mains ; je m'étais promis de me venger, je l'ai fait.

— Oh ! mais il est encore temps ; oui, murmura Pompeo, en frappant ici...

Et se traînant vers la porte, l'Italien eut encore la force, au milieu des horribles douleurs qui l'étreignaient, de donner à Cesara le signal convenu.

— Que fais-tu ? dit Samuel. Espères-tu donc qu'on puisse t'entendre ? Si c'est le page Cesara, je l'ai gagné, Sache donc que le vin qu'il t'a versé tout à l'heure...

— Ah tu es le démon ! reprit Pompeo, mais le ciel...

— Le ciel… Pompeo… répondit Samuel en s'appuyant sur ses mains ensanglantées, le ciel est une froide plaisanterie… Vois s'il t'aiderait, tu meurs !

Oui, continua-t-il, te voilà marbré, livide… Ce poison est un de mes secrets. À moins d'un miracle, et Dieu n'en fait plus… ajouta le docteur, la bouche crispée. Voilà notre tombe, ou plutôt notre lit de noces à tous deux. Mais Teresina, ta fiancée, ne viendra pas !

— Teresina ! dit Pompeo, Teresina !

— Oui, appelle-la, demande-lui de venir ici te voir mourir ! Ton œil ne rencontre ici que le mien, ce sépulcre nous a tous deux. On va bientôt nous coudre dans le même linceul ; on nous enterrera dans la même fosse… Ah ! ah ! ah ! poursuivit Samuel avec son rire effrayant, tous deux réunis, tous deux !

La porte du caveau s'ébranla soudain sur ses gonds. Charles et Mariette descendaient dans ces limbes qui les remplirent d'épouvante.

— Ma fille !… murmura Pompeo dans un suprême et dernier effort, ma fille ! Était-ce ainsi que je devais te revoir !…

Mariette et Charles portaient des habits de deuil. Les sanglots étouffèrent leurs voix en voyant l'affreuse décomposition de Pompeo.

— Votre main dit-il à Charles d'une voix étranglée par l'agonie, votre main… vous êtes un noble cœur, j'ai lu votre lettre à la duchesse…

— Mon père ! mon ami ! reprit Mariette en pleurant, mon père, il vous eût aimé autant que moi !

— Mes enfants, mes chers enfants… je ne vous quitterai pas sans vous unir… dit Pompeo l'œil déjà vitré par la mort, tous deux fiancés, tous deux… Mais Teresina, où donc est-elle, où donc ? Ah j'eusse voulu…

— Arrêtée par l'ordre de Richelieu… répondit Samuel se roidissant lui-même contre le râle. Va, je meurs content, elle est perdue !

— Sauvée ! reprit une voix qui éclata au sein des ténèbres du souterrain.

— Bellerose ! s'écrièrent Charles et Mariette.

— Oui, dit Bellerose, cherchant à reprendre haleine, et terrifié du spectacle horrible qu'il rencontrait, une voiture de la reine mère vient d'emmener subitement la duchesse au moment même où les ordres du cardinal allaient se voir exécutés contre elle. Pompeo, vous êtes vengé… le règne de Richelieu est fini, et celui de Mazarin commence… et il commence par un acte de justice. Capitaine emparez-vous de cet homme, qui tout à l'heure va être un cadavre !

– De moi ! murmura Samuel… de moi !… Arrière, laissez-moi mourir.

– De toi ! misérable chair de potence s'écria le capitaine la Ripaille survenant avec ses hommes ; n'entends-tu pas d'ici les cris du peuple ! C'est un coupable qu'il lui faut. On a détaché de ce gibet le corps de maître Philippe, il t'attend, c'est ton cadavre qu'il lui faut. Dépêche-toi de mourir pour contenter les amis de Mazarin.

Pendant que le capitaine, aidé de ses gens, relevait le corps de Samuel, Mariette, agenouillée devant Pompeo, recevait de lui le dernier souffle exhalé de sa poitrine… En cet instant, elle aperçut son sachet, il reposait sur la poitrine brunie de l'Italien. Comme elle allait le prendre, le mourant fit un geste, et plaça sa main sur lui. Cette main était déjà semée de taches noires.

. . . . . .

Le soir de ce même jour, un mouvement populaire avait lieu en effet pour Mazarin, bien que le cardinal ne fut pas déchu.

Mariette et Charles, en rentrant au cabaret de la Pomme de pin, se virent forcés de fendre une foule tumultueuse qui se pressait autour du gibet de Samuel… Par une vengeance commune en ces temps de troubles, on avait affublé le docteur d'un large bonnet de papier sur lequel était écrit ce quatrain :

Médecin de Richelieu,
Sournois, lâche, impie et traître,
Ce n'est pas toi que ton maître
Eût placé dans si haut lieu.

. . . . . .

Un an après, au lieu même où s'élevait jadis la cabane du passeux, devenue si fatalement célèbre, l'œil du Parisien pouvait voir une jolie maisonnette au toit pointu, décorée de deux légers pilastres dans le style fleuri de la renaissance, et devant laquelle s'alignait une belle rangée d'ormes. Les mariniers joyeux de la Seine y débarquaient souvent de nobles et galants seigneurs, c'était le cabaret des Piliers bleus, Celui de la Pomme de pin avait été détruit pour cause d'alignement du quai des Ormes.

Charles Gruyn, qui mourut cabaretier, laissa à sa veuve, la belle Mariette, une assez grasse fortune. Quant à l'hôtel de l'île, appelé depuis l'hôtel Pimodan, nous verrons, en reprenant bientôt son histoire, à quel maître brillant et fastueux il échut, après avoir été abandonné longtemps aux soins des vulgaires curateurs de la duchesse, qui mourut peu après sa retraite auprès de la reine mère.

Tome 2 · 01

Quarante ans se sont passés depuis la fin de l'histoire que nous avons déroulée précédemment aux yeux du lecteur, et dont les personnages

ne doivent plus désormais nous occuper.

Au règne de Louis XIII, inséparable du règne morne et sombre de Richelieu, a succédé un règne de triomphes, de marbre, de statues ; l'apothéose a revêtu toutes les formes.

Louis XIV est à l'apogée de ses victoires, l'Italie du seizième siècle, fondue dans celui qui le remplace, éclate, éblouit, transporte. La France a donné l'impulsion à l'Europe, Racine et Corneille écrivent. Ninon de Lenclos s'est fait une cour, la cendre de Molière est à peine refroidie, Saint-Evremont, banni, date ses lettres de Hollande, madame de Sévigné jette les siennes à ses amis avec la même grâce insouciante, Bussy-Rabutin et de Vardes font de la satire, Louvois est ministre, Lesueur alterne avec la fable les sévères peintures du cloître, Puget fait trembler le marbre sous lui ; Bossuet tonne dans la chaire.

Dans l'angle de ce tableau, il y a un homme qui le contemple avec un sourire sardonique, cet homme c'est Saint-Simon mais à côté de Saint-Simon, il y a la Bruyère, Pascal, la Rochefoucauld.

Nous sommes en 1682, et Paris entier semble jaloux de secouer les préoccupations sinistres que lui a causées la chambre des poisons (1680) dont les souvenirs le glacent encore. On n'entend parler que de fêtes, de collations, de galas splendides ; cependant, Vaux s'est éteint, la colère royale en a foudroyé le maître imprudent.

L'hôtel de l'île Saint-Louis vient de sortir enfin de son long repos.

Abandonné à des hôtes vulgaires, muet et scellé comme la tombe, il renaît enfin à l'éclat des fêtes. On dirait en vérité qu'il s'étonne lui-même de voir rouvrir tout d'un coup ses portes. Le dehors du vieil édifice étincelle de mille feux, les carrosses à mantelets et à franges d'or ébranlent le pavé. Des ducs à brevet, des femmes de cour, des princes, des princesses, des maréchaux de France, des chevaliers, des poètes et des traitants affluent de toutes parts vers le quai d'Alençon, appelé un an après le quai d'Anjou.

Dans la première salle de l'hôtel, tout n'est que confusion. Les invités du bal, car c'est d'un bal qu'il s'agit, se demandent encore ce qui peut motiver cette fête nocturne. Comme aux carrousels du roi, aux fêtes de Marly ou de Saint-Germain, plusieurs doivent porter des costumes mythologiques. L'un balance en main la foudre en carton de Jupiter, l'autre est armé du trident en papier doré de Neptune. C'est un médianoche éblouissant ; les quadrilles doivent l'animer, les plus charmants visages de femmes doivent l'embellir. Des pages métamorphosés en faunes glissent sur le parquet ; des amadryades, qui portaient le tablier et la cornette le matin encore, verseront le vin qu'a fourni Crenet chanté par Boileau.

On se croirait dans quelque palais de Venise. Les girandoles de cristal brisent leurs reflets étoilés sur les plafonds dé Lesueur, les fleurs répandent leurs arômes délicats autour des portraits de Mignard. À voir ces tapisseries, ces meubles, ces flambeaux, dignes de Versailles, un étranger s'attendrait à l'entrée du prince lui-même, il se placerait à l'écart, dans un silence recueilli.

Cependant, les gentilshommes et les seigneurs s'abordent en souriant avec embarras ; cette fête est une énigme pour eux, tons ont en main leur billet d'invitation, et tous s'adressent de mutuelles questions.

— C'est pourtant bien l'écriture de la maréchale d'Humières, dit l'un, et cependant je ne sais à quoi attribuer cette bonne fortune !

— Moi, c'est la jolie marquise d'Alluye qui m'a invité !

— Moi, c'est madame de Grammont !

— Moi, c'est mademoiselle de Retz !

— Moi, mademoiselle de Créquy !

— Moi, messieurs, c'est ma femme, dit le duc de Roquelaure.

— Voilà qui devient curieux, reprit le marquis de la Fare en s'avançant, un bal de dames ! un bal dans ce vieil hôtel que je croyais livré aux chouettes et aux hiboux !

— Aux colombes, mon cher marquis, voyez plutôt là-bas l'élite de la cour, représentée par les plus belles, dit le duc de la Feuillade ; l'Olympe de ces déesses est présidé par madame de Roquelaure !

— À laquelle son expérience donne le droit de savoir les secrets des dieux. — N'est-il pas vrai, maréchal ? demanda ironiquement Cavoie.

— Monsieur de Cavoie, je ne siège point au conseil olympien, répondit Roquelaure. C'est la première fois que madame la maréchale songe à moi.

— C'est peut-être parce que vous ne songez plus à elle. En vérité, continua Cavoie sur le même ton, vous voilà singulièrement costumé ! Les foudres de Jupiter au lieu du bâton de maréchal !

— Que voulez-vous, Junon l'a exigé. Ma femme, c'est Junon… et vous pouvez la voir d'ici causant avec Grammont en berger Pâris. Ce pauvre comte de Grammont ! il ne sait pas trop à qui présenter la pomme.

— Qu'il la coupe en deux, dit le marquis du Lude ; il la donnera en partage à madame d'Alluye et à mademoiselle de Retz.

— Deux rivales ! Y songez-vous ? Ne vous souvenez-vous plus qu'il y a à peine un an madame d'Alluye consolait Lauzun à Amboise dans son exil, et qu'à pareille époque, mademoiselle de Retz ne témoignait pas moins de compassion au prisonnier ? Elle lui écrivait des lettres dignes de Voiture.

— C'est vrai. Que n'est-il là, ce brillant Lauzun ! il les mettrait vite d'accord. Mais il est à Pignerol, et du diable si le roi l'en tirera, malgré la bonne volonté de Mademoiselle !

— Il est vrai, reprit la Fare, qu'il pourrait reconnaître ici plus d'une belle dont il s'est déclaré le soupirant au temps de sa faveur, et avant qu'il épousât au Louvre la cousine germaine de Sa Majesté. Voyons, comptons sur nos doigts…

— Je ne compte pas, dit le maréchal d'Humières en tournant le dos à la Fare.

— Ni moi, dit le duc de Roquelaure.

— Ni moi, dit le prince de Monaco qui venait de s'approcher. À quoi bon, messieurs, nous occuper du passé de M. de Lauzun ? ajouta le prince, qui avait ses raisons pour éviter, à ce sujet, tout examen rétrospectif ; cela regarde Cholsy on le Luxembourg. Le roi a d'ailleurs mis bon ordre à cette insatiable ambition de M. de Lauzun ; il a suivi de près M. Fouquet dans sa disgrâce. Mais n'admirez-vous pas comme moi, messieurs, poursuivit le prince en changeant de ton, le costume choisi par madame de Monaco ? Elle est en Diane, et son croissant seul vaut cent mille pistoles !

— Oui ; mais comme mademoiselle de Retz est belle en Minerve !

— Et mademoiselle Colbert en Hébé !

— Et mademoiselle de Créquy en Polymnie !

— Et la marquise d'Alluye en Vénus !

— C'est un bal charmant, reprit le marquis de Lavardin, vêtu en Mars. Dans l'expédition contre les corsaires d'Alger, dont j'avais l'honneur de faire partie, je ne vis pas de diamants comparables à ceux-ci sur les galères turques que nous prîmes avec le chevalier d'Hocquincourt.

— En vérité, dit Cavoie en ricanant, vous étiez déjà un foudre de guerre en ce temps-là, monsieur le marquis ?

— Monsieur le grand maréchal des logis, répondit le marquis d'un air piqué, je vous ferai observer que j'ai eu affaire à M. de Lauzun.

– Pas possible !

— C'est comme je me fais l'honneur de vous le dire, et sans sa prison…

— Malpeste ! reprit Cavoie, railleur de son naturel, il est trop ami de Mars pour se brouiller avec vous. Mais qu'ont-ils donc tous ici pour en vouloir à Lauzun ? murmura Cavoie à part lui, ils feraient bien mieux de s'occuper de l'objet de cette fête. Sept charmantes dames de la cour nous ont invités ici par lettres, et elles doivent se mettre à la tête de sept quadrilles. Les musiciens de M. Lulli sont prêts, on cherche des yeux le propriétaire de ce noble hôtel ; nul ne saura-t-il me dire… Par ma foi ! voici Dangeau ; il doit savoir cela, lui le chroniqueur par excellence. Dangeau ! poursuivit Cavoie en l'appelant, pourrais-tu m'apprendre…

En sa qualité d'Hercule, Dangeau était affublé d'une peau de lion, et tenait en main une massue ; il venait de quitter la maréchale d'Humières et la maréchale de Roquelaure, que tous les invités pressaient vainement de questions.

— Par ma foi ! je n'en sais pas plus que vous, répondit-il à Cavoie ; tout ce que j'ai compris d'après le billet d'invitation que j'ai reçu, c'est qu'à minuit sonnant nous devons avoir une surprise.

— Madame de Rochefort ne m'avait pas dit cela en m'amenant ce soir dans son carrosse.

— C'est que vous n'aviez pas lu votre billet, monsieur le grand maréchal.

— C'est ma foi vrai, dit Cavoie mais quelle surprise ?…

— On ne m'en saurait faire de plus galante, dit madame de Quintin, précieuse de l'hôtel de Rambouillet, fort entendue en ameublements et en parures, que de me donner ce beau palais, puisqu'après tout c'est maintenant la fureur des loteries…

— Moi, madame de Quintin, reprit malicieusement Roquelaure, je réclame alors vos œuvres en échange.

— Moi, dit le prince de Monaco en riant d'un rire épais, je ne serais pas fâché de me retrouver, ne fût-ce qu'un quart d'heure, dans mes États…

— Où vous faites pendre, dit-on, monsieur le prince, les adorateurs de madame la princesse en effigie continua Roquelaure.

— Monsieur le maréchal, répondit le prince avec embarras, je voudrais bien voir ce que vous feriez… si…

— Je ne suis point souverain, poursuivit le maréchal, si ce n'est ce soir, où, sous la perruque de Jupiter…

— Vous commandez à l'Olympe, n'est-il pas vrai ? demanda vivement M. de Grammont ; apprenez-nous donc, de grâce, mon cher maréchal, la surprise que madame de Roquelaure et madame d'Humières nous tiennent en réserve.

— Et qui sait ? dit Roquelaure avec sa causticité ordinaire, c'est peut-être une bonne fortune pour vous, monsieur de Grammont ! Ne vous posez-vous pas à la cour comme le successeur de M. de Lauzun ?

— Moi, ! répondit Grammont, je laisse cet emploi à la feuillade !

— Moi, dit la Feuillade, Je m'en démets volontiers aux mains de Cavoie.

— Et moi, messieurs, je le garde pour moi tout seul, reprit Roquelaure. Il est juste, ma foi, que la laideur ait son temps ; qui sait si le bon vouloir du propriétaire de cet hôtel ne m'est point acquis ? C'est

peut-être à moi que vient d'échoir ce beau domaine, ces peintures que vous admirez vous-même, vous, monsieur le président Robert, qui êtes un fin connaisseur. Ce ne serait pas trop de me donner Chambord, si on le donnait à l'homme le plus laid de France !... Lauzun !... qu'était Lauzun ? reprit en s'animant Roquelaure. Un homme bien tourné, mais un cadet de Béarn. Il représente bien le champignon que l'on voit levé le matin, et dont il n'y avait la veille aucune apparence. Être devenu, comme il le fut, général de dragons, puis capitaine des gardes du corps de Sa Majesté, puis comte, en attendant qu'un jour il soit duc ou prince !... et se voir enfermé maintenant entre quatre murs dam la citadelle de Pignerol, c'est n'être qu'un favori manqué !

— Par ma foi ! monsieur le monsieur le maréchal, voilà une belle oraison funèbre, digne de Bossuet ou de Fléchier, reprit madame de Roquelaure en prenant le duc par le bras ; occupez-vous plutôt de secourir cette pauvre madame d'Alluye, dont le mari vient inopinément d'arriver de Tourraine. Prenez votre foudre et venez le réduire en cendres ! Cette jolie petite marquise ! elle a failli en mourir rien qu'à le revoir en Vulcain, elle qui le croyait encore pour longtemps au bord de la Loire ! Un mari qui se présente sans vous prévenir.

— Est impardonnable, madame la maréchale, cela est vrai. Jupiter consent à éloigner Vulcain de sa cour, mais Junon ne dira-t-elle pas à Jupiter ce qu'à minuit sonnant, au milieu de cet Olympe...

— Silence dit la maréchale en passant son doigt sur ses lèvres, c'est le secret de cet escadron volant qui m'entoure, et si exposé que vous paraisse le nôtre au milieu de tous vos beaux de la cour, nous avons juré de le garder !... N'est-il pas vrai, mesdames, ajouta la maréchale en se tournant vers un groupe charmant de déesses, au milieu desquelles mesdemoiselles de Retz, de Créquy et Colbert, ressortaient comme autant de lis.

— Nous l'avons juré, dirent-elles en s'avançant vers Roquelaure.

— Et je réponds d'elles, reprit la maréchale d'Humières.

Madame de Roquelaure conduisit elle-même son mari dans le boudoir où le marquis d'Alluye, vêtu en Vulcain, cherchait encore à s'expliquer la cause de l'évanouissement subit de sa femme.

La marquise, pale et mourante, s'était laissée tomber sur un sofa, en levant de temps à autre sur M. d'Alluye ses grands yeux bleus étonnés. Ainsi prise dans les filets de Vulcain, elle semblait adorable. Au temps de sa splendeur, Lauzun l'avait connue fille d'honneur de la reine mère, sous le nom de mademoiselle de Fouilloux. Pendant son exil à Amboise, il n'avait pas tardé à renouer avec elle. M. d'Alluye, mari sévère, soupçonneux, avait béni le jour où la volonté expresse du roi l'avait fait rentrer sous les verrous de Pignerol. Rien ne l'eût plus effrayé alors que la seule nouvelle de sa mise en liberté. Heureusement, il n'en était guère question, les prières de Mademoiselle avaient échoué, et en ce moment même la princesse, retenue malade à Choisy, l'une de ses terres, avait exprimé la résolution de n'en plus sortir. M. d'Alluye pensa d'abord que la chaleur seule occasionnait le malaise de la marquise ; revenu d'Amboise le matin, il avait trouvé une invitation chez lui, ce billet était signé de mademoiselle de Retz. Il le montra à sa femme.

— Quelle indignité ! pensa madame d'Alluye en portant à sa bouche le mouchoir brodé qu'elle tenait ; oh ! je me vengerai, il faudra que je me venge ! Rappeler M. d'Alluye, et dans un moment pareil !

Mademoiselle de Retz avait lancé quelques flèches au cœur de Lauzun, elle était plus jeune que madame d'Alluye, mais ce tour d'une rivale confondait alors la marquise.

Elle fixa sur Roquelaure ses yeux tremblants, étonnés ; ceux du duc étaient remplis de malice, ses prunelles fauves palpitaient de joie. Lui aussi, Roquelaure, avait aimé madame d'Alluye ; il s'était rencontré, lui, le modèle achevé de la laideur, sur le chemin de Lauzun, qui

n'avait pas eu de peine à l'écarter. C'était lui qui avait signé au bas de l'un des billets trouvés sur la toilette de sa femme le nom de mademoiselle de Retz.

— Est-ce là cette surprise que vous nous ménagiez, chère marquise ? vous rappelez donc votre mari de son exil forcé ? Ah ! que Mademoiselle n'en peut-elle faire autant pour M. de Lauzun !

Le sarcasme lancé, Roquelaure pirouetta sur ses talons et courut se mêler à un groupe très animé.

— Allez donc dans le boudoir, dit-il à M. de Monaco ; c'est là, je crois, cher prince, que sont les surprises.

Par suite d'un éclaircissement conjugal, le marquis d'Alluye et sa femme avaient disparu, cédant la place à la princesse de Monaco, qui causait alors avec Grammont.

– Cachez-vous là sous cette portière de velours, mon cher prince, et surtout ne soufflez mot ! dit le perfide Roquelaure.

Le prince de Monaco obéit.

Assis près de madame de Monaco, le marquis de Grammont semblait alors admirer le croissant d'épis qui se balançait au front de Diane.

— Oui, madame, disait-il avec le feu qu'il eût mis dans le siège de Luxembourg, dût le prince de Monaco même me faire pendre en effigie comme tant d'autres, je suis résolu à obtenir de vous ce que je désire…

— Quoi donc ?

— Cette simple fleur, reprit le marquis en attachant toujours sa vue sur le diadème brillant que portait madame de Monaco.

— Y songez-vous ? ce croissant monté à Gênes, ce cadeau de M. le prince…

— Aussi, rassurez-vous, je ne voulais que vous faire peur. Des diamants ! fi donc ! c'est bon pour M. de Lauzun, qui vous a aimée ; moi je me contente de ceci.

Et, plus leste qu'un page, Grammont enleva adroitement du corsage de la princesse une fleur de son bouquet.

— Que faites-vous, marquis ? si le prince vous voyait !

— Baste ! on ne pend pas si vite les gens. Je n'ai pris qu'une fleur, Lauzun eut pris le bouquet ; demandez plutôt à M. de Monaco.

Et le marquis partit en riant.

— Eh bien ! dit Roquelaure au prince ébahi, en venant le retrouver, qu'en pensez-vous ? Il est temps de vous montrer, je vous laisse avec madame de Monaco.

— Du tout, du tout, j'y renonce et vais de ce pas chercher le marquis… Puis, s'arrêtant tout d'un coup : Eh bien non, ma foi, encore un que je ferai pendre en effigie !

Madame de Monaco venait de rejoindre la maréchale d'Humières ; Roquelaure voyant la place vide, courut trouver mademoiselle de Retz.

— Minerve, dit-il en se penchant à son oreille, est priée de se rendre en ce boudoir… Que ce rendez-vous ne l'effraye en rien, la déesse de la Sagesse n'a rien à craindre.

Mademoiselle de Retz sourit, c'était la première fois que le duc lui parlait, elle en avait peur, elle obéit.

Le duc de Roquelaure s'en fut alors trouver madame d'Alluye. Excitée par la vengeance, la jolie marquise parcourait vainement les salons sans avoir pu réussir encore à rencontrer mademoiselle de Retz.

— Elle est là… dans ce boudoir, lui dit Roquelaure : il n'y a pas un instant à perdre, ajouta le duc en lui montrant la pendule.

— Onze heures trois quarts venaient de sonner en effet, la surprise annoncée devait avoir lieu quand l'aiguille aurait atteint le chiffre de douze.

La marquise, en trouvant mademoiselle de Retz dans le boudoir, ne put contenir l'expression de son dépit.

— Nierez-vous, mademoiselle, lui dit madame d'Alluye avec hauteur, que vous ayez écrit à M. le marquis de revenir ? Votre billet contenait même à mon endroit une apostille au moins singulière.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame la marquise, répondit mademoiselle de Retz, étonnée au dernier point ; quel intérêt puis-je avoir à ce que M. d'Alluye quitte Amboise ? Quand M. de Lauzun y gardait ses arrêts par ordre du roi, à la bonne heure.

— De l'ironie ! à merveille ! mais ce billet ?

Et la marquise présenta à mademoiselle de Retz le billet de Roquelaure.

— On a contrefait mon écriture, reprit mademoiselle de Retz, et voilà tout. Je vous prie, madame la marquise, de croire que nous combattrons toujours à armes égales… Je sais comme vous ce qui va se passer ici, et en venté, ce n'était pas la peine de faire courir la poste à M. d'Alluye…

— C'est cela, reprit la marquise, feignez encore d'ignorer son caractère hautain, absolu ; la haine qu'il porte à M. de Lauzun…

— Ne peut être plus ardente que votre passion pour lui. Par bonheur, Pignerol n'est pas Amboise !

— Mademoiselle, répondit madame d'Alluye, il se peut que vous soyez plus belle et plus recherchée que moi, mais puisque vous voulez

le savoir, eh bien, oui, je ne rougis pas d'aimer M. de Lauzun. Votre beauté, mise en balance avec mon cœur, ne l'emportera pas, croyez-le bien. Mais voici le duc de Roquelaure et le prince de Monaco, ils paraissent se disputer…

Le prince, en effet, avait toutes les peines du monde à comprendre les consolations que lui adressait Roquelaure, et de son côté, le duc se frottait les mains en riant des surprises qu'il venait d'improviser. Profitant des dispositions inquiètes de l'assemblée, il avait intrigué chacun de ses amis par des rencontres imprévues, prenant un infernal plaisir à les brouiller, et leur annonçant que la bombe n'éclaterait qu'à minuit.

— À minuit, dit le maréchal d'Humières, la meilleure surprise, pour moi, serait de m'endormir dans mon lit en songeant que je gagne une bataille !

— Moi, cent mille pistoles ! reprit la Feuillade, le grand joueur.

— Moi, que je fais pendre Grammont, murmura le prince de Monaco.

— Et moi, que l'on va souper à l'instant, dit Roquelaure.

En ce moment, le timbre aigu de la pendule sonna minuit, tout le monde se regarda.

— Attention ! dit madame la maréchale d'Humières à madame de Roquelaure.

— En ma qualité de présidente, dit madame de Roquelaure, je dois seule ouvrir ce coffret.

Et tirant de son sein une petite clef, la maréchale de Roquelaure l'approcha de la serrure d'une boîte de vermeil que lui présentait un page.

Un silence profond plana sur toute rassemblée. Madame de Roquelaure prit dans le coffret un paquet scellé de noir ; elle en rompit les cachets.

— Qu'allez-vous nous lire ? demandèrent bruyamment les invités en se groupant autour d'elle. Ils tremblaient que la fête annoncée ne se changeât pour eux en quelque lecture fastidieuse, comme il s'en faisait à l'hôtel de Rambouillet

— Rassurez-vous, reprit la maréchale de Roquelaure en souriant et en frappant de la main sur l'écrit qu'elle tenait, ceci est le testament de M. de Lauzun !

Tome 2 · 02

Àla seule annonce de cette miraculeuse nouvelle, un murmure confus avait parcouru tout le salon, les visages des spectateurs exprimaient tout leur étonnement ; on se demandait si Lauzun avait péri victime de quelque machination secrète.

Sa disgrâce était connue ; sa haute fortune lui avait suscité grand nombre d'ennemis. Louis XIV, qui venait cette année-là même de s'établir à Versailles, ne dissimulait guère son courroux contre l'indigne époux de Mademoiselle. La captivité du favori avait été longue ; à part quelques joueurs qui regrettaient ses pistoles, quelques amis de plaisir et aussi quelques dames dont il avait réussi à conserver les bonnes grâces, même au sein de l'adversité, Lauzun était plus haï qu'aimé, car peu d'hommes eurent à la fois plus de rivaux et plus de traverses, plus d'envieux et plus de succès. Vis-à-vis du roi, il résumait la pensée du néant à l'égard de l'infini ; il avait habité la cour pour n'en récolter que le dégoût, et cependant cet ambitieux immense tenait encore à la cour et à ses principautés ; il espérait bien rentrer en grâce à l'aide de sa femme ; rien ne l'avait détrompé, pas même le malheur.

La mort venait-elle donc de l'enlever après Fouquet et Turenne ? avait-elle brisé ce miroir de grâce et d'élégance ? C'était au sein d'une fête qu'on devait, d'après son expresse volonté, ouvrir le testament daté par lui de Pignerol. Il y avait là de quoi étonner les plus résolus, de quoi confondre les plus incrédules.

Le cachet qui fermait le testament de Lauzun, ainsi que la suscription de l'écrit à l'adresse de la maréchale de Roquelaure, fut bientôt exposé à la vue de tous ; c'étaient bien les armes de Peguillin, comte de Lauzun, qui s'y trouvaient empreintes sur la cire.

Il se passa bien un grand quart d'heure avant que le silence fût rétabli.

Tous les invités, le col tendu vers la maréchale, formaient une triple haie dont le pinceau d'un peintre eut sûrement profité.

Les uns laissaient percer malgré eux une joie secrète et ceux-là se distinguaient, il faut bien le dire, par l'aisance de leurs manières, leur succès et leur aplomb ; c'étaient de ces marquis crayonnés vingt fois par Molière, ce hardi réformateur, et plus tard par Saint-Simon. Ils portaient l'ongle long au petit doigt, la perruque à l'ambre, et la ceinture brochée d'or ; ils couraient les ruelles et se posaient sur l'orchestre en plein théâtre, de façon à masquer l'acteur ; ils jouaient un jeu d'enfer, et se trouvaient de toutes les parties de Marly.

Pour eux, la mort de Lauzun était un bienfait, car du fond d'Amboise ou de Pignerol, Lauzun dictait encore ses lois au monde élégant ; tout ce qu'il avait mis à la mode subsistait, et son règne n'était pas fini. Aussi, parmi ces hommes, c'était à qui se disputerait sa survivance.

Une autre classe, non moins joyeuse de la mort de Lauzun, se composait d'une foule d'ambitieux dont la laideur égalait au moins l'audace, et qui, tant que Lauzun avait réussi par la beauté des traits et les exercices du corps, n'avaient eu garde de se montrer plus que les hiboux devant le soleil.

La troisième classe enfin, et celle-ci était la moins habile à dissimuler son contentement, était celle des maris, enchantés de voir tomber enfin cette mystérieuse puissance de l'époux de Mademoiselle, et ravis de placer chacun la colombe de leur choix à l'abri de ce vautour.

L'assemblée se trouvait donc partagée en plusieurs camps.

L'Olympe des déesses y formait une nuance tranchée, plusieurs de ces dames portaient déjà à leur visage un mouchoir imbibé d'eau de senteur, soit pour cacher le trouble qu'une indiscrétion du testateur allait peut-être leur causer, soit pour faire honneur par leur contenance éplorée à la mémoire de Lauzun.

Madame de Roquelaure commença, après s'être assurée du recueillement de son auditoire :

« Fait à Pignerol, en l'an de grâce 1682.

» Par ce présent testament, je lègue d'abord mon âme à Dieu, le priant de prendre en considération la captivité où je meurs. Ma prison et ma disgrâce rachèteront, je l'espère auprès de lui, les erreurs de ma fortune. »

— Bien débuté ! dit le duc de Roquelaure, mais je doute que Dieu accepte le legs.

Madame de Roquelaure continua :

« Je commence par le roi, mon très haut maître et seigneur : je lui lègue un autre ministre que M. de Louvois. »

— Diable ! murmura Cavoie, ceci sent son de Vardes d'une lieue. Heureusement que Sa Majesté est à Versailles, et que M. de Louvois est dans son lit.

« Après le roi, dont je n'ai jamais décliné le service, je dois m'occuper en premier lieu de Mademoiselle. »

— Ah ! voici l'article intéressant, dit le maréchal d'Humières ; voyons comment Lauzun s'en tirera.

« Je demande pardon à Mademoiselle, poursuivit la maréchale de Roquelaure en lisant le testament, de n'avoir été pour elle qu'un mari indigne, et de lui avoir préféré… »

Ici la maréchale s'arrêta et reprit haleine.

— Eh bien, madame la maréchale ? demanda le duc de Roquelaure, vous semblez embarrassée… Permettez, de grâce…

Et Roquelaure fit un mouvement pour remplacer la maréchale et poursuivre la lecture du testament, dont il voulut s'emparer.

— Arrêtez ! s'écrièrent à la fois le prince de Monaco, le maréchal d'Humières et M. d'Alluye. Passez les noms, madame la maréchale.

— Au contraire, messieurs, reprit la maréchale en se rassurant, je tiens à remplir mon emploi de lectrice. Souffrez que je continue.

« De n'avoir été pour elle qu'un mari indigne, et de lui avoir préféré… »

Ici, il y eut une nouvelle explosion de murmures. Madame de Monaco se cacha sous l'éventail, madame d'Alluye rougit, madame d'Humières toussa, et mademoiselle de Rets baissa les yeux.

Madame de Roquelaure ne fit aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, et poursuivit pour la troisième fois :

« Et de lui avoir préféré… »

— Au nom du ciel s'écria le prince de Monaco hors de lui et qui remarquait l'embarras de madame de Monaco, ne sommez personne, et ne vous faites pas la complice des indiscrétions de M. de Lauzun.

— Le prince a raison, insinua Roquelaure ; M. de Monaco ne tient pas du tout aux surprises. Ni vous non plus, messieurs, continua-t-il en se tournant vers MM. d'Humières et d'Alluye.

La maréchale reprit :

— Pour vous plaire, je passerai donc aux legs. Ils sont assez nombreux, si j'en juge par cette copie.

— C'est cela, les legs, les legs, maréchale ! M. de Lauzun nous a assez pris pour qu'il nous rende.

— Le premier legs, continua la maréchale, concerne madame la princesse de Monaco.

— Ma femme ! Quelque prêt, sans doute, dit tout bas le prince à la maréchale, soyez prudente. Madame, ajouta le prince sur le même ton en s'adressant à sa femme, auriez-vous prêté d'aventure à M. de Lauzun ?…

« Je lègue, dit la maréchale en poursuivant sa lecture, à madame la princesse de Monaco les Mémoires de quelques gentilshommes aimés et pendus, avec dédicace au prince de Monaco. »

— Mémoires historiques, dit Roquelaure ; n'est-il pas vrai, mon cher prince ?

Le prince se mordit les lèvres. La maréchale reprit :

« Item. À mon bon ami le duc de Roquelaure, duc et pair… »

— Tiens, il a songé à vous, dit le prince de Monaco en raillant c'est d'un bon cœur.

« Je lègue audit duc de Roquelaure le miroir que m'a donné Mademoiselle. Cette glace a le privilège d'embellir tous les visages. »

— Je te le rendrai ! murmura le duc à voix basse, en se grattant l'oreille de l'air rancunier d'un singe fouetté.

« Item. À madame la maréchale d'Humières, la poudre de beauté dont se sert madame de Roquelaure. »

Compliment à double entente, reprit de Guiche.

« Item. À madame d'Alluye, qui danse fort bien, un traité sur l'art de plaire écrit par elle. Ce sont ses lettres. »

— Ah ! voilà le premier legs galant de M. de Lauzun, dit Roquelaure à M. d'Alluye, qui tourna le dos à son interlocuteur.

« Item. À madame d'Hautefort, le conseil de ne plus danser du tout. »

Madame d'Hautefort fit un bond sur son fauteuil. Elle était vêtue précisément en Terpsichore.

« Item. À M. le prince de Monaco, l'appartement que j'occupais aux frais de Sa Majesté, dans son grand château d'Amboise. La vue en est fort belle et donne sur la Loire. Ledit appartement, afin que Son Altesse, lasse de faire pendre les gens dans ses États, puisse les noyer à sa fantaisie dans ceux de Sa Majesté… »

— C'est une horreur ! un legs indécent ! s'écria le prince de Monaco en se levant ; et vous, maréchale, en aurez-vous bientôt fini avec ces surprises que je n'ose qualifier ? Ce testament n'est qu'une ironie sanglante, un soufflet donné-sur ma joue…

— Vous voulez dire sur la mienne, interrompit Roquelaure.

— Et moi donc, reprit madame d'Humières.

— Et moi, dit madame de Rochefort.

— Et moi, et moi, et moi, poursuivirent en chœur plusieurs autres voix, parmi lesquelles on distinguait celles de MM. d'Alluye et d'Humières.

— J'aperçois encore beaucoup d'autres legs, reprit la maréchale, mais craignant de nouveau les murmures, je les omettrai, et ne lirai que cette classe qui regarde les créanciers de M. de Lauzun.

— Ses créanciers ! je respire, dit le prince de Monaco il était temps.

— Je tremble, dit un financier.

— Je ne serais pas fâché d'être payé, dit Grammont.

— Je suis mort, dit du Lude, il me devait six cents louis.

« Item, dit la maréchale, je lègue à mes créanciers l'espoir de se voir un jour remboursés sous la seule condition qu'ils pourront trouver un homme aussi vaniteux que M. de Grammont, aussi bon écuyer que le prince de Monaco, qui tombe toujours, aussi fou que M. du Lude, et aussi laid que M. de Roquelaure.

— Pour le coup, ceci dépasse les bornes, s'écrièrent en se levant les courtisans désignés par M. de Lauzun. Chez qui sommes-nous, madame la maréchale, pour qu'on nous insulte par un écrit peut-être apocryphe ?… Montrez-nous ce testament, et voyons d'abord s'il est de l'écriture de M. de Laurun.

Et tous s'avancèrent vers la lectrice, le regard plein de courroux.

— C'est bien son parafe, dit le malheureux prince de Monaco tout ce qui me console, c'est que je ne suis pas son créancier.

— Mais nous le sommes nous deux, s'écrièrent de Grammont et du Lude.

— Et moi, je le suis aussi, dit le petit marquis de Lavardin d'un air furieux, à telles enseignes que j'ai voulu me battre avec lui. Il m'enlève

un coup d'épée.

— Moi, il m'enlève un carrosse, dit la maréchale d'Humières, un carrosse qu'il m'avait promis.

— Moi, je perds une parure, dit madame d'Hautefort.

— Moi, j'aime mieux perdre avec lui, dit Roquelaure, et j'y gagne encore, car il m'eût donné quelque jour un coup d'épée.

— Vous ne perdrez rien, messieurs, dit une voix pleine et sonore, et dont le timbre seul fit tressaillir l'assemblée ; je suis trop galant homme pour ne point acquitter toutes mes dettes.

— M. de Lauzun s'écrièrent-ils tous d'une commune voix.

Les deux portes dorées de la galerie s'étaient ouvertes ; Lauzun venait en effet d'entrer.

Tome 2 · 03

Tous les regards venaient de se porter vers le personnage qui apparaissait ainsi comme le dénouement imprévu de cette scène.

Bien qu'il eût dû le reconnaître à sa voix, plus d'un spectateur réprima un léger frisson, car en ce quartier on avait parlé autrefois de morts bizarres, à commencer par celles de Gérard le passeux et de maître Philippe Gruyn le cabaretier, jusqu'à la fin tragique de Pompeo et de Samuel, arrivée dans l'hôtel même.

Après Charles Gruyn, l'hôtel de l'île Saint-Louis avait passé à un petit nombre de propriétaires assez obscurs.

Les premiers l'avaient à peine habité, les seconds, impuissants à le conserver, l'avaient laissé saisir et mettre en criées aux requêtes de

l'Hôtel, évoquées depuis en la cour des Aides.

Les voisins et les habitants de l'Île Saint-Louis se racontaient entre eux une foule d'histoires lamentables.

Tantôt c'était un fantôme traînant des chaînes, qui venait se placer quand il tonnait au balcon, en criant la nuit dans la tempête ; d'autres fois, c'était une belle jeune fille qui passait avec son linceul sous l'obscurité des arcades de la grande cour.

La maison fatale occupée par Marie de Bainvilliers, l'empoisonneuse, était presque en face, et la Grève n'en était pas si loin que les roués ou les pendus ne pussent, à certaines heures de la nuit, venir jouer, en cet endroit même, des tours affreux aux juges de la Tournelle ou aux présidents du quai d'Alençon, qui les avaient condamnés.

Depuis la fin de Fouquet, il ne courait pas sur Pignerol des bruits moins sinistres.

L'énigme du Masque de Fer était alors à la mode on s'épuisait en dissertations sur ce captif singulier. Lauzun lui-même avait eu les honneurs de ce casque, sur lequel tant d'auteurs ont écrit tant de volumes.

On s'attendait d'ailleurs à le revoir aussi maigre, le teint aussi hâve, le corps aussi décharné que don Quichotte.

Que n'avaient pas dû faire sur ce corps, fût-il d'acier, la prison et son ennui !

Sous cette voûte froide, où l'araignée chère à Pélisson filait tristement sa toile, les membres du courtisan avaient dû se roidir, sa taille se courber, ses yeux se caver dans leur orbite.

Là, devait-on penser, plus de rêves brillants, parfumés, rêves de grandeur ou d'amour, plus de rendez-vous enviés par le grand roi, plus de joyeuses parties avec Grammont et Riom, plus d'expéditions nocturnes avec Bussy, plus de duels, de soupers ! La Voisin, avant de

mourir, fit du moins, nous a-t-on appris, sa médianoche avec ses gardiens ; sa Prison s'illumina, le dernier jour de la coupable éclairait encore un banquet. Mais Lauzun à Pignerol, Lauzun en prison, combien a-t-il dû souffrir !... Là, plus rien que les chagrins d'une ambition trompée, rien que le désespoir de n'être plus !

On s'attendait donc à voir entrer dans la salle une sorte de squelette ; on fut bien surpris de reconnaître dans Lauzun, Lauzun lui-même.

Sa figure conservait encore les lignes de noblesse et de beauté qui l'avaient rendu de bonne heure l'idole de la ville et de la cour ; il portait son habit le plus merveilleux, un habit que lui eût envié le prince de Conti. Sa lèvre fine, dédaigneuse, gardait un de ces sourires railleurs que madame de Montespan appelait avec justice une flèche empoisonnée, arme de mépris familière au reste à Lauzun, qui se vengeait souvent par sa pantomime seule d'un cercle qui le contestait. Ses dents éclatantes et magnifiquement rangées éclairaient presque son visage coloré de cette teinte qu'on retrouve dans les beaux portraits de Philippe de Champagne, le peintre du siècle d'avant ; teint pâle, mais légèrement bistré. Quant à la blancheur de ses mains, elle était incomparable, la prison et son ombre ayant valu pour lui tous les secrets du plus habile parfumeur.

Il entra donc ainsi la main droite appuyée sur un jonc à glands de perles, la gauche retenant son feutre à panaches, si fier et si beau qu'il ressemblait encore au Lauzun des premiers jours.

Rien qu'à le voir, tout ce pâle troupeau de courtisans en eut peur. Il n'était pourtant suivi que d'un seul officier qui se tenait derrière lui.

— Vous ne perdrez rien, répondit-il d'un air dégagé à ceux qui se lamentaient. Madame, d'Hautefort, voici votre parure ; madame d'Humières, votre carrosse vous attend. Quant à toi, du Lude, Barailles, mon intendant que voici, et il montrait l'officier qui le suivait, te re-

mettra six cents louis. Monsieur de Lavardin, vous avez parié, je crois, d'un coup d'épée ; la mienne est aussi longue que votre mémoire, je vous l'apprendrai demain. Vous, mon cher Roquelaure, je ne pense pas que vous me réclamiez pareille dette ; rassurez-vous, oh ! pour vous, je suis bien mort !

Tout le monde se regarda.

— J'aime à voir, continua-t-il avec ironie, combien j'étais regretté ! à qui dois-je ici ma meilleure oraison funèbre ? À M. de Monaco, peut-être ; en ce cas, je le remercie. Ce cher prince, il veut bien aussi assister à mes obsèques ! Convenez, messieurs, que vous êtes un peu surpris de me revoir. Un homme mort sous les verrous, un homme dont vous venez d'entendre ici les dernières volontés ! Ah ! madame de Roquelaure lit comme un ange, bien qu'elle ait passé certain article qui la concerne…

Madame de Roquelaure lança à Lauzun un regard furieux ; elle eût pâli sans son rouge.

Lauzun salua tour à tour l'Olympe des déesses ; il fut enjoué avec madame de Monaco, galant avec mademoiselle Colbert, empressé près de mademoiselle de Créquy, caustique avec madame d'Humières. Pour mademoiselle de Retz, elle attendit vainement un coup d'œil, et il ne parla pas à madame d'Alluye.

— Mais que venez-vous donc faire ici, monsieur le comte ? lui demanda madame de Roquelaure.

— Oui, monsieur, pourquoi nous avoir rassemblés ici ? reprit le prince de Monaco.

— Eh ! mon Dieu ! mesdames, pour danser une contredanse. Un prisonnier comme moi n'est pas fâché de se délier les jambes. Faut-il vous le dire aussi ? J'ai voulu savoir si l'on m'aimait toujours dans cette bonne ville de Paris.

— En pouvez-vous douter ; reprit madame d'Humières en lui parlant tendrement et à voix basse ; ne vous l'ai-je pas écrit à Amboise comme à Pignerol ?

— Feu M. le surintendant, madame, n'en doutait pas plus que moi, répondit le comte avec une teinte d'ironie.

— Qui a pu prétendre ? reprit la maréchale avec hauteur…

— Écoutez donc, ma chère, même mensonge, mêmes lettres. Ma chère maréchale, les morts ont le droit de donner des conseils, écoutez le mien : Variez un peu votre style épistolaire…

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, je vous en conjure, variez vos lettres ; ne fût-ce que pour M. le maréchal ; il ferait cruel de ne pas lui laisser les privilèges de son rang.

Et comme le maréchal s'approchait

— N'est-il pas vrai, monsieur, que madame la maréchale a tort de ne pas écrire ? Elle ferait pâlir les dames de l'hôtel de Rambouillet ; par malheur, elle n'a qu'un style.

La maréchale s'en fut l'oreille basse et entraîna son mari en feignant de ne pas comprendre.

— Eh bien prince, qu'avez-vous ? demanda Lauzun en s'avançant vers madame de Monaco.

— Je suis furieuse contre vous, dit-elle à voix basse.

— Mais non contre Grammont, qui voudrait me voir retourner à Pignerol. Madame la princesse, défiez-vous de mon boudoir ; à Grammont la fleur, mais à Lauzun le bouquet.

Et Lauzun enleva le bouquet de la princesse.

— Mon cher prince, reprit-il en saluant M. de Monaco, êtes-vous content de mon legs ?

— Allez au diable ! dit M. de Monaco furieux.

— Allons, je le vois, vous aimez mieux votre palais de Monaco que Pignerol. C'est dommage, un hôte si illustre ! Ne me faites pas pendre, au moins.

— Mon cher Roquelaure, ajouta Lauzun, vous ne feriez rien de mon miroir ; rendez-le-moi. Le voyage a dérangé quelques boucles de ma perruque. Sur mon honneur, la votre est fort belle ; je vous fais mon compliment de votre bonne mine, et vous remercie de n'avoir pas pris ma survivance.

— Mais avouez donc, mesdames, poursuivit Lauzun, que c'est là un bal délicieux, un bal digne de Marly ou de Versailles. À Pignerol, je crains seulement d'avoir oublié la courante… Maréchale, montrez-la-moi.

Lauzun s'enlaça alors bon gré mal gré à madame de Roquelaure ; il la fit tourner et pirouetter tant et si fort, que la maréchale retomba essoufflée sur un sofa.

Un groupe de jeunes seigneurs entourait en ce moment Barailles, à l'aide duquel ils espéraient savoir au moins si M. de Lauzun était véritablement fou. Dans ce groupe se trouvait M. d'Alluye.

Lauzun profita de son éloignement pour s'approcher de la marquise.

— Madame, lui dit-il à voix basse, cachez ce billet dans votre éventail.

La marquise rougit, elle se troubla ; elle était loin d'avoir l'expérience de madame de Monaco. Un coup d'œil rapide, jeté par elle sur

le groupe où causait alors M. d'Alluye, la rassura ; elle prit le billet de Lauzun avec précipitation.

Si rapide qu'il fut, ce geste n'échappa point au duc de Roquelaure.

Malgré sa laideur, le duc, nous l'avons dit, avait inutilement assiégé madame d'Alluye, sa rancune lui était acquise.

Il s'en fut à pas de loup trouver M. d'Alluye, et feignit de lui parler du château d'Amboise, en l'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre.

Devant cette fenêtre était placée madame d'Alluye.

Émue, palpitante, la jolie marquise attendait qu'elle pût gagner le boudoir pour lire le billet de Lauzun. La présence du marquis figea le sang dans ses veines. En proie à une invincible frayeur, elle pâlit, elle se troubla.

Tome 2 · 04

Ce trouble, cette pâleur n'échappa point à l'œil jaloux du marquis d'Alluye, que le retour inopiné de Lauzun glaçait d'une sueur froide.

Il s'approcha de la marquise et l'interrogea sur son émotion.

Madame d'Alluye balbutiait un prétexte, et se rejetait sans doute sur la fatigue du bal, quand le duc de Roquelaure arriva près d'elle d'un air affairé en s'écriant :

— Madame la marquise, votre éventail !

Et comme elle hésitait :

— Votre éventail, dit-il, pour madame de Roquelaure ; elle a perdu le sien, et la chaleur la suffoque !

En prononçant ces mots, le duc s'empara de l'éventail ; il en tomba un papier.

— Que veut dire ceci ? demanda le marquis en ramassant le billet.

— Madame d'Alluye, reprit Lauzun en s'avançant et sans avoir vu le mouvement du marquis, veut-elle accepter mon bras pour la première courante ?

— Pas avant que je ne vous aie dit un mot, monsieur de Lauzun, reprit le marquis.

— Deux, si cela vous plaît, monsieur d'Alluye. Dans un instant, madame la marquise.

MM. d'Alluye et de Lauzun parlèrent seuls à voix basse. Quand Lauzun revint, la marquise était plus morte que vive. L'archet donnait le signal, Lauzun lui prit la main ; elle se trouvait placée dans le quadrille vis-à-vis mademoiselle de Retz.

— Entre Minerve et Vénus… dit Lauzun en souriant, le hasard me gâte, c'est de bon augure pour demain.

— C'est donc pour demain ? demanda madame d'Alluye que ses genoux pouvaient à peine soutenir, tant elle tremblait.

— Pour demain, chère marquise, mais vous me restez ce soir.

Comme elle commençait la danse, mademoiselle de Retz accrocha l'une des dentelles de Lauzun.

— La sagesse me retient, dit-il à la marquise, mais auprès de vous la mienne s'en va. Savez-vous bien que dans tout ce bal je n'aime que vous !

Lauzun en dit autant, dans la courante qui suivit, à mademoiselle de Retz. Il fut jeune, brillant, il| retrouvait d'un seul coup ses amours et ses duels.

— À merveille, pensa-t-il, je ne ferai pas ma rentrée comme un acteur ordinaire. Pourvu que demain au petit lever, on n'aille pas trop me noircir aux yeux du roi ! Il est certain que la marquise d'Alluye me voit ici d'un œil plus indulgent que les autres. Si l'on pouvait mordre du regard, madame de Roquelaure m'aurait déjà dévoré. Tout de même, c'est là une invention originale. Je pourrais passer au besoin pour un véritable revenant. Le bal que je me donne à moi-même est un bal délicieux ! Avoir rassemblé ici, en quelques jours, grâce aux soins de Barailles qui s'y entend, tout ce que la ville et la cour possèdent de brillant, de noble ; m'être composé de la sorte un bouquet dont tous les parfums me sont connus ; pouvoir écrire un nom sur chacun de ces visages que j'ai attirés dans ce guet-apens splendide ; me remontrer à tous plein de vie, dé verve caustique ; marcher avec ces courtisans que je force me toucher la main de bonne grâce et à me parler comme autrefois de chevaux, de rubans et de dentelles, si ce n'est pas là un rêve magique, inouï, que ce rêve conçu sous les verroux de Pignerol ! Victoire, Lauzun, victoire ! Cette heure de minuit qui vient de sonner avec son battant d'argent te rouvre enfin les portes de ce monde merveilleux ! Oui, te le courroux du roi devra fléchir ; oui, la chance te revient, heureux joueur ; va, relève ton front, le succès seul nous fait jeune ! Regarde plutôt, regarde en ce moment-ci autour de toi, hommes te détestent mais ils t'envient, les femmes prennent à ta vue un air troublé, inquiet. Jeunesse, beauté, splendeur, coups d'œil complaisants, oreilles faciles, mains qui tremblent, voix qui implorent, tout cela est devant toi ! Oui, tu ressembles à l'homme qui s'éveille d'un long sommeil, ou plutôt, Lauzun, te voici comme le soldat qui ressaisit à la fois sa place et ses armes ! La guerre sera rude, elle doit l'être, une guerre de dix-neuf ans ! Tous ces cœurs, tu le sais, sont remplis de trahisons, de bassesses, de perfidies ! Raison de plus pour arracher de ton chemin ces ronces nouvelles, pour confondre l'envie par le dédain ! Oh ! la belle vie que celle où l'on se sent enfin maître de soi, où l'on demande compte à tous les moments de ceux que l'on a perdus ! Tant de lumière après tant de nuit, tant de bruit après un si

morne silence ! Suis-je bien encore dans mon cachot à me débattre contre un rêve, est-ce un démon qui me parle, ou tout ceci est-il vrai ? Non, je suis chez moi, à Paris, dans mon hôtel, je pourrais dire mon palais. Oh ! mon orgueil humilié se relève enfin ; je te reconnais, tyran de mes anciens jours, tu me redemanderas une pâture. Reprends-moi donc, formidable dieu que j'ai toujours servi à genoux, rattache-moi d'un seul coup par un câble d'or à la chaîne de mes espérances trompées ! Oui, je suis Lauzun, je suis jeune, je puis retirer ce large filet que je viens de tendre et j'y trouverai encore au fond une pêche facile. Mes mains, mes mains brûlantes s'agitent enfin dans l'espace, plus de fers, plus de prison ! Oh ! oui, je suis libre, libre…

Et Lauzun, ravi, exalté, voyait les quadrilles passer et repasser devant ses yeux, il rouvrait enfin ce livre si longtemps fermé, ce livre de la cour dont ses doigts fiévreux interrogeaient chaque page.

La foule se dirigeait vers la salle où était servie la collation ; madame de Roquelaure saisit Lauzun par le bras.

— Savez-vous, monsieur le comte, que c'est une indignité, me choisir pour lectrice d'un testament qui injurie tout le monde et moi la première ! Heureusement que j'ai en le bon esprit de passer sous silence la clause qui me concernait. Mais ce que je ne puis passer sous silence, c'est votre oubli de tous les devoirs. Ah ! si madame de Lauzun votre mère était ici, ce n'est pas devant elle que vous eussiez joué une pareille comédie !

— Mais ne m'avez-vous pas un peu aidé, madame la maréchale ?

— Le ciel m'est témoin que j'ignorais la première le contenu de cet indigne testament. M'y traiter comme une vieille folle, m'y railler, et venir ensuite là… sous mes yeux… saisir le bouquet de madame de Monaco, danser avec mademoiselle de Retz et donner un billet à madame d'Alluye ! Mais le roi le saura ; oh ! je me vengerai, et d'abord je dirai tout à Mademoiselle.

— Vous ne lui apprendrez rien.

— Comment, elle sait tout ?

— Excepté ce que je ne dois pas lui dire. Ainsi, tenez, ma chère maréchale, je ne lui ai jamais dit qu'à la petite porte du parc de Choisy… et pendant qu'elle était à Paris, au Luxembourg…

— Silence, monsieur de Lauzun, par pitié, silence ! fit la maréchale effrayée. Au nom du ciel ! ne voyez-vous pas qu'on nous observe ! Il est vrai, je fus vous voir à Choisy, mais…

— Oh ! rassurez-vous, madame la maréchale, je suis discret, j'ai appris à me taire à Pignerol. N'est-il pas vrai, mesdames, continua-t-il en se tournant vers un essaim curieux et craintif de belles dames qui s'avançait, n'est-il pas vrai que nulle de vous n'a rien à craindre d'un prisonnier de Sa Majesté ?

— Oui, mais vous ne l'êtes plus, monsieur le comte, objecta la princesse de Monaco avec une coquetterie alarmée.

— Prisonnier à Pignerol, oh ! non, mais…

— Mais vous allez revoir Versailles, Saint-Germain, toute la cour ; chacun vous pressera, vous interrogera après ce silence forcé. Le roi vous attend, il vous demande.

— Le roi, la cour, Versailles répéta Lauzun, arraché par ces derniers mots aux charmes délicieux de son rêve, détrompez-vous, mesdames, je demeure prisonnier.

— Comment, cet hôtel ?…

— N'est pour moi qu'une prison dorée, un nouvel exil, reprit le comte tristement. Rancunier dans sa grâce, le roi m'avait permis d'abord de revoir la France sans Paris, maintenant il me permet Paris sans Versailles. La cour n'est plus rien pour moi, on m'en juge indigne ; je dois courber ma tête sous l'arrêt de Sa Majesté. À vous de

me remplacer, Cavoie, Grammont, La Feuillade ! à vous de fouler d'un pied joyeux les pelouses royales où nous sourîmes tant de fois ensemble aux contes faits par Hamilton, où nous admirions là beauté de La Vallière ! La Seine, continua Lauzun en jetant à madame d'Alluye un regard plein de mélancolique passion, remplacera pour moi la vue de la Loire et les tours crénelées du château d'Amboise ; mais là, comme à Amboise, mon horizon est borné, la vigilance et la délation m'épient. Oui, poursuivit-il avec amertume, voilà la liberté que l'on me rend !

Et comme une larme semblait rouler alors dans les yeux de la marquise :

— Mais pourquoi me plaindre ! reprit-il en changeant de ton ; ces plafonds de Lesueur ne valent-ils pas ceux de Versailles, cet Olympe celui des dieux ? Tant que vous resterez auprès de moi, divinités d'une heure qui m'entourez, pourrais-je me croire captif ? Que me font le Louvre et Versailles, que me fait l'envie, la haine ? Restez, oh ! restez auprès de moi, belles sirènes ; voilez sous des fleurs la chaîne du prisonnier ! Dans un mois je vous invite toutes, toutes ici, à pareil jour, et avant ce temps j'espère que vous consentirez à m'y visiter plus d'une fois. Vous, madame d'Humière, avec votre carrosse ; vous, madame d'Hautefort, avec votre parure ; vous, monsieur de Lavardin, avec votre coup d'épée.

Et vous, monsieur, ajouta Lauzun à voix basse, en s'adressant à M. d'Alluye, oh ! vous ne m'empêcherez pas d'y rentrer, quoique j'en sorte pour vous dès demain !

— Et moi, monsieur Lauzun ? dit une voix qui retentit au milieu du silence glacé que les paroles du comte avaient fait.

— Qui m'appelle ainsi ? demanda Lauzun en replaçant sur la cheminée le flambeau qu'il y prenait pour conduire lui-même l'assemblée à la salle de collation.

— Par ici reprit la voix, qui semblait sortir du fond de la galerie.

Lauzun devint pâle, il porta la main à son épée ; saisissant le flambeau qu'il avait laissé, il courut vers cet endroit.

Dans l'obscurité produite au bout de la galerie par l'enlèvement subit des lumières que les valets portaient à la table de Lauzun, une forme humaine semblait se mouvoir.

Lauzun s'avança d'un pas assuré.

Il n'y eut que Cavoie et La Fare qui le suivirent, mais de loin.

Arrivé à deux pas de l'objet, Lauzun pencha son flambeau, et il vit un linceul blanc…

— Que veut dire ceci ? dit-il résolument. Ah ! mort ou vivant, je saurai bien te démasquer !

Et, de sa main crispée, il arracha le drap couvrant la tête du fantôme. Il vit alors un personnage d'une cinquantaine d'années, dont une large balafre lui traversait le front. Sa barbe et ses cheveux étaient en désordre, il portait à la main un livre de forme bizarre.

— Monsieur de Lauzun, dit-il d'une voix brève, et moi aussi, je m'invite ! Je m'invite à toutes vos fêtes… vous m'y verrez…

— L'homme de pignerol ! s'écria Lauzun en s'appuyant à l'une des colonnes de la galerie. La sueur mouillait les cheveux du comte, ses traits étaient bouleversés.

Au cri de Lauzun, Cavoie et La Fare volèrent à son secours.

— Là… là… murmura-t-il en leur montrant la place où l'homme lui avait parlé.

Cavoie et La Fare l'y cherchèrent en vain : le personnage mystérieux avait disparu.

En se baissant pour trouver sur le parquet la trace de son passage, l'un d'eux heurta un livre, qu'il ramassa…

C'était une Bible…

Tome 2 · 05

Trois ans avant ceci, à quelque distance du château d'Amboise, il se passait une scène dont le souvenir se lie étroitement à cette histoire.

Un peu en deçà du pont qui mène à ce colossal manoir dont la destinée fut de servir de prison jusque sous la république française, le regard du voyageur suivant les rivet de la Loire s'égarait à plaisir dans une large partie boisée qui longeait le fleuve et qu'on appelait les futaies grises.

Le voisinage sévère du château d'Amboise, qui était alors une prison d'État, rendait cette langue de terrain presque inhabitée.

Autour ce ces vastes murs, réfléchissant dans la Loire leurs clochetons aigus et noirâtres, tout se taisait, tout, excepté le bruit des barques sur l'eau ou celui du vent duos les oseraies. Les sentinelles éparses dans leurs logettes de pierre interrompaient seules ce silence en criant l'heure.

Le gouvernement de ce morne château d'Amboise et celui de la province elle-même appartenaient alors à M. le marquis d'Alluye. Le comte de Lauzun se trouvait son prisonnier.

Prison plus douce à coup sûr que Pignerol, Amboise offrait au comte une apparence de liberté. Là, du moins, il pouvait sortir et se promener à cheval ; là, il n'était qu'exilé. Pourvu que Lauzun fût rentré au château avant minuit, qu'il eût passé devant le guichetier et s'en fût fait reconnaître, il disposait de lui tout le jour, et à la réserve de deux

officiers de M. d'Alluye qui le suivaient, l'ancien capitaine des gardes de Sa Majesté pouvait se croire libre. Aussi, une fois à Amboise, n'avait-il que trop justifié les craintes jalouses de Mademoiselle : grand jeu, cadeaux, collations, tous les plaisirs permis et tous ceux qui ne l'étaient pas signalaient l'exil du comte. Madame de Montespan avait conseillé à Lauzun, après sa disgrâce, de demander Lyon pour retraite ; il refusa cette ville. On parla de la Touraine, et ce fut alors que Mademoiselle trembla.

Mademoiselle, en effet, n'ignorait pas qu'à Amboise régnait alors en véritable souveraine une des anciennes amies de M. de Lauzun, madame d'Alluye, la femme du gouverneur.

Madame d'Alluye était non seulement une belle personne, mais c'était de plus une personne spirituelle.

Sensible à la disgrâce de M. de Lauzun qu'elle plaignait, tendre avec lui jusqu'à la faiblesse, d'une humeur à donner beaucoup aux soins d'une forte inclination, elle se faisait presque au fond du cœur une sorte de passion glorieuse de ce qui n'était pour le comte qu'un pur caprice. Un visage charmant, des yeux bleus, un front bombé comme celui de Diane, un regard doux et mélancolique, une taille de fée, des mains de princesse, c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour charmer Lauzun, et si l'on joint à ces traits la finesse de goût et le discernement exquis de la marquise, on comprendra facilement pourquoi le comte refusa Lyon pour Amboise.

Le marquis d'Alluye fut quelque temps à soupçonner ce commerce ; c'était un homme marchant le front haut, gonflé de sa charge et de son gouvernement, sauvage au dernier point, et inquiétant sa femme par ses violences. Enseveli dans le contour noir de sa perruque, la barbe en désordre, et sa canne de commandant à la main, on le voyait dès l'aube commander ses gardes et exiger des respects et des soumissions qui faisaient rire.

Quant à ses prisonniers, tous étaient loin de se voir traités par lui aussi galamment que Lauzun.

Leurs cellules verrouillées ne recevaient le plus souvent qu'un jour humide, la paille de leurs cachots était rarement renouvelée. Les paysans tourangeaux se parlaient bas entre eux des oubliettes du château d'Amboise, et l'on accusait le rébarbatif gouverneur d'en faire graisser les trappes.

Ce soir-là, c'était à onze heures, au mois de juin, un exprès revêtu de la jaquette blanche des villageois de la Loire s'enfonça dans la partie boisée dont il a été parié plus haut, et, pressant sa marche en raison de la pluie qui tombait à larges gouttes, il frappa au milieu des futaies grises à la porte d'une petite maison perdue sous d'énormes touffes d'acacias et de sorbiers.

En ce lieu déjà solitaire, cette habitation cachée avait l'air d'un ermitage ; une faible lumière échancrait alors ses persiennes, et l'on n'entendait autour d'elle que le cri du grillon tapi dans l'herbe.

Une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'un massif embaumé de la tiède senteur des lilas, et une voix de femme demanda au messager : — Est-ce vous ?

— Certainement, madame, répondit le rustre, c'est moi. Et par un beau temps, comme vous le pouvez voir à mon haut-de-chausses. Rassurez-vous, tout va bien, et dès que vous m'aurez ouvert…

Une servante en coiffe noire introduisit l'homme ; sa maîtresse ne tarda pas à descendre.

C'était une personne d'une cinquantaine d'années, mais dont le seul aspect commandait l'admiration et le respect. Elle était encore belle, de cette beauté que donne la noblesse du visage et des manières ; son air était grand, ce devait être une femme de cour.

— Eh bien, quelles nouvelles ? dit-elle à l'exprès.

Une lettre de M. le comte, madame ; il n'a pu venir vous voir en cachette comme ces jours-ci, attendu qu'il a joué à la paume avec trois de ses amis, et de là à la bassette. Il s'excuse sans doute, lisez.

La dame parcourut la lettre. Tout en la lisant, elle hochait la tête et frappait du pied avec impatience.

— Il suffit, reprit-elle en congédiant son messager, laissez-moi.

Elle remonta alors à la petite chambre qu'elle occupait au premier étage de cette maison qui n'en avait que deux, et qu'un large fossé, au talus plein d'herbes et de roseaux, entourait comme une ceinture de défense.

La pièce qu'elle habitait dans cette demeure, sorte d'ancien presbytère, avait une fenêtre donnant sur la Loire ; de cette fenêtre, l'œil embrassait la façade du château d'Amboise.

La dame se plaça à l'appui de cette ouverture, encadrée dans de larges bouquets de sureaux et d'aubépines.

L'orage commençait à devenir intense ; des éclairs rougeâtres sillonnaient le château. La dame compta une à une chaque lumière qui s'éteignait dans le vaste corps de logis ; quand elle fut à celle qui partait de la chambre de Lauzun, elle mit la main sur son cœur comme pour en contenir les battements. Cette lumière une fois éteinte, la dame fit signe à sa camériste de refermer la fenêtre.

S'approchant d'un guéridon à pieds de biche où reposait une Bible, elle l'ouvrit en s'asseyant dans un grand fauteuil.

Le calme de cette chambre avait je ne sais quoi de particulier et de triste… Rien de ce qui compose les délicatesses de luxe ne l'entourait ; sa tapisserie tombait en lambeaux, le mobilier consistait en deux chaises de paille, un fauteuil éraillé, une table et deux images collées au mur. Ces deux images étaient encadrées sous verre.

L'une représentait Luther, l'apôtre de la réforme l'autre une des lumières du clergé de France, Mascaron, alors évêque d'Agen.

Quelques fleurs, coupées la veille, baignaient dans un vase et répandaient un parfum étiolé au milieu de cette pièce où brûlait alors une lampe.

Quelques indices d'élégance épars çà et là trahissaient pourtant en cette retraite la présence d'une femme habituée à la vie de cour : une montre ornée de sa châtelaine à cachets, une bague de grand prix et un petit carnet armorié traînaient sur le guéridon près de la Bible. Enfin, une boite en chagrin dans laquelle était renfermé un médaillon sur qui le couvercle n'était point abaissé et représentant un fort bel homme, donnait à penser que la dame en question n'était pas une recluse ordinaire, et qu'un grand ennui ou un grand amour lui avait fait choisir cette Thébaïde.

Elle avait passé l'âge des imprudences et des plaisirs, l'âge où l'on recherche la parure et les mille raffinements de la coquetterie. Des mèches de cheveux gris s'échappaient de sa coiffe, et des plis nombreux ridaient son front. Un certain air mortifié voilait alors les grâces languissantes de son visage, mais cette apparence était douce plutôt qu'austère, et l'extrême modestie de ses habits semblait l'embellir. Les yeux fixés sur sa Bible, elle paraissait en peser chaque passage, posant le livre saint, puis le reprenant, et s'interrogeant elle-même avec un grand trouble. Son regard errait de temps à autre sur les deux images attachées à la muraille, un combat violent semblait la briser ; elle termina sa pieuse méditation par un déluge de larmes.

— Dieu m'est témoin, murmura-t-elle affaissée que je l'aurai cherché dans la sincérité de mon cœur ; un mot de lui, une révélation venue d'en haut finirait mes doutes. Luttes opiniâtres, débats ardents qui m'épuisez, vous ne m'avez pas encore ôté l'amour, l'amour inaltérable que je garde à cet indigne, cet amour ne me quittera qu'avec la vie !

En parlant ainsi, elle regardait le médaillon.

Le personnage retracé dans cette peinture offrait avec M. de Lauzun une si exacte ressemblance, qu'il devenait impossible de ne pas le reconnaître. La dame observait cet émail avec une attention mêlée de bonheur et de crainte.

— Ainsi, pensait-elle, il ne viendra pas ce soir, son messager me l'a dit. La lumière qui brille à sa chambre vient de s'éteindre, il est rentré au château. Quand finira donc pour moi cette vie pleine d'alarmes ? Il y a si longtemps que je souffre ; ah ! je suis lasse d'espérer ! Qui me rendra jamais le cœur sur lequel j'ai seule des droits ? Quand il vient ici, on dirait que c'est pour accomplir un devoir, il se hâte de partir avant que j'aie pu même le consoler. Je ne le vois que trop, je ne suis plus rien pour lui ! Dans les premiers jours qu'il habitait ce château, ou plutôt cette prison, il m'écrivait vingt lettres plus pressantes les unes que les autres… — Parlez au roi, disait-il, parlez-lui, vous seule pouvez me sauver ! Hélas ! oubliait-il donc que je suis marquée moi-même au yeux de Louis d'un signe réprobateur ! Lorsque je me suis jetée à ses pieds une première fois, je l'ai entendu demander tout bas à M. le Premier quelle était ma religion. M. le Premier lui a répondu, sans doute, car le roi a subitement détourné la tête. Ah ! malheureuse que je suis, je ne me sens pas encore la force de prendre vis-à-vis de moi une résolution forte et courageuse ; je veille ici, mon Dieu, je veille et je vous cherche nuit et jour à travers mes larmes ! C'est à vous de me donner cette foi que je demande, que j'implore ! Dissipez vous seul les ténèbres de mon esprit, faites tomber de mes yeux le bandeau qui me cache votre lumière. Idolâtre jusqu'à ce jour, j'abjurerai, oui, ne fût-ce que pour lui !

Pour lui, continua-t-elle, oui, pour lui qui ne sait pas, l'ingrat, que mon cœur est et sera toujours son seul refuge. Il aura sans doute repris ici ses dépenses folles, son jeu effréné, ses dissipations coupables. Touchez-le, mon Dieu, touchez-le de ce même doigt qui me touchera !

Elle s'était jetée à genoux, les mains jointes et élevées vers le ciel.

Tout ce que le découragement renferme d'amer et le doute de souffrances était empreint sur ce front sévère et noble…

Elle se releva et feuilleta quelques papiers contenus dans une cassette.

— Des lettres de Mademoiselle ! Elle promet beaucoup, mais le roi, mais madame de Montespan, quand donc comprendront-ils ma douleur et mes angoisses ! Quelle est cette autre épître ? Une lettre de Saint-Evremont ; hélas ! le pauvre maréchal de camp n'est-il pas lui-même exilé ? Que faire ? Qu'entreprendre ? Si je m'adressais de nouveau à M. de Colbert ? Folle que je suis ! Louvois règne et il nous hait. Si la guerre pouvait au moins retenir ! Lauzun, Lauzun est brave ; il sauverait peut-être les jours de Sa Majesté !

Elle rêvait encore, lorsqu'un coup de tonnerre violent retentit au loin sur les hauts clochers d'Amboise. Presque au même instant, et à travers les rafales d'un vent furieux, elle crut entendre un cri…

Des pas pressés, sonores, ébranlaient déjà l'escalier qui conduisait à sa chambre ; ces pas étaient ceux d'un homme. An seul craquement de ses bottines, la dame tressaillit et se leva. Un rayon de joie et d'espoir brûlait sur son front, elle prit sa lampe et se dirigea vers la porte.

— Oh ! murmura-t-elle, ce ne peut être que lui.

Tout d'un coup elle recala, les lèvres serrées, le visage pâle…

Un homme, les traits bouleversés, les cheveux en désordre, les habits tachés de sang, se précipitait vers elle les mains étendues. Vêtu d'une cape grossière pareille à celles que portaient les Camisards dans les Cévennes, il venait de refermer la porte sur lui, en s'écriant : — Sauvez-moi !

(Tallemant, t. IX, p. 228.)

Tome 2 · 06

La brusque apparition de ce personnage glaçait la dame de frayeur ; elle s'appuya tremblante contre le marbre de la cheminée.

— Que me voulez-vous ? qui êtes-vous ?

Ce furent les seules paroles que sa bouche pût prononcer. En même temps elle avait levé le couvercle de sa lampe et considérait avec un regard plein d'angoisse le visiteur inattendu qui se présentait.

C'était un homme d'un aspect inculte et presque sauvage. L'eau ruisselait alors sur sa cape d'étoffe grise, déchirée en vingt endroits ; il n'avait point d'armes, et il traînait à son bras gauche un reste de chaîne brisée.

Sa taille était haute et sa tournure militaire, une ceinture de cuir fauve serrait ses reins, ses pieds étaient nus, meurtris par les ronces et les cailloux.

Il eût été difficile de distinguer, au premier abord, si ce singulier personnage était un héros de grand chemin évadé de quelque geôle, ou un prisonnier de conséquence.

En effet, ses mains étaient robustes et calleuses, son vêtement, vulgaire et misérable.

D'un autre côté, ses traits étaient aussi beaux que réguliers, sa lèvre dédaigneuse semblait encore garder l'habitude du commandement. Doué d'une miraculeuse agilité, il venait sans doute de se frayer un passage à travers les baies et les fourrés, véritables barrières de ce terrain ; quelques gouttes de sang collées à ses cheveux et à ses habits prouvaient que la lutte avait été âpre, cruelle.

— Rassurez-vous, dit-il à la dame en s'apercevant de la crainte qu'il inspirait, ce n'est qu'à moi qu'on en veut ; le danger qui me menace, a

pu seul me déterminer à vous demander asile. Je suis gentilhomme, je me nomme Saint-Preuil !

— M. de Saint-Preuil ! reprit-elle comme rassurée, je connais ce nom… Oui, mon père m'en a parlé.

— Ce nom, madame, reprit Saint-Preuil avec une douleur mêlée de noblesse, est celui d'un homme assez malheureux pour se trouver en ce moment rebelle aux ordres du roi ; prisonnier encore il n'y a qu'une heure, je suis parvenu à m'évader de l'une des tours du château d'Amboise, mais on est à ma recherche…

— Vous venez de vous échapper, dites-vous, vous avez pu fuir de cette prison ?

— Oui, madame ; mais, je vous le répète, je suis poursuivi, traqué comme une bête fauve… Mon courage est à bout ainsi que mes forces, je vais périr, oh ! oui… périr si vous ne me sauvez !

— Eh ! le puis-je, monsieur ? Est-ce donc à une femme qu'il appartient de se mettre ainsi que vous en rébellion ouverte avec le roi ? Le délit pour lequel on vous avait enfermé…

— Ce délit, madame, interrompit Saint-Preuil avec une douloureuse dignité, m'est commun avec beaucoup de sujets du roi ; vous n'ignorez pas, vous ne pouvez ignorer les rigueurs de Sa Majesté et de ses édits contre ceux qui ne partagent pas sa religion…

— Vous êtes calviniste, monsieur ? demanda la dame à Saint-Preuil avec un intérêt mal déguisé.

— J'ai ce malheur, madame ; vous voyez du moins que ce n'est pas pour un crime honteux que j'ai subi ma captivité. Elle dure depuis deux ans. J'ai participé, je dois vous le dire, aux assemblées séditieuses du Languedoc, du Vivarez, des Cévennes. La guerre s'en est suivie et j'ai fait la guerre ; aujourd'hui ma tête est mise à prix. Je n'ai point de protecteurs, ajouta Saint-Preuil avec amertume ; et d'ailleurs, ma-

dame, nous avons tous notre étoile. Le chemin de la disgrâce m'était frayé ; mon père n'a-t-il pas péri après s'être lui-même perdu en cour ? C'est à ce malheur, ou plutôt à cette injustice violente de Richelieu envers un homme qui avait servi la France dès l'âge de quatorze ans, que je dois toute ma misère. Le supplice de mon père m'a poussé à la rébellion, en me faisant abjurer ma propre doctrine. J'ai voulu me venger de mon pays ; ah ! j'aurais dû m'en bannir ! J'offense ici, peut-être, ajouta Saint-Preuil en interrogeant les yeux de celle qui l'écoutait, des croyances que je ne partage plus, moi qui suis né pourtant dans le sein de l'église romaine ; mais la fin sinistre de mon père m'a fait seule ce que je suis, un apostat !

Et comme elle fit un mouvement :

— Oh ! ne me maudissez pas, reprit-il ; laissez-moi ce soin, laissez-moi me débattre, madame, avec le remords ; ma punition est assez dure. Dans cette prison, j'ai reconnu aux rayons d'en haut qui tombaient sur moi l'énormité de ma faute ; désormais, elle ne sera égalée que par mon repentir. Sauvez-moi, madame, vous que je ne connais pas ; rendez au prince, au pays, un homme qui peut-être lui sera un jour utile ; il est temps que je brûle ce que j'ai osé adorer ; il est temps que je retourne à ce Dieu que j'ai osé trahir en lui imputant la faute des hommes. Vous ne me répondez pas ! Chez qui suis-je ? Je l'ignore ; mais je vois à ce mur deux images qui semblent mutuellement s'accuser ; vis-à-vis de Luther, je vois un évêque du clergé de France. Ah ! madame, qui que vous soyez, je vous en conjure par l'un ou l'autre de ces portraits, arrachez-moi à l'horreur de sortir du royaume comme un proscrit, ou de porter ma tête sur l'échafaud comme un rebelle.

En prononçant ces mots, il s'était jeté à genoux, éperdu et suppliant. La dame l'examinait dans une stupeur immobile ; lui, de son côté, cherchait à se rappeler confusément les traits de cette femme qu'il croyait avoir entrevue.

— Monsieur de Saint-Preuil, reprit-elle, ce n'est pas à moi d'apprécier ici le délit dont vous êtes coupable ; vous êtes fugitif, blessé, il faut que je vous sauve, oh ! oui. Mon Dieu, oh ! mon Dieu, mais que faire pour vous sauver ? murmura-t-elle dans son trouble.

— Me cacher ici, ou m'enseigner une issue…

— Je n'en sais aucune.

— Ce fossé… là, sous ces broussailles… reprit Saint-Preuil en ouvrant l'une des fenêtres.

— Ce fossé…

— Oui, je ne me trompe pas, c'était autrefois un aqueduc ; il doit se continuer assez avant dans la campagne…

— La nuit est si profonde que vous ne sauriez vous en tirer…

— Laissez donc, par cette issue…

— Monsieur de Saint-Preuil, reprit la dame, c'est aller au-devant de la mort, c'est impossible…

— La mort, dites-vous ? Et tout à l'heure, madame, ne l'ai-je pas bravée cette mort ? Ne puis-je l'affronter encore de nouveau ?… Regardez plutôt ; pour sortir de ce triste cachot d'Amboise, j'ai dû ramper d'abord sur les genoux et les mains ; l'un de mes bras, celui-ci, a été traversé par l'un des piquants de la citerne. Doutez-vous maintenant, madame, de mon courage ?… Oui, c'est une volupté sombre et bizarre, j'en conviens, que celle que j'éprouve à lutter contre la mort ! Ce fossé… ajouta-t-il en le mesurant des yeux.

— Mais c'est un sacrilège !… Oui, cela serait infâme que de disposer ainsi de votre vie, reprit-elle en refermant la fenêtre par un geste résolu. Vous êtes venu implorer ici ma pitié, vous ne voudriez pas, vous ne devez pas me rendre témoin d'une mort aussi affreuse !… Vous retrou-

ver là, sanglant, défiguré !... Un pareil spectacle, mon Dieu, ce serait horrible !...

Il y eut dans ces paroles heurtées par l'effroi, un accent sincère et pénétré que Saint-Preuil méconnut.

— Je vous comprends, reprit-il ; vous préférez, madame, que ma tête roule sous la hache du bourreau !

— Ah ! s'écria-t-elle par un mouvement d'horreur et de révolte, ah ! monsieur, vous me croyez donc bien lâche ?...

Saint-Preuil resta atterré.

— Et quel intérêt, reprit-il avec une lente douleur, pouvez-vous cependant porter, madame, à un malheureux tel que moi, à un calviniste, vous qui êtes catholique ?

— Vous vous trompez, monsieur, répondit-elle froidement, moi aussi je suis calviniste.

— Calviniste ! répéta Saint-Preuil étonné.

— Oui, mais je n'ai pas comme vous, monsieur, le malheur d'avoir renié ma première croyance je lutte ici, je combats, et si le ciel daignait m'éclairer...

— Vous me méprisez, madame, oui, vous me méprisez, reprit amèrement Saint-Preuil, oh ! je le vois bien.

— Je ne vous méprise pas, je vous plains, monsieur de Saint-Preuil. Vous sortez d'Amboise... oh ! ce nom suffit pour que ma pitié vous soit acquise. Que n'avez-vous pu, dans votre fuite, assurer celle d'un autre. Oh ! je vous aurais béni, j'aurais appelé sur vous toutes les grâces du ciel.

— Quel est donc cet homme à qui vous semblez porter, madame, un si étrange intérêt ?

— M. de Lauzun.

— M. de Lauzun ! répéta Saint-Preuil avec un geste de surprise.

— Oui, M. de Lauzun, continua-t-elle, M. de Lauzun que vous devez avoir connu.

Et en disant ces mots, elle avait plongé dans le regard da Saint-Preuil un regard d'agitation et de fièvre. SaintPreuil la considéra quelques secondes pendant lesquelles la dame semblait aspirer jusqu'à son souffle.

— Par grâce, reprit-elle, donnez-moi des nouvelles de M. de Lauzun.

La physionomie de Saint-Preuil revêtit tout à coup une teinte de sévérité et de mépris.

— Que je vous parle de ce débauché, de ce vicieux répondit-il, de cet homme que le roi lui-même…

— Arrêtez, monsieur, s'écria-t-elle avec un accent de courageuse fierté, pas un mot de plus, je suis sa mère !…

— Sa mère ! répéta Saint-Preuil douloureusement ému. Oh ! madame, pardon… Ce n'est pas trop du sacrifice de ma vie pour effacer de semblables paroles ; acceptez mon repentir, je me jette à vos genoux.

— Vous êtes bien sévère pour M. de Lanzun, vous, monsieur, envers qui les hommes pourraient se montrer sévères !

— Vous avez raison, madame, répondit Saint-Preuil, oh ! oui, vous avez raison… Encore une fois, souffrez que je ne me relève pas avant d'avoir obtenu de vous l'entier oubli de mes torts ?

— Monsieur de Saint-Preuil…

En ce moment, des cris et des menaces retentirent au dehors. Des pas de chevaux ébranlaient le sentier voisin de la maison.

— C'est moi que l'on vient chercher, madame, dit Saint-Preuil ; hâtez-vous d'ouvrir, vous ne pouvez plus me sauver.

— Qu'avez-vous dit ?

— Que tout à l'heure, madame, répondit Saint-Preuil d'un son de voix altérée, je viens de vous insulter dans ce que vous aviez de plus cher ; je ne suis plus digne de cette compassion que vous m'accordiez, je reste.

— Y songez-vous, monsieur ? Mais ce sont vos ennemis, oh ! oui, ce sont eux, reprit-elle en soulevant d'une main tremblante le rideau de la fenêtre.

On frappait déjà à la porte de l'escalier.

— Madame, poursuivit Saint-Preuil, permettez que je me livre à ces hommes.

— Vous ne le ferez pas, répondit-elle éperdue et presque sans voix ; je les entends, monsieur, ils arment leurs mousquets ; encore un moment, et malgré ce verrou, la porte de cette pièce tombera en éclats et sera criblée de balles…

— Ouvrez, ouvrez ! cria en dehors une voix que la comtesse de Lauzun et Saint-Preuil reconnurent pour celle de M. d'Alluye, le gouverneur.

Madame de Lauzun garda le silence. Égarée, à demi morte, elle ne voyait déjà plus qu'à travers un nuage les objets de cette chambre.

Saint-Preuil s'était croisé les bras, il attendait debout, immobile…

— Obéissez au roi ! reprit de nouveau la voix de M. d'Alluye.

Presque an même moment une balle traversa la porte de la chambre et s'en fut briser le verre qui encadrait l'image de Luther, suspendue à la muraille.

Les débris de verre jonchèrent le parquet.

Une indicible stupeur succéda chez la comtesse à ce coup inattendu, il produisit sur elle l'effet d'une vision… Saint-Preuil vit bientôt son regard appesanti s'allumer d'une flamme soudaine, des effluves célestes, inattendues, baignaient son front.

Àla voir ainsi, on eût dit que sa force venait d'en haut…

Déchirant avec rapidité le premier feuillet de sa Bible, elle y écrivit dessus trois lignes à la hâte.

— Vous remettrez ceci à monseigneur d'Agen, dit-elle en donnant le feuillet à Saint-Preuil ; prenez, lui seul vous protégera !

— Oh ! merci, merci ! ma vie désormais, ma vie tout entière à vous !

— Mais par où fuir ? continua-t-elle d'une voix étranglée par la frayeur.

— Par ici, vous dis-je, ce fossé… oui… il n'y a que ce moyen.

— Malheureux ! mais c'est la mort !

— Non, si vous me donnez ce livre, ce livre saint dont vous venez de déchirer la première page… Il sera mon talisman !

— Oui, vous avez raison, oh ! oui, il vous a sauvé !

Elle lui tendit la Bible. Saisissant une écharpe de la comtesse, Saint-Preuil se laissa glisser contre la muraille.

– Sauvé ! murmura-t-elle en refermant la fenêtre… Sauvé par vous, ô mon Dieu !

Quand elle se retourna, la porte tombait dans la pièce avec fracas. Le front menaçant, les lèvres pâles de colère, M. d'Alluye entrait.

— Le prisonnier, madame, s'écria-t-il, le prisonnier ! Vous m'en répondez sur votre tête !

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-elle ; cherchez, monsieur le gouverneur, je ne cache ici personne.

Tome 2 · 07

Profitant du privilège accordé de temps immémorial aux romanciers, nous sommes obligés d'esquisser à nos lecteurs la physionomie d'autres personnages qui réclament dans notre action une place impérieuse.

Vers cette même époque, les partisans n'avaient guère moins d'alarmes à concevoir de leur position et de leur affaires dans le royaume que les calvinistes.

Àne considérer que la seule date des chambres de justice organisées contre eux depuis le procès du surintendant Fouquet en 1661 jusqu'à celles de 1716, et à se reporter aux mémoires de Gourville, on peut voir avec quelle rigueur ils furent persécutés.

Des fortunes scandaleuses, des dilapidations énormes nécessitèrent ces rigueurs ; nombre de ces hommes qui avaient été dans les affaires durant le ministère de Fouquet, suivirent sa disgrâce ; jugés par la chambre, ils furent arrêtés et conduits à la Bastille. Plusieurs furent taxés à des sommes si considérables, qu'ils achevèrent même leur vie en prison.

Leurs alarmes étaient sourdes, incessantes, perpétuelles.

Les uns gagnèrent la Hollande, d'autres les Indes, plusieurs enfin, abrités dans les nuits de Paris même, cherchant à s'y faire oublier, traînèrent jusqu'à la fin une existence morne et misérable.

Au nombre des quartiers servant de refuge à ces favoris déchus de la fortune, celui du Marais offrait, même au milieu de son luxe et de sa vogue, car c'était alors le quartier brillant, des profondeurs ténébreuses.

Ainsi en était-il d'une maison vaste et superbe qui, à l'instar des autres, avançait à l'un des angles de la place Royale son corps en saillie enluminé de briques rouges, et du balcon de laquelle l'œil planait sur le beau quinconce du jardin doté de la statue équestre de Louis XIII.

Àl'extérieur, cette maison ou pour mieux parler cet hôtel ressemblait à tous les autres.

Mais le seuil une fois franchi, on retrouvait à l'autre façade dans la cour une ordonnance complète de bâtiments merveilleusement disposés dans leurs sorties, et capables de mettre en défaut par leurs accessoires inventifs une meute de limiers du lieutenant civil de Paris.

C'étaient d'abord une multitude d'escaliers remplis d'issues et de portes secrètes comme un labyrinthe, puis d'immenses combles aux fenêtres mansardées formant au besoin des appartements assez confortables, dans lesquels l'œil indiscret du concierge osait rarement pénétrer.

Par la cave de cette maison, on aboutissait enfin au boulevard de la Bastille à l'aide d'un conduit souterrain dont Ninon de Lenclos, Marion de Lorme ou tout autre eût profité au beau temps de sa splendeur pour des évasions plus galantes et plus faciles.

Huit heures venaient de sonner à Saint-Antoine, quand, par un magnifique dimanche d'été, un vieillard sortit de l'hôtel en question, en

ayant soin d'éviter les regards indiscrets des promeneurs de la place Royale, dont un quart d'heure après on devait fermer les grilles.

C'était un homme encore vert, dont une large perruque encadrait le teint bilieux ; deux petits yeux gris, pareils à ceux d'un chat, animaient seuls son visage d'une expression assez fine. Il était vêtu d'un habit de velours brun, et s'appuyait sur une béquille digne par sa hauteur de celle de madame Pernelle. Évitant la promenade dans le jardin, il atteignit bientôt le boulevard de l'Arsenal, où il sembla respirer plus à l'aise ; puis fronçant le sourcil devant la Bastille, il gagna brusquement la Seine, et se pencha à l'un de ses parapets.

Ce spectacle ardent, enflammé que présente le fleuve aux derniers rayons du soleil, ces barques dorées par le reflet du couchant, ces aiguilles, ces dômes qui semblent émerger au loin de la Seine, ces maisons flottantes d'où s'exhalait à cette heure un parfum acre de marée ou de cuisine, ces nuages de feu sur lesquels se découpait Notre-Dame, tout plongeait le vieillard dans une muette contemplation. Il examinait surtout avec une attention minutieuse la conformation de chaque navire, et suivait de l'œil avec intérêt la manœuvre des bateliers. Peut-être sa pensée le reportait-elle alors vers d'autres fleuves et d'autres rivages, peut-être songeait-il à quelque être absent qu'il ne devait plus revoir.

Cependant, nous devons le dire, il y avait dans les larmes qu'il versait alors, du dépit et du courroux. Isolé dans le monde, il se retrouvait encore plus seul devant ce panorama silencieux. Ces couples rustiques sortant des touffes vertes d'une guinguette, ces bourgeois endimanchés, ces musiciens du port chantant des Noëls ou préludant à des courantes sur leur archet rauque, lui faisaient mal. Cette joie le rendait triste.

— Toujours seul ! murmura-t-il en se levant et en reprenant le chemin de sa demeure. Rien, pas même un chien qui me caresse et me persuade que je suis aimé !

Des pensées amères se faisaient jour dans son âme, mais il reprit bientôt sa froide immobilité. Quand il rentra chez lui, il franchit la cour d'un pas rapide, s'engouffra comme un tourbillon dans l'escalier, et disparut.

L'appartement où il s'enferma se trouvait placé sous les combles de l'hôtel, mais il se distinguait par une tenue assez riche. Cette sorte de belvédère à cinq fenêtres sur la cour était encombré de marbres, de bronzes, de tableaux, sinon d'un grand mérite du moins d'un grand prix, mais tout cela pêle-mêle, et comme si le propriétaire de ces raretés eût opéré un déménagement récent. Dans le salon, il y avait un portrait de femme de Mignard ; c'était la seule chose qu'un connaisseur eût prisée, et ce fut celle qui redoubla en rentrant l'accès mélancolique de notre singulier personnage. Il jeta un regard courroucé sur cette peinture, et voyant son souper servi, il s'assit devant sa table, sans toucher à aucun plat.

— Toujours seul ! répéta-t-il en se laissant tomber avec accablement dans un fauteuil.

Il examina quelques secondes les objets épars confusément autour de lui, puis détachant une clef d'un trousseau, il la fit entrer dans une serrure.

Ce panneau se trouvait masqué par une tapisserie ; il roula bientôt avec légèreté sur ses gonds. Le vieillard se trouva alors introduit dans une pièce où tous les rideaux, symétriquement tirés, laissaient filtrer à peine un maigre jet de lumière. Il y demeura un grand quart d'heure en proie à la plus profonde immobilité. Quand il en sortit, on eût cru voir un fantôme.

— Là, s'écria-t-il, les yeux encore fixés sur la porte du cabinet mystérieux, toujours là ! souvenir ardent de mon passé, image terrible et chère !

Il allait rattacher la clef au trousseau, quand une idée de crainte vint traverser son esprit.

— Si l'on me volait ce trésor ! murmura-t-il sourdement, le trésor de ma vengeance !

Il prit la clef et la renferma dans un coffret.

— Là du moins, pensa-t-il, elle est en sûreté. D'ailleurs, qui pourrait me la prendre ? ajouta le vieillard après une pause, ne suis-je pas toujours seul ? Cette maison, mon Dieu ! n'est-elle pas un tombeau ?

Il finissait à peine ces paroles, quand un coup léger retentit à sa porte, et presque au même instant une belle jeune fille entra dans l'appartement. Dame Ursule, gouvernante du vieillard, la précédait.

L'arrivée imprévue de cette personne, la grâce de son maintien et de sa démarche, tout, jusqu'à l'heure avancée où elle se présentait dans sa demeure, étonna le vieillard à un tel point, qu'il ne put trouver d'abord une parole. Il observa tour à tour sa gouvernante et la demoiselle à laquelle elle servait d'introductrice.

Le trouble de la jeune fille égalait au moins le sien, et ce ne fut qu'avec un secret sentiment de crainte qu'elle se décida à lui présenter une lettre.

Àla seule vue de son cachet, les yeux du vieillard parurent s'animer. Cette lettre était celle d'un ami ; elle était signée d'un nom qui lui était cher.

Voici les simples lignes qu'elle contenait :

« La personne qui vous remettra cet écrit, mon cher Leclerc, est une jeune fille que le malheur rendrait digne de votre pitié, si elle ne méritait l'estime et l'intérêt à d'autres titres. Des revers cruels l'obligent à cacher son nom dans Paris, je vous la recommande comme ma fille. Exilé moi-même pour avoir soutenu la cause du surintendant, je vous

adresse cette lettre de la Haye, où j'ai dû me retirer pour éviter le courroux du roi ; bientôt, je l'espère, et grâce au crédit de mes amis, je pourrai rentrer en France. Alors seulement j'irai vous demander compte d'un dépôt sacré, j'irai remercier le plus vieil ami de ma famille. En attendant, songez, mon cher Leclerc, à tous les périls qui pourraient menacer une aussi chère existence ; protégez cette enfant, et comptez à l'avance sur l'étendue de ma gratitude.

» Signé : Charles de Saint-Évremont. »

Et plus bas : « Poète et maréchal de camp du roi. »

La lecture de cette lettre plongea le financier dans un cruel embarras. Se charger d'une jeune fille au milieu de ses tracas habituels lui semblait d'un côté un lourd fardeau, mais de l'autre Saint-Évremont invoquait ses souvenirs. Entré de bonne heure dans les partis, Leclerc avait dû beaucoup à la protection de Fouquet et de ses amis ; celui qui lui écrivait était du nombre. Toutefois, Leclerc, à la seule lecture du nom de Fouquet, avait réprimé un mouvement fébrile et singulier ; on eût dit alors, au tressaillement nerveux qui l'agitait, que ce nom rouvrait en lui d'anciennes blessures. La vue de la belle enfant qui lui présentait la lettre dissipa à peine cette impression, le mystère qui l'entouiait n'était pas fort de son goût. Ne pouvant lui demander son nom, il voulut savoir du moins d'où elle venait.

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille à cette question ; elle balbutia et finit par se troubler.

— J'ai tort, je le vois, de vous demander votre secret, se hâta de dire Leclerc avec plus de douceur, en l'invitant à prendre place à son couvert, et en même temps il fit signe à dame Ursule de se retirer.

La jeune fille que Leclerc avait devant les yeux releva le front avec une assurance modeste. Elle avait seize ans, et la singulière douceur de ses traits, le charme pénétrant de sa voix, la noblesse de son caractère frappèrent le vieux partisan ; sa nature délicate excluait l'idée d'une

fille du peuple, si ses ajustements humbles et simples n'annonçaient pas en revanche une fille noble. Elle était vêtue de noir comme si elle portait le deuil, et ce costume rigide encadrait merveilleusement sa pâleur. Dans la fleur de jeunesse, il y avait quelque chose de débile et de souffrant. Était-ce à une lutte obstinée contre l'indigence ou bien à quelque chagrin secret que la jeune fille devait sa langueur ? C'est ce que Leclerc ne se donna pas pour l'instant la peine d'approfondir. Obséquieux en tout, il lui promit de faire honneur à la lettre de Saint-Évremont.

— Tout en respectant votre secret, lui dit-il, je dois vous faire remarquer, ma belle demoiselle, que la lettre de M. de Saint-Évremont intriguerait aujourd'hui bien d'autres que moi. Ce que je redoute, c'est de ne pouvoir peut-être entièrement remplir ses vues. Ma maison est loin d'offrir les ressources qu'il suppose. Quand il m'a quitté j'étais encore opulent, cet hôtel était le mien ; aujourd'hui, je suis trop heureux d'y avoir trouvé un refuge dans ma mauvaise fortune. Les temps sont bien changés, mademoiselle, pour nous autres partisans ; on nous traque, on nous poursuit, et je crains que le séjour de cette maison…

— Rassurez-vous, monsieur, répondit la jeune fille, ce n'est qu'un abri que j'implore moi-même de votre pitié. Loin de moi la pensée de vous être jamais à charge ! Ce n'est point la distraction et le plaisir, c'est la solitude que je viens chercher ici. Elle est nécessaire au succès de mes desseins, et si je savais devoir attirer sur vous le moindre danger…

— Vous êtes chez vous, ma chère demoiselle, interrompit Leclerc touché jusqu'aux larmes du ton avec lequel ces paroles furent prononcées. Ah ! c'est d'aujourd'hui que je regrette, allez, de n'être plus qu'un homme inutile, un morceau bon à jeter au feu, ajouta le vieux partisan avec un soupir. Que ne suis-je encore ce que j'étais il y a bien peu, que n'ai-je l'oreille des ministres, que ne puis-je vous accompagner partout ! J'irais, je marcherais, je lèverais tout obstacle ! Enfin, je vous

le répète, vous êtes chez vous ; cette chambre, poursuivit Leclerc, est celle que je vous destine. Excusez-moi si le lit n'est point de brocart et de dentelles.

En disant ces mots, Leclerc venait d'ouvrir une porte au bout d'un petit couloir. Il avait pris un flambeau, et pénétrait le premier dans cette pièce dont les persiennes étaient soigneusement fermées.

La chambre était rangée et proprette comme si elle eût attendu quelqu'un, l'ameublement en était simple, mais commode. Un lit à baldaquin en serge verte, deux fauteuils et une table la composaient. Sur l'un des panneaux était suspendue une carte de marine, sur l'autre, en regard, le portrait de Duquesne, alors amiral. Une boussole et quelques livres complétaient l'aspect assez sévère de ce lieu.

En le voyant, la jeune fille laissa échapper un geste de surprise.

Le vieillard semblait lui-même, à la vue de cette chambre, réprimer un mouvement d'émotion.

— Ma chère demoiselle, continua-t-il, je vous renouvelle ici mes excuses au sujet du gîte que je vous donne, mais je n'en ai point d'autre. Je vis seul ici, bien seul ; d'hier, j'ai congédié mes domestiques… il l'a fallu. Je ne loge pas même la gouvernante que vous avez vue ; elle habite auprès. Moi-même, dès demain, je dois partir pour un voyage.

— Quoi, monsieur, vous me quitteriez ! dit-elle en joignant les mains d'un air suppliant.

— Il le faut, des affaires pressées… Oh ! mais, rassurez-vous… dame Ursule me remplacera.

— Je crains de deviner, interrompit-elle en pâlissant ; ma présence ici vous importune, monsieur, je le vois ; oui, je comprends…

— Pardon, mademoiselle, mille pardons ! reprit Leclerc ; je suis peut-être défiant, c'est le tort de ma position ; mais je suis loin d'être

un méchant homme, un cœur dur… Ce qui m'épouvante, c'est le bavardage ; ce qui m'alarme, ce sont les inductions que l'on va tirer de votre séjour ici… Vous paraissez bonne autant que belle ; vous ne voulez pas me perdre, j'en suis sûr. Nais ce n'est pas de moi, c'est de vous qu'il doit s'agir. L'important c'est d'abord qu'on vous croie ici chez vous et non chez moi. Cela me tourmente. Comment faire ?… Ne pourriez-vous pas m'aider ? continua Leclerc, en se promenant d'un air agité, voyons !…

— Je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur, répondit-elle avec un son de voix qui acheva de troubler Leclerc ; mais cela est bien dur, ajouta-t-elle en pleurant, à peine arrivée j'attire sur vous le soupçon, je vous rends inquiet, troublé, moi qui voudrais au contraire ne rien changer à votre existence. Oh ! je suis bien malheureuse !

— Vous pleurez ? N'y aurait-il pas moyen d'arranger cela ? dit Leclerc en frappant du pied. Au diable les sots commérages ! Supposons, par exemple, que vous êtes ma parente, ces gens-là ne diraient rien. Tenez, vous pouvez vous flatter de m'avoir remué au fond des entrailles… Je ne sais pourquoi, moi qui n'ai jamais eu de fille…

— Oh ! monsieur, reprit-elle en fixant sur lui un regard d'une indicible expression, vous n'avez point de fille, cela est bien vrai. Quel bonheur si je pouvais mériter ce titre auprès de vous par tout ce que je puis vous offrir, tout ce que je possède, hélas ma tendresse, mon dévouement ! Une fille, mon Dieu ! n'est-il pas vrai que c'est là un amour à toute épreuve, une sensibilité ardente et profonde, une religion de cœur austère et sainte ? Quand un père souffre, qu'il pleure, n'est-ce pas sur le sein de sa fille qu'il appuie sa tête ? quand la calomnie et la haine le poursuivent, n'est-ce pas à son enfant qu'il se confie ? Les yeux noyés de larmes, elle l'écoute ; c'est elle qui lui montre un rayon dans le ciel noir. Puis, quand tout est dit pour ce père bien-aimé, quand il s'est éteint pardonnant à ses ennemis, priant pour sa fille et désespéré de la laisser sans lui sur la terre, n'est-ce pas elle encore qui

vient, pieuse et tendre, recueillir chaque noble action de ce père chéri, chaque bienfait, chaque peine, afin de s'en composer un livre impérissable au fond de son cœur, pour y puiser au besoin la résolution et le courage ? Croyez-le, monsieur, vous êtes malheureux de ne point connaître un pareil abri, et moi qui vous parle, oh ! je suis plus malheureuse encore de l'avoir à jamais perdu !

— Ah ! vous avez perdu votre père ?

— Perdu, oui, monsieur ; oui, perdu par l'injustice et la malignité des hommes.

— Votre père !

— Hélas ! aujourd'hui il ne m'est plus même permis de me réfugier dans sa mémoire, comme un abri sacré ; ils ont voulu la ternir, et ils y ont réussi.

— Pauvre enfant !

— Mais c'est un secret terrible… un secret que je ne puis révéler !

L'animation étrange avec laquelle la jeune fille venait de prononcer ces paroles, avait fait passer dans l'âme du vieillard une partie du feu qui la consumait. Vaincu par ce contact électrique, il la regardait dans un muet attendrissement. La situation de celle qui lui parlait, son trouble, sa pâleur, son deuil surtout, en faisaient pour Leclerc un objet de compassion ; sous sa brusquerie apparente, Leclerc cachait une âme généreuse, seulement cette âme le malheur l'avait aigrie.

— Morbleu ! s'écria-t-il, il ne sera pas dit qu'une fille aussi intéressante que vous m'aura imploré en vain ! Dussé-je, au besoin, vous faire passer pour la mienne, et je le ferai, c'est le seul parti raisonnable… il faudra bien qu'ils se taisent. Après tout, mademoiselle, je suis libre de mes actions. Voilà qui est donc entendu, vous êtes ma fille.

— Moi, moi ? reprit-elle en laissant échapper un cri de joie ; oh ! monsieur, comment pourrais-je m'acquitter ?...

— Par votre discrétion, ma chère demoiselle, puis par votre conduite. Le pavé de cette grande ville est glissant, et il ne manque pas de beaux seigneurs dans les filets desquels vous pourriez laisser vos plumes. Mais votre tendresse pour votre père me répond de celle que vous voudrez bien avoir sans doute pour votre protecteur et votre ami... Allons, ne pleurez plus, et songez d'abord à vous reposer ; aussi bien vous devez en avoir besoin, je pense. Ce cabinet est le mien, j'y travaille souvent la nuit ; il n'est séparé de votre chambre que par la cloison de ce corridor ; en frappant à cette cloison, vous m'avertiriez, reprit le vieillard. Mais pour plus de sûreté, je vais céder cette nuit mon lit à Ursule. J'ai certains papiers à mettre en ordre, et je dois demain être levé de fort bonne heure.

La jeune fille remercia Leclerc avec effusion, le partisan sonna dame Ursule, et la gouvernante tourna la clef dans la serrure de la chambre.

Un mot encore, mademoiselle, dit Leclerc à voix basse, au moment où elle entrait... Je n'ai oublié qu'une seule chose, c'est le nom que vous devez prendre.

— Paquette est le mien, répondit-elle timidement ; vous convient-il ?

— C'est un nom que j'aime, reprit Leclerc, pour cela il suffit qu'il soit le vôtre.

— Adieu donc et bonne nuit, ma chère fille, ajouta le partisan, avec un sourire d'intelligence.

Merci, mon bon père, murmura la jeune fille en suivant alors dame Ursule.

— Ma fille ! mon bon père !... grommela la gouvernante en recevant l'ordre de Leclerc d'occuper son propre lit à côté de la chambre de Paquette. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Dame Ursule n'osa pourtant interroger Leclerc, d'abord parce qu'il lui faisait rarement l'honneur de s'entretenir avec elle, puis il venait lui-même de couper court à tout interrogatoire en se mettant au travail, et en s'entourant de ses papiers.

— Par la Noël ! se dit la gouvernante, oh ! je saurai bien deviner demain cette énigme !

Tome 2 · 08

Le lendemain de la fête problématique donnée par Lauzun, dans le vaste hôtel de l'Île, à ses nobles hôtes, un soleil vif et perçant éclairait la cour, où les géraniums et les hortensias formaient une corbeille odorante, quand, à la porte même de l'escalier dérobé, Barailles intima au cocher l'ordre d'atteler les deux plus magnifiques chevaux du comte à son carrosse.

Cet honnête homme de cocher parut surpris ; il était à peine sept heures du matin.

— Sept heures du matin, pensa-t-il, et le monde s'en est allé à six heures ! il faut donc que M. le comte ait un corps d'acier !... Je l'aperçois d'ici qui traverse la galerie des portraits. Après cela, quand on a été comme lui sous les verrous, on aime à se promener de bon matin. En ont-ils cassé des verres cette nuit ! M. de Roquelaure surtout, qui tient le vin comme un dragon ! Mon maître va sans doute les rejoindre à déjeuner à l'Étrille d'argent ou aux Barreaux verts. Monsieur Barailles, je suis prêt dans la minute.

Barailles remonta ; il trouva Lauzun occupé à lire la Muse historique de Loret, almanach, ou plutôt journal en vers où il y avait certes bien plus souvent de la prose. Lauzun conservait son habit de bal ; seulement il avait placé tout à côté de lui sur un fauteuil une charmante épée à poignée fleurdelisée.

Il faut bien le dire, Lauzun regardait plus souvent l'épée que le journal de Loret.

Dans sa longue captivité, il n'avait guère eu le loisir de reprendre le jeu de l'escrime, son jeu favori. Du jour où d'Artagnan s'était vu forcé, par ordre de Louvois, de le conduire d'abord à Pierre-Encise, et de là à Pignerol, même dans le temps de son exil à Amboise, Lauzun avait fort négligé cet exercice.

Cependant, il avait donné parole à M. d'Alluye, aussi le carrosse l'entraîna-t-il bientôt avec Barailles sur la route de Vincennes.

Si le mouvement perpétuel rencontre aujourd'hui même de nombreux contradicteurs, si la fidélité ne voit brûler à son autel qu'un maigre encens, si l'on ne croit plus aux Frontins dorés et titrés, grâce au ciel on n'eût point douté de toutes ces choses-là en voyant Barailles.

Attaché depuis longtemps à Lauzun, le pauvre homme menait une vie de coureur acharné ; toujours en route de Paris à Versailles, de Choisy à Pignerol, durant sa prison ; de Paris à Amboise, durant l'exil, c'était lui qui s'était vu chargé de rendre compte des travaux de l'hôtel au maître absent ; il avait surveillé les réparations, dirigé l'important ouvrage de l'escalier dérobé, approprié les dégagements intérieurs aux goûts particuliers du comte, pratiqué des couloirs et fait peindre même dans la salle à manger deux vues de Pignerol, destinées à rappeler à Lauzun des souvenirs très philosophiques. Il avait eu recours à l'érudition coquette de la Comtesse de Quintin pour meubler les chambres avec splendeur, madame de Quintin étant une manière de précieuse, galante, spirituelle et de grand goût. L'infortuné Barailles

s'était tué à toutes ces courses, il se ruinait en déplacements, et ne se doutait guère que, pour faire une fin, il deviendrait sur la fin de ses jours maître d'hôtel de Monsieur, frère du roi.

D'abord Mademoiselle l'avait pris à son service, comme tous les autres gens de Lauzun, à la suite de sa disgrâce, mais son amour pour son maître l'avait emporté : dès qu'il l'avait su à Pignerol, il était venu s'y constituer prisonnier.

Barailles et Lauzun roulaient donc sur les moelleux coussins de ce carrosse qui cheminait, nous l'avons dit, vers Vincennes. Le temps était charmant pour une rencontre à l'épée, de légers nuages amortissaient par instants l'éclat du soleil. Depuis un quart d'heure le comte paraissait rêveur et soucieux.

— Je gage, dit Barailles, que monsieur le comte songe en ce moment aux suites de sa comédie ! Quelle rentrée, bon Dieu et comme on va gloser à Saint-Germain ! Monsieur le comte ne trouve-t-il pas qu'il a peut-être poussé un peu loin la plaisanterie ?

Lauwin, pour toute réponse, siffla entre ses dents un air de chasse.

— Tout de même, reprit Barailles, ce M. d'Alluye est un grand sec qui me revient peu. Il est bien capable, de l'humeur dont je le soupçonne, d'avoir amené avec lui sur le pré quelque second qui va me faire un méchant parti. Si vous le trouvez bon, monsieur, je me contenterai de faire le guet ; le marquis de Camardon et M. de Seignelay ont croisé l'épée avant-hier, et, une minute plus tard, ils étaient pris tous deux dans la nasse de la maréchausée comme des goujons… Mais qu'a donc monsieur le comte ? ajouta Barailles, sa préoccupation n'est pas naturelle. À quoi songe-t-il ? Voudrait-il par hasard révoquer son confident ?

— Pas le moins du monde, mon cher Barailles, répondit Lauzun sur un ton de plaisanterie presque contraint, je songeais.

— À madame de Monaco, ou à madame d'Alluye ? Voyons, à moins que cette divine mademoiselle de Retz…

— Tu n'y es pas, Barailles, je songeais… à un fantôme…

— Cette fois, j'y suis… C'est l'homme de Pignerol !…

— Précisément.

— Eh quoi ! monsieur le comte, cette figure longue, sinistre, ce front couronné d'une balafre ?… Votre fantôme n'est pas beau.

— Tu as raison, c'est le diable peut-être… ou l'un de mes créanciers, reprit Lauzun avec enjouement. Cependant rappelle-toi les paroles de ce personnage singulier quand nous sortîmes tons deux de Pignerol. Tu sais que le pont-levis à peine baissé…

— Il s'approcha de notre équipage, c'est vrai. Je le vois encore, il avait l'air d'un prophète. Les cheveux hérissés, la barbe inculte, il se pencha à la portière du carrosse et vous jeta quelques mots qu'il me fut impossible de recueillir… Il prenait mal son temps, nous étions pressés, car nous sortions de prison.

— Oui, mais cette nuit même… cette nuit… au bout de ce corridor… Il m'a répété juste dans mon hôtel ce qu'il m'avait dit là-bas ; que je trouvasse bon qu'il s'invitât désormais à toutes mes fêtes ; qu'il avait l'œil sur moi, et que cet œil ne me quitterait plus à dater de ma rentrée dans Paris.

— Voilà, par ma foi, un homme sans gêne, poursuivit Barailles ; est-il seulement de noblesse pour oser parler de la sorte à monsieur le comte ? J'ai ouï conter à M. de Coylin qu'il n'avait parlé qu'une fois dans sa vie à un fantôme, mais qu'à son air seul il avait bien vu que ce n'était pas là un spectre de robe ou un maltôtier, il portait son écusson d'armes au beau milieu de la poitrine, et saluait poliment… pour un fantôme.

— Celui-ci, Barailles, n'est pas un spectre ordinaire. Il m'a laissé une Bible, tu le sais, et c'est à coup sûr une ombre qui lit ses Heures…

— Quelque pauvre moine de la terre sainte, qui compte sur votre appui près de Mademoiselle. Comment vous, monsieur le comte, vous pourriez donner quelque attention…

— Écoute donc, si j'allais ne pas être heureux dans cette rencontre ! Sais-tu bien que de longtemps…

— Vous n'avez tenu une épée ? Parbleu ! monsieur le comte, je ne voudrais pas être au bout de la vôtre !

— Tu me flattes, je le crains bien, mon cher Barailles.

— Du tout ; je me souviens seulement que lorsque vous étiez capitaine des gardes du corps de Sa Majesté, vous vous battiez pour Branchette, une fille à madame de Brancas, et que vous blessâtes fort joliment le duc de Candale.

— C'est vrai, à telle enseigne que j'eus mon épée faussée et que j'en fis cadeau au comte de Guiche.

— Après cela, monsieur le comte, je ne veux pas, vous le concevez, me souvenir que vous eûtes noise à deux reprises avec le chevalier de Grammont, et que la Feuillade et Cavoie vous offrirent à souper le même soir. Vous fîtes honneur au souper comme au duel.

— Tu as une mémoire trop flatteuse pour moi, Barailles, Pour MM. de Vardes, de Longueville et de Vau, je n'en parle pas. Quant au chevalier Grippe-Sou, comme il est encore exilé, il ne pourrait venir témoigner de votre adresse. Vous l'avez guéri de l'envie de défendre madame de Montespan.

— Laisse-moi, Barailles, laisse-moi, tu me fais assister de mon vivant à mon oraison funèbre ! interrompit Lauzun avec un sourire de triomphe.

— Et maintenant, continua Barailles, si monsieur le comte redoute l'épée de M. d'Alluye…

La conversation fut interrompue, nos deux personnages venant d'atteindre Vincennes… Lauzun sauta à terre lestement, s'enfonça dans le bois avec Barailles, et se hâta de se rendre au lieu indiqué, qui était l'Étoile du carré vert.

Tout en marchant dans cette direction, Lauzun se demandait quels pouvaient être les témoins choisis par son adversaire. Redoutant un éclat, il n'amenait que Barailles.

Il ne tarda pas à entrevoir dans la feuillée deux hommes qui marchaient en se parlant d'un air d'admiration ; l'un était Roquelaure, l'autre le prince de Monaco. Lauzun réprima un sourire.

Àquelques pas de là, M. d'Alluye, le front appuyé sur sa main, semblait rêver ; quand Lauzun parut, il se leva précipitamment.

Le duc de Roquelaure et le prince de Monaco examinaient Lauzun dans un silence recueilli, mais où l'ironie se faisait jour. Ils étaient deux, et Lauzun n'avait qu'un témoin.

L'échange malicieux de leurs regards fut loin d'échapper au comte, qui reprit aussitôt :

— Pardonnez-moi, monsieur de Roquelaure, de n'avoir point amené avec moi un maréchal de France, comme M. d'Humières, pour que les choses fussent égales. Je n'ai, continua-t-il en montrant Barailles, que ce brave officier qui m'a suivi dans ma disgrâce. Monsieur le duc et monsieur le prince m'excuseront.

Roquelaure se pencha à l'oreille du prince de Monaco, et lui dit :

— Vous le voyez, c'est un homme en pleine disgrâce. Nous amener ici un simple officier, un gaillard sorti franchement de Pignerol. Ah ! il a affaire à un rude jouteur, et je tremble pour le sang des Pégullin !

Tome 2 · 09

M. d'Alluye avait mis son habit bas, Lauzun en fit autant, il avait à sa chemise un diamant de la plus belle eau.

Les chuchotements de Roquelaure et de Monaco l'avaient piqué, une noble fureur brillait dans ses yeux, mais trop courtisan pour ne pas cacher son dépit, il fit un pas vers le duc de Roquelaure.

— Mon cher maréchal, lui dit-il à voix basse, j'ai un service à réclamer de votre obligeance.

— Lequel, monsieur le comte ? demanda Roquelaure d'un ton de déférence hypocrite.

— Mon cher maréchal, reprit Lauzun, c'est un service bien simple.

— Parlez, oh ! parlez, je suis à vos ordres, continua Roquelaure en s'inclinant.

— Voici de quoi il s'agit. J'ignore l'issue de cette rencontre, maréchal, et je dois, vous le concevez, prendre avant tout mes précautions.

— C'est trop juste.

— Je sais à l'avance que je vais avoir affaire en vous à un homme d'honneur.

— Comment donc !

— Mon cher maréchal, continua Lauzun sur le même ton sérieux, je n'ai jamais cru un seul mot des méchancetés qu'on débite de vous.

— Ah ! monsieur le comte…

— Non, vrai ; je vous tiens, au contraire de ce qui se dit, pour brave.

Roquelaure se mordit les lèvres…

— Voici quelques papiers concernant madame la princesse de Monaco. Jurez-moi qu'en cas de malheur…

— Je les lui remettrai. Comment donc ! cela est tout simple. Seulement, monsieur le comte, est-ce à elle ou à son mari ?

— À elle ou à son mari, mon cher Roquelaure. C'est à votre choix ; voilà qui est chose entendue.

Et Lauzun réprima un léger sourire d'ironie… Roquelaure prit le paquet et le serra avec soin dans sa poitrine sous son cordon. Cela fait, il reboutonna son pourpoint, et jeta en passant quelques paroles d'encouragement à M. d'Alluye.

— Le comte a peur, lui dit-il, et la preuve, c'est qu'il me confie déjà ses dernières volontés.

Lauzun, pendant ce temps, avait abordé le prince de Monaco.

— Ma conduite envers vous est impardonnable, je le sais. monsieur le prince, il vous appartient de m'en punir en me prouvant à quel point vous êtes généreux.

— Comment cela ?

— Voici des papiers qui intéressent madame de Roquelaure, quelle que soit la suite de ce duel, jurez-moi… Et surtout le plus grand secret…

— Peste ! murmura le prince de Monaco à part lui, ce pauvre Roquelaure !

— Ce pauvre Monaco ! pensait également le maréchal.

— Messieurs, nous vous attendons, dit Barailles aux deux témoins.

— Nous sommes à vos ordres, monsieur, reprirent Monaco et Roquelaure.

Au premier croisement d'épée, M. d'Alluye porta un coup terrible à Lauzun qui le para. Barailles sentit un froid inconnu lui courir par tout le corps.

Roquelaure se tenait derrière le marquis, et lui répétait :

— Je vous conjure de me croire, monsieur le marquis, c'est un homme qui s'est rouillé complétement à Pignerol.

Ces paroles traîtresses encouragèrent d'Alluye, il fondit sur le comte avec une nouvelle impétuosité. Lauzun l'attendait, il tendit le fer, mais ce fer se rompit contre un désarmement vigoureux. L'épée du comte vola à trois pas.

M. d'Alluye dissimula la joie de ce triomphe mais Roquelaure et Monaco laissèrent échapper un geste de satisfaction.

Barailles était accouru près de Lauzun, mais Barailles ne se souciait guère de lui prêter son épée…

Lauzun n'osait ramasser la sienne, il éprouva pour une seconde un embarras qui le fit pâlir…

Le carré où la rencontre avait lieu débouchait sur quatre routes ; tout d'un coup Lauzun vit venir à lui un homme qu'il ne s'attendait guère à trouver au rendez-vous.

Ce singulier personnage portait un feutre gris qui lui couvrait à demi les yeux, il était enveloppé d'un manteau sombre. S'élançant du sein des broussailles, il présenta à Lauzun sa propre épée.

— Encore lui ! murmura Lauzun en le regardant sous son chapeau, encore lui !… Je vous remercie, monsieur, continua-t-il avec assurance.

Il n'hésita pas et il prit l'épée.

Cette fois M. d'Alluye rompit le premier, car dans les mains de Lauzun le glaive de l'inconnu rayonna comme l'éclair.

Lauzun attira le marquis dans un cercle d'épée éblouissant, il le fascina, et il le blessa rapidement au bras droit.

— Bien touché, monsieur le comte, murmura Barailles, mais où donc est cet homme ?...

Tous deux cherchèrent en vain l'inconnu, il avait fui.

— Monsieur le marquis, dit Lauzun à d'Alluye, excusez-moi, je me sers de l'épée des autres.

— Je serai toujours à vos ordres, monsieur le comte, reprit froidement M. d'Alluye.

— C'est moi qui suis aux vôtres, monsieur, objecta Lauzun, voulez-vous recommencer ?

Le duc de Roquelaure et le prince de Monaco intervinrent.

— Êtes-vous fou, marquis, dit tout bas Roquelaure à d'Alluye, et n'avez-vous pas su que madame Voisin, la fameuse devineresse, vendait, il n'y a pas encore deux ans, des épées enchantées aux badauds et aux bourgeois ? C'est avec une de ces épées que le comte vous aura sans doute touché, et cet inconnu qui lui est venu en aide si à propos... Rassurez-vous, vous prendrez votre revanche.

— Holà, hé ! monsieur de Lauzun, ajoutèrent à la fois Monaco et Roquelaure, là... qu'avez-vous donc à remonter si vite dans votre carrosse ? La maréchaussée de Paris est-elle à vos trousses ? Monsieur le comte, vous oubliez votre dépôt.

— Quel dépôt, messieurs ? demanda Lauzun avec un rire sarcastique, en levant les mantelets de sa voiture.

— Eh parbleu ! ces lettres que vous nous avez confiées.

— Ces lettres, reprit Lauzun, elles sont à leur adresse, voyez plutôt.

Et sur un geste rapide du comte, son cocher toucha, laissant les acteurs de cette scène interroger vainement Barailles à qui Lauzun avait recommandé à tout prix de lui trouver l'homme qui l'avait si inopinément secouru.

— Monsieur Barailles, lui demanda Roquelaure, vous devez avoir les secrets de votre maître. Que contiennent ces papiers ?

— Du diable si je le sais ! répondit Barailles en grommelant.

— C'est peut-être de la poudre… insinua le prince de Monaco effrayé, je me suis toujours défié de ce Lauzun.

— Vous pourriez penser ?

— Tout, monsieur le duc de Roquelaure. Ah ! si je pouvais seulement le prendre un jour au passage dans mes États ! Il se sera entendu avec l'homme à l'épée, c'est sûr. Ne nous disiez-vous pas vous-même tout à l'heure que pour deux louis cette fameuse la Voisin ?…

— Pour cela, c'est vrai, à telles enseignes que je suis allé un jour chez elle, le visage dans mon manteau, acheter pour mon compte une de ces épées merveilleuses…

— Et vous avez blessé votre adversaire ?

— Non… j'ai préféré ne pas m'en servir, je ne me suis point battu. Mais où donc est Barailles ? demanda Roquelaure, où a-t-il couru ?

— Il cherche sans doute le mystérieux témoin de M. de Lauzun, répondit M. d'Alluye. Voyez plutôt… là… de ce côté…

Barailles avait ramassé en effet l'épée de son maître, et l'avait jointe sous son bras à celle de l'inconnu.

Pendant qu'il s'évertuait à battre dans tous les sens chaque allée voisine du terrain, le duc de Roquelaure et le prince de Monaco prirent chacun un sentier opposé, tous deux se demandant ce que pouvaient contenir ces papiers intéressants remis par Lauzun.

— Bast ! se dit Roquelaure, le prince de Monaco ne peut savoir si j'ouvre ici les lettres de sa femme.

— Ce pauvre Roquelaure ! murmura à part lui le prince de Monaco, il ignore sans doute que je tiens là les lettres de la maréchale.

Une curiosité maligne les portant tous deux à rompre le cachet de ces dépêches, ils s'enfoncèrent dans le bois pendant que M. d'Alluye, légèrement blessé, donnait des ordres à ses gens pour son carrosse.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que le prince de Monaco et le duc de Roquelaure revenaient chacun d'un air furieux.

Tous deux, les lèvres pales, contractées par la colère, essayèrent, en se rencontrant, un sourire qui avorta.

— C'est une indignité ! dit tout bas le prince de Monaco à Roquelaure.

— C'est une infamie ! répondit sur le même ton Roquelaure au prince de Monaco.

— Maréchal, continua le prince en regardant fixement Roquelaure, savez-vous bien que M. de Lauzun joue là un jeu à le faire remettre à la Bastille ?

— À se faire tuer par moi sans pitié, reprit Roquelaure. Je vous donne en cent à deviner le dépôt…

— Moi en mille. C'est un serpent !

— Il paraît que vous voilà comme moi, il vous a donc remis…

— Eh parbleu ! reprit Roquelaure, il m'a remis les lettres de ma femme ! Elles étaient sous votre adresse.

— C'est comme moi, les lettres de la mienne qui se trouvaient sous la votre ! Il nous a joués, répéta le prince de Monaco en frappant du pied. Oh ! mais je me vengerai !

— Nous nous vengerons de concert, reprit Roquelaure.

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure.

— À la bonne heure, au moins, car nous voici tous deux plus blessés que ce brave marquis auquel, grâce à Lauzun, nous donnons si peu d'attention et qui nous fait signe de remonter dans son carrosse.

Et tous deux serrant précipitamment entre leurs doigts les papiers que leur avait remis le comte, allaient rejoindre le marquis, quand un objet de couleur sombre, demeuré à terre près de la place où Lauzun avait jeté son habit, vint frapper les regards de Roquelaure.

— C'était le carnet de M. de Lauzun tombé dans l'herbe touffue.

— Vivat ! s'écria Roquelaure après avoir fouillé précipitamment les poches du carnet, nous aurons notre revanche.

Barailles était loin, et il ne put voir le sourire ou plutôt la grimace de joie qui éclaira la physionomie de Roquelaure. M. de Monaco et le duc remontèrent dans le carrosse du marquis.

Tome 2 · 10

Deux jours après, Barailles, accompagné du maître d'hôtel de Lauzun, préparait, dans l'un des petits boudoirs du comte, une collation appé-

tissante. Le vin d'Espagne et le vin des Canaries reposaient dans de larges seaux d'argent ; les pièces froides abondaient, et cependant il n'y avait que deux couverts.

Qui donc M. de Lauzun attend-il ? pensa le digne officier. Ce ne peut être Mademoiselle, car elle est malade au Luxembourg. Son neveu Riom ? il est à cette heure-ci en Touraine… Madame d'Alluye ? son mari la tient en cage. Obéissons toujours et dépêchons ; aussi bien, il est midi…

En vertu de cette heure assez raisonnable, Barailles pénétra dans la chambre à coucher de son maître ; les rideaux du lit étaient encore fermés.

— Qui va là ? demanda Lauzun d'une voix ferme.

— Moi, monsieur le comte ; moi, votre coureur ordinaire moi que vous avez envoyé hier chez Monsieur à Saint-Cloud, et avant-hier chez le prince de Savoie à Fontainebleau moi, votre télégraphe, à qui vous transmettez vos ordres par écrit, car, depuis votre duel, je n'ai pu encore vous approcher.

— C'est vrai, digne ami, eh bien, qu'as-tu su de nouveau ? As-tu remis d'abord son épée à ce gentilhomme ? l'as-tu retrouvé ? voyons, parle. J'ai joué un jeu d'enfer ces deux jours-ci chez le président Robert et madame de Cœuvres… c'est à peine si je puis m'occuper de mes affaires. Cette pauvre marquise d'Alluye m'en veut mal de mort, je le crains bien.

— Monsieur le comte, dit Barailles d'un ton sérieux, permettez-moi d'abord de vous remercier de mon rôle de témoin ; ce n'est pas pour me flatter, j'y ai eu quelque agrément.

— Comment cela ?

— Vous vous souvenez que sans vous inquiéter en rien de moi, vous m'aviez laissé au milieu du bois avec votre épée et celle de votre

homme ?…

— C'est vrai, j'avais mes raisons, je te les dirai.

— Mes deux épées sous le bras, j'allais donc battant chaque buisson de la forêt pour découvrir le quidam, lorsque tout d'un coup je me trouve devant deux gardes.

— Deux gardes du bois ? après…

— Deux gardes de la prévôté, rien que cela ! Ces gens m'interrogent, ils me demandent d'où je viens. Mon premier mouvement fut de cacher les deux épées. mon second de me réclamer du prince de Monaco et de M. de Roquelaure.

— Te recommander d'eux, ah ! Barailles, quelle imprudence ! autant valait pour toi en ce moment te recommander du diable !

— C'est ce que je compris, monsieur, en voyant la mine furibonde des deux personnages. Tous deux sortaient alors d'une allée directement opposée. Que leur aviez-vous fait ? je l'ignore, mais ils paraissaient vouloir me manger. Le duc de Roquelaure, surtout, qui, vous le savez, n'est pas beau, la colère le rendait encore plus laid. Pour M. le prince de Monaco, il était pourpre. Ils m'ont tourné le dos rien qu'en me voyant, et se sont abordés tous deux avec une mutuelle fureur.

Lauzun éclata de rire.

— Je le crois bien, reprit-il. Alors, qu'as-tu fait ?

— Eh parbleu, les gardes de la prévôté m'ont emmené, et je n'ai pu savoir la suite de leur conversation, à mon grand regret. J'ai attendri les gardes de la prévôté avec une chopine. Aidé par eux, j'espérais trouver notre mystérieux second de Pignerol ; mais il m'a fallu y renoncer. Pour comble de malheur, je m'en vais hier à l'Arsenal, et qu'est-ce que je rencontre sur l'esplanade ? monsieur le duc de Roquelaure et le prince de Monaco. Ils ne se quittent plus ; ils se prennent la

main, ils lèvent les yeux au ciel. À mon seul aspect, ils ont froncé le sourcil. Enfin, monsieur le comte, vous me croirez si vous voulez, ces deux hommes-là sont vos ennemis ; et tenez, pas plus tard que ce matin, le duc de Roquelaure a passé deux fois en chaise devant votre hôtel, en regardant vos fenêtres.

— Tu m'en fais souvenir, parbleu ! je l'attends déjeuner.

— Quoi ! ce serait pour lui que vous m'auriez commandé ce fin repas ?

— Pour lui-même, cher Barailles. Je lui ai écrit hier : ne faut-il pas bien que je jouisse de mon triomphe !

— De quel triomphe voulez-vous parler ?

— Du mien, Barailles, du mien, ou plutôt de ma vengeance, dit Lauzun. Tu n'ignores pas que malgré sa laideur, le duc de Roquelaure ose aimer la jolie marquise d'Alluye ; il la poursuit, la chansonne, en un mot, il finira par l'ennuyer tellement, qu'elle retournera dans sa Touraine. Cest à lui, d'ailleurs, que je dois cette belle rencontre avec monsieur d'Alluye.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher Barailles, j'avais sur le cœur les méchancetés du petit homme à mon bal ; mais comme j'avais affaire à monsieur d'Alluye, et que Roquelaure était à l'abri de mon épée, j'ai voulu du moins lui jouer un tour cette fois-ci.

— Expliquez-vous.

— Du tout, je préfère te laisser le plaisir de la surprise. Contente-toi de savoir que j'ai réglé moi-même le programme de cette journée ; aide-moi donc seulement. À la fin de ce déjeuner, Grammont et de Guiche viendront peut-être ; tu les introduiras, je compte sur toi.

Lauzun achevait à peine ces mots, quand un coup assez brusque retentit à la porte de la chambre à coucher ; une voix nasillarde semblait élever en même temps son diapason ordinaire et chercher querelle aux valets du comte.

— Allons donc, ne me reconnaissez-vous pas ? Çà, qu'on m'annonce vite, je suis pressé. Votre maître pense-t-il me faire faire ici le pied de grue ?

— La voix de Roquelaure ! dit Lauzun, allons vite, mon cher Barailles ! Habille-moi, pommade-moi, et tire surtout mes rideaux.

Barailles obéit ; grâce à lui, il fit jour enfin dans cette chambre où le duc de Roquelaure entra bientôt d'un air assuré. Il était vêtu fort richement et ressemblait presque à un petit-maître ; ses canons et ses broderies surprirent Lauzun. Le sourire narquois du petit homme le déconcertait. Roquelaure lui fit en entrant une foule de politesses.

— Cela est étrange, murmura Lauzun, je m'attendais à le trouver furieux.

— Mon cher comte, reprit Roquelaure, vous m'avez invité à déjeuner, je suis prêt, j'ai un appétit d'enfer.

— Pourtant aujourd'hui vous n'êtes point allé, que je sache, vous promener à Vincennes, mon cher maréchal ? demanda Lauzun ironiquement.

— Non, mais je me suis promené avec mon ami le prince de Monaco, mon cher comte ; c'est un homme d'or, et, qui plus est, un de vos amis, j'en réponds.

Lauzun tomba de son haut.

Roquelaure continua :

— Mon Dieu que votre chambre est d'un goût relevé, mon cher comte, que cette ruelle est bien tendue ! Au sortir de Pignerol, ce sont

là des féeries qui nous surprennent. Ah çà, je vous en conjure, vous déjeunerez avec moi en robe de chambre. Ce n'est pas avec un ancien ami… car je suis le votre, oh ! oui, et je ne le cède en rien pour ceci au prince de Monaco…

— Ma foi, pensa Lauzun, à la bonne heure ; il prend bien les choses, celui-ci. Mais jouons serré, c'est un fin renard.

Tous deux passèrent alors dans la pièce où était servi le déjeuner. Il n'y fut question entre eux que des bruits de. la cour et de la ville, pas un mot des lettres de la maréchale et de la princesse ; cette fois Lauzun commençait à se trouver sur les épines.

Il voulait mystifier Roquelaure, était-ce donc le duc qui allait le mystifier ?

La position de Lauzun se compliquait : il avait reçu la veille de la maréchale et de la princesse un billet conçu à peu près dans les mêmes termes ; on y faisait appel à sa générosité de gentilhomme, on lui réclamait une correspondance qui pouvait compromettre ses deux auteurs. La princesse de Monaco avait été distinguée par Louis XIV, madame de Roquelaure avait autour d'elle des parents peu enclins à l'indulgence. Lauzun avait promis à ces deux dames de faire une chose qui n'était déjà plus en son pouvoir ; l'heure pressait, toutes deux devaient venir le relancer.

Roquelaure ne cessait de vanter le vin de Lauzun.

— Tudieu ! mon cher comte, que ce vin a dû vous sembler meilleur après votre coup d'épée de Vincennes ! Je n'ai soufflé mot à qui que ce soit de la promenade en question, mais on vous vante partout. Quel modèle accompli de toutes les grâces ! me disait encore hier madame la maréchale de Roquelaure. Quel ami vous avez là, reprenait la princesse de Monaco en s'adressant à son mari.

— Vous avez donc bien voulu, demanda Lauzun, remettre au prince le dépôt dont je vous avais chargé ?

— Certainement, comme il m'a remis celui qui me concerne. Je ne l'ai point ouvert, il revient de droit à madame de Roquelaure. Et tenez, mon cher comte, je les ai là tous deux, le prince de Monaco m'ayant prié de donner à ces dames ce qui leur revenait de droit.

— Ainsi, vous vous êtes chargé…

— De remplir vos intentions, comment donc ! ajouta Roquelaure en se levant ; tenez, c'est comme ce carnet que je compte, si vous le permettez, porter des à présent à madame d'Alluye.

— Madame d'Alluye… ce carnet ? balbutia Lauzun devenu pâle ; ce carnet est le mien, monsieur de Roquelaure, vous allez me le rendre, sinon…

— Sinon, vous vous battrez avec moi, monsieur le comte, n'est-il pas vrai, c'est cela que vous voulez ? demanda Roguelaure en ricanant ; mais il n'y a à ceci qu'une petite difficulté : je ne me bats jamais avec mes amis, mes bons amis… ajouta le duc en appuyant sur le mot.

— Monsieur le maréchal, ne me forcez pas à oublier…

— Le respect que vous me devez ? Je vous en dispense, monsieur le comte ; seulement, je vous le répète, vous n'aurez pas ce carnet, vous ne l'aurez pas tant que j'aurai un souffle de vie.

Roquelaure s'était dressé comme un coq sur la pointe de ses ergots, le comte sourit de pitié.

Lauzun venait de réfléchir que la raillerie seule pouvait triompher de cet étrange adversaire, en voyant arriver Grammont et de Guiche ; il se résolut donc à ne pas marchander le maréchal.

— Venez donc, messieurs, leur cria-t-il du plus loin qu'il les aperçut, venez que je vous présente le héros, le vainqueur du jour, l'immortel M. de Roquelaure ! C'est mal à vous d'arriver si tard à ce déjeuner que je vous donnais à son honneur ! Il y a deux jours, il s'est battu à Vincennes avec M. d'Alluye.

De Guiche et Grammont se regardèrent stupéfaits. Roquelaure crut rêver.

— Mon cher Roquelaure, continua Lauzun en se tournant tout d'un coup vers lui et en lui pressant la main, combien je vous remercie. Se battre pour un motif si beau, si noble, si glorieux ! Car, vous ne le savez peut-être pas, messieurs, il ne vous l'aura point dit, c'était pour reprendre une correspondance amoureuse que M. de Roquelaure a mis l'épée à la main. Ah ! il ne souffre pas qu'on le mystifie, le cher maréchal, il est ferme sur ses arçons ; aussi devions-nous faire violence à sa modestie. J'ai prévenu de sa belle conduite les personnes intéressées : madame de Monaco, sa conseillère favorite ; la maréchale elle-même… Ah ! elles vont venir, vous leur parlerez, sans compter qu'il va se voir inondé de cartes, de sonnets, de lettres flatteuses. Pour le tribunal des maréchaux de France, il ne le craint pas, il en est…

— Monsieur de Lauzun, murmura Roquelaure les dents serrées par la rage.

— Vous le voyez, poursuivit le comte, il est courroucé, furieux, parce que je lui rends justice. Viens à mon aide, Grammont, et fais-lui comprendre qu'après un pareil exploit…

Mais voici du monde, un bruit de voitures dans la cour… nous sommes en force cette fois… il ne peut nous échapper. Que vois-je, ajouta Lauzun étonné lui-même, la jolie marquise d'Alluye entre mesdames de Monaco et de Roquelaure ! Ce sont les ambassadrices des plus charmantes femmes de la cour, elles viennent sans doute complimenter notre vainqueur.

Lauzun descendit quelques marches sur l'escalier, madame d'Alluye, pâle et tremblante, essaya de le féliciter lui-même de l'heureuse issue de ce duel. Son mari, par ordre du roi, venait de rejoindre à l'instant même son gouvernement de Touraine. Il l'avait placée sous la tutelle de l'une de ses tantes.

— Vous vous méprenez, ma chère marquise, répondit Lauzun élevant exprès la voix, ce n'est pas moi, c'est M. de Roquelaure qu'il vous faut remercier.

— M. de Roquelaure ? demanda madame d'Alluye, en cachant assez mal sa répugnance.

— Mon mari ? reprit la maréchale étonnée. Il ne s'agit pas de M. de Roquelaure, ajouta la maréchale à voix basse, il s'agit de mes lettres, monsieur de Lauzun !

— Vous m'ayez promis de me restituer ma correspondance, dit à l'oreille du comte la princesse de Monaco, songez-y.

— Encore une fois, mesdames, je ne suis pour rien dans tout ceci, adressez-vous à M. de Roquelaure.

— Raillez-vous ?

— Pas le moins du monde. Allons, maréchal, ajouta Lauzun en s'avançant vers Roquelaure, recevez de pied ferme des félicitations qui vous sont dues. Madame la marquise, poursuivit-il en s'adressant à madame d'Alluye, M. le maréchal a pris ma place ; oh ! il l'a voulu, et j'ai dû le laisser faire. Il vous aime tant !

— Comment ! vous, monsieur de Roquelaure ? reprit à voix basse la jolie marquise.

— Qu'y a-t-il donc entre vous et madame ? demanda la maréchale à son mari en survenant d'un air piqué.

— Rien… absolument rien, madame ; une plaisanterie de M. de Lauzun.

— Une action sublime, admirable, madame la maréchale, reprit le comte avec feu ; il ne vous la dira pas, mais moi je la sais, je l'ai vue, je la proclame ! Oui, de Guiche, Grammont ni moi n'en ferions jamais une pareille ! M. de Roquelaure s'est battu, battu pour trois femmes, entendez-vous ?

— Pour trois femmes ! qu'entends-je ! s'écria la maréchale.

— Rassurez-vous, madame la maréchale, vous en êtes… Je n'en veux pour preuve que les trophées que M. de Roquelaure porte là sur sa poitrine. Écartez un peu ce brillant pourpoint, madame la princesse, vous y trouverez vos lettres nouées d'un ruban de satin bleu ; les vôtres, maréchale, ont, je crois, pour scel un ruban vert. Quant à vous, madame la marquise, vous reconnaîtrez votre carnet, un carnet perdu ou volé ; mais que vous n'en devez pas moins à l'exquise sollicitude de M. de Roquelaure !

Le signal de l'assaut une fois donné, le malheureux maréchal se vit investi par six mains alertes, six mains féminines, qui firent prestement sauter les boutons de son justaucorps. Grammont et de Guiche se tenaient les côtes de rire, car Lauzun leur avait fait part de sa moquerie, et Roquelaure, ainsi affublé des plumes du paon, les divertissait.

La maréchale de Roquelaure était la plus forte en ce beau siège, pendant lequel son mari se démenait ni plus ni moins qu'un diable dans un bénitier. Roquelaure était avare, et la seule crainte de voir mettre en pièces son habit brodé le retint.

Toutefois, le maréchal n'était pas homme à laisser échapper l'occasion des représailles.

Quand madame d'Alluye eut reconquis le carnet du comte, il sourit et résolut de profiter du moins des apparences du triomphe.

— Madame la marquise me récompensera-t-elle bientôt ? lui demanda-t-il ; j'espère qu'elle me permettra de conserver toujours auprès d'elle le rôle de M. de Lauzun.

La marquise se mordit les lèvres.

— Eh bien, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, vous rentrez dans votre bien, madame la maréchale, convenez qu'il n'y a que moi pour les recouvrements onéreux ? Si ce n'était pas une besogne trop rude, je réclamerais l'honneur de me charger de vos affaires.

Se levant ensuite et saluant M. de Lauzun :

— La plaisanterie est parfaite, monsieur le comte, ajouta-t-il à voix basse ; je vais de ce pas la raconter à Mademoiselle. Vous n'eussiez pas mieux fait, sur l'honneur, il y a dix ans.

Et il sortit après ce sarcasme.

Tome 2 · 11

Il est nécessaire de dire ici quelques mots de la demeure nouvelle choisie par Lauzun, bien que dans le cours de l'histoire précédente (celle de Charles Gruyn), nos lecteurs aient déjà fait connaissance avec elle.

Ce fut du cordonnier Féret que le comte acheta cet hôtel abandonné ; le contrat de vente ne laisse à cet égard aucun doute.

Mademoiselle habitait à cette époque le Luxembourg.

Maîtresse d'une fortune énorme, Mademoiselle était déjà dans un âge assez avancé, elle avait créé Lauzun d'un seul souffle d'elle, et le

connaissait de longue main. Elle l'avait suivi tour à tour dans ses phases galantes avec madame de Monaco, alors que celle-ci se trouvait aimée du roi, et même plus tard de Monsieur ; elle n'ignorait pas ses intrigues couvertes, ses raccommodements et ses bouderies anciennes avec madame de Montespan d'accord avec le roi, elle l'avait fait riche, envié, mais elle en avait fait aussi un fantôme de mari sur lequel neuf ans d'exil et de prison avaient passé. Elle avait demandé à genoux son hymen à Louis XIV, mais cet hymen à peine achevé, couronné par une sanction secrète, Mademoiselle n'avait pas tardé à se repentir de sa chaîne tout en aimant encore l'ingrat qui la lui faisait porter. Elle savait par cœur ses ennemis et ses amis ; elle ne l'avait point perdu de vue durant sa prison, les jambes goutteuses de Barailles et ses cheveux gris en faisaient foi. Rentré à Paris, à sa seule considération, Lauzun, elle l'espérait, n'allait pas manquer de se loger près du Luxembourg ; il n'en fut rien. Mademoiselle, dès le premier jour, s'était montrée mécontente du choix de l'Île Saint-Louis. Aux reproches qu'elle lui adressait, Lauzun répondit que, comme la princesse n'avait pas eu l'attention de lui faire préparer un hôtel digne de lui, il avait bien fallu acheter une habitation quelconque.

Il insinua également qu'il avait choisi l'Île Notre-Dame pour résidence, afin d'être plus près de Choisy que la princesse habitait l'été.

Loin de se payer de pareilles raisons, Mademoiselle s'était montrée fort sensible à la conduite de Lauzun.

Elle ne tarda pas à savoir par ses espions ordinaires que si le comte avait acheté cet hôtel, c'était bien plutôt pour y mener la vie brillante et désordonnée qui semblait une nécessité de sa nature.

Une armée de valets campaient dans son vestibule, il avait des chevaux et des palefreniers de toute sorte.

Les plus rares peintures ornaient sa galerie, son chiffre avait détrôné bien vite celui de Gruyn, sa livrée et ses équipages faisaient mettre

aux fenêtres les naïfs bourgeois de l'île quand il passait.

Si le dehors de l'hôtel n'avait subi aucun changement, il devenait en revanche impossible de rien connaître aux distributions intérieures.

Des glaces, des jets d'eau, des serres ornées des fleurs les plus rares du tropique dénaturaient le local, et en faisaient une sorte d'Eldorado fabuleux.

Divers escaliers menaient aux appartements ; les boudoirs eux-mêmes possédaient plusieurs issues.

Àcertaines heures du jour, le son des musiques et des instruments récréait si bien l'ouïe des habitants du quartier, qu'il s'opérait dans les boutiques une véritable désertion.

Le jeu le plus effréné était devenu surtout l'occupation incessante du comte, auquel le prince Philippe de Savoie pouvait seul alors tenir tête. Heureux et beau joueur, Lauzun, qui eut toujours le rare mérite de prêter volontiers à ceux qu'il avait dépouillés, devait attirer bien vite dans sa maison un monde immense de joueurs. Depuis trois semaines qu'il était rentré dans Paris, ses tables dorées ne désemplissaient pas : le duc d'Orléans, chez qui Lauzun jouait autrefois, vint lui-même jouer chez lui.

Un simple étranger qui visiterait encore aujourd'hui l'hôtel délabré de Pimodan, pourrait aisément reconstruire dans son esprit le tableau de ces rares magnificences.

L'hôtel de l'Île était éloigné, bien que ce quartier possédât alors l'élite de la magistrature et même de la finance, il servait à merveille les projets et les idées de Lauzun.

Àl'heure où les citadins de ce faubourg se couchaient, le vaste salon allumait sa guirlande de girandoles.

De graves présidents, de légers marquis, de nobles dames venaient interroger en ce lieu la figure de l'ancien prisonnier de Pignerol, du compagnon de captivité du surintendant Fouquet.

On le retrouvait, à vrai dire, un peu changé.

Ceux qui le jalousaient, — et il y en avait encore bon nombre, — ne manquaient pas de lui tenir compte des moindres rides que le temps vainqueur avait imprimées à son visage ; ils se refusaient à croire qu'il pût plaire désormais vis-à-vis d'autres favoris ; ils se rappelaient son orgueil intraitable et ses folies.

D'autres, — et ceux-là l'admiraient de bonne foi, — le regardaient avec la curiosité qui s'attache à un acteur, ils l'examinaient dans cette reprise soudaine, épineuse, sa rentrée dans le beau monde. Pour un personnage qui n'avait selon eux d'autre mérite que celui de ne pas vouloir ressembler aux autres, Lauzun leur parut un homme encore capable de soutenir sa réputation. Semblable à certains arbres, revenait-il donc plus fort après s'être vu sapé dans sa base ? Ses qualités brillantes et ses somptueux défauts le serviraient-ils cette fois mieux que par le passé ? Remuant, ambitieux, se confinerait-il dans ces froides limites imposées par la rancune de Louis XIV ? Mènerait-il enfin une vie exemplaire avec sa femme ? Ou bien, emporté par sa fougue, étonnerait-il tout Paris du fracas de ses amours vaniteuses ?

Telles étaient les demandes que s'adressaient les plus désintéressés, mais tel était aussi le perpétuel sujet des craintes de Mademoiselle.

Retenue malade au Luxembourg longtemps avant l'arrivée de Lauzun, la princesse l'avait à peine entrevu ; mais, comme nous l'avons dit, elle avait des motifs assez plausibles pour le soupçonner d'indifférence.

Aussi ne manquait-elle pas de lui écrire chaque jour une longue lettre, que Lauzun appelait l'homélie de Mademoiselle. Ces lettres dé-

passaient Bourdaloue en fait de morale et d'épouvante ; elles menaçaient si haut et si fort, que le comte avait fini par s'en moquer.

Cependant Lauzun s'ennuyait dans sa nouvelle demeure, il y avait des instants où il se prenait à regretter Pignerol et ses murailles.

Ce qui ne pouvait manquer de l'entretenir dans ce marasme constant, c'était son divorce résolu avec la cour.

La cour, brillant théâtre, scène unique, splendide, au temps où vivait Lauzun. Il ne pensait pas sans un amer regret aux gazons royaux qu'il avait foulés, aux portes des salons toujours ouvertes devant lui, cet ambitieux déchu qui avait jeté jadis du pain aux cygnes de madame de Montespan, des poignées d'or aux laquais de Monsieur, des serments d'amour à tous les bosquets de Fontainebleau, de Saint-Germain, de Versailles ! Ces jardins, ces cours, ces balcons de marbre interdits à tout jamais, il les avait souvent revus dans ses rêves à Pignerol, à Amboise, à Pierre-Encise. C'était alors sa tâche, son œuvre favorite, que celle de régler le matin son visage et sa démarche, de plaire au souverain, de mirer sa broderie et son velours dans ces eaux limpides encadrées par les pelouses. En vérité, que lui importaient ces nouveaux murs, cet hôtel sans nom, cette résidence sans gloire ? Sa statue couchée à terre, on la remontait sur son piédestal, mais c'était pour la reléguer dans un coin du vieux Paris.

Lauzun ne pouvait se dissimuler qu'il avait toujours deux haines à combattre : celle du roi et celle de madame de Montespan. Il se souvenait des réconciliations menteuses qu'on lui avait fait tant de fois subir, depuis l'heure de son hymen jusqu'aux négociations dont la princesse tenait elle-même journal. La guerre contre le favori tombé, contre le cousin du roi continuait. Le cousin du roi ! que de larmes, d'angoisses, de froides humiliations ce titre si difficile à obtenir avait coûté à Mademoiselle, mais quelle dure captivité il avait aussi valu à Lauzun. Il est de ces hasards impitoyables qui brisent les courages les mieux trempés ; Lauzun, en touchant à Paris, avait entendu chanter

aux barrières une chanson injurieuse contre Mademoiselle ; cette chanson avait pour titre la Comtesse de Lauzun. Le comte frémissait à la seule idée qu'il pouvait se voir travesti en rimes quelque jour lui-même par un mousquetaire effronté comme de Vardes. À peine arrivé, il avait déjà rencontré le sourire moqueur de Roquelaure l'envie de Grammont, la compassion railleuse du maréchal d'Humières. Il ne lui manquait plus que de se trouver vis-à-vis de Louvois ou de madame de Montespan.

— Qu'ai-je donc fait au ciel, pensait-il, pour qu'il me réservât un pareil pardon de Sa Majesté ? me voici marqué, au front comme un arbre mort, je ne devrai plus me trouver sur le passage du roi. Le roi ! n'a-t-il pas donné déjà ma compagnie au duc de Luxembourg comme il avait fait mettre à l'encan mon gouvernement de Berri, malgré les prières de Colbert ? Je ne suis pour tous que M. de Montpensier, je ne suis plus le fier, le brillant Lauzun ! Voilà où devait me conduire cette ambition sans frein et sans bornes, hideuse maîtresse que j'ai appris à maudire dans mon cachot ! Oui, je dois murer ici ma vie, j'habiterai ce sépulcre. Sans ce bal que je leur ai donné l'autre jour, qui serait venu me visiter ? Tout est dit pour moi, oui, j'en ai fini avec le monde. Et cependant mon parti était bien pris, continua Lauzun en s'animant, oui, je comptais paraître, au jour nommé, à Versailles, devant le roi, nom plus avec mes habits de cour étincelants, radieux, mais avec l'humble manteau de captif qui couvrit souvent à Pignerol ma souffrance et ma misère ! Qu'auraient-ils dit alors, ceux qui me raillent, me haïssent, de me voir ainsi avec la défroque d'un misérable ? En m'apercevant ainsi, le roi eût compris ce que c'est que la prison… et le roi ne le sait pas ! Parmi tous les courtisans, pas un n'eût songé, je pense, à me reconduire dans son carrosse ; mais tous m'eussent plaint, oui, je le crois ; le Dauphin surtout, le Dauphin, car il est bon.

Une larme involontaire roula sur la main du comte, une larme de dépit et de douleur.

— Je ne suis point fait pour cette vie obscure, dit-il en se relevant ; oui, ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Je saurai leur montrer que je suis encore Lauzun !

Il se leva et courut s'examiner à l'une des glaces de l'appartement.

Par une de ces hallucinations fantasques où l'esprit se sent tout d'un coup emporté sans pouvoir les définir, il se revit jeune, brillant, entouré de regards adulateurs. Le roi lui-même l'enviait.

C'était un carrousel inouï, magique, une danse ardente dont le comte était le centre…

Les plus divines beautés descendues des toiles de Mignard laissaient tomber sur lui le feu de leurs prunelles diamantées, la musique, les parfums et les sourires l'enivraient…

Un bruit de pas vint l'arracher à la douceur indéfinissable de ce rêve : c'était Barailles qui entrait…

(Dangeau, 19 août 1686.)

(Entretien de Colbert avec Bouin, 1701, 1 D., p. 68.)

Tome 2 · 12

Barailles se présenta à Lauzun d'un air affairé.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda le comte, désolé de se voir arraché si tôt à son rêve, viendrais-tu encore me présenter des comptes et me demander des signatures ? Je t'avertis que je suis de mauvaise humeur. D'où sors-tu ?

— De la place Royale, monsieur, où je puis bien dire avoir rencontré le financier le plus bourru.

— Quelque juif à qui tu auras voulu emprunter, je gage ? Mademoiselle m'envoie plus de sermons que d'écus, tu seras peut-être allé à la découverte d'un vieux traitant.

— Un vieux traitant, oh ! oui, pour cela, vous avez raison, monsieur le comte, j'en ai vu un, répondit Barailles et un fameux ! Mais, je dois le dire, ce n'est pas pour lui que j'allais de ce côté…

— Et pour qui donc ?

— Ah ! dame, c'est mon secret.

— Un secret avec moi ! Paris t'aurait-il déjà changé ?

— Eh bien, non, monsieur le comte, j'avais reconnu une jeune qui vaut bien, croyez-le, qu'on se déplace pour elle.

— Oui-da ! une jeune fille ! et quelle est-elle ? demanda Lauzun en jouant l'indifférence ; comment, mon cher Barailles, voudrais-tu d'aventure te lancer dans l'hyménée ?

— Pas le moins du monde ; mais enfin, cette jeune fille…

— Eh bien, parle, je suis sûr que tu vas me bâtir un roman de ta façon. Sois court.

— Monsieur le comte, reprit Barailles, se souvient-il encore de notre jolie Paquette ?

— Paquette ? Attends donc, n'est-ce pas cette belle enfant qui m'envoyait des bouquets dans mon cachot, et courait sur les remparts de la prison comme une jeune biche ? Elle était si jolie, qu'on l'avait surnommée la fée de Pignerol. Comment ! elle est ici ? qui l'a amenée, réponds ? continua Lauzun étonné.

— Pour cela, monsieur le comte, je n'ai rien trouvé de plus simple que de le demander à la personne qui l'accompagnait ce qui m'a valu, je puis le dire, une jolie scène.

— Quelle était cette personne ?

— Un homme sec, âgé, que j'ai appris se nommer Leclerc, et être partisan de son état.

— Un financier !

— Ce grave personnage donnait le bras à notre petite. Comme il y a aujourd'hui halle aux fleurs, il était même en train de lui acheter une corbeille, quand à mon aspect elle a laissé échapper une exclamation de surprise.

— Monsieur Barailles ! s'est-elle écriée d'un ton de voix à me faire passer, pour ses beaux yeux, sur vingt piques.

— Paquette ! ai-je répondu en m'avançant, mon feutre à la main, sans faire attention que ma plume allait entrer droit dans l'œil de celui qui l'accompagnait.

— Faites donc attention, monsieur, a grommelé le vieux traitant. Qui êtes-vous pour vous permettre d'aborder ainsi ma fille ?

— Sa fille ! ai-je repris en regardant Paquette avec surprise. Allons donc, c'est impossible. Monsieur, mademoiselle que voici est bien Paquette ?

— Tournez-moi les talons, a-t-il repris, et partez vite.

Je répondis à ce bourru que j'avais l'honneur d'appartenir à M. de Lauzun.

— Raison de plus, s'est-il écrié, en regagnant rapidement l'une des arcades de la place ; je voudrais le savoir encore à Pignerol.

Là-dessus, il a entraîné sa fille en me fermant très malhonnêtement la porte au nez.

— Ce pauvre Barailles ! Et tu n'as pu découvrir…

— Depuis quand Paquette était revenue dans cette maison ?… Si fait ; c'est peu de jours après notre arrivée à tout deux… La pauvre enfant !

— Pourquoi la plains-tu ?

— Parce que j'ai appris des gens du financier que ce soir même deux voitures se préparaient, l'une pour conduire ce Leclerc à Lyon, l'autre pour mener Paquette au couvent des Filles de la Croix.

— Au couvent, as-tu dit ? Paquette au couvent ! Ah çà, il en veut donc faire une recluse ?

— Il y a toute apparence. D'abord, les domestiques m'ont assuré que loin d'être heureuse, la petite passait son temps à pleurer dans sa chambre comme une vraie Madeleine. Elle autrefois si rieuse ! Il doit vous en souvenir, monsieur le comte. À telle enseigne qu'elle jouait des brunettes délicieuses sur son épinette dans la chambre de votre ami, M. Fouquet.

— C'est ma foi vrai, et le surintendant lui-même paraissait l'aimer beaucoup. C'est tout simple, il a toujours aimé la musique. Elle chantait aussi bien qu'une fauvette. On va l'enfermer au couvent, dis-tu, mais qu'y faire ?

— C'est vous, monsieur le comte, qui me demandez cela ?

— Barailles, mon cher Barailles, reprit Lauzun, je suis marié. Merci de ton histoire, va la conter de ce pas à Richelieu ou à Grammont, ne me tente point.

Et Lauzun se mit à lire à Barailles une lettre de Mademoiselle, véritable morceau d'éloquence où la jalouse princesse lui reprochait de songer encore à des folies. Elle le menaçait, en guise de péroraison conjugale, de lui fermer tout accès dans ses finances, s'il lui arrivait le moindre rapport contre lui.

— Cette pauvre princesse ! reprit Barailles ; je crois, Dieu me pardonne, que ce veuvage forcé lui a tourné la cervelle. Il est vrai que depuis notre retour nous ne nous sommes guère mis en frais pour elle.

— La cousine du roi est habituée à l'obéissance, dit Lauzun.

— Et vous n'êtes guère obéissant, cela est vrai. Depuis votre retour, lui témoigner si peu d'empressement, se borner à lui écrire…

— Mais elle se dit malade !

— En ce cas, monsieur, c'est à vous d'être son meilleur et son premier médecin.

— Un joli emploi !

— Écoutez donc, c'est elle, après tout, qui vous a fait sortir de Pignerol.

— Oui, mais à quelles conditions ? Je rentre ruiné, dépossédé, et par-dessus le marché, tu le vois, elle me menace de ne plus subvenir à mes dépenses.

— C'est-à-dire, reprit Barailles, que Mademoiselle voudrait vous couper les vivres. Jolie liberté que la vôtre, ma foi ; autant valait Pignerol ! Là, du moins, il vous était permis de vous promener dans la cour avec Paquette. Vous étiez libre, à la liberté près… Et puis cette Paquette était si gentille !

— Tu m'en fais souvenir, elle avait de grands yeux bleus. Il y eut un jour où madame d'Alluye en fut jalouse.

— Je le crois, parbleu ! Là pauvre enfant était ce jour-là tout en larme, et je crois, d'honneur, qu'elle n'en était que plus jolie. Je ne sais ce qu'elle pouvait vous demander, mais vous lui promettiez que si jamais elle avait besoin de vous, à votre sortie de prison, vous lui viendriez en aide. Par forme de remerciement, Paquette vous embrassa,

elle était folle de joie. La vôtre fut courte, monsieur le comte, madame d'Alluye entrait.

— Cette pauvre Paquette ! Et tu dis donc, Barailles, qu'elle est malheureuse ?

— J'en mettrais ma main au feu ! Un père cruel, quelque amour contrarié… Qui diable eût pensé qu'elle fût la fille de ce Leclerc ! Nous la croyions sans parents.

— Est-ce qu'un financier peut être père ? Il n'a pas ce droit, objecta gaiement Lauzun ; encore moins aurait-il celui de la rendre malheureuse.

— C'est ce qu'il va faire, pourtant. Ah ! si monsieur le comte le voulait, poursuivit Barailles avec feu, il la sauverait, cette infortunée Paquette !

— Comment cela ?

— Certainement ; il réaliserait aujourd'hui même à Paris la promesse qu'il lui a faite à Pignerol.

— Que dis-tu ?

— Je dis, monsieur le comte, continua Barailles sur le même ton, que ce n'est pas chose si difficile pour vous que de sauver du couvent cette pauvre demoiselle, que de la soustraire aux ordres de son père, la rendre même à cet amour devenu impossible. Et qui sait si, en croyant travailler ainsi pour un autre, vous n'arrangerez pas vos propres affaires ? Qui sait si le héros de son roman n'est pas ce même homme à l'aspect duquel elle tremblait et rougissait à Pignerol ?

— Tu crois ?

— Oui, à Pignerol, monsieur le comte ; rappelez-vous qu'elle surveillait là-bas vos moindres démarches ; quand madame d'Alluye arrivait, c'était au tour de Paquette à gémir et à pleurer. Que de fois je l'ai

vue ainsi, ses beaux yeux voilés de larmes, suivre du regard le carrosse qui emportait la marquise, puis, s'arrachant bientôt à sa douleur, revenir vers vous le regard rempli d'une joie feinte ! Elle était là, toujours là, heureuse ou chagrine, confiante ou désolée.

— C'est ma foi vrai.

— Et ce bouquet, que la marquise vous prit un jour et qui venait de Paquette, ne vous en souvient-il plus ?

— Si fait, elle me bouda, et je fus un mois sans recevoir d'elle une seule fleur. Ces petites filles ont souvent des rancunes de grandes dames.

— Et monsieur le comte hésiterait en pareille occasion ? reprit Barailles. Il laisserait à d'autres le soin de veiller sur cette jeune et belle enfant, et cela pour rester comme un cénobite dans cette maussade retraite, dans cette prison dorée, ennuyeuse comme celles qui sont de fer ? Ah ! monsieur le comte se conduirait alors en véritable écolier qui redoute les étrivières. Celles de Mademoiselle, grâce à Dieu, ne sont pas à craindre.

— Tu as raison, Barailles, je serais un fou de ne pas rendre la liberté à cette petite.

— Voilà qui est bien parlé.

— N'est-ce pas ? Il est honteux d'abord que je reste dans l'inaction.

— C'est mon avis.

— Sa Majesté me confine ici, cela est vrai, mais elle ne peut me défendre de tenir à Paris mes promesses de Pignerol.

— Elle ne peut vous condamner à mener la vie d'un conseiller.

— Colbert doit, m'a-t-on dit, arriver ces jours-ci au Luxembourg avec une somme de neuf cent mille livres pour le seul prix de mes

charges.

— Ce n'est pas trop payer ce que l'on quitte, dit Barailles.

— Oui, mais en attendant, je ne veux pas qu'il soit dit que Lauzun manque au rôle qu'il savait tenir jadis avec tant d'éclat. Malpeste ! je suis, je veux être chef d'emploi.

— Vous avez raison, qui oserait vous remplacer ?

— Je veux être gai, je veux m'amuser, je veux duper ce bonhomme Leclerc ; il me semble, je ne sais pourquoi, connaître ce nom-là. En tous cas, je connais Paquette, je connais aussi la supérieure des Filles de la Croix, elle est ma parente, et de Béarn. Barailles, vite, mon chapeau !

— Le voici, monsieur le comte, dit Barailles en s'empressant. À la bonne heure ! vous redevenez ce que je vous ai vu avant Pignerol. Voici votre chapeau, tenez.

— Non, pas celui-là, un plus vieux : le tien, par exemple.

— À quoi bon ? quelle folie !

— Bien ; maintenant ton plus vieil habit, celui qui te fait ressembler quelquefois à un procureur.

— Mon plus vieil habit ? qu'en voulez-vous faire, grand Dieu ?

— Tu le sauras après. Bon ; les lunettes de ma gouvernante Gertrude, elles sont là sur sa chaise. Donne-moi avec elles ma plus vieille canne.

Barailles obéit. Lauzun venait de ramener sur son front les boucles de sa perruque, il paraissait voûté, cassé comme un vieux tuteur.

— Fort bien, reprit Barailles, je devine. Mais vous allez l'épouvanter, monsieur le comte, cette douce et frêle colombe. Je crois voir mar-

cher un siècle !

Où courez-vous ? où allez-vous donc ainsi ? ajouta Barailles en voyant Lauzun demander lui-même, par la fenêtre, ses chevaux à son cocher.

— Au couvent des Filles de la Croix, reprit Lauzun, je serai ici dans une heure.

Et quelques minutes après, le comte, ainsi travesti, s'élançait dans son carrosse.

Tome 2 · 13

Il était huit heures du soir ; le carrosse du comte s'arrêta bientôt devant le couvent des Filles de la Croix.

C'était une de ses voitures les plus délabrées, Barailles l'avait usée à courir la poste pour lui, durant sa prison ; elle ressemblait à une brouette de province.

La cloche de la récréation venait de tinter, une tourière avertit bientôt la supérieure qu'un ami de M. Leclerc demandait à lui parler.

Grâce à son déguisement, Lauzun ne fut pas reconnu de la vénérable mère, qui pourtant lui était parente ; il toussa, prisa, marcha comme un homme qui venait d'avoir la goutte, vanta l'ordre et la tenue du couvent de façon à enchanter la supérieure.

— Votre jardin, lui dit-il, est fort agréable, l'église est petite, mais bien décorée. Cyrano de Bergerac et le comte de Pagan ont fort bien fait, ma mère, de se faire enterrer chez vous, et si je n'étais pas un simple bourgeois… Mais, de grâce, veuillez mander ici cette chère de-

moiselle, mes instants sont comptés, et je dois ce soir la conduire à une personne…

— Je le sais, reprit la mère, elle vous attend ; vous êtes M. Lecamus ?

— M. Lecamus, pour vous servir, reprit Lauzun, adoptant avec plaisir ce nouveau nom ; ma voiture est là, vous le voyez, je suis exact. À soixante ans passés on connaît le prix du temps.

Après avoir prié M. Lecamus de l'attendre dans le parloir, la supérieure s'en fut au jardin chercher mademoiselle Leclerc. Elle pensait la trouver au milieu de ses compagnes et prenant sa part de la récréation, mais Paquette tout en larmes s'était renfermée dans l'une des tribunes de l'église.

Elle y priait Dieu avec d'autant plus de ferveur, qu'elle ignorait vraiment en quelles mains elle allait tomber. Ce M. Lecamus dont Leclerc lui avait parlé ne lui était pas même connu de nom.

Appuyée sur une chaise, en forme de prie-Dieu, elle élevait au ciel ses beaux yeux dans lesquels de grosses larmes se faisaient jour, car elle avait souffert constamment et de bonne heure…

Rien n'égalait l'angélique suavité de ce regard, rien, si ce n'est peut-être le marbre de Bernin qui représente à Rome la sainte Thérèse.

Pour qui priait-elle avec tant de persévérance et d'onction ? vers quelle image invisible tendait-elle alors des mains pâles et suppliantes ? La supérieure elle-même l'ignorait, bien qu'à cette peau blanche et satinée, à ces cheveux fins et lissés, à cette lèvre dédaigneuse, à ce désir absolu d'isolement, elle eût soupçonné bien vite dans mademoiselle Leclerc l'héroïne d'une aventure romanesque. Arrivée au couvent depuis le matin, elle n'y avait parlé à qui que ce fût, elle parut heureuse que quelqu'un l'y demandât.

Au nom de M. Lecamus, elle réprima cependant un mouvement léger de répugnance et de frayeur. Puis, quand elle eut aperçu au parloir le personnage caduc vers lequel la supérieure l'amenait, elle fut prête à lui rire au nez.

C'est qu'en vérité il ne s'était rien vu de plus grotesque que la toilette de Lauzun, l'habit noir de Barailles et ses hauts-de-chausses de velours râpé étant bien dignes de lutter avec le justaucorps de l'Avare de Molière. Trop petit pour la taille du comte, cet équipement fané en faisait une longue caricature. Mademoiselle Leclerc, ou, pour mieux parler, Paquette, lui fit cependant une révérence qu'elle tâcha de rendre sérieuse.

— Vous venez, sans doute, monsieur, lui demanda-t-elle, me conduire à la personne dont mon père a dû invoquer l'appui ?

— Précisément, mademoiselle, c'est à cette personne… répliqua le comte jouant l'assurance.

— Il vous a dit son nom, vous la connaissez ? on la dit si bonne ! Concevez-vous seulement qu'il m'ait refusé de m'apprendre qui elle est ?

— Une surprise qu'il vous ménageait, mademoiselle, ce bon, cet excellent père ! Ah ! c'est qu'il n'a consenti qu'à grand-peine à se séparer de vous ! Il y a dix ans que nous ne nous étions vus ; mais il connaît son ami Lecamus, il sait que les plus purs sentiments…

Mademoiselle, ajouta le comte, ce n'est qu'après de mûres réflexions que je me suis décidé à m'embarquer dans une affaire aussi délicate. Leclerc m'a constitué votre tuteur ; je réponds de vous dès que vous aurez passé le seuil de cette sainte maison. Cette digne supérieure eût bien mieux que moi, sans doute, protégé le précieux dépôt que je reçois ; mais je dois remplir les intentions de mon ami. Embrassez madame, et demandez-lui le secours de ses prières ! J'en ai plus besoin que vous, moi qui, vers le terme d'une vie inquiète et difficile,

ne dois plus songer qu'à bien me mettre avec ma conscience… Aussi, par la même occasion, demanderai-je à madame la supérieure qu'elle veuille bien prier pour un pauvre homme tel que moi, comme elle prie tous les jours, j'en suis sûr, pour un de ses parents, qui le mérite bien peu, pour le comte de Lauzun…

— Vous connaîtriez M. de Lauzun ? demanda la supérieure étonnée ; voilà bien quatre ans que je ne l'ai vu, monsieur. Oh ! dites, par pitié, est-il revenu meilleur, du moins, de Pignerol ?

— Ne m'interrogez pas sur lui, vénérable mère ; c'est un homme perdu, un misérable…

— C'est un homme d'honneur, se hâta de reprendre celle qu'on nommait mademoiselle Leclerc ; il peut avoir des défauts, mais il a aussi des qualités. Il aime, il vénère madame de Lauzun !

— Pour cela, c'est vrai, reprit la supérieure.

— Excusez-moi, ma mère, je n'ai fait que répéter ce qu'on en dit. Mademoiselle, votre voiture est là ; au lieu de parler de M. de Lauzun, je devrais être parti.

— Je suis à vos ordres, monsieur ; mais si vous avez pour moi quelque affection, ne jugez pas si vite une autre fois sur les apparences ; bien souvent elles sont menteuses.

— Mademoiselle, je suis prêt, si vous le voulez, à me déclarer l'ami et le défenseur de M. de Lauzun.

La chaleur naturelle qui perçait dans ces paroles ne fut guère prise en considération par la jeune fille, qui, s'appuyant sur le bras du comte d'assez mauvaise grâce, monta rapidement dans la voiture, après avoir pris congé de la supérieure.

Tout le temps du chemin, Lauzun chercha à confirmer Paquette dans son erreur, il lui parla de Leclerc comme d'un modèle achevé de

toutes les vertus morales et financières.

— Ce cher ami, dit-il, ce n'est pas lui que la chambre de justice aurait taxé ! C'est un homme probe, sévère… et le personnage auquel il m'a chargé de vous conduire…

— Le personnage ! interrompit Paquette vivement, mais c'est à une dame qu'il m'a assuré que vous deviez me présenter !

— Diable ! pensa Lauzun un peu décontenancé.

— C'est ce que je voulais dire, ma chère enfant, reprit-il, une dame non moins respectable que l'est la supérieure Agathe que vous quittez… Seulement le séjour de sa maison n'a rien d'austère, elle aime la danse, la musique, elle a même, à ce qu'on dit, une épinette, et si vous l'aimez…

— Si je l'aime ! une épinette, la danse ! C'est donc une jeune dame ?

— Jeune encore, bien qu'elle ait passé l'âge orageux de la jeunesse. Elle habite un hôtel assez convenable dans l'Île Notre-Dame. Mais tenez, nous y voici.

Les chevaux du carrosse étaient moins étiques que lui, Ils avaient emmené Lauzun à tour de roues.

Àpeine entré, le comte introduisit la jeune fille dans une première pièce où il parut surpris de trouver de la lumière… Dans le même moment, il crut entendre deux voix qui se répondaient avec aigreur.

— Que veux dire ceci ? murmura-t-il.

Il n'eut guère le temps de s'enquérir ; la porte qui lui faisait face dans cette pièce s'ouvrit tout à coup, Mademoiselle parut.

Derrière la princesse se trouvait Barailles, Barailles foudroyé, anéanti.

— Mademoiselle ! balbutia Lauzun, elle que je croyais sous la baguette du docteur Fagon, au Luxembourg !

— Mon cher comte, reprit la princesse en cachant de son mieux le dépit qui l'agitait, je vais beaucoup mieux, et je venais vous surprendre… Mais quel est donc ce déguisement ? Parlez ; sommes-nous en carnaval ?

Lauzun se troubla, il hasarda une excuse.

— Quelle est donc cette jeune fille ? demanda Mademoiselle ; elle est fort jolie ; en voudriez-vous faire une simple fille de chambre ?

— Mademoiselle, reprit Barailles, venant au secours de Lauzun qui se trouvait encore plus interdit sous son costume, ne saurait avoir l'honneur d'être connue de madame la princesse ; c'est mademoiselle Leclerc, la fille d'un partisan de la place Royale.

— Mademoiselle Leclerc ! C'est là mademoiselle Leclerc ? demanda la princesse avec surprise.

Puis se remettant et voyant le trouble du comte :

— Avouez, monsieur de Lauzun, que c'est là un hasard merveilleux, répliqua-t-elle avec une satisfaction ironique ; j'attendais mademoiselle… Cette lettre de son père m'avait prévenue de son arrivée.

— Quoi cette protectrice ?

— C'était moi, monsieur de Lauzun, moi-même ; vous conviendrez que j'arrive à temps. Par exemple, je ne m'attendais pas que vous m'amèneriez vous-même mademoiselle Leclerc, et en habit d'oncle, encore. Oh ! vous êtes au grand complet.

L'amère ironie avec laquelle ces paroles furent prononces accroissait encore le trouble du comte ; quant à Paquette, elle se croyait le jouet d'un rêve.

Muette, immobile, elle regardait tour à tour Mademoiselle et Lauzun ; le tonnerre tombé à ses pieds ne l'eût pas plus surprise que cette scène. Elle se demandait lequel de ces deux protecteurs improvisés la raillait le plus : ou Mademoiselle avec son ton sardonique et fier, ou Lauzun avec sa comédie jouée au parloir. Quand elle vit la princesse lui tendre la main avec bienveillance, elle reprit courage, et elle essaya un remerciement.

— À dater de ce jour, vous êtes de ma maison, mademoiselle, lui dit la princesse.

Comme un écolier pris en fraude, Lauzun n'osait articuler une seule parole.

Mademoiselle relevait de maladie ; elle était pâle, et depuis neuf ans que le comte son mari ne l'avait vue, il la trouva bien cruellement changée. Vainement Barailles avait-il cherché à donner le change à la princesse, elle savait tout.

— J'aime à voir, monsieur le comte, dit-elle tout bas à Lauzun, combien l'exil et la prison vous ont amendé.

Lauzun s'éclipsa et regagna ses petits appartements. Au moment où le carrosse de Mademoiselle allait entraîner Paquette, la jeune fille détourna la tête ; elle vit Lauzun sous un de ses habits les plus galants. La transformation était complète.

Lauzun s'était placé à l'une des fenêtres de l'hôtel, il la contemplait silencieusement.

Elle jeta sur lui un regard de trouble et d'effroi. En le revoyant ainsi, peut-être songeait-elle aux jours mêlés d'ombre et de soleil qu'elle avait passés à Pignerol. De son côté, le comte ne se lassait pas d'admirer cette jeune et belle tête. Quand le pavé s'ébranla sous le pas des chevaux de la princesse, la jolie fille regardait encore malgré elle le vaste hôtel de l'Île Notre-Dame, éclairé çà et là de jets profonds de lu-

mière qui brisaient dans l'eau leurs clartés tristes. Une fois arrivée dans le grand palais du Luxembourg, elle s'y vit installée près de la princesse, mais avec de telles précautions que l'on eût dit plutôt d'une colombe renfermée en cage par l'oiseleur, que d'une jeune fille dont Mademoiselle se déclarait, à dater de ce jour, la protectrice.

Tome 2 · 14

Le lendemain, au petit lever de la princesse, Paquette se vit appelée par elle, sur les dix heures du matin ; elle la trouva seule, et écrivant à une table en bois de laque.

L'appartement occupé alors par mademoiselle de Montpensier an Luxembourg, témoignait assez de la richesse du temps, il était chargé de sculpture et d'or à profusion ; il y avait au milieu une belle peinture de Charles La Fosse.

Les meubles, les tapis en étaient éblouissants.

Grâce aux larges fenêtres, en pouvait se croire encore dans le jardin rempli de charmilles, de jets d'eau, d'allées couvertes.

Un grand portrait de Gaston, duc d'Orléans, était le seul tableau de famille qui décorât cette pièce ; vis-à-vis du cadre de son père, la princesse avait placé celui de Lauzun.

Sur cette toile, où le duc était en pied, il conservait l'uniforme de capitaine des gardes de Sa Majesté ; il avait le regard fier et la pose dominatrice. Il eût été facile à un analyste de reconnaître sur ce front l'indice d'une nature exceptionnelle ; il y avait à la fois dans cette peinture de la glace et du soleil. Tour à tour attrayant et répulsif, hardi, hallucinateur, ce visage revêtait toutes les couleurs du prisme, il révélait tour à tour un esprit ambitieux et un cœur froid, des instincts fougueux et un calcul résolu. Le nez était long, sa ligne tombait sur une

lèvre fine et pâle. Le corps, bien que robuste, semblait s'affaisser sous une flamme trop vive ; sa taille était haute, les mains fort belles, trop belles pour les mains d'un homme. Il devenait impossible de considérer ce portrait sans curiosité ou sans émotion ; il plongeait surtout le cœur d'une femme dans une préoccupation pleine de trouble. En le regardant pendant que la princesse écrivait, Paquette ne put se défendre d'un tressaillement léger.

Non-seulement Paquette avait habité les mêmes murs dont les portes impitoyables s'étaient fermées sur Lauzun, mais elle avait pour lui cette admiration jeune et vive qui s'attache toujours aux grandes infortunes et aux grands noms. Devenue, sans le prévoir, l'objet d'une recherche qui devait lui sembler inexplicable, étonné d'un dénouement non moins imprévu, elle s'interrogeait elle-même avec trouble devant ce cadre.

La voix aigre de la princesse la fit retourner.

— C'est vous, mademoiselle, fort bien. Votre père m'a servie, c'est un titre à mes bienfaits. En vous ouvrant ma maison, en vous assurant ma protection, je dois seulement vous dire à quel prix je veux bien me charger de vous. Vous êtes jeune, jolie, je dois donc veiller sur vous jusqu'à ce que M. Leclerc soit de retour. Mais il faut que vous sachiez la règle sévère de ma maison ; une fois entrée au Luxembourg, vous n'en devez plus sortir. Aucune lettre, aucune visite, vous êtes ici dans une maison où les surveillants abondent. L'intérêt que vous portait M. de Lauzun eût pu singulièrement vous compromettre ; bénissez le ciel qui vous a remise entre mes mains. Allez, et souvenez-vous de mes paroles.

La sécheresse avec laquelle ce discours fut prononcé fit un tel trouble dans l'âme de la belle enfant, qu'elle se vit prête à n'y répondre que par ses larmes : toutefois elle se contint. Éperdue, tremblante, elle demeurait à la même place, se demandant si c'était bien à elle que Ma-

demoiselle voulait faire sentir le poids de ses bienfaits ; ce qu'elle venait d'entendre brisait son cœur et ses forces.

Mademoiselle scellait alors une épître assez longue du sceau de ses armes ; à peine y avait-elle apposé son cachet, qu'un valet de pied annonça M. de Lauzun.

Àcette visite inattendue, la princesse parut elle-même troublée ; elle se leva, et fit signe à Paquette de la laisser seule.

Paquette eût bien voulu entrevoir le comte, ne fût-ce qu'en sortant ; elle s'en dédommagea en jetant à son portrait un regard suppliant en signe d'adieu.

— En vérité, pensait-elle, j'eusse préféré le couvent ! Oh ! je suis bien malheureuse !

Quand Lauzun entra chez Mademoiselle, il la trouva sa lettre à la main, ressemblant assez à la pythonisse de Delphes, tant il y avait de fureur concentrée dans son regard. Sua teint, d'une pâleur bilieuse, disparaissait alors sous une couche épaisse de rouge ; mais il fut facile à Lauzun de pressentir un orage à sa seule agitation.

Mademoiselle de Montpensier, la fille de Gaston, était loin d'être une belle personne et bien qu'elle nous ait tracé elle-même son propre portrait, il est bien permis de récuser son témoignage.

Il est nécessaire de toucher un mot de son hymen. Hautaine et sévère, elle avait refusé les premiers partis de l'Europe, pour donner son cœur à Lauzun, qui avait obtenu du roi qu'elle accompagnât la reine au voyage de Flandre, afin de lui continuer sa cour. Enhardi par ce début, le capitaine des gardes s'était avisé de demander à Mademoiselle le nom de celui qu'elle voudrait épouser ; elle le remit à trois mois. Les trois mois révolus, elle lui donna un billet au Louvre, dans un bal ; Lauzun trouva son nom écrit. Il feignit de croire, en homme habile, que la princesse se moquait de lui ; elle lui déclara qu'il devait tout es-

sayer près du roi pour l'obtenir. Sur ces entrefaites, Monsieur rechercha Mademoiselle, après la mort de sa femme ; Louis XIV se fit prier, mais Mademoiselle triompha du roi, à qui les princes et princesses avaient fait rétracter une première fois sa parole. Ce fut ainsi, au dire des Mémoires du temps, que l'on vit un simple cadet, sans autre fortune que son épée, mettre en déroute les plus illustres poursuivants, ceux-là même qui y avaient le plus de droit.

Mais ce mariage n'était qu'un hymen secret ; à peine venait-il d'être conclu que Lauzun s'était vu disgracié. L'époux de Mademoiselle avait été bien vite remplacé dans sa charge à la cour par la Feuillade ; le duc de Longueville voulait même lui succéder dans ses prouesses de boudoir. Louvois l'avait poursuivi de sa haine, et Louis XIV l'écrasait de son oubli.

Tout autre que Lauzun eût songé peut-être à se rapprocher alors de Mademoiselle mais le caractère altier et jaloux de la princesse l'effrayait ; il portait le poids de sa faveur comme un fardeau, et ne manquait pas d'attribuer sa perte à ses nombreuses imprudences. Frondeur et léger à l'excès, il supportait même qu'on le raillât à l'endroit de Mademoiselle, préférant se donner en victime, et racontant partout qu'elle l'avait menacé un jour du couteau.

Cette fois, quand il entra, Lauzun cachait sous l'air le plus enjoué d'étranges préoccupations.

Le matin même, il venait de recevoir des requêtes nombreuses de ses créancier, ravis de revoir enfin au cœur de Paris un homme qui les avait leurrés si longtemps de vaines promesses. À cette meute rapace s'adjoignaient des grands seigneurs munis de titres fort en règle, et qui ne se faisaient faute de relancer le comte, que la fortune de Mademoiselle couvrait. Possesseur de la principauté de Dombes et du duché de…, il venait de voir ses deux apanages lui échapper car ce n'était qu'à ce prix que le roi, jaloux d'assurer une existence princière aux enfants qu'il avait eus de madame de Montespan, avait vendu la grâce de son

époux à Mademoiselle. Il importait donc à Lauzun d'avoir une entrevue très prochaine avec la princesse. En se présentant à elle tout d'un coup, il espérait lui forcer la main. La princesse prévint le comte.

— Je vous écrivais, monsieur, dit-elle en lui présentant la lettre qu'elle venait de cacheter.

— Je m'en doutais, madame, répondit Lauzun, et je venais chercher mon homélie ordinaire. Celle d'hier valait, d'honneur, un fragment du révérend père Bourdaloue… Savez-vous que vous le détrôneriez aisément, s'il vous en prenait envie !

— Trêve de compliments, monsieur ; que veniez-vous faire ici, à cette heure ? reprit Mademoiselle avec un ton d'étonnement sérieux.

— Vous rendre votre visite d'hier, madame la princesse ; me pardonnerez-vous d'avoir été si matinal ? Le désir unique de vous revoir… J'ai appris vaguement que vous deviez aller aujourd'hui même faire vos remerciements à Sa Majesté, je venais y mêler les miens.

— En vérité, monsieur, j'admire votre aplomb ! et le moment est on ne peut mieux choisi, reprit Mademoiselle ironiquement.

— C'est ce que je me suis dit. Puisque vous allez à Versailles dans quelques heures, il ne serait pas juste que vous y vissiez le roi pour rien.

— Que voulez-vous dire ? Ne me suis-je donc pas assez employée pour vous faire rentrer en grâce ?

— Vous voulez dire en disgrâce, madame la princesse. Depuis mon retour ici, il n'est sorte d'attaques auxquelles je ne me trouve exposé. On me sait fort mal dans mes finances, et c'est à qui en profitera. À Pignerol, du moins, j'étais logé aux frais de Sa Majesté, à présent…

— À présent, vous voudriez l'être aux miens, c'est ce que vous voulez dire.

— Je vous remercie de venir vous-même au-devant de mon embarras. Vous savez à quelles conditions je rentre ici ; ce n'est pas trop, je pense, de votre crédit pour en diminuer la rigueur. J'ai donc osé compter sur votre facile intervention. Vous direz au roi…

— Au roi ! Non, monsieur, non, certes, je ne lui dirai rien de votre belle conduite. Comment, après ce qui s'est passé hier…

— Et que s'est-il donc passé ?

— Il paraît que vous avez peu de mémoire. Quoi ! cette comédie dont je suis venue fort à propos empêcher le dénouement, cette mademoiselle Leclerc… En vérité monsieur, les rôles de tuteur ne sont pas encore de votre emploi…

— Y songez-vous, madame ? Vous pourriez penser que cette jeune fille…

— Je sais tout, interrompit Mademoiselle, ses yeux fixés sur Lauzun ; ne comptez pas me tromper.

— Alors vous savez, madame, reprit Lauzun en se rassurant, que j'ai voulu arracher cette enfant aux larmes, au malheur… C'est contre son gré qu'on la jetait dans cette maison ; d'abord elle me l'a dit, et je ne vois pas comment une action aussi simple… Vous devriez bien plutôt me remercier.

— Vous remercier pour tout ce que vous avez fait depuis votre retour, n'est-ce pas ? s'écria la princesse en lâchant cette fois la bride à sa colère ; vous complimenter sur ce testament dont il est question par la cour et par la ville ; sur cette fête grotesque par laquelle vous avez inauguré votre hôtel ; sur votre duel, enfin ? car vous vous êtes battu, M. de Roquelaure en convient lui-même ; il abdique ; il est las de son rôle, et d'ailleurs on n'y croit pas ! Oui, pour tout cela, je vous dois des remerciements.

— Madame…

— Il n'y a qu'un malheur, c'est que les miens ne viennent qu'après ceux de madame d'Alluye et de la princesse de Monaco ! N'avez-vous pas honte de vous signaler ainsi au courroux de Sa Majesté et de son ministre par de nouvelles folies ? Ah ! je ne suis bonne qu'à vous donner de l'argent, je dois en demander au roi pour vous, il vous en faut, il vous en faudra toujours ! Eh bien, oui, monsieur, je suivrai votre conseil ; oui, j'irai voir le roi, mais ce sera pour me plaindre de votre conduite. Et j'irai sur l'heure, j'irai sans que vos discours ou vos prières puissent me fléchir. Je veux à l'instant mon carrosse et mes chevaux, je vais sonner ! Le roi verra si je suis sa cousine et votre femme pour rien !

En parlant ainsi, elle s'était approchée de la sonnette qu'elle tira avec force. En se retournant, elle vit Lauzun, Lauzun tranquillement assis devant la fenêtre à travers laquelle il regardait le Luxembourg. La fureur de Mademoiselle fut au comble.

— Eh bien, monsieur, vous êtes immobile, vous écoutez mes reproches sans émotion. Vous comptez peut-être vous établir chez moi pendant que je vais aller à Versailles ? Vous êtes de glace. Que pensez-vous faire dans mon propre appartement ?

— Vous attendre, madame ; convenez que j'en ai le droit.

— Le droit, dites-vous ? Comment, monsieur le comte, vous allez vous établir ici pendant mon absence, mes gens vont savoir…

— Que je suis chez ma femme, ah ! cela les surprendra.

— Mais Sa Majesté, y songez-vous bien, monsieur, je vais de ce pas…

— Je serais charmé d'apprendre ce qu'elle pense de ma conduite.

— Encore une fois, monsieur le comte…

— Encore une fois, madame, vous êtes trop bonne pour me refuser l'hospitalité. Une fois n'est pas coutume !

La conversation allait dégénérer en querelle, lorsque tout à coup Mademoiselle se rassura. Un sourire moqueur éclaira ses traits ; elle se dirigea rapidement vers la porte, et s'adressant au comte avec une résignation charmante :

— Eh bien, monsieur, restez, vous en êtes le maître, vous êtes chez vous. Mon carrosse est prêt, et j'ai hâte de revenir.

La tolérance d'un pareil adieu surprit Lauzun, il se leva d'un bond et courut à la porte par laquelle venait de sortir la princesse.

Le grincement rapide d'une clef dans la serrure l'avertit qu'il était son prisonnier.

— Pignerol recommence ! poursuivit-il.

Et se penchant à la fenêtre, il vit Mademoiselle monter précipitamment dans sa propre voiture arrêtée sous le péristyle.

Tome 2 · 15

Les premiers instants que Lauzun passa sous les verroux de Mademoiselle furent employés par lui à rire le premier de sa nouvelle situation.

— À la bonne heure, se dit-il, cette prison-là me manquait ! Mon sort est-il donc de me voir toujours ainsi sous clef, par arrêt du roi ou de ma femme ! Encore si j'avais déjeuné.

Il sonna, mais on ne répondit pas : les ordres étaient donnés, le comte ne le vit que trop.

— Il y a progrès, pensa Lauzun, la princesse veut me prendre par la famine ; du moins à Pignerol Sa Majesté me faisait servir à déjeuner par Saint-Mars.

Onze heures venaient de sonner à la pendule de l'appartement, Lauzun ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin réservé de la princesse.

C'était un carré planté d'acacias et de lauriers-roses, les rayons du soleil n'y pénétraient qu'attiédis sous le feuillage. Une petite fontaine gazouillait au fond, formée d'une grotte rustique ; devant cette grotte était une volière à treillis d'or.

— Les pauvres oiseaux ! ils sont captifs comme moi, du moins ils peuvent manger ! Mais je ne me trompe pas, ajouta Lauzun en se penchant, cette main charmante qui leur verse le grain en ce moment, cette ombre légère qui passe auprès d'eux, c'est Paquette ! Paquette ! oh ! mon Dieu ! je l'avais presque oubliée !

Et calculant la distance qui séparait le rez-de-chaussée du sol, Lauzun ne vit pas sans un singulier plaisir qu'il y avait moins haut pour sauter de là que du balcon de madame de Guise, d'où Saint-Mégrin s'élança autrefois à son honneur.

Cependant Paquette remplissait déjà sa nouvelle fonction de surintendante des oiseaux de Mademoiselle ; les jasmins et les roses répandaient autour d'elle la suavité de leurs parfums. Elle sautillait vive et folâtre, heureuse de se retrouver une fois encore avec ces captifs ailés, dont le treillage léger lui rappelait peut-être d'autres grilles plus tristes ; elle semblait joyeuse de les voir et de leur parler.

Un massif profond entourait la grotte à laquelle se trouvait adossée la riche volière, il cachait par intervalle l'aimable fille aux regards avides de Lauzun.

Tout d'un coup Paquette, en se retournant, leva les yeux et elle vit le comte a deux pas d'elle.

Léger comme un page, il avait sauté sur un plan de géraniums, après avoir eu soin de déposer son épée sur un coussin de l'appartement.

Le cœur de Paquette battit avec force ; elle n'osa crier, car Lauzun lui imposait silence par un geste qui pouvait ressembler à une prière.

— Rassure-toi, Paquette, dit le comte avec empressement, je venais te dire bonjour.

— Comment ! par ce chemin ? reprit-elle en lui indiquant la fenêtre.

— La princesse ne m'a pas laissé le choix d'un autre.

— Vous étiez donc enfermé ?

— Eh bien, oui ; n'est-ce pas là mon lot ordinaire ?

— Vous n'êtes donc pas libre ?

— Nullement, Paquette, je commence à croire que je suis en cage comme tes oiseaux.

— Vous raillez.

— Non, je deviens philosophe. Là-bas un cachot, ici un palais ; à Pignerol un geôlier, à Paris une geôlière ; tu le vois, je suis, je serai toujours prisonnier.

— C'est comme moi, nous étions vraiment plus heureux à Pignerol, reprit Paquette avec un soupir.

— Tu crois ? dit Lauzun en l'invitant à s'asseoir auprès de lui sur l'un des bancs de la grotte.

— Miséricorde ! objecta Paquette, si Mademoiselle me voyait !

— Et moi donc ! mais rassure-toi, elle est allée à Versailles.

— Ah mon Dieu ! j'ai peur, dit Piquette en sa reculant du comte, j'eusse mieux aimé la savoir ici.

— Pourquoi cela ?

— Dame, je ne sais pas trop, mais depuis qu'on m'a dit que vous étiez son mari…

— Son mari ? répondit tristement Lauzun ; est-ce qu'elle est venue me voir seulement dans ma prison ?

— Pour cela, c'est vrai, et pour mon compte, je lui en sais gré. C'était bien assez de madame d'Alluye et d'une certaine madame Tiquet. Je ne sais pourquoi, mais avec leurs airs de condoléance elles vous rendaient toujours triste.

— Tandis que toi, douce et prévenante, tu m'arrivais toujours avec de gais refrains et de bonnes paroles ! Et puis, tu es si jolie ! Il est vrai que tu ne venais guère me trouver sans être accompagnée de ce gardien Burot, qui avait toujours l'œil ouvert sur M. Fouquet et sur moi… Mais comment se fait-il que tu nous aies cachés ta naissance ? Comment ce Leclerc…

La jeune fille parut troublée à cette interrogation du comte, elle rougit, pâlit, puis reprit presque aussitôt :

— Mon père avait ses raisons pour ne point vouloir être connu. Enveloppé alors dans la disgrâce du surintendant…

— Fort bien, il t'avait confié à M. Fouquet lui-même. Pauvre surintendant ! il est mort, et je puis bien dire qu'avec lui j'ai tout perdu…

— Comment cela ? demanda Paquette d'une voit troublée.

— Je te conterai cela un autre jour… Parlons d'abord de toi, de tes projets. Ton père t'a donc confiée à Mademoiselle ?

— Hélas ! oui, répondit-elle, mais je tremble que ce palais…

— Ne t'ennuie à la longue ; parbleu ! je le crois. Mademoiselle jugé bon d'en faire un Versailles au petit pied ; ici on obéit à la princesse comme au roi, et le son de la cloche du Luxembourg a le son aussi triste, aussi fêlé que la cloche des Carmélites.

— Vous me faites trembler, moi, qui crains tant de déplaire à la princesse ! Elle est peut-être plus sévère encore que vous ne le dites. Me permettra-t-elle d'aller dans les champs comme on me le permettait à Pignerol, et d'y cueillir ces petits bouquets qui vous plaisaient tant ? Vous savez aussi que j'aime les livres à la folie : les Mille et une Nuits, par exemple, où il y a toujours des princes charmants et des princesses si belles ! Tenez, je lisais, il n'y a qu'un instant, un conte de fée qui me faisait un plaisir…

— Lequel donc ? voyons… demanda Lauzun en se rapprochant de Paquette.

— L'Anneau de Gigès, tel est le titre. C'est là un beau conte, un conte, délicieux.

— Oui, mais par malheur ce n'est qu'un conte, répliqua Lauzun ; ne m'en parle pas, autrement tu renouvellerais toutes mes douleurs…

— Eh quoi ! monsieur le comte, auriez-vous connu Gygès ? demanda Paquette avec une apparence de naïveté, connaîtriez-vous comme lui le secret d'être invisible ?

— Pas tout à fait, dit le comte en voyant s'ouvrir avec intérêt sur lui le regard tendre et bleu de la jolie curieuse. Cette fois, Paquette, qui aimait les contes comme un enfant, s'était rapprochée de Lauzun qui semblait tout rêveur.

— C'est un anneau magique, poursuivit Paquette, ce Gygès fut bien heureux !

— Et moi donc ! si je l'avais aujourd'hui, Paquette, tu me verrais libre, fastueux, entouré d'or.

— Vous, monsieur le comte ? quoi ! vous pourriez désirer ?…

— Ce que j'ai perdu, Paquette, l'anneau d'un autre Gygès qui m'ouvrait comme à lui les portes du temple de la Fortune ! Grâce à cet anneau, je n'avais qu'à demander. J'étais jeune alors, et tous les désirs, fils de mes rêves, toutes mes pensées, tous mes caprices semblaient avoir trouvé un esclave dans mon talisman. Un palais non moins orné que celui-ci, des oiseaux plus beaux et plus variés que ceux que renferme cette volière ; des coffres remplis de rubis et d'émeraudes, des vins de Grèce, des chevaux d'Espagne, en un mot, une vie de parfums et de délices, voilà ce que je devais à mon anneau ! Les indifférents m'applaudissaient et mes ennemis se demandaient entre eux quelle fée secourable présidait ainsi à mes dépenses. J'étais plus grand prince qu'un prince de fée, aussi riche que le roi, qui m'eût ravi mon anneau par jalousie s'il eût pu savoir que je l'avais seulement au doigt. Mais il ne le savait pas ; moi seul, chère Paquette, j'avais le secret de mon opulence et de ma vie.

— Et comment donc était cet anneau ? demanda Paquette que les paroles du duc jetaient dans une sorte d'éblouissement.

— Mon Dieu, une bague très simple, — cela va te surprendre, une bague en fer. Seulement, le magicien qui me l'avait donnée avait fait graver ses armes dessus. Je n'avais qu'à vouloir, et avec cette empreinte figée sur la cire…

— Mais cela est merveilleux, interrompit Paquette ; et ce magicien, qui était-il ?

— Ah ! je dois le dire, un rare, un étrange magicien. Figure-toi, Paquette, qu'il faisait de l'or à son choix, ni plus ni moins que le plus savant alchimiste, tantôt pour le prince, d'autres fois pour ses maîtresses, quelquefois pour ses amis, et j'étais de ses amis.

— Quel homme généreux !

— Oui, par malheur il fit aussi de l'or pour lui, et le roi trouvant sans doute qu'il n'en devait faire que pour sa personne et à son image, le roi se fâcha et il se fâcha tout de bon. Cet homme opulent, splendide, qui protégeait même les arts, bien qu'il fût un financier, devint le plus grand coupable. La veille, il avait des amis, des palais, des femmes de cour enchantées de recourir à sa cassette ; le lendemain, il se réveilla dans un cachot. Le souffle royal avait tout détruit : on permit à peine à ses juges de l'entendre. Enfin il est mort ; et moi qui te parle, moi qu'il a sauvé plus d'une fois, grâce à cet anneau qu'il me prêtait, je n'ai pu même parvenir à faire entendre ma voix pour lui au pied du trône ! J'étais moi-même en prison avec lui, à Pignerol.

— À Pignerol ! reprit Paquette devenue pâle et en se levant, il y était donc ? Mais comment se fait-il que vous ne me l'y ayiez point montré ?

— Parbleu ! ma chère Paquette, tu le voyais tous les jours, cet homme, ce magicien merveilleux c'était Fouquet !

— Lui ! lui ! murmura Paquette en retombant sur le banc de la grotte, les lèvres émues et décolorées.

— Qu'as-tu donc ? Mais tu m'effraies !

— Rien, rien, monsieur de Lauzun, dit Paquette en ayant l'air de reprendre ses sens, mais gardant encore sur son beau visage l'altération qu'y avaient fait passer les dernières paroles du comte. Revenons à cet anneau… Quelqu'un vous l'a donc volé ?

— Non, pas tout à fait, on me l'a pris… répondit Lauzun en souriant.

— Qui donc a osé ?

— Veux-tu par hasard me confesser comme Mademoielle ?

— Eh bien, oui, reprit paquette, en essayant sur Lauzun la puissance claire et sereine de son doux regard, je le veux.

— Eh bien, Paquette, cet anneau de magicien…

— Poursuivez…

— M'a été pris, il y a déjà longtemps, par une magicienne.

— Elle devait être bien belle, dit Paquette en soupirant.

— Moins belle que toi, ma chère enfant, puisque je l'ai oubliée ! Après cela, je l'avais à peine vue. Enfin, c'est chose sûre, elle m'a pris mon anneau.

— Et c'est votre faute ! un talisman aussi précieux… une bague pareille devenue la proie d'une coquette ! Allez, monsieur, c'est bien mal ; à votre place, j'aurai porté plainte, je me serais fait rendre mon bien.

— Si ta crois que c'est facile ! Cette chère Paquette ne doute de rien, ajouta le comte en essayant de prendre les mains de la jolie fille ; quel malheur que Mademoiselle soit si jalouse. Mais rassure-toi, je n'oublierai point mes promesses de Pignerol… Oui, charmante Paquette, si je n'ai plus l'anneau de Gygès… C'est qu'en vérité elle est encore plus délicieuse ici que là-bas, ajouta Lauzun en s'interrompant, elle a une taille, des yeux…

— Monsieur le comte, s'écria Paquette en se dégageant avec vivacité, j'entends le roulement d'une voiture. Mon Dieu ! c'est Mademoiselle…

— Impossible, te dis-je, elle est à cette heure sur le chemin de Versailles.

— C'est sa voix, c'est elle, monsieur de Lauzun, plus de doute !

— Paquette, murmura Lauzun, si jamais tu tombais un jour dans le malheur, songe à ton ancien ami. Tu connais ma demeure, jure-moi en me quittant…

Mais Paquette avait déjà glissé des mains de Lauzun avec l'agilité d'une couleuvre. Ne songeant alors qu'à regagner le balcon, le comte essayait de se cramponner à la pierre quand il aperçut Mademoiselle à la fenêtre.

— À merveille ! monsieur le comte. Vous preniez sans doute le frais ?

— Je me promenais, madame, dans le jardin de Pignerol.

— Et moi, monsieur, j'ai vu le roi. Seulement, je l'ai vu au Louvre.

— Au Louvre ? Ah ! tant mieux ! je saurai plus vite…

— Que je ne retiens jamais les gens malgré eux. Monsieur de Lauzun, les portes de ce palais vous sont ouvertes… et pour votre protégée…

— Ma protégée ?… je ne puis comprendre…

– Que je chasse ce soir même ; elle est là, monsieur, elle m'attend ; je suis avertie de tout ce qui s'est passé.

— Quoi ! madame…

— C'est assez, monsieur, reprit la princesse irritée. Au revoir, vous êtes libre.

Et coupant court à ce dialogue, Mademoiselle referma la fenêtre très brusquement.

Tome 2 · 16

Quelques instants après, Paquette comparaissait devant la princesse.

La jeune fille était toute tremblante ; elle pouvait lire dans les yeux de Mademoiselle la haine et le dépit qui l'animaient.

— Avant tout, mademoiselle, lui dit la princesse, permettez-moi de vous féliciter de votre belle conduite. Il faut que votre pouvoir soit bien grand pour que M. de Lauzun ait consenti si vite à devenir pour vous ridicule.

Paquette ne répondit point.

— Hier, continua Mademoiselle, il a osé pénétrer sous un déguisement dans une maison dont la règle est fort austère ; aujourd'hui il saute d'un balcon pour converser avec vous :c'est peut-être un pari, mais cela ne regarde après tout que M. le comte. Ce qui me regarde, c'est vous, vous que j'ai reçue chez moi, vous qui avez trompé indignement ma confiance, et que je ne saurais garder un instant de plus dans ce palais.

— Moi, madame ?

— Oh ! je sais ce que vous allez me dire, vous allez avoir recours, pour vous excuser, à un mensonge.

— Je ne mens jamais, madame, répondit Paquette avec dignité ; je me borne ici à en appeler à votre justice. Pouvais-je penser que M. de Lauzun…

— Voulût se moquer de vous ? Oh ! non. Vous aurez pris pour vraies les paroles qu'il vous a dites. Vous êtes si crédule, si naïve ! Cela se voit.

L'amère ironie de ce reproche serra le cœur de Paquette, des pleurs gonflèrent ses yeux qu'elle tenait abaissés, elle demeura immobile devant son accusatrice.

— Tout ce que je puis faire pour vous, reprit la princesse d'un air de compassion dédaigneuse, est de ne rien dire de ceci à votre père ;

sortez !

Ces paroles dites, la princesse fit signe à l'une de ses dames de reconduire mademoiselle Leclerc chez son père. À défaut du vieux partisan qui devait alors être sur la route de Marseille, on rappellerait près d'elle dame Ursule, pour qui la princesse traça quelques lignes à la hâte.

La désolation de Paquette fut grande ; mais le seuil du palais une fois dépassé, elle respira. L'idée de se retrouver seule dans cette sombre maison de Leclerc ne l'effrayait point ; elle avait connu de bonne heure la prison, la solitude. Quand elle revit la place Royale et la vieille Ursule, elle sourit seulement d'un sourire paisible et triste. La dame qui l'accompagnait la quitta, et Paquette la voyant partie, courut aussitôt à ses chères fleurs, car le bonhomme Leclerc lui en avait acheté ; c'était là son seul cadeau. À Pignerol, la jeune fille aimait aussi à s'occuper des fleura avec une rare persévérance, elle présidait à leurs hymens, et les poursuivait dans les prés ou les étangs. Son infatigable agilité l'avait enfin rendue maîtresse d'un herbier, fruit de ses courses périlleuses. Cet herbier faisait sa vie. Elle avait placé quelques lignes de souvenir au bas de chaque fleur cueillie sur la verte lisière du bois, dans le creux des roches, à la margelle des puits. C'était un vrai livre où elle se retrouvait elle-même à chaque page. Dans son ardeur d'enfant, elle avait oublié, pour cueillir ces fleurs, la faim et la soif, le soleil brûlant sur ses beaux cheveux, les ronces parasites, déchirant ses jolis pieds. Seulement, chacune de ces plantes, elle les avait baptisées du nom de l'un des captifs. De la sorte, il devenait facile à l'aimable fille de se rappeler chaque hôte malheureux de Pignerol.

Comment le nom de cette prison sinistre et celui de Paquette se trouvaient-ils liés ? Par quelle fatale circonstance s'était-elle vue de bonne heure renfermée entre ces quatre murailles, elle, cette jeune fille que les prisonniers nommaient tous la fée ? C'est ce que Paquette savait seule, mais aussi c'est ce dont Paquette eût évité de parler.

Tour à tour elle avait quitté, puis revu cette prison, où quelque être chéri devait sans doute l'occuper, à voir les larmes qui la surprenaient parfois quand il était question de transférer en un autre lieu l'un des captifs.

Et cependant Paquette était libre au milieu d'eux, nul arrêt d'écrou ne la concernait, elle pouvait à son choix, quand elle était petite, dénicher les oiseaux et les fougères sur les vieux murs, ou cueillir la menthe flottante sur les eaux. Élevée à l'ombre d'une prison, elle avait appris à plaindre tous les infortunés qu'elle contenait, presque tous expiant, comme Fouquet ou Lauzun, le malheur d'avoir réussi. C'était, il faut bien le dire, sur ces deux derniers que s'était portée de bonne heure sa vive et mélancolique sympathie. On l'avait vue souvent le front en sueur, et sa robe poudreuse, accourir au guichet du surintendant pour lui rapporter un simple myosotis, une fleur des champs qui arrachait au prisonnier de Colbert un cri de joie. Elle avait pour lui de ces paroles tendres qui ravivent l'espoir éteint ; une nuit, on l'avait trouvée endormie sous la fenêtre sans autre oreiller que la pierre usée par les pas des sentinelles. L'aspect de ce vieillard au crâne blanchi, qui s'était confié dix-neuf ans sous les mêmes fers, avait fait sans doute vibrer en son âme des cordes de douleur et de pitié. Quand il prenait l'air sur la plate-forme de la prison, pendant le quart d'heure que lui mesurait Saint-Mars, c'était elle qui lui donnait le bras, elle encore qui essayait sur l'épinette de sa chambre les airs qui plaisaient le plus à sa tristesse. Le surintendant, près de mourir, s'était entretenu longtemps avec elle, disant qu'ayant Dieu il ne serait pas fâché de voir les anges. Au seul nom de cet ami, elle pâlissait et tremblait, comme si la mémoire chérie de cet homme lui eût paru digne de ne souffrir aucune atteinte. Il est de ces âmes tendres qui tressaillent au souffle de l'opinion sur une cendre à peine refroidie, et gardent en elles, comme en un calice, le trésor des larmes reçues. La pâle enfant se souvenait de celles de Fouquet et l'avait vu pleurer entre Lafontaine et Pélisson.

La captivité de Lauzun avait produit sur elle une impression toute contraire. Les femmes regardent souvent l'infortune comme la gloire, elles s'en éprennent, elles la goûtent ; c'est pour elles une joie si douce que celle de réparer les torts de la fortune ! Le héros brillant de Pignerol, son captif hardi, sémillant, c'était Lauzun. il ne lui manquait que l'histoire du Masque de Fer pour devenir en ce lieu un objet de curiosité plus romanesque ; ce qu'on punissait en lui, c'était ce qu'on récompense souvent chez d'autres : la témérité. Le comte était beau, galant, envié ; il avait atteint la fortune, la fortune était la seule femme qui s'en fût vengée. Les premières semaines sa prison fut triste, on lui permettait à peine les livres, le temps aidant on lui permit les visites. Il sortit bientôt de ses barreaux je ne sais quelle émanation de parfums, sa bizarrerie fut telle qu'il faisait de la toilette. Il y avait aussi dans son cachot des sons de luth ; un jour Paquette écouta, et le chanteur fut surprit. À dater de ce jour, Paquette éprouva pour le comte une compassion plus tendre, il lui sembla que c'était on crime d'enfermer un homme qui chantait si bien. Lorsque les insectes de la nuit bourdonnaient sous l'herbe, quand la brise seule murmurait aux créneaux sombres, Paquette se surprenait à examiner la fenêtre grillée du captif. Cependant un sentiment instinctif de terreur agitait parfois son âme ; un frisson de glace courait dans ses veines en s'approchant de cet homme… Devait-il donc un jour influer sur sa destinée ? Devait-elle le revoir maître de nouveau de ses actions, échangeant sa tristesse contre un sourire fier et victorieux, reprenant son rôle comme un acteur, relevant la tête et disant enfin : C'est moi ? Serait-il pour elle un bon ou un mauvais ange, ou n'était-ce qu'un génie méchant interrogeant le monde dans lequel il allait rentrer avec un tressaillement cruel ; celui du tigre blessé qui retrouvé son ennemi ?

Retirée dans la chambre que lui avait donnée Leclerc Paquette venait d'ouvrir un l'herbier qu'elle s'était composé à Pignerol : il en tomba un papier plié.

Ce papier mince et frêle comme une feuille desséchée contenait des sentences et des réflexions dont elle eût peine à se rendre compte tout d'abord ; elle remarqua celle-ci :

« Le fruit le plus doré cache le ver, la couleuvre effleure les gazons et s'y endort.

» Le malheur n'est pas toujours le sort du bon et du beau, Babylone a péri comme Sodome.

» Il y a des comédiens qui pleurent pour attendrir. Le crocodile pleure aussi.

» La passion qui naît dans l'isolement et la tristesse éclate comme un feu couvert ; le cœur d'une femme n'est jamais si rempli d'affliction qu'il n'y reste un coin pour l'amour. »

Il y avait aussi quelques versets tirés de l'Apocalypse de saint Jean ; ceux-ci étaient soulignés :

« Alors le serpent jeta de sa gueule après la femme comme un fleuve pour l'entraîner et la submerger dans ses eaux.

» Mais la terre aida la femme, et s'étant entrouverte, elle engloutit le fleuve que le dragon avait vomi de sa gueule. »

Sur le revers du papier où étaient écrites ces maximes, Paquette lut aussi les lignes suivantes :

« Et moi, Seigneur, que suis-je pour me faire ici votre prophète, votre apôtre ? Rien, qu'une herbe vile, impie, sacrilège ! Ma bouche n'a point appris à murmurer vos louanges, ma lèvre ne vous a point pressé. Mon pied a glissé dans le sang sur les marches de votre autel, ma main a frappé vos serviteurs. Je n'ai pas le droit de revenir encore. À vous de me dire : Entendez-moi ! Protégez, du moins, cette faible enfant, veillez sur elle, sur son cœur ! N'y a-t-il donc que moi pour l'avertir et pour la sauver de cet homme ? Que ces lignes d'un ami par-

viennent à l'éclairer, qu'elle les lise un jour sous l'aile des saints anges ! Oh ! serais-je donc séparé d'elle éternellement ! »

En relisant cet écrit, la jeune fille éprouva un trouble singulier ; ses yeux se voilèrent, la sueur mouilla ses tempes. Elle se ressouvenait vaguement de s'être assise un soir sur l'un des bancs de la cour dite du Fer-à-Cheval, sans doute à cause de la forme circulaire que retraçait cette partie de la prison, plantée d'acacias et de sapins sombres. Sur ce banc, Paquette avait oublié son livre de fleurs, et le lendemain, en venant le reprendre, elle n'avait pas songé à l'ouvrir. Depuis ce temps, l'herbier avait reposé sur l'une des planches de sa modeste cellule, comme un livre oublié ou délaissé ; d'ailleurs il était rempli. Seulement elle se rappelait avoir vu fuir à travers les allées sombres un homme singulier, au moment où elle venait rechercher ce livre. Ce personnage curieux tenait à la fois de l'aventurier et du moine, par son costume, car il portait l'épée sur une longue robe brune. Après qu'il eût fait quelques pas, il se retourna précipitamment. Paquette put alors distinguer ses traits, son regard clair et perçant s'abritait sous d'amples sourcils, une flamme étrange jaillissait de ses yeux dont il était difficile de soutenir le profond éclat. L'impression produite sur Paquette par ce visage basané, tenait à la fois de l'intérêt, de la magie, de la peur. Un aspect rude, martial, distinguait ce cavalier, qu'avec un peu de frayeur la jeune fille eût pris au besoin pour un bandit. Il considérait Paquette dans une morne immobilité, sans paraître sentir les larges gouttes de pluies qui s'étendaient déjà sur sa robe aussi usée, aussi pauvre que celle d'un Chartreux. De son côté, Paquette ne songeait pas même à se soustraire à l'action absorbante de son regard ; il fallut un bruit de pas pour la tirer de sa torpeur.

C'était M. de Saint-Mars, le gouverneur, qui passait en cet endroit avec quelques gardes. À sa seule approche, l'homme s'éloigna. Paquette le lui indiqua du doigt, mais M. de Saint-Mars se contenta de lui répondre que ce personnage singulier était aussi libre qu'elle, qu'il pouvait se promener à son gré par les cours et la prison.

Malgré ses instances, Paquette n'avait pu obtenir le nom de cet inconnu elle apprit seulement qu'il s'était retiré dans une abbaye voisine de Pignerol, d'où il ne sortait qu'à de rares intervalles.

Àla seule lecture de ces lignes écrites sur son herbier, la jeune fille avait soupçonné l'auteur d'un pareil avertissement, tout en ne pouvant s'expliquer à quel motif d'intérêt il pouvait céder. Était-ce d'aventure un ennemi de Lauzun ? Contre quels dangers prétendait-il donc la prémunir

? Ce conseiller bizarre l'inquiétait, il semait le trouble et l'agitation dans ses pensées. En ne consultant que ses souvenirs les plus récents, ceux de la veille, Paquette éprouva une inquiétude cruelle, l'audace de Lauzun l'épouvanta. Sa candeur et sa modestie se révoltèrent à l'idée de sa poursuite, elle ne se crut pas même en sûreté dans cette maison dont Ursule avait la clef. L'idée de se voir soumise à l'espionnage constant de la gouvernante du vieux Leclerc fit naître d'ailleurs en elle de telles pensées de honte et de douleur, qu'elle se résolut à fuir ; elle prit sa mante et descendit dans le jardin.

Paquette s'était assurée qu'Ursule ne pouvait la voir, occupée qu'elle était à recevoir alors M. Lecamus, l'ami de Leclerc, qui venait de la demander chez le concierge.

Le soir était venu, et les maigres allées de buis du jardin s'effaçaient déjà sous une teinte d'ombres uniformes.

La jeune fille posa le pied sur le sable de cet enclos aussi morne que celui d'un cloître. Il était planté d'arbres tristes et symétriques. Soudain, elle réprima un léger cri.

Sur le mur d'enceinte coupant la rue, elle venait d'apercevoir deux hommes qui faisaient mine tous deux de l'appeler. Chacun agitait un billet.

— Mademoiselle, prenez ceci, disait l'un, en cherchant de son mieux à cacher son visage sous son grand feutre.

— Pst, pst, par ici, murmurait l'autre en présentant aussi un billet à la jeune fille.

Ainsi perchés à califourchon sur la muraille, ces deux personnages semblaient se considérer tous deux avec un mutuel étonnement. Paquette elle-même ne put réprimer un léger sourire à leur aspect.

— Mademoiselle, reprit le premier, un grand danger vous menace.

Paquette courut à cet interlocuteur. Elle prit le billet qu'il lui tendit après l'avoir percé de la pointe de son épée.

— Rassurez-vous, continua ce même messager, on veille sur vous !

— Mademoiselle, lisez, prenez vite ; car le temps presse ! dit le second en jetant sa lettre à terre.

Paquette ramassa la seconde lettre et ne put entendre l'exclamation de Barailles, désappointé.

— Diable ! monsieur le comte, nous étions deux, dit-il en se laissant glisser du mur, à Lauzun qui l'attendait ; c'est avec Satan que nous avons joue la partie.

Tome 2 · 17

Àpeine remontée dans l'appartement, Paquette ouvrit les deux lettres d'une main tremblante. Elle n'eut pas même la force de regagner sa chambre, et s'arrêta dans le salon de Leclerc en tombant sut un sofa.

l'écriture de la première lettre, qui était signée de ce simple nom : Un Ami, la fit d'abord tressaillir ; c'était celle qu'elle avait trouvée dans

son herbier ; la même main avait tracé les maximes et le billet. L'inquiétude extrême où ces lignes plongèrent Paquette ne saurait être définie ; pour la soupçonner il n'eût fallu qu'entr'ouvrir cette lettre, conforme pour le début même aux paroles que l'inconnu avait, du haut du mur, jetées à la jeune fille :

« Un danger réel vous menace ; grâce à Dieu, j'arrive à temps. Gardez-vous d'ajouter la moindre foi aux paroles d'un homme pour qui la passion la plus sérieuse est un jeu. Le seul intérêt de votre repos exige que vous le connaissiez bien ; par malheur, il saura revêtir vis-vis de vous tous les masques. Tour à tour ardent et fier, obséquieux et tendre, il sèmera vite autour de vous les illusions et les embûches. L'idée de vous laisser seule, sans guide sans conseil, a toujours, vous le savez, déchiré l'âme de l'homme qui vous chérissait le plus, l'âme de votre père au seul nom duquel votre cœur battra toujours. La folle présomption de M. de Lauzun vous perdrait sans nulle ressource vous ne pouvez pas, vous ne devez pas subir cette épreuve, elle est au-dessus de vos forces ; fermez donc votre oreille à ses perfides insinuations ; s'il ose vous écrire ou vous parler, bannissez-le vite de votre souvenir, surtout de votre présence. La clef de votre cœur est à vous, gardez-la bien. Loin de moi la pensée de vous attrister par des craintes anticipées sur l'avenir, mais je ne suis pas le seul qui tremble, je ne suis pas le seul à considérer cet homes gros d'orages. Un jour, bientôt peut-être, ce mystère s'éclaircira ; dans peu, je l'espère, succédera pour vous à la protection de Mademoiselle, qu'une indiscrétion du comte vous a fait perdre, une protection plus ferme et qui vous sera plus chère. En attendant, restez où vous êtes, ne hasardez point un seul pas hors de cette maison. Le sang me monte au visage, les pleurs me viennent aux yeux en songeant à ce que cet homme peut tenter, lui que la prison n'a pas même rendu meilleur ! Adieu, je vous suis à chaque minute ; bien qu'absent, je veillerai sur vous tant qu'il me restera un souffle de vie. Aurais-je eu tort de compter sur vous, aurais-je eu tort de me dire que vous étiez faite pour trouver le bonheur dans le seul accomplissement

de vos devoirs ? Oh ! non, j'en suis sûr et c'est à cette confiance que je dois la pensée de vous écrire. Adieu, encore une fois.

» Votre ami. »

L'étonnement singulier de la jeune fille, en recevant cette lettre, fut tel qu'elle ne pût d'abord rassembler ses pensées ; d'une part, on l'avertissait de se tenir en garde contre l'amour de Lauzun ; de l'autre, un protecteur mystérieux veillait sur elle. Elle rencontrait à la fois le guide et le précipice, l'orage et le port, tout cela comme par enchantement, tout cela dès son premier pas sur le pavé dangereux et glissant de la grande ville. Son premier mouvement fut de se jeter à genoux et de remercier le ciel instinctivement, elle joignit les mains et balbutia une prière. Mais l'autre lettre était là, entr'ouverte par sa main blanche, il s'en échappait un parfum muet, tentateur ; Paquette avait l'antidote, pouvait-elle redouter après cela le poison ?

Encore bouleversée des idées terribles qui l'agitaient, elle parcourut donc cette épître où le comte, rompu de bonne heure à tous les sièges, n'avait pas épargné les frais de poésie et d'éloquence. En lisant, Paquette se sentit touchée. Non, ces flatteries ne mentaient pas, ce langage était bien celui du cœur, ces plaintes douces et tendres ne pouvaient cacher un piège. Lauzun s'excusait, dès le début, d'avoir causé la ruine et la misère de Paquette ; c'était à lui seul que la jeune fille devait son renvoi du Luxembourg. Il l'avait suivie les larmes aux yeux, l'angoisse dans le cœur, mais la dame choisie par Mademoiselle pour accompagner Paquette l'avait effrayé non moins que la vieille Ursule. Le dragon qui gardait le jardin des Hespérides était assez alarmant, et cependant, ajoutait Lauzun, celui de Leclerc gardait un trésor mille fois plus précieux : une jeune fille possédant toutes les ressources de la beauté, de l'esprit. Cette enfant, la seule âme, la seule joie de sa prison, un hasard propice la lui faisait retrouver ; il ne fallait pas qu'elle fût triste, malheureuse. Le passage suivant émut surtout le cœur de Pa-

quette ; il était empreint de cette teinte mélancolique dont l'effet calculé échoue rarement sur un jeune cœur :

« Que ne suis-je un de ces hommes à qui la fortune sourit, qui n'ont qu'à parler pour que tout cède à leurs désirs ! Les vôtres seraient comblés, je serais bien vite le plus dévoué de vos esclaves ! Mais vous connaissez ma chaîne, elle ne me laisse que la tristesse, le découragement, l'ennui. En me voyant malheureux, pourrez-vous comprendre tant d'amour ? Ai-je seulement le droit de vous dire que je vous aime ! Je compte pourtant sur votre étoile pour compenser tous les nuages de la mienne. Belle et jeune, vous avez le ciel pour vous ; souriez à ceux qui souffrent ! Me pardonnerez-vous d'avoir attiré sur vous la colère et la défaveur de Mademoiselle ? Me punirez-vous, moi, que le ciel semble avoir pris à tâche de punir ? Non, vous êtes bonne, vous me reverrez, vous m'entendrez ! »

Quelques lignes plus bas, Paquette lut d'autres paroles qui l'alarmèrent :

« La maison de votre père est loin d'être sûre. Le bruit court qu'il sera forcé tôt ou tard de se représenter devant la chambre de justice. Si vous voulez fuir, mon carrosse est à vos ordres. À défaut de mon hôtel, où vous seriez libre, il vous conduirait dans l'une de mes terres. Songez-y, Paquette, il faut à tout prix que je vous voie. Adieu, confiance et discrétion. Je vous aime encore plus qu'à Pignerol. »

Le nom de Lauzun fermait cette lettre, comme son trait le plus brillant. En voyant ce nom, Paquette rougit et pâlit le papier du comte brûlait ses mains, elle le laissa glisser sur le parquet, elle eut peur.

En ce moment aussi, ses yeux enrayés s'arrêtèrent comme par une force invincible sur un grand portrait de femme qui pendait au mur ; elle ne se souvint pas d'avoir encore fixé cette toile chez le financier.

C'était une jeune fille d'un aspect si ravissant, que Paquette eût d'abord une répugnance jalousa à croire que cette figure pût être un

portrait, elle la prit pour une tête de fantaisie.

L'azur limpide du ciel était seul comparable aux yeux de celle que représentait le tableau, son front pur et légèrement bombé défiait le ciseau du sculpteur, par sa beauté ; ses cheveux voltigeaient comme si le génie de l'air fût venu lui-même les dénouer ; elle tenait d'une main son arc, et de l'autre ses chiens en laisse, suivant la mode allégorique des peintres du temps, qui faisaient de chaque femme Minerve ou Diane, Junon ou Vénus, Bellone ou Cybèle. La peau d'une panthère, qu'une agrafe d'or rattachait à son épaule, tranchait sur la blancheur de son cou et de ses bras. Noyé dans les flots d'or d'un superbe soleil couchant, le paysage s'étendant autour de cette figure semblait la dorer lui-même de reflets magiques. On eût dit de la jeunesse dans tout l'éclat de sa force, de la beauté dans toute la grâce de ses lignes. Paquette observait cette toile dans une muette contemplation. Nulle inscription, nulle date n'était annexée au cadre, seulement au-dessous il y avait un voile, un éventail, un masque et des gants de femme à ruches noires.

Quel était ce portrait que les yeux de Paquette rencontraient pour la première fois, ce portrait que Leclerc avait placé dans l'endroit le plus sombre et le plus reculé de cette pièce ? Vivait-elle encore, cette femme jeune et belle que sa propre toilette attendait au bas de son cadre ? Ou bien la mort avait-elle fermé ces lèvres de corail, ces yeux animés d'un voluptueux sourire ? Une étrange stupeur s'empara bientôt des sens de la jeune fille quand elle crut voir ces yeux peints, immobiles, la regarder tout d'un coup. La bouche elle-même semblait murmurer des paroles lentes et confuses, la pâleur marbrait ses joues, la teinte du portrait était presque livide… Une odeur de tombe s'exhalait en même temps de ce cadre, la chambre où était Paquette s'illuminait de la clarté de vingt cierges. Peu à peu la toile s'obscurcit à ses regards comme sous une brume qu'aurait produite la fumée, les traits de cette peinture se confondirent, Paquette ne vit plus qu'une large tache blanche…

Elle tressaillit, mais elle n'osa crier ; on eut dit alors qu'elle même succombait. Était-ce une hallucination de son esprit à cette heure où le jour lutte encore avec les ténèbres, ou bien avait-elle réellement aperçu ce terrible phénomène ? Quoi qu'il en fût, Ursule en pénétrant dans la chambre, son bougeoir en main, trouva Paquette étendue, les bras roides et froids, sur le sofa.

— Quel est donc ce portrait ? demanda-t-elle à Ursule dès qu'elle pût remuer les lèvres.

— Ce portrait, mademoiselle, reprit la gouvernante de Leclerc, tremblante elle-même, c'est celui d'une personne morte !

En disant ainsi, Ursule se hâta de porter la lumière à l'opposé du portrait ; on eût dit qu'elle avait peur.

— M. Leclerc, reprit-elle, vous aurait-il donc parlé de cette peinture ?

— Jamais, reprit Paquette ; mais je suis superstitieuse. Quand j'étais petite, on me faisait trembler rien qu'en me laissant seule dans une chambre où il y avait le portrait d'une personne morte.

— Celui-ci, en revanche, n'a rien de sévère, dit Ursule en ayant soin de promener la lueur de sa bougie sur un autre cadre qui représentait un jeune homme avec un habit d'enseigne. Pauvre M. Henri ! si vous le connaissiez, vous l'aimeriez, j'en suis sûre. Voici bientôt un an qu'il ne nous a écrit, ajouta Ursule avec un soupir ; pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque malheur !

— Quel est ce M. Henri ? demanda Paquette ; est-il parent de M. Leclerc ?

— C'est son parent, mademoiselle, oui, c'est cela même, répondit la gouvernante avec volubilité et comme pour cacher son embarras ; mais comment se fait-il que vous l'ignoriez, vous que M. Leclerc ap-

pelle sa fille ? ajouta malicieusement la vieille Ursule en reprenant son aplomb.

Paquette ne jugea pas sans doute à propos de répondre à cette question insidieuse, elle examina de nouveau la physionomie du jeune enseigne.

Elle était naïve et fière à la fois, les lignes en étaient accentuées avec bonheur. Un air de franchise et de courage s'y faisait jour, le front était haut, les yeux vifs, la pose hardie ; seulement, un léger voile de tristesse obscurcissait ces traits fins et nobles, la lèvre souriait d'un sourire presque sceptique. Paquette observa fort bien que durant le temps qu'elle considérait le portrait, Ursule la considérait aussi, comme si elle eût attendu son avis sur l'original. Morose, goguenarde et curieuse avant tout, la gouvernante de Leclerc représentait au naturel une gouvernante d'abbé, elle était furieuse de ce que son maître eût un secret qu'il ne lui dît pas. L'introduction de Paquette et surtout sa rentrée dans cette maison, l'indisposaient.

Reprenant toutefois son air digne et calme :

— Quand M. Leclerc reviendra de Marseille, interrogez-le sur ce beau jeune homme, mademoiselle, dit-elle à Paquette. Vous occupez sa chambre, en attendant qu'il puisse la revoir ; mais le pourra-t-il, quand l'année dernière encore il a manqué périr auprès de M. Duquesne dans son expédition contre les corsaires de Tripoli ! Voilà maintenant qu'il bombarde les Algériens.

— Et vous n'en avez aucune nouvelle ?

— Aucune ; si bien que pour moi, j'étais tentée d'écrire au roi du Maroc. Comme il est devenu depuis peu l'ami du roi.

Paquette continua à regarder le portrait avec intérêt en le comparant même à celui de la jeune fille, elle crut trouver entre ces deux physionomies quelques traits de ressemblance. Étaient-ce le frère et la

sœur ? Ramenée tout d'un coup à la solitude de cet intérieur nouveau pour elle, redoutant Lauzun, et ne voyant guère qu'Ursule, elle finit par prendre en patience cette autre prison, tout en accusant de cruauté Saint-Évremont, qui la lui avait pour ainsi dire prescrite. Ne pouvait-il donc, pensait-elle, la recommander à tout autre homme que Leclerc ? Ce mystérieux ami qui lui écrivait, le connaissait-il, venait-il de La Haye, était-il envoyé par lui ? Quinze jours s'étaient passés depuis son retour dans cette demeure, et Paquette réfléchissait encore à toute la tristesse d'une pareille situation, quand un bruit de carrosse retentit à la porte du jardin. La nuit était si noire, qu'en se penchant à sa fenêtre, il fut impossible à la jeune fille de distinguer autre chose qu'un manteau d'homme… L'épaisseur des ténèbres et les précautions sourdes avec lesquelles on semblait s'introduire dans le jardin du financier, jetèrent le trouble au cœur de Paquette, elle courut vite éveiller Ursule qui ne se vit pas sans peine arrachée aux douceurs d'un premier sommeil. En trouvant Paquette aussi pâle, la gouvernante crut d'abord qu'elle venait d'apercevoir quelque voleur.

— Jésus Maria ! s'écria-t-elle, qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai, Ursule, ce que j'ai… il n'y a pas un instant à perdre… un homme… un carrosse à la petite porte du jardin…

— Un homme… un carrosse ? demanda Ursule se frottant les yeux, en sautant en bas du lit.

— Mon Dieu oui, c'est lui, il monte… c'est son pas, êtes-vous sourde ?

— Oui, ce sont des pas, on monte, cela est vrai.

— Je suis perdue, vous dis-je, perdue, si vous le laissez entrer ici.

— Et qui donc ?

— M. de Lauzun.

— M. de Lauzun répéta Ursule atterrée, M. de Lauzun !

— Oui, M. de Lauzun, qui vient me réclamer, me prendre avec lui, m'enlever ! Oh ! je suis perdue, vous dis-je !

Les pas se rapprochaient du corridor menant au salon où Paquette et Ursule s'étaient réfugiées en toute hâte. La porte en fut poussée d'une façon assez brusque, et en même temps un personnage couvert d'un ample manteau entra, une lanterne à la main.

— Ah ! je suis sauvée, murmura Paquette, c'est M. Leclerc !

— Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait une belle peut, reprit Ursule.

Tome 2 · 18

Dès qu'il fut entré, Leclerc jeta son chapeau d'un air brusque et grondeur sur le sofa ; il essuya du bout de son mouchoir la poussière de ses bottines, s'approcha de sa glace en s'y regardant avec effroi, il continua ainsi durant quelques secondes à donner les signes de l'agitation la plus vive.

Ursule et Paquette le considéraient en silence ; aucune d'elles n'osait l'interroger, tant la mauvaise humeur qui plissait le front du financier les effrayait.

— Au diable les femmes ! dit-il tout d'abord à Ursule en maugréant, elles ne savent pas même nous composer une valise ! Je suis arrivé à Marseille avec un équipement de recors, aussi m'a-t-il fallu garder, la plupart du temps, les arrêts forcés dans mon auberge. Trois chemises et un habit !

— Mais il me semblait, monsieur, que cela était bien suffisant, répliqua en se redressant la gouvernante ; auriez-vous d'aventure été au bal ou donné les violons à quelqu'un ?

— Il s'agit bien de cela, impertinente ! Est-ce que je n'avais pas à voir en cette ville des gens titrés, des gens qui avaient jadis entamé avec moi quelques affaires ? Vous prenez bien mal votre temps pour me parler de bal, à moi qui n'y ai point mis le pied. Vous informez-vous seulement de la façon aimable dont je suis revenu de Lyon, tantôt à cheval, et d'autres fois en charrette ? J'avais manqué le carrosse, et j'ai cru périr vingt fois en route.

— Si vous vouliez souper, monsieur, insinua Paquette de son ton de voix le plus doux en voyant Leclerc arrêter sur elle ses deux gros yeux.

— Et vous, mademoiselle, reprit Leclerc d'un air grave comment se fait-il que je vous retrouve ici ? Vous n'avez donc pas vu M. Lecamus, mon confrère et mon ami ? il ne vous a point présentée à la princesse ?

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit Paquette avec assurance, ce n'est pas ma faute si je n'ai pu convenir à Mademoiselle. Aujourd'hui je m'en félicite et je remercie le ciel ; ne me rend-il pas mon guide, mon protecteur, moi père ?

Àce nom de père, le visage du financier se rembrunit de nouveau, et cependant il parut touché du charme et de la grâce de Paquette.

— N'importe, murmura-t-il sans qu'Ursule pût l'entendre, peste soit des gens qui vous envoient des jeunes filles N'ai-je pas assez d'ennuis et de tourments, et me faudra-t-il toujours veiller ?…

En ce moment une toux sèche retentit près de la porte, Leclerc leva la tête et Ursule prêta l'oreille. C'était M. Lecamus.

Leclerc se hâta de congédier les deux femmes, la visite de son ami lui paraissait au moins indue à pareille heure, et son importance ne lui semblait pas douteuse.

M. Lecamus était un grand homme maigre, cousu de mystère et de silence de la tête aux pieds ; à part sa toux, on l'eût pris pour un fantôme. Il salua Leclerc, prit un siège, s'assit et toussa de nouveau en le regardant avec une profonde immobilité.

— Eh bien ? demanda Leclerc.

M. Lecamus ne dérangea rien de ses yeux et de sa pose.

— Mais qu'est-ce, qu'y a-t-il, pourquoi venez-vous à mon débotté ? Voyons.

M. Lecamus baissa tristement la tête et soupira.

— Avez-vous fait vœu de me faire mourir ? poursuivit Leclerc ; parlez, qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé… répondit M. Lecamus ; mais non, mille fois non ; ah ne m'interrogez pas !

— Alors, que venez-vous faire ici ? Seriez-vous poursuivi, traqué ; me demandez-vous asile pour cette nuit ?

— Je ne vous demande que de m'entendre et de réfléchir, reprit sententieusement M. Lecamus ; seulement, il faut que vous vous donniez patience.

— De la patience ! j'en aurai, s'écria Leclerc d'un ton qui ne faisait guère bien augurer de la sienne. Parlez, car je vous écoute.

M. Lecamus se leva alors de son siège, et s'assura que la porte de l'appartement était bien fermée.

— En vérité, dit-il, c'est que je ne sais par où commencer, mon cher Leclerc, il se passe ici des choses…

— Que se passe-t-il ? demanda Leclerc brusquement ; dites, qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé d'abord, continua M. Lecamus sur le même ton de lenteur, que ma présence au couvent des Filles de la Croix… Vous m'aviez dit, n'est-ce pas, de demander madame la supérieure ?

— Oui, mille fois oui ; vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue fort en colère. Elle m'a tout d'abord examiné de la tête aux pieds comme un homme suspect, moi qui, vous le savez, ne suis qu'un ancien receveur des tailles, honoré, cité et considéré.

— Après ?

— Après ? Comme je lui demandais mademoiselle votre fille, elle s'est redressée de toute sa hauteur, en me priant d'aller jouer ailleurs la comédie.

— Je n'y comprends rien ; allez toujours.

— Elle m'a dit alors, voyant que je persistais, que le véritable M. Lecamus, — vous entendez bien, le véritable, — venait de sortir emmenant avec lui mademoiselle Leclerc dans son carrosse.

— Que me dites-vous ?

— L'exacte vérité. Un autre avait pris mon nom, et cet autre, elle l'avait reçu à souhait ; tandis que moi, Vincent-Jacques-Étienne Lecamus, receveur des tailles… Enfin, vous l'avez, elle vous a été rendue, et je vous en félicite.

— Paquette enlevée ! Paquette amenée à Mademoiselle par un autre que par vous ! Que veut dire ceci ? Ma foi, je m'y perds. Mais parlons de choses plus graves : Ursule n'a reçu, je le sais, pour moi aucune lettre ; vous connaissez mes affaires, n'avez-vous rien vu, ne savez-vous rien ?

— Permettez que je reprenne d'abord haleine. D'abord voici une lettre dont vous reconnaîtrez aisément le signataire à l'écriture de l'adresse. Comme, à son poids seul, elle paraît assez longue, vous aurez

le temps de la lire quand je vous aurai quitté. Tout ce que je veux, tout ce que je dois vous dire…

— Parlez, oh ! parlez, mon cher Lecamus, et surtout ne me faites point languir. Je suis d'une humeur que la seule vue de cette lettre est loin d'adoucir. Qu'avez-vous appris ? Voyons.

— Je n'ai rien appris, dit M. Lecamus ; j'ai vu, de mes yeux… intuentibus oculis !

— En ce cas, parlez !

— Vous allez, j'en suis sûr, me traiter de visionnaire.

— Vous me faites mourir ! Je suis là sur les épines.

— Eh bien, donc, mon cher, vous saurez que l'autre jour… Oui, il y a bien quinze bons jours de cela…

— Quinze jours ?

— C'était à la brune, j'ai distingué clairement deux hommes montés sur le mur de votre jardin, voilà.

— Deux hommes, dites-vous, sur mon mur et à la brune ? C'étaient peut-être des voleurs ?

— Je ne pense pas, car il y avait au bout de la rue un carrosse en station.

— Un carrosse à eux ?

— À eux, C'est chose probable, ils comptaient sans doute faire bien les choses, et vous enlever d'ici avec autant d'égards que d'Artagnan en mit à escamoter M. Fouquet.

— Malpeste ! j'ai bien fait de courir alors les champs ; c'étaient donc des exempts, voire des archers, peut-être ?

— Tous deux en avaient la mine. J'ai pensé qu'ils ne mesuraient pas la hauteur de votre mur pour rien. Comme il fallait me rendre à une assemblée fort loin d'ici, je n'ai pu suivre davantage leurs mouvements ; mais tenez, je mettrais ma main au feu…

— C'est sûr, c'est indubitable ! s'écria Leclerc en se levant d'un air agité, la chambre de justice m'en veut, j'ai connu Hervart, Fouquet et vingt autres. Mon cher Lecamus, vous me rendez là le plus signalé service. Demain ou après demain au plus tard, il faut que je quitte cette maison. Merci, ajouta Leclerc, merci, je prétends vous reconduire avec ce fallot jusque chez vous, dussé-je être pris par les limiers de la police. Mais j'y pense, n'ai-je pas rendu autrefois des services à Mademoiselle ? J'irai la trouver, je lui dirai… Deux hommes à cheval sur le mur de mon jardin ! Vous aviez raison, ce sont de ces choses qu'on ne doit point ignorer… Au revoir, et à bientôt, mon cher Lecamus ! je vous suis dévoué à la vie et à la mort !

Et Leclerc troublé, impatient de se trouver seul, reconduisit son ami, lequel sortit lentement et placidement, selon sa coutume, en se contentant de répéter :

— Songez-y.

Dès qu'il se vit seul, Leclerc, après avoir scrupuleusement tiré sur lui les verrous de la pièce où il était, s'approcha avec précaution d'une cassette en cuir noir, il l'examina quelques secondes dans un silence recueilli.

Une pâleur mortelle couvrait ses joues, Leclerc détacha une petite clef de son cou et l'introduisit dans la serrure.

— Bien… tout est en ordre, dit-il après une pause et en refermant la boîte avec soin.

Il poussa un soupir et se promena à grands pas.

Tout d'un coup ses regards se portèrent sur la toile où la jeune fille qu'avait tant regardée Paquette était peinte. Un nuage sombre passa sur son front, que mouillèrent bientôt de rares gouttes de sueur.

— On peut tout me ravir, excepté ce secret, murmura-t-il.

Et il continua à arpenter silencieusement le parquet, laissant échapper de temps à autre des gestes rapides de dépit et de colère. Jusque-là, il ne semblait pas même s'être aperçu qu'il tenait entre ses mains la lettre que lui avait remise Lecamus.

Par un mouvement brusque, il l'approcha de la bougie et en rompit le cachet.

Le silence était profond, la place Royale n'avait aucun bruit, Paquettc devait dormir.

Leclerc parcourut la lettre avec des signes marqués de surprise et d'impatience. Elle portait le timbre de Brest.

— Allons ! s'écria-t-il en frappant du pied brusquement, voilà une arrivée qui tombe bien.

Il froissa la lettre entre ses doigts, et se rejeta lourdement sur un fauteuil. Ce siège était placé contre la chambre de Paquette.

La jeune fille n'avait pas encore songé au sommeil, bien que les émotions et les traverses dussent lui conseiller le repos, elle lisait.

Au bruit que fit le fauteuil, elle entr'ouvrit doucement la porte vitrée qui séparait sa chambre du salon, et Leclerc put voir se dessiner dans l'ombre l'élégance de son profil.

— Vous souffrez ? dit-elle, en abordant le vieillard d'un air tendre et empressé. J'ai cru que vous m'appeliez.

— Moi ? reprit Leclerc, vous vous trompez, je veillais.

— Et vous faites très mal, à quoi bon veiller, monsieur ?

— À quoi bon ! à quoi bon ! c'est qu'apparemment je n'ai point envie de dormir, objecta Leclerc avec son ton ordinaire de brusquerie.

— C'est cela, à peine de retour, grondez-moi, moi qui voudrais tant vous épargner le moindre chagrin.

— Oui, il vous sied bien de parler ainsi, après vous être laissée conduire par un inconnu chez Mademoiselle. Allez, c'est indigne, et j'ai bien assez de cette lettre.

— Cette lettre, reprit Paquette, sans songer à se défendre, cette lettre vous annonce-t-elle donc un malheur ? Par pitié, monsieur, ne vous laissez point abattre. Voyons, que dit-elle de si malheureux cette vilaine lettre ?

— Elle m'apprend, ma foi, l'arrivée d'une personne.

— Que vous ne pouvez aimer, qui vous a causé bien du chagrin… interrompit vivement Paquette ; oh ! oui, oui, je devine à votre trouble, à votre air…

— Eh bien, oui, Paquette, et jamais nouvelle ne pouvait venir plus mal à propos.

— C'est donc un ennemi ? demanda la jeune fille.

— Non, mais c'est un fou qui s'est mis en tête de obséder, de se faire aimer par moi qui ne puis même le souffrir ; il vient me relancer, troubler en un jour la tranquillité et le secret de ma maison ; en un mot, Paquette, je le déteste, je le crains, et je donnerais tout pour l'éloigner.

— Mais quel est-il donc, encore une fois ? reprit Paquette, est-il vieux ou jeune, et quels droits a-t-il sur vous ?

— Mon Dieu ! dit Leclerc avec humeur, en voilà assez sur son compte, vous le verrez. Ne m'écrit-il pas qu'il arrive demain, qu'il sera

là près de moi. Près de moi, Paquette mais il ignore donc ce que sa présence aura d'affreux et de déchirant pour un cœur blessé, il ignore… Enfin, mademoiselle, qu'il vous suffise de savoir que je sais redevenu, à dater de demain, le plus malheureux des hommes. Oui, continua Leclerc, en s'exaltant, si je pouvais fuir ce soir même un pareil malheur, je fuirais ; si je pouvais échapper à ces caresses qui m'effraient, je braverais tout jusqu'au danger… En un mot, Paquette, ce jeune homme…

— Ah c'est un jeune homme…

— Eh oui, morbleu, c'est mon fils !

Tome 2 · 19

Les paroles de Leclerc avaient semblé une énigme à la jeune fille. Elle le savait bourru, grondeur, emporté ; mais elle répugnait à le croire dur et insensible. Quel crime odieux avait donc commis ce fils, pour que sur la seule nouvelle de son retour, son père regrettât de ne pas voir y élever une barrière entre lui et ses caresses ? Comment s'expliquer cette résistance cruelle, cette aversion que des larmes ne pourraient vaincre ? Dès le matin, Leclerc avait armé son front de rigueur ; dans la maison même, il régnait un air d'inquiétude, Paquette n'osait interroger le vieillard ; elle s'était mise tristement à la fenêtre.

De cet endroit l'œil de la jeune fille embrassait l'enceinte de la place Royale, au milieu de laquelle s'élevait comme aujourd'hui la statue équestre de Louis XIII.

Il était midi, des groupes animés circulaient sous les arcades.

Le soleil éclairait en ce moment un cercle de personnages placés vis-à-vis de Paquette, sur l'un des bancs du jardin, c'étaient pour la

plupart des hommes au visage hâlé, aux gestes rudes et expressifs ; ils parlaient entre eux vivement et bruyamment.

Paquette remarqua de longs rubans à leur feutre ; ils portaient l'habit bleu de roi et la ceinture rouge.

C'étaient des marins que M. du Quesne, ne pouvant plus tenir la mer dans la rade d'Alger, avait ramenés en France.

Nombre de bourgeois et d'oisifs les entouraient, suspendus en quelque sorte à leur bouche pour en recueillir de nouveaux détails sur cette merveilleuse expédition.

Tous leur demandaient des nouvelles de cette escadre de onze vaisseaux, dirigée par du Quesne et le marquis d'Amfrevilles. Cinq cents esclaves chrétiens, ramenés par eux de l'esclavage pour servir de préliminaire à la paix conclue par les Barbaresques l'année suivante, témoignaient assez en faveur du courage de nos marins ; aussi la foule devenait-elle de moment en moment plus compacte autour de ces hommes échappés à la mort et à ses dangers.

Ces natures vigoureuses tranchaient vite à l'œil de l'observateur sur la teinte commune et uniforme des curieux. Paquette elle-même eût voulu descendre pour écouter leurs récits. Le vin circulait, et le cabaret à l'enseigne du Coq hardi abreuvait déjà les narrateurs, pour le prix de leurs histoires.

En ce moment, un jeune homme descendait la rue du Roi-de-Sicile d'un pas rapide, sa plume et son écharpe frappèrent Paquette.

Il était de belle taille, et l'étroitesse de son uniforme le faisait paraître encore plus long et plus mince ; sa cravate brodée flottait au vent comme la frange de sa ceinture ; son haut-de-chausses bleu à boutons d'or était de la même couleur que son habit ; il portait la moustache et la royale fort galamment.

De temps à autre il levait la tête, et cherchait à reconnaître l'une des maisons de la place Royale, où sans doute il avait affaire ; puis il reprenait sa route et regardait de nouveau. En voyant Paquette ainsi appuyée à la fenêtre, il sourit ; sa figure pale et mélancolique s'éclaira ; il considéra tour à tour la porte de la demeure de Leclerc et la jeune fille, qui en eût fait, à coup sûr, la plus belle enseigne.

Mettant un terme à son hésitation d'une seconde, il souleva le marteau résolument.

— Henri ! s'écria sous la porte même une voix fêlée que Paquette reconnut aisément pour celle d'Ursule.

— Oui, c'est moi, ma bonne Ursule, c'est moi qui viens te surprendre, à ce qu'il me semble, quoique j'aie écrit pourtant à mon père. Mais il ne t'a donc rien dit ? Je crains dès lors que M. Lecamus n'ait point reçu ma lettre. Enfin, me voici, je te retrouve, Dieu soit loué… Conduis-moi vite à mon père…

Et le jeune homme s'était débarrassé de l'étreinte de la vieille femme, il montait les degrés de l'escalier, Ursule eut peine à le suivre.

— De quel pas vous y allez, monsieur l'enseigne, on voit bien que vous ne marchez pas sur terre, comme nous, ah ! vous vous dédommagez !

— C'est vrai, bonne Ursule, je vais peut-être un peu trop vite pour tes jambes. Que veux-tu, pardonne-moi ! et songe qu'il y a longtemps que je n'ai revu mon père ! Me reconnaîtra-t-il seulement sous mon uniforme ?

— M. Leclerc est dans son cabinet de travail, reprit Ursule, je vais de ce pas le prévenir.

Paquette descendait l'escalier en cet instant, elle se trouva vis-à-vis du jeune enseigne.

— Vous êtes monsieur Henri ? lui demanda-t-elle en rougissant. Oh ! l'on vous attend ! oh soyez le bienvenu !

En parlant ainsi, la naïve enfant marchait la première vers le cabinet du financier.

Henri la regarda avec une admiration mêlée de surprise. Il ne savait trop à quoi attribuer un pareil empressement.

Paquette le savait, elle qui était loin d'avoir oublié les désolantes paroles de Leclerc, elle pâlit, elle trembla, quand elle le vit paraître sur le seuil de cette pièce…

L'air du financier était morne, son front était sans rayon et sa lèvre sans sourire.

Àson aspect seul, Paquette sentit son cœur se briser, elle chancela…

Cependant Henri venait de se jeter dans les bras de son père avec un cri de joie étouffé, ses beaux cheveux noirs touchaient la joue du vieillard.

— Mon père ! s'écria-t-il.

— Bonjour, monsieur, bonjour, reprit Leclerc en se dégageant froidement des bras du jeune homme.

Le visage de Henri devint blanc comme la cire, il fixa son père, et il le trouva sans larmes…

— Mon père… balbutia-t-il… mon père, ne me reconnaissez-vous pas, je suis Henri !

Et déjà les pleurs obscurcissaient ses jeux, les sanglots coupaient sa voix.

— Mon père, ajouta-t-il, j'ai servi trois ans avec honneur sous les ordres d'un homme que le roi tout le premier estime et révère, je vous

reviens enseigne, je suis votre fils, je suis Henri !

— Monsieur, dit le vieillard, je suis ravi que vous n'ayez point été blessé dans cette dernière affaire. Vous avez sans doute à me parler, entrons dans mon cabinet.

La douleur et l'inquiétude navraient Henri ; il essuya une larme furtive qui roulait de son œil bleu, et il suivit le vieillard.

Le cabinet de Leclerc ressemblait à un tombeau ; on eût dit que les murs y assuraient le secret, la tapisserie étouffait presque la voix. Un bureau immense, chargé de papiers, en était le seul ornement. En se retrouvant seul ainsi devant le vieillard, Henri se berça d'abord d'une espérance impossible, il crut que son père, gêné par quelque motif inconnu, dans l'élan de sa tendresse, allait enfin lui ouvrir ses bras, le couvrir de ses caresses. Le jeune homme se trompait.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur ? demanda le vieillard en gardant un front de glace.

— Rien, oh ! rien, mon père, si ce n'est que la joie, le bonheur de vous retrouver.

— Assez, monsieur, assez ; moi j'ai quelque chose à vous apprendre.

— Quoi donc, mon père ? parlez, oh ! parlez, dit le jeune homme. Seulement, je vous en supplie, défaites-vous avec moi de ce ton sévère qui m'alarme comme s'il recouvrait un reproche. Je vous le répète, je vous reviens digne de la France et de vous… M. du Quesne pourra lui-même vous dire…

— Je vous crois, monsieur, reprit Leclerc sur le même ton d'aigreur ; aussi n'est-ce point de vous qu'il s'agit ici, mais bien d'une jeune fille que vous avez pu voir, que vous avez vue déjà. Elle était là tout à l'heure.

— Quoi mon père, cette jeune et belle enfant qui venait elle-même vous prévenir ? Je ne la connais pas… mais son air de candeur et de bonté…

— Qu'il vous suffise de savoir que des raisons graves m'obligent à la garder chez moi… Tout le monde la croit ma fille.

— Votre fille !

— Oui ; mes gens tous les premiers m'ont vu lui donner ce titre. Ne cherchez point à approfondir ce mystère, et contentez-vous d'avoir pour elle la politesse la plus froide, la plus réservée…

— Je ferai ce que vous exigez de moi, mon père ; loin de moi la pensée d'apporter le moindre trouble dans les habitudes de cette maison. Je respecte vos secrets, et ne vous demande en échange qu'un peu de tendresse, je devrai dire de pitié… Oui, continua le jeune homme, cédant à la violence de son chagrin, ce que d'autres obtiennent si facilement d'un père, moi je le demande à genoux, moi Henri, moi votre fils !

En parlant ainsi, il allait se précipiter aux pieds de Leclerc, le vieillard le retint d'un geste.

Se levant lui-même de son siège, il s'approcha de la cheminée et il sonna.

— Ursule, dit-il à la gouvernante dès qu'elle parut, conduisez monsieur à sa chambre, vous m'entendez.

Ursule obéit, et le jeune homme sortit du cabinet les larmes aux yeux.

Dès qu'il se vit seul dans la petite chambre que venait de quitter Paquette, il s'assit la tête entre ses mains en donnant un libre cours à ses sanglots.

Henri avait vingt ans, il était beau, de ce caractère de beauté que donne la jeunesse et que relève la douleur ; la sienne était profonde, elle avait chez lui devancé l'âge. À peine avait-il connu sa mère, promptement enlevée aux caresses de son berceau ; enrôlé de bonne heure dans la marine du roi par son père, il n'avait guère aperçu Leclerc lui-même qu'à de rares intervalles. Le ton brusque du financier, sa roideur, son parti pris de ne jamais lui écrire, avaient agi sur son cœur d'une manière inverse à celle que Leclerc se proposait. Henri, tout en souffrant, s'accusait lui-même de causer les chagrins de ce vieillard, il les attribuait au mauvais état de ses affaires et aux sacrifices que son éducation lui avait peut-être nécessités. Le cœur d'un enfant a sa pudeur comme celui d'une jeune fille, Henri excusait tout bas son père, et se reprochait intérieurement de lui être à charge.

Il s'était mis en tête de se faire tuer pour son pays, et ce n'était pas sa faute si les boulets turcs l'avaient cette fois épargné.

— Encore ma mauvaise étoile, murmurait-il, qu'avais-je besoin de revenir ! Un pareil accueil à moi qui donnerais mon sang et ma vie pour lui épargner une seule larme. Ah ! les miennes m'oppressent, mon cœur éclate à la seule pensée que je ne suis rien pour lui ! rien, pas même un souvenir vivant de celle qu'il a tant aimée ! Ah ! pourquoi la mitraille des Algériens m'a-t-elle épargné ! pourquoi ne suis-je pas mort sous le feu des Hollandais à ma première campagne ! Je ne suis plus qu'un câble de rebut, un objet d'horreur pour lui ! Mon Dieu ! que lui ai-je donc fait ?

Et cette jeune fille dont il m'a parlé, reprit-il bientôt, qui est-elle donc ? qu'est-elle à mon père pour venir usurper ma place ? Il la nomme sa fille ! sa fille ! lui-même me l'a dit. Oh ! quoi qu'il en puisse arriver, j'éclaircirai cette énigme ; oui, demain, ce soir même…

Henri s'était levé et il se promenait dans cette chambre à grands pas. La honte et le désespoir brûlaient son front comme un fer rouge ;

il se parlait à lui-même avec une rage insensée en se tordant les mains en pleurant.

Tout d'un coup il s'arrêta…

Tome 2 · 20

L'aspect de cette pièce, où se trouvait suspendu le portrait dé son amiral, paraissait à la fois le surprendre et l'émouvoir, il y reconnaissait à plusieurs indices le passage récent d'une femme…

Un voile, une mante et divers autres objets de toilette y avaient été laissés par Ursule, Henri s'en approcha et les examina d'un œil distrait. Sa vue se fixa sur l'herbier de la jeune fille ouvert encore à la page où reposait la lettre de cet inconnu de la cour du Fer à cheval à Pignerol.

Àla seule inspection rapide de ces caractères, le front du jeune homme se colora subitement, il semblait connaître cette écriture, il en parcourut les lignes avec une singulière avidité.

— Lui ! s'écria-t-il, lui que je croyais à jamais perdu ! Il connaît donc cette enfant ! Oh merci, mon Dieu, grâce à cet indice, je vais savoir…

Henri se hâta de refermer le livre de Paquette, elle-même entrait alors d'un pas léger dans la chambre.

Le jeune homme se retourna, comme il l'eût fait au bruit furtif d'un oiseau.

— Mille pardons, monsieur, je venais… j'allais…

— C'est moi, mademoiselle, qui n'eusse pas dû m'installer ici, je l'avoue, avant que vous n'eussiez repris ce qui vous appartient.

— Vous êtes le maître, monsieur, dit Paquette avec tristesse, croyez seulement que je m'en veux de vous avoir troublé dans votre lecture… Il me semble que vous lisiez…

Paquette pâlit ; elle venait de reconnaître son herbier entre les mains du jeune homme.

— Une indiscrétion… mademoiselle… reprit à son tour Henri ; je suis bien coupable, je le sens, je le confesse. La faute en est à Ursule, et cependant promettez-moi de ne pas l'en blâmer…

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle toute tremblante, et en arrêtant sur Henri un regard plein de surprise.

— Qu'il y a dans cet herbier, mademoiselle, un secret que je tiens tout d'abord à éclaircir… Vous paraissez si bonne que vous voudrez bien m'aider…

— À quoi ?

— À savoir l'adresse et le nom de la personne qui vous a écrit ces lignes.

— En vérité, monsieur, je l'ignore, répondit-elle tremblante et confuse qu'Henri eût si vite mis le doigt sur un de ses secrets, mais je donnerais tout au monde pour le savoir.

— Eh bien, moi, je vais vous le dire, reprit Henri en fixant Paquette avec une expression de joie, de bonheur et de triomphe.

— Vous !

— Moi-même, poursuivit-il avec une véritable exaltation ; l'homme qui a écrit ceci est le plus noble, le plus généreux des hommes ! Je lui dois la vie, il m'a sauvé.

Paquette le regarda avec un trouble dont rien ne pourrait donner une idée. Le visage de Henri reflétait alors son âme, son regard brillait

d'une flamme aussi acérée qu'un glaive. Il reprit d'une voix qui décelait en lui la plus vive émotion :

— Oui, il m'a sauvé quand j'allais périr ; il m'a arraché à une mort barbare et trop certaine. Tandis que le Turc assiégeait Vienne, le roi faisait bombarder Alger pour la seconde fois. Notre amiral était résolu à ne point ménager les habitants de la ville. Dans un engagement qui avait eu lieu huit jours avant, j'étais tombé au pouvoir des Barbaresques avec plusieurs officiers. Les Algériens venaient de voir leur ville foudroyée, leurs maisons et leurs magasins en cendre. Poussés au désespoir, ils se réfugièrent dans les représailles, ils poussèrent la cruauté jusqu'à l'excès. Non contents de nous accabler d'outrages, ils attachaient à la bouche de leurs canons des esclaves français, arrachés de leur prison, et les tiraient sur la rade en guise de boulets. Je fus du nombre. Déjà tout se préparait pour mon supplice, j'allais subir le même sort qui en avait fait périr tant d'autres. Attaché à la bouche du canon fatal, je recommandais mon âme à Dieu. Tout d'un coup un homme fend la presse, il s'approche de mes bourreaux, il sollicite ma grâce ; il était vêtu comme eux, comme eux il parlait leur langue. C'était un de ces aventuriers qui vont partout offrir leur épée et leurs services, un de ces réfugiés fuyant la colère du roi à la suite des dernières révoltes de religion. — Je suis Français ! cria-t-il, arrêtez je connais le père de ce jeune homme, tuez-moi vite à sa place.

En parlant ainsi, il m'arracha par trois fois d'entre les mains de ces misérables corsaires, et trois fois ils me reprirent. Ne pouvant empêcher qu'on se rendît maître de moi et qu'on me liât à la bouche du canon, il voulut aussi s'y faire attacher, il se jeta sur mes chaînes et il les serra étroitement. S'adressant alors au canonnier du dey, spectateur de cette scène : « Tire, lui cria-t-il ; puisque je ne puis le sauver, je dois mourir avec lui ! » Le dey fut frappé de cette générosité, il me fit grâce. « Au revoir, me dit alors mon généreux libérateur, au revoir ; voici mon nom. » Et sur une lettre écrite de sa main, une lettre qu'il déchira, je pus lire le nom d'un homme connu de Montrevel et de Roche-

gude, les agitateurs calvinistes ; mais ce nom, désormais j'ai fait une croix sur lui, je l'ai enseveli au fond de mon cœur, il doit mourir avec moi.

En prononçant ces mots, le front de Henri paraissait morne et couvert d'une sueur froide… Paquette crut assister elle-même à cette scène, et elle ne le regardait qu'avec terreur, sans se rendre compte de l'ivresse qu'elle éprouvait de le voir sauvé.

— Et maintenant, ajouta Henri, maintenant que je vous ai dit ce qu'a fait cet homme pour moi, si vous le rencontrez, suivez-le partout s'il vous aime, aimez-le si le péril vous menace, il vous sauvera. Que ne donnerais-je pas pour le découvrir, pour l'avoir en ce moment auprès de moi ! À lui, à lui seul, j'oserais dire mes chagrins, il saurait qu'à peine de retour, mon père m'a fermé son sein, qu'il a repoussé mon amour et mes caresses. Il lui parlerait, et mon père se surprendrait vite à l'écouter ; sa froideur cesserait en écoutant ses seules paroles ; lui seul, mademoiselle, pourrait me justifier à ses yeux, car, je le sens bien, personne ne m'aime, personne n'a pitié de moi. Oh ! je suis bien malheureux !

Les larmes du jeune homme avaient coulé en abondance après son récit. Henri ne craignait pas de pleurer devant une femme. Il est des instants où les cœurs faits de l'acier le plus fort se brisent comme un roseau.

Encore atterrée de la scène du matin, Paquette observait le fils de Leclerc dans un silence attendri. Cette noire tristesse et ce découragement précoce l'épouvantaient. Un père entraîner son fils dans cette horrible affliction, un pareil jeune homme humilié, repoussé. Une voix lui criait de venir au secours de cette douleur ; elle s'approcha de Henri avec une grâce indicible.

— Vous devez, lui dit-elle, accuser le hasard, monsieur ; il me traite mieux, jusqu'à présent, moi qui ne suis ici qu'une étrangère.

— Une étrangère, vous reprit Henri d'un air égaré ; ne m'a-t-il pas dit qu'il vous appelait sa fille ?

— Dès lors, Henri, je suis votre sœur, convenez-en, ajouta-t-elle avec un sourire qu'eussent envié les anges.

— Ma sœur ? demanda-t-il. Quoi ! vous pourriez un jour me plaindre, me consoler ; vous pourriez…

Henri s'arrêta ; il allait lui-même donner l'essor à une pensée trop prompte à s'échapper de son cœur ; il l'y retint prisonnière. Il regardait Paquette comme il avait déjà regardé plus d'une fois une éclaircie du ciel au milieu d'un jour d'orage.

Pour elle, toute son âme contenait à peine sa joie. Elle venait d'apprendre de la bouche même de Henri qu'elle avait dans le monde un ami noble, généreux. Invisible ou présent, cet ami la rassurait. Et puis cette affliction si cruelle à consoler, cette injustice à réparer l'exaltaient. Elle promit à Henri de parler pour lui à son père, et cela tout de suite, afin qu'il ne se désolât plus. Dût-elle s'exposer cette fois à sa colère, il faudrait bien qu'il fût bon, car il devait être juste.

— Oui, dit-elle au jeune homme, je lui demanderai qu'il aime mon frère ; autrement, je ne veux plus être sa fille. Séchez vos larmes, Henri ; ayez bon espoir, comme moi j'ai bon courage ! Je ne suis qu'une femme, mais Dieu a mis souvent sur nos lèvres des paroles qui persuadent et qui entraînent. Adieu, souvenez-vous que le chagrin est souvent un lien plus sûr pour deux cœurs que la famille. Attendez-moi ici, c'est l'heure où votre père va quitter son cabinet. Moi je serai là, immobile sur le seuil ; quand il passera, je lui dirai : Vous ne pouvez dormir sans embrasser votre fils ! Et il vous embrassera, Henri ; il s'accusera devant vous tout le premier. Adieu, encore une fois ; vous, parlez à Dieu pendant que je vais parler à votre père. Celui-là, Henri, a pitié de ses enfants !

Quand Leclerc sortit de son cabinet de travail, il trouva en effet la jeune fille placée à la porte comme une blanche statue. Elle était si pâle, qu'on eût dit vraiment que c'était d'elle qu'il allait s'agir.

— Que faites-vous là ? que me voulez-vous ? demanda le financier d'un ton rude.

— Je venais, dit Paquette, vous dire qu'il est là… près de vous… bien triste, bien malheureux.

— Et qui donc ?

— Henri, Henri, votre fils, Henri que vous avez repoussé si cruellement ce matin, mais que vous allez rassurer ce soir en le pressant contre votre cœur.

— Henri, dites-vous, Henri, répéta le vieillard d'une voix sourde. Oh ! laissez-moi, laissez-moi !

— Non, je ne vous laisserai pas, je ne souffrirai pas, je vous en préviens, que vous vous couchiez sur une mauvaise action.

— Malheureuse ! Et qui êtes-vous donc pour me parler de Henri ? Savez-vous donc, pouvez-vous savoir…

— Je sais, reprit-elle, que vous m'appelez votre fille. Eh bien, poursuivit-elle en se mettant à genoux devant le vieillard, en couvrant ses mains froides de baisers et de caresses, mon père, mon bon père, écoutez-moi !

— Paquette, dit Leclerc, en cherchant à dissimuler son émotion, je n'ai pas cherché à connaître votre secret, respectez ici le mien.

— Je le respecterai, oh ! je le jure devant Dieu ! répondit-elle, le visage noyé de larmes ; mais, au nom du ciel ! la grâce de votre fils, sa grâce !

— Enfant, relevez-vous, dit Leclerc d'une voix grave. Je veux bien promettre à vos prières… à vos larmes… un aveu qui me coûte et qui me pèse… Vous m'avez juré en échange de ma discrétion de ne jamais enfreindre la vôtre… Entrez dans cette chambre avec moi, vous saurez tout.

Tome 2 · 21

En disant ces mots, le vieillard rouvrit la porte de son cabinet, il releva la mèche d'une lampe à demi baissée, qui répandit une clarté pâle.

Paquette, éperdue, mourante, sentait ses genoux fléchir sous elle. Leclerc en eut pitié, il lui avança un siège.

La pendule marquait minuit.

Ceux qui auraient vu la figure de Leclerc en cet instant, eussent pu croire chez cet homme à une décomposition soudaine.

Le financier avait ôté son immense perruque ; ses cheveux courts, grisonnants, étaient hérissés ; l'aspect de son visage était sinistre.

Il ouvrit un tiroir dans lequel était une cassette ; cette cassette, la jeune fille la reconnut : c'était celle qui l'avait frappée par sa forme dans la même chambre où elle avait vu le portrait de femme dont Ursule avait refusé de lui dire le nom.

Leclerc plaça la cassette vis-à-vis de lui ; la clef, cette fois, pendait après.

Ainsi qu'il a été dit, le bureau du financier était le seul meuble apparent du cabinet ; cependant il y avait, au milieu de cette pièce en tapisserie, une armoire sur laquelle tombait une portière de velours.

Le financier entrait seul dans ce cabinet ; il l'ouvrait le matin et le refermait le soir.

Ursule prétendait l'avoir entendu une fois y parler à quelqu'un, et cependant cette fois-là même il était seul… Leclerc s'était assis et paraissait plongé dans une lourde somnolence.

Le son de la pendule, tintant douze coups secs, le réveilla.

Il promena d'abord sa vue sur la chambre, puis sur Paquette ; l'œil du vieillard brillait alors de ce feu interne que donne la fièvre ; il la regarda longuement et en poussant un soupir.

— J'aurais cru, dit-il, qu'on ne pouvait mourir qu'une fois ; vous me demandez de recommencer mon agonie. N'importe ; malheureuse enfant, je soulèverai pour vous ce voile impénétrable derrière lequel se cache mon âme. Vous me croyez dur, méchant, cruel peut-être : je ne suis qu'un infortuné que l'espoir a fui. Pour me reprendre ainsi tout d'un coup à ma douleur, il ne fallait pas moins que vos larmes et vos prières. Vous m'avez parlé de mon fils, et mon cœur s'est soulevé ; vous m'avez reproché ma froideur, que direz-vous de ma haine ? Paquette, je hais Henri ; je le hais, sa vue me rappelle un crime…

Il avait prononcé ces mots d'une voit entrecoupée, et comme suffoqué par l'aveu qu'il allait faire. Sa personne, son air, son regard effrayèrent alors celle qui l'écoutait, elle joignit les mains en appuyant sur la table de Leclerc ses coudes tremblants.

— Paquette, reprit Leclerc, vous savez déjà, sans doute, par d'autres que par votre miroir, à quoi peut tenir la beauté d'une jeune fille de votre âge chez l'une, à des cheveux aux boucles soyeuses ; chez cette autre, à sa taille ; chez une troisième, à des yeux noyés de langueur. À peine âgé de trente ans, maître d'une fortune considérable, j'avais souvent rêvé l'une de ces rencontres bénies de Dieu, où les mains s'unissent étroitement comme le cœur, où l'air qu'on aspire devient le parfum d'un autre, où l'on se parle bas avec foi, avec amour. Mes pa-

rents étaient morts et j'étais libre de mon choix. Il ne tarda pas à tomber sur une enfant.

C'était une jeune fille sur laquelle mes pensées se concentrèrent en un jour, une enfant aussi belle et aussi charmante que vous. Élevée avec soin par sa grand-tante, dont le mari était l'un de nos premiers magistrats, elle était bien vite détenue sérieuse, austère même, en raison de son enfance solitaire, passée jusqu'alors en Auvergne. Tous les mouvements naïfs et purs d'un cœur pareil au vôtre, ces élans pieux et vrais, cette sensibilité profonde et noble, étaient devenus les qualités de sa nature. Sa beauté rayonnait avec douceur, sa parole était suave. Mon père, un des premiers partisans de ce royaume, m'avait élevé avec rigueur ; je ne connaissais guère aucun des plaisirs des jeunes gens de mon âge. Je regardai Adrienne avec une véritable admiration.

Elle parut heureuse de sortir, grâce à moi, d'une vie de repos et d'indolence. Nous quittâmes l'Auvergne, le parc aux grandes futaies, les fossés remplis d'eau, le manoir aux flèches aiguës, tout cela pour Paris, duquel eussent dû pourtant me détourner tous les instincts de mon âme. En y revenant, je ne sais pourquoi je tremblai.

Trembler, direz-vous, devant ce regard doux et craintif d'une jeune femme qui s'ignore et à qui l'on va bientôt s'unir ! Trembler, quand le ciel même sourit à vos espérances Ah ! vous ignorez ce que sont les pressentiments ! Je n'avais jamais entendu jusque-là parler de mon père qu'avec une ivresse triomphante. Son souvenir seul était l'âme de ma vie, le miroir de mes actions ; je prenais plaisir à l'évoquer dans mes discours, dans mes moindres entreprises. Tant qu'il avait vécu, je me complaisais à reconnaître en lui l'image de la droiture, du désintéressement et de la justice. La fortune qu'il m'avait transmise, il ne la devait qu'à son travail : il avait été, il est vrai, porté par le vent de la faveur, mais il y a des hommes qui se font absoudre du succès même. En me retrouvant dans sa maison, quelque chose d'inaccoutumé et de fatal m'y surprit. Les domestiques baissaient devant moi les yeux et évi-

taient mon regard ; la présence de ma femme semblait redoubler leur embarras. Adrienne se résolut bientôt à me demander d'où provenaient ces airs de contrainte, je pâlis, je tremblai en me cachant le visage dans mes deux mains.

Pendant mon absence, alors que j'étais en Auvergne, une enquête avait été ordonnée contre les papiers de mon père ; l'envie et la haine l'accusaient d'avoir pris part à quelques déprédations obscures. Ce n'était pas trop de ma fortune et de mon crédit pour laver sa mémoire de cette odieuse inculpation. Adrienne en ressentit comme moi une vive douleur ; trahi dans ce sentiment, le plus saint de tous, j'employai mes forces à triompher de la calomnie. Nous nous unîmes tous deux dans les mêmes efforts, le même but, tous deux jeunes, ardents, dévoués, infatigables ! À peine avais-je eu le temps de me livrer au bonheur d'aimer et d'être aimé, quand ce coup terrible retentit au fond de mon âme. Ma femme, par sa famille, disposait de l'oreille de nos juges ; il fallait se hâter, le procès était instruit. Sur ces entrefaites, elle se rappela l'un de nos amis, Pelisson.

Pelisson était le secrétaire de Fouquet, il se fit fort de ménager une audience à Adrienne.

L'heure de cette audience sonne encore pour moi ; je vois, je lis encore ce billet par lequel le surintendant invitait Adrienne à se rendre chez lui. Adrienne se vit elle-même parée de mes mains : j'attachai son voile, je nouai sa mante, je mis son masque. Hélas ! c'était un linceul dans lequel j'enveloppais alors cette frêle et noble créature. Je l'attendis en proie à de cruelles perplexités. Le surintendant ferait-il justice à la requête d'un fils désolé ? serait-il ému des larmes d'une femme, et comprendrait-il l'étendue de sa douleur ? Dans de pareilles extrémités, c'est à Dieu que l'on se confie ; je priais encore lorsque ma porte s'ouvrit. Adrienne m'apparut comme un ange libérateur. Elle avait gagné ma cause, un ordre exprès du roi venait de guérir d'un coup ma douleur et mes blessures. La mémoire de l'auteur de mes jours était sau-

vée, je pouvais reprendre à la fois mon amour et mon orgueil. Je remerciai Adrienne avec effusion. Moi qui avais surpris le premier éveil de son âme, je n'en soupçonnai pas la plaie la plus incurable. Malheureux que j'étais ! je n'admirai que sa beauté, sa grâce, son sourire, et je me dis qu'avec ce sourire le surintendant avait dû se voir aisément vaincu. Je serrai sa main entre les miennes, elle me caressait d'un doux et triste regard. En vérité, ce soir-là je me crus l'égal des anges ! Mon cerveau brûlait, mon cœur battait à se rompre, je pleurai comme un enfant. Grâce à elle, désormais, le souvenir de mon père serait chéri, respecté ; grâce à elle, je pouvais enfin m'enorgueillir des plus nobles penchants de mon cœur ! Je sortais enfin d'un combat long et douloureux, l'honneur de mon père était sauf ; que m'importait le présent ? Ma nature hardie, aventureuse, me pressait, je cédai à sa voix, j'entrepris un long voyage. Pour me séparer d'Adrienne, il me fallait un motif ; en moins de neuf mois, je parvins à rétablir ma fortune.

Ambitieux projets, mobile édifice que celui qu'il me fallut alors construire ! Aujourd'hui encore, à cette heure que j'ai vieilli dans les courses lointaines, que j'ai traversé les mers, on me conteste ce que j'ai pu amasser, on me demande compte du chemin que j'ai mis vingt ans à parcourir ! Dieu m'est témoin pourtant que je ne consentis à l'exil que pour assurer le repos des êtres qui m'étaient chers ! Désormais il me fallait songer à deux avenirs, employer mon travail, mon industrie à préserver deux têtes bien-aimées de la misère. Adrienne portait dans son sein un gage sacré… un enfant vers lequel se tournaient souvent avec amour mes regards voilés de larmes. Que de fois, dans les plaines brûlantes du Cap, sous la case du nègre couverte de roseaux et de feuilles de latanier, sous la brise du soir ou la lueur rouge de l'éclair, j'entrevis comme en un mirage soudain ce berceau chéri sur lequel veillait Adrienne ! Que de fois je l'attirai sur mon cœur, cet enfant que devançaient mes caresses et mon espoir ! Comme le plongeur haletant au fond des eaux, j'eusse voulu pour lui des diamants et de l'or ; sa voix m'appelait, et je bravais la fatigue. J'étais jeune alors et je rêvais

la fortune. Aujourd'hui que le sacrifice de mes espérances est fait, il en est un autre plus douloureux, plus terrible ! Celui-là, Paquette, je dois le dérouler à vos yeux ; mais avant tout, j'invoque votre clémence et votre pitié ; ne me condamnez pas sans m'avoir du moins entendu.

Le ton dont ces paroles furent dites glaçait le cœur de Paquette, car cette fois Leclerc paraissait si faible et si abattu qu'elle prévit dans ce drame quelque chose d'horrible et de coupable. Le seul visage du vieillard la plongeait dans une épouvante indicible, il semblait anéanti sous la poids des souvenirs.

— C'était un matin, reprit-il, je revenais de ce long voyage tenté pour elle. La contenance d'Ursule, ma gouvernante, me frappa, elle n'osait m'aborder. — Qu'as-tu donc ? lui demandai-je. Pour toute réponse elle me conduisit dans cette pièce qui formait alors la chambre à coucher d'Adrienne. En l'apercevant à demi levée sur son lit, je poussai un cri sourd et cachai ma tête entre mes mains. Le voile de la mort couvrait déjà son noble et touchant visage, elle eut cependant la force de me regarder avec une inquiète curiosité.

— Mon ami, dit-elle, oh ! vous arrivez à temps ; venez oh ! venez, je meurs !

La pâleur de la tombe, empreinte sur ses traits, ne démentait pas les paroles d'Adrienne. Effrayé des progrès du mal, je ne songeai plus qu'à sauver l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Ce fut dans les ténèbres, à minuit, à pareille heure, que le médecin vint m'annoncer à la fois sa délivrance et sa mort. Nouvelle imprévue, terrible, et qui entra au plus profond de mes entrailles ! Dieu dans sa colère me montrait une tombe, dans sa clémence un berceau. Je me résignai, j'emportai mon fils comme un trésor.

Oui, ce fils que je hais, je l'aimai d'abord de toutes les forces de mon âme. En le pressant sur mon cœur, je croyais presser sa mère, je le regardais comme si ma vie ou ma mort dussent sortir de sa bouche ;

c'était le dernier, le suprême espoir de mon malheur, mon orgueil et mon amour !

Ce coffret que vous voyez, rompit en un jour le seul lien qui m'attachât à la vie. Dans l'égarement de ma douleur, j'avais oublié d'abord de l'ouvrir ; en y portant la main la morsure d'un aspic m'eût moins blessé.

Leclerc étendit le bras vers le coffret, il l'ouvrit et il en tira une lettre dont les lignes, étaient tracées d'une main tremblante. Son papier jauni, froissé, indiquait assez qu'il avait dû souvent la relire ; en divers endroits l'écriture en était presque effacée.

Elle était ainsi conçue :

« Au moment de mourir et de paraître devant Dieu, c'est à vous que je m'adresse, ô mon ami, je devrais dire mon juge ! Je suis entrée avec vous dans ce monde, pure et sans tache, je serais infâme de vous laisser croire que j'en sors de même. Ce que je n'eusse osé vous dire, je vous l'écris ; ceci est ma confession.

» Il est une crainte qui prend certaines âmes vis-à-vis du bonheur des autres, la mienne fut réelle quand je me vis chargée du vôtre. Non qu'il n'y eût en vous, mon ami, tout ce qui assure et fait présager des jours paisibles ; non que l'avenir à vos côtés ne me semblât doux et propice ; mais j'éprouvais une singulière tristesse en quittant le pays où mon enfance s'était écoulée. En disant adieu à mes arbres centenaires, je me crus presque ingrate. Bien des fois j'avais écouté sous leurs longues feuilles palpitantes le bruit de l'orage, je prenais même un singulier plaisir à m'y exposer tête nue… L'un de ces orages, il m'en souvient, éclata le jour même que vous demandâtes ma main à ma tante, et son souvenir est encore trop présent à ma pensée pour que je vous en parle comme d'une chose indifférente.

» C'était vers cette heure déjà avancée du jour où les ténèbres envahissent les sillons des allées d'un crêpe noir. Les nuages se heurtaient

dans l'air comme autant d'escadrons épouvantés, l'hirondelle rasait le sol, le vent roulait, en criant, le sable et les feuilles. La pluie tombait sur l'orme au-dessous duquel je m'étais réfugiée, mon âme était remplie d'une véritable admiration devant l'électricité de l'atmosphère et les éclats de la foudre. Autour de cet arbre s'élevait une haie de rosiers soignés jusqu'alors par mes mains seules, c'était là mon champ, mon jardin, toute ma vie ! Éveillée avec l'aube, j'allais à mes fleurs, je les visitais, je leur parlais, chacune d'elles avait son nom. La plus blanche et la plus belle portait le mien par un instinct de coquetterie et d'orgueil, j'interrogeais souvent jusqu'à son sommeil, je l'environnais de craintes superstitieuses. Comme une autre effeuille le collier d'une marguerite, il me prit envie ce soir-là de l'effeuiller, c'était le soir même où l'on vous attendait au château. À peine y avais-je porté la main que je vis auprès du cep qui soutenait le rosier une couleuvre énorme qui me fit pousser un cri sourd… Je m'enfuis bien vite, et regagnai le perron sans pouvoir articuler une parole. Vous sourirez peut-être de cette frayeur d'enfant, mais moi je ne pus même de la nuit en chasser le souvenir. Le lendemain mon petit champ de roses était détruit, l'orage en avait jeté les feuilles au vent, je ne vis plus la couleuvre, mais j'avais perdu mes roses. Nous partîmes pour Paris, et je ne songeai plus à cet incident.

» La destinée qui allait peser sur vous comme sur moi, devait cependant m'en faire souvenir. À peine arrivés dans la capitale, une nouvelle horrible, accablante, vous renversa. L'épouvante et l'étonnement se peignirent sur tous vos traits, le lendemain je savais de vous-même la vérité. La mémoire de votre père injustement attaquée, le scellé apposé sur ses papiers, la voix publique s'élevant déjà contre lui, tout vous faisait un devoir d'agir. Vous savez quelle part je pris aussitôt à vos alarmes. L'amitié de Pelisson vint alors à notre secours, elle me frayait accès jusqu'à un homme puissant, honoré de la confiance de son maître. Le surintendant disposait de tout : des charges, des crédits, de la clémence même du roi, de la justice de ses juges. Je ne le

connaissais pas, mais je le savais grand, libéral, accessible, exempt de la fausseté et des raffinements du vice. On parlait de lui comme d'un homme que le sentiment et la noblesse d'âme gouvernaient. La lettre de Pelisson m'annonçait enfin qu'il daignait me recevoir dans sa maison même, voulant, disait-il, m'épargner l'ennui qui s'attachait aux moindres sollicitations.

» En approchant de son hôtel je me sentis prise, je l'avoue, d'un certain trouble.

» C'était la première fois que j'abordais le monde sans vous depuis notre mariage, je préparais d'avance mes paroles et ma contenance ; il semblait qu'une seule distraction pouvait me perdre. Un valet de chambre me reçut à ma sortie du carrosse, et me conduisit à travers mille détours dans une pièce octogone dont le demi-jour laissait à peine discerner l'ameublement. D'une main tremblante je levai un des stores intérieurs de la fenêtre.

» Je fus surprise, je l'avoue, du choix de cette chambre pour une audience, l'or et la soie y brillaient à profusion, les plus rares peintures en décoraient les panneaux ; c'était un lieu de plaisir bien plus qu'un lieu de travail, un luxe voluptueux de chiffres, de guirlandes, d'emblèmes tels qu'on n'en eût pu trouver à Anet ou à Versailles. Sur la fraise dorée, je vis des cantons d'armoiries fraîchement peints ; dans l'un je distinguai un écureuil, et dans l'autre une couleuvre. C'étaient, je l'ai su depuis, les armes du surintendant et celles de M. Colbert ; seulement, les premières, celles de M. Fouquet, étaient placées au-dessus des autres ; l'écureuil semblait étreindre la couleuvre.

» Dois-je en convenir ? Oui, cela est puéril, mais j'eus un mouvement de joie naïve à voir ce triomphe figuré sur la boiserie. La couleuvre de mes souvenirs me poursuivait.

» Quelle fut ma surprise en trouvant tout d'un coup un homme à côté de moi !

» Il fallait qu'il eût glissé comme une ombre sur le tapis et qu'il eût pressé le ressort d'un panneau secret, car je n'avais vu aucune porte s'ouvrir. Ses regards brûlaient d'un éclat qui me fit peur.

» Me voyant émue il voulut me prendre la main, tout mon cœur frémit au seul contact de la sienne.

» Je pouvais à peine considérer son visage. Il régnait, je vous l'ai dit, dans cette pièce une lueur faible, douteuse. J'étais si troublée que je tombai sur un fauteuil.

» — Quoi ! vous tremblez, madame, me demanda-t-il d'un son de voix plein de douceur ; rassurez-vous, vous êtes ici chez moi.

» – L'expression de ma gratitude vous est acquise, monsieur, repris-je en balbutiant, je vous remercie de m'avoir fait écrire ; M. Pelisson connaît de longue date ma famille…

» — Et je connaissais vos malheurs, madame, même avant que vous eussiez eu recours moi. Le roi est prévenu, je lui ai fait parler hier même. Victime d'une persécution injuste, votre mari peut être sûr désormais de voir déjouer l'odieux calcul de ses ennemis. Cette lettre de Sa Majesté…

» — Oh ! donnez, monsieur, donnez, m'écriai-je en me jetant à ses pieds ; la joie, le bonheur de ma maison, je vous les devrai ; nous sommes deux à vous aimer et à vous bénir. Jeune, hélas ! j'allais connaître la misère, la honte, le désespoir. Oh ! merci, merci, vous êtes mon ange, mon sauveur, mon seul ami !

» — Je n'ambitionnais que ce seul titre, reprit-il en n'examinant avec un trouble croissant ; vous secourir, madame, doit être le but de tout noble cœur ; mais vous aimer un jour, c'est le prix de toute une vie !

» En parlant ainsi, il paraissait en proie à la fièvre, à l'ivresse, à la folie. J'avais moins tremblé en voyant cette couleuvre de mon jardin,

que je ne tremblai en me voyant près de cet homme. Il me répéta des mots de passion, de délire, de désirs immodérés, tantôt se roulant à mes genoux, m'invoquant, me suppliant, d'autres fois employant avec moi le ton de la menace et de la colère. Je me levai bientôt en poussant des cris aigus ; je le repoussai en l'accusant de m'avoir tendu un piège. Mais que pouvaient mes cris, ma détresse dans ce lieu maudit ; Je n'étais pas même la seule réprouvée de cet enfer, car en levant un rideau, il me fit voir avec complaisance les portraits de ses victimes. Il riait en me les montrant d'un rire amer, satanique… Épuisée, mourante, je m'attachai à ses, bras avec une force qui le surprit, une bague était à son doigt ; je l'en arrachai avec tant de promptitude qu'elle alla rouler sur le tapis.

» Maintenant, m'écriai-je, en me saisissant de cet anneau que je passai à mon doigt, j'irai ce soir même demander compte au roi de l'insulte d'un homme dont les armes, données par lui, sont gravées sur cette bague !

» Il ne me répondit pas, mais en cet instant même, je sentis ma langue se coller à mon palais, mes yeux se fermer, mes bras retomber comme vaincus par cette crise. Une demi-heure après, je me retrouvais à votre porte en carrosse, le regard vitré, le front morne, brûlée à la fois par le remords et la fièvre. En me traînant sur les marches de l'escalier, je sentis que j'avais besoin de votre pardon.

» — Malheureuse que je suis m'écriai-je en hésitant à me frapper le crâne contre la pierre.

» — Ah ! repris-je bientôt en attachant un regard égaré sur moi, je serai vengée… j'ai son anneau !

» En effet, cette bague, il n'avait pu l'arracher de mes doigts crispés ; une voix inconnue m'avait dit de ne point m'en dessaisir.

» Je voulais vous faire un aveu sincère, je compris qu'il vous perdrait.

» J'avais en main votre grâce, vous dire à quel prix je l'avais achetée eût provoqué son refus inévitable. Je me fis un masque, j'entrai chez vous, le front souriant.

» Il faut être femme pour savoir alors quelle torture j'éprouvais, tout devait me trahir, déceler ma honte et mon malheur ; il n'en fut rien. Vous étiez heureux, moi je soufrais le martyre. Martyre affreux, mon ami, car je ne pouvais même parler ; je n'avais pas d'amie, je n'étais pas même rassurée par le remords de cet homme. Je ne prévoyais que trop son abandon insultant, je tremblais surtout qu'il ne tirât vanité de mon malheur. Un mois après, vous partîtes, et moi, je vécus ayant horreur de moi-même ; on m'eût pris pour une folle. Dieu, pour m'accabler, m'avait laissé un témoignage vivant de ma faute ; mon effroi fut grand, mon désespoir inouï ! La froide lâcheté de mon séducteur m'apparut alors dans tout son jour, mais ce secret horrible vous eût tué ; vous étiez alors sur une terre étrangère, occupé de moi, de moi à qui l'on avait ravi l'honneur ! Cette page affreuse du livre de ma vie, je me résolus à l'écrire pour Dieu et pour vous, je compris, quel que fût le sort que me réservât la Providence, que vous ne deviez lire cette confession qu'à côté de mon cadavre. Ursule a reçu l'ordre de la placer sous mon chevet ; cette lettre vous dit le crime, cette bague aussi vous dira le nom de cet homme ! Adieu, et pardonnez-moi »

Cette lecture finie, Leclerc s'arrêta harassé, le regard morne…

Paquette l'avait écouté avec une curiosité singulière, insatiable… Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine.

— Et cet homme, demanda-t-elle, qu'en avez-vous fait ? Vous vous êtes vengé, vous l'avez tué, n'est-ce pas ?

— Cet homme est mort, répondit Leclerc ; sa prison, ses propres malheurs m'ont ravi l'accomplissement de ma vengeance.

— Son nom, reprit Paquette, son nom ?

— Vous voulez le savoir ? Ce n'est que devant elle que je puis vous le dire. Voyez !

En parlant ainsi, Leclerc tira le rideau qui cachait l'armoire dont il a été parlé : cette armoire était de verre… elle couvrait la morte. Paquette poussa un grand cri.

Ce spectacle n'avait pourtant rien d'effrayant. Le corps était paré coquettement, et les joues avaient du fard. La bouche gardait un sourire d'une mélancolie sereine et douce. L'art des embaumements, porté au plus haut point par Ruisch, rendait alors à ces représentations de la mort une apparence de charme et de vie… Paquette n'eut pas de peine à reconnaître dans ce froid visage les lignes du portrait qu'elle avait vu. La bague dont Leclerc avait parlé était au doigt de la morte.

— Paquette, reprit Leclerc, approchant lui-même un flambeau de cette main glacée par la mort, j'ai promis de vous dire le nom de ce lâche, de ce misérable qui a consommé mon déshonneur, qui aujourd'hui même, à cette heure, me fait repousser loin de mon cœur celui que vous voudriez y voir pressé. Soyez satisfaite ce lâche, ce misérable, c'est Fouquet !

— Fouquet ! avez-vous dit ? Arrêtez, monsieur, vous blasphémez. Pas un mot de plus ; cet homme, c'était mon père !

— Votre père ?

— Mon père, reprit-elle, et je jure Dieu que jamais il a commis un tel crime. C'est bien assez de ceux que la méchanceté et la jalousie des hommes lui ont imputés ! Osez-vous ici l'attaquer devant sa fille ? La preuve, monsieur, la preuve !

Et pâle de colère, d'indignation, de fierté, la jeune fille avait saisi le bras du vieillard, quand il reprit :

— La preuve ? voyez cet anneau.

Paquette se pencha ; elle reconnut les armes de Fouquet gravées sur la bague. La main du cadavre, qu'elle avait saisie retomba froide et glacée entre les siennes. Un éclair terrible illuminait son esprit.

— Encore une fois, s'écria-t-elle, je proteste par tout ce qu'il y a de sacré contre une telle calomnie. Oui, par cette morte qui me voit et qui m'entend… qu'importe après tout les armes de mon père ? on les lui a prises, volées !

— Mais alors, quel est donc l'auteur de ce piège infâme ? Parlez, oh ! parlez, le connaissez-vous ? Son nom ?

— Je le connais, reprit la jeune fille, après une pause où toutes les fibres de son cœur semblèrent prêtes, à se rompre, je le connais, mais je ne puis vous le dire…

— Vous le connaissez ? demanda Leclerc, les dents serrées par la rage. Oh ! vous me rendez la vie, je vous devrai tout, si je retrouve ma vengeance !

— Le nom de cet homme est mon secret ; un jour, bientôt, peut-être je vous le dirai, car vous avez ma parole. En attendant, je ne dois pas demeurer, vous le comprendrez vous-même, un instant de plus dans cette maison. Ne me retenez pas, adieu !

Et franchissant d'un bond le seuil de la chambre, devant Leclerc atterré, la jeune fille atteignit la rue.

La nuit était sombre, le froid perçant. À cette heure, il y avait pour elle mille craintes et mille embûches. Le cœur de Paquette se serra d'inquiétude.

— Qui me sauvera, mon Dieu ! s'écria-t-elle en se précipitant sous les arcades semées d'ombres.

— Moi, mademoiselle, dit une voix qui fit retourner Paquette.

Et à la lueur d'un réverbère, elle reconnut l'homme qu'elle avait entrevu dans l'une des cours de la prison à Pignerol.

Tome 2 · 22

Ce matin-là, — il était à peine dix heures, — le comte achevait sa toilette avec une tristesse qui n'échappa point à Barailles, le possesseur taciturne de tous les secrets de son maître. Lauzun venait de mettre ses rubans tout de travers, ses bas avaient des plis, ses canons étaient en désordre, il répondait à peine aux demandes de son confident.

— Monsieur le comte, dit Barailles, ne peut avoir oublié qu'il y a loterie ce matin chez madame d'Humières. Madame d'Alluye a refusé le bras de M. de Guitry pour le carrosse de monsieur le comte. On dit que les boutiques de la maréchale seront charmantes.

— N'est-ce pas ? elles seront tenues par l'essaim des plus jolies femmes de la cour, reprit Lauzun en bâillant.

— De quel ton vous dites cela !

— Barailles, je dis cela du ton d'un homme qui s'ennuie.

— C'est la première fois que vous me parlez, monsieur le comte, d'une mauvaise connaissance. L'ennui ! qu'avez-vous de commun avec ce dieu-là ?

— Ce dieu-là, Brailles, a juré de me faire mourir depuis trois jours. J'ai beau l'éviter, il s'attache à moi, il se cramponne aux basques de mon habit, à mes gants, à mon manteau. J'ai beau le fuir, il est toujours là, aussi grave, aussi morose que le front d'un conseiller à la grand-chambre. Tiens, Barailles, tu me croiras si tu veux, mais en écoutant raconter hier l'histoire de Rancé, j'ai pensé me faire trappiste !

— La bonne folie ! C'est pour le coup que nos belles de la cour prendraient le deuil ! Quoi ! vous, monsieur le comte, vous qui dansez la courante comme personne, vous que je vois toujours au camp des Brouettes avec votre ruban couleur de feu noué sur la gorge, et votre cocarde qui faisait tant de jaloux ; vous que la princesse de Nemours joua et perdit au jeu, vous iriez volontairement vous rayer du livre des fêtes, du livre de la cour, si beau, si splendide encore pour vous !

— C'est un livre que je sais par cœur, mon cher Barailles, et c'est bien le livre le plus ennuyeux, le plus plat.

— Tenez, monsieur le comte, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Vous êtes comme les gens qui ont trop bu ou les danseurs qui ont trop dansé, vous êtes las. Par ma foi ! je commence à croire que vous ne valez plus rien, et je vous le dis en franc Alsacien que je suis. Est-ce bien là l'homme qui crevait trois chevaux par mois, et sautait un fossé de vingt pieds de profondeur pour baiser le bout de l'écharpe de madame de Guiche ? Et vos parties de chasse dans la forêt d'Eu, vos soupers aux Barreaux verts, votre vie prodigue dans la maison que vous louait le surintendant ? Vous êtes bien déchu dans mon esprit. Parce qu'une petite fille à laquelle vous ne songiez guère à Pignerol, et qui vous a jeté je ne sais quel sort à Paris, s'avise de vous tenir tête, vous voilà aussi interdit qu'un provincial à sa première glissade au passe-pied d'un salon. Pour ma part, je demeure bien convaincu que cette petite sait mieux son monde ; je n'en veux pour preuve que ce grand escogriffe d'homme avec lequel je me suis rencontré à califourchon sur le mur de ce jardin chez le financier Leclerc, et que j'ai bien reconnu… Il ne venait pas là, je pense, pour émonder les espaliers du bonhomme… Vous verrez qu'il sert les amours de quelque rival.

— Tu pourrais supposer ?…

— Tout, monsieur le comte. Sachez d'abord que cet homme est comme qui dirait le diable en chair et en os. Rappelez-vous ces deux apparitions : l'une à votre fête, l'autre à Vincennes. Que venait-il faire

sur le mur de ce jardin ? Vous n'ignorez pas les sots contes qui ont cours dans ce quartier, et auxquels vos gens se font une loi de mordre eux-mêmes. J'étais hier soir dans les cuisines, où je gourmandais votre chef de ne point savoir farcir à point les gelinottes, quand un marmiton, qu'ils écoutent tous comme le bel esprit du lieu, parce qu'il sort de chez M. de Mazarin, raconta que sur le minuit, il avait vu, dans votre cour même…

— Dans ma cour ?… Achève.

— Eh bien, monsieur le comte, il avait vu dans votre cour ce diable d'homme qui ne peut être autre chose que Satan lui-même, à voir le soin extrême qu'il prend à contrecarrer nos moindres projets. Il regardait vos fenêtres avec une attention scrupuleuse. Ce qu'il y a de mieux, c'est que votre suisse affirme n'avoir tiré, ce soir-là, le cordon à qui que ce soit. Rassemblant tout son courage, le marmiton, que cette vision glaçait d'effroi, courut sus à lui avec son tournebroche en guise de lance. Ah bien oui ! en deux secondes il s'était abîmé dans l'un des escaliers souterrains qui mènent aux caves.

— Voilà qui est étrange. Aurions-nous ici des farfadets en bouteilles ? demanda Lauzun avec un sourire contraint.

— Laissons cela, et revenons-en à la petite. Je disais donc qu'elle ne veut pas la peine que monsieur le comte se fasse trappiste. Passe encore pour madame de Montbazon, que les embaumeurs disputaient au pauvre Rancé !

— Enfin, Barailles, tu ignores ce qu'est devenue la fugitive ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'est plus chez Leclerc.

— Qu'elle soit où elle voudra ! Il ferait beau voir que nous n'eussions quitté Pignerol que pour y songer ! Réveillez-vous, monsieur le comte, au lieu de vous endormir.

— Est-ce au capitaine des gardes de Sa Majesté, au cousin du roi, au mari de Mademoiselle, de prendre souci de la fille d'un partisan ?

— Vous n'en parliez point sur ce ton, maître Barailles. N'est-ce point à vos conseils que j'ai dû moi-même une partie de ma belle résolution ? Échouer ainsi, dit Lauzun d'un ton de dépit et en chiffonnant sa manchette que Barailles disposait avec amour.

— Il est vrai que c'est moi qui vous ai le premier parlé de l'infante susdite ; je la croyais malheureuse, mais elle court les champs et s'embarrasse peu de la désolation de monsieur son père. Le pauvre cher homme ! il en a pleuré, bien que partisan de son état.

— Barailles, quoi qu'il arrive, dit Lauzun en se levant et sur un ton de vivacité, il faut que tu découvres la retraite de cette enfant. Il se trame autour d'elle quelque complot ténébreux, je crains cet homme… Hier, chez Monsieur, on parlait d'une bande de débauchés qui infestent Paris, malgré M. La Reynie ; on dit que de Vardes, revenu de son exil, est à leur tête… Il faudra que j'avertisse mon neveu Riom, qui donne en nigaud et en imberbe dans tout ce, qu'il y a d'encombré à Paris… À propos, je l'attendais, il devait être ici sur les neuf heures… Comme la pendule en marque dix, il trouvera bon de m'attendre jusqu'à six heures, tu lui diras que je reviendrai alors de chez la maréchale. Donne-moi ma canne et mon chapeau.

Barailles sourit.

— Qu'as-tu donc ? à quoi songes-tu ?

— Je songe, monsieur le comte, que vous êtes encore bien ingambe pour un oncle.

— Flatteur !

— Je ne flatte point, on disait cela l'autre jour chez M. le. Dauphin autour de moi…

— Barailles, mon ami, vous êtes bien le miroir le plus complaisant…

Et Lauzun, prêt à sortir, s'examina à l'une des glaces de sa chambre. Quarante ans avaient passé sur ce visage que la Montespan regardait avec tant d'indulgence, même avant Marie d'Aumale et la princesse d'Angleterre. Lauzun était petit, au dire de d'Artagnan ; Louis XIV l'était aussi ; en cela tous deux ressemblaient à Alexandre. Était-ce cette conformité de stature chez l'un des plus beaux hommes de sa cour, que Louis XIV avait d'abord affectionnée chez le mari de Louise d'Orléans ? Lauzun portait sa tête comme je roi, il avait seulement plus de charme et plus de brillant que lui. C'en était assez pour une disgrâce. Toutefois, la prison n'avait point altéré sa constitution d'athlète ; son teint y avait gagné. « Le roi m'a préservé du soleil, écrivait-il un jour à madame de Nogent, sa sœur, remerciez-le ; la prison vaut mieux que les promenades de Jollivet pour avoir le visage clair. » Une fois sorti de Pignerol, le comte s'était redressé, il ne sentait plus le poids de ces voûtes, qui courbèrent si vite les épaules de Fouquet. Curieux d'ajustements, il portait ce jour-là un habit à compartiments noirs semés de perles, habit que Colbert avait taxé la veille de folle dépense, et que les gentilshommes de Saint-Germain s'étaient empressés de copier. Il en avait raisonné la coupe avec Buckingham alors à Paris, Buckingham dont la succession d'élégance échut comme par miracle alphabétique à un homme dont le nom devait commencer, longtemps après, par la même lettre que le sien, — le dandy Brumel. — régence délicate et fine, remplacée par une régence de grog !

Lauzun allait sortir, quand une voix enrouée retentit dans l'antichambre.

— Eh ! morbleu, c'est moi, moi Riom ! Ne me reconnaissez-vous pas, affreux cerbères de mon oncle ! Çà, qu'on m'introduise, ou je casse mon jonc sur vos épaules, hardis coquins !

En vérité, Lauzun lui-même eut quelque peine à reconnaître Riom dans le cadet enluminé de vin d'Arbois qui s'offrit à ses regards.

Riom avait l'œil brillant et la cravate lâche ; il festonnait en marchant un pas de sarabande sur le parquet.

Lauzun fronça le sourcil.

— D'où venez-vous, monsieur, et cette tenue convient-elle à un gentilhomme ? Retournez à l'Ours d'or, aux Barreaux verts ou à la Raquette ; j'ai à sortir…

— Et moi, répondit Riom, chez qui les paroles sévères de Lauzun chassèrent le vertige, j'ai à vous parler. Je viens, mon cher oncle, vous en apprendre de belles…

— Quelque dette, ou une querelle ramassée en méchant lieu, reprit le comte en haussant les épaules. Allez, Riom, au premier jour, je vous ferai interdire…

— C'est cela, bravo ! vous nommez cela de la reconnaissance, mon cher oncle ! Dévouez-vous donc encore pour les gens !

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il y a de par le monde de plaisants fats, dit Riom en s'asseyant tranquillement. Lauzun ne vit pas Riom s'asseoir sans éprouver un certain effroi ; il fit cependant bonne contenance. Arpentant à grands pas la pièce où il se trouvait, il marcha en faisant signe à son neveu de parler.

— Riom est franc, et de plus il a bu, se dit-il, je saurai la vérité.

Riom commença d'un ton de solennité :

— Vous saurez d'abord, dit-il à Lauzun, que, depuis votre retour, j'ai cru me devoir à moi-même, mon cher oncle, de quitter le cabaret. Je me suis lancé dans le tourbillon de la cour et des intrigues.

Lauzun regarda Riom d'un air narquois.

— Après avoir pris mes degrés sous un maître tel que vous, ajouta Riom, il ne me manquait plus que de me voir attaqué et chansonné comme lui.

— Attaqué… chansonné… que veux-tu dire ? Quoi ! l'on oserait…

— On ose tout, mon cher oncle, lorsque dix-neuf ans ont passé sur la fortune d'un homme. Vive Dieu ! pendant ce temps-là les sots ont eu le temps d'amasser des nouvelles, les chenilles ont mordu à l'arbre à belles dents. Je ne dis pas cela pour moi, qui suis à peine effleuré, grâce à mes débuts, mais vous !

— On prétend m'injurier ?

— Pas tout à fait, mon cher oncle ; mais on insinue bien bas que vous n'êtes plus l'homme des triomphes difficiles, le héros du jour, l'astre des belles, des soupers ! Voyez, se disaient-ils l'autre jour entre eux, comme la prison et l'exil ont changé le beau Lauzun ! Cherchez donc en lui ce cousin charmant de Grammont et de Turenne ; il y a mieux, devinez, à le voir passer dans la rue ou au Cours, qu'il est l'oncle de ce mauvais sujet de Riom ! Ah ! les temps sont loin où madame de Guiche et la duchesse de Valentinois se prenaient aux yeux pour lui ! et madame Henriette, si elle vivait, pourrait-elle seulement le reconnaître ! Quatre cents lieues loin de la cour l'ont fait vieux. Il s'excuserait s'il lui fallait danser seulement la passacaille.

— Ah ! ils disent cela ! répéta Lauzun d'un ton piqué, et quels sont ces paons orgueilleux de la cour qui font la roue avec ma satire ? Leurs noms, Riom, leurs noms, ou, bien que tu sois mon neveu, je me bats avec toi à l'instant même dans la cour de cet hôtel ; car entendre de pareils propos et les souffrir, ceci n'est pas digne du sang des Caumont, comte de Riom, c'est Lauzun qui te le dit !

Riom resta stupéfait. Il y avait dans l'âpre fierté de Lauzun l'énergie d'un homme injustement méconnu ; le dédain et le courroux rendaient

sa parole brève et imposante. Riom commençait à se dégriser tout à fait.

— Mais mon oncle, c'était Roquelaure, d'Alluye d'Humières et le prince de Monaco. Voilà tous les noms que je me rappelle, et vous pouvez croire que je n'ai point laissé tomber à terre de pareilles critiques, dit Riom en se redressant.

— Roquelaure, d'Alluye, d'Humières et Monaco ? à merveille, murmura le comte en prenant note de ces noms sur son calepin ; j'aime à voir que ces messieurs ont leurs raisons.

— Ah ! reprit Riom, il y avait aussi Charost et Louvois, vos ennemis acharnés.

— Pour ceux-là, c'est de l'escarmouche politique, et j'en fais fi. Mais, dis-moi, Riom, dans quelle belle assemblée m'habillait-on de la sorte ?

— Chez madame de Montespan.

— À merveille, il faut bien que la marquise s'amuse. Elle enrage de me savoir rentré à Paris. Je l'estime assez pour croire qu'elle n'était pas seule à faire la curée de ma personne.

— Oh ! pour cela, non, car il y avait chez elle hier, ou plutôt cette nuit, grande foule au petit jeu. Madame la maréchale de Roquelaure, qui connaît de vous bon nombre d'histoires…

— Ah ! madame de Roquelaure ! reprit le comte en écrivant de nouveau sur son carnet. Cette bonne maréchale, elle me trouve peut-être aussi laid que son mari ?

— C'est difficile. Toutefois elle semblait plaindre le sort de Mademoiselle. Elle lui a laissé, disait-elle, récemment encore, Thiers, Châtellerault et Saint-Fargeau, ce qui lui fait, bien deux cent mille livres de revenu, et avec cela il est d'une lésinerie !

— Apparemment madame de Roquelaure est plus généreuse… pour ceux qui la servent, Riom, il y a de quoi !

— Mais voyez donc comme il s'est casematé dans son hôtel de l'île, reprenait la princesse de Monaco, la maison du Dauphin et celle de Monsieur viennent de lui être rouvertes, à peine y met-il le pied. C'est un petit esprit, un nommé jaloux de Sa Majesté… j'aime bien mieux Buckingham.

— Et moi, le comte de Vaux, disait madame de Cœuvres.

— Est-il vrai, mesdames, qu'il ait porté un masque de fer à Pignerol ? demandait naïvement le prince de Monaco.

— Il a cent ans de plus, disait Roquelaure.

— Avez-vous vu brioché, mesdames, ajoutait Lavardin, il a un acteur de bois, petit, maigre et triste, qui ressemble…

— Assez, monsieur, murmura Lauzun, pâle de colère, ce n'est pas de sang-froid que vous avez pu sans doute entendre de pareilles choses.

— Vous avez raison, mon oncle, répondit Riom en dégageant de sa poitrine semée de dentelles son bras droit qu'il y tenait enfermé, j'ai provoqué M. de Lavardin, et il s'est battu, la chance a été pour lui, j'ai reçu ce coup d'épée…

Et Riom fit voir à son oncle une égratignure qui ravit le comte. Il embrassa son neveu, et le tenant serré contre sa poitrine :

— Riom, lui dit-il, je te rendrai cela dans l'occasion ; me voilà ton débiteur !

— Et vous êtes bon pour me payer, reprit Riom ; maintenant ne me brouillez pas trop seulement avec ces dames. Une d'elles n'a rien dit, c'est la jolie madame d'Alluye.

— Oui, mais je hais son mari, grommela Lauzun entre ses dents serrées par la rage, et si je n'y mets ordre, elle finirait par l'aimer !

— Que dites-vous ? demanda Riom.

— Rien, si ce n'est que tu me feras plaisir de m'apprendre le nom de la belle que courtise Lavardin.

— L'ignorez-vous donc ? C'est une magnifique antiquité. Lavardin s'en cache fort, mais il en est véhémentement soupçonné, il est dans les fers de la maréchale d'Humières.

— L'homme de courage ! reprit Lauzun, il est écrit que Lavardin doit me succéder en tout…

— J'espère, mon cher oncle, que vous avez dans Riom une gazette aussi exacte que Dangeau.

— C'est vrai, aussi, à dater de ce jour, je paye tes dettes.

— Prenez garde, mon oncle, cela m'encouragera à recevoir des coups d'épée !

— Va, mon cher Riom, je ferai bien mes affaires moi-même Ah ! ils disent cela… continua-t-il en se promenant d'un air agité.

Quelques secondes après, le comte sonnait Barailles. Il s'était assis à son secrétaire, et griffonnait des billets d'invitation sur son papier le plus parfumé.

— C'est bien cela, reprit-il, après avoir parcouru à voix basse les lettres qu'il venait d'écrire, Barailles, mon ami, dis à mon coureur de porter ces lettres à l'instant même.

Et il sortit avec Riom et se rendit à la loterie de madame d'Humières.

— À demain, mon neveu, dit-il en quittant Riom sur le seuil de la maréchale, demain, à midi, je t'attends à déjeuner ! Sois exact, il s'agit d'une revanche !

Tome 2 · 23

Le lendemain, le comte était étendu négligemment sur les moelleux coussins d'une duchesse à lampas orange, flattant de sa main droite un miraculeux épagneul à longues soies, que le roi Jacques II lui avait envoyé de Londres, et de l'autre agaçant un perroquet donné par Mademoiselle, quand dix heures sonnèrent à l'horloge de Boule qui ornait l'un des panneaux de cette pièce…

Au son métallique de la pendule, Lauzun tressaillit, il se leva ouvrit une porte que masquait la tapisserie, et il appela Barailles.

Le bon gentilhomme arriva de ce pas sonore et ferme qui convient à un Alsacien, ni trop lent, ni trop pressé.

— Eh bien, Barailles, as-tu fait remettre mes invitations à ces messieurs ? demanda Lauzun d'un air agité ; réponds.

— Monsieur le comte est sûr de les voir venir.

— Aucun n'a refusé ?

— Aucun.

— À merveille, tu peux me laisser. Oui, continua Lauzun en s'exaltant, tu peux me laisser, car je ne veux personne qui soit de moitié dans mon triomphe ! Excuse mon égoïsme, cher Barailles, ajouta le comte en prenant la main de son officier ; mais ce n'est point d'un duel ou d'une affaire de guerre qu'il va s'agir, Barailles, il s'agit pour moi de l'une des journées les plus décisives de ma vie.

— Vous m'épouvantez, monsieur le comte, dit Barailles, étonné de l'air solennel de Lauzun.

— Que dirais-tu, Barailles, reprit le comte, d'un général comme mon cousin Turenne dont on contesterait le génie, d'un peintre comme Mignard dont on renierait le talent, d'une beauté éclatante comme mademoiselle de Retz que l'on n'avouerait que du bout des lèvres ? Eh bien, Barailles, ce que le monde m'avait fait jusqu'ici l'honneur de m'accorder, et de reconnaître en moi, tout en l'enviant, il me le nie, il m'en prive comme si ce n'était pas assez que le roi m'eût vendu ma grâce en me privant de deux magnifiques principautés, d'Eu, la première pairie du royaume, et de Dombres, donné au méchant petit duc du Maine ; il y a de par le monde des gens qui prétendent m'enlever la souveraineté de l'élégance et de la grâce ! Que dis-tu de ces gens-là, mon cher Barailles, et ne penses-tu pas qu'il soit bien triste d'aller se faire vérifier par eux comme un duc à brevet ! J'aime mieux leur jouer un tour dont ils n'auront garde de se vanter.

— À merveille, monsieur le comte, je vous retrouve enfin digne de vous ! Il y a aujourd'hui à la cour de France des fils de président bègues qui veulent pérorer comme M. de Harlay ; des bossus qui se croient plaisants et presque beaux comme Roquelaure ! C'est à faire pitié ; ces gens-là te font traîner par six bêtes et chasseraient un chien du fauteuil du roi pour s'y placer. Ils sont furieux que vous ayez reparu, ils sentent leur faible, ils tremblent rien qu'en se mirant le matin. La Feuillade est goutteux, M. de Seignelay n'a plus de gaieté, Cavoie vise aux honneurs, tous ces grands fous-là s'ennuient. Le roi lui-même, le grand roi, je le dis ici bien bas, n'est plus ce beau prince que vous connaissiez, il devient presque cacochyme. Qui redouteriez-vous ? l'envie ! écrasez-la, mon cher comte, oh ! point de pitié, arrachez le masque à tous ces visages, et donnez-vous là un ballet digne de Molière ! Si je ne vous aide pas dans l'exécution, du moins vous ne me bannissez pas, je pense, du lieu de la scène ! Je vous laisse, et vous souhaite bonne chance.

Barailles sortit en se frottant les mains. Barailles était l'ami, le séide de Lauzun il n'eût pas souffert qu'il disparût injustement d'un monde où son éclat rejaillissait jusque sur lui.

— Il triomphera comme de coutume, se dit-il, je ne sait pas trop ce qu'il rumine, mais qui peut le définir ?

Barailles sorti, Lauzun examina avec une singulière attention la pièce où il se trouvait…

C'était l'ancien boudoir de la duchesse de Fornaro, dont le comte avait fait rajeunir l'ameublement et les dorures. Cette pièce, en forme de rotonde, était au fond le plus reculé de l'hôtel ; la tapisserie en dissimulait les portes avec une rare habileté. C'était le lieu chéri de Lauzun, les ornements en avaient été finis de la veille ; on y trouvait de tout, hors des poignards, on y respirait un air attiédi et enivrant.

Sur de magnifiques étagères traînaient des flacons de prix, des bagues, des éventails ; ces écrins charmants étaient chaque soir renouvelés. Lauzun, sûr d'être seul, tira d'une boîte en cristal de roche une pastille légère qu'il présenta à la bougie, son évaporation répandit dans le boudoir une fumée douce, onduleuse… Le comte était ce jour-là plus beau que jamais ; il avait mis à sa toilette un soin réfléchi, on eût dit vraiment qu'il s'était paré pour aller à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes. Il jeta de nouveau les yeux sur la pendule, et s'approchant du milieu de la pièce avec précaution, il frappa du pied légèrement sur le parquet.

Àce frappement, une porte s'ouvrit.

— Bien, murmura-t-il, je savais cela. Aucune issue. Maintenant, à celle-ci !

Le comte appuya de nouveau à l'un des angles du boudoir, une seconde porte glissa sur ses gonds. Il en fut de même d'une troisième. Ces trois portes ouvraient sur autant de cabinets noirs, la tapisserie in-

térieure qui les couvrait ne laissait rien entendre des bruits de l'appartement.

— Vivat ! murmura-t-il après les avoir refermées toutes trois avec précaution.

— Et maintenant, ajouta le comte, maintenant qu'elles viennent, me voilà prêt !

Un éclair de joie inexprimable passa sur ses traits quand il entendit dans la cour le bruit d'un carrosse. Peu d'instants après, un valet de pied du comte lui annonçait une visite, celle d'une dame qui n'avait pas voulu dire son nom.

— Fais entrer, dit le comte, qui semblait s'attendre à l'entrevue.

Le voile qui couvrait la visiteuse l'enveloppait du plus strict incognito, ses mitaines à ruches noires étaient tirées, l'œil le plus indiscret n'eût pu rien voir de son front ou de ses bras. Quand elle se vit seule avec le comte, elle se dégagea bien vite de tout cet attirail de précautions, et laissa voir à Lauzun des épaules, des mains et des dents éblouissantes.

La princesse de Monaco semblait s'être rappelée, ce matin-là, que Louis XIV l'avait recherchée après Lauzun même, des tons chauds et brillants coloraient son cou de cygne, son sourire était cependant dédaigneux et fier, car elle croyait à peine aux mielleuses provocations du comte, et ne pouvait guère s'expliquer à elle-même ce soudain revirement. La richesse coquette de ce boudoir la surprit, l'arôme qui s'en exhalait lui donnait presque le vertige.

— Pourquoi m'avoir appelée avec tant d'instance, demanda-t-elle à Lauzun, est-ce un traité de paix ou de guerre que nous allons signer, monsieur le comte ?

— Un traité de guerre contre vos rivales, belle princesse ; un traité de paix entre nous. Je vous aime comme au premier jour, ajouta le

comte avec feu ; oui, je suis, comme autrefois, ardent et jaloux, malheureux de vous avoir perdue, et fier de vous retrouver ! Il manquait une divinité à ce temple que je viens de faire construire, voulez-vous l'être ? Voyez, ce médaillon seul que je garde à ma cheminée vous représente dans tout l'éclat de la grâce, il n'a pas quitté mon chevet à Amboise comme à Pignerol ; c'est à vous seule que je songeais sous les verrous, ma princesse, n'est-ce pas pour vous que j'ai affronté la prison une première fois à la Bastille ? Mais aussi le roi était mon rival, vous étiez d'intelligence. Oh ! ce n'est pas vous qui refuseriez de me rendre jamais justice ? Vous me défendez avec chaleur, je le sais, on me l'a dit !

Madame de Monaco ne put deviner l'amère ironie que voilaient ces dernières paroles du comte. La princesse ne se rappela que l'histoire de son miroir cassé, de sa main délicate foulée dans l'herbe sous le talon brutal de cet homme qu'elle avait aimé à la fureur.

M'aimerait-il autant qu'autrefois, se demanda-t-elle, pleine de trouble. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne vois à cette glace que mon portrait.

Un pas de chevaux retentit dans la cour du comte.

— Miséricorde s'écria-t-il, je prends bien mon temps, ma chère princesse, c'est votre mari, c'est M. de Monaco !

— M. de Monaco, s'écria la princesse d'un son de voix altéré, je suis perdue ! Ce matin encore il parlait de me faire renfermer ; s'il me trouve chez vous, je suis une femme morte !

Pour toute réponse, Lauzun frappa du pied, et montra à la princesse l'une des portes du boudoir, elle s'y précipita.

— Dans quelques instants, dit-il, je vous débarrasse de votre mari ; silence !

La porte refermée, Lauzun s'en fut tranquillement à la cheminée du boudoir, il prit le portrait de madame de Monaco et le remplaça par une miniature sur émail des plus charmantes.

L'original du portrait ne tarda pas à entrer, mais, en vérité, tout autre que le comte aurait eu peine à le reconnaître. C'était une personne sur laquelle avait déjà passé plusieurs lustres ; elle était encore admirée à bon droit pour la vivacité de son esprit, mais elle n'était plus assiégée comme en son beau temps. Au fard épais qui couvrait alors ses joues, à une toux sèche qui lui était devenue habituelle, à une odeur d'ambre très pronoucée, on devinait assez les ravages du temps : c'était madame d'Humières. Elle s'assit sur l'un des fauteuils du boudoir en respirant les sels d'une cassolette.

— Exacte au rendez-vous, ma chère maréchale, je vous reconnais bien là ! Que j'ai de remerciements à vous adresser ! Dans une occasion toute récente, chez madame de Montespan, je crois, vous avez bien voulu, n'est-ce pas, vous souvenir du pauvre Lauzun ? demanda le comte, en dissimulant la raillerie de sa pensée.

— Comment donc ! cher comte, répondit la maréchale, pensez-vous, d'aventure, que vous soyez de ceux qu'on oublie ?

— Oh ! vous ne m'avez jamais oublié, j'en suis certain. Ni moi non plus, maréchale. La prison serait cruelle sans vous. Je vous y revoyais la nuit et le jour, vous, votre belle chambre, vos deux lévriers et votre toilette en vermeil qui faisait tant d'envie à mademoiselle de Grancey ! Mon Dieu ! qu'on serait triste si l'on n'avait pas votre image présente à la pensée ! Ainsi ai-je fait… voici la vôtre. Voyez un peu ces traits délicats, cet émail. Fouquet me l'a demandé vingt fois dans ma prison. Il voulait peut-être vous placer dans son oratoire, entre madame de la Vallière et Hortense de Mancini.

La flatterie était un peu forte, mais la maréchale mordit à la grappe ; Lauzun continua, en la voyant regarder avec complaisance

son propre portrait suspendu à la cheminée :

— Par malheur, j'ai entendu dire que le petit Lavardin m'avait remplacé dans vos bonnes grâces… Un fat, un homme de rien, qui n'en veut qu'à vos écus. Vous le croyez fidèle, et il passe sa vie avec Seignelay et Camardon dans la société de comédiennes de l'hôtel de Bourgogne ! Ah ! si le maréchal savait combien Lavardin le venge !

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il prend à tâche de vous décrier partout. « Je vous montrerai quelque jour cette belle conquête, disait-il hier à un de ses amis qui est des miens, vous verrez si elle me choie ! J'ai tout d'elle, rubis, émeraudes, nœuds d'épée, et de plus sa terre de Breneville qu'elle m'a promise ! Il faut bien se faire récompenser de ses services ! La maréchale se croit jeune, elle a tout juste un an de plus que Lauzun.

— Lavardin a dit cela ?

— Il y a plus ; il vous a traitée de vieille folle…

— Vieille folle ! vieille folle ! reprit madame d'Humières en se levant ; mais, mon cher Lauzun, savez-vous que c'est un monstre !

— Calmez-vous, de grâce, ma chère maréchale, dit Lauzun en tressaillant d'aise.

— Que je me calme, monsieur que je me calme ! quand je songe que cet ingrat oublie ma clémence et mes bontés. Il m'a fait, sachez-le, pour cent mille livres de dettes !

— Peste ! il va grand train ; mais le maréchal est riche. À propos, comment se porte-t-il, ce cher maréchal ? ses jambes vont-elles mieux ? est-il toujours coquet ? joue-t-il gros jeu ? Il était jaloux de moi jusqu'à la fureur ; je l'ai su depuis.

— C'est un tigre, mon cher Lauzun. Croiriez-vous bien qu'il m'a cité l'autre jour, en pleine assemblée chez moi, l'exemple de madame de la

Ferté, en me disant : « Si j'avais trouvé le chevalier de Lignerac, je lui eusse coupé les deux oreilles ! »

— Peste ! voilà un rude homme !

— Cela est au point qu'il me fait espionner. Quant à Lavardin, il le reçoit, il ne s'en doute pas, il n'est jaloux que de ceux qui me négligent… de vous, par exemple. Ah ! il devient bleu quand on parle de vos succès ! Eh mais ! ajouta la maréchale en se penchant vivement à la fenêtre de la cour, je ne me trompe pas, c'est sa chaise je reconnais d'ici la livrée de ses porteurs. Où fuir… Grand Dieu ! il est impossible de lui échapper, il monte… Bon ! le voilà en conversation dans votre cour avec le prince de Monaco ! Mon cher comte, cachez-moi !

Lauzun, profitant de la peur de la maréchale, lui ouvrit obligeamment une autre porte.

— Et de deux, dit-il en se retournant ; mais qui vient là ?

— Une de vos victimes, répondit une voix flûtée et tremblotante. Lauzun vit une dame masquée ; elle ôta son loup, et il reconnut madame de Roquelaure.

Le damné comte s'attendait à cette visite, car il eut le temps de faire disparaître avec une adresse digne de lui le portrait de madame d'Humières pour le remplacer par celui de la maréchale de Roquelaure, peinte en Hébé.

— Bonté divine ! dit celle-ci, suis-je en sûreté chez vous, monsieur de Lauzun ? L'effroi me talonne, il m'a semblé voir le carrosse de mon mari au tournant du quai des Ormes ; moi je suis venue en fiacre.

— Rassurez-vous, maréchale, vous êtes ici en sûreté. Il ferait beau voir que votre mari se permît de vous suivre jusque chez moi. Il y a, de par Dieu, des oubliettes ici, et le duc y passerait avant de mettre le pied dans ce boudoir.

— On dit tant de choses de votre hôtel, mon cher comte, que je tremble malgré moi. Donnez-moi votre main, et posez-la sur mon cœur ; que vous en semble ? Parlez.

— Que c'est là, madame, un cœur bien coupable, puisqu'il palpite si fort ; serait-ce donc pour moi que vous daignez vous dévouer, pour moi qui vous aime et déteste de bon cœur cet orang-outang coiffé de plumes, qu'on appelle le duc de Roquelaure Un mot de vous, et j'en débarrasse le roi, la cour, vous surtout, qui m'avez toujours si ardemment protégé. Ce n'est pas vous qui vous joindriez à mes ennemies acharnées, à la Montespan, la d'Humières, la Monaco !

— Ah ! fi ! mon cher comte, pourquoi me parler de ces pécores. Vous n'avez au monde qu'une amie, une sœur, reprit la maréchale avec une effusion hypocrite ; ne me faites jamais l'injure de douter de moi.

— Maréchale, dit Lauzun, vous êtes aujourd'hui d'un carmin à éblouir. M. de Roquelaure est un drôle trop heureux !

— Il me semble l'entendre, dit la maréchale en se levant ; oui, c'est sa voix !

Lauzun écouta, une voix rauque chantait le Noël suivant :

Oui, les tourterelles
Me disent bossu
Lanturlu,
Mais je n'ai point su
Trouver de rebelles !

— C'est lui ! plus de doute ! murmura la maréchale ; s'il me rencontrait, il irait droit se plaindre à sa famille. Que sais-je, moi, il invoquerait la séparation ! Monsieur de Lauzun, oh ! cachez-moi, par pitié ! Je l'entends, il vient, il tourne la clef de ce cabinet !

La clef tourna en effet dans ses gonds, et la voix du duc retentit de nouveau, mêlée au timbre éclatant de plusieurs voix d'hommes.

Le comte ouvrit à la maréchale l'issue qui restait ; il venait à peine d'en refermer la porte sur elle, quand Roquelaure, d'Humières et Monaco se précipitèrent gaiement dans son boudoir. Ils étaient suivis de Riom et de Lavardin.

Tome 2 · 24

Ces cinq personnages entourèrent bientôt le comte avec des démonstrations d'amitié qui amenèrent un sourire contraint sur ses lèvres.

— Eh ! bonjour, s'écria l'un, bonjour, mon cher comte, souffrez que je vous félicite des pas que vous faites dans l'esprit du roi ! Mon Dieu ! disait-il récemment à Montausier, c'est bien à mon corps défendant que je l'avais exilé, qu'il vienne donc me voir, après la lettre écrite par lui à madame de Montespan ! — Cette lettre vous l'avez écrite, n'est-il pas vrai ?

— Que voulez-vous dire, mon cher d'Humières, répondit Lauzun à ce premier interlocuteur, avec cette lettre ? Madame de Montespan aura menti, c'est son péché d'habitude. Monsieur le maréchal, je n'ai point pour habitude de plier, ajouta le comte avec hauteur.

— On en parle pourtant, reprit le prince de Monaco, de sa voix la plus caverneuse, on en distribue même des copies, monsieur le comte, et tenez, j'en ai, je crois, une dans ma poche.

— Donnez vite, monsieur le prince, dit Riom en avançant la main ; cette pasquinade réjouira mon oncle et le mettra en belle humeur pour le déjeuner.

— Vous croyez ? dit Monaco ; en ce cas, voici le papier. Il me fut donné hier par ma femme, qui s'applaudissait comme moi de voir le comte de Lauzun remis en cour. Elle croyait à cette lettre.

— Arrêtez, reprit Roquelaure en feignant le zèle, arrêtez, Riom ; il faut que j'aille tout d'abord distribuer des coups de canne à l'auteur de cette lettre apocryphe, avant que vous ne la lisiez.

Roquelaure avait ses raisons ; il avait combiné cette pièce avec la duchesse de la Ferté, une des ennemies mortelles de Lauzun, dans le cabinet de madame de Montespan elle-même. La lettre que Lauzun arracha des mains de Riom se trouvait ainsi conçue :

» À peine rentré dans Paris, je serais un misérable si je ne me jetais tout d'abord aux pieds de Sa Majesté pour la remercier de sa clémence. Vous seule pouvez disposer Sa Majesté à cette entrevue. J'aime sa cousine autant que je la révère, ma captivité a fait de moi un autre homme. Je vous reconnais non seulement pour une personne du cœur le plus élevé, mais aussi comme la seule et vraie conseillère du roi. Sa Majesté a bien fait d'assurer un sort à vos enfants ; en compensation de Dombes et d'Eu que je perds, Mademoiselle m'assure son duché de Châtellerault et de Thiers en Auvergne ; vous voyez que je me trouve peu à plaindre. Pour rentrer dans les bonnes grâces de Sa Majesté, je me soumettrai à tout.

» Signé : Henri, comte de Lauzun. »

L'indignation de Lauzun faillit éclater à la seule lecture de ce billet, il regarda Riom en échangeant avec lui un signe d'intelligence. Riom s'approcha de son oncle pendant que le groupe des invités causait vivement.

— Je ne sais ce qui me retient, dit Lauzun à son neveu, mais je voudrais jeter Roquelaure par la fenêtre !

— Monsieur le comte est servi, s'écria la voix pleine et sonore du maître d'hôtel.

— Messieurs, dit Lauzun, reprenant tout d'un coup son sourire le plus charmant, nous n'avons pas de dames, passons donc ici sans façon à mon couvert. Au diable l'étiquette, je veux avant tout vous faire juger de mon vin, c'est Crenet qui me le vend. Monsieur de Lavardin, je crois que ma cave ne le cède en rien à celle du maréchal d'Humières. Qu'en dites-vous, maréchal ? Cet ermitage me vient de M. de Conti, de tokay, de M. de Luxembourg.

— Ils sont excellents, dit Roquelaure, humant les deux à longs traits. Mais savez-vous, comte, que votre salle à manger vaut tout Versailles ?

— Monsieur de Roquelaure, observez un peu ces singes, dit Lauzun, ils sont peints de main de maître. Vous vous y connaissez, qu'en dites-vous ?

La plaisanterie de Lauzun ressemblait à sa personne, elle était souvent indéfinissable. Roquelaure prit le mot du comte du bon côté, quoique tout le temps du déjeuner, que le comte chercha à rendre court, il se trouva lardé par lui de vingt façons.

— Soupçonnerait-il en moi l'auteur de la lettre ? pensait Roquelaure en dévorant une aile de faisan, tenons-nous bien.

— Messieurs, dit Lauzun, que le souvenir de ses prisonnières tourmentait, ne trouvez-vous pas que nous serions mieux dans le boudoir ? Il y a ici des fauteuils trop courts pour l'embonpoint de M. de Monaco, et puis je m'en veux de n'avoir pas encore présenté mon perroquet à M. de Roquelaure ! Les bêtes ne peuvent que gagner au commerce des gens d'esprit. Monsieur de Lavardin, je vous montrerai une paire d'épées que j'ai fait monter, et avec lesquelles on peut galamment se battre. Voulez-vous, messieurs, que mon danseur l'oscolo vous danse une monférine d'Italie ? Parlez, cet hôtel est peut-être un peu parent

du diable ; comme je suis, moi, cousin de Sa Majesté. Que dites-vous d'abord de cette pièce-ci ?

— Galante, fort galante, mon cher comte, dit Lavardin en examinant le boudoir ; on croirait lire un chapitre du Grand Syrus.

— Zamore, dit Lauzun à un petit nègre qui s'avança, fais-nous servir les liqueurs dans cette pièce.

Àpeine Zamore venait-il de partir qu'un nuage léger parut descendre du plafond, et l'on entendit le son d'une symphonie. Une table chargée de tasses en vermeil descendit de ce dôme orné de suaves peintures, les cordes fleuries qui la supportaient remontèrent agilement.

— C'est un conte de fées, dit Monaco, ah ! si ma femme était là !

— Et la mienne ! fit Roquelaure.

— Nous sommes libres pour toute la journée, s'écria d'Humières, n'est-ce pas, messieurs, vous me l'avez dit ? Ma femme est allée voir sa cousine à Fontainebleau !

— Madame de Monaco est chez le prince de Conti !

— Et madame de Roquelaure va chez le roi !

— À merveille ! ajoutèrent Riom et Lavardin. Les femmes, ça dépare !

— Permettez-moi, messieurs, de n'être pas de votre avis, objecta Lauzun galamment. Les femmes sont, selon moi, le meilleur assaisonnement d'une fête ou d'un banquet. Quand voulez-vous, monsieur de Roquelaure, que je vous raccommode avec la vôtre ?

— Jamais s'écria le duc, j'aime les hostilités.

— Et vous, monsieur le prince ?

— Moi, monsieur le comte, dit Monaco ; mais je ne me sache point encore brouillé avec la princesse. Elle est légère, coquette, mais tout le monde sait que je ne lui passe aucune faute. Tudieu ! les gibets de ma principauté en font foi !

— Ainsi, monsieur le prince, vous vous croyez à l'abri de tout malheur, ne fût-ce que pour cette journée ?

— Oh ! pour cette journée, je défierais le roi, le diable et vous-même.

— Fort bien ; mais telle n'est peut-être pas l'idée de M. de Roquelaure ?

— Je pense comme M. le prince.

— Et comme moi, Roquelaure, dit M. d'Humières en prenant la main du duc ; c'est le moins, non ami, que nous ayons un jour de sécurité dans l'année.

— Cela est assez juste, ajouta Lavardin d'un ton goguenard.

— Et cependant, messieurs, poursuivit Lauzun, si vous vous trompiez, si vos présomptions étaient aveugles ; en un mot, si ces trois dames…

— Est-ce une gageure, comte, dit Lavardin, raillez-vous ?

— Je ne raille point. Je dis seulement qu'il n'y a rien de Si peu sûr que la confiance.

— Et sur quoi fonderiez-vous vos suppositions, monsieur, demanda le maréchal d'Humières d'un ton sérieux.

— Mon Dieu, maréchal, répondit Lauzun, sur le train ordinaire des choses. Moi, par exemple, ne me croit-on pas usé, vieilli, déchu de mes avantages, et mes ennemis ne disent-ils pas que je dois prendre ma retraite ? De mon écharpe ils me font une corde ; ma plume blanche, ils

la cassent au vent mon épée, ils voudraient que je la pendisse au croc ! Ils se rangent en haie quand je passe chez Monsieur, et ils se disent : Voyez donc, mais c'est l'ombre de Lauzun ! Ne parlons pas trop haut, nous blesserions ses oreilles. Ne trouvez-vous pas que sa fortune ne méritait guère le tourment qu'il s'est donné ? Il nous revient avec les façons d'un Iroquois. Pendant qu'il était à Pignerol, la mode a changé, son vent souffle ailleurs, elle ne le porte plus, elle l'écrase. Ce pauvre M. Lauzun, ajoutent tes femmes, quel échec ! Est-ce donc là cet homme si vanté, si charmant, si dangereux ? Qu'est devenue sa puissance ? C'est à faire pitié, autant vaudrait pour lui qu'il fût mort comme Fouquet. Vive Dieu ! mesdames, je vous sais gré du souhait, mais je ne veux point mourir ! Cela ferait d'abord trop de plaisir à mes ennemis. Ah ! je ne suis plus qu'un câble bon à jeter au feu ! Eh bien ! à dater de ce jour, vous sentirez mon pouvoir, vous qui le niez je suis, je veux être magicien ! Roquelaure, d'Humières, Lavardin, Monaco, demandez-moi ce que vous voudrez, fût-ce l'impossible, sans sortir d'ici, je vous satisfais ; parlez !

La voit du comte était vibrante, sarcastique, il touchait enfin au moment de sa vengeance. Il avait devant lui quatre personnages dont la parole mordante ne l'épargnait pas, soit qu'ils se fissent l'écho de ses ennemis, soit qu'ils agissent par eux-mêmes. L'éclat d'une revanche subite faisait battre le cœur de Lauzun, demain on en parlerait dans toute la ville ; il serait le héros du jour ! Le comte éprouvait un singulier plaisir à se représenter la confusion de ses ennemis, les brocarts pleuvant sur eux. D'un autre côté, ses trois belles captives, haletantes de peur, pressées, étouffées dans la cage étroite qui les recélait, donnaient à ces représailles de Lauzun je ne sais quel parfum âcre, méchant, bien fait pour l'aiguillonner. Nul doute qu'elles ne pussent entendre ce qui se disait, l'épaisseur de la tapisserie était calculée si savamment Pour Lauzun, ces trois portes ressemblaient presque à trois tombes. Le regard alourdi, les joues violettes, le front morne, ses

convives ne le virent pas alors sans un certain étonnement se placer au milieu de cette pièce, en prenant une pose hardie, théâtrale.

— J'attends, reprit-il, que l'on m'accorde la permission de commencer.

— Opèrez votre prodige, monsieur de Lauzun ; voyons cela, dit Monaco ; moi j'aime la magie blanche.

— Faites-moi voir le diable, reprit Roquelaure, nous devons être cousins.

D'Humières et Lavardin gardèrent le silence.

— Vous serez tous satisfaits, messieurs, reprit le comte, regardez. Mais observons l'ordre. Monsieur de Monaco, d'abord.

Il frappa du pied contre la boiserie, la porte s'entr'ouvrit, M. de Monaco tendait, pour voir, toutes les fibres de son cou.

— Approchez de plus près et regardez, lui dit Lauzun.

— Rien, murmura le prince rien dans cette armoire ; il y fait nuit comme dans un four. Vous moquez-vous de moi, cher comte ?

En effet, l'armoire était vide.

Lauzun, stupéfait, se plaça devant celle qui devait renfermer madame de Roquelaure.

— Que veut dire ceci ? se demanda-t-il à lui-même en pâlissant. Y a-t-il ici un magicien réel ? se joue-t-il de moi, ou bien ai-je le vertige ?

L'autre armoire était vide comme la première.

Lanzun chancela comme un homme frappé de la foudre.

— La surprise est pour vous, à ce qu'il paraît, mon cher comte, lui dit Roquelaure en se rongeant les ongles d'un air narquois.

Éperdu, troublé, Lauzun frappa du pied près de la troisième porte ; celle-ci, en s'ouvrant, donna passage à une espèce de masse informe enveloppée de dentelles, criant et gesticulant, parlant de meurtre, de vol, de lieutenant criminel, et finissant par sauter avec ses ongles au visage de Lavardin.

— Miséricorde ! s'écria Roquelaure quelque peu tenté de fuir ; cette fois c'est bien le diable !

— C'est ma femme reprit le maréchal d'Humières.

— M'expliquerez-vous, madame, ajouta le maréchal courroucé, comment je vous trouve sous les scellés de M. de Lauzun, dans une armoire ? Est-ce là une raison pour dévisager ce pauvre Lavardin ?

— J'étouffe de rage ! je me meurs s'écriait la maréchale. Mais c'est à lui seul que j'en veux… continua-t-elle, en désignant Lavardin. L'insolent ! me traiter de vieille folle !

— Moi, madame la maréchal, répondait Lavardin au comble de la surprise, de la honte, de la fureur. Eh quoi ! vous pourriez douter ?…

— Je ne doute pas, je sais tout. C'est par votre perfidie. Ne m'aviez-vous pas écrit de vous venir chercher ici, continua la maréchale, résolue d'accabler Lavardin par toutes les voies, fût-ce celle du mensonge. Vieille folle grommelait-elle, en montrant le poing à Lavardin, que Monaco et Roquelaure cherchaient à lui arracher.

D'Humières crut mettre fin à la scène en déclarant qu'il prenait Lavardin sous sa protection.

— C'est cela, il ne manque plus que vous l'encouragiez, dit la maréchale, haussant les épaules.

— Pourquoi diable ma femme n'est-elle point ici ! cela l'amuserait, reprit Roquelaure.

— Et la mienne donc, ajouta Monaco d'un rire épais.

— Je me plaindrai au roi de votre conduite, madame la maréchale, s'écria d'Humières, entraînant sa femme vers son carrosse. Maltraiter ainsi Lavardin ! Quant à vous, monsieur le comte, ajouta le maréchal à Lauzun, je vous dispenserai d'enfermer ma femme à l'avenir, ce soin me regarde.

Roquelaure et Monaco se regardaient entre eux d'un air hébété, quand l'arrivée subite d'un nouveau personnage leur permit de gagner la porte, en se félicitant d'en être quittes tous deux à si bon compte. La voix de Barailles annonçait au comte sa propre mère, madame de Lauzun !

Tome 2 · 25

Au nom de sa mère qui retentit comme un coup de foudre, de sa mère dont il connaissait la sévérité, Lauzun chercha tout d'abord à se donner une contenance.

Il ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main ; précisément ce livre était un livre pieux, la Bible.

Cette Bible était celle que l'homme de Pignerol avait laissée à terre en disparaissant dans sa galerie, la nuit même de la fête donnée par le comte à l'occasion de son retour.

Madame de Lauzan fut loin d'être dupe du recueillement inusité de son fils ; l'odeur des flacons parfumait encore le boudoir, et de ces flacons plusieurs étaient vides…

La comtesse s'assit, après avoir déposé sa mante et son livre d'Heures sur un fauteuil.

Madame de Lauzun était régulièrement belle. D'un caractère ferme et droit, elle avait opposé de bonne heure une résistance entière aux

passions déréglées du comte ; l'ingratitude de ce fils pour une princesse à laquelle il devait tant, comblait sa désolation. Tour à tour elle l'avait vu entre la faveur et la disgrâce, sans que l'une ou l'autre pussent le changer, sans que, malgré ses exhortations, Lauzun consentît à apporter dans sa vie la moindre réforme. C'était à grand-peine qu'il se décidait à passer chez elle trois heures par semaine ; encore tout ce temps-là parlait-il de chasse, de soupers et de paris. Madame de Launm, née calviniste, avait cependant donné à son fils un assez bel exemple de soumission au roi dans sa personne, elle s'était convertie. Ses deux filles, également protestantes, partagèrent son abjuration elles entrèrent sur-le-champ au couvent de Notre-Dame de Saintes et y professèrent. À dater de ce jour madame de Lauzun s'était retirée dans son hôtel, visitant fort rarement ses amis. Il ne fallait pas moins que le péril de son fils pour l'en arracher.

— Je sors de chez le roi, dit-elle à Lauzun d'une voix qui marquait son trouble. Il sait heure par heure ce que vous avez fait jusqu'ici ; moi, je ne le savais pas. Vous avez trouvé moyen de combler la mesure, monsieur ; le roi regrette sa clémence. Vos affaires à la cour sont ruinées ; vous continuez des comédies scandaleuses.

— Que voulez-vous dire, madame ? demanda le comte d'un air étonné, de quelle comédie m'accuse-t-on à Versailles ?

— Quand ce ne serait que de celle de votre retour, vous devriez rougir, mon fils ! Rassembler dans cet hôtel les meilleurs noms, les hommes les plus nobles, les femmes les plus admises, pour les livrer à la risée de tout un cercle, pour leur faire entendre la lecture d'un testament injurieux !

— Le roi a su cela ? eh bien, qu'en dit-il ? Je suis sûr qu'il a souri de mon idée, dit Lauzun d'un air fort calme. Donner sur les doigts à ses ennemis, est-ce donc un si grand mal ?

— C'en est un, mon fils, de se mettre en évidence quand on devrait se cacher, vivre enfin pour soi et ne point songer à redoubler le courroux du maître. On parle à la cour de vos folles dépenses en bijoux de Blois, de votre maison de l'Île, et surtout de votre éloignement du Luxembourg. Ceux qui sont le plus dans vos intérêts tremblent des jugements de Dieu sur vous, et ne s'étonnent pas des souffrances que vous avez éprouvées, puisque au lieu d'en avoir fait un bon usage, vous en revenez pire devant le ciel et devant les hommes. Je ne vous demande que d'interroger vous-même vos propres actions. Mademoiselle vous sait en prison, et elle se hâte de réclamer votre grâce. Cette grâce, elle la demande à genoux, à genoux, mon fils, elle ! une princesse du sang royal ! Elle l'obtient enfin après dix-neuf ans de pleurs, de supplications, d'angoisses. Et c'est quand vous devriez l'adorer comme un esclave qu'on vous voit au contraire donner dans tous les excès et vous faire un mérite de votre ignominie. Mon fils, c'est moi qui viens vous le dire ici, mon fils, cela est d'un homme que le ciel punira d'une façon soudaine, éclatante. Vous n'êtes pas coupable envers Mademoiselle seulement, vous l'êtes encore envers moi ! Pendant votre prison, j'avais donné ma parole à Sa Majesté que le malheur avait fait de vous un sage, sinon un chrétien. Vous m'avez fait mentir au premier des rois de la terre, puisse celui qui est le maître des rois ne pas vous en châtier ? Voici une lettre de votre sœur, datée du couvent de Notre-Dame de Saintes ; méditez-la !

Lauzun ouvrit la lettre de sa sœur et la parcourut avec une componction feinte.

— Madame, reprit-il en rendant la lettre à sa mère, chacun a son chemin tracé dans ce monde où tant d'hommes divers se coudoient ; le mien est fini, souffrez que je me repose. Vous me reprochez de négliger la cour, d'y ruiner mes affaires, mais il me semble que Sa Majesté y a mis bon ordre. Que me reste-t-il, sinon la haine du roi et le dédain de mes proches ? La cupidité de madame de Montespan a suivi de près sa vengeance, on m'a trop ravi pour que j'aille demander. Moi, tendre la

main, fi donc ! Mon cousin le roi de France est loin de m'aimer, nous nous sommes trouvés dans trop de boudoirs, dans trop de sièges amoureux ; qu'irais-je faire de nouveau à Versailles, à Saint-Germain ? Cet hôtel me plaît, il me suffit, j'y mène une vie royale. La cour tourne à la dévotion, je le vois bien et, vous le savez, je ne suis pas dévot, car j'ai horreur du mensonge. Le roi m'a permis d'aller partout dans la ville pour cela, je lui donne deux principautés, — c'est peu. La précocité de l'esprit du duc du Maine l'a séduit. Ce petit boiteux me vaut seul ma grâce, vous le savez. Que demanderais-je à Sa Majesté, encore une fois ? De me rendre aux eaux de Bourbon, où les médecins veulent m'envoyer ? Mais j'y trouverais madame de Montespan, Maupertuis et ses mousquetaires pour m'espionner. Mademoiselle de Fontagnes occupe le roi, elle fait de grands progrès dans son esprit ; on dirait partout que je veux lui faire la cour comme à Athénaïs de Mortemart. Souffrez donc que je ferme ici le livre qui contiendra mon histoire, souffrez que, maître chez moi…

— Vous ne l'êtes pas, monsieur, vous ne pouvez l'être, interrompit vivement madame de Lauzun.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous obéissez à votre insu même aux mille passions qui vous conduisent. Elles vous mèneront à la lâcheté, mon fils, ajouta la comtesse en se levant avec dignité, oui, déjà vous êtes lâche !

— Est-ce bien vous, madame, vous, qui me parlez ainsi ? demanda le comte avec stupeur. Qu'ai-je donc fait ?

— Vous avez, monsieur, cherché par tous les moyens à détourner une jeune fille de ses devoirs, vous l'avez arrachée de son couvent, vous lui avez écrit de vous aimer, de vous suivre. Cette lettre… la nierez-vous ?…

La comtesse présenta à Lauzun la lettre qu'il avait écrite à Paquette.

— D'où tenez-vous ce billet ? demanda-t-il d'un air de surprise.

— De celle-là même que vous prétendiez abuser, de la jeune fille dont vous ignorez vous-même le nom. Cette fille est maintenant chez moi, sous ma garde ; venez l'en arracher, si vous l'osez !

— Quoi ! madame, un simple enfantillage, un souvenir de ma captivité à Pignerol ! Vous êtes bien sévère ; et puis, que vous fait, après tout, la fille d'un partisan ?

Madame de Lauzun fixa sur son fils deux yeux perçants, son front devint pâle, sa lèvre frémit, cependant elle se contint.

— Et si cette jeune fille n'était pas la fille de Leclerc ? dit-elle en étudiant les traits du comte.

— Alors elle m'aurait menti, ce serait quelque intrigante. Mais non, se hâta de reprendre Lauzun, je la crois sincère seulement, pourquoi n'avoir pas répondu à mon billet ?

— Parce que vous êtes l'un de ces hommes qui se font un jeu de l'honneur, pour qui le malheur et la honte d'une victime ne sont rien, en un mot, parce que vous êtes Lauzun et qu'elle est…

— Achevez…

— Mademoiselle Fouquet, la fille du surintendant !

— Mademoiselle Fouquet ! balbutia le comte en se levant ; quoi ! cette Paquette ?…

— Devait ne pas porter le nom de son père tout le temps de sa prison, le surintendant lui en avait fait un devoir, maintenant qu'il n'est plus, elle ose à peine le reprendre, ce nom que tant d'hommes lui reprocheraient comme une tache. Ah ! vous pouvez m'en croire, c'est un noble cœur, une noble enfant que celle-là ! Effrayée de son propre amour, car elle vous aimait, vous qui en êtes si peu digne, elle m'a tout dit, tout avoué, aussi je la sauverai de vous à tout prix !

— Mademoiselle Fouquet ! répéta Lauzun et vous dites qu'elle m'aime ! Ah ! ma mère, permettez que j'aille de ce pas me jeter à ses pieds et lui demander pardon !

— Projet hypocrite, et dont je ne suis pas dupe. Madeleine Fouquet est chez moi ; j'ai connu son père, et vous qui l'avez connu aussi vous alliez outrager ce qu'il avait de plus cher, ce qu'il aimait le plus, ce qui l'a le plus aimé ! Rendez grâce au ciel qui me l'a fait recueillir, cette enfant douce et timide ! vous allez dès ce jour renoncer à cette passion extravagante, impie, odieuse dans un homme tel que vous ! Rappelez-vous, mon fils, que c'est au surintendant que vous devez les commencements de votre fortune. Sa main et son crédit vous ont soutenu ; vous, qu'avez-vous fait pour lui ? La fatalité seule vous a réunis sous les mêmes cachots, c'est à Pignerol que vous connûtes sa fille. Quand elle s'est confiée à moi, la noble et frêle créature, irez-vous la prendre pour jouet, la séduire et l'abandonner ensuite comme tant d'autres ? La Providence a permis qu'une protection inattendue vînt la couvrir, quelqu'un l'a conduite chez moi ; à dater de ce moment elle est ma fille ! Henri, mon cher fils, ne rencontrons-nous pas dans tout ceci le doigt de Dieu ? Les parents de mademoiselle Fouquet se sont retirés dans leurs terres, elle est libre, indépendante. Je la presse en vain d'unir son sort à quelqu'un : — Qui voudrait de moi ? répond cette angélique fille. La disgrâce du surintendant et ses longs malheurs avaient altéré d'abord sa raison, maintenant elle ne songe plus qu'à une chose, à réhabiliter la mémoire de son père injustement poursuivi. Qui pourra l'aider dans ce généreux dessein ? je ne sais, mais il est bien digne de celle que j'aime et défends comme votre sœur, Henri croyez-moi, c'est par cette enfant que Dieu vous apprend lui-même la valeur de la vertu et du devoir ; encore une fois, rentrez en vous-même, et si vous ne donnez pas au monde le spectacle de Rancé, effacez du moins en vous jusqu'au souvenir de ce qu'a été Lauzun !

Les paroles de la comtesse avaient fait passer tour à tour la rougeur de la honte et le rayon de l'ivresse sur le front de ce fils qui l'écoutait.

L'amour de Paquette se réveillait en lui sous une forme nouvelle, quel était donc ce mystérieux protecteur qui l'avait amenée à madame de Lauzun ? Le comte ne remarqua seulement pas l'attention que sa mère semblait apporter à l'examen de la Bible, qui traînait alors sur la cheminée ; sa mère était pâle, émue, comme si ce livre saint lui eût rappelé quelque souvenir.

— De qui tenez-vous ce livre ? demanda-t-elle à Lauzun avec un son de voix où perçait son trouble.

— Je ne sais, ma mère, et je craindrais de vous dire…

— Parlez, je vous en conjure.

— Eh bien, c'est d'un homme que tout me porte à juger un fou.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il m'a prédit des choses impossibles.

— Quelles choses, voyons ?

— Par exemple, ma mère, qu'il serait de toutes mes fêtes, qu'il me suivrait des yeux et m'empêcherait de mal faire ; que sais-je, moi ? C'est peut-être un démon vomi par l'enfer, et quelquefois j'en ai peur.

— Vous m'épouvantez, dit la comtesse, affectant elle-même un trouble qu'elle n'éprouvait pas. Cet homme, savez-vous son nom ?

— Je l'ignore, mais c'est bien lui qui m'a laissé cette Bible.

— Et c'est lui aussi qui te crie d'écouter ta mère, dit une voix qui sembla sortir de l'une des portes du boudoir, lente et funèbre comme un glas de mort.

— Que veut dire ceci ? murmura Lauzun, aussi effrayé que s'il eût vu se lever un fantôme.

— Ceci veut dire, mon fils, reprit madame de Lauzun, qu'il est temps de vous amender et de renoncer à vos folies. Cet homme que vous croyez un fantôme est peut-être un homme réel. On a vu parfois de ces apparitions étranges et tenez, ce manteau noir qui traverse votre cour, c'est peut-être celui qui vient de vous donner ce terrible avertissement.

— Homme ou spectre, s'écria Lauzun, il périra !

Et se penchant à la fenêtre, le comte arma la détente d'un pistolet.

La nuit était venue, l'ombre glissait sous les arcades de la cour.

— Henri, murmura madame de Lauzun, Henri, n'attentez pas aux jours de cet homme !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est lui qui a sauvé cette jeune fille ; il a amené mademoiselle Fouquet chez moi.

Transporté de rage, Lauzun abaissa le canon du pistolet ; mais l'homme de Pignerol avait déjà fui en poussant un rire strident.

— Le nom de cet homme ? demanda Lauzun à la comtesse.

— Il vous le dira lui-même quand les temps seront venus.

Tome 2 · 26

L'hôtel habité par madame de Lauzun la mère étendait d'un côté son vaste jardin sur la rue de Grenelle, de l'autre il étalait sa riche façade sur la rue Saint-Dominique.

C'était une maison froide, imposante, silencieuse.

Madame de Lauzun y menait elle-même une vie de recluse, une vie d'expiation.

Il lui avait semblé, en effet, qu'à mesure que Lauzun étendait ses désordres, elle devait, elle, étendre ses austérités et sa pénitence.

Les paroles sévères de Bossuet et de Bourdaloue avaient retenti plus d'une fois sous ces riches lambris, la robe du père Feuillet avait traîné sur ces dalles. La conversion de la comtesse était sincère.

La vie de Lauzun avait de bonne heure effrayé cette âme timide, d'un commerce exact et régulier, dont les moindres actions procédaient à la fois d'une raison éminente et d'une probité de mœurs dont les plus sages s'étonnaient. Équitable et modérée, la comtesse était une de ces femmes rares qui font le bien pour elles-mêmes ; une circonstance particulière de sa vie avait, dit-on, déterminé sa conversion, mais cette circonstance, un seul homme la savait.

En revenant de sa visite chez Lauzun, elle traversa d'un pas agité le vestibule orné de statues, passa le premier étage en franchissant l'escalier, puis se dirigea à travers un long corridor vers une petite chambre dont la clef pendait à sa châtelaine.

La porte une fois ouverte, madame de Lauzun se trouva dans une complète obscurité.

Seulement, elle entendait dans la chambre le bruit d'une respiration égale et douce. Elle écouta, puis tira les rideaux de la fenêtre.

La lune envoyait alors à cette pièce une clarté pâle. Sur un lit aux courtines sombres se détachait une robe dont un sculpteur eût alors admiré les plis ; elle recouvrait un corps mince et délicat. La tête de la dormeuse était noyée dans ses grands cheveux, la nacre de ses épaules et de son cou était adorable. Les deux mains de la jeune fille étaient croisées mollement sur sa poitrine à côté d'elle reposait un livre entr'ouvert.

La comtesse observa longtemps ce sommeil d'ange, si calme et si pur, que l'on entendait les bruyants insectes de la nuit bourdonner aux vitres de la fenêtre tapissée de lierre. Cette fenêtre donnait sur la rue de Grenelle, devenue à cette heure paisible et triste.

— Elle dort, pensa-t-elle ; elle rêve peut-être à son père ! son père que j'ai vu si brillant, si somptueux à son pavillon de Saint-Mandé ! Sait-elle seulement qu'il fut le premier dans l'État, après Mazarin ; que Lambert, Lulli, Molière et Pelisson charmaient ses fêtes ? Elle est fille d'une mère qui, à cette féerie splendide de Vaux, venait la première après la reine ! Pauvre enfant si noble et si malheureuse ! Des salons de Fouquet, où fut son berceau, elle a passé vite à la paille de la Bastille, elle a partagé cette détention cruelle où son père usa ses forces. Ah ! quoi qu'il advienne, c'est moi qui me charge de son bonheur ; je trouve dans ses traits seuls l'explication de ma sympathie pour elle. De tous ses enfants, c'était celui que Fouquet aimait le plus ; avant de mourir, il l'a confiée à Saint-Évremont. Mais Saint-Évremont est exilé, mais Leclerc lui-même, à qui il avait recommandé cette enfant, est impuissant à se défendre. Mon Dieu ! vous qui avez parlé si haut à mon cœur dans cette nuit qui décida de ma foi, c'est vous aujourd'hui que j'invoque. Faites descendre sur cette jeune et noble tête les bénédictions que j'implorais pour un autre ! Consolez-moi par elle de l'ingratitude et de l'abandon de mon fils ! Jeune encore, vous le savez, et même en marchant dans le sentier de l'erreur, j'aimais le bien, la vertu ; maintenant, c'est en Madeleine que j'aimerai tout cela.

Épuisée de fatigue et de douleur, la comtesse avait fléchi les genoux sur un prie-Dieu ; elle regardait Madeleine Fouquet dans une rêverie mélancolique. Tout à coup un bruit léger, pareil au frôlement d'un manteau sur la pierre, fit détourner la tête à la comtesse ; elle se leva, et fermant la porte de la chambre avec précaution, s'avança dans le corridor.

Cette galerie étroite était éclairée à son extrémité par un rayon tranchant de la lune. Dans ce lumineux espace, une forme humaine se balançait.

— C'est lui, dit la comtesse, oui, je ne me trompe pas.

Elle n'acheva pas même ce dernier mot, tant la pâleur étrange de l'homme qui l'aborda en se découvrant devant elle la frappa de crainte et de surprise.

Saint-Preuil, le visage ému, altéré, paraissait en proie à l'accablement le plus profond ; les traces d'une lutte récente se faisaient deviner chez lui, sa respiration était pressée, ses dentelles en désordre. Madame de Lauzun n'observa pas sans frayeur qu'il tenait sa main droite sous son manteau ; en écartant le drap, elle vit du sang à cette main.

— Qu'avez-vous, mon Dieu ! et que vous est-il arrivé ? lui demanda-t-elle avec un intérêt plein de douleur ; ah ! parlez, rassurez-moi !

— Cette blessure est peu de chose, madame, dit Saint-Preuil ; mais il faut que je vous entretienne quelques minutes. Je ne suis pas seul ici.

— Et qui donc vous a suivi ?

— Un jeune homme qu'il faut à l'instant même que vous voyiez ; il demande à être introduit près de vous ; il a, dit-il, à parler à mademoiselle Fouquet.

— Son nom ?

— Henri Leclerc, le fils de ce partisan de la place Royale, compromis dans les affaires d'Hervart.

— Mais que veut-il, et pourquoi choisir une pareille heure ?

— Son père vient d'être arrêté, traduit à l'instant même à la barre de la chambre de justice. Vous avez du crédit sur le premier président, vous seule pouvez le sauver.

— Malheureux jeune homme ! Mais que peut-il vouloir à cette enfant ? Oh ! oui, je le sauverai. Amenez-le-moi, Saint-Preuil, je vous attends là, dans ma chapelle.

Et la comtesse indiqua du doigt à Saint-Preuil l'aile d'un bâtiment de la grande cour, où brillait alors un faible jet de lumière.

Introduit bientôt par Saint-Preuil dans la chapelle, Henri courut se précipiter aux genoux de la comtesse. Ses cheveux épars, ses habits couverts de poudre, sa pâleur extrême, émurent madame de Lauzun.

— Pitié, madame la comtesse, s'écria-t-il en tenant ses pieds embrassés, vous voyez un fils qui vous demande la vie de son père ! On vient à l'heure même de l'entraîner hors de chez lui, les gens de M. la Reynie l'ont conduit à la Bastille. Mes efforts pour l'arracher des mains de ces misérables ont été vains, et sans l'assistance de ce généreux étranger, atteint lui-même d'une blessure en me soutenant, je fusse demeuré au pouvoir de la justice.

— Rassurez-vous, monsieur, dit la comtesse, et songez seulement à me dire la vérité. Ma protection ne vous fera pas défaut, mais par quel motif voulez-vous parler à cette jeune fille ?

— Par le plus sacré, le plus impérieux de tous ; cette jeune fille, recueillie par lui, et dont je ne puis m'expliquer la fuite, doit être dépositaire de quelque secret de mon père : elle recevait ses confidences, ses révélations peut-être. Oh mon Dieu ! mon Dieu ! puisque se refusant avec moi aux élans de la tendresse, il versait en son âme des aveux qui m'étaient dus, c'est à elle, madame, que je dois demander un moyen de salut pour celui qu'on veut perdre devant ses juges ! Ah ! de grâce, madame, souffrez que je la voie, que je lui parle, le temps presse !

— Vous serez satisfait, monsieur, répondit la comtesse en faisant signe à Saint-Preuil de conduire le jeune homme à l'appartement de sa protégée ; moi, de mon côté, je vais écrire une lettre qui peut-être ne vous sera pas inutile. Vous m'avez parlé devant ce Dieu qui est impénétrable dans ses desseins, fiez-vous à lui, et il vous viendra en aide. À bientôt ; comptez sur moi.

La comtesse regagna ses appartements, et Saint-Preuil conduisit Henri à la chambre de mademoiselle Fouquet.

Le cœur du jeune marin battait avec force au souvenir de la gentille enfant qu'il avait députée, pour ainsi dire, à son père, afin de pénétrer et de fondre la couche épaisse sous laquelle devait se cacher son cœur en ne la retrouvant plus sous le même toit que lui, le découragement l'avait accablé. Depuis la disparition de Paquette, Leclerc s'était renfermé, vis-à-vis de lui, dans le plus froid des silences. Poursuivi, contraint de fuir, il ne songeait guère qu'à sa propre sûreté. L'aigreur de ses manières comblait l'amertume de Henri, mais à la vue de son père captif, il avait tout oublié.

— Mademoiselle, dit-il avec une voix entrecoupée de sanglots, dès qu'il se vit seul près de la belle enfant que Saint-Preuil venait d'arracher à son sommeil ; excuserez-vous un malheureux pour lequel la vie n'est plus rien du moment que celle de son père est en danger ? La calomnie est venue s'abattre en un jour sur le toit paisible qui vous avait abritée ; mon père est en prison, et j'ignore pour quel crime. Vous savez peut-être la cause de cette soudaine arrestation ; mon père vous aurait-il dit…

— Rien, monsieur, absolument rien qui puisse vous diriger dans vos démarches, se hâta de répondre mademoiselle Fouquet avec un trouble égal au moins à celui de Henri ; aussi me trouvé-je en ce moment bien à plaindre. Moi qui voudrais tant vous secourir, moi qui vous avais promis de vous aider comme un frère ! Henri, croyez-le, ce

n'est qu'avec chagrin que j'ai quitté la maison de votre père, mais il le fallait, oui, j'ai dû fuir.

— Et cette fuite, Paquette, m'a plongé bientôt dans l'amertume, les larmes. Vous étiez mon seul espoir, et qui sait si votre présence n'eût pas empêché cet acte odieux de s'accomplir ? Oh ! je devais être malheureux, vous nous quittiez !

— Il ne faut pas croire que vous seul soyez malheureux. Votre père est traîné de nuit à la Bastille, on veut sa ruine, la vôtre peut-être ! C'est là, je le sais, un coup du sort bien cruel, mais, Henri, vous êtes homme, vous ne devez point vous laisser abattre, et s'il vous fallait un exemple, celui d'une femme serait peut-être là, devant vous, pour vous rassurer.

— Que voulez-vous dire par ces paroles ? demanda Henri, plein d'étonnement et de trouble.

— Que moi qui vous parle, j'ai dû aussi assister à un spectacle aussi désolant et aussi triste, recevoir les embrassements d'un homme que le roi avait fait murer pour le reste de ses jours dans un cachot, et sentir ses larmes tomber à la fois sur ma joue et sur mon cœur.

— Et quel était cet homme, ma chère Paquette ? Oh ! parlez, parlez, la douleur est un lien, la vôtre unie à la mienne me sera moins lourde ; son nom ?

— Son nom, votre père le trouvera écrit sur les murs de la Bastille et sur ceux de Pignerol ; son nom, Henri, le voici, il est gravé en lettres d'or sur ce collier, oh ! vous pourrez le lire, mes larmes n'ont pu l'effacer, voyez plutôt ! c'est le nom de celui qui fut mon père !

Et la jeune fille, saisissant une lumière, l'approcha de ces sept lettres qui rayonnèrent sous la clarté de la flamme.

— Nicolas Fouquet ! murmura le fils de Leclerc dont le front devint aussi blanc qu'un linge.

Il considéra Madeleine Fouquet dans un morne recueillement. Le malheur donne à la beauté un relief incomparable, mademoiselle Fouquet ressemblait à l'une de ces divinités taillées dans le marbre ou dans la pierre, une majesté sévère et calme l'environnait dès qu'elle invoquait le nom de ce père si longtemps martyrisé. Un reflet céleste inondait ce front touché à la fois par des parrains tels que Louis XIV, Molière et la Fontaine. Sa grâce avait quelque chose d'élégiaque, une grâce suave et triste. Devant un tel nom et une telle femme le jeune homme fut attendri.

— Pardon, reprit-il en changeant de ton, pardon, mademoiselle, d'avoir renouvelé en vous le souvenir d'une douleur impérissable. Oh ! oui, votre noble exemple ne sera point inutile à mon courage. Vous me tendez une main qu'on ne doit toucher qu'avec respect, vous me rappelez un nom qu'à force d'injustice et de malheur on n'a pu déshonorer. En sera-t-il ainsi de celui de mon père ? Dieu seul le sait, mais puisque les hommes l'accusent et que le malheur fond sur lui, permettez, mademoiselle, que je puise ma vie et ma force dans votre regard, ne me bannissez point de ce cœur dans lequel le chagrin a tenu longtemps sa place. Isolé comme vous, attaqué, blessé dans ce que j'ai de plus cher, j'apporte à vos pieds ce qui me reste d'espoir, d'affection, de courage ! La vie que le sort nous a faite est un combat, affrontons ensemble ses périls, liguons-nous contre le blâme. Deux mémoires chéries palpitent dans nos cœurs, unissons-nous dans ce culte auguste et saint. Un jour viendra peut-être où nous lèverons le front, et ce jour sera celui de la justice.

— Oui, mais nos parts ne sont pas égales, Henri ; votre père existe, il sortira, je l'espère, de cette lutte ; le mien n'y a-t-il pas succombé ? Le surintendant n'a-t-il pas vu ses propres amis échouer dans sa défense ? Oui continua-t-elle, dans l'entraînement du désespoir, on l'a abreuvé de fiel pendant dix-neuf ans, il me laisse un nom avili ! Qui voudrait, Henri, d'une jeune fille comme moi ? d'une fille vouée à l'opprobre ? Oh ! je ne me le cache pas, celui qui pourrait m'aimer me fui-

rait bientôt, celui qui me ferait la compagne de son sort me mépriserait, j'en suis sûre !

— Et cet homme serait un lâche ! interrompit vivement Henri ; de quel droit la faute, le crime même d'un père, entacherait-il la robe d'innocence de son enfant ? Mademoiselle, ajouta bientôt le jeune homme, tenez, je suis au service, j'ai combattu trois ans sur les vaisseaux de du Quesne, j'ai cherché la mort dans plus d'un siège ; mais en vous voyant, en vous entendant surtout, je sens que ce n'est pas à mon prince, mais bien à vous, que je voudrais consacrer ma vie ! Oui, si vous le voulez, si vous daignez dire un mot.

— Assez, Henri, assez, reprit mademoiselle Fouquet avec un accent pénétré ; votre franchise provoque la mienne ; je vous remercie, je vous aime, d'honorer mon père mais mon parti est irrévocable. Henri, je ne me marierai jamais !

Atterré, tremblant, Henri repassait encore en son âme ces cruelles paroles, lorsque Saint-Preuil vint le prévenir que la lettre de la comtesse était prête.

Le jeune marin laissa alors tomber sur celle qu'il allait quitter, peut-être pour toujours, un regard mouillé de larmes. La pâleur de mademoiselle Fouquet répondait assez de ses efforts, mais elle était douée de ce courage que donnent le malheur et la souffrance. Henri serra la main de Saint-Preuil avec une émotion telle que son compagnon crut devoir l'interroger.

— Tout ce que je demande, dit-il à Saint-Preuil en s'acheminant vers le faubourg Saint-Antoine, c'est que l'on m'enferme avec mon père à la Bastille.

Tome 2 · 27

Àpeine Henri venait-il de s'éloigner, que mademoiselle Fouquet se mit à pleurer abondamment.

En interrogeant son cœur, elle y trouvait pour ce jeune homme une grande pitié, mais en comparant son malheur au sien, elle se voyait si triste et si délaissée qu'elle eût échangé son sort contre celui du fils de Leclerc.

— Votre père existe, lui avait-elle dit, et le mien a succombé !

Et elle se représentait alors les mille accusations injustes, tortueuses, qui avaient empoisonné la vie du surintendant.

Pelisson n'avait pu le sauver, et les paroles de Louis XIV à M. d'Ormesson ne devaient prouver que bien plus tard qu'il avait reconnu lui-même une injustice.

Mais de tous ces griefs amoncelés contre Fouquet, de tous ces reproches que sa mort n'avait pas même effacés, un seul déchirait le cœur de la pauvre enfant, c'était ce mot cruel, implacable du vieux Leclerc : Fouquet m'a déshonoré !

Àla vue de Henri, mademoiselle Fouquet s'était rappelé cette parole dure, lugubre, prononcée devant le corps même d'une victime, la morte que Leclerc conservait avec une rage obstinée sous ses propres yeux, comme si le spectacle de ce cadavre eût dû servir au besoin à raviver sa vengeance.

La fille du surintendant n'avait deviné que trop à quel homme Leclerc devait sa honte, mais ce qu'il y avait chez elle d'horrible et de douloureux, c'est qu'en accusant Lauzun, elle trouvait encore dans sa faiblesse le moyen de l'excuser.

— Non, je ne puis croire, se disait-elle, que le comte soit un infâme ! un autre que lui portait peut-être cet anneau ; peut-être est-ce une fable inventée par cette femme !... N'importe ! cette lâcheté dont Leclerc accuse mon père doit tomber devant les paroles de M. de Lauzun. Lauzun ! ce nom fatal à mon repos a frappé de bonne heure mes oreilles à Pignerol. J'étais bien jeune quand mon père me fit voir un jour cet homme. Tout se taisait autour de nous dans la prison, la lune s'était levée doucement derrière les montagnes d'Embrun, c'était une belle nuit. Mon père et moi nous prêtâmes l'oreille à la voix d'un captif dont le cachot se trouvait contigu au nôtre ; il lisait et il récitait des vers. À l'aide d'une ouverture pratiquée dans la muraille, je pus le voir ; il était pâle, bien pâle, de longues larmes sillonnaient ses yeux fixés sur un livre. Le surintendant retint son souffle dès le premier vers qu'il entendit : il reconnut la Fontaine :

Les destins sont contents, Oronte est malheureux.

La physionomie du lecteur était calme et belle. Sa voix, une voix de femme, donnait à ces stances, écrites pour mon père, un accent si pénétré que nous nous jetâmes, le surintendant et moi, dans les bras l'un de l'autre, pleurant tous les deux et nous étreignant avec amour. L'année qui suivit, M. de Saint-Évremont vint voir mon père ; il nous dit que le comte de Lauzun était malade. Je ne sais pourquoi cette nouvelle fit passer en moi un frisson inexprimable. Une femme jeune et belle entrait, à certaines heures, chez le prisonnier ; on me dit que c'était madame la marquise d'Alluye. J'enviai le bonheur qu'elle avait de voir le comte, de le surveiller, de le soigner. Depuis ce temps, je ne me sentis plus la même ; je pâlissais ou rougissais à son seul nom. Je portais alors celui de Paquette ; le gouverneur de la prison était seul dans mon secret. Je fus bien surprise quand mon père me fit un jour lui promettre que je ne dirais jamais mon nom de famille à M. de Lauzun. Saint-Évremont, le confident de ses plus intimes pensées, confirma lui-même cette recommandation quand il me fit sortir de Pignerol. Se défiaient-ils donc tous deux de M. de Lauzun ? était-il devenu notre

ennemi ? Doutes accablants, mortels, que ceux que j'éprouve ! Dois-je accueillir ou repousser cet homme ? dois-je croire à ce que sa mère elle-même m'en a dit ? Tous veulent qu'il soit méchant. Ah ! j'ai tant souffert de la calomnie et de l'injustice, que je n'ose accuser, moi qui n'ai pas même le droit de flétrir ! Et puis, comment croire que le comte n'aime point sa mère ? Madame de Lauzun est un trésor de vertu et de bonté. Pour Mademoiselle, je conçois qu'il en ait peur : elle m'a bien fait trembler, moi qui me suis jetée sans pâlir aux pieds du roi pour lui demander la grâce, la vie de mon père.

« Je ne me marierai jamais ! Ce sont là mes paroles à ce jeune homme. Sont-elles bien sincères, et ce serment que je me suis fait me trouvera-t-il parjure ? À peine ai-je vu ce monde, moi que la prison a liée de si bonne heure mais enfin je suis libre, je dispose de ma main. Pourquoi donc alors n'avoir pas accepté l'offre de Henri ? pourquoi l'avoir repoussé, comblé de douleur peut-être ? C'est qu'une autre image me poursuit, m'obsède, j'en ai peur. La vie du cloître est mon seul abri. Quelle serait mon existence dans le monde ? Entendre à tout propos rappeler devant moi l'horrible procès de mon père ! trembler et pâlir devant ces mêmes hommes qui ont travaillé si longtemps à sa ruine ! Ah ! ce sacrifice de chaque jour est au-dessus de mes forces. Ma famille m'offrait un asile, mais a-t-elle donc pris en pitié les longs malheurs de mon père ? Saint-Évremont ne m'a-t-il pas seul consolée ? C'est aujourd'hui que j'aurais besoin de ses lumières, de son amitié, de sa prudence. Je ne sais pourquoi, je n'ose plus me confier à madame de Lauzun. Mon Dieu ! la voici. Elle ne s'est donc point couchée ? Non, je me trompais ; elle ouvre seulement la fenêtre pour respirer le frais de la nuit. Le sommeil, m'a-t-elle dit, ne vient plus la visiter, ou, si elle dort, c'est pour rêver de son fils. Si j'allais aussi le voir apparaître dans l'ombre d'un rêve, avec ce même habit qu'il portait l'autre jour chez Mademoiselle quand il m'a parlé dans le jardin ! Anges du Seigneur, veillez sur moi ! Que ma prière monte à vous ! Vous savez dans quel but je suis venue en cette sombre capitale. La réhabilitation de la mé-

moire de mon père est mon plus ardent espoir, mais pourrai-je à moi seule lutter contre les obstacles ? Mon Dieu ! je m'endors pleine de calme et de confiance en vous.

Le sommeil de l'aimable fille fut exempt de trouble, l'image de Lauzun en fut bannie, mademoiselle Fouquet s'éveilla douce et sereine. Quand elle descendit, elle trouva la comtesse dans la compagnie d'un homme vêtu de noir, c'était M. Lecamus.

Lecamus, l'ami de Leclerc, sortait du guichet de la Bastille, il avait sa permission en règle ; seulement, aux larges gouttes de sueur qui tombaient de son front pâle, à l'air consterné de sa personne, au tremblement fébrile qui l'agitait, mademoiselle Fouquet soupçonna qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle. La lettre de la comtesse avait été remise au petit lever de Sa Majesté, mais le roi n'avait rien dit. Le gouverneur de la Bastille avait froncé le sourcil au seul nom du partisan.

L'accusation qui pesait sur Leclerc se compliquait de la fuite d'Hervart, poursuivi depuis longtemps et que la chambre de justice avait taxé ; on avait saisi chez Leclerc une correspondance de ce contrôleur, que Colbert et Louvois avaient pris en aversion.

— Il sera fort difficile, je le crains, dit Lecamus, d'attendrir le roi sur un pareil homme, Sa Majesté se montre rigide envers les gens de finance. Ce n'est pas cependant son procès qui m'alarme le plus, c'est sa folie.

— Quoi ! monsieur, demanda mademoiselle Fouquet, M. Leclerc n'aurait-il plus sa raison ? Disposez de moi s'il lui faut une amie, j'irai, je le veillerai, je n'ai point oublié qu'il m'a recueillie ; je suis sûre qu'il m'aime et qu'il croit à ma tendresse : parlez ! oh ! parlez ! il vous a peut-être envoyé vers moi, il ne se trompe point. Oh ! cette pensée n'est pas le fruit du délire, monsieur ; guidez-moi vers son cachot, ce

n'est pas la première fois que j'aurai vu les murs redoutés de la Bastide.

— N'a-t-il donc point son fils ? objecta madame de Lauzun, lui aurait-on refusé de voir son père ?

— Vous l'avez deviné, madame, la comtesse on a écarté de lui ce jeune homme, dit Lecamus, mais quand on lui eût ouvert le cachot qui le renferme, Leclerc l'eut repoussé, accusé peut-être de son malheur, quoiqu'il en soit innocent. Ce fils si bon, si loyaln Leclerc le hait ; il ne m'en a parlé qu'avec rage, avec fureur.

« Mademoiselle Fouquet, s'écriait-il en grinçant des dents sur la paille de son cachot, c'est à elle seule, à elle… » Puis, sa voix s'est séchée dans son gosier, ses membres se sont roidis, une légère écume a couvert les lèvres de ce malheureux vieillard. Que peut-il vous vouloir ? je ne sais ; mais il m'a parlé d'un serment sacré, d'une bague à laquelle il attache le plus grand prix. Le nom du surintendant est sorti aussi de sa bouche ; puis, le rapporteur, les juges de Leclerc ont fait tout à coup irruption dans la prison, et il a fallu me retirer.

Pendant que M. Lecamus parlait, une pâleur mortelle avait couvert le visage de la jeune fille ; un souvenir terrible venait de traverser son esprit ; elle se rappelait la promesse faite à Leclerc, cette promesse d'où dépendait pour elle-même l'honneur de celui auquel elle devait le jour. Un seul homme pouvait assumer sur lui la responsabilité de ce crime, mais cet homme y consentirait-il, et dans le cas de son refus, comment l'y forcer ? De toutes les tortures que subissait Leclerc, celle-là, elle le sentait, devait être la plus poignante ; elle laissait dans l'esprit du vieillard un doute horrible.

Mademoiselle Fouquet se représenta ce malheureux n'écoutant plus, sous la voûte de ce cachot, que la frénésie de sa rage, maudissant Fouquet, l'accusant tout haut, et devant tous, de son déshonneur ! De quel accablement et de quelle fureur ne serait pas saisi cet enfant qu'il

repoussait en apprenant une pareille calomnie ! Cette calomnie, son propre malheur la lui montrait sous les couleurs de la vérité. Dès lors, quel sentiment resterait pour elle au cœur de Henri, de quel œil la verrait-il ? de quelle haine ne la poursuivrait-il pas ? L'éclaircissement de ce mystère devenait donc, pour mademoiselle Fouquet, une nécessité terrible, absolue, inexorable. Elle trembla bientôt à l'idée d'aborder sans preuve un homme assez endurci pour se réfugier dans le mensonge, un coupable niant la faute sur laquelle vingt ans avaient passé. Tremblante, indécise, elle sentit ses forces chanceler à l'idée seule de le perdre. Mais des voix impérieuses parlaient trop haut dans son cœur, mais son père outragé, Leclerc expirant sous les mêmes fers qu'il avait portés, repassaient sinistres et menaçants sous ses yeux.

— Avant quatre jours, dit-elle à l'envoyé du vieillard, j'aurai satisfait aux mouvements de mon cœur, monsieur, j'aurai, je l'espère, sauvé la vie de M. Leclerc. Dites-lui de ma part que je n'épargnerai rien ; il a ma promesse, le ciel me sera en aide.

En prononçant ces paroles, mademoiselle Fouquet rappela en elle-même toutes ses forces, la comtesse la regardait. Elle parvint encore à soustraire ce secret à ses instances, madame de Lauzun ne la pressa plus ; elle était loin de soupçonner ce qu'allait tenter ce noble cœur. La vie d'une personne qui tenait au surintendant paraissant à la comtesse une chose grave, elle se tut. Quand mademoiselle Fouquet fut rentrée dans sa chambre, elle se demanda si c'était bien elle qui venait d'avoir tant de fermeté et de courage. Sa résolution était bien prise, elle verrait enfin ce fier Lauzun, elle lui parlerait de son passé, à cet homme que le présent occupait à peine. Il avait connu son père quand le vent de la faveur le soutenait, il ne le renierait pas quand un cœur ulcéré jetait l'insulte à sa tombe. En un mot, c'était un duel, un duel périlleux qu'elle acceptait. Qu'importent les obstacles ? devait-elle s'y arrêter ? Elle passa le reste de la journée à relire des lettres de sa mère, des lettres de Fouquet, où, quand elle était petite, ce père tombé de si haut lui parlait de Dieu. Mille idées romanesques accoururent à l'appui de

cette résolution, l'idée de changer Lauzun, et de le rendre enfin à sa mère digne d'elle, de sa tendresse, transporta cette âme qui se sentait née pour les grandes choses.

Quand le soir tomba, quand la large grille de l'hôtel Lauzun ferma ses larges battants, mademoiselle Fouquet, triste et rêveuse, laissa tomber sur la rue de Grenelle un regard distrait et fatigué. Le silence était profond ; çà et là, par intervalles, les pas furtifs d'un promeneur attardé qui regagnait son logis, le bruit d'un carrosse, la chanson d'un gentilhomme ou le manteau sombre d'un exempt. Paris entier sommeillait sous l'œil de Dieu et de M. la Reynie. Tout d'un coup, la jeune fille aperçut un homme à cheval qui passait sous sa fenêtre, la plume de son feutre au vent. Il se leva sur ses étriers, et la regarda quelques secondes.

C'était le comte de Lauzun.

Au cri involontaire qu'elle poussa, le cavalier tourna bride après avoir jeté prestement un bouquet par la croisée. Mademoiselle Fouquet le ramassa ; il contenait une lettre. Cette lettre… elle l'approcha vivement d'une bougie… Elle lut alors les paroles suivantes, paroles qui firent passer tour à tout dans ses veines des frissons de crainte et d'espérance.

« Je sais votre nom, mademoiselle, vous avez eu tort de me le cacher à moi qui aimais et vénérais votre père. Sa mémoire revit en vous, en vous belle et noble que j'eusse dû pressentir et deviner. Ne me jugez pas sur ce que l'on dit de moi, n'écoutez que votre cœur, il vous guidera vers le seul ami qui ait gardé le culte de celui que vous pleurez. Mon crédit et mon alliance me permettent à l'avance de vous assurer le succès de vos démarches, de quelque nature qu'elles soient. La plus généreuse, la plus juste eût été peut-être celle de la réhabilitation de M. Fouquet, madame de Montespan semblait y croire l'autre jour, et le père Lachaise, le confesseur de Sa Majesté, a reçu sur cet objet de récentes confidences. Le roi comprend enfin qu'on a surpris sa religion,

que Colbert seul, avec le Tellier, a tout fait. Un homme assez hardi, je devrais dire assez probe, pour soumettre à Sa Majesté un plan complet de révision et pour épargner une tache à l'histoire d'un grand roi, aurait peut-être quelque droit à votre affection ; je serai cet homme, mademoiselle, je dirai au roi tout ce que je sais de M. Fouquet, tout ce qu'il ignore, car les princes ne savent rien. La protection de Mademoiselle m'a remis dans les bonnes grâces de Sa Majesté, elles ne me sont rien sans les vôtres. Indiquez-moi donc un rendez-vous dans lequel nous puissions combiner un plan de défense, un placet que moi-même je présenterai au roi. Vous comprendrez à merveille que la maison de ma mère serait un lieu mal choisi ; en effet, outre qu'elle m'a empêché jusqu'ici de vous voir, la princesse se rend chez elle fort souvent, et elle aussi, vous devez vous en souvenir, a quelques griefs contre vous.

» Fiez-vous donc à moi ; je prendrai tant de soin de cette affaire que je la regarde comme la mienne. La grâce et la beauté de la réclamante ne sont rien pour moi, et cependant, mademoiselle, quels juges ne céderaient pas à ces attraits dont le pouvoir avait déjà troublé mon repos ! Mais je ne dois voir ici que la fille d'un infortuné que j'ai connu, d'un homme auquel chaque jour je me reproche de survivre. C'était lui, mademoiselle, qui méritait sa grâce, et non pas moi. Il vous eût couverte de sa tendre sollicitude, la mienne vous est acquise. Ici comme à Pignerol je pense à vous. Je ne doute point de mon succès si vous acceptez l'offre de mes services et de mon zèle.

» Surtout, pas un mot de ceci à ma mère ; croyez encore une fois, mademoiselle, que pour réussir je n'ai besoin que de vous.

» Signé : Le comte de Lauzun. »

La lecture de ce billet à peine achevée, mademoiselle Fouquet interrogea les battements de son cœur tous lui disaient d'y répondre.

— Serait-ce un piège, pensa-t-elle, que ce dévouement ?... Non ! le comte est généreux.

Elle relut la lettre encore humide de la rosée du bouquet, cette lettre lui sembla brûler ses doigts.

— Pourquoi donc trembler ? se demanda-t-elle, pourquoi me défier de moi-même ? Tout me dit d'aller chez le comte, j'irai. Mais ce ne sera pas sans mon talisman ; je le veux, il me le faut.

Une pensée soudaine semblait rassurer son esprit. Elle sonna l'un des valets de la comtesse et lui donna un ordre à la hâte.

— Que celui que vous préviendrez, dès demain, dit-elle, soit à huit heures dans le salon de madame de Lauzun.

Tome 2 · 28

Huit heures du venaient de sonner à l'église de Saint-Sulpice, lorsque Henri Leclerc se présenta devant mademoiselle Fouquet.

Henri était si pâle, que cette pâleur effaçait la gracieuse expression de son visage ; un désespoir cruel, déchirant, semblait le briser ; il poussa en entrant un soupir si triste que la jeune fille le regarda avec émotion.

— Vous souffrez, lui dit-elle, oh ! oui, vous souffrez, Henri. Votre père est-il plus mal, l'arrêt de ses juges serait-il déjà prononcé, ou bien le malheur n'aurait-il pu l'attendrir à votre égard ? Moi aussi j'ai bien souffert en songeant à vous et à lui. Vous ne me répondez pas, vous regardez la terre d'un œil morne, votre cœur est prêt à se fondre en longs sanglots. Qu'avez-vous ? Le ciel m'est témoin que j'ai uni mes efforts à ceux de la comtesse ; j'ai prié, j'ai supplié. Madame de Lauzun doit ce matin aller elle-même trouver le roi. Toujours le même silence ! oh ! cette fois, Henri, vous m'effrayez ; par pitié, regardez-moi ; c'est moi, c'est bien moi qui vous ai fait venir, car j'ai besoin de vous, je dois vous parler ; n'êtes-vous donc plus mon frère ?

— Je venais vous faire mes adieux, mademoiselle ; un ordre de l'amirauté m'enjoint de regagner Brest sous peu de jours. Vous avez besoin de moi, dites-vous ; vous m'avez mandé, de quoi s'agit-il ?

— Mais de vous d'abord, malheureux enfant, de vous et de votre père… reprit-elle avec vivacité. Je donnerais tout pour qu'il vous rouvrît ses bras ; j'espérais que sa haine injuste s'arrêterait au seuil de son cachot ; ah ! je le devine, elle vous en ferme l'accès Henri, cher Henri, auriez-vous vu votre père ; et, si vous ne l'avez pas vu, où êtes-vous allé dans votre chagrin et votre angoisse ? Ah ! je crains pour vous les conseils du désespoir ; j'ai eu tant de mal à leur résister moi, qui vous parle, qui vous plains !

— Mon père m'a maudit, mademoiselle, répondit Henri ; il ne me reste plus qu'à me faire tuer, et c'est ce que je compte faire au premier jour. Mon retour en cette ville a été marqué par une affreuse catastrophe. Mon nom est perdu, avili autant vaudrait que je fusse un déserteur !

— Vous, Henri, vous, si digne du bonheur et de l'estime, vous vous proclamez ici l'égal d'un lâche, vous recherchez le mépris ! Rassurez-vous, la captivité de votre père aura son terme ; vous reprendrez bientôt votre place, glorieux et fier, sur l'escadre de Duquesne. Pourquoi renoncer à l'avenir ? pourquoi réclamer pour vous une mort, hélas trop prompte ? Êtes-vous donc déjà inutile à ceux qui vous aiment et que vous aimez ? Rétractez ces cruelles paroles, Henri, tout vous le conseille, et moi je vous en supplie. Je vous ai fait venir pour me rassurer moi-même, pour faire passer en moi une partie de votre courage. Je suis à la veille de commettre une action qui décidera peut-être de toute ma vie.

— Ah ! confiez-vous à moi, mademoiselle, employez mon bras, ma pensée à vous servir. À défaut de votre amour, c'est le seul bonheur que j'ambitionne.

— Dites-vous la vérité ? consentirez-vous à m'obéir ?

— Comme à Dieu, comme à ma mère. Ma mère, ajouta Henri avec un soupir, l'ai-je seulement connue ? n'est-elle pas morte le jour fatal où je suis né ? Ah ! depuis ce jour, je brûle de me donner à quelqu'un, à quelqu'un qui me rappelle au moins ma mère ! Ce qu'elle m'eût demandé, vous allez peut-être me le prescrire, vous si bonne, si généreuse parlez, oh ! je vous écoute !

Mademoiselle Fouquet tressaillit à ces paroles du jeune homme ; elle pâlit, hésita. Henri venait d'invoquer le souvenir de sa mère, et, les yeux fixés sur cette image, la jeune fille se sentit faiblir elle-même à l'idée de ce qu'elle allait proposer au fils de Leclerc. En ce moment même, moment de doute et d'angoisse, son regard tomba sur la lettre de Lauzun.

Le billet du comte reposait sur la cheminée auprès du bouquet, à demi caché par un ouvrage en tapisserie. Il s'en exhalait pour la jeune fille un parfum bizarre, tentateur ; on eût dit de ces arômes périlleux du mancenillier qui fascinent et qui endorment. Mademoiselle Fouquet, cette fois, parut elle-même à Henri sous un aspect tout nouveau ; sa parole était brève, son sein oppressé ; elle le regardait d'un air d'alarme et de défiance. Allait-il rester au-dessous de son opinion ? pâlirait-il devant ce qu'elle allait lui demander ? Elle lui prit la main pour s'assurer qu'il ne tremblait pas, et laissant tomber sur lui de sa prunelle un rayon perçant, elle lui dit :

— Henri, écoutez-moi, vous me répondrez après. Si, malgré les torts de votre père envers vous, torts cruels, affreux, on venait vous dire : Il se meurt, il n'a plus qu'une heure à vivre ; cette heure suprême, il a voulu vous la consacrer ; il se repent enfin d'avoir été envers vous dur, égoïste, injuste ; il ne veut pas mourir sans vous avoir embrassé, béni sur son cœur, sa main tremblante dans la vôtre, son regard fixé sur votre regard, vous demandant pardon, lui, votre père, de vous avoir méconnu, vous offrant, devant Dieu, sa mort en expiation, refuseriez-

vous d'aller à son chevet, de vous jeter à ses pieds, de lui épargner vous-même la douleur d'un tel aveu, ne le relèveriez-vous pas de son effroi par des paroles affectueuses et indulgentes ? Cette scène ne serait-elle pas pour vous la scène la plus inouïe, la plus solennelle de votre existence ? Eh bien, Henri, vous pouvez déjà vous croire en présence de votre père ; vous pouvez, vous son fils, si profondément malheureux et outragé, vous représenter ce père vous tendant les bras. Un mystère fatal, impénétrable, a seul causé son erreur ; mais grâce à votre passive obéissance à ce que je vais vous prescrire, le voile tombera de ses yeux, sa haine fera place aux sincères élans, aux doux transports. En un mot, Henri, vous retrouverez votre père, votre père que je me fais fort de vous ramener, de vous tendre propice et bon ; car, à l'avenir, votre père est mon esclave, il doit m'obéir, sachez-le ; il doit effacer, par une condescendance entière à mes désirs, tout le mal qu'il m'a causé.

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle, répondit Henri avec étonnement ; quel mal a donc pu vous causer mon père ? quel pouvoir avez-vous sur lui, surtout quel besoin avez-vous d'un malheureux que vous dédaignez ?

— Il faut, Henri, reprit mademoiselle Fouquet vivement, que vous me rassuriez moi-même, comme je vous l'ai déjà dit, pour ce que je vais tenter. Demain, oui, demain, je dois aborder un grand péril. Sans le talisman que vous seul pouvez me donner, je suis perdue.

— Vous !

— Oui, moi, qui compte triompher pourtant, qui par ce moyen venge mon père, tout en vous rendant le vôtre. Ne m'interrogez pas sur ce qui doit vous sembler une énigme ; ce projet, rien ne saurait m'en détourner ; contentez-vous de ma promesse. Il faut que ce soir même, vous entendez bien, ce soir, vous pénétriez dans la maison de votre père… c'est là qu'est ce talisman.

— Un talisman, dites-vous, et dans sa maison ? Oubliez-vous donc que les issues en sont fermées ? Les gens de justice ont apposé leur cachet partout, le concierge est constitué gardien de tous les papiers de son hôtel.

— À minuit, Henri, vous pourrez facilement escalader le mur du jardin, de là vous monterez an cabinet de votre père.

— Quoi ! ce lieu secret où il avait l'habitude de se renfermer, d'où il m'écartait avec tant de soin ce cabinet où je vous ai vue entrer vous-même avec tant de trouble ? N'importe, j'obéirai, répondit Henri avec assurance.

— Vous trouverez en ce lieu, à votre gauche, une draperie qui recouvre une vaste armoire.

— Une vaste armoire, c'est bien.

— Cette armoire est de verre, ajouta mademoiselle Fouquet en pâlissant ; elle contient un cadavre.

— Un cadavre ! demanda Henri plein d'effroi, de trouble, d'étonnement ; et quel est ce cadavre ? que devrai-je faire ? Parlez.

— Le cadavre, Henri, est celui d'une femme morte. L'art d'un embaumeur lui a conservé quelque apparence de vie ; elle est encore vêtue de ses dentelles et de ses habits ; mais enfin c'est une morte.

— Et quelle est cette femme ? Pourquoi mon père a-t-il chez lui ce cadavre ?

— C'est son secret. En pressant le panneau inférieur de l'armoire, elle glisse sur ses gonds et s'ouvre aussitôt.

— C'est bien.

— Vous verrez, Henri, en approchant la lumière des doigts de la morte, une bague de forme étrange à sa main gauche. C'est un simple

anneau de fer formant un cachet avec des armes.

— Continuez…

— Cet anneau, il faudra que vous le détachiez et me l'apportiez ensuite. C'est tout.

— Mais vous me proposez là un crime, un sacrilège ! Voler une morte ! mon Dieu !

— Je vous ai dit que ce talisman seul, — et cette bague en est un, pouvait nous sauver tous deux, reprit avec assurance mademoiselle Fouquet ; hésitez-vous ?

— Je n'hésite plus, répondit Henri en fixant tout d'un coup sur elle des yeux où l'amour, le doute et l'effroi se combattaient ; mais jurez-moi ici, sur cette image de Dieu même, fixée à ce mur, que si vous renoncez un jour, dans un an peut-être, à ce serment fatal que vous vous êtes fait, ce sera moi que vous choisirez, ou du moins que vous ma verrez avant de vous engager par des nœuds irrévocables.

— Je vous le promets, Henri, dit mademoiselle Fouquet avec une sincère expression de noblesse ; n'êtes-vous pas dès aujourd'hui l'unique confident de mes pensées ? J'ai votre parole, ajouta-t-elle, comme vous avez la mienne. Demain, à une heure, ne manquez pas de me faire tenir ce gage précieux. Allez, le temps presse, et que Dieu vous accompagne !

— Dieu me punira peut-être, répondit Henri, car ce que je vais faire est bien affreux ! C'est un vol !

— Vous ne volerez personne, Henri, cette bague m'appartient. La preuve, c'est que mes armes y sont gravées.

— Je respecte votre secret, dit le jeune homme en serrant la main de mademoiselle Fouquet entre le siennes ; ce n'est pas vous qui me conseilleriez un crime.

— À demain donc.

— À demain.

Quand Leclerc fut parti, mademoiselle Fouquet courba les genoux devant l'image du Christ aux anges peint par Lebrun. L'encens limpide et doux que respirent les moindres détails de ce tableau, la noblesse suave et quelque peu composée de ces figures séraphiques qui ressemblent plus à de beaux jeunes hommes qu'à des substances éthérées plongea bientôt la charmante fille dans une douce rêverie. Il lui parut bientôt que l'un de ces anges, le plus éclatant d'eux tous, avait dans son regard noyé de langueur quelque chose du cavalier qui lui avait lancé un bouquet par la fenêtre. Vers le soir, elle descendit pâle et silencieuse dans la chapelle, où elle pria longtemps. Au coup de minuit, elle se tenait droite et immobile sur son lit, pensant à Henri Leclerc et aux dangers réels où pouvait le jeter son entreprise. La nuit même, elle eut un rêve, un rêve où, par une fatalité dont il ne serait pas impossible de trouver des exemples, elle vit ce qui s'était passé à la place Royale dans l'hôtel désert du financier.

Henri n'avait pas eu de peine à escalader le mur du jardin, car la nuit était profonde. Armé d'une lanterne sourde, et couvert de son manteau, il s'était ensuite acheminé vers le cabinet.

Le cœur du jeune homme battait avec violence ; il crut entendre un cri quand il introduisit la lame de son poignard de marine dans la serrure… après avoir rompu les scellés mis sur la porte.

Ce cri n'était autre chose que le sifflement du vent dans le corridor conduisant à cette pièce. Henri pénétra à tâtons dans le cabinet.

La table où se trouvaient les papiers de Leclerc était en désordre ; des meubles, des tableaux encombraient la chambre, Henri posa sa lanterne sur un carton du bureau, de manière que le rayon frappât d'aplomb sur l'objet qu'il allait voir.

Prenant alors son courage à deux mains, il tira, la portière en tapisserie qui couvrait l'armoire vitrée…

L'aspect de la morte produisit sur lui une impression indéfinissable ; quelque temps il demeura devant elle, livide et muet : une sueur froide mouillait ses mains et ses tempes.

Il considéra à loisir ce morne visage, ces yeux immobiles, ces joues dont le fard était tombé.

Àla main gauche du cadavre, il vit l'anneau, et il détourna la tête.

Tout d'un coup il s'opéra dans son être un sorte d'hallucination ; il eut le vertige ; il se débattit comme un homme en proie au sommeil contre un horrible cauchemar.

La morte s'était levée et le regardait avec un sourire bizarre. Sous ses brunes paupières brillait un feu si perçant qu'Henri se vit forcé de baisser les yeux devant elle. La morte avait une robe différente de celle qu'elle portait tout à l'heure sous son cercueil de verre ; une autre parure ornait ses cheveux ; elle s'avança vers Henri, qui recula.

— Ne me reconnais-tu pas ? semblait-elle lui dire avec bonté ; je n'ai pas toujours dormi sous la terre froide. Mon haleine tendre n'a point réchauffé ton berceau, cela est vrai ; mais je t'ai porté neuf mois dans mon sein, j'ai pleuré, gémi, enduré mille tortures avant que tu vinsses au monde. Quand tu y es venu, moi je m'en suis allée j'avais accompli ma tâche. Tu m'as vue, pourtant, tu m'as vue, mon pauvre Henri, car Dieu permet toujours que les orphelins voient leur mère ; tu m'as vue d'abord un soir que, jouant avec tes petits camarades, tu étais tombé dans un étang où tu allais te noyer ; puis, une autre fois à Messine, quand tu combattais sur ton vaisseau et qu'un boulet frappa en pleine poitrine un mousse à côté de toi. Tu te rappelles bien ce que je te dis là ; j'étais vêtue comme tu me vois ; je laissai, en m'évaporant dans l'air, une longue traînée blanche. En un mot, Henri, je suis ta mère, ta mère qui t'eût bien aimé ! Que viens-tu donc faire ici, toi que

je n'ai pas vu depuis tant de jours et tant de nuits ? Tu regardes ma main, tu veux me prendre cet anneau ! Henri, c'est un sacrilège Cet anneau est bien à moi !

Et la figure crispée de la morte prit une telle expression que Henri sentit ses genoux ployer ; il frémit, il se signa.

— Ma mère ! ma mère ! balbutia-t-il avec angoisse. Ses membres étaient brisés, il tomba sur le parquet.

La terreur du jeune homme venait d'une seule chose : c'était le portrait de sa mère qu'il avait fixé. Ce portrait, bien connu de lui, gisait, au milieu d'autres cadres dispersés par les gens de justice dans le cabinet. Toutefois, en comparant ces deux figures, celle de la morte et celle du portrait, sa bouche livide s'ouvrit de nouveau, un effroi glacé s'empara de lui, et il s'écria :

— Ma mère !

Il l'avait reconnue, et il resta foudroyé.

Tout d'un coup un bruit de pas retentit dans le corridor ; il se rapprochait, Henri entendit des voix. Ce bruit rappela le jeune homme à lui-même, la réalité fit place à l'illusion. Il pensa qu'un autre venait lui disputer ce vol nocturne, ce talisman singulier dont il ne pouvait comprendre l'emploi. Il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, et commença par y assujettir son écharpe. Puis, saisissant le bras de la morte, il fit couler l'anneau de son doigt en un clin d'œil.

Une seconde après, il était dans le jardin.

Àpeine Henri venait-il d'en escalader le mur, que la porte du cabinet de Leclerc s'ouvrit, et qu'il entra lui-même, accompagné de son ami Lecamus. Madame de Lauzun avait arraché sa grâce au roi ; il sortait de la Bastille.

Dès qu'il fut entré, Leclerc courut à l'armoire de son cabinet, tremblant, inquiet, comme s'il se fût agi pour lui de son trésor.

Tout d'un coup, le flambeau qu'il tenait à la main roula à terre, et il s'écria d'une voix désespérée :

— On m'a volé ma vengeance !

Tome 2 · 29

— Eh bien, monsieur le comte ?

— Eh bien, cher Barailles ?

— Encore un que je viens de renvoyer. C'est une procession, parole d'honneur ; hier c'était monsieur de la Feuillade qui venait s'informer ironiquement de votre santé, aujourd'hui c'est monsieur de Grammont. Il semble qu'ils se soient donné le mot. — Comment va le comte depuis son accident, demandent-ils, on assure qu'il est fort mal, le diable en personne habite son hôtel, il fait avorter ses projets galants, il le raille, il le promène ! Nous venions savoir s'il était encore de ce monde, ou s'il faisait exorciser son logis ? Allez-vous-en bien vite, messieurs, leur ai-je répondu, monsieur de Lauzun dort bien tranquille ; il n'y a ici ni diables ni sorciers, le temps de madame Voisin est bien fini. Ils se sont en allés d'un air de doute, mais enfin j'ai fait mon devoir.

— Et tu as eu raison, Barailles, vive Dieu, les railleurs ne me vont pas. Je ne puis encore m'expliquer ce tour infernal, mais patience… As-tu bien sondé l'hôtel ?

— De fond en comble, répondit Barailles, monsieur le comte. Ce sera, je n'en puis douter, quelque tour de ce méchant duc de Roquelaure… Mais, encore un coup, vous voilà aussi triste, aussi abattu que M. Fouquet arrêté par d'Artagnan. Un peu de courage, mordieu vous

prendrez votre revanche. Tenez, voici vos lettres ; je vais, pendant que vous examinerez votre courrier, donner quelques ordres… À propos, ajouta Barailles, vous savez que madame de Montespan passa hier pour vous voir ; elle était sans doute du nombre des complimenteuses… Comme voici l'époque de la Saint-Louis, elle venait peut-être vous convier ; vous étiez sorti.

— Madame de Montespan, murmura Lauzun ; ah ! si cela est, nous jouerons cartes sur table.

Barailles laissa le comte rêver tout à l'aise ; Lauzun était d'un triste à mourir. Il n'ouvrit pas même les lettres éparses sur son bureau, il craignait peut-être quelque mauvaise nouvelle. Il se représentait la meute de ses envieux le déchirant, Lavardin en tête ; les uns affectant de le plaindre depuis la scène malencontreuse de sa magie blanche dans le boudoir, les autres ne craignant pas d'affirmer qu'il était fini. Les salons de Monsieur et du prince de Conti semblaient changés en autant d'enclumes où Roquelaure forgeait ses saillies, où Charost le décriait, où Monaco voulait le faire pendre. Il grinçait des dents à la seule idée de ne plus se voir goûté, envié, applaudi, lui qui parlait toujours aisément et à propos, que l'on évitait de heurter, à qui tout le monde cédait. Ménagé, obéi, admiré, aimé toujours, il se croyait devenu avec effroi le point de mire des plaisanteries et des sarcasmes. Que devait-on dire de lui à Versailles, si quelque bouffon de profession s'emparait de sa mystification récente ? L'épée de Riom ne pouvait pas toujours le défendre, et d'ailleurs n'est-il pas des occasions où le silence est encore le meilleur parti ? Le comte était en proie ces désolantes réflexions, quand la voix de Barailles lui annonça précisément son neveu.

En faveur de Riom, que Barailles savait dévoué à son oncle autant qu'un neveu peut l'être, le digne Alsacien avait fait une exception ; toutefois, Riom fit en ce moment sur Lauzun l'effet de la tête de Méduse.

— Mille pardons, mon cher oncle, de ne vous avoir vu depuis deux fois vingt-quatre heures, dit Riom avec embarras. Vous ne pouvez vous imaginer le nombre de lances que je me suis vu forcé de rompre pour vous. À Paris comme à Versailles, on sait la chose, c'est la nouvelle du jour. — M. de Lauzun, mon cher Riom, a des armoires merveilleuses, m'a dit Charost. — Il a un esprit familier, ajouta madame de Brantas. — Il lui fait parfois faux bond, disait madame de Lude. Pour mesdames de Monaco et de Roquelaure, elles ne soufflaient mot. Ce qu'il y a de pis, C'est que ce farouche d'Alluye a conté l'histoire à sa femme, et que jolie marquise s'en est trouvée mal. Bref, on ne s'aborde plus qu'en parlant de l'aventure. Pour moi, je suis furieux ; j'ai beau leur répéter les noms de vos victimes, que je sais toutes sur le bout du doigt, ils m'envoient promener en disant : — C'était avant Pignerol ! Si bien que je dois, au premier jour, aller avec Guitry au café de la Belle épée, où ils s'assemblent, afin de m'escrimer avec deux ou trois.

Lauzun avait écouté Riom avec une impatience visible. Quand il eut fini, il le conduisit, pour toute réponse, à ce même boudoir où la scène s'était passée. Agité, hors de lui-même, il ouvrit à son neveu chacune des portes, et lui fit visiter leurs cabinets.

— Eh bien, tu le vois, aucune issue ! Regarde : elles étaient là toutes trois.

— Voici bien trois cachettes ; c'est vrai, dit Riom.

— Le coup de théâtre était certain.

— Certain.

— Monaco et Roquelaore devaient être anéantis.

— Oui, si le tour eût eu lieu.

— Enfin, dit Lauzun, Lavardin a pu voir de ses yeux madame d'Humières.

— Ah ! pour celle-ci, mon oncle, elle ne compte pas.

— C'est la seule, pardieu que le diable m'ait laissée.

— Le diable a bon goût, reprit Riom. Vous ne savez pas ce qu'il a fait des deux autres ?

— Ma foi, non.

— En attendant, voici les nouvelles : Le maréchal d'Humières a grondé sa femme, et Lavardin l'a battue.

— Tant mieux ! Enfin, Riom, tu vois si j'avais pris mes mesures. Un génie affreux, infernal, me contrecarre dans tout ; il a juré ma ruine.

— J'ai ouï dire, mon oncle, qu'il s'était passé autrefois, dans cet hôtel, des choses émerveillables.

— J'en suis peu surpris, il regarde la rue Saint-Paul où la Brinvilliers faisait sa cuisine.

— À votre place, je ferais ma ronde exactement.

— Je la fais.

— J'aurais quelques gens de M. de la Reynie.

— J'en ai trois.

— Enfin, je demanderais à l'évêque d'Agen ou à l'abbé de Dangeau, ou même au père Feuillet, trois amis de votre mère, de passer une nuit dans mon hôtel.

— C'est cela, pour le décrier. Ils n'auraient qu'à me prendre pour Satan.

— Tout de même, poursuivit Riom, on n'a rien vu de si incroyable. Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas donné votre âme au diable pendant que vous étiez sous les verrous ?

Lauzun ne répondit pas, Barailles venait d'entrer sur la pointe du pied et avec un air mystérieux.

— Monsieur le comte, dit-il tout bas à Lauzun en le tirant à l'écart, c'est une visite que, cette fois, je pense, vous voudrez bien accueillir.

— Laquelle ? demanda Lauzun préoccupé.

— Monsieur le comte, c'est une jeune fille enveloppée d'un long voile, c'est mademoiselle Paquette… je veux dire mademoiselle Fouquet.

— Mademoiselle Fouquet, murmura Lauzun contenant à peine sa joie, fais-la monter, Barailles, je suis à elle, cours vite.

Puis, se retournant vers Riom, dès que Barailles fut sorti :

— Riom, mon ami, ne prétends-tu pas qu'on me croit indigne, à la cour, d'entreprendre encore des sièges amoureux, et qu'on veut me mettre au rang des galants éclipsés, comme la Feuillade ?

— Mon oncle, c'est la vérité.

— C'est le mensonge, c'est la calomnie, Riom ! Lauzun n'est pas encore prêt à céder sa survivance. Ah ! l'on assure, dis-tu, que j'ai perdu la partie ? Eh bien, Riom, tu vas voir ici, de tes propres yeux, quel démenti les femmes donnent à mes détracteurs ; ouvre tes yeux et regarde d'ici la charmante fille qui entre chez moi… Tu ne crains pas, je pense, que le sorcier t'escamote ; blottis-toi dans cette cachette, ou plutôt, non… cela est plus sûr… cache-toi sous cette portière en tapisserie. La personne que je vais recevoir est une perle inconnue de tous ; jamais le roi ne l'a vue mendier un de ses regards à Marly, à Saint-Germain. En un mot, Riom, c'est une beauté pour laquelle Louis quitterait lui-même mademoiselle de Fontanges. Surtout tiens-toi bien, et regarde-toi comme mort. Pas un geste, un cri, quoi qu'il arrive ; je trouverai bien le moyen de te faire sortir, sans être le magicien de l'autre jour.

— Cependant, mon oncle… si on m'allait enlever.

— Tu as peur du diable, toi qui le loges dans ta bourse !

— La voici qui vient ; ah ! mon oncle, qu'elle est belle.

— Motus ! ne va pas l'effaroucher.

— C'est dit, reprit Riom en se cachant sous la portière de velours qu'il tira sur lui.

Mademoiselle Fouquet, en pénétrant dans le boudoir de Lauzun, sentit son courage l'abandonner. Elle allait enfin se trouver face à face avec celui qu'elle ne nommait qu'avec crainte, et dont elle s'avouait tout bas l'amour comme une faute. L'aveu qu'elle comptait exiger de lui, le comte de Lauzun consentirait-il à le faire, l'amènerait-elle à se reconnaître coupable ? La seule vue de cet homme qu'elle avait connu à Pignerol produisit sur elle une impression que rien ne peut rendre ; elle avait en main sa propre lettre, et le comte ne remarqua pas, sans un secret mouvement d'ivresse, que ce papier froissé, terni dans ses lignes, avait dû être relu plus d'une fois par mademoiselle Fouquet. Lorsque son voile tomba, il lui monta au visage un incarnat qui la fit plus belle. Ses yeux, plus purs que le ciel, s'arrêtèrent avec un naïf étonnement sur le splendide boudoir ; elle tint ses bras croisés. En apercevant les mythologiques peintures qui décoraient la frise de cette pièce amoureuse, elle eut un léger mouvement d'effroi, mais sa bague la rassura. Elle la fixa à la dérobée, comme une Espagnole regarde son stylet ; puis, abaissant sur le comte son regard d'ange, elle attendit que, le premier, il lui adressât quelques paroles.

Lauzun était enivré. Non seulement il trouvait la fille du surintendant une adorable créature, mais il savait que Riom le regardait.

Elle arrivait chez lui comme une véritable bonne fortune.

Une revanche que le sort lui préparait. Il lui renouvela ses offres de service, il s'apitoya avec un rare talent de comédien sur ses malheurs.

La défense de Fouquet par son ami Pelisson ne fut rien près de la sienne ; il remercia l'aimable fille de sa confiance, et, tout en la complimentant sur sa grâce, il tailla une plume, et fit mine de jeter quelques idées sur le papier. C'était un placet qui ne pouvait manquer, disait-il, de toucher le roi.

— Monsieur de Lauzun, reprit-elle avec assurance, ce n'est pas de cette lettre à Sa Majesté qu'il doit s'agir d'abord entre nous.

— Je ne vous comprends pas, répondit le comte.

— Vous allez me comprendre. Avant de défendre mon père aux yeux de Sa Majesté, il faut, monsieur le comte, que vous le défendiez devant moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si la mémoire de M. Fouquet vous est chère, vous devez la mettre à l'abri de tout opprobre. Il en est un qu'il n'a jamais mérité, celui de vil séducteur, et cependant, monsieur, c'est de celui-là qu'on l'accuse. Une femme, la femme d'un riche partisan de ce royaume, de Leclerc, l'ami d'Hervart, amenée chez le surintendant sous le prétexte d'une audience importante ne serait sortie de son hôtel que la honte et le déshonneur dans l'âme. Abusant de sa candeur, de sa confiance, il l'aurait traitée comme une vile courtisane. La honte et le désespoir devenus, à dater de ce jour, le partage de sa victime, l'auraient conduite au tombeau ; elle serait morte sans avoir obtenu vengeance.

— Voilà une sombre histoire, répliqua le comte en affectant l'air distrait quand ceci s'est-il passé ?

— Il y a vingt ans, mais la blessure de l'homme si indignement outragé est encore saignante. Il accuse mon père de cette infamie, il l'en accuse devant moi !

— Et vous ne croyez pas à cette aventure ?

— Je la crois exacte, monsieur de Lauzun, répondit mademoiselle Fouquet avec fermeté, seulement on s'est trompé sur le nom du séducteur, cet homme n'était pas mon père.

— Et qui donc ? demanda le comte en cachant mal son trouble sous un masque d'intérêt.

— Celui à qui mon père avait donné lui-même cette bague, monsieur le comte, cette bague avec ses armes.

— Ce sont bien les siennes, répondit Lauzun avec une apparente tranquillité.

— Vous les reconnaissez ?

— Sans doute.

— Reconnaissez donc aussi, monsieur le comte, que ce serait le fait d'un homme pervers que de laisser peser sur une mémoire auguste et sainte pour nous deux, un crime, que vous seul avez commis.

— Moi ! dit Lauzun stupéfait.

— Vous. Ne m'avez-vous pas confié que vous teniez cet anneau du surintendant ? Cette bague était votre talisman, disiez-vous ; monsieur de Lauzun, voici le mien sans lui je n'eusse pas consenti à franchir le seuil de cet hôtel, à me rendre à vos instances. Le ciel a permis que cette preuve tombât en mes mains, la nierez-vous ?

— Ne parlons point du passé, si vous m'en croyez, répondit le comte sur un ton d'indifférence, parlons plutôt de vous, de vous, si jeune et si belle. Je veux être ici votre secrétaire. Dictez-moi ce placet, là, sur ce sofa, vous-même.

— Pas avant que vous n'ayez reconnu votre faute par écrit, reprit mademoiselle Fouquet avec dignité. Cette accusation calomnieuse doit tomber devant votre lettre. Quelques lignes de vous rendront à mon

père la justice qui lui est due, et au malheureux qui l'accusait en aveugle quelque estime pour vous si votre remords est sincère.

— Par ma foi, ma belle Paquette, répondit Lauzun en riant, vous parlez mieux que Fénelon lui-même. Je voudrais vous voir aux Célestins ou à Saint-Sulpice. Que de conversions ne seraient pas dues à ce regard angélique, à ces mains si belles, à ces lèvres de corail ! Seulement, vous me proposez là une chose sans exemple. Ce Leclerc est un fou qui ne peut vous nuire en rien. La chambre de justice le fera pendre au premier jour, et…

— Leclerc est libre, interrompit mademoiselle Fouquet, oui, grâce aux démarches de votre mère…

— Ma mère ! ma mère ! et de quoi se mêle-t-elle ! poursuivit le comte avec humeur ; enfin, tant mieux pour ce maltôtier, mais je vous disais qu'il n'avait aucun crédit. On ne croira pas à ce qu'il dira contre le surintendant.

— Et n'est-ce donc point assez qu'il nourrisse en lui cette pensée cruelle qui le mine et qui le ronge ? N'est-ce donc point assez qu'il ait accusé un père devant sa fille ? Monsieur de Lauzun, ajouta-t-elle, en proie à un trouble qu'elle ne put maîtriser, songez-y, vous vous devez à vous-même de réparer un tort aussi constant, aussi grave. Je vous en conjure par tout ce qu'il y a de sacré, par votre mère que vous abreuvez de douleur, par le souvenir de mon père qui fut votre ami. Cette bague étreint mon doigt comme la serre d'un vautour ; cette bague, sachez-le, touchait hier le doigt d'un cadavre. Ce n'est qu'à grand-peine que j'ai pu l'avoir, elle n'est pas à moi, je dois la rendre à quelqu'un. Si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, prenez garde ! ce ne sera plus moi, mais un autre qui viendra vous dire ici : Monsieur de Lauzun, vous n'êtes pas gentilhomme ! Celui-là, monsieur le comte, vous ne pourrez pas le repousser, car il a sur vous des droits sûrs, imprescriptibles ! Encore une fois, rentrez en vous-même, et voyez si je suis juste. Cet aveu, que je vous demande à deux genoux, je n'ai reculé devant

rien pour l'obtenir. Vous voulez, dites-vous, réhabiliter mon père, commencez donc aujourd'hui par délivrer sa mémoire d'une lâche inculpation !

En parlant ainsi, mademoiselle Fouquet s'était jetée aux pieds de Lauzun, anéantie, éperdue. Des larmes brillantes découlaient de sa paupière comme autant de perles égrenées de leur collier, son sein battait avec force, son désordre l'embellissait.

Le comte sentait peu à peu s'attendrir en lui ce cœur de marbre, contre lequel étaient déjà venus se briser tant de soupirs ; il allait céder ; il songea que Riom était là sous le rideau. — Un pareil aveu me perdrait, pensa le comte. Que dirait-on de moi à Versailles, où l'on rit déjà à mes dépens ? Au diable ce Leclerc, à qui j'ai fait trop d'honneur, après tout ! ne songeons qu'à sa belle ambassadrice. Lauzun, Lauzun, il faut ici appeler à ton aide toutes les puissances de ton imagination… Si je lui montrais son propre portrait crayonné par moi à Pignerol, quand elle passait dans les cours, ce portrait au-dessous duquel j'ai mis des vers ! Ce diable de Riom va peut-être me trouver sentimental : n'importe, essayons ; je vais…

Lauzun n'en put dire plus en allant vers l'un des tiroirs d'un magnifique guéridon de porcelaine, où il comptait trouver ce portrait, un nuage étrange passa sur ses yeux il chancela.

— Que veut dire ceci ? pensa le comte en ouvrant la cassolette que formait à l'un des angles de son boudoir un trépied doré, serait-ce cette pastille que j'ai brûlée ce matin

? Quelle singulière odeur ! Ai-je donc le vertige ? Oui, tout tourne autour de moi, continua-t-il.

Mademoiselle Fouquet semblait éprouver elle-même un alanguissement subit ; elle avait ployé son col de cygne, et passait de temps à autre sa main sur ses tempes.

— Souffrez-vous, ma belle enfant ? demanda le comte en cherchant, par un mouvement rapide, à l'enlacer de ses bras.

Elle se dégagea faiblement de son étreinte.

— Savez-vous, murmura Lauzun à son oreille, que le roi lui-même m'envierait en ce moment. Une femme jeune, belle, presque assoupie, que le tiens en ma puissance ! Vous avez raison de sécher vos larmes, je suis à vos pieds, je vous aime !

La vue de Lauzun s'obscurcissait peu à peu, la vapeur légère répandue autour de lui devenait intense, pesante. Le comte porta la main à son front, sa respiration était pénible.

— De l'air ! de l'air ! cria-t-il tout d'un coup en se précipitant vers la fenêtre qu'il ouvrit.

Un rire satanique, aigu, lui répondit seul quand il chercha des yeux mademoiselle Fouquet en revenant au sofa. L'une des portes mystérieuses du boudoir venait de s'ouvrir, un bras plus prompt que l'éclair avait enlevé celle que Lauzun croyait trouver.

— Riom, s'écria Lauzun furieux en courant vers la porte dont le panneau se referma, tu l'as vu ?

— Elle, je le crois bien, dit Riom en sortant de sa cachette.

— Non, lui !

— Tous deux, mon oncle. Mais qu'est-ce que ceci ? poursuivit-il, en poussant du pied une mèche noirâtre qui fumait encore près du sofa adossé à la porte en question.

— Est-ce que je sais, moi ! reprit le comte hors de lui ; tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu, bien vu.

Riom écrasa la mèche du bout de son pied ; elle répandait encore une odeur vertigineuse. Riom déclara que c'était l'encens du diable.

— Quelle figure lui as-tu vue ? demanda Lauzun à Riom.

— Mais une assez belle… autant que j'ai pu juger. C'est un grand homme pâle qui a le poignet leste. Il enlève les femmes avec une adresse…

— Malédiction ! s'écria Lauzun ; oh ! mais, cette fois… Vite, vite, Barailles, à moi, mes gens ! continua-t-il en se suspendant au cordon d'une sonnette. Que l'on sonde l'hôtel, qu'on me cherche des exempts ! Il ne sera pas dit qu'on se gausse de moi. Riom, tu vas me suivre, tu vas…

— Monsieur le comte a besoin de moi ? demanda Barrailles, en ouvrant la porte avec lenteur ; mademoiselle Fouquet demande peut-être son carrosse, son cocher est dans la cour.

— Il s'agit bien de cela, Barailles ; il faut que tu coures chez M. de la Reynie, il me faut Desgrais, il me faut cinquante exempts. Qu'on cerne les issues de cette rue, qu'on tende des chaînes, que mon suisse ait l'ordre de ne laisser sortir personne, excepté moi.

— Mais, monsieur le comte…

— Assez, Barailles, assez… Il est inouï que chez moi… dans mon hôtel… Mes pistolets… viens, suis-moi, Riom, suis-moi… Je vais aller moi-même me plaindre an lieutenant criminel…

Et, prenant ses armes, le comte sortit du boudoir, pendant que Barailles se tuait de lui crier :

— Mais, monsieur le comte, vos lettres !

Riom les reçut des mains de Barailles, et les remit à son oncle, dont l'exaspération était au comble.

En faisant sauter le cachet de l'une de ces lettres, sous le porche même de son hôtel, un éclair de triomphe illumina le front de Lauzun.

— Riom, cher Riom, dit-il en l'embrassant avec orgueil, tiens, regarde, je suis sauvé.

Riom prit la lettre que lui présentait Lauzun ; elle n'était pas signée… Un ami du comte lui annonçait seulement que cette journée même, sur les cinq heures, mademoiselle de Retz devait gagner la Touraine, sous la conduite de M. de Brancas, un ami de sa famille. Les distractions familières à ce personnage en faisaient un guide propice aux projets d'un amoureux. Lauzun fit mettre à l'instant ses chevaux à son carrosse, et commanda à son postillon de prendre la route de Touraine.

— Je ne pense pas, dit-il à Riom, que le diable prenne la poste.

Tome 2 · 30

Nos lecteurs se demanderont peut-être comment cet homme unique passait aussi soudainement d'un caprice à l'autre, et quel corps d'acier il mettait au service de ses plaisirs. Ce n'est point à nous qu'il appartient d'expliquer ici des constitutions organiques dans le genre de celles de Buckingham, de Lauzun ou de Richelieu. En formant ces hommes privilégiés, la nature voulut sans doute se mirer dans elle-même, à des âges différents ; aucun d'eux ne se ressembla. Les uns obéirent à leurs instincts, d'autres à la mode, d'autres à l'ambition. Vouloir les définir serait une tâche pour laquelle nous ne nous sentons aucune aptitude. Le portrait que la Bruyère a laissé lui-même de Lauzun est imparfait, et fût-il exquis, il n'expliquerait encore rien. Comment définir, en effet, cette soif insatiable de bonnes fortunes, cette rage de succès qui tourmentait le comte, même après sa sortie de Pignerol, et quand il n'eût dû songer qu'au repos ? Est-ce parce que Lauzun n'aimait point Mademoiselle ? Est-ce parce qu'il était véritablement encore jeune, et que la prison, loin d'amoindrir ses forces, les

avait doublées ? Ou bien la vanité seule était-elle le mobile de ce roué sérieux qui se vantait d'avoir fait morfondre le roi à la porte de madame de Monaco ?

Mais laissons à de plus habiles que nous le soin de préciser les motifs de cette humeur inconstante, fantasque et souvent coupable, au vent de laquelle le comte s'abandonnait. Disons cependant que cette fois, en se rabattant ainsi sur un autre espoir, le comte avait une excuse. Un sorcier l'avait joué indignement ; Riom, témoin de la scène, ne manquerait pas de la conter. En proie au dépit, à la colère, Lauzun ne pouvait balancer ; il lui fallait ou s'avouer vaincu devant Riom, ou prendre sa revanche par une action d'éclat.

Le comte ressemblait alors à un général désappointé, qui lance son cheval à corps perdu au milieu d'une bataille.

Il ne savait pas plus que Riom ce qui adviendrait.

Tout ce qu'il savait, c'est que l'enlèvement de mademoiselle de Retz constituait pour lui une de ces victoires qui effacent tout. Gravelines, Courtray, le passage du Rhin n'étaient rien près de cela.

La route d'Orléans une fois prise, Lauzun sentit renaître ses esprits et sa gaieté. Riom mettait le nez à chaque seconde à la portière, espérant voir le carrosse après lequel ils couraient, mais rien ne se dessinait à l'horizon.

— Le carrosse est bleu, dit le comte, et la lettre m'indique que mademoiselle de Retz voyage sans laquais. Ils l'attendent à la première couchée, car ils ont pris les devants de ce matin.

— Et nulle autre femme n'accompagne la belle enfant ? demanda Riom, qui voulait à toute force entrer pour quelque chose dans le siège.

— Si fait, il y a madame de Pontchartrain.

— Grand merci, on la dit laide.

— Riom, mon ami, ne trouves-tu pas que nous sommes deux grands sots ?

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'en vérité nous nous donnons un mal extrême à courir les champs, tandis que Barailles nous avait fait un dîner… oh ! mais un dîner que Sillery mettrait au-dessus de ceux de Vatel. C'est étonnant, je commence à avoir faim.

— Souvenez-vous, mon oncle, qu'un général d'armée ne doit pas manger, à moins que ce ne soit sur le pouce et à la tranchée.

— Diable ! c'est un peu dur ; mais cependant voici une auberge…

— De belle apparence, c'est vrai, et de plus là-bas un gros nuage noir de mauvaise mine.

— Entrons dans l'auberge et laissons passer le grain. Nous saurons en ce lieu si l'on a aperçu le carrosse en question.

Ils passèrent tous deux dans la salle à manger de la Raquette d'or, l'hôtesse y tournait elle-même la broche. C'était un bouchon des plus médiocres, et il n'y avait pas apparence qu'on s'y arrêtât, à moins d'une roue cassée.

— Bonne femme, dit Lauzun en s'adressant à l'hôtesse, n'auriez-vous point vu passer tout à l'heure un carrosse bleu ?

— Ma foi, mon cher monsieur, il en passe sur cette route-ci de toutes les couleurs ; je ne me souviens que d'un grand homme pâle qui s'est arrêté chez nous, et m'a fait la même question. Par parenthèse, il courait la poste dans une chaise digne du diable. Il n'a pris que le temps de manger un morceau et de faire raccommoder sa boîte, à laquelle il manque autant de clous, sur mon honneur, que d'écus dans ma tirelire.

— C'est peut-être Brancas… Il aura oublié l'heure, dit Riom ; il est si distrait ! N'a-t-il pas pris à l'armée une vache sellée pour son cheval ?

— Ne perdons pas de temps, Riom, vite ! vite ! cria Lauzun.

— Laissons donc au moins passer cette ondée, grommela le postillon ; nous courons le risque d'être enlevés ; voyez donc.

La pluie menaçait, les arbres ployaient au vent. Un orage accompagné de grêle se forma bientôt, et le postillon se vit forcé de remiser la voiture.

— Un joli temps ! dit Riom ; le carrosse qui nous précède doit marcher au pas nous l'aurons bientôt rejoint.

— Madame, reprit Lauzun en s'adressant à l'hôtesse, quelle mine avait le voyageur en question ?

— La mine d'une âme en peine. Il suait sang et eau, et promettait jusqu'à sa perruque au postillon pour dépêcher.

— Plus de doute, c'est Brancas ! Le pauvre cher homme, il aura cru que ces dames l'attendraient. Je ne vous donne pas dix minutes, l'ami, ajouta Riom au postillon, pour que vous ne rencontriez sa chaise.

Le temps s'était éclairci, Lauzun et Riom repartirent à tours de roues. Ils voyaient fuir les arbres, les villages, le ciel, avec une merveilleuse rapidité. L'unique plat qu'on leur avait servi à l'hôtel était loin de valoir un seul écu, il fallut s'en contenter.

— Du diable ! si je vois un seul carrosse sur cette damnée route ! dit Riom après un quart d'heure. Ne trouvez-vous pas, mon oncle, que ce serait le cas de causer un peu de nos affaires ? Notre postillon a le mot, il saura bien distinguer la couleur de l'équipage.

— De quelles affaires veux-tu causer ? demanda Lauzun d'un air distrait.

— Des miennes et des vôtres, mordieu ! N'êtes-vous point mon oncle, et ne devez-vous point tenir à ce que mon train soit raisonnable ?

— Sans doute.

— Eh bien, mon oncle, je n'ai plus un sou vaillant.

— Tant pis, dit Lauzun en regardant par la portière. Vous voilà, monsieur, comme mon autre neveu Armand de Gontaut-Biron !

— Par exemple, mon oncle, Biran est un joueur, un débauché.

— Et vous donc ! ne croyez-vous pas que j'ignore vos escapades ? Henri de Castelmoron, le fils de ma plus jeune sœur, doit vous faire rougir, vous et Biron.

— Mon oncle, dit Riom, il me semble voir un carrosse bleu.

— Que dis-tu ? répliqua Lauzun impatiemment et faisant trêve à sa morale, que Riom trouvait à coup sûr intempestive, es-tu bien sûr de ce que tu vois, et n'as-tu point la berlue ?

— Je vous dis, mon oncle, que c'est là un carrosse bleu, répondit Riom en indiquant à Lauzun un point vague à l'horizon.

— Et moi, Riom, je dis que tu te trompes.

— Gageons !

— Je ne gage pas, je n'ai plus mes yeux de vingt ans.

— Vous aviez raison, c'est une simple charrette. À propos, irez-vous chez la Montespan ? On doit y arranger les présentations pour le jour de la Saint-Louis.

— Va-t'en au diable ! tu sais bien que la marquise est mon ennemie la plus dévouée…

— Mais je sais aussi qu'elle vous regrette toujours. « Ce cher comte, disait-elle l'autre jour à Seignelay, nous sommes comme Annibal et le poison, nous ne pouvons nous tuer ! »

— Elle a dit cela ?

— Et bien d'autres choses encore. Mais comme vous touchez, mon oncle, au moment d'être heureux, je ne veux pas vous en dire davantage.

— Continue.

— Donc la marquise espère vous voir à la Saint-Louis à Versailles. « Il me fera danser, a-t-elle dit, j'en suis bien sûre. »

— Compte sur cela, vieille folle !

— « Vous aussi, Riom, a-t-elle eu la bonté de me dire, vous mettrez pour ce jour-là un habit des plus galants. Votre oncle vous le payera. »

— C'est ingénieux.

— C'est juste, c'est de toute nécessité ! D'abord, mon cher oncle, j'ai ma liste sur moi, et si vous en voulez le détail ?…

— Laisse-moi tranquille, tu dois à Dieu et au diable !

— Deux créanciers inconnus à moi, cher oncle, je n'ai que Prud'-homme, votre baigneur, et celui de la Feuillade…

— Prud'nomme, un juif, un grippe-sou !

— C'est votre caissier. Il m'a dit qu'en vous pressant, vous consentiriez…

— À rien, à rien, monsieur, interrompit le comte, à moins que… Par ma foi, Riom, c'est là une idée, reprit-il en fixant un regard diabolique sur son neveu.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que tu te charges de madame de Pontchartrain, mon bon, mon cher Riom, moi j'en aurais peur ; on dit qu'elle a bec et ongles…

— Et vous voudriez qu'elle m'égratigne ? Non pas, vous l'attaquerez de front comme mademoiselle de Retz.

— Mais si elle se gendarmait ? c'est une maîtresse femme.

— Bah ! vous saurez bien en triompher comme de madame d'Humières. C'est convenu ; moi je suis simple témoin.

— Riom, il serait temps que je fisse quelque chose pour vous !

— Ah ! mon oncle, dit Riom, en lui prenant les mains affectueusement, je vous reconnais bien là ! qu'allez-vous faire ?

— Riom, mon ami, je veux te nommer mon historien.

— Moi, mon oncle ?

— Certainement, le roi a bien Pelisson.

— Et ses émoluments sont convenables, reprit Riom. Mais, mon oncle, je vous ferai observer que vos plus beaux faits surpassent ceux de Sa Majesté. Celui-ci, par exemple. C'est seulement dommage que la Pontchartrain en soit.

— Riom, dit Lauzun en retirant tout d'un coup sa tête de la portière du carrosse, cette fois je ne me trompe pas, vois toi-même.

— C'est le carrosse bleu, reprit Riom, ivre de joie, en gesticulant et en criant.

Lauzun lui-même ne se tenait plus de joie, on eût dit d'un éclaireur qui a surpris l'ennemi. Il avait le vertige, lui Lauzun !

Il distinguait déjà de plus près la couleur de la voiture…

Il pensait à l'admirable jeune fille qu'elle contenait, à Brancas le rêveur, à madame de Pontchartrain…

Il allait enfin reconquérir sa souveraineté sur l'opinion, sur la mode, tout cela par une audace calculée, mathématique.

— Riom ! s'écria-t-il ivre de joie, voici l'heure de l'assaut !

— Ah çà, mon oncle, disposons nos batteries. Je ne suis point jaloux de jouer ici le rôle de Bussy près madame de Miramon ; à vous l'honneur de l'attaque.

— Poltron !

— Écoutez donc, mademoiselle de Retz est aussi belle, pour le moins, que le fut mademoiselle du Lude. Son enlèvement fera à Paris un bruit d'enfer.

— Et c'est ce que je veux. Sans cela, je pars, je m'exile dès demain, je vais à l'armée.

— Mais s'il y a mort d'homme ?

— Je sais viser juste, je ne tuerai qu'un cheval.

— Pour un cheval, passe. Mais si, à son tour, M. de Brancas, dans sa distraction, nous prenait aussi pour des chevaux !… Enfin, je me risque.

— C'est heureux !

Le postillon du comte courait à bride abattue ; son pourboire était triplé. À quelques pas de la voiture bleue, il ralentit ses chevaux ; Lauzun distingua les armoiries du carrosse, c'était bien celui de mademoiselle… de Retz. Les mantelets de cette voiture étaient tous baissés. Le comte prit ses pistolets.

— Pas de résistance, cria Lauzun, rendez-vous de bonne grâce !

Pour toute réponse, le postillon du carrosse bleu lança ses chevaux à triple train.

Celui du comte ne se laissa pas gagner de vitesse, il fit si bien que les deux voitures se touchèrent.

— Si vous n'arrêtez, je fais feu ! cria le comte.

En dépit de cette injonction menaçante, le postillon de mademoiselle de Retz fouetta de nouveau : les deux coups du comte partirent.

Le postillon de Lauzun eut son porteur tué. Celui du carrosse bleu et ses chevaux n'eurent rien.

On riposta du fond du carrosse bleu.

Lauzun, furieux, s'élança de sa voiture, il ouvrit de force la portière du carrosse bleu.

Àsa grande surprise, il trouva dans le fond de la voiture un homme enveloppé dans son manteau jusqu'aux yeux.

— Que veut dire ceci ? demanda-t-il.

— Ceci veut dire simplement, monsieur le comte, que mademoiselle de Retz a trouvé bon de prendre ma voiture, dit l'inconnu. Je me charge pour elle de vos commissions, car je la rejoins bientôt. Quant à vos pistolets, c'est galant à vous de n'avoir tiré qu'à poudre ! Postillon, ajouta l'homme en refermant la portière, tiens, voilà pour ton cheval !

Et il lui jeta sa bourse.

Son postillon, qui avait reçu ses instructions, comprit son geste, et il repartit comme l'éclair.

Tome 2 · 31

Onze heures du soir venaient de sonner, Lauzun frappa un coup sec à la porte de son hôtel, traversa la cour d'un pas pressé, et se trouva bientôt dans la première pièce où Barailles l'attendait, en lisant un tome de mademoiselle de Scudéry avec courage.

Le comte était couvert de boue de la tête aux pieds, il se dégagea de son manteau, jeta son feutre aux mains de Barailles et se promena à grands pas, en donnant les signes de la plus vive impatience. Barailles suivait tous ses mouvements avec une profonde anxiété.

— Eh bien, Barailles, parle, M. de la Reynie est-il venu ? qu'a-t-il dit ?

— M. de la Reynie était absent, monsieur le comte, pour une arrestation qu'il doit faire à Saint-Germain.

— Mais ici, chez moi, n'a-t-on donc rien découvert ?

— Absolument rien, et pourtant je me suis mis à la tête de notre petite armée. Nous avons fouillé l'hôtel, ni plus ni moins que si c'était celui d'un partisan.

— Barailles, cher Barailles, je chasse de malheur, s'écria le comte, me voilà joué, joué encore une fois !

— Quoi ! ce diable d'homme ?...

— Encore lui, Barailles, je l'ai reconnu au moment où je ne pouvais plus me venger. Imagine-toi qu'il avait ôté les balles de mes pistolets.

— Monsieur le comte, dit Barailles, m'a pourtant bien vu les charger ce matin devant lui comme d'habitude...

— Oui, mais il t'aura vu aussi par le trou de quelque serrure. Enfin, laisse-moi, j'ai à écrire, je suis d'une colère !... Oh ! il faudra bien que

la Reynie s'en mêle, sinon je le fais casser ! Où diable le roi ramasse-t-il ces gens-là pour sa police ?

— Monsieur le comte, reprit Barailles, n'attend pas sans doute de visites ce soir ? M. de Riom ne viendra pas ?

— Ah bien oui ! je l'ai laissé, il y a quatre heures, se lamentant sur la route avec mon postillon dont un des chevaux était tué. Je me suis élancé sur l'autre, que j'ai quitté à la porte Saint-Antoine.

Barailles n'osa donner aucune consolation à Lauzun, car il les eût mal reçue. Sa violence devint telle qu'il brisa plusieurs de ses meubles, une fois rentré dans son vaste appartement. Il venait d'apercevoir à la muraille le portrait de mademoiselle de Retz au milieu de plusieurs autres belles de la cour, ce portrait doublait sa rage.

Il voulut écrire, il fit jouer un tiroir, il y rencontra le dessin qu'il avait fait de mademoiselle Fouquet à Pignerol.

— Honte sur moi, murmura-t-il, devrai-je donc toujours être le jouet de cet homme ? Quel est-il, après tout, pour lutter ainsi obstinément avec moi ? Sait-il que d'une seule étreinte je puis le tuer, et qu'il n'aurait pas si bon marché de moi en champ clos ! Grâce à ce misérable, me voici devenu la risée de la cour et de la ville. Oh ! mais c'est indigne, conspirer ainsi contre moi sans nuls motifs ; épier mes moindres démarches, et se cacher, n'est-ce pas le fait d'un lâche ? Oui, continua-t-il dans l'exaltation de sa fureur et en frappant du poing les panneaux du boudoir où il était, cet homme est un lâche, c'est moi, moi, Lauzun, qui le lui crie. Si c'était seulement un noble adversaire, il viendrait, il se montrerait, mais il ne sait qu'une chose, se faire le laquais des femmes. C'est un lâche, un lâche !

Et la voix du comte s'éteignait dans son gosier, de larges gouttes de sueur mouillaient son front ; il laissa retomber ses mains meurtries sur le marbre de la cheminée. Son regard s'était attaché vaguement à la glace, il poussa tout d'un coup un cri de surprise.

Un homme, le front découvert, l'œil altier, flamboyant, venait de paraître au milieu même du boudoir, il se tint debout fièrement devant Lauzun.

— Vous m'avez appelé, dit-il au comte, je suis prêt. Aussi bien que moi, monsieur de Lauzun, vous devez connaître la valeur d'une insulte, et celle-ci vaut du sang. Toutefois, avant de vider notre querelle, souffrez que je vous entretienne quelques minutes.

Le comte, éperdu, glacé, regardait encore ce mystérieux personnage, quand celui-ci fit glisser rapidement un châssis de la muraille, et prenant lui-même un flambeau devant Lauzun, lui enjoignit de le suivre.

Le comte obéit machinalement à l'inconnu.

Tous deux descendirent les marches d'un escalier dérobé que Lauzun ne soupçonnait pas et dans lequel un seul homme pouvait passer. Le vent menaçait à chaque instant d'éteindre la lumière que portait le guide du comte, et ce vent humide paraissait venir d'une sortie souterraine. Un long corridor se présenta bientôt devant eux ; il aboutissait sous l'hôtel même à la Seine. Tout d'un coup l'inconnu prit une clef et la fit entrer dans une serrure. Le comte se trouva alors dans une vaste pièce éclairée uniquement par un bec fumeux de lampe, et dont son regard s'accoutuma à discerner peu à peu les objets.

Au milieu, se trouvait une table recouverte d'une foule de livres, d'in-folio, de papiers ; sur plusieurs des livres, il y avait des armes gravées, et le comte ne fut pas peu surpris en reconnaissant celles de sa famille. Ces divers volumes étaient presque tous ouverts, remplis de notes et de marques ; c'étaient des ouvrages ascétiques, des disputes, des conférences de théologie. Une cruche remplie d'eau et un morceau de pain noir étaient placés au-dessous de la table, à côté d'un cilice en pointes de fer. Dans le fond de cette cellule souterraine, Lauzun vit aussi une large croix de bois, cette croix avait du sang. En portant les

yeux à la voûte, il fut effrayé de certaines sentences bizarres, toutes tirées de l'Écriture ; elles étaient peintes en noir. Une bêche et une fosse à demi creusée frappèrent aussi ses regards ; il remarqua encore un fouet dont les mille cordes étaient émoussées… Le mépris de la vie humaine éclatait dans chaque détail de la cellule ; une chaise de paille, une couche de crin formaient tout l'ameublement avec la table. Cette tombe sous un palais, cet homme au front chauve qui avait ainsi installé le cloître et les austérités chez lui, frappèrent l'esprit de Lauzun. Il ne songea pas sans une véritable frayeur à cet hôte silencieux séparé de ses plaisirs par le seul soubassement d'une voûte. Qui était-il donc, cet homme singulier, pour avoir rompu ainsi tout d'un coup avec le monde, pour se condamner à cette nuit dont lui seul avait le secret ? Lauzun appela à son secours ce même regard que don Juan retrouva devant le convive de pierre, mais il rencontra des yeux ardents, intrépides. Ce corps sec et voûté par les fatigues, les misères, la privation, s'était redressé ; le comte se vit tout à coup devant une de ces figures de capitaine, tels que durent être Montluc ou le baron des Adrets. L'ensemble de l'inconnu annonçait une de ces natures vigoureuses qui ne reculent devant rien ; il eût pu être tour à tour, en Italie, condottiere ; en Espagne, brigand dans les Sierras ; en France, chef de parti. Une épée, la sienne, sans doute, reposait à côté d'un uniforme usé et sali. Il présenta sa chaise à Lauzun et lui dit de s'asseoir, le comte resta debout. Lauzun était courageux, il l'avait prouvé plus d'une fois ; il lui sembla au-dessous de lui de sortir de ce lieu sans avoir le cœur net de cette énigme. Résolu à provoquer lui-même un aussi important débat, il allait prendre la parole, mais son hôte commença en jetant sur lui un regard clair et perçant.

— M'excuserez-vous, monsieur de Lauzun, de vous recevoir chez moi ? Je ne pense pas que ce misérable lieu puisse jamais servir à Votre Excellence ; il lui était inconnu, sans doute ; elle n'y retrouve ni l'or, ni la soie de son hôtel ; mais à défaut de cette coûteuse parure, le

comte de Lauzun rencontrera dans cette tombe un homme qui lui parlera franchement comme à son frère.

— Parlez donc, monsieur, dit Lauzun, je vous écoute.

— Vous êtes encore jeune, monsieur le comte, mais l'adversité, cette dure conseillère, n'a rien pu sur vous. Loin de là, elle a fait germer dans votre cœur des désirs insatiables. L'honneur, la réputation d'une femme, son repos même, tout cela n'est rien pour vous ; il vous tarde de vous venger de votre passé, vous voulez dompter l'avenir ! — À moi, vous êtes-vous écrié, tout ce qui peut me consoler d'un hymen pesant ! à moi tout ce qui brille et palpite dans cette cour émue encore au seul bruit de mon nom, de mes triomphes ! Louis fut jaloux, injuste envers moi, il s'attend à me voir jouer le rôle d'un repenti ; prouvons-lui que je suis son maître ! Accourez ici, vous toutes qui vous souvenez de Lauzun, vous encore qui ne le connaissez pas ; son palais splendide vous est ouvert : l'or, comme un fleuve brûlant, inonde ses tables de jeu. Que me parlez-vous de ce qui s'est passé durant mon absence, et que m'importe à moi que Rancé ait un habit de prieur ? Mon chemin est celui de Buckingham, de Concini, de Cinq-Mars. Seulement, j'étais jadis le favori de Sa Majesté ; aujourd'hui c'est ma faveur qu'on briguera : je suis plus riche qu'un prince ! Voyez si le bonheur ne m'a pas suivi : Fouquet, le surintendant, est mort de sa chute et de ses blessures, les miennes me font revivre plus fort, plus audacieux que jamais ! Cet hôtel sera pour moi comme un fort inaccessible ; là, se passeront d'étranges drames ; les murs en sont épais, ils étouffent bien des soupirs. Ma thébaïde, à moi, sera brillante, fastueuse, la Seine elle-même reflétera sa grande ombre ; à défaut de Versailles, j'aurai encore des admirations et des envies. J'y serai seul, bien seul. J'en écarterai tout ce qui sent les conseils et la sagesse : ma mère d'abord, ma mère à qui chacun de mes désordres retombe sur le cœur ; puis ces hommes droits dont la parole seule est une censure. Il me faut des vices et des passions d'éclat, je ne dois point déroger au Lauzun des premiers jours ! — Ainsi disiez-vous dans votre incurable folie.

— Je vous remercie, monsieur, de vous être fait ainsi le confident de mes plus secrètes pensées, répondit le comte avec un sourire ironique.

— Ainsi disiez-vous, poursuivit Saint-Preuil, comme si le ver ne rongeait pas les plus sûres solives, comme si le flot ne minait pas peu à peu, comme si la mort n'établissait pas partout son royaume et sa menace ! Monsieur de Lauzun, regardez celui qui vous parle. Pensez-vous d'aventure qu'il ait toujours ignoré la langue des hommes, qu'il ait scellé de bonne heure et volontairement sur lui la pierre du sépulcre

? Demandez à Nîmes, à Montpellier, aux échos du Languedoc et des Cévennes ! Ils vous répondront que, jeune encore, il passa ses heures entre les folles joies et la licence, voluptueux d'abord, puis blasphémateur effréné, défiant la foudre elle-même de faire trembler le cornet de jeu placé dans sa main ; puis, bientôt emporté par la fureur la plus aveugle, celle d'un religionnaire obstiné, instruisant ses propres vassaux à laver leurs bras dans le sang, dépouillant les autels tièdes encore du pas des prêtres et portant à ses lèvres un calice de sainteté ! Vous rappelez-vous cet homme dont l'évasion du château d'Amboise frappa de terreur toute la contrée, ce pâle criminel dont le nom seul répandait l'effroi ?

— Saint-Preuil ! s'écria Lauzun.

— Oui, Saint-Preuil, que vous retrouvez ici courbé sous le poids de l'expiation et du remords, haïssant la vie d'une haine passionnée, macérant son corps la nuit et le jour, apportant enfin lui-même ses bras pantelants à cette croix ! Oui, comte de Lauzun, c'est un misérable, un réprouvé qui vous parle. Il vous crie de vous repentir, il en est temps ! Ah ! n'allez pas croire que sa lutte constante avec vous ne constituât qu'un jeu frivole, ne cherchez pas ici dans vos souvenirs à quelle rivalité futile vous pourriez attribuer mon inquisition de chaque jour, de chaque heure ! C'est à votre mère, à votre mère seule…

— Ma mère, ma mère, dites-vous ?

— Mais pourquoi vous parler ici de votre mère ! Est-elle jamais descendue ici ? m'a-t-elle dit : Saint-Preuil, vous veillerez sur cet homme qui est mon fils ? Non, elle ne me l'a point dit ; mais moi je l'ai deviné. J'ai deviné cette douleur aiguë, profonde, véritable, que lui causaient vos désordres. Je me suis dit : Elle m'a sauvé à Amboise, moi je sauverai son fils, dussé-je m'attirer son ressentiment, sa haine ! Calviniste comme elle, je lui ai juré de me convertir ; mais n'ai-je donc pas une jeunesse de sang et de crimes à expier ? Ai-je le droit seulement d'approcher des mêmes autels ? Non, je fus un monstre, un misérable égorgeur que Saint-Ruth eût pendu aux saules du chemin ; j'ai prêché la rébellion contre mon prince, j'ai soufflé la discorde dans le Dauphiné et le Vivarais. Grâce à madame dé Lauzun, votre mère, j'ai pu échapper au courroux du roi, mais je serais un lâche d'échapper à mes remords, il faut que je me punisse ! Ainsi ai-je fait en enfonçant ce cilice aux mailles aiguës dans ma chair, vivant de cette eau et de ce pain, accomplissant ici, sous vos parquets même, une vie de morne pénitence. Quand votre salon s'illuminait, quand tout n'était qu'orgie et danse éclatante autour de vous, quand des voix lascives se mêlaient en haut à la musique des concerts, moi je suspendais à ce clou mon habit de capitaine, j'étendais mon corps sur la cendre, j'évoquais mes fautes et ma pénitence autour de moi. Je ne craignais pas que l'air aspiré par tant de belles poitrines vînt passer alors sur moi comme une brise, qu'un son de l'archet de Lulli pût me distraire ; ces lieux sont mornes, voyez ! Jamais aucun autre pas que le mien n'a troublé ces solitudes, et cependant si j'eusse voulu en sortir, moi qui connaissais de longue date les moindres détours de votre hôtel, j'aurais pu renaître à la lumière, à la vie. Du jour où je vous prêtai mon épée à Vincennes, du jour où vous me vîtes, morne et sévère, glisser comme une ombre à travers le bois, de ce jour-là, comte, je commençai ma vie souterraine. Pour mériter de Dieu ce que j'en voulais, je résolus de vous disputer vous-même à Satan ! Ces femmes jeunes et belles, que vous espériez moissonner comme des colombes, je vous les arrachai une à une, au jour le jour, opposant la ruse à la violence de votre conduite, touché de

leurs périls et plus alarmé des vôtres. Je devins ainsi votre démon et votre ange, votre sauveur et votre bourreau. Si dans ce que j'ai fait, un seul motif humain a pu me guider, ce ne serait, comte, que celui de la reconnaissance qu'un criminel comme moi a vouée à votre mère. Jugez-moi, vous savez tout.

Un silence glacé suivit cette confession de Saint-Preuil, pendant laquelle Lauzun, ému et troublé, se crut lui-même transporté dans un monde nouveau pour lui. Ce martyre résolu, dans un homme qui se croyait encore indigne de l'éclat d'une conversion, jetait son esprit dans un sombre étonnement. Il avait sous les yeux un cénobite et un capitaine, un homme dépassant les austérités d'un religieux et la mission d'un prêtre. Sa fureur s'éteignit devant ce cilice, ce pain noir et cette croix. Mais aussi, peu à peu sa terreur reprit le dessus, quand il considéra ce front sillonné de veines sanglantes, ces yeux qui avaient échauffé le meurtre, le pillage et l'incendie. Lauzun se souvint qu'il avait appelé Saint-Preuil d'un nom offensant, il se demanda si toute haine était morte au fond de ce cœur. Peut-être cette fosse creusée à demi allait-elle s'ouvrir pour cacher à jamais une ténébreuse vengeance. Le lieu était muet, la tombe inconnue, le meurtre sûr. Le comte ne se rappela pas sans frémir tout ce que Saint-Preuil avait été, la moindre résistance pouvait éveiller en lui des pensées farouches. Il s'avança pourtant et lui fit signe qu'il voulait sortir, tant ce lieu sinistre l'épouvantait.

— Comte de Lauzun, dit Saint-Preuil, vous êtes libre. Rappelez-vous seulement notre entretien, désormais je ne vous suis plus à charge. Cependant je dois vous dire que nos deux existences sont liées par un dessein de Dieu l'une à l'autre. Fils d'un calviniste, je n'embrasserai la nouvelle religion de votre mère que le jour où vous serez vous-même touché de vos fautes. Ma rénovation chrétienne, mon salut, sont à ce prix. Prenez garde que le ciel ne vous envoie le châtiment pour messager, tâchez que mon exemple vous suffise. Adieu, comte de Lauzun !

Ces paroles dites, Saint-Preuil ouvrit la porte à son prisonnier, qu'il accompagna pâle et tremblant jusqu'à son boudoir.

— Dormez en paix, comte, ajouta-t-il, cette nuit, je sors d'ici. Aucune ombre inquiète ne troublera plus vos rêves ; à moi la haine, à vous le monde, vivez ! Rien de ce que vous pourrez faire ne contrariera seulement l'avenir de Dieu. Votre règne incline déjà.

Il laissa le comte et disparut dans les ténèbres.

Tome 2 · 32

Le lendemain, il y avait foule au cabaret de la Belle épée. Ce lieu de plaisance se trouvait non loin de l'hôtel Carnavalet. On y voyait de tout : des grands seigneurs et de pauvres hères, des suisses de bonne maison et des porteurs de chaises attendant fortune ; il s'y faisait des parties de paume, et le prince de Marsillac y venait souvent. Un certain chevalier, nommé Grimargin, y avait un jour été rossé de la belle manière par Seignelay, parce qu'il trichait au jeu, et depuis ce temps il s'était établi dans le cabaret une discipline sévère. L'hôte était un grand diable qui avait fait la guerre au bon temps ; il n'aimait que les gens d'épée. C'était peut-être à cause de cela qu'il avait pris son enseigne.

Une toile tendue sur l'arrière-partie de l'établissement, qui donnait sur un jardin, abritait un jeu de paume où les plus galants de la cour ne rougissaient pas de jouer à de certains jours, et ces jours-là le cabaret était plein.

Parmi ces hôtes assidus de la Belle épée, nos lecteurs eussent reconnu bon nombre de nos personnages.

C'était d'abord Roquelaure, à qui Ménage reprochait d'aimer l'argent ; il espérait gagner à la paume celui du marquis d'Alluye. Lavar-

din y venait boire avec le marquis de Camardon, et Cavoie y avait amené Villequier. Dans un quart d'heure au plus, on y attendait le prince de Monaco, qui déjeunait chez le marquis de Grancé avec la Dumesnil, chez laquelle il allait tous les matins en pénitent, le chapelet à la main. On prétendait enfin que de Vardes, exilé pour ses méfaits, avait en ce lieu des affidés qui lui envoyaient sous main les nouvelles de la cour et de la ville. La conversation, en effet, était loin d'y chômer, et depuis l'aventure de la duchesse de la Ferté avec M. Lavocat, celle du comédien Baron et de madame de Bertillac, il n'était question en ce beau lieu que d'assaisonner son prochain à la belle sauce.

Roquelaure commençait le branle par une histoire assez verte sur madame de la Ferté et le chevalier de Lignerac, quand Lavardin lui frappa sur l'épaule impertinemment :

— Mon cher duc, lui dit-il, quoi que vous puissiez conter, cela ne vaudra pas l'histoire de mademoiselle de Retz.

— Son enlèvement ! reprit le duc, piqué ; allons, c'est de l'histoire ancienne, monsieur de Lavardin !

— Vous la saviez ? demanda Lavardin interdit ; c'est cependant Riom qui me l'a contée ce matin même, à l'auberge des Trois cuillers.

— Et madame de Lesdiguières m'avait donné tous les détails de la chose dès hier soir. Monsieur de Lavardin, levez-vous plus tôt une autre fois.

Lavardin se mordit les lèvres.

— Madame de Roquelaure, reprit-il, peut seule consoler M. de Lauzun de cette aventure.

— Et pourquoi cela, je vous prie, monsieur de Lavardin ?

— Parce qu'elle était cachée, bien cachée, monsieur de Roquelaure, dans l'un de ces cabinets où nous n'avons trouvé que madame

d'Humières.

— En ce cas, c'est mal à elle d'avoir abandonné la maréchale. Elle vous eût aussi épargné ses coups de griffe.

— Monsieur le duc, reprit Lavardin, savez-vous que depuis votre duel à Vincennes, vous vous croyez un personnage, à ce qu'il paraît ?

— À ce qu'il paraît, monsieur de Lavardin, vous croyez que M. d'Humières est aveugle ! Allez, il sait bien d'où vous vient ce nœud de pierreries et ce gland d'épée que vous avez là.

— Et moi je sais aussi d'où vous vient votre faconde.

— Et d'où cela ? me le direz-vous ?

— De votre parti pris de ne pas vous battre, quand même. Croyez-moi, restez paisible.

— Nous sommes en pleine paix, monsieur de Lavardin je n'ai vu qu'une affaire depuis longtemps, votre duel de l'autre jour avec madame d'Humières.

La querelle allait s'échauffer, quand Seignelay et Camardon s'interposèrent.

— Laissez parler ce cher Roquelaure, dirent-ils ; de Vardes est exilé et nous n'avons plus que lui.

— N'y a-t-il pas, cher duc, quelque bonne histoire en l'air ? demanda gaiement Camardon ; pour moi, je m'ennuie, tant, que je voudrais me faire Turc.

— Par ma foi dit Roquelaure à Camardon, je n'en sais qu'une, arrivée, je crois, à la dernière foire de Saint-Germain, où votre femme se trouvait.

— Laissez mademoiselle de Laval en repos, reprit Camardon, enchanté de couper court, et donnez plutôt votre attention à ce merveilleux équipage qui s'arrête en ce moment-ci au bout de la rue Culture-Sainte-Catherine. Le duc de Foix et le prince de Marsillac n'ont rien de plus beau. Quel est donc le riche seigneur…

— Je gage pour le comédien Baron, dit Seignelay ; la Bertillac a vendu pour lui ses pierreries le mois dernier…

— Y pensez-vous ? le carrosse a des armoiries superbes.

— C'est un carrosse de la cour.

— Oui, ma foi ; mais tous ses mantelets sont abaissés.

— Je vous donne en cent, dit Roquelaure, qui avait fait quelques pas vers la voiture et s'en revenait tout essoufflé, qui vous allez voir passer dans cet équipage ?

— M. le Prince !

— M. le Dauphin !

— Non, messieurs : M. de Lauzun !

— Laissez donc !

— Et il n'est pas seul, poursuivit Roquelaure, il est avec une dame.

M. de Monaco s'approcha du groupe des causeurs, Roquelaure le remarqua.

— Arrivez donc, cher prince ; il y a du Lauzun en l'air. Un tête-à-tête nouveau, mystérieux ; j'ai reconnu sa voix, il causait avec une dame : voyez plutôt. Le carrosse s'est arrêté à la porte du magasin de la Belle brodeuse ; les commis leur apportent des étoffes miraculeuses. La voiture, je gage, va repasser par ici ; tenons-nous bien. Quand le duc se trouvera en face de nous, nous pousserons un grand cri. Il sera

effrayé, il mettra la tête à la portière ; le mantelet levé, nous verrons avec qui il est.

— Bravo ! s'écrièrent en chœur Seignelay, Camardon et Lavardin, ravis de s'atteler à quelque nouveau tour de Roquelaure ; mais êtes-vous sûr au moins que ce soit lui ? Ce n'est pas là sa livrée.

— Vous commettez là une grande imprudence, messieurs, objecta le prince de Monaco, qui tremblait de tous ses membres ; cette voiture n'appartient pas à M. de Lauzun.

— Rassurez-vous, répondit Roquelaure à l'oreille du prince de Monaco, ce ne peut être la princesse ; elle est à l'Île Adam, vous le savez comme moi.

Malgré cette assurance, le prince de Monaco ne vit pas sans une secrète inquiétude les chevaux repartir en prenant tout d'un coup le pas au lieu de l'amble, comme si le cocher eût eu des ordres. Roquelaure avec sa bande se tenait prêt à crier, mais il n'en fut pas besoin ; arrivé devant le cabaret de la Belle épée, les mantelets de la voiture se levèrent tout d'un coup, et l'on put voir Lauzun en compagnie d'une dame fort splendidement parée. Une vive rougeur couvrit ses traits quand elle s'aperçut du tour indigne que le comte lui avait joué en la faisant voir avec complaisance aux seigneurs les plus caustiques de la cour. De sa main tremblante elle se hâta de tirer les rideaux de la voiture.

— Madame de Montespan ! s'écrièrent à la fois le prince de Monaco, Roquelaure, Seignelay, Camardon et Lavardin.

— Pour le coup, voilà qui est magique, reprit Cavoie en sortant, la raquette en main, du jeu de paume. Qui eût pu croire qu'ils se seraient jamais réconciliés ? Le serpent et la couleuvre !…

— Vous ne connaissez pas M. de Lauzun, tous tant que vous êtes. Il sait profiter à merveille des caprices du maître, et celui du roi pour

mademoiselle de Fontanges lui aura sans doute ramené la Montespan. N'y a-t-il pas bal demain chez elle, et le comte ne lui manquerait-il pas ? Elle vient de faire ses emplettes avec lui, il aura taillé en plein drap.

— Tout de même, dit Monaco, voilà qui est bien osé ! Sortir avec lui dans son plus magnifique carrosse !

— Elle enrage que nous l'ayons vue, cette chère marquise, elle qui enrage assez déjà de mademoiselle de Fontanges et de sa grossesse. Que pouvait-elle dire à Lauzun ? Le temps de leurs amours est bien passé.

— M. de Lauzun, reprit Roquelaure, racontait peut-être à la marquise l'une de ses dernières expéditions. Il n'est pas toujours malheureux, croyez-le bien. Hier encore, ma foi, oui, pas plus tard qu'hier, j'ai vu, de mes deux yeux vu… Mais, est-ce que monsieur prendrait intérêt à cette histoire ? poursuivit le duc en apercevant un jeune homme qui se rapprochait du groupe où il pérorait.

Ce nouveau venu était si pâle, que le duc se sentit saisi malgré lui d'un certain trouble en le regardant. Toutefois, comme le cercle d'auditeurs qui lui était habituel paraissait avide de le voir continuer, il reprit :

— C'était hier, oui, sur les deux heures.

La physionomie du jeune homme exprimait une horrible anxiété. Sa main impatiente tordait le bout de sa cravate, sa poitrine était oppressée.

Le duc continua :

— Hier donc, deux heures, et comme je me rendais à l'Arsenal pour y voir le gouverneur, je vis une ombre rapide glisser à côté de moi. C'était une jeune fille, belle comme l'aurore ; elle avait beau tenir son voile abaissé, le vent me servait presque aussi bien que Bontemps sert

le roi. Elle marchait si vite que j'avais peine à l'atteindre. Au tournant du pont Marie, il survint par bonheur un embarras de charrettes. Je me glisse avec mon agilité ordinaire, la belle s'était arrêtée. Je pus voir alors une charmante créature, aussi belle, plus belle qu'aucune de la cour, qui regardait avec un soupir les fenêtres de Lauzun. Ma première pensée, je l'avoue, fut de me jeter à sa tête et de lui décocher les compliments usités en pareil cas ; mais une petite moue dédaigneuse me prouva qu'elle me trouvait sans doute moins beau que l'ancien favori de Sa Majesté. Je ne sais pas même si, dans sa précipitation à gagner le quai d'Anjou, elle ne me donna pas un léger coup de coude ; ce qui est sûr, c'est que je la vis frapper à la porte de l'hôtel avec une rapidité qui me surprit.

Étourdi de son coup de coude ou de sa grâce, je demeurai là, à la porte, une grande heure, me demandant si elle n'allait point sortir, et si Lauzun, d'aventure, la faisait peindre. La pluie survint pendant ma faction, et quand je demandai au suisse du comte si la belle comptait demeurer longtemps, il me répondit en m'indiquant du doigt Riom et Lauzun qui allaient monter en chaise de poste dans la cour. Donc, la belle enfant avait accepté l'hospitalité du comte, elle avait fait élection de domicile à l'hôtel de l'Île. Si ce n'est pas là une bonne fortune que Lauzun m'a volée, je ne veux pas avoir fait le siège de Gravelines.

— Mais son nom, son nom ? demandèrent en chœur les assistants.

— Attendez donc… son nom… je l'ai écrit là, sur mon carnet. Oh ! je suis un homme d'ordre.

C'est, reprit le duc, en ouvrant son calepin, un nom plébéien s'il en fut, la fille ou la nièce d'un financier de la place Royale, à ce que j'ai pu en découvrir ; oui, parbleu, voilà le nom : Mademoiselle Leclerc !

— Vous en avez menti, monsieur le duc ! s'écria l'un des auditeurs de Roquelaure, dans lequel il n'eut pas de peine à reconnaître le jeune homme qui semblait suspendu à ses paroles.

Tous les regards se portèrent alors sur lui, et l'on vit un jeune enseigne de bonne mine, les cheveux au vent la main sur la garde de son épée.

Henri Leclerc, c'était lui, s'approcha du duc et lui dit à demi-voix :

— Monsieur le duc, je suis militaire, prouvez-moi que vous l'êtes ou que vous l'avez été.

La voix de Henri était brève, impérieuse, irritée… Le duc se troubla, mais reprenant bientôt son assurance :

— Vous savez aussi bien que moi, monsieur, que ce que vous demandez est impossible. Je suis placé trop haut pour vous rendre raison, et votre folie suffirait à vous faire destituer, peut-être même renfermer à la Bastille.

— N'importe, monsieur le duc, répliqua Henri avec assurance, je suis prêt à me dépouiller de mon uniforme pour vous faire rétracter. Ce que vous avez avancé là est un mensonge ; oui, monsieur, un mensonge, car je connais celle que vous déshonorez publiquement. Mademoiselle Leclerc n'a pas mis le pied chez le comte de Lauzun !

— Puisqu'il faut vous donner des preuves certaines, reprit le duc, je veux bien vous dire que ce mouchoir ramassé par moi…

Et le duc fit voir au jeune homme un mouchoir brodé, qu'il avait, disait-il, ramassé dans cet embarras de charrettes au pont Marie. Henri le reconnut pour avoir trouvé le pareil chez son père et l'avoir porté souvent à ses lèvres. Un nuage passa sur son front et sur sa vue ; il eût préféré un coup de poignard à ce qu'il souffrait. La veille, il avait apporté la bague à mademoiselle Fouquet, en lui faisant promettre de la lui rendre dès le lendemain, qu'en avait-elle fait ? où s'était-elle rendue ? Ce matin même, Henri, épuisé par l'insomnie et la fièvre, Henri, qui n'avait pas osé rentrer chez son père, dont il avait cependant appris la délivrance, s'était rendu de bonne heure chez madame de Lau-

zun. La comtesse était sortie ; pour mademoiselle Fouquet, elle était en conférence avec une personne qu'on ne put parvenir à lui nommer. Ce mystère acheva de briser les forces de Henri, il se retira les larmes aux yeux, le désespoir dans le cœur. C'était sur ces entrefaites que le jeune enseigne venait d'entrer au cabaret de la Belle épée, et qu'il recueillait les paroles de Roquelaure. Pressé d'en finir avec le duc. il reprit :

— Je consentirai, monsieur, à désavouer mes expressions, si vous me donnez ce mouchoir.

— Qu'à cela ne tienne, dit le duc, mais je ne vois pas trop…

— Comment ! s'écria Henri, vous ne voyez pas qu'avec cette preuve, je puis remonter à la source du mensonge ! Oui, monsieur te duc, j'irai trouver le comte de Lauzun, je lui dirai… Mais où le trouver ? poursuivit Henri, me recevra-t-il ? ne m'écartera-t-il pas ? Cependant, monsieur le duc, il faut que je le voie, que je lui parle. Oh ! mon Dieu ! ne se trouvera-t-il donc ici personne qui veuille aider un misérable jeune homme pressé de démasquer un imposteur ou un lâche !

— Disposez de moi, jeune homme, dit à Henri Leclerc une voix assourdie par la haine et par la rage. Je suis le marquis d'Alluye, gouverneur d'Amboise.

— Diable ! dit Roquelaure à Henri, vous avez là un brave compagnon, mon jeune ami.

— Je m'offre à monsieur pour son second, dit Lavardin.

— Y songez-vous, messieurs ! le roi défend les duels, reprit Seignelay.

— Je suis là pour en dégoûter, ajouta Cavoie. La Bastille m'aurait encore sans mademoiselle de Coëtlogon…

— Messieurs, fit Roquelaure, ceci ne doit pas nous empêcher de jouer à la paume. Pour moi, j'ai assez de mes affaires sur les bras, je me démets volontiers du rôle de témoin. Ce jeune homme trouvera d'ailleurs M. de Lauzun au bal de demain chez la marquise.

— Et je vous y présenterai, reprit d'Alluye. À dater de ce jour, je vous protège, monsieur.

D'Alluye et Lavardin sortirent en échangeant entre eux un signe d'intelligence. Henri Leclerc les suivit.

— Il faut vous mettre en armes, reprit d'Alluye une fois dehors, notre homme est rude.

Tous les trois entrèrent chez Rivalot, ancien écuyer de Monsieur, qui se faisait honneur d'avoir montré l'escrime à Bussy.

Tome 2 · 33

Le matin même où cette scène avait lieu dans le cabaret de la Belle épée, une scène plus horrible se passait dans l'appartement de mademoiselle Fouquet, à l'hôtel même de madame de Lauzun, où Saint-Preuil avait reconduit la jeune fille.

Un vieillard, les traits en désordre, la voix tremblante, le front pâle, était parvenu à se frayer passage au milieu des valets qui encombraient l'antichambre ; dès qu'elle l'aperçut, mademoiselle Fouquet donna l'ordre qu'il entrât.

La douleur et le désespoir semblaient avoir épuisé tellement les forces de cet homme, que la jeune fille fut quelque temps à le considérer en silence.

Ses yeux étaient caves et rongés par l'insomnie ; tout son corps semblait courbé comme sous un fardeau ; il fallait qu'un combat cruel l'eût brisé, car à peine entré, il se laissa tomber de faiblesse sur un fauteuil.

— Monsieur Leclerc ! s'écria la jeune fille, vous ici !

Mademoiselle Fouquet ignorait encore la délivrance du malheureux partisan ; elle-même sortait d'une lutte fatale ; en proie au délire, à la fièvre, elle se souvenait à peine que Saint-Preuil l'avait sauvée la veille, elle avait tout oublié.

La présence de Leclerc fit passer en elle un frisson de glace. Il venait sans doute lui rappeler sa promesse, il venait réclamer d'elle l'accomplissement d'un devoir sacré. En cette occasion, la vue d'un fantôme eût moins effrayé la malheureuse jeune fille. Leclerc se leva tout d'un coup devant elle, terrible, menaçant. Il jeta d'abord un coup d'œil rapide autour de lui comme pour s'assurer qu'il était bien seul ; puis, après avoir passé la main sur son front pour en étancher la sueur brûlante, il lui dit :

— C'est moi, mademoiselle, je viens vous apprendre un vol.

— Un vol, demanda-t-elle, et qu'est-il donc arrivé ?

— Il est arrivé ceci, mademoiselle, que pendant mon séjour à la Bastille, un homme, un misérable a osé de nuit s'introduire dans ma maison, qu'il a pénétré dans ce cabinet où je vous avais parlé, qu'il m'a pris enfin cette bague que je vous avais montrée, durant cette nuit au doigt d'un cadavre… Je venais ici pour savoir si vous ne pourriez point me donner quelque indice, vous savez peut-être !…

— Moi, monsieur, interrompit mademoiselle Fouquet avec dignité, pensez-vous d'aventure qu'un des gens de cette maison se soit introduit nuitamment dans votre demeure

? Si cela était, ce n'est pas à moi qu'il fût venu faire ses confidences.

— Enfin, mademoiselle, on m'a volé, reprit Leclerc avec rage, on m'a enlevé mon bien le plus cher, ce bien vous le connaissiez !

— Il est vrai, monsieur, mais je ne puis croire que ce bien ne vous soit pas rendu quelque jour ; calmez d'abord cette irritation ; souffrez, je vous prie, que, pour vous-même…

— Que je me calme ! poursuivit Leclerc avec un redoublement de fureur, que je laisse un pareil vol impuni ! Oh ! non, mille fois non je n'ai pas même songé à faire ma plainte au lieutenant-criminel, je me vengerai moi seul sur cet homme, entendez-vous ? Oui, reprit le vieillard, je me vengerai ; n'est-ce donc pas à lui que je dois la perte de l'unique espoir qui me rattachât encore à l'existence ? Choisir le moment où j'étais moi-même étendu sur le grabat d'un cachot pour accomplir une œuvre pareille, pour me dépouiller de ce qui vaut plus pour moi qu'une fortune, un trésor ! car vous le savez mieux que personne, continua Leclerc en attachant sur mademoiselle Fouquet des yeux profonds, scrutateurs, je ne vivais plus que par cette bague, j'eusse tout donné, ma liberté, mon sang, pour savoir par elle le nom d'un lâche qui m'a légué le deuil et l'opprobre ! depuis vingt ans, je la cache, je la défends ! Oh ! pour me l'avoir enlevée, il fallait savoir que sur elle reposaient ma vie et ma vengeance ! Aussi ce misérable je le voue ici à l'infamie et aux remords devant le ciel et les hommes ? J'appelle sur sa tête les rigueurs de la justice et celles de Dieu ! Un jour viendra sans doute où je le verrai de mes propres yeux attaché aux rayons de fer de la roue, mendiant de son bourreau la goutte qui doit étancher sa soif, et cette goutte, on ne la lui donnera pas ! Cet anneau brûlera son doigt, cette morte volée le suivra partout ; oh ! je le maudis, je le voue devant ce Christ aux flammes de son enfer !

— Par pitié, ne le maudissez pas, dit-elle en joignant ses mains devant le vieillard, peut-être agissait-il à son insu, peut-être ce que vous nommez un vol…

— N'importe ! je le maudis, répondit Leclerc avec l'exaltation du désespoir, et cet anathème prononcé ici devant Dieu, je ne le rétracterais pas au lit de la mort !

— Arrêtez, monsieur, arrêtez !

— Qu'avez-vous ? pourquoi ce trouble ?

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! malheureuse que je suis !

— Encore une fois, vous êtes tremblante… au nom du ciel, répondez. Ne voyez-vous pas que chaque seconde qui s'écoule, est pour moi un coup de poignard ?

— C'est que… reprit-elle avec terreur, c'est… que celui qui a exécuté ce vol…

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est votre fils !

— Mon fils ! demanda Leclerc en laissant retomber sa tête avec accablement sur sa poitrine.

— Votre fils, répéta-t-elle d'une voix sourde.

— Oh ! je comprends tout, maintenant ; son départ, sa fuite de la maison paternelle. Il savait qu'en reparaissant devant moi, il ne pouvait soutenir les yeux de son juge… Mais qui donc a pu lui conseiller un tel crime, qui donc a pu lui révéler ce secret que j'avais dit à vous seule ?

— Moi, murmura-t-elle, en se précipitant à ses genoux, pitié, par grâce, pitié !

— Vous ! mais il faut donc que je vous maudisse tous deux ! Pitié, dites-vous, mais vous avez abusé lâchement de mon aveu, quand vous avez introduit le vol dans ma maison ? Oh ! je fus aveugle en vous

confiant un malheur auquel vous avez donné des larmes feintes ! Maintenant, je ne vois que trop de quel intérêt il était pour vous de faire disparaître cette bague accusatrice. Les armes du surintendant y étaient gravées, n'est-ce pas, continua Leclerc avec un sourire effrayant, et ce sont les mêmes armes qui cachetaient à La Vallière des propositions de honte et de fortune ! En fille dévouée, il vous tardait d'anéantir cette preuve !

— Vous calomniez, monsieur, reprit mademoiselle Leclerc en se relevant avec une fierté calme, vous oubliez que je vous avais fait une promesse… Mais pour l'accomplir !

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur, il me fallait cette bague.

— Quoi !… vous auriez réussi ! Enfin, je tiens ma vengeance ! Cette bague et cette preuve, vous l'avez, dites-vous ? Oh ! je ne maudis plus, je n'accuse plus, merci ! Qu'importe le moyen ? Vous avez su réussir. Tout à l'heure je m'emportais, j'appelais sur l'auteur de ce larcin la malédiction de Dieu ; maintenant c'est de vous seule que j'attends ici la vie ou le mort. Le nom de cet homme, son nom ?

En parlant ainsi, Leclerc se débattait sous le poids d'une joie sauvage, diabolique… Il touchait enfin au moment le plus décisif de sa vie, il pressait, il conjurait celle qu'il venait d'accuser l'instant d'avant.

— Ce nom, reprit-elle avec effort, je ne vous le dirai que demain en vous apportant la preuve que je vous ai promise. Je vous le jure devant Dieu !

— Je ne veux plus attendre, s'écria Leclerc, qu'importe la preuve ? le nom de cet homme, son nom ? Vous me le direz, vous le savez.

Et Leclerc attacha sur elle un regard clair, magnétique…

— Vous me le demandez, et si ce nom, ce nom que je sais… tout me faisait un devoir ici même de vous le taire ? Si je ne pouvais le prononcer que chez vous ?… répondit-elle avec crainte.

— Parlez, nous sommes seuls, dit Leclerc en se levant.

Que peut faire ce nom aux échos de ces murailles ? Madame de Lauzun vous reprocherait-elle de dire la vérité ? Songez, mademoiselle, que vous reculez devant un serment. Vous gardez le silence, vous pâlissez. Eh bien ! écoutez, reprit Leclerc, résolu de vaincre à tout prix cette résistance ; écoutez : quel que soit le nom de cet homme, je ferai ici ce que je n'eusse jamais fait. Son crime odieux a élevé une barrière entre mon fils et moi, je jure devant vous de ne plus faire peser sur Henri la faute de sa naissance. Il a cru devoir vous obéir, il s'est rendu coupable d'une fraude impie, criminelle, dites ce nom, ce nom qu'il ignorera toujours. Son pardon et le vôtre sont à ce prix !

Leclerc respira comme si l'accomplissement d'un tel effort l'eût brisé. Mademoiselle Fouquet avait la blancheur d'un marbre. La grave pureté de son visage n'avait jamais été peut-être obscurcie d'un pareil trouble. Elle se débattait comme une colombe sous le regard fixe et acéré du vieillard, puis, trouvant en elle assez de courage, même encore assez d'amour, elle reprit :

— Ce nom, je ne puis, je ne dois pas vous le dire…

La colère et la stupeur se peignirent sur tous les traits de Leclerc, il se recula et s'appuya tremblant à la porte de la chambre.

— À merveille, dit-il en laissant échapper un rire de mépris. Cette fois, c'est bien la fille de Fouquet qui a parlé !

Elle le regarda avec une telle expression de noblesse que Leclerc se couvrit le front de ses deux mains.

— Mais vous l'aimez donc ? reprit-il bientôt, en proie à une rage avide, insensée, pleine de tortures. Eh bien ! quel que soit le lien fu-

neste qui vous unisse, quel que soit le sceau apposé par lui sur vos lèvres, il faut que vous parliez, mademoiselle, je le veux, je l'exige, je n'aurai pas souffert et caché mes larmes pendant vingt ans pour renoncer d'un seul coup à ma vengeance ! Aujourd'hui comme hier, je vous somme de me dire à quel homme je dois ma honte et mon malheur, sinon, voyez-vous, rien ne sera plus sacré pour moi ! rien, pas même votre père…

— Mon père ? quoi ! Mon père, demanda-t-elle égarée.

— Je dirai que c'est lui qui n'a pas craint de me déshonorer lâchement, on me croira. Je le dirai à tous, devant vous, devant mon fils.

— Devant Henri ! Ah ! c'est trop, s'écria mademoiselle Fouquet avec l'énergie du désespoir, et en dégageant son bras de l'étreinte de Leclerc, rassurez-vous, monsieur il n'y aura que moi qui vous aurai vu en un jour devenir menteur et lâche. Vous voulez la vérité ; que ce qu'il en adviendra retombe sur vous ! opprobre, crime, ou malheur, je vous dois un nom, ce nom le voici : cet homme c'est M. de Lauzun !

— M. de Lauzun ! murmura Leclerc, comme si le fer aigu d'une lame fût entré dans sa poitrine.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle, assez à plaindre par elle-même pour être alors sans pitié.

— Oh ! malheur sur moi, reprit le vieillard, malheur sur moi ! ma vengeance est impossible !

— Impossible ! s'écria-t-elle en étreignant pour la première fois un rayon de joie et d'espérance.

— Impossible, dit Leclerc d'une voix sourde, cet homme est le fils de celle qui vient de me sauver, là, tout à l'heure ! Elle m'a fait sortir par son crédit de mon cachot !

Ces paroles à peine dites, il sortit en toute hâte.

Dans son trouble, Leclerc venait de heurter un homme au seuil de l'appartement ; cet homme c'était Saint-Preuil. Il se précipita sur les pas de Leclerc dans l'appartement.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? demanda-t-il d'une voix pleine d'alarmes. Que veut dire ce bruit ? Courez-vous quelque danger ?

— Un danger réel, Saint-Preuil, il faut que vous m'aidiez, que vous quittiez Paris à l'instant même.

— Quitter Paris, et pour où ?

— Pour Calais, où Saint-Évremont débarque cette nuit, il faut que vous le voyiez, que vous lui disiez… Mais cette lettre commencée pour lui, cette lettre que vous pouvez ouvrir… vous apprendra mieux que mes paroles ce que j'espère et j'attends de vous.

— Disposez de moi, je suis à vos ordres.

— Après demain donc, soyez ici, j'ai besoin de vous, surtout pressez-le, revenez avec sa réponse !

Saint-Preuil la quitta, sella un des chevaux de la comtesse et partit.

Tome 2 · 34

Le bal avait lieu chez la marquise de Montespan.

Dans un boudoir attenant aux salles de réception de la marquise, deux personnes causaient étendues mollement sur l'ottomane.

C'étaient d'Alluye et Roquelaure.

— Ne trouvez-vous pas, mon cher marquis, disait le duc, que c'est bien là une invention de la belle marquise ? Nous donner un bal au moment de sa disgrâce ! Car enfin Sa Majesté adore mademoiselle de

Fontanges, cette Fontanges que Choisy proclamait hier belle comme un ange et sotte comme un panier. N'importe ! elle l'adore, elle en est coiffée, et la pauvre marquise va se voir forcée de battre en retraite. Aimez donc les rois ! En vérité, il n'y a qu'heur et malheur dans ce bas monde.

— Monsieur le duc, reprit d'Alluye, n'avez-vous pas vu Lavardin ?

— Que m'importe cet homme ? Vous le trouverez caché dans un des plis de la robe à madame d'Humières.

— Oui, mais il m'importe à moi de le voir. J'ai un jeune homme à présenter à la marquise ; vous savez, mon cher duc, le petit enseigne de l'autre jour. Il a sur le cœur ce que vous lui avez dit du comte de Lauzun, et c'est un homme à tout entreprendre. Cela jettera quelque diversion dans ce bal, aussi guindé qu'un duc à brevet ; je ne dis pas cela pour vous offenser, mon cher Roquelaure. Lavardin me manque, ajouta le marquis ; il n'est pas plus que moi ami de Lauzun, et son intervention dans cette affaire…

— Parbleu, mon cher marquis, vous vous donnez bien du mal. Laissez-moi entamer le comte dans l'esprit de la marquise, qui, je ne sais trop pourquoi, a jugé sage de se réconcilier avec lui, cela vaudra mieux. N'est-il pas inouï qu'elle l'ait prié de cette fête ? Par ma foi, j'y mettrai ordre ; et bien que le roi ait promis de le faire duc…

— Duc ! avez-vous dit, duc, lui, le comte de Lauzun ? reprit d'Alluye avec une rage étouffée.

— Ma foi, oui ; la Montespan lui en a touché deux mots. Après s'être faite l'instrument de sa disgrâce, elle veut sans doute le dédommager, elle veut…

— La voici, interrompit d'Alluye en tirant Roquelaure par l'une de ses basques. Je vous laisse avec elle. Qui, mieux que vous, peut perdre quelqu'un ?

Ce trait lancé, le marquis s'éclipsa au milieu d'un flot de seigneurs qui envahissaient déjà le salon. Madame de Montespan venait de terminer sa toilette ; elle était belle, si belle, que Roquelaure en fut interdit.

Sa taille déformée par de nombreuses couches était emprisonnée si adroitement ce soir-là dans d'épaisses bouffantes, que le duc crut voir cette jeune Athénaïs de Mortemart, qui le disputa victorieusement à la Vallière, la violette de la cour. Le lis était sur son front, la rose sur ses joues, l'émail à ses dents et le corail à ses lèvres. Les poètes du temps l'eussent déifiée rien qu'à la voir.

Roquelaure se rappela à propos qu'elle était mortelle, et il lui baisa la main.

— Me pardonnerez-vous, lui dit-il, de ne plus me croire si laid ? Les fées, assure-t-on, métamorphosent ceux qu'elles touchent. Me voilà de par Dieu, non… je me trompe, de par vous… aussi beau que ce Lauzun qui vous promenait hier avec tant d'ostentation dans votre carrosse. Est-ce bien à vous, marquise, qu'on devrait reprocher un regard jeté en arrière, à vous que tout le monde admire et envie, vous l'astre des fêtes, vous que le roi…

— Ne me parlez pas du roi, cher duc, reprit madame de Montespan avec vivacité, parlez-moi du comte ; n'est-il pas vrai qu'il est beau ? Je n'ose ajouter qu'il m'aime, balbutia la marquise ; cependant à la vivacité de ses serments…

— Oh ! cela est vrai, reprit Roquelaure ; il vous aime activement, ma chère marquise.

— Et pourquoi ce mot ?

— Parce que c'est un amour en poste, un amour à franc étrier qui court de mademoiselle de Retz qu'il veut enlever, à madame d'Alluye qu'il aime à peine. La fille de je ne sais quel partisan de la place Royale

l'occupe encore… Cependant il trouve le temps d'écrire à madame de Monaco et à madame d'Humières. Le comte est exact, c'est en homme d'ordre avant tout.

— Vous croyez ?

— Comment donc ! j'en suis certain. Hier soir, tenez, j'étais chez Turquois, le joaillier ; il y était attendu. — La terrible chose qu'une commande à M. de Lauzun, me dit Turquois. — Pourquoi donc ? — C'est que si, à dix heures précises, il ne tenait pas ce bracelet qu'il m'a commandé pour certaine dame, j'en serais pour mon ouvrage. C'est un chiffre en diamant surmonté d'un F, qui fera, ma foi, le plus merveilleux effet.

— Ah ! vraiment, reprit la marquise piquée au vif ; et pour qui ce charmant chiffre ?

— Turquois, en homme discret, s'est bien gardé de me le dire ; j'ai deviné.

— Et qu'avez-vous deviné, mon cher duc ?

— Cela n'était pas difficile, un F, chère marquise, ce ne pouvait être que mademoiselle de Fontanges.

— Mademoiselle de Fontanges ! pour le coup c'est d'une noirceur…

— C'est ce que je me suis dit. Quand le roi lui-même, le roi se plaît à orner ce cou d'albâtre, quand il lui prodigue…

— Assez, assez, duc, interrompit la marquise avec dépit ou vous êtes un fourbe, ou M. de Lauzun est un infidèle, un parjure…

— Je n'accepte ici que la seconde de ces vérités. Au revoir, marquise, vos salons se remplissent, et je ne voudrais pas que pour un million…

— Qu'est-ce à dire ?

— Je ne voudrais pas, poursuivit Roquelaure, que pour un million les méchantes langues de la cour pussent me croire un moment en bonne fortune avec vous. Je sais trop ce que je vous dois. N'avez-vous pas dit, au lever de Monsieur, que je ressemblais à un sapajou, et qu'il était dommage que le votre fût bien portant ? Merci, je me sauve et ne réclame pas sa survivance. Tenez, par ma foi, voici M. de Lauzun, il arrive bien à propos.

— Lauzun, murmura la marquise, Lauzun ? ne dites-vous pas, duc, qu'il vient d'entrer ? Oh ! je veux le voir, il me tarde de le confondre.

— Après tout, marquise, reprit Roquelaure en s'enfuyant, M. de Lauzun est le plus bel homme de la cour… après le roi !

Ce dernier sarcasme confondit la pauvre marquise. Elle n'ignorait pas le penchant nouveau de Sa Majesté, mais ce dont elle eût voulu douter pour un empire, c'était de l'infidélité de Lauzun. Avant d'entreprendre ce siège redoutable, le siège d'un galant cuirassé contre les reproches, elle crut devoir rassembler autour d'elle quelques-unes de ses fidèles. Son choix la servit mal, il tomba d'abord sur mesdames d'Alluye et de Monaco.

— En vérité, dit-elle en écoutant les récriminations de ces deux femmes, le comte mérite peu que l'on s'intéresse à lui. Moi qui pressais hier encore Sa Majesté de le faire duc ! Patience nous verrons bientôt.

Un instant après, madame de Montespan rencontra mesdames de Roquelaure et d'Humières.

Au seul nom du comte prononcé par elle, ces deux victimes de Lauzun ne manquèrent pas de se répandre contre lui en accusations détournées. Le procès du comte une fois instruit, il ne s'agissait plus que de se venger, et toutes cinq en convinrent. Madame d'Humières était la plus furieuse. Le trait sanglant de Lauzun qui l'avait, selon elle, oubliée dans cette armoire, méritait à coup sûr une vengeance. La mar-

quise de Montespan s'unit à elle ; la conspiration fut arrêtée, il ne s'agissait plus que de suspendre le grelot. Pendant ces pourparlers, Lauzun s'avançait ; il était splendide, il rayonnait… La promenade de là veille avec la Montespan, dans son carrosse, avait répandu sur lui une teinte d'orgueil, son regard était clair, assuré, celui d'un homme qui veut bien rentrer à la cour.

— Je trouve ici bon nombre d'ennemis, pensait-il, mais je connais mon prestige. Dans une heure, si le roi me parle, et il me parlera, ils voudront se rapprocher. Vanité des vanités ! Il y a des instants où ce que m'a dit ce lugubre avertisseur, nommé Saint-Preuil, me trotte par l'esprit. À quoi tient l'éclat, l'opinion, la puissance ? À un rayon du soleil royal qui passe sur vos broderies. Le roi ! Tout est dit quand on a prononcé ce mot. Moi-même, hier ; je tremblai quand je sus qu'il devait venir comme un sultan blasé au bal de son ancienne favorite. La Montespan et moi nous pouvons nous donner la main : nous ne sommes plus, nous avons été.

Qu'est-ce que ces idées ? reprit-il bientôt en se rapprochant d'un groupe animé dont les voix se croisaient près de la marquise. Lauzun, mon ami, oublies-tu qu'hier Sa Majesté parlait de te faire duc ? Allons, un souffle fort passe encore dans tes cheveux ; les femmes te regardent, les hommes t'admirent, un peu d'impertinence, et tu reprends ton empire.

En parlant ainsi, le comte s'était avancé vers madame de Montespan. Il la trouva belle, empressée comme la veille, passant des éloges enthousiastes aux remerciements ardents, rouvrant pour lui seul des lèvres vermeilles, épuisant enfin tout ce qu'elle avait de charmes, comme si elle eût voulu le montrer à tous lié de si près à son char qu'on n'en pût douter. Sous ce masque que la marquise s'était fait en un instant, Lauzun ne soupçonna pas le ressentiment profond, le désir de se venger. Le chiffre en diamants envoyé par lui de la veille à mademoiselle de Fontanges était moins une œuvre de tendresse que d'ha-

bile courtisanerie : c'était à la favorite, non à la maîtresse qu'il s'adressait. Madame de Montespan n'observa pas sans un secret déplaisir que le comte, interpellé à ce sujet, niait le cadeau effrontément.

— Serait-il possible, reprit-il négligemment, que je fisse attention à cette petite fille ? Ses parents ne se sont-ils pas vus obligés de bourseiller entre eux pour l'envoyer à la cour, et sans l'entremise du prince de Marsiliac auquel Sa Majesté à cru devoir donner pour récompense la charge de grand veneur, y aurait-elle fait figure ? Sans compter qu'il est clair qu'elle a eu des amourettes dans sa province, et qu'elle n'a enfin ni éducation, ni esprit.

Le comte disait cela d'un air si persuadé, que madame de Montespan hésita.

— Il est vrai, reprit-elle, qu'elle ne vaut pas la peine qu'on crève des chevaux après elle, comme mademoiselle de Retz.

— Essayez de fuir quelque jour, ma chère marquise, osa répliquer Lauzun, nous verrons si les relais des grandes routes y suffisent. Mais que me parlez-vous d'autres femmes qui n'ont pour elles que la furie de l'engouement ? C'est de vous dont je veux m'occuper exclusivement à ce bal ; voyons, m'accordez-vous l'honneur de la première courante que vous danserez ? demanda le comte avec un empressement de comédien.

— Ce n'est qu'avec le roi que je dois danser ce soir, répondit-elle d'un ton d'ennui affecté ; aussi, mon cher comte, prévoyant le chagrin que vous causerait mon refus, je viens de faire pour vous vos invitations à ces dames.

— Quoi ! vous avez cru devoir…

— Sans doute, c'est l'affaire d'une maîtresse de maison. Vous pensez que je leur ai choisi d'abord tout ce qu'il y a de mieux ; aussi vos

danseuses, continua-t-elle en parcourant son carnet de bal, ont-elles vite accepté. C'est d'abord madame la maréchale de Roquelaure.

— Grand merci, marquise, c'est ma plus mortelle ennemie…

— Ensuite, madame d'Humières.

— Autre furie qui va me prendre à la gorge.

— Puis madame de Monaco.

— Grâce ! grâce ! cria Lauzun ; vous n'avez donc pas lu la fable du pauvre satyre Marsias cruellement écorché ?

— Pour la dernière, oh ! continua madame de Montespan, je vous assure que j'y ai eu du mal, vous la verrez bientôt, elle cause en ce moment avec Cavoie…

— Serait-ce, demanda Lauzun, quelque beauté nouvelle de cette cour, un astre qui s'élève sur l'horizon ; une femme, marquise, qui viendrait prendre des leçons de vous ?

— Elle n'en a pas besoin, reprit la Montespan, elle vous connaît, regardez de ce côté.

Le comte tressaillit, il venait de reconnaître Mademoiselle.

— La princesse ici, murmura-t-il, ah ! c'est une trahison, Athénaïs !

La marquise sourit, elle conduisit elle-même Lauzun à madame de Roquelaure.

Madame de Roquelaure, en voyant le comte s'avancer vers elle, s'était levée, après avoir laissé son éventail sur un pliant.

— Que veut dire ceci ? demanda Lauzun à la marquise de Montespan.

— Ma foi, je l'ignore mais cela n'en est pas moins indécent, cher comte ; voyez. Le quadrille s'était formé.

En effet, les danseurs du quadrille étaient à leurs places. Sur un signe de la Montespan, Lauzun déplia l'éventail de la maréchale, et il lut :

« Mon petit comte, vous n'êtes qu'un fat. Vouloir donner une femme de qualité en pâture à des sots comme Riom, est d'une folie outrée. Contentez-vous de payer ses dettes, et de mieux serrer les dames que vous renfermez.

» Signé : La maréchale de Roquelaure. »

— Ce billet, cher comte, a l'air de vous chagriner, dit madame de Montespan.

— Moi reprit Lauzun, allons donc c'est un billet par lequel la pauvre maréchale me demande mille pistoles en cachette de son trop avare époux.

— Et vous les lui prêterez ?

— Fi donc ! me prenez-vous pour un partisan ?

— On dit que la fille de l'un d'eux vous tient au cœur. Une mademoiselle Leclerc… fi ! cela sent le peuple mon cher comte, ajouta la marquise avec un dépit mal déguisé.

— Mesdames de Monaco et d'Humières ne m'ont-elles pas grâce à vous, accepté pour leur danseur ? demanda Lauzun, embarrassé, précisément, je les vois.

— Approchez-les, cher comte, je ne puis douter que leur empressement.

Lauzun s'avança vers madame de Monaco, mais ce fut pour entendre la princesse furieuse lui dire à voix basse :

— Vous vous méprenez cette fois, monsieur, je ne suis pas sur les gazons de Saint-Germain et vous ne pouvez pas m'écraser la main avec votre pied !

La rage transportait le comte, il jugea prudent de se rabattre sur madame d'Humières.

Madame d'Huuiieres passa fièrement devant lui, en s'appuyant au bras de Lavardin.

— Comment se portent vos armoires ? lui demanda-t-elle.

Une sueur glacée mouillait les tempes de Lauzun, quand il se trouva tout d'un coup vis-à-vis de madame d'Alluye.

— Ne m'avez-vous pas agréé pour votre danseur ? dit-il à la marquise que son mari venait de quitter, me permettrez-vous de vous offrir la main pour la première courante ?

— J'ai connu, lui dit-elle eh rougissant et en pâlissant à la fois, un homme que j'ai pu aimer autrefois, monsieur, il s'appelait le comte de Lauzun !

En disant ces mots, madame d'Alluye passa outre.

Lauzun, foudroyé, quitta brusquement le bras de sa conductrice.

— Est-ce un pari, madame ? dit-il en riant d'un rire contraint, en ce cas vous avez gagné.

— Pas encore, cher comte, reprit-elle en conduisant Lauzun à une personne qu'il ne pouvait voir que de dos, occupée qu'elle était à écouter madame de Sévigné, qui s'était bien vite formé un cercle d'auditeurs. Quand elle se retourna, Lauzun reconnut Mademoiselle.

Louise d'Orléans avait l'air de se souvenir ce soir-là que ses amours avec le comte avaient commencé un vendredi. L'ancienne frondeuse

de la Bastille plissa le sourcil en voyant Lauzun au bras de la Montespan.

Elle l'attendit de pied ferme.

— Son Altesse m'excusera-t-elle de lui ramener un repenti

? demanda la marquise avec enjouement. M. de Lauzun sollicite d'elle l'honneur de danser une sarabande.

Àla vue de sa femme, Lauzun essaya de se raffermir sur les arçons, mais la jalouse princesse l'entraîna bientôt dans l'embrasure d'une fenêtre, et elle lui reprocha tous ses méfaits. Retirée dans sa terre de Saint-Fargeau, elle lui avait vainement écrit, le comte avait trouvé bon de ne pas répondre à ses lettres. L'archet seul put mettre fin à une conversation qui, pour Lauzun, était un supplice. Il tendit la main à Mademoiselle au milieu des chuchotements et des rires étouffés, c'était, depuis son exil, la première fois qu'il dansait avec sa femme.

— Ce pauvre Lauzun, dit Roquelaure, voyez donc comme il est gai ! Il ressemble à un homme qui conduit un catafalque.

Louise d'Orléans était, en effet, si pâle que l'on eût dit d'une morte. Les jeunes gens de la cour trouvèrent la danse de Lauzun misérable et surannée. On blâma la somptuosité folle de son habit, il n'était plus le despote de l'opinion. Quand le roi parut, on fut étonné que le comte se rangeât à peine, on ne le fut pas moins de ces paroles brèves que Louis laissa tomber du haut de ses lèvres dédaigneuses :

— Vous avez là, comte, un habit dont je vous sais gré, il date au moins du commencement de mon règne.

Cela dit, le roi passa.

Un vertige affreux saisit le comte, il se demanda ce qu'il était venu faire chez son ancienne ennemie. Le bandeau était tombé.

La canne de Louis, cette canne formidable, jetée par l'une des fenêtres du château pour ne point frapper un gentilhomme, l'avait moins terrifié que ces mots secs, égoïstes. Le roi sortait de chez mademoiselle de Fontanges.

Il avait vu le chiffre de Turquois le joaillier.

Il se passa alors dans l'âme du comte un combat dont rien ne saurait donner l'idée ; il pâlit, trembla, puis rugit comme un lion. Du brevet de duc, il n'en était plus parlé, le roi l'avait déjà refusé à Mademoiselle. Quel parti restait à Lauzun ? Aller à l'armée et se faire tuer, ou bien gagner l'Angleterre. Jacques II était en correspondance réglée avec lui, il était question de faire passer en France plusieurs membres de sa famille. En tournant ses regards vers la ville brumeuse de Londres, le comte tressaillit, il eut peur. Abandonner Paris avant que Paris l'eût reconnu, tenter de nouveau les chances de l'exil, quand il venait à peine de toucher ce sol témoin assidu de ses triomphes, c'était pour Lauzun le comble du désespoir. Comme un nautonier qui voit fuir la rive, il jeta un coup d'œil rêveur et chagrin à ce monde doré qui l'entourait, monde ingrat dont lui-même avait fait si longtemps la splendeur et les délices.

Une rage jalouse mordit son cœur en voyant le prince de Marsillac comblé des faveurs du roi, Marsillac l'humble valet de ses plaisirs. Les rapports du comte avec le monarque, il faut le dire, avaient toujours été exempts de servilité ; tout le temps de leur vie, Lauzun et Louis XIV furent aux prises. L'ironique pitié de madame de Montespan vint mettre le sceau à tant de douleur, de désappointement, de honte. Le comte n'eut pas la force de railler, il souffrait trop. Accoudé à l'une des fenêtres du salon, il laissa tomber ses regards sur les grands ormes du jardin baignés dans les vapeurs blanches de la lune. La brise de la nuit rafraîchit son front brûlant, un rêve suave, délicieux, le berça. À travers ces arbres où palpitaient de limpides clartés, il vit passer bientôt, comme sur l'aile d'un nuage, le cortège de ses premières illu-

sions, il vit tour à tour se pencher vers lui le Plaisir et la Fortune, déités blondes qui avaient mené son char. Il se retrouva à côté du jeune Guiche, l'amoureux charmant de Madame et de la comtesse de Fiesque, auprès du duc de Candale et du duc de Longueville. Il se rappela le temps heureux où il n'était pas encore le cousin du plus grand roi de la terre, où il partageait ses heures militaires entre Grammont et Turenne, ses heures amoureuses entre la duchesse de Valentinois et Athénaïs de Mortemart. Sa vie heureuse ou triste, éclatante ou sombre, se trouvait reflétée dans ce tableau, depuis son gouvernement du Berri et sa charge de colonel de dragons, jusqu'à celle de capitaine des gardes. Il se revit aux pieds de cette Louise d'Orléans qui le demanda elle-même au roi, et dont le neveu de Mazarin tint la queue de robe à ses noces, ce qui avait semblé de si mauvais augure à la princesse. Puis, comme au théâtre, et sur le seul coup de sifflet d'un machiniste, ce palais brillant, ces murs tendus de soie et de velours firent place aux murs nus d'une prison ; les mains de Lauzun furent glacées d'un froid de tombe, il vit près de lui une cruche d'eau et du pain. Il reconnut la couche dure où il avait rêvé tant de fois du Masque de fer, cette énigme vivante que Saint-Mars gardait près de lui sous les mêmes voûtes, le pliant brodé par ses propres mains où s'asseyait madame d'Alluye quand elle obtenait la permission de le visiter, et le banc de la grande cour où il s'était évanoui en apprenant l'exécution de madame Tiquet. Lauzun vit tout cela, et Barailles, son ami, et Fouquet, ce modèle accompli de résignation pieuse et de courage, et cette jeune fille qui, sous le nom de Paquette, voltigeait alors libre et gaie comme l'oiseau en cueillant des fleurs dans la vallée de Péroude. Soudain ses yeux se voilèrent, il ne rencontra plus rien que des vapeurs noires, confuses. Un nuage avait passé sur le corps d'argent de la lune, un crêpe noir s'était étendu sur le jardin ; quand il se retourna, pensant encore aux paroles aigres du roi, le comte se trouva tout à coup devant un jeune homme…

Àson regard fier, irrité, Lauzun ne comprit que trop qu'il allait s'agir entre eux d'une explication terrible.

Henri Leclerc n'avait jamais été plus beau, plus noble que dans cet instant. La figure du jeune enseigne, encadrée par de magnifiques cheveux bruns, avait un air de résolution, d'intrépidité et de menace ; il porta une main sur la garde de son épée, et présenta de l'autre à Lauzun le mouchoir ramassé par Roquelaure.

— Que me voulez-vous, monsieur ? parlez, demanda le comte en regardant fièrement le jeune homme.

— Monsieur de Lauzun, répondit Henri, connaissez-vous ce mouchoir ?

— Ma foi, non, il ne porte point mes armes, dit le comte après l'avoir examiné négligemment.

— Monsieur de Lauzun, reprit Henri, ce mouchoir est celui d'une jeune fille que vous avez attirée chez vous, d'une fille que j'aime et que vous vouliez déshonorer. Monsieur de Lauzun, vous êtes un lâche !

Le comte pâlit, fit un pas vers le jeune homme et leva sa canne…

Henri Leclerc sentit passer dans ses cheveux un froid mortel, il voulut se précipiter sur le comte, mais Lavardin et d'Alluye s'interposèrent.

— Monsieur de Lauzun, murmura Henri d'une voix sourde, vous avez osé lever la main sur un enseigne de Sa Majesté !

— C'est entre nous à la vie à la mort, répéta le comte, les dents serrées par la rage.

— Je suis à vos ordres ce matin même.

— Ce matin.

— Mais où ?

— À Vincennes, reprit Lauzun en jetant sur d'Alluye un regard sombre, ironique. Monsieur le marquis d'Alluye connaît le chemin, n'est-ce pas ?

D'Alluye se contenta de baisser froidement la tête.

— Parbleu ! dit le comte à Barailles en remontant avec lui dans son carrosse, pour ma dernière fête à la cour, celle-ci pourra compter.

Tome 2 · 35

Il est six heures du matin.

Lauzun se retrouve dans ce même bois de Vincennes où il a croisé l'épée avec d'Alluye.

Il a pris à peine le temps de choisir, à son hôtel de l'Île, deux excellentes épées, puis il a emmené avec lui dans son carrosse Barailles et Guitry.

L'événement du bal a eu trop de témoins pour que des deux parts les adversaires ne songent pas à se dépêcher.

Cependant le jeune enseigne n'est pas encore arrivé.

Lauzun ne songe qu'à sa rage, il n'est pas fâché d'avoir rencontré une querelle : il se demande seulement en quoi il a pu offenser ce furieux.

Le duel est grave, car Lauzun est un de ces hommes qui n'ont pas le droit de faire des excuses, il a levé sa canne sur un marin, sur un homme au service du roi.

Ce qui le surprend, ce qui l'agite, c'est que son provocateur n'a pas voulu lui dire son nom de famille. Henri, pense Leuzun, ce n'est pas un nom que cela. Peut-être est-il gentilhomme.

Et malgré lui, Lauzun pense à la noble figure de ce Henri, à ses yeux pleins de flamme, à son audace intrépide. Ce jeune homme l'a abordé l'insulte à la lèvre, lui le comte de Lauzun !

Le comte se promène de long en large dans une des allées avec Barailles. Il songe à mademoiselle Fouquet, ce n'est que celle-là que le jeune homme peut défendre. Il n'a pas dit son nom, mais le comte le devine.

— Serait-ce donc là, Barailles, le secret de sa résistance ? demande-t-il à son confident. L'aimerait-elle ?

Barailles est muet, car il a tout vu, il a vu ce geste pour lequel il n'existe aucun pardon, il a vu Lauzun menacer un enseigne de la flotte de Duquesne.

La rosée est froide, les souliers légers du comte sont mouillés déjà par les herbes du gazon.

Le soleil est pâle, le jour est plombé, le vent souffle…

Guitry mesure consciencieusement les deux épées de combat.

— Ne trouvez-vous pas, Guitry, que ce jeune homme tarde bien ? dit le comte en faisant plier la lame de l'une des épées.

— Il est peut-être aux arrêts, répond Guitry ; pour moi, je crains fort que Lavardin et d'Alluye viennent seuls.

Le comte tire sa montre, elle marque l'heure du donjon, la sixième heure.

Lauzun s'assied sur le tronc d'un arbre, et rêve profondément.

Le quart est à peine sonné ; on entend le bruit d'une voiture…

Henri Ieclerc en descend avec Lavardin et d'Alluye.

Lavardin, homme oublieux de sa nature, ne croit assister qu'à un spectacle ordinaire ; il se souvient à peine de sa haine contre Lauzun ; seulement il serait content qu'il fût blessé.

D'Alluye le voudrait mort.

Avant de se battre, Henri vient d'écrire à mademoiselle Fouquet la lettre suivante :

» Je suis bien heureux, je vais enfin vous venger. J'ai provoqué le comte de Lauzun au bal de madame de Montespan. Si le ciel est juste, c'est sur lui que plane la mort. Aimez-moi autant que vous devez mépriser cet homme.

» Henri. »

C'était le premier duel du jeune enseigne : jusque-là il n'avait tiré le sabre que contre les corsaires de Tunis ; aussi Lavardin et d'Alluye avaient-ils tenu à l'exercer.

Henri était jeune, alerte ; il pouvait risquer une légère blessure, mais non toucher à fond Lauzun ; c'était un de ces courages déterminés dont l'inexpérience équivaut souvent à de l'adresse. Il avait d'ailleurs une teinture faible des armes, mais il pouvait se battre.

Ce seul mot : Je puis me battre, l'avait ému, transporté.

Comme un lionceau jeune et fort, il fondit d'abord avec impétuosité sur le comte, qui, résolu de le ménager, rompit de quelques semelles. Henri pensa qu'il fuyait.

— Rassurez-vous, comte, lui cria-t-il, je ne veux que vous tuer.

Le comte sourit, tout en se tenant merveilleusement à la parade. Il fatiguait le bras de son adversaire par un cercle continu, ironique,

éblouissant.

En ce moment-là il était si jeune, si brillant, si animé, que Lavardin et d'Alluye eux-mêmes l'admiraient.

— Reposez-vous, dit-il à Henri, en mettant la pointe en terre.

Henri l'imita, mais en appelant dans son cœur toutes les voix de la vengeance à son secours. Il se représenta l'insulte du comte, il se rappela les paroles moqueuses, acérées, de Roquelaure. Mais ce dont il se souvint avant tout, le noble jeune homme, ce fut de son amiral, de qui la flotte devait cingler de nouveau sous peu de jours ; il vit se dresser devant lui cette belle et pâle figure de Duquesne, dont les rayons seuls éclipsaient les pâles figures des gentilshommes qui l'entouraient sur le terrain de Vincennes.

— En garde ! reprit-il en croisant le fer avec fureur et en se parlant à lui-même ; c'est du sang qu'il faut pour un tel affront, n'est-ce pas, mon amiral ? Comte de Lauzun, votre arme est la canne, et non l'épée !

Un nuage épais de pâleur obscurcit les traits du comte, ce sarcasme entrait dans sa poitrine comme un fer aigu. Un moment, il se crut tué.

D'une, main rapide et sûre, il tendit sa pointe au jeune homme… Henri vint s'y enferrer.

Quand on le releva livide et sanglant, on trouva sur son sein un mouchoir de femme, celui de mademoiselle Fouquet. Le même coup avait percé le linge et le cœur.

En ce moment même, un cri effrayant, aigu, retentit du fond d'un carrosse qui débouchait de l'allée voisine. Une jeune fille, à demi voilée par ses cheveux en désordre, les traits égarés, les mains tremblantes, se précipita sur le cadavre de Henri.

— Mort ! balbutia-t-elle à travers des larmes et des sanglots ; mort… oh ! monsieur, et par vous !

Lauzun se baissa, il reconnut mademoiselle Fouquet.

— Je me suis vengé, répondit-il.

— Vengé, reprit-elle, et sur qui ? sur votre fils !

— Mon fils !

— Oui, comte, votre fils, celui dont, vous le savez, vous déshonorâtes la mère !

— Qu'osez-vous donc dire, mademoiselle, êtes-vous dans le délire ? répondit Lauzun d'un air dédaigneux ; il n'y a ici qu'un homme de tué, cet homme était votre amant !

— Honte, honte sur vous ! reprit-elle en se levant, il ne vous manque plus que de calomnier à votre tour ! Mais j'ai une preuve, continua-t-elle en passant sa main sur son front… oh ! oui, cette bague…

— Expliquez-vous…

— Malheur, malheur sur moi à mon tour ! Cette bague, cette preuve, je l'ai donnée à un autre…

— Mensonge que tout cela ! Vous le voyez bien, messieurs, cette jeune fille est folle.

— Elle a dit la vérité, reprit derrière le comte une voix qui lui sembla sortir des profondeurs de la tombe ; monsieur de Lâuzun, voici cette bague, cette bague vous accuse. Reconnaissez-vous le chiffre du surintendant ? C'est avec cet anneau que vous abusâtes d'une pauvre jeune femme, de la mère de Henri Leclerc ! Deux fosses creusées par vos mains, deux morts à vingt ans de distance là-bas le viol, ici le meurtre ! Je vous ai tenu ma parole, j'ai quitté votre maison, j'arrive aujourd'hui trop tard pour vous épargner le plus terrible de tous les remords ! Que si votre voix osait aussi accuser la mienne d'imposture, je vous répondrais, comte, par ces simples lignes que Saint-Évremont

lui-même a cédées à mes instances ; l'écriture vous en est connue, n'est-il pas vrai ?

Lauzun tressaillit ; ce feuil ! et était déchiré du carnet intime de Fouquet. Le surintendant louait souvent ses hôtels à de grands seigneurs, celui où le crime s'était passé avait appartenu six mois à Lauzun. La date et la reconnaissance du comte y étaient formelles.

Un rayon d'orgueil passa sur le front de mademoiselle Fouquet en s'emparant de l'écrit ; enfin elle était vengée !

Saint-Preuil demeurait debout, tout poudreux encore de la longue route qu'il venait de faire. Sa barbe mal peignée, sa pâleur fébrile, ses yeux hagards, tout concourait à lui donner l'air d'un spectre. Lauzun, terrifié, regardait le corps de Henri, il s'en approcha, puis se mettant devant lui à deux genoux :

— Priez Dieu, Henri, murmura-t-il, priez-le qu'il me pardonne !

Une larme roula de ses yeux, qui jusque-là n'avaient pas pleuré…

Les quatre témoins de cette scène partirent, après s'être promis le silence. Il fallut que Barailles aidât le comte à remonter en carrosse. Tous deux n'échangèrent aucun mot pendant la route. Rentré dans son hôtel, Lauzun s'abandonna au désespoir ; il fit répandre le bruit qu'il était absent, et se réfugia dans la demeure souterraine qu'avait habitée Saint-Preuil. Délaissée par son hôte, cette tombe attendait quelqu'un : le comte s'y engouffra. L'un de ces rayons tombés d'en haut sur Rancé allait peut-être changer pour jamais cette existence folle. Lauzun eut peur. Il ne se sentit pas assez fort. Le soir du duel, il reçut une lettre de mademoiselle Fouquet ; elle lui annonçait qu'elle entrait au couvent de Notre-Dame de Saintes, où s'étaient déjà retirées les sœurs de Lauzun. Son courage intrépide ne s'était pas démenti devant le cadavre ; elle l'avait fait elle-même transporter dans sa voiture. L'important était d'ensevelir la victime. Saint-Preuil, croyant aux bruits de départ semés sur Lauzun, se chargea de lui trouver une

tombe. Le caveau qu'il avait habité dans l'hôtel même du comte lui parut un lieu convenable ; il y pénétra avec deux hommes qui portaient le corps de Henri couvert en entier d'un large manteau.

— C'est bien, laissez-moi, dit Saint-Preuil à ces deux hommes, je n'ai plus besoin de vous.

Minuit sonnait à l'horloge des Célestins. C'était le matin même que Lauzun et Henri s'étaient rencontrés. Saint-Preuil prit sa lampe et la promena sur le front du cadavre… Henri était admirablement beau ; on eût dit qu'il sommeillait. Saint-Preuil prit sa bêche et commença les prières des morts. En s'approchant de la fosse, il recula tout d'un coup : il venait de voir les yeux immobiles de Lauzun qui le regardaient dans l'ombre.

— Vous ici ! demanda-t-il, vous, monsieur le comte ? Ah ! c'est là un coup du ciel !…

— Oui, le ciel permet, reprit Lauzun, que je vous aide, Saint-Preuil, à accomplir ici un triste devoir. Plus d'une fois, croyez-le, je viendrai visiter ici cette tombe…

La dernière pelletée de terre jetée sur Henri, Saint-Preuil serra la main à Lauzun.

— Où allez-vous, comte ? lui demanda-t-il, il faut fuir.

— En Angleterre, répondit Lauzun ; et vous, Saint-Preuil, où vous reverrai-je ?

— Pas ici, mais à la Trappe !

. . . . . .

Ce qui suit se rattache de trop près à l'histoire de l'hôtel Pimodan, pour que nous le passions sous silence.

Il ne fallut rien moins, on le sait, que Jacques II pour faire rentrer en grâce le comte de Lauzun près de Louis XIV. La reine d'Angleterre et le jeune prince de Galles passèrent en France sous sa conduite. Le roi lui donna l'ordre du Saint-Esprit, et Jacques II celui de la Jarretière. Il fut fait duc et duc vérifié, il reprit sa vie brillante, fastueuse. Ce qui eût dû le toucher ne le toucha point, il mena le deuil de l'unique héritière de la maison de Montpensier en ricanant. Il n'aimait pas qu'on fît devant lui l'éloge de Mademoiselle, et il lui en voulait de n'avoir jamais pu lui faire rendre sa charge de capitaine des gardes par le roi. La fille de la maréchale de Lorge, qu'épousa Lauzun en secondes noces, ne fut plus heureuse avec lui qu'en ce qu'elle fut moins jalouse. L'hôtel de Lorge succédait alors à celui de l'Île Saint-Louis ; Lauzun avait vendu ce dernier le 30 mars 1685, au marquis de Richelieu, qui, par suite d'une bizarrerie nouvelle de son beau-père, le duc de Mazarin, de burlesque mémoire, se trouvait alors sans domicile. Ce fut avec M. de Richelieu que Charlotte de Mazarin s'enfuit du couvent où elle était renfermée ; elle l'épousa en Angleterre. « Le marquis de Richelieu, écrit madame de Sévigné à Bussy, a épousé mademoiselle de Mazarin. Elle court avec son amant, qui, je crois, est son mari, pendant que son père va consulter s'il doit marier sa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme ! »

Le marquis et la marquise de Richelieu habitèrent l'hôtel vendu par Lauzun pendant vingt-quatre ans, de 1685 à 1769. Madame de Richelieu aimait et recherchait à la folie tout ce qu'on appelle aujourd'hui curiosités. Les meubles dorés, les riches pendules, les armoires de Boule, les vases du Japon encombraient alors son hôtel, et dans un almanach publié en 1691 et 1692, l'auteur, après avoir donné la liste des fameux curieux des ouvrages magnifiques, donne comme complément celle des dames curieuses, dans laquelle on voit figurer madame la marquise de Richelieu, de Notre-Dame. Son portrait avait été gravé par Bonnard, elle était fort belle. Elle avait traversé la cour brillante de Louis XIV au milieu des médisances et des chansons du temps ; le

prince de Conti ne fut pas, dit-on, insensible à ses charmes. Ce jeune prince, sur qui Regnard a fait de si beaux vers, éprouvait, on le sait, une vive douleur de l'inaction dans laquelle la prudence de Louis XIV (à qui les troubles de la Fronde avaient fait connaître le danger de donner trop d'influence aux princes du sang) le laissait. Adoré du peuple et des grands, modeste et sage dans sa popularité, il fut cependant éloigné toujours du commandement des armées du roi, que les favoris de madame de Maintenon abreuvèrent d'humiliations et de revers.

Dans tout ce que le lecteur vient de lire sur Lauzun se retrouvent nécessairement en première ligne les mœurs du temps. Elles ne manqueront au besoin ni de censeurs ni d'apologistes. Cette mobilité perpétuelle dans la passion, ces allures à la fois galantes et brutales étonneront tous ceux qui n'ont pas lu les Mémoires. Ce n'est point à nous qu'il appartient de corriger leur verdeur vis-à-vis de leurs leçons. Ceux qui ne verraient dans Lauzun qu'une image saisissante de l'orgueil fantasque, dangereux et révolté, se tromperaient. La prédestination exista pour lui plus que pour tout autre ; il expia sa célébrité et ses fautes jusque dans ses descendants. Le Lauzun de Louis XVI fut un traître, celui de Louis XIV n'avait été qu'un ambitieux. Ainsi, dans les temps voulus, Dieu, à qui seul appartient l'orgueil, se venge de ces hommes coupables. Leur royauté périssable n'a eu qu'un temps, et quand ils ont cessé d'étonner le monde par le spectacle de leurs vanités, il ne reste d'eux que l'enseignement laissé par leurs vices.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_myst%C3%A8res_de_l%E2%80%99%C3%AE-le_Saint-Louis. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.